Uycée Liakanal

LES
CONTRÉES MYSTÉRIEUSES
ET LES PEUPLES INCONNUS.

463
5616
884
AP
VICTOR TISSOT ET CONSTANT AMÉRO.

LES
CONTRÉES MYSTÉRIEUSES
ET LES PEUPLES INCONNUS.

OUVRAGE ILLUSTRÉ

DE 6 GRANDES CARTES ET DE 277 GRAVURES DANS LE TEXTE,
DONT 54 GRANDES PLANCHES.

PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{IE},
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

—
1884.

Reproduction et traduction réservées.

LES

CONTRÉES MYSTÉRIEUSES

ET LES PEUPLES INCONNUS.

GÉNÉRALITÉS.

Les voyages d'exploration, — qu'on appelait autrefois « voyages autour du monde », — ont cessé de captiver l'attention. Il n'y a plus de nouvelles terres à découvrir. Les îles de l'Océanie, même les plus petites, sont classées et cataloguées, comme le sont sur les cartes sidérales les planètes et les étoiles. Et pourtant plus de la moitié de notre globe reste à conquérir à la civilisation, au progrès ; plus de la moitié de la terre n'a jamais été foulée par le pied d'un Européen, voyageur, missionnaire ou trafiquant. Il y a non seulement des contrées inconnues, mais des régions qui semblent absolument impénétrables, — les pôles par exemple, — le pôle nord, pour lequel l'impossible est journellement tenté ; le pôle sud, bien autrement inaccessible encore, et contre lequel est venue se briser la téméraire énergie des Cook, des Dumont d'Urville et des James Ross.

Aujourd'hui les véritables voyages autour du monde se font comme une partie de plaisir, — en quatre-vingts jours, si l'on est pressé. — Du Havre ou de Liverpool on se rend à New-York ; en une semaine de chemin de fer, on atteint San-Francisco, puis, reprenant la mer, on se dirige sur Yokohama, Shanghai, Hong-Kong, Calcutta ou Bombay ; enfin on revient par Suez, Port-Saïd et Marseille.

C'est la grande route du tour du monde, — une route connue et battue, où il n'y a plus même de l'imprévu à attendre.

Aussi ceux que tourmente le besoin de changer de place, ceux qu'animent l'esprit d'aventures, le prosélytisme religieux, ceux qui sont stimulés par des intérêts scientifiques ou commerciaux, devaient-ils chercher d'autres directions à leur activité.

Aujourd'hui, l'on essaye de traverser l'Afrique ou l'Australie de part en part ; on remonte aux sources des grands fleuves ; on pénètre par la ruse dans les contrées « fermées » où des gouvernements jaloux exercent de loin une suzeraineté nominale, — comme au Thibet et dans plusieurs autres parties de l'Asie ; — on tente la conquête du pôle nord ; on s'apprête à donner à ses forteresses de glace un dernier et victorieux assaut.

Ce n'est certes pas de nos jours seulement qu'on a vu des explorateurs intrépides : les annales des voyages sont pleines des grands noms de Magellan, de Jacquemont, de Caillé, de Duperrey, de Cook et tant d'autres ! Mais on peut affirmer que jamais, pas même au lendemain de la découverte du nouveau monde, il n'y eut un tel empressement, un tel concours d'émulation entre les nations civilisées pour remplir les feuillets, demeurés en blanc si longtemps, de l'inventaire de notre patrimoine terrestre.

Et pour que rien ne soit perdu des résultats acquis par les pionniers lancés en avant, on fonde partout des Sociétés de géographie ; on crée des musées ethnographiques, on publie des journaux de voyage ; des Relations nombreuses, soit originales, soit traduites, ont créé une véritable littérature des voyages. Si l'impulsion donnée se poursuit chez nous, nous cesserons bientôt de mériter l'épigramme des savants allemands, qui ont ainsi défini les Français : « Un peuple spirituel, aimable, — c'était avant la guerre de 1870, — et qui ne sait pas un mot de géographie. »

On ne se fait pas une idée de la somme de vie humaine répandue sur notre globe. Ce chiffre énorme a donné lieu à bien des controverses. M. Charles Vogel, dans son beau livre, *le Monde terrestre*, l'a évalué à 1,250 millions, peut-être un peu plus, en ne dépassant pas, toutefois, 1,500 millions ; Behm et Wagner s'étaient arrêtés à 1,391 millions d'âmes, dont 321 millions pour l'Europe, 800 millions environ pour l'Asie, 200 millions pour l'Afrique, 85 millions pour les deux Amériques,

et 4 ou 5 millions pour l'Australie et l'Océanie. Mais combien la civilisation est clairsemée au sein de ces masses humaines!

A mesure que s'agrandit le domaine de la géographie « positive », se restreint le champ de cette prétendue science du monde, qui était autrefois à la géographie ce que l'astrologie est à l'astronomie. S'il y a encore beaucoup de terres inconnues, il n'y a plus, heureusement, de ces régions fabuleuses, fertiles en inventions ridicules et décevantes. L'El-dorado, « le pays d'or » de la tradition des Indiens du Pérou, et le prétendu lac Parime sont depuis longtemps relégués dans le royaume des chimères, après avoir défrayé bien des générations qui rêvaient de cette contrée où la terre était pavée d'or et fleurie de pierreries.

Ce qui peut expliquer en partie l'étrangeté des conceptions des voyageurs anciens, c'est que l'espèce humaine est, dans son unité, extrêmement diverse.

Un essai de classification des races ne serait peut-être pas déplacé ici; mais c'est un sujet bien scabreux! On se heurte tout de suite à des questions graves, telles que l'unité de l'espèce humaine selon la théologie, et la diversité des races selon la science. Chercher les solutions nous entraînerait trop loin.

Il serait tout aussi difficile d'obtenir sur de tels sujets un accord de vues absolu. L'anthropologie est une science trop récente, trop vaste, elle touche de trop près à tous les problèmes religieux, philosophiques, sociaux, qui préoccupent notre génération, pour que les adeptes de cette science ne se trouvent pas fréquemment en parfait désaccord, — et cela précisément sur les questions capitales.

Que serait-ce si nous voulions appeler à notre secours l'étude des types, des traits du visage, de la conformation du crâne? Nous trouvons dans l'atlas d'un in-4° américain, la tête d'un orang-outang mise en parallèle avec celle d'un cocher hottentot, et le crâne d'un chimpanzé dont l'angle facial offre quelque supériorité, comparé au crâne d'un nègre créole. Ce n'est pas nous qui nous chargerions de fixer la mesure de telles exagérations...

Qu'il nous suffise donc, en adoptant les principes de l'application de la méthode naturelle à la classification des races, selon M. de Quatrefages, de partager l'ensemble des races humaines *pures* en *trois troncs* (blanc,

jaune, nègre) comprenant huit branches, dix-huit rameaux et trente-neuf familles ; les grandes races mixtes d'Asie et d'Amérique, qui se relient plus ou moins au tronc jaune, sont réparties en vingt-deux familles.

Une particularité bien connue, c'est que l'homme supporte assez bien les températures extrêmes. Or, ces températures extrêmes peuvent varier de 120 à 130 degrés. C'est énorme ! Et cependant l'homme est apte à s'acclimater à peu près partout.

De 120 à 130 degrés ! Il y a, en effet, une telle différence entre les plus grands froids de la Sibérie pendant lesquels le thermomètre tombe jusqu'à 60 degrés au-dessous de zéro, et les chaleurs excessives des pays chauds. Ce n'est pas sous l'équateur, — comme on le croit communément, — que sont les chaleurs extrêmes. « Les *fours* de la terre, dit M. Louis Figuier, sont le nord et l'est du Sahara, le pied de l'Himalaya, la vallée du Gange sacré, les steppes sans fin de l'Afghanistan et de la Boukharie : les maxima observés ont été de 55 degrés à l'ombre, de 70 degrés au soleil. Pourquoi, dit le dicton afghan, as-tu créé l'enfer, Allah ? N'avais-tu pas déjà créé Ghaznan ? »

Sur cette question de l'acclimatation de l'homme il ne faut pourtant rien exagérer. On a pensé jusqu'ici que la race humaine jouissait d'une aptitude illimitée pour l'acclimatation ; mais on ne s'est peut-être pas assez rendu compte des effets moraux et physiques qui se manifestent chez l'homme, transporté dans certains climats, moins favorables à son développement que ceux de la zone tempérée. Le climat exerce sur la vie de l'homme une influence incontestable ; la nourriture même, qui sert à renouveler périodiquement les forces de l'homme, varie suivant le climat, et il est impossible que le corps ne se ressente pas d'une révolution dans l'alimentation.

D'autre part, la température, en ouvrant ou resserrant les pores plus que de coutume, agit sensiblement déjà, dans les simples changements de saison ; qu'est-ce alors quand on change de pays ?

Il reste encore à tenir compte de la géographie physique de la nouvelle contrée qu'on habite : l'élévation au-dessus du niveau de la mer, l'humidité ou la sécheresse du sol ; les cours d'eau, et plus encore la qualité de l'eau qu'on boit ; la diffusion de la lumière, suivant que la contrée est plus ou moins boisée, ou que le ciel est habituellement plus

ou moins nuageux ; enfin, la nature et la fréquence des vents dominants.

On a remarqué qu'après un certain temps, l'action du climat sur l'étranger semble diminuer ; mais cet affaiblissement s'opère souvent à ses dépens : il a insensiblement modifié ses habitudes, et il s'est fait en lui un changement de constitution. Si l'homme civilisé parvient à neutraliser ces effets contraires, il ne les ressent pas moins à la longue et les transmet à sa descendance. L'Européen qui s'établit dans les Indes ou aux Antilles, par exemple, n'est plus le même homme à son retour ; s'il reste dans le pays, ses enfants, aisément acclimatés, ne se trouveraient pas à leur aise en Europe.

On peut croire qu'il s'est opéré au milieu des populations, dans le courant des siècles, des modifications qui ont fini par introduire dans le genre humain de profondes distinctions de race ; chacune de ces races ou familles s'est ressentie des influences climatiques qui l'entourent, et il en est résulté une organisation particulière.

Il y a dans les races divers degrés d'aptitudes à l'acclimatation ; celles qui sont le plus favorisées au point de vue intellectuel ont plus de facilité que les autres à s'acclimater. Cela n'est point douteux. Néanmoins, chaque race se trouve comme enfermée dans de certaines limites géographiques qu'elle ne peut pas franchir impunément. Toujours, qu'il s'agisse des Européens ou des Chinois, des Nègres, des Peaux Rouges ou des habitants des îles Sandwich, le changement de climat a eu pour effet la dégénérescence et souvent l'extinction. Il y a pourtant, semble-t-il, une exception à cette règle générale : c'est l'Israélite qui la fournit.

S'il est vrai que le climat puisse produire avec le temps les distinctions profondes qui séparent les diverses branches de l'espèce humaine, à quoi sert la dispute déjà vieille et toujours ardente de l'unité ou de la pluralité des races ?

Un professeur allemand a remarqué que le type de la race est bien plus accentué chez la femme que chez l'homme. Soumises aux influences du milieu et du moment, les femmes sont plus passionnées et donnent à tout leur être l'expression du sentiment momentané qui les agite...

« Voyez, dit-il, la Nègresse sensuelle, impressionnable, naïve et de bonne humeur ; la Turque apathique, lourde et rêveuse ; la Juive alle-

mande infatigable, de compréhension vive, d'une fidélité absolue à la parole donnée; la Polonaise adonnée à l'éclat, à toutes les passions; la Française impressionnable, spirituelle, gracieuse et vaniteuse (c'est le professeur Reclam qui parle); l'Anglaise maladroite, de conception lente, mais opiniâtre et portée à son intérêt; voyez l'Allemande peu active, mais persévérante dans son travail, dans son dévouement, dans ses sympathies comme dans ses antipathies. Est-ce qu'elles n'expriment pas dans tout leur être les particularités de leur race, beaucoup plus nettement que leurs seigneurs et maîtres? Malgré le volume supérieur de sa cervelle, conclut le professeur, malgré son intelligence cosmique, l'homme est, au point de vue physiologique, moins distinct de l'animal que ne l'est la femme. » — Nous y souscrivons volontiers, — mais par pure galanterie.

Comme le titre de notre livre le fait entrevoir, nous aurons à nous occuper beaucoup des races inférieures et des peuples plongés depuis des siècles dans un état qui semble ne souffrir aucune amélioration.

Tels sont les ichthyophages, dont la gloutonnerie est toute bestiale; les peuplades de l'Amérique qui se nourrissent de terre, celles qui habitent les arbres; — le docteur Crevaux a même rencontré dans les forêts de la Guyane des Indiens amphibies. — Tels sont encore les Nègres, qui s'accommodent assez bien de l'esclavage, et les Parias, repoussés par diverses races hautaines; tous gens peu vêtus, mais qui ont des prétentions à la coquetterie, qui se teignent le corps et le visage d'une manière indélébile, grâce à l'opération du tatouage, qui déforment dès la naissance le crâne de leurs enfants pour lui donner la façon exigée par la mode; ou encore qui aplatissent le nez de leur progéniture, — facile embellissement; — qui se percent les oreilles, les lèvres ou le nez pour y passer des ornements d'un goût douteux; qui se noircissent les dents ou se les aiguisent en dents de scie comme certains anthropophages.

Les anthropophages! On croit rêver. Cette affreuse coutume sera plus difficile à extirper qu'on ne l'imagine. C'est qu'elle ne revêt pas également partout le même caractère de férocité. Elle peut être accidentelle, inspirée par la superstition ou par la vengeance.

On a des récits pathétiques des efforts tentés, souvent avec succès, par d'intrépides officiers de l'armée de l'Inde, pour sauver de la mort

des milliers de Mérialhs que les sept à huit cents villages des Khonds étaient habitués à sacrifier annuellement à la déesse de la terre, et aussi pour empêcher les infanticides. Ce fanatisme traditionnel, lié à des pratiques de cannibalisme, est loin d'être extirpé.

A l'heure présente, la civilisation apparaît sérieusement aux prises avec l'homme sauvage. Quelques faits, qui doivent trouver leur place dans cette Introduction, établissent qu'il n'en est pas, dans les lois du progrès, comme en philosophie, où l'initié, — selon le mot profond de Ballanche, — tue l'initiateur. Ici, c'est le nouvel initié à la civilisation qui disparaît. Il y a là un grand motif de ne pas redouter de voir un jour les races que nous allons arracher à l'état de nature ou à la barbarie, nous rendre en une seule fois toutes nos visites ; et nous devons écarter l'idée d'un retour offensif de plusieurs dizaines de millions de gens humiliés dans leur amour-propre.

Hâtons-nous donc de faire connaître certains peuples, hier encore inconnus et qui n'existeront bientôt plus. Ce sont pour nous des peuples nouveaux et, tout à la fois, des peuples qui disparaissent.

Un fait incontestable et hors de discussion, c'est que les indigènes de l'Australie, de la Nouvelle-Calédonie, de la Nouvelle-Zélande, des îles Sandwich, des îles Marquises, de Taïti, et de la plupart des îles de l'aire polynésienne sont atteints de maladies nouvelles dont les suites deviennent fatales pour eux. On les voit s'étioler et s'éteindre, et ces faits se produisent au contact des Européens. M. de Rochas, M. Brainne, M. de Quatrefages, Darwin, tous les anthropologistes et tous les voyageurs sont d'accord sur ce point.

« Faut-il admettre, avec les paléontologistes, dit M. de Fontpertuis, un ordre fatal de succession des races supérieures aux races inférieures ? voir dans les Polynésiens les derniers représentants d'une race que le refroidissement terrestre aurait peu à peu refoulée vers l'équateur, seul point de la terre où elle puisse encore vivre, mais d'une existence difficile et compromise par le moindre écart ? croire à l'insalubrité du climat ? On sait ce que signifie, au point de vue moral, la succession des races supérieures aux races inférieures : la destruction des Australiens et l'extermination des Peaux Rouges. »

Dès l'arrivée d'un navire européen dans une terre de la Polynésie, des maladies épidémiques se déclarent parmi les indigènes ; Darwin a donné une explication de ce fait en l'attribuant aux miasmes putrides emmagasinés à bord du navire pendant une longue traversée et qui, inoffensifs pour l'équipage, qui s'y est graduellement habitué, deviennent délétères et mortels pour quiconque est surpris par leur brusque atteinte. La phtisie pulmonaire, qui exerce de si cruels ravages dans les mêmes parages, pourrait bien y être aussi une importation du monde civilisé. Les naturels de la Nouvelle-Calédonie n'en doutent pas ; ils citent le fléau de Koturé, qui a coïncidé avec la venue des premiers caboteurs anglais ; et à en juger par la sensation inexplicable de froid que les Maoris et les Taïtiens disent éprouver à notre contact, l'affirmation ne manque pas de plausibilité.

Ce sont les Européens qui ont introduit dans ces archipels de l'Océanie le tabac, le gin, le rhum, l'eau-de-vie ; or, l'abus de ces narcotiques et de ces liqueurs devait exercer des ravages sur des constitutions formées par une nourriture peu substantielle et incapables de supporter aucun écart de régime, aucun changement d'habitudes.

M. Froust de Fontpertuis, que nous venons de citer, s'est souvent demandé s'il n'y aurait pas lieu de ranger parmi les causes de ce dépérissement inexplicable l'impression de découragement et de tristesse qu'ont dû causer à des races fières les entreprises des Européens ; leur nombre, leur audace, leur intelligence, et, il faut bien le dire, leur cupidité et leurs passions déréglées. M. de Quatrefages, tout en mentionnant ces causes, ne s'est pas arrêté à en examiner la portée ; mais Gratiolet leur a accordé beaucoup plus d'importance, et des faits que rapporte M. Sproat semblent bien donner raison à l'éminent physiologiste.

En 1860, M. Malcom Sproat prit possession, au nom de l'Angleterre, de la partie de l'île Vancouver qui occupe le fond du Barclay-Sound, au nord de l'entrée du détroit de Fuca. Là vivaient plusieurs tribus, parlant des idiomes différents ; elles semblaient placées à un degré très inférieur de l'humanité. Ces sauvages ne virent pas d'un bon œil la venue des Anglais ; ils abandonnèrent la côte et se retirèrent dans l'intérieur.

Cependant, durant un premier hiver ils parurent bénéficier du voisi-

nage des Européens. Ils travaillaient volontiers pour eux. Lors des règlements de compte, les Anglais leur cédaient des vêtements, de la farine, du riz, des pommes de terre. Mais à la fin de l'hiver M. Sproat et ses compagnons s'aperçurent d'un changement très marqué de dispositions chez ces indigènes. Tandis que quelques jeunes gens acceptaient avec empressement les bénéfices de la civilisation qui s'offraient à eux, les hommes faits, les vieillards, taciturnes, menaçants presque, se tenaient à l'écart, réfugiés au fond de leurs huttes.

M. Sproat devina que la vue des Anglais, de leurs navires, de leurs machines et de leur industrie les affectait péniblement ; le sentiment de leur propre infériorité accablait ces pauvres sauvages ; ils perdaient toute confiance en eux-mêmes, toute estime dans leurs traditions et leurs usages. Bientôt la maladie s'abattit sur eux et exerça de terribles ravages, qu'on ne sut à quoi attribuer : M. Sproat avait défendu de leur vendre des liqueurs fortes. Cependant ils mouraient fatalement l'un après l'autre. Comment ne pas s'arrêter à l'idée qu'ils tombaient « victimes du découragement morne et stupide dont ils s'étaient sentis atteints dès leur premier contact avec une race mieux douée » ?

Un mot encore avant d'aborder notre sujet. Une étude de l'homme sauvage et barbare n'offre rien de rebutant : il faut laisser répéter aux esprits chagrins les vers de Boileau :

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Non, l'homme est au contraire un animal des plus intéressants. Toutes les fois qu'on l'observera avec attention, on se convaincra bien vite qu'aussi bien chez l'Indien des bords de l'Ucayalé et le Noir africain du lac Victoria, qui vivent dans une perpétuelle enfance, que chez la plupart des peuples civilisés, — lesquels n'entrent pas dans le cadre de notre livre, — il y a des lois de milieu, d'âge et de développement, qui déterminent les caractères et les degrés de civilisation. Telle barbarie qui nous rebute ou nous indigne a peut-être ses raisons d'être aussi bien que la culture la plus raffinée. On en pénètre les secrets mobiles, à l'aide des observations que nous fournissent les voyageurs, dans

leurs relations, et, en appréciant mieux les causes, on devient moins sévère dans ses jugements sur leurs effets.

Voici dans quel ordre se présenteront les développements de notre livre.

Nous visiterons d'abord les régions arctiques, où le froid semble avoir établi son immuable empire ; il y a là des peuples à peine entrevus dans le crépuscule polaire : Esquimaux, Lapons, Samoyèdes, Tongouses ou Yakoutes. Après cela nous appellerons l'attention de nos lecteurs sur le Nouveau Monde, depuis l'Amérique britannique jusqu'à la Terre de Feu ; nous leur montrerons les Peaux Rouges résistant désespérément aux envahissements de la race blanche. Nous doublerons ensuite le cap Horn comme de simples caboteurs, pour aller d'île en île à travers l'Océanie. Les archipels de la Polynésie, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie, le continent australien, la Nouvelle-Guinée et plusieurs terres de la Malaisie nous offriront des stations successives.

Nous aborderons ensuite l'Asie par la presqu'île de Malacca, et nous remonterons vers le nord, en étudiant ces pays inexplorés ou fermés à la curiosité des Européens, ces peuples inconnus, sauvages ou barbares, qui s'échelonnent de l'Indo-Chine à la Sibérie. De la Mongolie, du Thibet, nous passerons par-dessus les contrées de l'Asie centrale où se rencontrent et se heurtent les Russes et les Anglais ; nous traverserons les déserts de l'Arabie. L'Afrique est ouverte ; nous y pénétrerons à la suite des Livingstone, des Speke, des Grant, des Burton, des Lejean, des Brazza, des Cameron, des Schweinfurth, des Stanley, et des Serpa Pinto.

PREMIÈRE PARTIE.

LE POLE NORD ET LE POLE SUD.

I.

Le pôle nord. — Aspect des régions polaires. — Étranges lois physiques. — La lune et les parasélènes. — Le soleil et les parhélies. — Une journée de quatre mois. — Un crépuscule de cinquante jours. — Dangers de la navigation. — Les « icebergs » en mouvement. — Comment se forment les montagnes de glace. — L'hiver. — Les tourmentes de neige. — Les tempêtes qui désagrègent la banquise. — Le « pack ». — Navires emprisonnés dans les glaces. — Les « hummocks ». — Quartiers d'hiver. — La nuit polaire. — Son silence effrayant. — Aurores boréales. — Éloge du froid. — Ses bizarreries. — Ses curiosités. — Retour du soleil. — Tableaux d'été. — Effets de mirage.

S'il est une contrée mystérieuse entre toutes, c'est bien cette région du pôle nord dont l'inconnu exerce une si grande attraction, qui fait naître des illusions si généreuses et ne livre un à un ses secrets qu'au prix de tant de sacrifices héroïques, de tant d'efforts, de tant de deuils!

La fin dramatique de sir John Franklin et de ses compagnons dans les mers arctiques, les expéditions successives entreprises par l'Angleterre et les États-Unis pour découvrir leurs traces, ont attiré l'attention sur ces contrées hostiles, où la création semble finir et le chaos recommencer.

Le capitaine Mac-Clintock constata, en 1859, que les équipages de l'*Érèbe* et de la *Terreur* avaient péri misérablement. Lorsque l'impression douloureuse causée par la certitude de ce désastre se fut un peu dissipée, on se trouva ramené à l'objet même de l'expédition de Franklin, qui était, on se le rappelle, la recherche d'un passage d'Europe en Asie en suivant la direction nord-ouest. En même temps, les notions récemment acquises sur la configuration des terres boréales fournissaient la preuve que ce passage existait réellement, que sir John Franklin avait été bien près de l'atteindre, mais que la science seule devait profiter des résultats obtenus, ce passage ne pouvant être utilisé pour la navigation, du moins dans l'état actuel de nos moyens maritimes.

Depuis la constatation, par M. Nordenskiöld, de la possibilité de suivre de l'ouest à l'est les côtes de la Norvège, de la Russie et de la Sibérie jusqu'au détroit de Behring, c'est-à-dire d'aller réellement d'Europe en Asie par l'océan Glacial, la recherche d'un passage par le nord-ouest a beaucoup perdu de son intérêt.

Toutefois un grand pas a été fait dans la connaissance des régions circumpolaires. La géographie se trouve avoir largement bénéficié de tous les voyages entrepris depuis le commencement de ce siècle ; ils lui ont donné le tracé à peu près définitif d'une partie du globe jusqu'à à peine entrevue.

Ce n'est pas tout. Plusieurs découvertes faites par les Parry, les Mac-Clure, les Mac-Clintock, les Kane, les Hayes, les Weyprecht intéressent diverses branches des sciences physiques, et doivent recevoir d'utiles applications. C'est dans la région arctique qu'a été trouvée la loi des courants mystérieux qui, semblables à deux fleuves immenses, traversent les vastes espaces de l'Océan : le « gulf-stream » et « l'ice-stream » (1) (le courant chaud qui s'élève au nord, et le courant glacé qui en descend). C'est dans la terre Boothia que les deux Ross ont atteint pour la première fois le pôle magnétique, ce point central autour duquel tourne l'aiguille de la boussole sur une moitié de l'hémisphère nord. Les nombreuses observations des explorateurs autour de ce centre ont beaucoup ajouté à ce que nous savions sur les lois de la déclinaison et de l'intensité magnétiques.

Les régions polaires offrent à l'imagination un attrait irrésistible.

Rien ne s'y règle sur les lois auxquelles nous sommes accoutumés.

L'hiver y dure neuf mois ; le printemps y apparaît en juillet. Au 80° degré de latitude, l'année n'a qu'un jour de six mois et une nuit d'une étendue égale : du jour sans fin de l'été, on passe, à travers le crépuscule d'automne, à la nuit sans fin de l'hiver.

Les fleuves, s'arrêtant dans leur marche, donnent naissance à d'immenses glaciers auprès desquels ceux des Alpes ne sont que des miniatures ; et de ces glaciers se détachent incessamment d'énormes monta-

(1) Le « courant du golfe » et le « courant froid ». Prononcez : *gueulf strime* et *aïce strime*.

Fig. 1. — Terre du roi Guillaume.

gues, que les courants charrient. Ces blocs, tribut des continents, envahissent la mer, tandis que celle-ci se solidifie sous l'action du froid et, se refusant à la navigation, permet les traversées à pied et en traîneau.

On voit là des aurores boréales accompagnées d'étranges phénomènes météorologiques : l'aurore boréale s'évanouit-elle, la lune radieuse demenre, une lune infatigable qui ignore son coucher ; une lune victorieuse qui transforme en jours les longues nuits du solstice d'hiver. Tantôt, reine du jour et de la nuit, elle s'entoure de halos et de grandes couronnes d'or ; tantôt, comme si elle se mirait coquettement dans plusieurs glaces, elle se multiplie par le mirage de la parasélène.

Après les nuits du solstice d'hiver, lorsque la pâle étoile du jour a reparu dans le ciel, c'est le phénomène de la parhélie, qui se produit le plus souvent avec deux ou trois faux soleils, quelquefois avec quatre, avec huit et même seize spectres lumineux qui deviennent les centres d'autant de circonférences ; parfois même, horizontale au lieu d'être verticale, elle entoure le spectateur d'une multitude d'images solaires et le transporte comme sous un dôme dont le pourtour serait illuminé par des lanternes vénitiennes. Tout enfin, dans ces régions, présente un saisissant contraste avec le monde dans lequel nous vivons.

Nous venons de dire que sous le 80° degré un jour de six mois succède à une nuit d'une égale durée. Il convient de préciser. Nous ne voulons ni égarer nos lecteurs, ni être taxés d'ignorance. Sous le 80° parallèle, le soleil se maintient sur l'horizon pendant cent trente-quatre jours et reste couché pendant cent vingt-sept. Le pôle voit régner tour à tour une nuit et un jour absolus, l'une depuis le milieu du mois de novembre jusqu'au commencement du mois de février, et l'autre depuis le 21 mars jusqu'au 23 septembre.

Le crépuscule polaire n'est pas le phénomène le moins remarquable et le moins curieux qu'offrent ces contrées lointaines. On sait que le crépuscule est dû à la réfraction, par l'atmosphère, des rayons du soleil abaissé au-dessous de l'horizon. Cette clarté indirecte s'affaiblit peu à peu, puis elle s'évanouit complètement et fait place à la nuit. Or, si l'on songe que le soleil tourne à quelques degrés au-dessous de l'horizon, pendant des mois entiers, au commencement et à la fin de l'hiver polaire, on s'expliquera la longue durée du crépuscule sous ces latitudes.

Il semble, en ces contrées, que la nature ait voulu dire à l'homme : « Tu n'iras pas plus loin. » Cependant rien ne l'arrête. A peine le marin a-t-il quitté Uppernawick, dernier établissement danois sur le littoral du Groënland, qu'il se trouve aux prises avec les dangers d'une navigation pour laquelle un apprentissage ne peut avoir été fait ailleurs. Aux tempêtes qui se déchaînent sur toutes les mers, s'ajoutent ici des périls inaccoutumés.

Ce sont d'abord des montagnes de glaces flottantes, des « icebergs », qui s'avancent de plus en plus rapprochés entre eux, parfois enveloppés d'un brouillard intense qu'ils semblent retenir autour de leurs sommets, comme pour traîtreusement se cacher. De ces masses glacées, il y en a qui ont jusqu'à cent mètres et même deux cents mètres d'élévation au-dessus de l'eau, ce qui suppose une hauteur totale de six cents à mille mètres... Ross a mesuré un de ces icebergs qui, dressant au-dessus de l'eau sa tête menaçante, à une hauteur de cent mètres, présentait un développement de quatre cents mètres de longueur. Malheur aux navires qui n'évitent pas la rencontre de ces colosses, de ces Léviathans de la mer polaire ! Plus d'un baleinier à la robuste membrure a été écrasé comme une coquille de noix entre deux icebergs qui se rencontraient.

Et ce n'est pas le seul péril à craindre ! Parmi ces icebergs il y en a qui, datant de plusieurs saisons, sont crevassés par les dégels de l'été, minés par les attaques de la mer, évidés et percés à jour comme des clochers de cathédrales gothiques : le moindre choc, la détonation d'une arme à feu, — même un cri d'effroi, — peuvent produire une commotion et un effondrement fatal.

Ces énormes glaçons s'avancent au hasard des vents et des courants, se pressant au débouché des détroits qu'ils obstruent, terribles avec leurs profils aux arêtes aiguës ou leurs sommets sourcilleux qui surplombent l'abîme...

L'un, — au clair de lune surtout, — prend la forme d'un être fantastique, goule ou vampire, traînant après soi le linceul blanc d'un cercueil violé ; un autre rappelle une de ces pyramides où les Pharaons dorment depuis des siècles leur dernier sommeil ; un autre un temple féerique, avec des tours d'une architecture étrange, des flèches deu-

telées, des dômes audacieux, édifiés pour un culte démoniaque ; ou un vieux château aux murailles démantelées dans les efforts d'un siège. Tel bloc offre l'image d'une ville maudite qui s'écroule, sous la foudre invisible d'un châtement divin. Dans une autre direction se présente un assemblage de cavernes mystérieuses, d'antres profonds dont quelque esprit jaloux semble avoir interdit l'entrée par un entassement capricieux de stalactites gigantesques ; il y a de vastes portiques béants qui paraissent s'ouvrir sur des gouffres noirs d'ombre, des arcs dont la hardiesse pourrait défier celle de l'arc-en-ciel ; tel cône se tient renversé sur son sommet par une puissance occulte qui se rit de toute loi d'équilibre ; une large table pareille à un autel de sacrifices druidiques est couchée horizontalement sur deux blocs qui lui servent de base. Il y a des menhirs comme il y a des dolmens ; et cette archéologie polaire qui n'aura peut-être qu'une heure de durée écrase par la comparaison toutes les pierres levées du Morbihan, toutes les hautes bornes, toutes les chaires-du-diable...

De distance en distance s'élèvent, le long des côtes, les glaciers immenses, véritables remparts de cristal, dominant de plus de cent mètres le niveau des eaux et miroitant aux dernières lueurs du jour d'été :

De neiges, de glaçons entassements énormes ;
 Du temple des frimas colonnades informes ;
 Prismes éblouissants dont les pans azurés,
 Défiant le soleil dont ils sont colorés,
 Teignent de pourpre et d'or leur éclatante masse ;
 Tandis que triomphant sur leur trône de glace,
 L'hiver s'enorgueillit de voir l'astre du jour
 Embellir son palais et décorer sa cour (1) !

A eux, Lamartine pourrait aussi adresser cette apostrophe :

Le nuage en grondant parcourt en vain vos cimes,
 Le fleuve en vain grossi sillonne vos abîmes,
 La foudre frappe en vain votre front endurci...

Tout à coup, au sein du calme, un bruit formidable, semblable à la

(1) Delille.

CARTE
DES
RÉGIONS CIRCUMPOLAIRES
d'après
LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES
1884

Echelle 1:500,000

Kilomètres

Explication des Signes

Route suivie par l'expédition

Route de retour de l'expédition

Établissement de l'expédition

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Station

Dessiné par J. Hansen.

Gravé et imprimé par E. H. R.

Fig. 2. — Le premier glacon.

détonation de cent pièces d'artillerie ou à un roulement de tonnerre, annonce le travail de désagrégation qui s'accomplit dans le glacier... D'un sommet se détache une masse qui glisse avec des bruits étranges et se précipite avec fracas dans la mer, en faisant jaillir à une grande hauteur des flots d'écume. Le glacier a créé une montagne flottante qui a, peut-être, huit cents pieds hors de l'eau, et dont la base se trouve alors à deux mille pieds de profondeur. Des débris de toute forme, de toute dimension viennent flotter autour du navire qui assiste à cet enfantement laborieux et bruyant de l'iceberg, tandis que des bandes de mouettes et d'autres oiseaux des mers polaires, chassés de leur asile, montent dans une envolée blanche, en mêlant la détresse et la terreur de leurs cris au grondement des échos troublés et aux grincements des glaçons qui se pressent tumultueusement.

L'hiver est précoce dans ces régions mortes. Il a hâte de prendre possession de l'empire où il règne en maître absolu. Au mois d'août, la neige commence à tomber, des vents impétueux la soulèvent et la chassent en masses épaisses qui tournoient comme des trombes, dans un ciel de nuages noirs.

On imagine difficilement l'horreur d'une pareille tourmente. Les hauts sommets balayés par la tempête qui gronde; dans l'espace les nuées poudreuses se tordant en spirales, et emportées au loin; un dernier rayon de soleil, ou quelque vague clarté lunaire rendant visible cette frénésie des éléments; de chaque ravine, des nappes, des flots de la neige nouvelle, liquide encore, coulant sur la neige ancienne et durcie, et descendant en larges traînées vers la mer, tandis que d'autres masses s'écroulent en avalanches qui se précipitent l'une après l'autre des pentes abruptes : elles s'écrasent contre les obstacles, — roches ou glaces, — qu'elles rencontrent et s'éparpillent en poussière. Les vents qui portent sur leurs ailes cette épouvantable bourrasque remuent à ce moment l'océan polaire jusque dans ses profondeurs. A travers l'ouragan apparaissent par instants les sombres falaises fendues par les froids, masses déchirées de roches plutoniennes, aux surfaces nues, qui semblent être sorties la veille du chaos.

C'est dès le mois de septembre qu'une mince couche de glace s'étend sur les eaux. Il n'y a d'abord qu'une pellicule que le moindre mouve-

ment de la vague et le souffle le plus léger du vent réduisent en mille fragments. Mais le froid, augmentant d'intensité, recommence son œuvre détruite, qui prend d'heure en heure plus de consistance ; quelques jours suffisent pour donner à la glace une épaisseur de plusieurs pieds. Dès lors, l'hiver a vaincu : eaux et terres, îles et détroits, tout se confond et ne forme plus qu'une immense solitude glacée...

Fig. 3. — L'iceberg qui s'écroule.

Le docteur Hayes a été plus d'une fois le témoin terrifié des tempêtes qui désagrègent les champs de glace et mettent les blocs en mouvement. « C'est la mer surtout, dit-il, qui est étrangement sauvage et d'une sinistre splendeur!... L'eau, fouettée par l'ouragan, rejaillit en gerbes immenses qui retombent avec bruit sur les hauts sommets des icebergs... Des masses d'écume bouillonnant, palpitant sur la mer, se relèvent ou s'abaissent au gré de la tourmente et se dressent contre le ciel noir, où des nuages échevelés et terribles s'élancent à travers l'espace sur les ailes de la tempête hurlante. La terre et la mer mugissent

sourdement, l'air retentit de cris horribles, de plaintes désolées, comme cette infernale clameur, qui, dans le second cercle des damnés, fit pâlir le poète de Florence, et les nuées de neige et de vapeurs, poussées par les rafales furieuses, montent et descendent et s'entrechoquent avec rage, « balayées par le formidable ouragan » comme les pâles troupeaux d'ombres que la sentence du juge des enfers précipite dans le noir Tartare. »

Beechey, l'un des lieutenants de Franklin, a décrit une autre tempête non moins terrible ; celle-là, au milieu des glaçons flottants et désagrégés : « Il n'est pas de langage humain, dit-il, qui puisse peindre la terrifiante grandeur des effets produits par la collision des glaces de ce tempétueux océan. Quel spectacle que celui de cette mer violemment agitée roulant ses vagues comme des montagnes contre les blocs résistants ! Quand elle vient se heurter à ces masses qu'elle a mises en mouvement avec une violence égale à la sienne, l'effet devient prodigieux. Par moments, elle déferle sur les glaçons et les ensevelit de plusieurs pieds sous ses vagues, et le moment d'après, ces mêmes blocs, s'efforçant de remonter à sa surface, font rejaillir les flots autour d'eux pendant que chaque masse distincte, se roulant dans son lit bouleversé, se heurte à la plus rapprochée et engage avec elle une lutte d'extermination : l'une des deux doit être brisée ou se superposer à l'autre. Et ce n'est pas sur un espace restreint qu'éclate ce désordre des éléments, il se développe aussi loin que la vue peut s'étendre. Quand, se détournant de ces scènes convulsives, l'œil se reporte à l'aspect étrange que la réverbération des glaces donne au ciel où, dans le calme d'une atmosphère argentée, semble briller une clarté surnaturelle ; lorsqu'il voit cette voûte lumineuse bordée partout par un vaste horizon d'épaisses ténèbres et de nuées orageuses, comme un rempart qu'il n'est pas donné à l'homme de franchir, on comprend facilement quelles sensations de respect et de crainte imprime à l'âme une telle grandeur. »

Le lieutenant Payer, dans la relation de son voyage au nord de la Nouvelle-Zemble, dit qu'en automne, lorsque les glaces n'ayant qu'une épaisseur médiocre, n'ont pas encore formé leurs entablements aux soudures puissantes, les révolutions du « pack » sont accompagnées de bruits sourds ; « mais, ajoute-t-il, avec les progrès du froid, le fracas devient un véritable hurlement de rage. »

Autour d'un navire pris dans les glaces, l'horrible grondement se rapproche de plus en plus ; on croirait entendre rouler sur le sable d'une arène des centaines de chariots armés de faux. L'intensité de la pression ne cesse de s'accroître ; déjà la glace a des mouvements de trépidation qui se communiquent au navire, elle gémit sur tous les tons imaginables, en commençant par un bruit analogue au sifflement de flèches innombrables, pour devenir bientôt après un concert furieux où les voix les plus aiguës glapissent mêlées aux plus graves. Le mugissement devient de plus en plus sauvage ; tout autour du navire la glace se rompt en fêlures concentriques, et les morceaux disjoints roulent les

Fig. 4. — Un navire pris dans les glaces.

uns sur les autres. Un rythme court et terrible, fait de hurlements saccadés, indique le point où la pression s'exerce avec le plus de force ; l'oreille épie avec angoisse cette modulation, qu'on apprend bien vite à distinguer. Survient un craquement, quelques raies noires strient la neige au hasard ; ce sont de nouvelles crevasses. C'est souvent aussi le dernier effort de la tourmente. Les hantes agglomérations de glaçons se dressent menaçantes ; des abîmes s'entr'ouvrent ; on voit les blocs se heurter, se briser, s'entasser les uns sur les autres comme mus par la main puissante des Titans, essayant de nouveau d'escalader le ciel. Puis tout s'écroule avec le fracas d'une ville renversée d'un seul coup.

On entend encore par intervalles quelques murmures ; après quoi tout semble rentré dans le repos. Mais c'est une illusion. Bientôt de nouvelles élévations surgissent autour du navire ; leurs intumescences for-

ment de gigantesques voussures ; tous les champs de glaces sont couverts de soufflures qui accusent d'une manière effrayante leur élasticité. De toutes parts, les masses transparentes se heurtent, en laissant entre elles des gouffres où se précipite l'onde bouillonnante.

« Ah ! s'écrie un explorateur, où donc est ici la mort ? Tout vit au contraire. Il y a là-bas un vieux bloc, vétéran âgé de plusieurs hivers. Ce géant de la bataille broie, dans ses puissantes rotations, ses voisins plus faibles que lui ; puis il finit par succomber à son tour, ainsi que tous les autres, sous le choc d'un énorme iceberg, qui, sans souci du chaos furieux, pousse sa trouée à travers la phalange de ces pygmées, qui vainement tenteraient d'éviter son atteinte. »

Lorsque le navire est arrivé à travers mille périls à la banquise glacée, de nouveaux dangers, d'incessantes fatigues, de dures épreuves se préparent pour son équipage. Il faudra péniblement tracer le chemin à suivre au milieu des débris amoncelés par les hivers ; ici, en cherchant le long de la côte un endroit où la glace n'est pas soudée au rivage ; plus loin, en sciant les glaçons qu'on ne peut contourner, ou même en les faisant sauter avec de la poudre.

Ce labeur est rebutant, et longues sont les distances à parcourir ! Rien n'assure qu'on pourra toujours avancer. La plaine glacée se solidifie. Elle enserme le navire d'une étreinte dont il lui sera impossible de se dégager. Ses membrures craquent, bien qu'elles aient été prudemment renforcées pour un voyage dans ces mers inhospitalières ; et si le pack (nom donné à cet amas de glaces entassées et attachées les unes aux autres), si le pack dérive, le navire, dont il a fait sa proie, est entraîné avec lui pendant des centaines de lieues, jusqu'à l'endroit où il lui plaira de s'arrêter.

Les faits de ce genre sont fréquents. En 1849, deux navires, *l'Entreprise* et *l'Investigator*, commandés par sir James Ross, furent saisis dans un champ de glace de plus de cinquante milles de circonférence et entraînés à travers le détroit de Barrow, le détroit de Lancastre, puis dans toute la longueur de la mer de Baffin.

La banquise se rompit enfin, et les deux navires furent délivrés. L'année suivante, deux bâtiments américains de l'expédition de Grinnell,

Fig. 5. — Sur la banquise.

envoyés sous les ordres du capitaine de Haven à la recherche de sir John Franklin, dérivèrent de la même manière en suivant le même chemin. Ils ne retrouvèrent leur liberté qu'au bout de dix mois, après avoir rétrogradé de quatre cents lieues. C'est ainsi encore que Mac-Clin-toch fut retenu, en 1857, durant neuf mois, au milieu d'une île flottante de glace, avec laquelle son navire *le Fox* descendit de la hauteur de la baie de Melville jusqu'au-dessous du détroit de Davis.

Parfois, lorsque les forces élastiques des couches marines ouvrent subitement des crevasses, que la voûte flottante est brisée et les masses du champ de glace désagrégées, le navire prisonnier est délivré, ou encore l'océan, soulevé dans ses profondeurs, lance à plusieurs pieds en l'air et comme par l'effet d'une mine de longues files de glaçons qui forment de véritables chaussées de chaque côté d'un large sillon entr'ouvert.

Il arrive que par suite d'un subit changement de température ou sous l'effort des marées le champ de glace se disloque. Sa surface se brise en un grand nombre de morceaux : il y en a d'énormes, qui aussitôt se heurtent violemment. Si un de leurs bords se soulève c'est pour monter sur le glaçon en contact immédiat. Les glaçons s'entassent les uns sur les autres ; puis, au retour du froid et du calme, ces glaçons grands et petits se ressoudent et reforment une banquise nouvelle inégale et rugueuse, hérissée d'aspérités. Ce n'est plus alors la banquise ordinaire ; ce sont des « hummocks » : on dirait une immense plaine bouleversée par le soc d'une charrue gigantesque.

Au milieu de ce dédale d'escarpements, de murailles obliques ou perpendiculaires, de terrasses horizontales ou inclinées, de crêtes tranchantes, de pics aigus séparés par des vallées et des gorges, le navigateur ne peut plus songer à rétrograder. Il doit prendre ses quartiers d'hiver, à l'abri de quelque haute falaise, s'il est possible d'en atteindre une, dans une échancrure de la côte qui permette d'échapper aux effets du travail incessant de la plaine glacée.

L'hiver, ici comme partout, c'est le froid, mais un froid tel, qu'il est difficile de s'en faire une idée si l'on ne peut que lui comparer le froid de nos régions tempérées. Le thermomètre descend à 40 degrés au-dessous de zéro. Des vents impétueux augmentent l'âpreté de l'air. Alors une

poussière de neige impalpable est suspendue dans l'atmosphère. Elle pénètre partout, traverse les vêtements les plus épais ; tout se congèle ; l'haleine même, pendant le sommeil, retombe glacée sur le dormeur. Lorsque le vent souffle, l'impression que la peau à découvert en ressent, avant de s'être endurcie à ces rigueurs si excessives, est tellement cuisante, qu'on ne souffrirait pas davantage si elle était cinglée avec des lanières de cuir et que chaque bourrasque enlevât des lambeaux de l'épiderme. A cette souffrance succède un engourdissement des parties lésées. Elles prennent un ton bleuâtre ; le sang se retire ; elles blanchissent et demeurent gelées si l'on n'y porte remède. Voilà ce qu'est le froid aux pôles.

Avec l'hiver, la nuit polaire étend son voile lugubre, moins sombre toutefois que dans les climats tempérés ; les étoiles le percent de leurs vifs scintillements ; à travers un air froid, mais d'une transparence infinie, la lune, quand elle se montre, répand ses larges nappes de clartés pâles sur les falaises noires, sur les pics neigeux et la mer vitreuse. « Sous le voile transparent de l'air, il n'y a ni chaleur ni mélange de teintes ; aucune porte d'or, aucune fenêtre éclairée ne s'ouvre à l'orient, aucune rouge draperie ne flotte à l'ouest ; tout est plongé dans le bleu, le vert. Et à l'ombre de la nuit éternelle la nature est nue, elle n'a pas besoin d'ornements. La mer cristalline, l'écueil aux formes sveltes, la haute montagne au front grisonnant, le glacier séculaire se détachent cependant distincts dans cette ombre fluide qui les enveloppe du manteau de la solitude (1). »

Ce sommeil de la nature n'est troublé par aucun bruit. Sur la mer plus de tempête entrechoquant les glaçons, plus de travail retentissant dans le glacier. Partout le silence, effrayant par sa durée, a cessé, selon l'expression d'un voyageur, d'être une chose négative ; il est doué d'attributs : on l'écoute, on sent son étreinte, on est obsédé par lui ; il remplit l'esprit d'un sentiment indéfinissable de malaise et de crainte ; on vit comme sous l'empire d'un cauchemar que rien ne peut dissiper. Ces mornes et sombres déserts apparaissent alors comme ces espaces incréés que Milton a placés entre l'empire de la vie et celui de la mort.

(1) Hellwald, *Au pôle nord*.

Cette immobilité silencieuse, ces ténèbres persistantes produisent des visions apocalyptiques ; comme le Christ du Songe de Jean-Paul, l'exilé des terres de lumière est poussé à s'écrier : « J'ai levé mes regards vers la voûte des cieux, et je n'y ai trouvé qu'une orbite vieille, noire et sans fond. L'éternité reposait sur le chaos et se dévorait lentement elle-même... »

On demeure accablé par un rêve qui, de même que dans les *Ténèbres* de Byron, « n'est pas tout entier un rêve » : le brillant soleil s'est éteint ; « la terre glacée et comme aveugle en l'absence de la lune reste suspendue dans une atmosphère ténébreuse. Le matin, dit le poète, venait, fuyait et revenait encore ; mais il ne ramenait pas le jour. »

Et plus loin, dans le même poème, on trouve d'autres vers qui rendent bien l'impression du spectateur terrifié par l'horrible solitude du monde polaire :

« Le sombre manteau des cieux est devenu un vaste drap funéraire étendu sur le spectre du monde... »

« Les vagues étaient mortes, elles gisaient comme dans un tombeau... Les vents s'étaient flétris dans l'air stagnant, les nuages s'étaient évaporés ; les ténèbres n'en avaient plus besoin ; les ténèbres étaient tout l'univers... »

De quel nom appeler le mal qui envahit au milieu de telles impressions le voyageur, le marin, songeant à leur pays, à la terre du soleil, aux rivages éclairés, aux campagnes vertes et fleuries ? Et combien il faut que soient puissants le sentiment du devoir à accomplir, l'attrait de la lutte morale, l'amour de la science enfin, pour soutenir sans défaillance à de pareils moments les hommes qui dépassent si largement la mesure du possible !

Faut-il s'étonner si les animaux eux-mêmes subissent l'influence morale des nuits polaires ? Des chiens que possédait le docteur Kane, ne purent supporter l'absence du soleil ; ils devinrent fous et moururent.

Voici, à ce propos, une curieuse observation de l'effet produit non par la nuit cette fois, mais par l'interminable jour de l'été, sur un coq. Un voyageur anglais, lord Dufferin, se rendant au Spitzberg, avait emporté un de ces volatiles. A mesure que le noble lord s'avancait vers le nord et que les nuits devenaient plus courtes, le coq se montrait de

Fig. 6. — Tourmente de neige.

plus en plus déconcerté. Il ne dormait pas cinq minutes sans s'éveiller dans un état d'agitation nerveuse, comme s'il eût craint de laisser passer le point du jour et l'heure de son chant. Quand la nuit eut enfin complètement cessé de se produire, la constitution du pauvre animal fut ébranlée sans retour. Il fit entendre une ou deux fois une voix insolite et tomba dans un étrange malaise. Enfin, en proie au délire, il se mit à coqueter tout bas, comme s'il rêvait de grasses basses-cours, puis il s'élança tout à coup par-dessus le bord et trouva la mort dans les flots (1).

Mais au plus profond de la nuit polaire, de dessous un nuage sombre jaillit soudain un éclair prolongé, précurseur de l'aurore boréale qui fait chaque nuit une apparition éblouissante ou à peine marquée. Bientôt après, un arc lumineux se dessine vers le nord. De son foyer argenté ou rouge s'échappent des rayons dont la lumière va croissant. Un arc flamboyant, un éventail splendide, remplit le ciel de feu. Au zénith, qui semble le foyer commun, se développe une éclatante couronne qui à son tour projette des rayons lumineux, tandis que parfois la lune apparaît entourée d'une brillante auréole. Alors la voûte céleste est semblable à une coupole ardente.

De même que dans une vaste conflagration, avivée par des éléments renouvelés, ou comme dans une éruption volcanique, c'est une succession continuelle de jaillissements nouveaux ; on croirait en cette phase voir une mer de feu ; et les ondes lumineuses paraissent être le jouet des vents. Puis après toutes sortes de jeux de lumière où figurent, tour à tour ou se combinant ensemble, les nuances du prisme, s'affaiblissent les lueurs de l'incendie ; les fusées du « bouquet » de cet immense feu d'artifice vont s'éteignant dans les transparences douces d'une aube matinale. Les étoiles pâlissent ; ces constellations, qui décrivent sans jamais se reposer un cercle régulier autour de l'étoile polaire, disparaissent un instant.

D'autres fois, l'aurore boréale se présente avec l'apparence d'amples draperies dorées qui ondulent et se replient sur elle-mêmes, comme agitées par le vent.

(1) *Lettres des hautes latitudes.*

Tel est le phénomène éblouissant et sublime dû aux radiations électriques des pôles de la terre, aimant puissant dont le pôle boréal est au nord de l'Amérique septentrionale et le pôle austral à l'extrémité opposée du globe. Ce dégagement de fluide se fait non par secousses comme dans les orages de nos régions, mais il s'accomplit sans bruit avec une magnificence incomparable. Ce météore, dont la plus grande clarté n'é-

Fig. 7. — Aurore boréale.

gale jamais l'éclat de la pleine lune, n'a qu'une courte durée, et tout rentre dans les ténèbres.

Décrire avec des mots ce magnifique spectacle semble chose impossible. Weyprecht, le compagnon de Jules Payer, y aurait cependant réussi ; ce dernier l'affirme. Voici comment le célèbre explorateur note les phases principales de ce merveilleux phénomène :

« Au sud, à l'horizon lointain, se dresse un arc de lumière pâle. On dirait la limite supérieure d'un segment circulaire terne et mat. Tel du moins il paraît à nos yeux derrière le scintillement inaltéré des étoiles ; illusion née du contraste. Lentement l'arc augmente d'intensité et s'é-

lève vers le zénith ; il est complètement régulier ; ses deux extrémités touchent presque l'horizon et s'avancent vers l'est et vers l'ouest, d'autant plus qu'il s'élève. On ne distingue pas de rayons ; l'ensemble est formé d'une matière lumineuse assez uniforme, de couleur tendre, magnifique ; c'est un blanc transparent, à tons verdâtres légers qui ne sont pas sans analogie avec le vert blanchâtre de la jeune plante germinant à l'abri des rayons solaires. La lumière de la lune paraît jaune, auprès de cette couleur pâle, douce à l'œil, qui ne saurait être décrite par des mots ; la nature semble l'avoir réservée, comme dédommagement, aux régions polaires si éprouvées par la création. L'arc est large trois fois peut-être autant que l'arc-en-ciel ; ses bords beaucoup plus nettement limités tranchent vivement sur la teinte foncée de la nuit boréale. La clarté des étoiles traverse le cintre, sans s'affaiblir. Il s'élève de plus en plus ; un calme classique préside au phénomène ; de temps en temps seulement une onde lumineuse passe lentement d'un côté à l'autre, en tournant sur elle-même. On commence à percevoir des lueurs au-dessus de la glace, à distinguer quelques groupes cristallins. L'arc est encore éloigné du zénith. Voici que dans le sud, un arc se détache du segment sombre ; peu à peu d'autres arcs se détachent également. Tous montent au zénith ; le premier l'a maintenant dépassé ; il s'abaisse lentement au nord de l'horizon et diminue d'intensité. Des arcs lumineux sont maintenant répandus sur tout le firmament ; il y en a sept en même temps au ciel, mais leur intensité est faible. Plus ils descendent vers le nord, plus ils pâlisent ; ils finissent par disparaître complètement ; mais souvent, ils reviennent tous au zénith et s'éteignent comme ils se sont allumés. Toutefois il est rare que les diverses phases de l'aurore boréale se succèdent avec autant de calme et de régularité. Dans la plupart des cas, le segment circulaire schématique obscur, tel qu'il est décrit dans les traités, n'existe pas. D'un côté quelconque de l'horizon est un léger banc de nuages ; ses bords supérieurs sont éclairés ; là se développe une bande lumineuse qui s'étend, augmente d'intensité et s'élève vers le zénith. La coloration est la même que pour l'arc, mais l'intensité lumineuse est plus forte. Le ruban lumineux change de place et de forme lentement, mais sans interruption. Il est large, et sa lueur verte intense se détache avec une merveilleuse beauté sur le fond

Fig. 8. — Soulevement des glaces pendant une aurore boréale.

sombre du ciel. Voici qu'il s'enroule sur lui-même en nombreuses volutes ; mais ces volutes ne se masquent pas les unes les autres ; on reconnaît toujours celle du milieu à travers la lumière des autres. Des vagues lumineuses animées d'un mouvement oscillatoire glissent le long du ruban ; elles en parcourent toute l'étendue, tantôt de droite à gauche, tantôt de gauche à droite ; elles semblent se croiser, selon qu'elles apparaissent à la partie antérieure ou à la partie postérieure d'une volute. Le ruban, maintenant, se déroule de nouveau dans toute son étendue ; il s'est disposé en plis gracieux ; il semble presque que le vent entraîne, par un jeu mystérieux, dans les hauteurs de l'atmosphère, les larges banderoles enflammées dont le bout se perd au loin, à l'horizon. La lumière devient plus intense, les spires lumineuses se succèdent plus rapidement ; les couleurs de l'arc-en-ciel apparaissent au bord supérieur et au bord inférieur du ruban ; le blanc tendre et brillant du milieu est bordé par deux bandes étroites, l'une rouge, en bas, l'autre verte, en haut. Le ruban se déchire en deux ; la partie supérieure s'approche de plus en plus du zénith ; elle commence à rayonner dans la direction du point idéal voisin, vers lequel se tourne l'aiguille aimantée, abandonnée à elle-même. Ce point est presque atteint par le ruban, et maintenant commence, pour quelque temps, un magnifique rayonnement, dont le centre est le pôle magnétique, ce qui prouve qu'il y a relation intime entre l'ensemble du phénomène et les mystérieuses forces magnétiques de notre planète. Les courts rayons étincellent et flamboient de tous côtés autour du pôle ; sur tous les bords, on voit les couleurs du prisme ; des rayons, les uns courts, les autres longs, alternent les uns avec les autres ; des vagues lumineuses se succèdent rapidement autour du centre. Ce que nous voyons est la *couronne* de l'aurore boréale ; elle se rencontre presque toujours quand un ruban franchit le pôle magnétique. Au bout de quelque temps ce phénomène a cessé ; le ruban est maintenant du côté du firmament ; il descend peu à peu et pâlit, mais il retourne au sud et le même jeu recommence, se poursuivant ainsi pendant des heures entières ; l'aurore boréale change, sans interruption, de lieu, de forme et d'intensité ; souvent elle est complètement évanouie pendant quelque temps, puis tout à coup elle reparaît ; sans que l'obser-

vateur puisse bien s'expliquer comment elle est venue, comment elle est partie, elle est là (1). »

Il paraît toutefois que le calme des nuits arctiques n'agit pas de même sur tous les esprits. Dans des régions un peu moins élevées que ne le sont les estuaires qui conduisent de si près au pôle, cet extrême froid peut trouver de sincères admirateurs même chez des Européens. Un missionnaire enthousiaste, le P. Petitot, qui a évangélisé les Indiens du bassin inférieur du fleuve Mackensie, se montrait ravi de voir les arbres des forêts éclater et se fendre sous l'action du froid. Parlant de ces terribles nuits qui glacent les plus fermes courages : « Vous les figurez-vous, s'écrie-t-il, embellies par la décoration fantastique que forme la lumière en se jouant à travers les frimas dont la végétation endormie est revêtue et que la pierre a aussi acceptée? Pyramides de cristal, lustres éblouissants suspendus sur nos têtes, prismes, gemmes de toute sorte brillant de mille feux, colonnes d'albâtre, stalactites et stalagmites à l'aspect saccharin et vitreux, entremêlés de guipures et de festons, de dentelles et de découpages d'un duvet immaculé; arcades, clochetons, pendentifs, pinacles, toute une architecture de glace et de neige : je me trompe, d'escarboucles et de pierres précieuses que la lune caresse de ses rayons mystérieux. Le voyageur qui erre dans ces bocages cristallisés se demande s'il est bien une créature en chair et en os, et s'il n'a pas émigré dans le pays des fées et des songes.

« Quelquefois, au milieu de ces belles nuits, un éclair subit et sans détonation vous tire tout à coup de votre rêverie et vous annonce la fin d'une aurore boréale, orage magnétique dont le foyer est placé en dehors de la vue ; — ou bien des grondements semblables à ceux du tonnerre vous avertissent du voisinage d'un lac dont les sources fount dilater la glace. Entendez-vous cette conversation, cette note mélancolique et plaintive du sauvage? Percevez-vous ce craquement des raquettes sur la neige gelée, ce tintement de clochettes à chiens, ces claquements de fouet qui se répercutent sous la voûte des bois ou rebon-

(1) Payer, *l'Expédition austro-hongroise au pôle nord, pendant les années 1872 à 1874.*

dissent sur la surface des lacs comme des coups de feu? Vous pensez que ces bruits retentissent tout près de vous ; mais attendez ! Les instants et les heures se passeront avant que vous ayez vu arriver les mystérieux voyageurs dont une lieue ou deux vous séparaient. Et cependant un coup de fusil tiré à vos côtés n'a pas plus ébranlé l'atmosphère que si vous eussiez brisé une noix avec un casse-noisette. »

Voulez-vous en croire ce missionnaire que rien n'a rebuté dans sa noble tâche? Le froid a sa nécessité, son utilité, ses curiosités bizarres.

« Il vivifie, active et purifie le sang, il ravive les forces, il décuple l'énergie vitale, il aiguise l'appétit, favorise les fonctions de l'estomac et le rend le meilleur des calorifères ; il endort la douleur, arrête l'hémorragie, prolonge la vie et si tant est qu'il nous frappe, c'est en nous envoyant le sommeil ; il nous donne la mort au milieu de rêves dorés. Ce froid intense, si sec, si pur, suspend la putréfaction, détruit les miasmes, assainit l'air et en augmente la densité ; il purifie l'eau douce, distille les eaux amères de l'Océan et les rend potables ; il transforme en cristaux le lait, le vin et les liqueurs, et vous permet de les transporter en voyage ; il remplace le sel dans les viandes, la cuisson dans les fruits, dont il fait des conserves économiques et durables, et il rend comestibles la viande et le suif crus ; il dessèche et étanche les lagunes, il arrête le cours des maladies, il favorise l'évaporation et la disparition des neiges et des glaces elles-mêmes, et révèle au chasseur la présence du renne en entourant celui-ci de brouillards.

« Trouvez à la chaleur et à l'humidité autant de propriétés !

« Mais le froid a ses bizarreries, ses curiosités dont la science fait son profit. Sous ses étreintes, la concentration de l'électricité statique dans les corps mauvais conducteurs qu'il isole, se développe au moindre frottement, par une simple pression, par un attouchement. La soie, les plumes, le duvet s'attachent à vos doigts comme s'ils étaient enduits de glu ; les copeaux de la planche que vous rabotez adhèrent à votre instrument, la feuille de papier que vous avez nettoyée avec votre gomme-grattoir se précipite sur la main que vous lui présentez comme la paille sur l'ambre échauffé. Si vous faites votre toilette devant une fenêtre, une glace, votre chevelure, au lieu de se courber sous le peigne, s'ébouriffe, se hérissé et s'agite avec des crépitations, comme si votre

tête eût été transformée, durant votre sommeil, en celle de Méduse. Machine électrique vivante, vous ne pouvez vous revêtir de vos pelleteries, vous étendre dans vos robes de fourrures ou même dans une simple couverture de laine, sans faire jaillir de ces peaux, de cette laine, sous vos mains, sous votre corps, un véritable feu d'artifice accompagné de pétilllements. Et ces jeux de la nature se reproduisent chaque jour et à chaque instant.

Fig. 9. — Architecture polaire.

« Nouvelles merveilles : ce froid qui congèle les insectes, les mouches, les taons, les cousins au point de les rendre fragiles comme du verre ; qui transforme en dures pierres les grenouilles dans leurs marais et les poissons hors de l'eau, ce froid ne saurait leur donner la mort. Avec le dégel, mouches et maringouins de ressusciter, grenouilles de sauter, poissons de frétiler ; mais soumettez ces êtres à la gelée une seconde fois, c'en est fait, la vie les abandonne à jamais. »

Le missionnaire, soutenu par un zèle admirable, bien loin de murmurer, a vu partout la main de la Providence, et il a applaudi : le froid

la neige, la glace, tout à ses yeux a son utilité et revêt une beauté particulière qui échappe sans doute aux regards profanes.

Cette grâce d'état du missionnaire n'est point le partage des explorateurs ; ils hivernent, il ne faut pas l'oublier, beaucoup plus au nord que la région traversée par le fleuve Mackensie. Pour eux la nuit polaire est accablante, elle engendre une nostalgie de la lumière à laquelle succombent parfois les hommes les plus courageux.

Aussi quelle ne doit pas être l'émotion des voyageurs lorsqu'ils revoient le soleil après cette longue disparition du jour, lorsque ses premiers rayons viennent blanchir les sommets les plus élevés, percer leur voile de brume, éclairer les hauts promontoires, les falaises abruptes, les glaciers aux mille facettes, arracher à la nuit ses derniers voiles et jeter enfin sur la terre un riche manteau scintillant et diapré !

Écoutons avec quelle joie les officiers du *Tegethoff* accueillirent le retour du soleil : « Quel événement solennel pour le voyageur aux mers polaires que ce retour de l'astre du jour ! Comme on comprend bien, quand on a essuyé les longues ténèbres de ces affreuses solitudes, le culte superstitieux de l'antique Bélus ! Avec le même recueillement que jadis les Assyriens aux bords fleuris de l'Euphrate, nous guettions du haut des mâts et des icebergs l'apparition du dieu rayonnant. Une onde lumineuse qui fit tressaillir l'horizon nous annonça l'instant solennel, et tout de suite après le soleil émergea, entouré d'une bande purpurine. Tout le monde gardait le silence. Quelle parole, quel cri eût pu rendre le ravissement de nos cœurs épanouis ! Comme en hésitant, l'astre s'éleva à peine à la moitié de son disque ; on eût dit que ce monde désolé n'était pas digne de contempler sa face tout entière. Les colosses de glace se coloraient, comme autant de sphinx, sous cette soudaine illumination ; les rigides écueils et les hautes murailles dentelées allongèrent leurs ombres sur l'étincelant miroir de neige, et ces reflets d'un rose tendre se répandirent de toutes parts sur le froid paysage polaire... A peine le soleil renaissant eut-il, pendant quelques minutes, montré son front au-dessus de l'horizon, que son rayonnement s'éteignit de nouveau : une morne teinte violette envahit tout, et les étoiles se remirent à briller en tremblotant au firmament assombri. »

Sous nos latitudes, les heures délicieuses du crépuscule sont rares et de courte durée. Les nuits du solstice d'été sont, à Paris, les seules qui offrent un crépuscule continu. Le crépuscule polaire ne présente pas, il est vrai, le charme poétique du nôtre, mais ses beautés sont d'un autre ordre, — plus étranges et plus puissantes.

Une lumière opaline, réverbérée par la neige et les glaces, et dont les

Fig. 10. — Les morses sur les banquises.

tons varient leur gamme depuis les feux de l'aurore jusqu'aux lueurs indécises, avant-courrières de la nuit, descend du firmament et enveloppe, pendant des mois entiers, les paysages polaires d'une teinte vague et veloutée qui en accroit la beauté sauvage et leur prête un cachet fantastique. Le ciel, que l'absence d'évaporation laisse pur de tout nuage, est d'un azur inaltérable et resplendit comme une coupole de lapis que les étoiles, semblables à des clous d'or, parsèment de leurs feux. La lune vient chaque mois apporter son flambeau. Dans le cours de sa déclinaison septentrionale, elle reste sur l'horizon pendant dix et

quinze jours de suite, selon la latitude, ajoutant la magie de sa lumière argentée à celle du crépuscule.

L'été peut aussi procurer quelques heures douces, dans un beau soleil, au milieu d'un air limpide. Les montagnes, d'où la neige fondue s'écoule en torrents bruyants, laissent apercevoir la couleur brune ou rousse de leur structure. La végétation se montre enfin ; les bourgeons de quelques arbres rabougris éclatent ; de petites fleurs, — des blanches, des jaunes, — ouvrent leurs corolles, rappelant aux regards ravis les pâquerettes et les boutons d'or qui émaillent nos prairies ; les promontoires, les glaciers, et, de même, les icebergs en marche, sont magnifiquement revêtus d'un manteau d'argent. Mais si la flore est humble, la faune étonne en revanche par sa richesse, sa variété. Nous pouvons, sans anticiper sur ce que nous avons à dire à ce sujet, ajouter quelques traits à ce tableau du retour à la vie dans les régions arctiques.

Les morses, les phoques, les narvals en nombreuses troupes s'étendent à la grande lumière sur les banquises ; les ours blancs sortent de leur sommeil léthargique, les renards se hasardent hors de leurs tanières ; les rennes quittent les bois, chassés par les moustiques et s'avancent vers l'océan Glacial, des vols d'oiseaux de passage s'abattent tumultueusement partout, c'est le moment de la ponte des œufs ; les falaises sont envahies par d'innombrables guillemots, tandis que les hirondelles de mer rasant de leur vol rapide les vagues bleues frangées d'écume, à qui le mouvement et la vie sont un moment rendus.

C'est surtout à l'heure où le soleil s'abaisse sur l'horizon au-dessous duquel il ne descendra pas, et où il colore de cramoisi, de pourpre et d'or les nuées du ciel et les eaux de la mer que, l'été aussi, ces icebergs redoutables frappés presque horizontalement par les rayons solaires, forment un spectacle d'une splendeur extraordinaire. « Ils ont perdu leur aspect sinistre, dit un écrivain qui connaît bien le monde polaire (1). On ne voit plus en eux les tristes produits des frimas polaires. Leurs surfaces polies reflètent comme des glaces les vives couleurs des nuages, leurs angles, leurs arêtes décomposent la lumière et s'irisent de toutes les nuances du prisme. »

1. M. Lesbazeilles.

Au-dessus de la mer unie et teinte des riches nuances de l'arc-en-ciel flottent de légères nuées, baignées dans une atmosphère chargée aussi de reflets dorés ou cramoisis. Les montagnes de glace, perdant leur morne aspect, semblent allumées par les feux du soleil ; ou, prenant tour à tour les tons les plus variés, elles rappellent le marbre blanc aux veines argentées, et font songer aussi à d'énormes blocs d'opale et à d'immenses amas de perles. De leurs sommets, la neige, fondue sous l'action prolongée des rayons solaires, s'échappe en nombreux ruisseaux qui débordent en cascates brillantes. Au pied des icebergs, et dans l'ombre, la mer, étincelante partout, acquiert une transparence verdâtre du plus surprenant effet ; et derrière eux les silhouettes brunes des côtes se dessinent vigoureusement sur l'horizon bleu.

C'est aussi dans les rares beaux jours d'été que se produit quelquefois le mirage polaire, analogue par les illusions qu'il procure au mirage du désert.

Dans l'air transparent, dans l'horizon agrandi, apparaissent des objets qui semblent exister quelque part, et se trouver reflétés là comme en un immense miroir. Ce sont des colonnades de marbre, de hauts portiques, des tours étincelantes, des pyramides massives, des dômes comme en offrent souvent dans la réalité les banquises et les icebergs, mais ici sur un plan idéal ; parfois un lac miroite ; les murailles blanches d'une grande ville s'y reflètent ; un coin de port encombré de palais et de barques s'illumine en jaune comme un tableau de Claude Lorrain. Soudain, des bords du lac agrandi s'élance une végétation luxuriante qui envahit bientôt tout l'espace ; le lac est devenu prairie ou forêt, l'air se remplit d'oiseaux. C'est un panorama mouvementé et plein d'imprévu : les arbres marchent, les collines se poursuivent, on assiste à des dislocations de paysages, à des fantasmagories kaléidoscopiques. Et ce n'est que lorsque le vent vient remuer la mer, agiter les vagues que l'étrange et décevante apparition s'évanouit.

La merveilleuse magnificence des scènes et des paysages d'été peut faire oublier un instant au navigateur les dangers qu'il affronte. Mais dans les parties les moins septentrionales de la région polaire, l'été se présente avec bien des désagréments qui neutralisent ses charmes. Nous en parlerons en nous occupant de la Laponie et du nord de la Sibérie.

II.

Le bassin arctique. — Nombreux détroits et îles du nord de l'Amérique. — Le Groënland. — L'île de Jean-de-Mayen. — Le Spitzberg. — Le cap nord de Scandinavie. — Le pays des Lapons. — La nouvelle terre François-Joseph. — La Nouvelle-Zemble. — L'île Vaïgatch. — La presqu'île des Samoyèdes. — La péninsule de Taïmour. — La côte sibérienne, de la Kattanga à la Kolima. — L'archipel Liakhoff. — La terre de Wrangel. — La péninsule des Tchoukchas.

Le bassin arctique est mis en communication avec les régions tempérées par trois estuaires : la mer de Baffin, au nord du continent septentrional de l'Amérique, les espaces ouverts au nord de l'Europe entre le Groënland et la Nouvelle-Zemble, enfin le détroit de Behring, qui sépare l'Asie de l'Amérique. Mais chacun de ces estuaires est fermé par une formidable barrière de glace qui n'a jamais été entièrement franchie.

La partie du bassin arctique qui appartient à l'Amérique septentrionale présente l'apparence d'un damier composé d'îles et de détroits. De nombreux canaux, s'étendant de l'est à l'ouest et du sud au nord, morcellent les terres à l'infini. Telle baie considérée comme peu profonde n'est le plus souvent que l'entrée d'un canal inexploré. Ces détroits, que l'on peut comparer aux corridors d'un immense labyrinthe, séparent les unes des autres ces différentes îles, ou plutôt les enveloppent de leur inextricable réseau.

L'hiver vient chaque année solidifier les eaux de ces détroits, de ces défilés, de ces passages et jeter d'île en île et d'un continent à l'autre ses gigantesques ponts de glace. Certains détroits, certaines côtes, libres pendant un été, restent fermés l'année suivante. Il est des parages qui n'ont jamais été ouverts à la navigation, depuis qu'on les connaît. D'autres ne le sont qu'un moment.

Ce n'est qu'au commencement de ce siècle que le baleinier Scoresby, par un mémoire, resté célèbre, dont l'amirauté anglaise reçut communication, appela l'attention du monde savant sur les changements imprévus que les saisons et les glaces éprouvaient dans les mers arctiques, où l'année 1816 vit une débâcle extraordinaire. Sur les cartes dressées à cette époque, le large détroit de Smith, qui s'ouvre au nord de la mer de Baffin, est à peine indiqué par une légère échancrure qualifiée d'entrée. Il en est ainsi, à l'ouest de la même mer, de l'important détroit de Lancaster. Au-dessus du 75^e parallèle, et, dans certaines régions, au-dessus du 70^e, tout était inconnu au nord de l'Amérique.

Depuis, la carte des mêmes régions a été dessinée à peu près complè-

Fig. 11. — Iceberg.

tement et couverte de noms anglais et américains, au milieu desquels celui de Bellot, donné à un canal et à un cap, rappelle par son isolement que la France n'a presque rien fait encore, au pôle boréal, pour la science et la navigation.

Les eaux qui baignent le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble étaient, il est vrai, à la même époque, suffisamment explorées ; mais en face du détroit de Behring aucune découverte remarquable n'avait été faite. On ne se faisait aucune idée de ces terres aperçues depuis par Wrangel et par Kellet, et pas davantage de cette fameuse Polynia de Wrangel, espace de mer libre, objet de si nombreuses controverses.

Les contrées encore inconnues au nord de l'Amérique doivent, selon toute apparence, être également divisées en grandes îles séparées entre elles par des canaux. Ces canaux, qui faciliteraient tant la navigation et permettraient d'aller d'un hémisphère à l'autre par plusieurs passages,

souvent obstrués par les glaçons qui s'y entassent, deviennent par ce fait un des dangers de la navigation circumpolaire. Tel navire, qui s'est aventuré dans des eaux, libres un moment, est retenu pendant plusieurs années dans des solitudes glacées. Ross est resté de la sorte quatre ans prisonnier, et Franklin a péri dans ces canaux avec les équipages de ses deux navires.

La terre la plus étendue des régions polaires, — si l'on en excepte tou-

Fig. 12. — Ile Beechey. — Premier quartier d'hiver de Franklin (les trois tombes).

tefois le nord de la Russie d'Europe et de la Russie d'Asie, et le nord de l'Amérique britannique, — est le Groënland, qui lui appartient presque tout entier. Au sud, son cap Farewell, placé un peu au-dessous du cercle polaire, forme le sommet d'un vaste triangle qui mesure de cinq à six cents lieues, et dont la base se perd dans les parties inaccessibles du pôle.

Cette immense terre, l'une des plus grandes îles du monde, n'accorde qu'une existence précaire à six ou sept mille Esquimaux qui l'habitent sous la tutelle civilisatrice d'un millier de Danois.

La nature a ceint le Groënland de falaises abruptes. Des « fjords » nombreux et profonds découpent ce rempart naturel, déchiré, dirait-on, par les secousses d'un violent cataclysme. Ces fjords deviennent, au milieu d'un hiver qui dure de novembre à mai, des lits de glaciers qui descendent des hauts plateaux chargés de neige, comme descendent sur la pente des volcans les torrents de lave.

De ces fleuves glacés, il y en a qui, ayant pris leur source dans les montagnes au puissant relief qui bornent l'horizon des fjords, suivent une pente de deux à trois mille pieds, semblant rouler majestueusement leurs flots figés jusqu'aux rivages ; ils s'arrêtent brusquement formant une coupe verticale qui mesure jusqu'à quatre cents pieds et plus au-dessus du niveau de la mer. C'est de ces immenses glaciers que l'été détache ces montagnes de glace que nous avons vues en mouvement, tantôt soulevées par les tempêtes, tantôt dérivant lentement vers le sud à travers les détroits.

« Lorsque le soleil fait étinceler de ses feux la cime des glaciers, dit un géographe (1), l'œil ébloui ne voit que rubis et diamants, comme si les mines de Golconde étalaient à la fois devant lui leurs trésors souterrains. Si c'est la lune qui, au milieu de la longue nuit des solitudes arctiques, verse sur une de ces nappes éclatantes sa douce lumière, la scène est encore plus fantastique, et le spectateur se croit en présence d'une de ces montagnes d'argent que les légendes peuplent de fées et d'esprits invisibles, ou, mieux encore, du palais aux murailles diaphanes où Odin et les guerriers scandinaves boivent éternellement, dans le Walhalla, l'hydromel que leur versent les Walkyries.

« Mais, de tous les glaciers connus, celui qui présente les proportions les plus colossales est, sans contredit, celui que Kane découvrit dans une de ses excursions sur le littoral groënlandais, et auquel il donna le nom illustre de Humboldt. Ce gigantesque fleuve glacé, dont l'embouchure s'étend sur une largeur de plus de vingt lieues, et qui surplombe la mer d'environ cinq cents pieds, prend sa source dans une mer de glace inconnue, dont l'étendue doit être immense, et à côté de laquelle la prétendue mer de ce nom, que les touristes vont visiter sur les pentes du

(1) M. Lucien Dubois.

mont Blanc, au-dessus de Sallanches et de Chamounix, ne serait qu'un glaçon vulgaire. »

Le côté du Groënland qui fait face au détroit de Davis, est un grandiose massif alpestre pourvu d'une flore et d'une faune relativement riches et variées.

Comment croire que cette terre si hérissée de glaçons est le pays auquel les Scandinaves d'Islande, qui le découvrirent, donnèrent le beau

Fig. 13. — Glacier de la côte occidentale du Groënland.

nom de Terre-Verte? — c'est la signification du mot Groënland en danois. — Ces aventuriers furent-ils séduits par l'éclat d'un beau jour, dans un été exceptionnellement chaud et fertile? ou bien est-ce que le climat de ces terres boréales a changé comme celui de l'Islande, comme celui de l'île de Jean-de-Mayen, dont une immuable banquise écarte maintenant les vaisseaux, comme celui du Spitzberg plus inabordable aujourd'hui que lors de sa découverte par l'Anglais Willoughby?

Toujours est-il que le nom même du Groënland avait été oublié, lorsque Davis, qui le premier le signala de nouveau, — en 1755, —

trouvant cette terre si triste, si hérissée de rochers et de glaciers, l'appela la Terre de Désolation, nom que le docteur Hayes a adopté à son tour pour désigner cet ingrat pays.

Les îles, la partie du continent américain qui avoisine le Groënland, ressemblent à cette terre par beaucoup de traits. Le cercle polaire rencontrant plus au sud certaines de ces îles et le continent, il s'y trouve des parties plus favorisées quant à la végétation. Nous esquisserons pour cet ensemble une même flore.

Dès que la neige a disparu, fondue par le soleil ou balayée par les grands vents du printemps, la mousse étend sur le penchant des collines son vert tapis, que quelques pauvres plantes étoilent bientôt de leurs jolies fleurs ; « éphémère et humble parure, — comme l'a dit un écrivain familiarisé avec les régions polaires, — qui, le matin, s'épanouit sur le sein étonné d'une terre hier encore couverte de frimas et qui, le soir, a disparu flétrie par l'âpre bise du nord ou tranchée par la dent avide du renne ou du bœuf musqué. »

Le soleil a forcé les saxifrages violets à prodigier hâtivement leur floraison ; ils font place à la renoncule jaune d'or, à la drave, au pavot arctique remarquable par ses brillants pétales jaunes, à un autre pavot de nuances pâles et délicates, à l'herbe de Saint-Benoît, et à un petit saxifrage jaune. Dans les mousses, au milieu des gazons, s'ouvre une délicieuse fleur blanche, la céraiste des Alpes.

En quelques endroits mieux abrités la blanche andromède, échantillon amoindri de nos bruyères, parsème les rochers de ses modestes clochettes, et la bruyère rose vient étaler ses fleurs ; là, on rencontre encore des genévriers à peine développés, des myrtilles, des ronces et quelques plantes utiles, parmi lesquelles le précieux cochiléaria, remède souverain contre le scorbut. D'énormes touffes d'épilobes croissent sur les plages arides et leurs élégantes corolles roses ne semblent guère en harmonie avec l'arrière-plan du paysage polaire ; les saules nains étendent leurs rameaux minuscules le long des eaux courantes ; au milieu des anfractuosités de la roche basaltique une petite fougère hasarde au soleil ses vertes frondaisons.

Dans la région des bois, c'est-à-dire vers le sud, un souffle de vie

plus vigoureux passe sur les plantes ; les pousses rougeâtres des saules, des peupliers et des bouleaux se couvrent de longs chatons cotonneux ; les buissons verdissent ; aux pieds des rochers fleurissent la dent de lion, la bardane, tandis que l'églantier, les groseilliers et les airelles se chargent de grappes nombreuses et que la baie du framboisier du Canada mûrit sur sa tige grêle rampant à la surface des marécages. Alors aussi, les pins, les thuyas, les mélèzes étalent tout le luxe de leur verdure sombre.

L'ours, le loup, le volwerenne ou glouton, le renard, le renne, habitent ces froides terres. Au printemps des oiseaux viennent un instant l'animer : l'eider, la grue, le corbeau, la monette et beaucoup d'autres y arrivent des contrées méridionales. Les mers, plus fécondes, recèlent de nombreux poissons, d'énormes cétacés, des quadrupèdes amphibies : des baleines, des narvals, des bandes de phoques, dont la pêche, — ou la chasse, — est une ressource précieuse pour les indigènes, des morses enfin à l'aspect monstrueux, dont les défenses formidables atteignent parfois jusqu'à un mètre de longueur, mugissants et terribles.

Il s'agit maintenant de contourner le pôle de l'ouest à l'est.

Nous trouvons d'abord l'île de Jean-de-Mayen.

Ce n'est qu'une montagne sortant de l'eau, dont le navigateur curieux cherche souvent en vain la base parmi les brumes, heureux lorsqu'il voit tout à coup surgir au-dessus des nuages, dans une éblouissante lumière, son sommet blanc de neige. Cette montagne, aperçue par lord Dufferin « avec la joie d'un anachorète entrevoyant un rayon du septième ciel », a une élévation de plus de deux mille mètres.

Elle se révéla au noble touriste « entourée d'une mince ceinture de vapeurs perlées, dont les franges flottantes semblaient donner naissance à sept énormes glaciers qui se précipitaient jusque dans la mer ». Ces glaciers formaient « un élément complètement inattendu de beauté ». Lord Dufferin en compare le volume à celui d'une puissante rivière « jaillissant des flancs d'une montagne, surmontant tous les obstacles, roulant ses flots en tourbillons, bondissant et se précipitant de terrasse en terrasse en légères cascades d'écume, puis soudainement arrêtée et congelée dans sa course par une puissance si instantanée, que les flo-

Fig. 14. — Retour de la vie dans les mers polaires.

cons de l'embrun et les ondulations bouillonnantes de l'écume ont revêtu la rigidité immuable de la sculpture!... »

Le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble doivent trouver place à leur tour dans cet ensemble de terres et de mers couvertes de neiges et de glaces qui forment la région polaire.

Le lieutenant Payer a comparé le groupe du Spitzberg à une sorte d'Oberland tyrolien, un haut relief de glaciers analogue à celui de l'Ötztal, et qui domine de neuf mille pieds le niveau de la mer.

Lord Dufferin, qui a abordé ce groupe d'îles au mois d'août (1856), ne pense pas qu'il y ait sur le globe une autre région aussi profondément marquée du cachet de la mort. Il lui sembla que les caractères les plus saisissants de ce monde dans lequel il lui était donné de pénétrer, étaient l'immobilité, le silence, l'absence de toute vie. Partout des glaces, des rochers... Nul bruit d'aucune sorte pour rompre un instant cette effroyable paix si voisine du repos éternel; la mer, même libre en été, se taisait sur la plage; pas un oiseau, pas un être vivant pour éveiller ces solitudes.

Lorsque le touriste anglais jeta l'ancre de son léger navire dans la Baie des Anglais, il était une heure du matin. Le soleil de minuit, à demi voilé par le brouillard, répandait une lueur mystérieuse sur les montagnes et sur les glaciers. Pas un atome de végétation ne vint témoigner à ses yeux de la vitalité de cette terre. Il convient toutefois de dire, pour être exact, que le sol glacé du Spitzberg ne nourrit pas moins de soixante-dix genres de plantes.

Voilà une contrée qui n'a, il faut l'avouer, absolument rien d'attrayant. Et cependant une jeune femme, une charmante Parisienne, M^{me} Léonie d'Aunet, n'a pas reculé devant une exploration des parages du Spitzberg; une femme « pâlotte, menue, maigrette, avec des pieds comme des biscuits à la cuiller, — ainsi que la dépeignait un jour l'un des matelots de l'équipage, — et des mains à ne pas soulever un aviron; une femme à casser sur le genou et à mettre les morceaux dans sa poche ».

Le navire à bord duquel se trouvait avec son mari M^{me} d'Aunet, — ou plutôt M^{me} Biard puisque son nom n'est plus un mystère, —

longea la côte ouest qui fait face aux rivages encore inexplorés du Groënland, et où se trouve la baie Madeleine, entourée de tous côtés par des montagnes aux cimes pointues comme une lame de couteau ou dentelées comme une scie, d'une élévation de quinze cents à dix-huit cents pieds.

Entre chaque montagne s'étendent des glaciers qui descendent du fond des vallées et se précipitent dans la mer après avoir contourné comme un torrent quelque groupe de roches altières.

Fig. 15. — Vue des glaciers du Spitzberg (baie des Anglais).

Comme on serait bien plus près de la vérité, en disant que ces glaciers escaladent sans relâche les pics de granit qui surgissent de leur masse! — car le soleil est impuissant à fondre en quelques semaines les neiges accumulées dans un hiver de dix mois.

Il y a tel de ces glaciers dont la longueur varie de douze à quinze kilomètres; on le voit déborder du vaste lit qui le contient en distinguant à peine au-dessus de sa surface les montagnes de l'arrière-plan. Sur la mer, la chute du glacier a plus de cent pieds!

Un ancien explorateur du Spitzberg, Scoresby, a mentionné, dans sa Relation, des glaciers qui se précipitent dans la mer d'une éléva-

tion de quatre ceuts à cinq cents pieds. C'est absolument comme sur les côtes du Groënland. Mais il faut nous répéter. Ces phénomènes du pôle sont si étranges, si surprenants, si nouveaux pour nous que le témoignage d'autorités multiples peut seul leur donner, aux yeux de nos lecteurs, un caractère de vérité.

« Rien n'est plus dangereux, dit lord Dufferin, dans ses *Lettres des hautes latitudes*, que de s'approcher de ces falaises de glaces. De leur parois de cristal se détachent de temps en temps des masses énormes qui roulent dans les flots. » Scoresby, — qu'il faut toujours citer quand on parle du Spitzberg, — vit de ses propres yeux un bloc de glace présentant la masse d'une cathédrale se précipiter dans la mer d'une hauteur d'environ quatre cents pieds.

La voyageuse ne pouvait manquer d'être frappée vivement par l'aspect de ces glaces de la région polaire, teintées par la grande lumière d'été des couleurs les plus vives. « On dirait, affirme-t-elle, des rochers de pierres précieuses : c'est l'éclat du diamant, les nuances éblouissantes du saphir et de l'émeraude confondues dans une substance inconnue et merveilleuse. »

« Rien, dit M^{me} d'Aunet, ne peut rendre le formidable tumulte d'un jour de dégel au Spitzberg. La mer, hérissée de glaces aiguës, clapote bruyamment ; les pics élevés de la côte glissent, se détachent et tombent dans le golfe avec un fracas épouvantable ; les montagnes craquent et se fendent ; les vagues se brisent furieuses contre les caps de granit ; les îles de glaces, en se désorganisant, produisent des pétilllements semblables à des décharges de mousqueterie ; le vent soulève des tourbillons de neige avec de rauques mugissements ; c'est terrible et magnifique : on croit entendre le choc des abîmes du vieux monde préluant à un nouveau chaos.

« On n'a jamais rien vu de comparable à ce qu'on voit et à ce qu'on entend là ; on n'a jamais imaginé quelque chose de pareil, même en rêve ! Cela tient à la fois du fantastique et du réel ; cela déconcerte la mémoire, hallucine l'esprit et le remplit d'un indicible sentiment, mélange d'épouvante et d'admiration ! »

On nous pardonnera de noter complaisamment ces impressions d'une Parisienne. Aucune femme, selon toute apparence, n'avait jamais abordé

avant elle ces contrées lointaines, et il est à croire qu'elle ne rencontrera pas de longtemps d'imitatrice...

Si le spectacle de la baie frappa de surprise notre voyageuse, celui du rivage lui causa une impression des plus pénibles. « De tous côtés, dit-elle, le sol était couvert d'ossements de phoques et de morses, laissés par les pêcheurs norvégiens ou russes, qui venaient autrefois faire de l'huile de poisson jusque sous cette latitude élevée; depuis plusieurs

Fig. 16. — Baie de la Madeleine, au Spitzberg.

années ils y ont renoncé, les profits ne valant pas les périls d'une telle expédition.

« Ces grands os de poisson, blanchis par le temps et conservés par le froid, avaient l'air d'être les squelettes des géants, habitants de la ville (de glace) qui, près de là, achevait de s'abîmer dans la mer. Les longs doigts décharnés des phoques, si semblables à ceux d'une main humaine, rendaient l'illusion frappante et me causaient une sorte de terreur.

« Je quittai ce charnier, et, me dirigeant avec précaution sur le terrain glissant, je m'acheminai vers l'intérieur du pays. Je me trouvai

bientôt au milieu d'une espèce de cimetière ; cette fois, c'étaient bien des restes humains qui étaient gisants sur la neige.

« Plusieurs cercueils, à demi ouverts et vides, avaient dû contenir des corps que la dent des ours blancs était venue profaner.

« Dans l'impossibilité de creuser des fosses, à cause de l'épaisseur de la glace, on avait primitivement mis sur le couvercle des cercueils un certain nombre de pierres énormes, destinées à servir de rempart contre les bêtes farouches ; mais les robustes bras *du gros homme en pelisse* (comme les pêcheurs norvégiens appellent pittoresquement l'ours blanc) avaient déplacé les pierres et dévasté les tombes ; plusieurs ossements étaient épars sur le sol, à moitié brisés et rongés : tristes reliefs du festin de l'ours. Je les recueillis avec soin et les replaçai pieusement dans les bières.

« Quelques tombes avaient été épargnées et contenaient des squelettes ou des corps à différents degrés de conservation ; la plupart des cercueils ne portaient aucune indication ; sur l'un d'eux cependant une main amie avait inscrit, avec un couteau, ces mots : *Dortrecht — Hollande, 1783*. Un nom avait précédé cette date, mais il était fruste au point d'être illisible. Un autre marin venait de Brême ; sa mort remontait à 1697. Deux cercueils, placés dans un creux de rocher, étaient encore intacts ; les corps qu'ils renfermaient avaient non seulement leur chair, mais même leurs vêtements : aucune inscription n'indiquait l'époque de l'inhumation, ni le nom ou la nation des morts.

« Je comptai cinquante-deux tombes disséminées dans ce cimetière, plus affreux qu'aucun autre ; cimetière sans épitaphes, sans monuments, sans fleurs, sans souvenirs, sans larmes, sans regrets, sans prières ; cimetière désolé, où il semble que l'oubli enveloppe deux fois le mort, où ne s'entend jamais ni un soupir, ni une voix, ni un pas humain ; solitude terrible, silence profond et glacé, troublé seulement par le sourd hurlement de l'ours blanc ou le mugissement de la tempête ! »

L'intrépide voyageuse fut pourtant saisie d'un indicible effroi au milieu de ces sépultures ; la pensée qu'elle pouvait venir prendre une place auprès d'elles lui apparut soudain dans toute son horreur ; ces tombes la firent frissonner. Elle se voyait déjà recevant la seule sépulture possible sur cette terre pétrifiée par le froid, que le soleil d'été ne

peut pénétrer au delà de quelques pouces et qui n'a rien à offrir à l'homme, pas même un tombeau.

Pour la première fois elle jeta « un regard de regret vers la France, vers la famille, les amis, le beau ciel, la vie douce et facile » qu'elle avait quittés pour les hasards d'une pérégrination si dangereuse ! Quant à ces pauvres morts, c'étaient d'honnêtes pêcheurs norvégiens, russes ou hollandais, venus là pour chercher, au milieu des plus rudes travaux, des dangers les plus certains, la subsistance de leur famille...

A son retour au navire M^{me} d'Aunet surprit une conversation entre matelots. Ils discutaient l'éventualité du retour rendu tout à coup impossible par une barrière de glaces, et ils supputaient les souffrances que réserve l'hiver sous un aussi affreux climat. Sûrement on mourrait tous dans ce pays, et la petite dame ouvrirait la marche.

Quelques jours après, cette terrible perspective se présenta. Les glaces apparurent soudées autour du navire. « Pendant de longues heures rien ne changea d'aspect ; les pointes aiguës des glaces déchiraient çà et là l'épais voile de brume qui s'abaissait sur nos têtes, mais restait immobile. Mon cœur, dit M^{me} L. d'Aunet, était plus triste encore que ce lugubre horizon, et je fis alors mes premières réflexions sur notre témérité d'être venus exposer notre vie dans ces affreux parages où tout incident est une catastrophe, où un changement de vent, un léger abaissement du thermomètre peuvent apporter la mort.

« Un vent qui avait toutes les allures d'un ouragan s'éleva vers minuit ; le vieil Océan secoua avec fureur sa crinière blanche d'écume, d'énormes vagues se précipitèrent sur les glaces ; le banc craqua avec un grand bruit et se disjoignit. Jamais plus terrible tumulte ne causa une impression plus joyeuse : la baie était libre. »

Les craintes de la voyageuse n'avaient rien d'exagéré. « On cite des points de cette côte de fer, a écrit lord Dufferin, où, dans le seul espace d'une nuit, plus d'un bon vaisseau a été emprisonné et muré pour jamais. »

L'aimable voyageuse a noté de singulières particularités touchant la neige, — cette neige dont la blancheur est proverbiale. — Au Spitzberg, elle en a vu qui perdait sa couleur blanche pour prendre des

nuances d'un vert tendre ou d'un rose pâle ; « cette coloration, qu'on voit souvent envahir des plaines entières, est due à la présence de cryptogames imperceptibles qui se développent à la superficie de la neige, sous l'influence de certaines combinaisons atmosphériques (1). Ceci constitue la végétation la plus apparente du Spitzberg ; cependant de patientes investigations peuvent faire découvrir au fond de quelques vallées, dans d'étroites crevasses garanties par des rochers, de petites plantes maigres, chétives, étiolées, qui penchent tristement leur tête vers le sol : c'est la saxifrage étoilée, la renoncule jaune, le pavot blanc. Sur les rochers même, il croît un lichen pierreux très adhérent, assez pareil à de gros champignons séchés ; on rencontre aussi quelques touffes de mousses noirâtres, si imprégnées de l'humidité qu'elles se détachent par mottes sous le pied, et ont l'aspect d'une éponge moisie. « Lorsque, après plusieurs heures de course dans les rochers, dit M^{me} d'Aunet, j'avais réussi à réunir un petit faisceau de plantes gros comme une botte d'allumettes, je revenais triomphante et je rangeais orgueilleusement mon butin de la journée dans des feuilles de papier gris. »

Il y a au Spitzberg des ours blancs et des rennes sauvages, en grand nombre, dans les vallées ; mais M^{me} d'Aunet n'a aperçu ni un seul ours ni un seul renne. Quelques renards bleus furent tués par les chasseurs de l'expédition ; ils étaient petits, chétifs et laids. Les renards bleus du Spitzberg ne ressemblent en rien, paraît-il, aux renards d'Islande ou de Sibérie, dont la fourrure est si belle et si estimée. A force d'être bien garantis contre le froid, ils n'ont même plus sur le corps une fourrure, mais plusieurs couches de poils très épais et si mêlés, si pelotonnés, que c'est bien plutôt un matelas qu'une fourrure ; en outre, au lieu d'être d'une couleur un peu fauve comme les renards d'Islande, ils sont d'un gris cendré. Leur peau est tout au plus bonne à faire une descente de lit.

Quant aux oiseaux de mer, on les voyait voler en rond au-dessus des glaces ; mais ils n'égayaient pas ces solitudes, au contraire. C'est que « l'oiseau de mer est à peine un oiseau ; il ne l'est ni par le ramage ni par

(1) Sur les hautes Alpes, le même phénomène se produit. On trouve de la neige rouge.

les mœurs ; il est vorace, farouche, crieilleur et querelleur ; eût-il, comme le guillemot, les jolies pattes de corail de la perdrix rouge, il n'en a jamais la grâce craintive. L'oiseau de mer n'a pas de ramage, mais un cri qui varie du rauque au lugubre ; certaines espèces de goélands se plaignent comme des enfants qui pleurent ; d'autres, nommés par les matelots *goddes*, poussent des ricanements étranges. » Et la voya-

Fig. 17. — Au cap Nord de Scandinavie.

geuse est amenée à faire cette pénible remarque : « Rien ne repose l'œil dans ce sinistre pays, rien ne charme l'oreille ; tout y est triste, tout jusqu'aux oiseaux!... »

Quant à nous qui ne sommes pas accessibles à de telles impressions, nous devons dire, pour être exacts, que les pingouins, les mergules nains, les macareux arctiques, les hirondelles de mer, les mouettes et les labbes fréquentent en grand nombre, — et animent même, — les parages du Spitzberg.

Certaines îles de la Norvège et le cap Nord de la péninsule scandinave s'avancent au delà du cercle polaire. La mer qui vient les battre se heurte là à des rives désolées. Mais les parages de cette partie avancée de l'Europe sont fort animés ; dans ces mers les dauphins blancs montrent au-dessus des vagues leur dos de nacre, les baleines rapides apparaissent çà et là nageant en faisant des ricochets, élevant par instants leur tête monstrueuse hors de la mer, pour prendre leur

Fig. 18. — En Laponie russe.

respiration ; alors l'eau chassée avec force par leur souffle puissant les inonde de deux colonnes d'écume blanche.

Nous voici chez les Lapons : nous voyageons vite ! La région de la Laponie qui est au delà du cercle polaire s'étend à l'extrémité septentrionale de l'Europe sur le territoire norvégien, dont il occupe le Finnmark, et aussi au nord de la mer Blanche sur le territoire russe.

C'est une contrée sauvage, tantôt montagneuse et boisée, tantôt plate et marécageuse, avec un grand nombre de lacs et de cours d'eau.

Les ramifications de la chaîne de montagnes qui traverse la péninsule scandinave y sont encombrées de glaciers. Le climat est celui des régions polaires.

Fig. 19. — Le cap des Colomes, terre du prince Rodolphe.

L'hiver est donc long et fort rigoureux. Sous la latitude de l'extrême nord de la Laponie, il y a un jour de deux mois et une nuit d'égale durée.

L'été est chaud, et serait fort agréable si une énorme quantité de moustiques qu'on ne peut chasser que par la fumée, ne devenaient un fléau pour les habitants et les animaux.

Poursuivons notre exploration circumpolaire.

A l'est du Spitzberg, au nord de la Nouvelle-Zemble, un massif de terres boréales avait été autrefois indiqué sous le nom de terre de Gillis. MM. Payer et Weyprecht ont tenté de retrouver cette terre perdue. C'était là l'objet de l'expédition austro-hongroise du *Tegethoff*.

L'expédition ne put suivre les termes de l'instruction officielle; mais grâce à la dérivation de la glace qui avait emprisonné le navire, une nouvelle terre fort grande fut découverte; elle reçut le nom de François-Joseph.

Voyons un peu, avant de décrire cette terre, comment se font dans les hautes latitudes les acquisitions qui viennent enrichir la science du globe.

Dans la nuit du 20 au 21 août, par 72 degrés, le *Tegethoff* se trouva pris dans les glaces; il ne devait plus se dégager; la dérive l'entraîna lentement vers le nord. Quel était le sort réservé aux explorateurs autrichiens? L'avenir le dirait. Le froid ne tarda pas à augmenter chaque jour; le 1^{er} septembre le thermomètre marquait 17 degrés au-dessous de zéro, en novembre 36, le jour de Noël, 50 degrés.

L'équipage était résigné, presque joyeux; la santé des hommes était bonne, à peu d'exceptions. La longue nuit d'hiver se passa en exercices hygiéniques, en travaux, en leçons, en lectures surtout: de nombreuses relations de voyages faisaient partie de la bibliothèque.

Ce qui plaisait le plus sous ces froides latitudes, c'était les récits de l'Afrique équatoriale. Livingstone devint le héros favori de ces pionniers du Nord. Le 3 février le jour revint, et en avril, le printemps, mais encore avec 30 degrés de froid en juin. L'été n'amena pas le dégel, et le dégagement du navire ne se produisit même pas en août. L'inquiétude commençait à naître, et le 18 août on célébra sans aucun enthousiasme la fête de l'empereur François-Joseph.

Quelques jours après, le 30, le navire fut éveillé et comme secoué de sa torpeur, par ce cri inattendu : « Terre, terre ! » « Nous étions, dit le lieutenant Payer, à $79^{\circ} 43'$ de latitude, et $59^{\circ} 33'$ de longitude, et nous avions devant nous un véritable paysage alpestre. Mais comment atteindre cette terre qui s'offrait à nos regards ? Nous demeurions en-châssés dans notre glaçon de 12 kilomètres de diamètre. Nous nous hasardâmes jusque sur ses bords, où l'eau et les glaces flottantes arrêtaient notre marche. Cette terre inconnue qui se révélait ainsi à nous, reçut le nom de terre de François-Joseph, et nous donnâmes le nom de notre navire à un cap qui se perdait dans l'éloignement. De ces rivages

Fig. 20. — Le cap Tegethoff, dans la terre François-Joseph.

venaient probablement les grands icebergs que nous avions rencontrés : la dérive continuait. Heureusement elle changea de direction et nous porta au nord, puis elle s'arrêta : sans doute le navire, ou peut-être le glaçon qui l'enserrait de toutes parts, avait touché un fond. Une courte exploration nous porta à travers les hummocks jusqu'à une île que nous nommâmes Wilczek, en mémoire de notre généreux protecteur ; la nuit nous ramena au navire. »

Elle fut longue et cruelle cette nuit ; mais l'équipage était soutenu par la certitude d'une importante découverte accomplie. Le 10 mars 1874 le jour étant rendu aux explorateurs, Payer partit avec six hommes et trois chiens ; et se portant vers le nord-ouest, il découvrit des terres qu'il baptisa des noms de Hall et de Mac-Clintock.

Selon le lieutenant Payer, la terre de François-Joseph forme un système régional arctique de l'importance du Spitzberg et se compose de plusieurs massifs, entrecoupés de nombreux fjords et bordés d'une quantité d'îles. S'il faut l'en croire, ni le Spitzberg ni l'archipel de la Nouvelle-Zemble ne présentent à un tel degré que la terre nouvellement découverte le caractère d'âpreté de la nature arctique. Durant l'hiver « ce n'est de toutes parts qu'un hérissément de gigantesques glaciers, des montagnes glabres et candides, aux cônes abrupts. Un éblouissant linéol de neige recouvre l'espace entier, et les parois mêmes des roches nues, au lieu d'avoir leur coloris naturel, sont revêtues d'une croûte de glace rigide, due à la condensation de la pluie et de l'humidité... »

La végétation est partout excessivement pauvre et bien inférieure à celle du Groënland, du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemble. On n'y trouve pas même ce misérable entrelacement de saules et de bouleaux minuscules rampant au ras du sol, ni les nombreuses plantes phanérogames qui croissent aux îles du Pendule et à la Nouvelle-Zemble. « Nulle part, dit l'explorateur, nous ne vîmes un tapis de gazon d'un pied carré qui nous rappelât la région du Midi. Quelques touffes de saxifrages, de céraistes, de pavots ; des mousses, des lichens en assez grand nombre et quelques végétaux embryonnaires...

« D'habitants humains, nulle trace, comme on pouvait le supposer. L'Esquimau lui-même trouverait-il à vivre dans ces parages ? C'est très douteux.

« En fait de bêtes, il n'y a guère dans le sud de la terre François-Joseph que des ours polaires et des oiseaux voyageurs. Au nord du quatre-vingt-unième degré, dit encore le lieutenant Payer, nous aperçûmes bien dans la neige des vestiges nombreux et distincts de pieds de renards ; mais nous n'eûmes jamais l'occasion de voir un de ces animaux. Quant aux rennes et aux bœufs musqués, l'indigence de la végétation les empêche de remonter jusque-là, à moins cependant qu'il n'existe, ce que nous n'avons pu vérifier, dans les parties tout à fait occidentales et inexplorées du pays, des pâtis pouvant leur permettre de vivre en troupes, comme au Spitzberg. En fait de grands mammifères marins, nous ne rencontrâmes fréquemment dans ces parages, en dehors

de quelques convois de baleines voyageuses, que des veaux marins. Deux fois seulement nous vîmes des morses, mais assez loin de la côte... »

Le retour de l'expédition austro-hongroise fut des plus difficiles. Le *Tegethoff* dut être abandonné. Son équipage prit place dans quatre chaloupes que deux schooners russes recueillirent au cap Britwin.

Nous avons dit plus haut que la nouvelle terre François-Joseph est située entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble. Il nous faut dire

Fig. 21. — Les quatre chaloupes de l'expédition austro-hongroise.

quelques mots de cette autre terre. On voit que nous avançons toujours vers l'est.

La Nouvelle-Zemble est considérée par quelques géographes comme appartenant à l'Asie, bien que ses montagnes semblent les dernières ramifications des monts Ourals. Les côtes de cette grande terre, baignées par la mer de Kara, n'ont pas encore été reconnues d'une manière exacte ; l'encombrement des glaces dans cette dernière mer n'a pas permis jusqu'ici aux navigateurs de les aborder.

La flore de la Nouvelle-Zemble est on ne peut plus pauvre : quelques mousses, quelques chétifs brins d'herbe. Quant au règne animal, il est

représenté dans ce groupe d'îles par l'ours, le renard, le renne, la loutre ; de nombreux oiseaux viennent au printemps y faire leurs nids comme dans toute la région glacée. Aucun être humain ; — si ce n'est, sur la côte méridionale, les baleiniers et les chasseurs de fourrures qui s'y rendent d'Archangel, dans la saison favorable.

Nous achèverons notre tournée circulaire des régions du pôle nord en

Fig. 22. — Chasseurs de fourrures se rendant à la Nouvelle-Zemble.

adoptant l'itinéraire tracé et suivi par l'illustre Nordenskiöld pour son passage d'Europe en Asie, et nous longerons la côte sibérienne, de l'ouest à l'est, jusqu'au détroit de Behring.

La tentative couronnée de succès du savant Suédois, constitue, on le sait, le fait géographique le plus important qui ait été enregistré depuis la découverte de l'Amérique.

Nordenskiöld avait déjà fait six voyages dans les mers polaires, lorsque, convaincu de l'impossibilité d'arriver au pôle soit par les voies navigables soit en traîneau, il résolut de donner une direction nouvelle à l'activité des explorateurs, et il conçut le projet de chercher à l'est,

c'est-à-dire au nord de l'Asie, ce passage qu'on s'obstinait à chercher à l'ouest, c'est-à-dire au nord de l'Amérique.

Il sera notre guide et nous aurons souvent à le citer.

Sur la limite de l'Europe se trouve encore l'île de Vaïgatch. On y voit, dans la plaine, de bons pâturages pour les rennes domestiques, et les Samoyèdes établis entre le détroit de Kara et le golfe de l'Obi y mènent leurs troupeaux au printemps et les ramènent en automne. Chose curieuse : ces animaux ne s'effrayent pas, pour aborder le continent, de

Fig. 23. — Morses dans les glaces.

traverser à la nage le détroit qui sépare l'île de la terre ferme et qui est libre de glaces à cette époque.

Nous voilà en Asie. On sait que la côte sibérienne présente des golfes, des baies, des échancrures nombreuses aux embouchures de tous les grands fleuves qui se déversent dans l'Océan Glacial. En maints endroits la mer pénètre profondément dans les terres. C'est ainsi que l'Iénisséï et la Katanga forment la péninsule de Taïmour, habitée par les nomades Yakoutes.

La température humide qui règne, durant l'été, dans cette partie de la Sibérie, donne naissance à une luxuriante végétation, formée de graminées, de mousses et de lichens, qui couvrent les pierres et les rochers du bord de la mer d'une verdure sombre.

Les rennes trouvent dans la presqu'île d'assez bons pâturages, notamment vis-à-vis de l'île de Taïmour.

Le long des côtes se montrent les morses, les phoques barbus, les phoques hispides, les dauphins blancs ; la mer contient beaucoup de poissons.

Les oiseaux sont rares dans la presqu'île.

On ne rencontre à terre que des brants des neiges, quelques espèces d'échassiers et d'oies. A ces oiseaux, Nordenskiöld ajoute des lagopèdes (1) et une sorte de faucon. — Un peu plus loin, le même explorateur vit des phalaropes, quelques espèces de *tringa*, un plongeon, une bande extrêmement nombreuse de bernaches cravants, quelques rares eiders, des goélands bourgmestres, des guillemots.

Parfois les assises des rochers d'une île servent de gîte à une multitude innombrable de pingouins et de goélands.

La partie la plus septentrionale de la presqu'île de Taïmour, — et de toute la Sibérie, — forme le cap Tchéliousskine (le Severo Vostotchnoï, nommé aussi cap Nord-Est). Après ce cap, la côte descend toujours plus au sud, à ce point que le détroit de Behring est situé un peu audessous du cercle polaire. La région côtière formant d'abord une immense « toundra », — c'est le nom qu'on donne à un désert marécageux, — se montre, à mesure qu'elle se rapproche du détroit, pourvue d'une véritable végétation forestière ; sur quelques points même la limite des forêts arrive à une petite distance de l'océan Glacial.

Près des embouchures des fleuves sibériens, notamment de la Kolima, il y a, au bord de la mer, des bancs de sables mouvants et de nombreuses lagunes. A son embouchure, la Kolima est divisée en plusieurs bras. L'un de ces bras n'a pas moins de six kilomètres de large.

Parfois la roche solide descend jusqu'à la côte où elle forme des falaises abruptes de quinze à vingt mètres de hauteur.

En arrière, c'est-à-dire à l'intérieur, apparaissent des montagnes élevées, et, plus au sud encore, de hautes cimes couvertes de neige.

Ces fleuves sibériens, dont les rives, à leur embouchure, sont cou-

(1) Perdrix blanches.

vertes de bois flotté, débordent fréquemment au mois de juin, lorsqu'ils brisent leurs glaces. D'énormes blocs de glace s'accumulent dans les endroits où le lit est resserré et forment bientôt de véritables digues qui retiennent les eaux et les déversent dans les campagnes environnantes.

Les poissons de ces fleuves sont le sterlet, la nelma, une sorte de truite saumonée qu'amènent les vents de mer, le « tehir », qui est une

Fig. 24. — Cap Tchélioussine.

espèce de saumon. A un moment de l'année il y a des passages de harengs.

Nordenskiöld, après avoir doublé le cap Tchélioussine, passa en vue des bouches de la Léna et gouverna sur l'archipel de Liakoff. Il reconnut les quatre grandes îles dont se compose cet archipel, — il y en a aussi quelques-unes de médiocre étendue, — et il constata, après le Russe Hedenstrom qui les avait déjà visitées, que leurs banes de sable, leurs grèves, leurs plaines et leurs collines ne sont que des amas d'ossements fossiles de mammoth, de rhinocéros, de chevaux, d'aurochs, de bisons, de béliers et d'autres animaux de la période tertiaire. L'étude

de ces débris ne peut manquer d'apporter quelque lumière sur cette époque.

Les indigènes de la côte asiatique se rendent chaque année en traîneaux dans ces îles avant la dislocation des glaces, pour y ramasser de l'ivoire dont les gisements sont en quelque sorte inépuisables.

Nous avons peu de chose à dire des îles aux Ours, qui comptent quelques petits îlots rocaillieux où une multitude de rats ont établi leur domaine. Ces îles, situées à l'est de l'archipel de Liakoff, à environ 360 verstes, offrent une curiosité naturelle, la Porte du rocher.

Sur la côte sibérienne, les promontoires dominant les espaces glacés de l'Océan arctique n'impressionnent pas moins péniblement que les rivages désolés du Groënland ou les terres désertes du nord de l'Amérique.

Nordenskiöld a doublé le cap Chélagisk. Voici ce que dit Wrangel de ce cap, dans *le Nord de la Sibérie* :

« L'aspect général du cap Chélagisk et de la mer qui l'entoure est le plus horrible qu'il soit possible d'imaginer ! Ces sombres et noirs rochers, au pied desquels est une mer enchaînée par une glace immobile et séculaire, les chaînes de montagnes de glace qui courent à sa surface, éclairées par les pâles rayons d'un soleil qui s'élève à peine au-dessus de l'horizon, l'absence de tout ce qui a vie, enfin, le silence de mort qui règne en ces lieux, inspirent l'épouvante : tout dit au voyageur qu'il a franchi la limite du monde habitable ! »

Quant à ces « chaînes de montagnes de glace » dont parle le célèbre explorateur russe, leur hauteur augmente à mesure qu'elles se trouvent plus éloignées des côtes ; c'est que ces montagnes, — auxquelles les Sibériens ont donné le nom de « toroses », — ne sont pas le produit des glaciers comme les icebergs que l'on voit dans les parages du Groënland et du Spitzberg ; du moins elles ne proviennent pas du rivage sibérien, — d'où les glaciers sont absents.

À l'embouchure de la Kolima se trouve la dernière station russe dans cette partie de la Sibérie, — Nijni-Kolimsk. À cette latitude, moins septentrionale que celles où nous avons vu le jour et la nuit se partager, en quelque sorte, l'année, le soleil se montre constamment sur l'horizon pendant cinquante-deux jours, — du 15 mai au 6 juillet, —

Fig. 25. — La Porte du rocher, dans l'une des îles aux Ours.

c'est-à-dire pendant la majeure partie d'un été qui ne dure que trois mois ; mais il s'élève à une si petite hauteur qu'à peine ressent-on son influence : il éclaire mais ne chauffe point. Si près de la terre ses rayons manquent de force, la forme de son disque s'altère et devient elliptique. « Ce disque a si peu d'éclat, dit Wrangel, que l'on peut le fixer sans qu'il blesse la vue... Quoique le soleil en été ne se couche pas, ajoute-t-il, le passage du jour à la nuit est néanmoins appréciable : on voit l'astre s'abaisser vers l'horizon, ce qui annonce l'approche de la nuit, et que la nature va se livrer au repos ; puis, deux heures après, il s'élance de nouveau, et tout se ranime ; les oiseaux saluent le retour du jour par leurs gazouillements, la fleur jaune de la toundra, qui avait fermé son calice, se hasarde à s'épanouir de nouveau ; en un mot la nature entière paraît impatiente de profiter de l'influence de ses rayons. »

L'extrême rigueur du climat dans cette partie de la Sibérie n'est pas le résultat unique de la latitude ; elle est surtout le fait de la configuration du sol. Une plaine nue s'étend au loin du côté de l'occident, tandis qu'au nord la mer Glaciale se présente sans limites ; aussi les vents du nord amènent-ils, en hiver, d'épouvantables chasse-neige.

Ces sortes d'ouragans, dont nous n'avons rien dit encore parce qu'ils sont particuliers aux plaines découvertes des parties septentrionales de la Russie, sont toujours d'une violence extrême et souvent d'une longue durée. Sous la poussière de neige soulevée par un vent impétueux toute trace de route disparaît. Si le voyageur s'égare, il est perdu. On en a vu qui cherchaient un abri derrière la médiocre élévation de leur traîneau, se couchaient sur la neige pour trouver un peu d'air respirable, luttaient contre l'engourdissement du froid et parvenaient, malgré tout, à se tirer sains et saufs de pareilles tourmentes.

Une autre particularité à signaler dans les environs de la Kolima, c'est un vent fort singulier par l'influence qu'il exerce sur la température. Si ce vent (nommé vent chaud) s'élève tout à coup en hiver, la température, de très rigoureuse qu'elle était, devient tout d'un coup supportable ; c'est ainsi qu'il n'est pas rare de passer de trente degrés de froid à cinq degrés de chaleur.

La végétation est chétive dans le nord de la Sibérie, comme dans

le nord de l'Amérique. Il y a des endroits, — aux embouchures des grands fleuves notamment, — où tout le pays n'est qu'un profond marais recouvert d'une mince couche de terre végétale. Cette terre pénétrée de glace et qui se compose de feuilles et d'herbes pourries, fournit à peine la sève nécessaire à la croissance d'un mélèze rabougri, dont les racines, faute de pouvoir pénétrer dans le sol durci par le froid et qui ne dégèle jamais entièrement, apparaissent à la surface.

Fig. 26. — Passage du jour à la nuit.

Sur les rives de la Kolima croissent quelques saules à petites feuilles ; les plateaux avoisinants se couvrent d'une herbe rude.

Plus près de l'océan Glacial, la végétation expirante s'affaiblit, pour disparaître enfin complètement. De loin en loin, quelque arbuste végète dans les parties où le sol argileux et sec est un peu plus favorable que les marais glacés qu'entretiennent les inondations périodiques des fleuves. Le thym, l'absinthe et l'églantier croissent dans les endroits plats et couverts d'une bonne herbe.

Au mois de juin, les buissons à fruits se hasardent à fleurir, les prés s'émaillent de quelques fleurs ; mais que le vent se mette à souffler de

la mer, et la verdure jaunit, et les fleurs sont brûlées en quelques heures.

Wrangel, qui nous fournit ces détails, nous apprend aussi que le voyageur rencontre cependant quelquefois dans ces solitudes un endroit favorisé où la végétation est plus active; là sur les bords de jolis ruisseaux croissent et fleurissent la petite groseille, le vaciet, l'airelle rouge, la « morochka » et une bruyère à fruits noirs nommée « chikcha ». Dans quelques plaines, que de hautes montagnes mettent à l'abri des vents du nord, on trouve même le tremble, le peuplier et le cèdre.

Au sud de la région polaire, les forêts qui tapissent les flancs des montagnes sont peuplées d'innombrables troupeaux de rennes, d'élangs, d'ours bruns et noirs, de renards, de martres zibelines et d'écureuils. L'isatis et le loup parcourent les plaines; des bandes de cygnes, d'oies et de canards sauvages arrivent, au printemps, par grands vols, attirés par la sécurité que leur offrent ces régions presque désertes pour l'éclosion de leurs œufs. Ces oiseaux s'en vont tout à fait au nord. Les aigles, les grands-ducs, les mouettes poursuivent leur proie jusqu'au bord de la mer. Le long des fleuves, près des buissons s'abattent en troupes nombreuses les perdrix blanches et de petites bécasses se tapissent dans la mousse des rives marécageuses. Le corbeau erre à l'entour des habitations. Enfin il n'est pas jusqu'au chant joyeux du pinson qui ne se fasse entendre dès les premiers jours chauds, et en automne le gazouillement des petites nonnettes...

Sur la limite méridionale de la région polaire, on peut jouir encore de quelque belle scène de la nature du nord, de quelque beau tableau sibérien qui n'a rien d'analogue dans les autres contrées du pôle arctique. Au printemps, — qui serait le rude hiver pour nous, — dans l'air vif, merveilleusement clair et transparent, le steppe neigeux s'allonge de la lisière des bois aux montagnes de l'horizon. Soudain le soleil montre, à travers les pics lointains de l'orient, un petit segment de son disque d'or; le paysage se revêt d'une beauté surnaturelle. Les rayons qui traversent horizontalement l'espace semblent colorés par quelque subtile influence atmosphérique; les bouleaux fléchissant sous le poids du givre resplendissent comme des lustres gigantesques aux mille cristaux taillés. Chaque branche, chaque ramille lance des scintillements de lumière

prismatique, quand la brise matinale vient les agiter ; l'éclat rouge du soleil levant les inonde des reflets du quartz rose. On dirait de chacun d'eux, suivant l'expression enthousiaste d'un voyageur, « l'apothéose d'un arbre ; » et cela peut bien justifier les Parsis adorateurs du feu, d'avoir déifié le grand luminaire qui produit d'aussi magiques effets.

Avant d'aller au delà du détroit de Behring, il nous reste à parler de la péninsule tchouktche.

Fig. 27. — La Vêga double le cap Chelagsk.

La *Vêga*, après avoir quitté les parages des îles Liakoff, se rapprocha du continent. Le long du littoral existait un espace libre de glaces ; les eaux des grands fleuves asiatiques, en se déversant dans le bassin arctique, contribuent à entretenir un courant superficiel chaud et médiocrement salé qui, sous l'influence de la rotation de la terre, se dirige vers l'est. C'est l'idée exacte de cet état de choses que s'était faite Nordenskiöld, qui lui fit concevoir le projet de son expédition.

Le navigateur suédois tenta en vain de s'avancer au nord vers les terres de Wrangel et de Kellet ; mais il rencontra bientôt des masses

impénétrables de glaces qui le forcèrent de revenir vers la côte sibérienne.

Le pays des Tchouktchas, qu'on ne connaissait un peu que par la relation de Wrangel et de ses auxiliaires, s'offrait à l'étude de Nordenskiöld et des savants qui l'accompagnaient. La *Véga* mouilla au pied de ce cap Chelagsk dont nous avons décrit l'aspect terrifiant.

Fig. 28. — Le lièvre blanc des régions polaires.

Les côtes de cette partie de la Sibérie sont plates et basses. Parfois, plongeant presque dans la mer, s'élève quelque rocher de granit. Les plus remarquables de ces hautes roches sont celles qu'on voit au cap Baranoff. Il y en a deux, l'une de granit blanc, l'autre d'ardoise d'un bleu noir. En s'avancant vers l'est on rencontre quelques promontoires, le Irr-Kaïpi qui élève à trois cents pieds

sa flèche ardoisée, et s'unit à la côte par une langue de terre basse et étroite, — c'est le cap Nord de Cook, — et l'Ammon qui a cent pieds de moins. Ces deux promontoires enserrent un golfe ouvert au nord, et dont le fond est fermé par une montagne de cinq cents pieds d'élévation; en arrière encore s'ouvrent des plaines marécageuses et gelées remplies de crevasses; enfin, au sud, des montagnes très hautes, dont les pics demeurent couverts d'une neige éternelle; puis en suivant le rivage de la mer, c'est, un peu plus loin, le cap Wankarema. Au delà, une longue et étroite langue de sable qui porte le nom de Tep-Kaioukiou, s'avance dans la mer toute bordée de glaçons, et presque toujours blanche d'une neige sur laquelle quelques blocs d'ardoises font des taches noires.

On nous pardonnera de donner tous ces noms barbares qui sont bien mieux à leur place sur une carte que dans notre livre; encore faut-il que

nos lecteurs puissent se faire une idée de la péninsule tchouktche, qui ne sera pas connue avant que Nordenskiöld y soit retourné.

Au sommet du cap Irr-Kaïpi, les voyageurs de l'expédition suédoise virent dans une sorte de forteresse les vestiges d'une dizaine d'habitations témoignant du séjour en ces lieux d'une population indigène, — les Onkilons, — qui a dû fuir devant l'oppression des Tchouktchas. Chacune de ces demeures en ruines contenait trois ou quatre chambres faisant face au nord; au sud se trouvait un corridor bas et étroit, dont les parois, comme celles des chambres, étaient en ossements de baleines rangés verticalement et soutenant les poutres du plafond. Près de ces habitations il fut pratiqué des recherches; on trouva sur une éminence une mâchoire de baleine mesurant vingt pieds, des ossements de divers animaux et des bois de rennes.

Quant aux animaux, « le lièvre, dit M. Nordqvist, l'un des lieutenants de Nordenskiöld, est le mammifère que l'on voit le plus souvent en hiver sur la côte septentrionale de la presqu'île tchouktche. Il se distingue du lièvre alpin ordinaire de Scandinavie par ses dimensions plus considérables... On rencontre ce lièvre par groupes de cinq ou six individus sur les collines recouvertes seulement d'une mince couche de neige, dans le voisinage des tentes, malgré les troupes de chiens affamés qui y rôdent. »

Mais il est temps d'aller, au delà du détroit de Behring, jeter un coup d'œil sur la partie de l'ancienne Amérique russe située au nord du cercle polaire. Nous aurons ainsi achevé notre excursion circulaire à travers les régions du pôle boréal.

Après le détroit, les côtes de l'Alaska (ancienne Amérique russe) montent légèrement au nord, forment la pointe Baranoff, puis s'infléchissent vers le sud jusqu'à l'embouchure du Mackensie. Un peu après la pointe Baranoff, une chaîne de montagnes assez élevées longe presque le rivage; elle a reçu le nom de monts Franklin.

Dans cette partie de l'Alaska, la flore est la même qu'au nord de l'Asie, la faune est la même aussi. Beaucoup de morses dans les parages de la mer Glaciale; beaucoup de renards polaires dans les toundras et les montagnes.

Nous voilà enfin arrivés à notre point de départ : l'archipel de Parry, les terres arctiques situées dans le voisinage du Groënland.

III.

Les habitants de la région arctique. — Les Esquimaux de l'Amérique et du Groënland. — Les Lapons. — Les Samoyèdes. — Les Yakoutes de la péninsule de Taïmour. — Les Tongouses et les Youkaguirs du nord de la Sibérie. — Les Tchouktchas. — Les indigènes de l'Alaska.

Les régions polaires appartiennent à des races déshéritées comme les Esquimaux ou les Lapons, à des hommes de fer comme les Sibériens de l'extrême nord. Elles ont été longtemps, pour ainsi dire, abandonnées par le reste du monde, et lui sont encore étrangères et presque ignorées.

On a sur les Esquimaux des indications nombreuses. Si le pôle nord demeure une région mystérieuse, les Esquimaux du nord de l'Amérique et du Groënland ne peuvent plus être rangés parmi les peuples inconnus. — Nous en avons vu même au Jardin d'acclimatation de Paris.

On se rappelle ces petits bonshommes de quatre pieds et quelques pouces de haut, au front bas, au nez écrasé, avec peu ou point de barbe au menton, des cheveux longs, plats et noirs noués sur le dessus de la tête ou coupés sur le devant et alors tombant sur les épaules ; des pieds et des mains d'une petitesse à faire envie à plus d'une Parisienne. Il y a du Chinois et du Tartare dans leur figure large, joufflue, aux pommettes saillantes.

Mais ceux que Paris a vus étaient lavés, brossés, étrillés. Dans leur pays, hommes et femmes sont d'une malpropreté toute primitive. Affublés de peaux de phoques taillées en cottes, en casaques à capuchon, en culottes, en bottes montantes, quelquefois de peaux d'ours, ces vêtements achèvent de leur enlever un air humain.

Précisons : le costume des Esquimaux est fait de peaux de rennes

Fig. 29. — Esquimau.

et de phoques; les premières pour les vêtements d'hiver, les secondes pour ceux d'été. La jaquette est ronde, sans ouverture par devant ni par derrière; on la passe par-dessus la tête comme une blouse; elle s'ajuste au corps sans le serrer trop étroitement. Cet habit descend au-dessous des hanches; il est pourvu de manches qui vont jusqu'aux poignets. Les femmes y adaptent une longue queue pendant presque à terre.

Ces vêtements d'Esquimaux sont parfois très curieusement ornés. Le capitaine Hall a décrit une jaquette de femme qui peut passer pour un chef-d'œuvre dans son genre. Le col était bordé d'une rangée de perles enfilées, disposées en pendants; on comptait quatre-vingts de ces pendants rouges, bleus, noirs et blancs, chacun ayant une quarantaine de perles. Sur le devant étaient cousues des soucoupes, des cuillères à bouche et des cuillères à thé en métal anglais. La queue était enjolivée d'une bordure de balles de plomb cylindro-coniques. Six paires de pièces de monnaie de cuivre des États-Unis brillaient le long de cette sorte de basque, et à l'endroit le plus apparent était fixé un gros timbre provenant d'une ancienne horloge.

Ainsi les phoques de leurs mers glacées leur fournissent un vêtement complet? Oui et bien davantage. Ils leur donnent encore leur chair, leur lard, leur sang, dont les Esquimaux font une nourriture habituelle, l'huile qui les réchauffe et les éclaire.

Cependant le phoque ne suffit pas toujours à tout, c'est une ressource qui manque quelquefois à ces gens qui n'ont que cette immense et unique ressource; que la prolongation du froid éloigne ces amphibies, et souvent des campements entiers d'Esquimaux mourront de faim; les plus robustes seront réduits à se nourrir des cadavres de ceux qui succombent les premiers. Un vieillard, racontait l'infortuné lieutenant Bellot, n'avait pas reculé, pendant un hiver rigoureux, devant la cruelle nécessité de dévorer le corps de sa femme et de ses deux enfants. Il demeurait plongé dans une sombre tristesse, et si on lui présentait des aliments, de grosses larmes coulaient sur ses joues.

Mais les Esquimaux ne sont pas toujours réduits à de telles extrémités et leur glotonnerie est connue. Il faut les voir réunis en groupe, armés chacun d'un couteau, dépeçant un phoque et avalant, sans même

les mâcher, des bandes de lard fournies par cet animal, tandis que les plus gourmands boivent le sang chaud et fumant recueilli dans une jatte de bois. Les mangeurs de lard réclament aussi leur part du liquide, et le bol circule, — un bol qui sans doute n'a jamais été nettoyé que par la langue longue et flexible des chiens...

« Avec une avidité repoussante on les voit absorber poissons avariés, oiseaux qui infectent la charogne (1). Ils ne reculent pas devant les intestins de l'ours, pas même devant ses excréments, et se jettent avec avidité sur la nourriture mal digérée qu'ils retirent du ventre des rennes. Nous ne pouvons nous représenter la chose sans faire un geste de répulsion, mais c'est le cas derépéterl'axiome

Fig. 30. — Jeunes Esquimaux jouant à la balle.

que des goûts] et couleurs il ne faut pas discuter. M. Lubbock suggère avec vraisemblance que cette idiosyncrasie gastronomique s'explique par le besoin qui s'impose aux Innoits ou Esquimaux d'assaisonner de quelques particules végétales les viandes pesantes dont ils chargent leur estomac. D'un autre côté, voici le capitaine Hall qui a tâté de ce plat et déclare qu'il n'est rien de meilleur. Il en mangea plusieurs fois : la première dans l'obscurité, et sans savoir ce qu'il se mettait sous la dent. « C'était délicieux, et ça fondait dans la bouche...

: (1) Élie Reclus, *Les Hyperboréens ou la race esquimaude*.

de l'ambrosie avec un soupçon d'oseille... » Mais écoutons-le raconter la dégustation qu'il en fit dans un festin dont il prit sa bonne part :

« Première entrée, un foie de phoque, cru et encore chaud, dont chaque convive eut son fragment enveloppé dans du lard. Au second service, des côtelettes d'une tendreté à nulle autre pareille, toutes dégouttantes de sang : rien de plus exquis... Enfin, quoi ? des tripes que l'hôtesse dévidait entre ses doigts, mètre après mètre, et débitait à un chacun, par longueurs de deux à trois pieds. On me pressait comme si je n'appréciais pas ce morceau délicat, mais je savais aussi bien que personne qu'il n'est rien dans le phoque, rien qui ne soit bon. Je m'emparai d'un de ces rubans que je déroulai entre les dents, à la mode arctique, et m'écriai : « Encore ! Encore ! » — Cela fit sensation, les vieilles dames s'enthousiasmèrent...

« Ces amateurs se pourlèchent les babines de myrtilles et framboises écrasées dans une huile rance ; ils savourent le lard de baleine coupé en tranches alternées, des blanches et fraîches avec des noires et putrides. Bouchées de roi, un hachis de foie cru saupoudré d'asticots grouillants ; friandise, la graisse qui fond sur la langue ; nectar, les verres de lait qu'on recueille dans l'œsophage des phoquets, ou petits phoques, lait blanc comme celui de la vache, parfumé comme celui des noix de coco ; jouissance à nulle autre pareille, le sang de l'animal vivant, bu à même la veine au moyen d'un instrument inventé à cet effet. Autant que possible, ils étouffent le phoque plutôt que de l'égorger, afin de ne perdre aucune goutte du liquide vital qui est charrié dans les artères. Ils mâchent avec délices les viandes encore palpitantes, dont le jus vermeil leur découle dans le gosier en flots sucrés et légèrement acidulés. Le sel leur répugne, peut-être parce que l'atmosphère et les poissons crus en sont déjà saturés. Gourmands et gourmets, ils apprécient la qualité, mais à condition que la quantité surabonde. Qu'on serve cuit ou cru, vif ou pourri, mais qu'il y en ait beaucoup. En général, la gelée et l'attente ont déjà fait subir aux viandes un ramollissement qu'ils estiment suffisant. Quant à la cuisson proprement dite, ils l'admettent en temps et lieu, comme raffinement agréable, mais jamais comme nécessité. »

Dans de telles conditions d'existence, on ne peut songer à s'établir

nulle part. Aussi les Esquimaux se blottissent-ils sous des huttes de neige et de glace rapidement construites par eux et dans lesquelles ils pénètrent en rampant par un passage étroit creusé dans la neige, et aboutissant à une chambre circulaire, semblable au four d'un boulanger. Une de ces huttes fraîchement terminées est, paraît-il, une des plus belles choses qui se puisse voir. « La pureté des matériaux, rapporte John Franklin, l'élégance de la construction, la translucidité des parois à travers lesquelles filtre la plus douce des lumières, lui donnent une

Fig. 31. — Une montée difficile.

beauté qu'aucun marbre blanc ne saurait égaler. La contemplation d'une de ces constructions et celle d'un temple grec qu'aurait élevé Phidias nous laissent la même impression : triomphes de l'art l'un et l'autre, ils sont inimitables chacun dans son genre. » Cependant, comme le jour qui pénètre à travers les minces plaques de glace encadrées dans la voûte ne suffit pas, et qu'il faut aussi lutter contre le froid, une lampe, dont la flamme forte et fumante est haute de quarante centimètres, supplée à la lumière absente du soleil et sert de foyer ; la chaleur de ces huttes est si grande que hommes et femmes y demeurent à peine vêtus : on passe sa chemise pour aller dehors.

Ils ont pourtant quelquefois un autre genre d'habitation : Mac-

Clintock trouva dans la baie de Pond, — qui entaille la terre de Cockburn, — un clan d'Esquimaux composé de vingt-cinq personnes. Leur village, fait de tentes de peaux de phoques, était situé dans une anse reculée, au fond d'un hémicycle de glaciers et de montagnes basaltiques, aux contours abrupts et sauvages.

Les explorateurs ont trouvé des traces de campements des Esquimaux sur presque toute la surface du labyrinthe arctique. C'est, d'après leurs observations, sur le côté occidental du Groënland qu'ils semblent s'être avancés le plus avant vers le pôle.

Fig. 32. — Umyak et kayaks des Esquimaux.

Revenons à « l'iglou ». C'est la véritable demeure de l'Esquimau.

Pendant que les hommes sont à la pêche ou à la chasse, les femmes demeurées au logis raccommodent les vêtements et assouplissent les vieilles bottes de toute la famille en les mordillant sur leurs diverses faces. Les dents des femmes des Esquimaux sont à cet égard de précieux instruments !

Un soir que le capitaine Hall manquait d'huile pour sa lampe, il pénétra sous une hutte pour s'en procurer. L'Esquimau n'en avait pas ; mais il se mit en quête, et bientôt il rapporta un morceau de lard de phoque qui fut passé à l'une des dames présentes, — laquelle était couchée sur son lit en costume... très léger. Aussitôt, de fort bonne

grâce, elle se souleva sur un de ses coudes et se mit en devoir de mordre dans le morceau de lard ; elle en arrachait des bouchées, les mâchait, et rejetait dans un petit vase cette huile obtenue par une mastication féroce. En quelques minutes, grâce à la « meule dentaire » qui fonctionnait avec tant de complaisance et de régularité, le capitaine Hall eut assez d'huile de phoque pour en remplir deux lampes. « C'était, on peut le croire, dit l'explorateur, un singulier tableau que celui de cette fabrication d'huile. »

Mais les eaux de la mer sont rendues au mouvement. Quel est ce téméraire qui se lance en canot à travers les glacons, prêt à gagner le large ? Il n'en faut pas douter : il n'y a qu'un Esquimau pour s'aventurer ainsi dans son « kayak ». Et savez-vous quelle solidité présente cette sorte de pirogue ? Imaginez un bateau dont les bords s'élèvent à peine à quatre

Fig. 33. — Ancien traîneau des Esquimaux.

pouces au-dessus de l'eau, quand celui qui le dirige est dedans. Long de quatre à cinq mètres sur soixante centimètres de large, il en a de trente à quarante de haut. Le kayak, fait de peaux cousues ensemble et assemblées sur une légère carcasse d'os, est fermé dessus avec des peaux, sauf un trou au milieu duquel s'est glissé l'Esquimau.

La difficulté, pour lui, est de conserver l'équilibre. La mer est courte et dure ; les lames tourmentées déferlent lourdement, produisant un roulis rapide et profond : la pirogue a chaviré ; l'Esquimau n'en pourra pas sortir ; il est donc perdu ? mais non, il se redresse avec sa pagaie et reprend le cours de sa navigation. « A voir ainsi enchevêtrés l'un dans l'autre l'homme de mer et son esquif, dit un voyageur, on se demande si c'est la pirogue qui s'est faite homme, ou l'homme qui

s'est fait pirogue ; et si les anciens eussent vu un de ces êtres moitié homme, moitié bateau, ils auraient imaginé une race à part avec tout autant de raison que la conception de leurs centaures. »

Si l'Esquimau n'a pas l'air d'un homme, son chien n'a pas l'air d'un chien : on dirait un loup, — un loup apprivoisé, si l'on veut. — Plus grand que notre chien de berger, plus fortement charpenté, couvert d'un pelage plus épais, — blanc ou noir, — il a plus d'un trait de ressemblance avec le loup gris de la région polaire, tant par l'abondance de son poil, que par ses oreilles droites, son crâne large du haut, son museau long et pointu. Il l'égale presque en grosseur, et il hurle plutôt qu'il n'aboie.

Ces animaux sont infiniment précieux pour les Esquimaux, dont ils constituent à peu près toute la richesse ; ils sont dressés à tirer les traîneaux ; on les y attelle en assez grand nombre.

Fig. 34. — Traîneau moderne.

Les mêmes chiens, ou leurs congénères, sont utilisés de même en Laponie, et dans le nord de la Sibérie, de l'Obi au détroit de Behring.

Ces sortes de chiens peuvent demeurer impunément en plein air sans trop souffrir. Ils se creusent un trou dans la neige, en ne laissant à l'air que l'extrémité de leur museau sur lequel ils ramènent leur épaisse queue pour résister à l'âpreté du froid. L'été, dans les lieux où les moustiques les tourmenteraient, ils savent se creuser des trous dans la terre pour échapper aux cuisantes morsures. « Toute une bande de chiens étant attachée au traîneau d'un Esquimau, dit M. Élie Reclus, il n'aurait jamais de fouet assez long pour atteindre les premiers. Que fait-on quand on veut aller vite ? Le conducteur eingle un bon coup de fouet sur le dernier chien, qui, méchant et hargneux comme ils le sont

tous, ne veut pas rester sur son coup de fouet, et, ne pouvant se retourner, se venge par un coup de dent dans l'arrière-train de celui qui le précède, lequel le transmet à son précurseur, lequel le fait passer plus loin, et en un rien de temps ils ont tous été fouettés ou mordus, et le

Fig. 35. — Table d'os de mors.

traîneau file rapidement par la neige, au milieu des protestations, grognements et hurlements de l'équipage. Oh! les amis, quoi de plus humain! Le soir venu, on attache le roi de chaque meute près de son traîneau, sujets et sujettes l'entourent et se couchent à ses pieds. Cette soumission est loin d'être constante, et le plus souvent n'est que le résultat de la fatigue et de l'épuisement. Dans la gent cynique, elle aussi, les monarques ont fort à faire pour gouverner leurs vassaux, dont les femelles surtout sont d'humeur vagabonde. On voit les mâles tirer sur la corde, grognant et relevant les babines, impatients de l'heure où ils pourront se mesurer avec leurs rivaux, et décider qui sera le chef suprême. Une

Fig. 36. — Siège des Esquimaux.

longue suite de combats établit l'autorité du plus hardi; encore cette autorité n'est pas longtemps respectée. Ces chiens aiment le tumulte, et la bataille est la condition naturelle de leur existence. »

Les Esquimaux ont de singulières coutumes matrimoniales.

Lorsque l'un d'eux a fait choix de la fille qu'il veut épouser, il s'adresse à la maman. Si la future belle-mère reconnaît au prétendant les aptitudes suffisantes, c'est-à-dire si par sa chasse et sa pêche il est en état d'entretenir une femme, elle s'empresse de donner son consentement. Le fiancé se procure alors des vêtements de choix pour celle qu'il aime et les lui offre; et l'on va

voir que la cérémonie nuptiale se réduit à l'acceptation de la « corbeille ». En effet, la jeune fille, par le seul fait qu'elle se pare de ces vêtements, prononce un « oui » solennel. Il ne lui reste plus qu'à aller trouver dans sa hutte de neige celui dont elle est la femme dès ce moment même.

Le guide Hans, cet Esquimau qui a fait partie de plusieurs expéditions, perdit dans l'une d'elles sa belle-mère, qui l'avait rejoint, et les Américains assistèrent avec curiosité à un enterrement esquimau : la morte fut enveloppée dans une peau et descendue dans un trou autour duquel sa fille dansa pendant une heure, laissant tomber successivement un

couteau, des aiguilles et du fil tiré des nerfs de phoque ; le trou fut fermé, et c'est ainsi que la cérémonie s'acheva.

Mais Hans et les siens étaient « civilisés ».

Il existe chez les Esquimaux une coutume horrible : celle d'enterrer encore vivantes les personnes dont la mort semble prochaine.

Fig. 37. — Chien en tenue de campagne.

Voici un fait de ce genre : le capitaine Hall avait donné des soins à une malheureuse femme, nommée Nuketou ; un jour, comme il allait lui rendre visite, il trouva les voisins occupés à lui bâtir un nouvel « iglou ». Il questionna les travailleurs et apprit d'eux que cette hutte de neige devait être le tombeau vivant de la malheureuse femme ! C'était la coutume, et personne ne songeait à s'y dérober.

Quelques jours après, la pauvre Nuketou fut transportée dans l'iglou. Quatre femmes l'avaient étendue sur une civière de peau de renne ; elles l'introduisirent par une entrée ménagée à cet effet derrière la hutte, et non par l'entrée ordinaire, qui ne fut ouverte qu'après cette première partie de la cérémonie. Les porteuses pétrirent des blocs de neige et l'ouverture fut bouchée sous la direction de l'une d'elles, restée auprès de la mourante.

Lorsque Hall put pénétrer dans l'iglou, il trouva Nuketou calme, résignée et reconnaissante même de tout ce qu'on faisait pour elle.

Elle savait que cette lutte devait être son tombeau ; mais avec les idées de sa race, et sentant qu'elle devenait un fardeau pour les autres, qu'au surplus ses jours étaient comptés, elle se résignait, attendant qu'on l'abandonnât à son sort, qu'on la laissât mourir... Ce qui fut fait.

Nous constaterons plus d'une fois chez les sauvages cette dureté de

Fig. 38. — Un tombeau d'Esquimau.

cœur qui les porte à vouer à la mort ceux qui leur sont à charge.

Les Esquimaux ne sont pas absolument dépourvus d'idées religieuses ; ils croient à l'existence d'esprits bons et mauvais, mais ils ne semblent pas faire de différence entre eux. Ils vivent sous l'influence de sorciers, qui cumulent les fonctions de prêtre et de médecin. On nomme cet homme précieux un « angeko ».

En passant des terres polaires de l'Amérique et du Groënland au

nord de la péninsule scandinave et de la Russie, nous retrouvons les petits hommes, — après les Esquimaux, les Lapons.

« Ces hommes, a dit Regnard dans son *Voyage de Laponie*, sont faits tout autrement que les autres. » — (On peut croire qu'ils n'ont pas changé depuis la visite dont les honora notre grand poète comique.)

« La hauteur des plus grands n'excède pas trois coudées ; et je ne vois pas de figure plus propre à faire rire. Ils ont la tête grosse, le visage large et plat, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche large et

Fig. 39. — Derniers restes de funérailles.

une barbe épaisse qui leur pend sur l'estomac. Tous leurs membres sont proportionnés à la petitesse du corps : les jambes sont déliées, les bras longs ; et toute cette petite machine semble remuer par ressort... Voilà, ajoute Regnard, la description de ce petit animal qu'on appelle Lapon ; et l'on peut dire qu'il n'y en a point, après le singe, qui approche plus de l'homme. » Plus loin, dans sa relation, le poète comique dit encore : « Il est constant que tous les Lapons et les Laponnes sont extrêmement laids... Leur visage est carré, les joues extrêmement élevées, le reste du visage très étroit, et la bouche se coupe depuis une oreille jusqu'à l'autre. »

Les Lapons sont robustes et agiles. Leur teint, d'un brun olivâtre, est rendu plus foncé encore par la fumée dans laquelle ils vivent.

Chrétiens pour la plupart, ils vivent en nomades. Cependant il y a, dans le voisinage des Norvégiens et des Suédois, des Lapons qui sont devenus sédentaires ; mais la hutte ronde de ceux-là ressemble étrangement à la tente des autres, — avec son ouverture laissée dans le toit pour le passage de la fumée du foyer, avec son revêtement de branches de bouleau et de mottes de gazon.

La grande ressource du Lapon est le renne ; chaque famille en possède plusieurs centaines ; moins, ce serait pour elle la misère profonde. Ces animaux sont bien précieux pour eux : ils leur fournissent du lait, — dont on fait aussi des fromages ; — leur chair est à peu près la seule viande qu'on mange ; le renne sert aussi d'animal de trait et donne ensuite sa peau pour la confection des vêtements, — robes, bottes, gants, — et l'édification des tentes. Ces bottes méritent une description. Très larges et doublées à l'intérieur de menu foin, elles sont sans semelles. Grâce à ces chaussures, il est possible d'aller à travers des terrains accidentés couverts de neige.

Les Lapons nomades, qui vivent dans les forêts et auprès des cours d'eau, chassent et pêchent. Ils se servent encore d'arcs et d'arbalètes. Le gibier est très abondant.

Il faut noter dans l'alimentation des Lapons l'écorce tendre qui se trouve au sommet des pins ou des bouleaux, trempée dans l'huile ou cuite sous la terre chaude, ou broyée avec des os de poisson, et aussi une sorte de bouillie faite avec du suif et de la farine : cette farine, ils l'obtiennent des Russes ou des Suédois par voie d'échange, en donnant des quartiers de viande sèche (toujours le renne!), du poisson fumé et des fourrures. C'est encore ainsi qu'ils se procurent le tabac et l'eau-de-vie qui leur plaisent tant.

Les voyageurs ont signalé depuis longtemps un fait qui a toutes les apparences du merveilleux : dans le voisinage d'un village de Laponie, nommé Ponoï, situé à l'embouchure de la rivière du même nom, sur la côte nord-ouest de la mer Blanche et de la presqu'île de Kola (cap Orloff), on trouve une espèce de poussière légère, blanchâtre, assez semblable à du talc, laquelle est ramassée par les indigènes et consommée comme aliment. La vérité est que cette nouvelle manne du désert ne se mange pas toute seule, mais mélangée à de la farine ordinaire, et,

par ce moyen, convertie en pain. La terre en question forme une couche importante, épaisse de deux ou trois pieds, sous le sable et l'argile de la rivière Atsche-Rjeka, qui se jette dans la mer Blanche, près de la rivière Ponoï. C'est un silicate de potasse finement pulvérisé. Il provient sans doute des débris d'un lit schisteux que la fonte des neiges ou les pluies amènent dans la vallée de l'Atsche-Rjeka, où ils sont déposés en couche comme la terre à porcelaine.

Avec sa vieille pipe et sa goutte de liqueur assurée, le Lapon entretient l'incroyable indolence qui lui est naturelle. Ajoutons qu'il se montre aussi crédule et superstitieux qu'il est indolent.

Les jeunes femmes possèdent, en Laponie, ce qu'on appelle ailleurs la beauté du diable ; mais en vieillissant elles enlaidissent étrangement ; au demeurant, épouses fidèles et bonnes mères. On les voit vaquant à de rudes travaux, portant, retenu sur leur dos par une courroie, le berceau et le nourrisson. Les mères sont peu fécondes, et dans ces climats rigoureux la mortalité frappe cruellement les nouveau-nés. On peut croire que les enfants qui survivent auront la vie dure ; et de fait les Lapons atteignent des âges fort avancés.

Regnard nous a donné une exacte description du traîneau lapon : « Cette machine, qu'ils appellent *pulea*, est faite comme un petit canot, élevée sur le devant pour fendre la neige avec plus de facilité. La proue n'est faite que d'une seule planche, et le corps est composé de plusieurs morceaux de bois qui sont cousus ensemble avec un gros fil de rhénne sans qu'il y entre un seul clou, et qui se réunissent sur le devant à un morceau de bois assez fort, qui règne tout du long, par-dessus, et qui, excédant le reste de l'ouvrage, fait le même effet que la quille d'un vaisseau. C'est sur ce morceau de bois que le traîneau glisse ; et comme il n'est large que de quatre bons doigts, cette machine roule continuellement de côté et d'autre : on se met dedans jusqu'à la moitié du corps, comme dans un cercueil ; et l'on vous y lie, en sorte que vous êtes entièrement immobile, et l'on vous laisse seulement l'usage des mains, afin que d'une vous puissiez conduire la rhénne, et de l'autre vous soutenir lorsque vous êtes en danger de tomber. Il faut tenir son corps dans l'équilibre ; ce qui fait qu'à moins d'être accoutumé à cette manière de courir, on est souvent en danger de la vie, et principalement lorsque

Fig. 40. — Troupeau de rennes en Laponie.

le traîneau descend des rochers les plus escarpés sur lesquels vous courez d'une si horrible vitesse qu'il est impossible de se figurer la promptitude de ce mouvement, à moins de l'avoir expérimenté. »

Le même voyageur parle aussi de ces longues planches de bois de sapin « avec lesquelles les Lapons courent d'une si extraordinaire vitesse, qu'il n'est point d'animal, si prompt qu'il puisse être, qu'ils n'attrapent facilement, lorsque la neige est assez dure pour les soutenir ».

« Ces planches extrêmement épaisses, dit-il, sont de la longueur de deux aunes et larges d'un demi-pied; elles sont relevées en pointes sur le devant, et percées au milieu dans l'épaisseur, qui est assez considérable en cet endroit pour pouvoir y passer un cuir qui tient les pieds fermes et immobiles. Le Lapon qui est dessus tient un long bâton à la main, où, d'un côté, est attaché un rond de bois, afin qu'il n'entre pas dans la neige, et de l'autre un fer pointu. Il se sert de ce bâton pour se donner le premier mouvement, pour se soutenir en courant, pour se conduire dans sa course, et pour s'arrêter quand il veut; c'est aussi avec cette arme qu'il perce les bêtes qu'il poursuit lorsqu'il en est assez près.

« Les femmes ne sont pas moins adroites que les hommes à se servir de ces planches. Elles vont visiter leurs parents et entreprennent de cette manière les voyages les plus difficiles et les plus longs. »

Le professeur Nilsson croit que la race naine à tête ronde, — dont nous entretenons présentement nos lecteurs, — était, à l'âge de la pierre taillée, plus largement répandue dans le pays qu'elle habite qu'elle ne l'est aujourd'hui; ce qui ne détruit pas l'opinion que les premiers habitants de la Scandinavie appartenaient à une race à tête longue semblable à la race germano-gothique occupant actuellement la péninsule.

Nous avons dit que la plupart des Lapons sont chrétiens; ceux qui sont demeurés païens se livrent à des pratiques mystérieuses. Quelle est leur croyance? Parmi les dieux primitifs des Lapons, Jean Scheffer mentionne le dieu Hysé, dont la fonction est de commander aux ours et aux loups; le même auteur, dans son chapitre des « Cérémonies magiques et de la magie des Lapons », fait figurer l'ours, — que les Lapons appellent le seigneur des forêts, — sur le tambour magique, en compagnie de Thor, du Christ, du soleil et du serpent, — dieux en ce pays-là, — et de quelques autres animaux, par exemple le loup et le renne. Mais

cette existence d'un culte des animaux chez les Lapons n'est nullement prouvée.

En parlant des Samoyèdes, nous avons encore à présenter à nos lecteurs un peuple d'une taille au-dessous de la moyenne. Ces nomades, riverains de la mer de Kara, sont gros et trapus. Leur teint est d'un

Fig. 41. — Répression d'une émeute.

jaune brun, leur visage large, avec des yeux petits, un peu obliques, des pommettes saillantes, un nez déprimé, la bouche grande et des lèvres relevées ; peu de barbe. Leur tête est rasée, sauf le sommet où ils laissent pousser une touffe de cheveux. Les femmes ont parfois dans leur jeunesse une physionomie avenante ; leurs cheveux, portés longs, forment deux tresses qu'elles laissent tomber sur les épaules.

Chez les Samoyèdes, hommes et femmes s'habillent de robes de peaux de renne et de culottes de peau. Les femmes vont la tête et le visage découverts. Elles portent à leurs oreilles des pendants de corail.

Leurs robes, ouvertes par devant, sont fixées à la taille au moyen d'une ceinture. Elles n'enlèvent point leurs vêtements pour se coucher.

Un mot des habitations : ce sont des tentes en peau de renne, semblables pour la forme à celles des Lapons.

Les Samoyèdes vivent du produit de leur pêche et de leur chasse, s'accommodent fort bien des baleines mortes qui viennent échouer sur leurs rivages, et ont un goût très prononcé pour les liqueurs fortes.

Ils se servent de traîneaux longs et légers attelés de rennes ou de chiens. Ils possèdent des troupeaux de rennes assez nombreux. Après un naufrage mémorable, le lieutenant Krusenstern et ses compagnons d'infortune, abordant aux rives de la mer de Kara sur un glaçon, furent secourus par un Samoyède qui était propriétaire de plus de mille de ces animaux.

Chez ce peuple, la femme occupe une très humble condition ; elle est la servante de son mari, ne mange pas avec lui, et doit se contenter de ses restes. On devine que tous les gros ouvrages de la « maison » lui incombent ; bien plus, elle monte et démonte la tente, charge les traîneaux, transporte les fardeaux les plus lourds.

Et cependant le christianisme est allé jusque dans ces hautes régions ; mais la généralité des Samoyèdes est encore idolâtre. Ils ont des fétiches dans leurs habitations ; ils adorent le soleil, la lune, l'eau et les arbres. Ils se rendent volontiers comme en pèlerinage dans l'île de Vaïgatch pour obéir à leurs chamans ou sorciers ; enfin ils font des sacrifices de rennes, en observant certaines pratiques païennes.

L'extrême nord de la Sibérie est habité par les Yakoutes, les Tongouses, les Youkaguïres, les Tchouktchas et quelques autres peuplades moins importantes.

Les Yakoutes de la péninsule de Taïmour et ceux qui sont établis entre la Khatanga et la Kolima appartiennent à une importante tribu dont font partie les Yakoutes, plus stables, des environs de Yakoutsk. Les uns et les autres ont une même langue, une même manière de construire leurs habitations, les mêmes usages. L'élevage du bétail est leur principale occupation ; la pêche et la chasse n'ont pour eux qu'un intérêt secondaire. La pêche en automne. Au commencement de l'hiver, les chasseurs

Fig. 42. . . Un campement de Samoyèdes,

yakoutes montent à cheval et s'enfoncent dans de profondes forêts pour y poursuivre la zibeline et le renard, dont les peaux doivent leur servir à payer le tribut et à se procurer par voie d'échange quelques-unes des choses qui leur manquent. Ils font leur boisson habituelle de ce lait fermenté de jument qu'on appelle « koumis ».

Ce sont des gens qui mènent, impunément en quelque sorte, une très rude vie. Ainsi quand un Yakoute s'arrête au milieu des déplacements de sa vie nomade, il a une manière de bivouaquer qui n'appartient qu'à lui. Il lui suffit d'étendre sur la neige la couverture de son cheval, de placer sa selle de bois à l'un des bouts en guise d'oreiller ; puis après avoir ôté sa légère pelisse, — « sanayak », — il se couche et l'étend sur lui un moment de manière à se couvrir les reins et les épaules, tandis que le restant du corps demeure à peu près à découvert. Lorsqu'il s'est un peu réchauffé par ce moyen, notre homme ramène sa pelisse sur son visage et s'endort bientôt du plus profond sommeil par un froid de vingt ou trente degrés. Quelquefois le sanayak glisse des épaules et une épaisse couche de givre s'étend sur le corps du dormeur, sans que son sommeil en paraisse troublé, sans que sa constitution en soit ébranlée...

Ces hommes des steppes glacés, des toundras marécageuses et froides, des forêts profondes, supportent aussi la faim à un degré incroyable. Et ils méritent pleinement ce surnom « d'hommes de fer » qui leur est donné dans toute la Sibérie.

Les Yakoutes s'abandonnent volontiers à quelques raffinements gastronomiques. C'est ainsi qu'ils considèrent comme des mets délicats la cervelle de renne gelée, les langues du même animal fumées, la moelle de renne qu'ils mangent crue ; ils préparent la « strouganina », poisson gelé que l'on sert cru avant qu'il ait en le temps de dégeler ; ils font des flans avec du caviar rouge, des conserves de petits fruits sauvages qui n'arrivent pas chaque année à maturité ; leur beurre sans sel a une réputation, on le présente gelé et haché : les Yakoutes n'aiment pas le sel et n'en font point usage dans leur nourriture ; mais ils ont une véritable passion pour le thé, le tabac, — et l'eau-de-vie.

Industrieux, actifs, les Yakoutes parviennent à élever de nombreux troupeaux de chevaux dans un climat pour lequel le cheval n'a pas été créé.

Ils sont chrétiens, et le chamanisme n'a plus de crédit dans leur esprit. Cependant il existait chez eux, il n'y a pas bien longtemps encore, une coutume barbare, celle d'exposer les nouveau-nés en les suspendant le long des chemins aux branches des arbres. Un enfant ainsi exposé était voué à une mort certaine, à moins qu'un passant charitable ne l'enlevât et ne se chargeât de lui. Espérons que les Yakoutes, tout en améliorant leur industrie chevaline, dédaignent moins, aujourd'hui, l'art d'élever leurs enfants.

Les Tongouses sont de race mongole. La grande majorité de leur

Fig. 43. — A travers la toundra.

peuplade appartient aux pays de l'Amour. On les retrouve en assez grand nombre vers l'embouchure de la Kolima. Il y en a aussi sur les rives de l'Aniouy et de l'Alazéya et à l'embouchure de l'Omolone.

Ces Sibériens sont très pacifiques. L'hiver, chaque famille se rassemble dans quelque hutte, autour du foyer, d'où s'élève une flamme pétillante. Quant à la hutte, c'est à peine si elle serait éclairée par le petit lampion de suif qui brûle dans un coin. Une clarté blafarde apparaît à travers la plaque de glace qui obstrue l'étroite fenêtre; au-dessus du toit plat montent des colonnes de fumée déversant aux alentours des flots d'étincelles. Contre les murs, pelotonnés dans la neige, les chiens, quatre fois par jour, et plus souvent quand il fait clair de lune, inter-

rompent le silence profond par d'affreux hurlements. Et ces hurlements sont répétés de hutte en hutte, — comme chez nous le chant des coqs de ferme en ferme.

La nourriture des Tongouses est composée de la viande des rennes et de quelques autres ruminants qu'ils tuent à la chasse et de nombreux oiseaux de passage qu'ils abattent ; mais c'est surtout le poisson qui constitue leur principale ressource. Les poissons abondent dans les rivières du pays. Séchés ou fumés, ils sont mis en réserve pour l'hiver ; les plus communs de qualité sont destinés à l'alimentation des chiens de trait.

Fig. 44. — Une hutte de Tongouses.

Ces peuples du nord de la Sibérie possèdent comme les Esquimaux des chiens pour les attelages de leurs traîneaux ou « nartas ». Ces animaux leur sont de la plus grande utilité. Dans la traversée d'une toundra, par une nuit noire, au milieu d'un épais brouillard, ou encore lorsque le voyageur surpris par un chasse-neige est exposé au danger d'être gelé ou enterré sous la neige et qu'il chercherait en vain à découvrir une de ces huttes placées de loin en loin sur les routes et destinées à servir de refuge, c'est le chien placé en tête de l'attelage du traîneau qui sait se diriger vers le lieu où se trouve l'une de ces huttes qu'il n'a visitée peut-être qu'une seule fois : dans de telles extrémités il arrache le voyageur à une mort certaine.

Le long des fleuves de la Sibérie les chiens sont aussi employés pour haler les bateaux qui remontent le courant. Lorsqu'un obstacle se rencontre, sur un signe du batelier l'attelage passe aussitôt le cours d'eau

à la nage, se remet en ordre sur l'autre rive et reprend son travail de halage.

Les Tongouses professent encore des cultes idolâtres. C'est ici le lieu de dire que le chamanisme n'est l'œuvre d'aucun homme, mais le produit de la nature déserte et sauvage de la contrée où il exerce sa puissance. On conçoit, en effet, que l'imagination s'exalte et que la raison s'égare même, là où l'œil n'a à contempler qu'un sol mort et glacé, sur lequel une nuit de plusieurs mois étend ses ombres.

Le printemps est une rude saison à passer pour les riverains de la Kolima et de ses affluents. Fréquemment, le produit des chasses d'été et des pêches d'automne a été épuisé durant l'hiver. La famine, sous l'aspect le plus hideux, atteint les malheureux habitants de ces affreux pays. On voit des troupes de Tongouses et de Youkaguïres, l'œil hagard, la face livide, se diriger du côté des villages russes pour y mendier des secours. Les ressources qu'offrent ces petites localités, sont, hélas ! bien vite épuisées.

Les Youkaguïres des rives de l'Aniouy et de l'Alazéya, diffèrent peu par leur genre de vie des Tongouses et même des Yakoutes.

Riches autrefois en nombreux troupeaux de rennes, ils vivaient en nomades. Le petit nombre d'entre eux qui en possède encore erre actuellement dans les marais glacés qui avoisinent la mer ; mais la majeure partie de cette peuplade s'est fixée au bord des rivières où elle trouve plus facilement à subsister.

Nous ne nommerons que pour mémoire les rares Tchouvanetz établis sur les rives de l'Omolone et de l'Aniouy.

Des Cosaques et des Russes qui sont des descendants de condamnés à la déportation, ou de Cosaques de « l'ostrog » d'Anadïrsk refoulés par les Tchouktchas, se mêlent et vivent en bonne harmonie avec les Yakoutes et les Youkaguïres.

Les habitants de la péninsule qui termine à l'est le continent asiatique vont à leur tour poser devant nous. Les Tchouktchas sont arrivés d'hier seulement à la « notoriété publique », grâce au voyage d'exploration de l'expédition suédoise commandée par Nordenskiöld. Wrangel tenta jadis de nous les faire connaître ; mais son livre n'est

pas tombé entre toutes les mains. Il fallait le concours des circonstances mémorables qui ont signalé le voyage de Nordenskiöld et cette découverte du passage nord-est qui a eu un retentissement si grand, pour attirer l'attention vers ce peuple sauvage de l'extrême Asie, dont le nom même est si difficile à prononcer pour nous qu'on n'y parvient qu'après s'y être exercé.

La *Véga* avait dépassé le cap Chelagsk, lorsqu'on vit, de son bord, se détacher de terre deux de ces légères embarcations construites avec

Fig. 45. — Intérieur d'une habitation russe de la région polaire.

des peaux, comme les Esquimaux en possèdent ; elles étaient montées par des indigènes, — hommes, femmes et enfants, — et se dirigeaient vers le navire. Bientôt ils furent à bord.

Ces indigènes si empressés, — si curieux, — ne savaient pas un mot de russe, encore moins, comme on peut le croire, de suédois. Il fut impossible de tirer d'eux aucune information ; pourtant un enfant put compter en anglais jusqu'à dix, ce qui permit de supposer que les baleiniers américains doivent s'avancer jusqu'en ces parages dans la saison de la grande pêche.

Les visiteurs de Nordenskiöld étaient des Tchouktchas.

Sur la côte sibérienne (du cap Chélagsk au détroit de Behring) ap-

paraissent de distance en distance des villages, composés chacun de quelques tentes. On peut compter parfois une douzaine de tentes et même davantage (chaque tente est habitée par cinq ou six personnes). Nordenskiöld estime à deux cents indigènes environ la population avoisinant la station d'hiver qu'il dut choisir près du détroit.

Soumis nominalement à la Russie, les Tchouktchas vivent à peu près en nomades, errant à travers les vastes plaines marécageuses et glacées, au bord de la mer, ou sur de hauts rochers et des montagnes escarpées. Ce sont, surtout, ces montagnes inaccessibles qui leur ont servi de refuge contre les conquérants de la Sibérie. Les Tchouktchas possesseurs de rennes sont encore plus nomades, s'il se peut, que ceux qui vivent au bord de la mer du produit de la pêche.

Ce peuple établi, comme on l'a remarqué, sur le chemin existant de toute antiquité entre le continent asiatique et le Nouveau-Monde, offre, à ne pouvoir s'y tromper, le type des Mongols de l'ancien monde, associé avec celui des Esquimaux et des Indiens de l'Amérique.

Les Tchouktchas sont des hommes d'une petite race, aux cheveux noirs, à l'œil perçant, au teint jaune brun ; leur caractère est doux ; ils ont beaucoup de tendresse pour leurs enfants.

Il convient de rapprocher de cette appréciation favorable ce qu'a écrit Mationoukhine, l'un des lieutenants de Wrangel.

« Le caractère des Tchouktchas est empreint d'un cachet de cruauté révoltant : ainsi, par exemple, la mort attend l'enfant qui a le malheur de naître avec quelque difformité ; il en est de même des vieillards que les infirmités de l'âge ont affaiblis, ou qui ne sont plus en état de supporter les fatigues de la vie nomade ; on les égorge sans pitié ! Et ces coutumes révoltantes font tellement partie des mœurs de la peuplade, que ce sont souvent les vieillards eux-mêmes qui, avec un stoïcisme surprenant, demandent à leurs enfants de mettre un terme à une existence qui est devenue un fardeau pour eux. »

Quoi qu'il en soit, Nordenskiöld et ses officiers ont trouvé les habitants de la péninsule Tchouktche fort sociables. On peut croire, d'après la relation de Wrangel, qu'il y a aussi des tribus de ce peuple qui vivent en fort mauvaise intelligence avec leurs voisins, à qui ils inspirent une véritable terreur... à moins que le caractère des Tchouktchas

ne se soit, depuis une soixantaine d'années, considérablement adouci, — ce qui n'est guère admissible. Ils se montraient jadis extrêmement jaloux de leur indépendance et voyaient avec déplaisir le moindre indice d'une domination future.

Ils s'habillent des peaux de leurs rennes, — à peu près comme les Lapons. Par les temps de pluie ou de neige, ils passent par-dessus la tunique une chemise de peaux d'intestins, et, quelquefois, une chemise de coton nommée par eux « calicot ». Des bonnets ornés de perles, des capuchons de peau pour l'hiver : telles sont les coiffures. Les femmes cousent leurs tuniques par le bas, dans le milieu, de manière à former de larges pantalons. Elles portent les cheveux longs, divisés par une raie et tressés. Pour se parer, elles mêlent à ces cheveux, ruisselants de graisse, des perles de verroterie. Les hommes se coupent les cheveux ras, excepté sur le bord extrême de la chevelure où on laisse tout autour de la tête une sorte de couronne. Les femmes croient se rendre belles en se tatouant. Elles se font deux raies noires de chaque côté du visage, de l'œil au menton, et quelques autres enjolivements analogues sur les joues.

Les demeures des Tchouktchas sont assez artistement édifiées en bois de mélèze flotté. Ceux qui sont nomades donnent à leur tente des proportions spacieuses ; ils les recouvrent de peaux de renne. A l'intérieur de ces tentes se trouve une tente plus petite, de forme cubique, qui sert de réduit, — d'alcove ; elle est chaudement entourée de peaux, éclairée et chauffée par une lampe alimentée d'huile de poisson. Cette lampe donne une chaleur si grande que, hommes et femmes, quittent leurs vêtements, à l'exception de leurs pantalons ; ils sont là, le buste nu comme des ouvriers boulangers prêts à attaquer la pâte. Ces intérieurs sont d'une malpropreté révoltante. Les indigènes y vivent au milieu d'odeurs qui mettent en fuite leurs hôtes européens. Un espace libre est laissé au sommet des tentes pour laisser passer la fumée du foyer, que l'on entretient, l'été seulement, dans la tente « extérieure ».

Les Tchouktchas se servent d'outils de pierre et d'os. Les dents de morse en particulier leur fournissent une matière propre à remplacer au besoin le fer dans la confection des pointes de lance, des têtes de flèche, des hameçons, des hachettes à glace, et de divers outils.

Deux officiers de la *Véga* allèrent visiter un campement de Tchouktchas nomades, et constatèrent qu'ils différaient peu de ceux des indigènes qui venaient journellement à bord du baleinier : mêmes outils, mêmes costumes, — avec un peu plus de luxe peut-être, — même coquetterie mal entendue.

Leurs couteaux, leurs haches, leurs vrilles de fer ou d'acier étaient évidemment de provenance américaine ou russe. Leurs ustensiles se

Fig. 46. — Tchouktchas édifiant leur hutte.

composaient de quelques cafetières en cuivre, d'un gobelet en alfé-nide portant une inscription anglaise, de deux tasses à thé avec leurs soucoupes, de grands plats en bois et de boisseaux également en bois.

Le costume des Tchouktchas « à rennes » est identique à celui des Tchouktchas de la côte, avec cette différence qu'ils n'y emploient que des peaux de renne tandis que les autres utilisent aussi les peaux de veaux marins. Quelques-uns de ces nomades, à l'arrivée des officiers, endossèrent des blouses d'étoffes de couleurs voyantes, probablement de fabrication russe. Parmi leurs parures, il faut signaler des perles de

verre enfilées à des nerfs et portées principalement par les femmes comme pendants d'oreilles et colliers.

Le beau sexe avait le visage tatoué ainsi que chez les dames des villages voisins de la mer. Une matrone avait ajouté aux lignes noires des joues diverses lignes sur les épaules ; une autre en avait sur les mains. Les hommes semblaient dédaigner ce genre d'ornement. Les officiers en virent deux qui portaient suspendues à leur cou « des croix avec inscriptions slavonnes », d'autres des morceaux de bois à deux branches, peut-être des amulettes.

L'un de ces officiers eut occasion de voir danser quelques fillettes. Voici en quoi consiste ce divertissement : deux jeunes filles se placent en face l'une de l'autre ; la main posée sur l'épaule de sa compagne, chacune d'elle se balance à tour de rôle, sautant de temps à autre à pieds joints en exécutant une pirouette, le tout en chantant, — en grognant, dit le lieutenant Nordqvist, qui n'est point galant, — l'air qui marque la mesure.

Ces sauvages, — surtout ceux qui ne possèdent pas de rennes, — vivent principalement de la pêche du veau marin, du morse, de la baleine. Quand le phoque « donne », ils se mettent à festiner sans mesure, et en peu de temps on leur voit prendre un embonpoint — qu'ils perdent à la première disette de vivres. Et ces disettes sont fréquentes... Le renne tué à la chasse entre aussi dans leur nourriture habituelle : les matières vertes de l'estomac du renne sont considérées comme un aliment délicat ; on en fait des provisions pour l'hiver, comme chez nous on fait des conserves d'épinards et d'oseille. Ils confectionnent une sorte de choucroûte avec des feuilles de saule fermentées.

Une femme qui se pique d'être ménagère sait donner à la graisse de renne un degré d'âcreté qui plaît aux gastronomes. La graisse de baleine rance est également très appréciée par eux.

L'huile de phoque qu'ils ingurgitent leur est d'un grand secours pour braver les basses températures. Les hommes et même les femmes fument beaucoup. Des tabacs indigènes suppléent au besoin au véritable tabac. La saveur brûlante de l'eau-de-vie leur semble une chose exquise.

Les Tchouktchas ont des traîneaux à chiens fort utiles pour leurs

courses à travers le pays. Actifs et fins, ils se font les courtiers du commerce d'échange qui a lieu entre l'Amérique et la Sibérie à travers le détroit.

A cet effet se tient une espèce de foire sur l'île d'Illir, dans le détroit de Behring.

Intrépide marin, le Tchouktcha entreprend la traversée du détroit dans de méchants bateaux plats faits de bois et de cuir ; l'eau y pénètre

Fig. 47. — Station de Cosaques, en Sibérie.

de toutes parts. C'est ainsi qu'il aborde aux Iles-aux-Épices et se rend de là en Amérique. Ils y vont en grand nombre et en rapportent des pelleteries et des dents de morse. Puis ils s'acheminent avec leurs femmes et leurs enfants, leurs troupeaux de rennes, leurs armes et même leurs demeures portatives, vers les endroits où se tiennent les foires : Anadirsk, Ostrovnoyé... Là, en échange de leurs marchandises, — peaux de renards noirs et bruns, d'isatis, de martres, de loutres, de castors, d'ours, dents et courroies de peau de morse, vêtements en peau de renne, côtes de baleine (dont on se sert pour garnir les patins des traîneaux), — ils reçoivent du tabac, du fer, des ustensiles de ménage,

des outils, des perles de verroterie, du thé, du sucre, et des tissus de diverses espèces.

Nous trouvons, dans *le Nord de la Sibérie*, le tableau animé d'une de ces foires :

« La cloche sonne enfin, dit l'écrivain russe, et cette foule confuse, où tous les âges se trouvent réunis, se précipite comme un torrent débordé vers le demi-cercle où les Tchouktchas attendent les acheteurs auprès de leurs traîneaux. Chacun se hâte, car il craindrait d'être devancé et de manquer une bonne affaire. Rien de plus curieux que la pétulance des marchands russes, portant suspendus à leur ceinture des haches, des couteaux, des pipes, des rassades, etc., soutenant d'une main un lourd paquet de tabac et de l'autre un assortiment de chaudrons en fer ! Ainsi affublés, on les voit se démener, courir d'un traîneau à un autre, et faire force salutations à droite et à gauche pour attirer l'attention et capter la bienveillance des acheteurs, en ayant soin de vanter leurs marchandises, qu'ils dépeignent comme les plus belles du monde ! Le bruit, les cris et l'agitation de cette foule pressée, enchevêtrée, passent toute idée ! c'est une véritable fourmilière ! Parfois il vous arrive d'apercevoir un homme qui, à force de se démener pour percer la cohue, glisse sur la neige et tombe, sans que l'élan de ceux qui le suivent se trouve ralenti : on lui a passé sur le corps, il a perdu ses gants et son bonnet : n'importe, notre malencontreux vendeur se relève en un clin d'œil, et, tête et mains nues, par 30 degrés de froid, il se précipite de nouveau à l'assaut, en redoublant de vitesse, pour compenser le temps perdu !

« Cette excessive agitation, qui distingue les Russes réunis à la foire, forme un bizarre contraste avec l'impassibilité flegmatique des Tchouktchas, qui, le corps appuyé sur leurs lances, auprès de leurs traîneaux, ne disent mot à tant de discours, et se contentent de faire un simple signe pour annoncer que le marché qu'on leur a proposé est accepté. On conçoit que le sang-froid, dans de pareilles transactions, leur donne de grands avantages sur les Russes.

« Les Tchouktchas ont une facilité merveilleuse à reconnaître le poids d'un objet, sans se servir de balances ; j'en ai vu quelques-uns deviner que, sur une pesée de 100 livres, il en manquait une. »

La langue parlée dans la péninsule tchouktche est, selon Wrangel, un amalgame de sons gutturaux et nasillards tellement étranges qu'il ne peut les comparer qu'au cri de l'oie, au râlement du renne et à l'abolement du chien. Voilà qui est de nature à dérouter les linguistes, mais quiconque a une oreille comprendra les insinuations de l'explorateur russe.

Un assez grand nombre de Tchouktchas ont reçu le baptême, mais ne sont chrétiens que de nom. La plupart des convertis ne promettent de renoncer aux pratiques du chamanisme que par des motifs d'intérêt : il suffit, pour les décider à se faire baptiser, de leur offrir quelques livres de tabac ou quelques menus objets d'utilité. Wrangel raconte une anecdote à ce sujet. « Je fus témoin, pendant mon séjour à Ostrovnoy, dit-il, d'une conversion de ce genre. Le néophyte était un jeune Tchouktcha qui, moyennant de petits cadeaux se décida à recevoir le baptême ; mais comme il n'avait aucune idée de cette cérémonie, son maintien, dans la chapelle, ne fut convenable que jusqu'à l'instant où l'officiant lui fit signe de se plonger dans l'eau à trois reprises, — on sait que l'Eglise grecque a conservé le baptême par immersion. — On eut beaucoup de peine à le décider à s'y plonger une fois ; mais ce fut la seule ; car, trouvant sans doute que l'eau était trop froide pour recommencer, il en sortit précipitamment et se mit à courir comme un fou devant la foule scandalisée en criant à tue-tête : « Que l'on me donne le tabac qui m'a été promis ! » Il fut impossible de le ramener à la raison, et le prêtre dut enfin se retirer sans achever la cérémonie du baptême. »

Même baptisés, ces sauvages ne renoncent pas pour cela à la polygamie.

Passons le détroit de Behring.

L'Alaska (ancienne Amérique russe) est habité par diverses peuplades dont les mœurs sont des plus curieuses à observer. Mais nous n'avons à nous occuper présentement que des populations qui vivent au nord du cercle polaire.

Il y a là les Loucheux ou Sastués, qui appartiennent à la tribu des Dindjiés. Ils séjournent près de l'embouchure du Mackensie et dans le voisinage du lac du Grand Ours. Ce sont des hommes d'une taille mé-

diocre, d'une constitution assez robuste ; dans leur regard oblique il y a « quelque chose de doux et de sinistre tout à la fois », suivant l'expression d'un missionnaire.

Comme tous les indigènes de ces hautes latitudes, ils font leur principale nourriture des cétacés et des amphibiens que recèle l'océan Glacial. Leur passion dominante est le tabac.

Très hautains, très orgueilleux, vindicatifs à l'excès, les Loucheux sont la terreur des Esquimaux, avec lesquels ils vivent à couteaux tirés, exerçant les uns contre les autres les plus cruelles représailles.

Il n'est pas rare qu'un groupe d'Esquimaux ayant quitté leur campement pour une expédition lointaine de pêche ou de chasse, retrouvent en revenant leurs pauvres huttes pillées, leurs femmes éventrées, leurs enfants égorgés, — car c'est la manière de guerroyer de ces peuples sauvages.

On peut croire qu'en pareil cas les offensés ne tardent pas à venir réclamer à leurs insociables voisins la dette de sang, et qu'il se prépare une nouvelle hécatombe d'innocentes victimes.

Fig. 48. — Éboulement d'un iceberg.

IV.

La chasse et la pêche. — L'ours. — Récits de chasseurs. — Émotions d'un matelot trop hardi. — Intrépidité d'un Youkaguire. — Les renards. — Le renard bleu ou isatis. — Les trappeurs du nord de la Sibérie. — Le renne. — L'élan. — Les oiseaux de passage. — La pêche de la baleine. — Le morse. — Le phoque. — Les grands poissons des fleuves sibériens.

Dans la région dont nous faisons le tableau, la chasse et la pêche constituent le principal moyen d'existence des habitants. Aucune culture n'étant possible, le bois manquant même en bien des endroits pour se chauffer, enfin aucune industrie ne pouvant mettre en œuvre ces produits que donne la terre dans tous les pays, les hommes qui vivent sous ces rudes climats demandent tout au règne animal : la chair des bêtes pour se nourrir, leurs peaux et leurs fourrures pour se vêtir, l'huile des poissons pour s'éclairer et se chauffer.

En outre, dans quelques parties des régions polaires où le contact avec l'homme « civilisé » est possible, les pelleteries deviennent une monnaie, grâce à laquelle les indigènes peuvent se procurer quelques petites douceurs au milieu de leur vie toute de privations, — le tabac et l'eau-de-vie surtout.

Quant à ces chasseurs, ils sont puissamment stimulés par les agents des compagnies qui exploitent les pays de fourrures, ou même les particuliers qui se livrent en grand au même commerce : les commis de la Compagnie de la baie d'Hudson, aussi bien que les « promichlénicks » ou trappeurs de la Sibérie.

On connaîtrait mal la nature humaine si l'on ne tenait compte également de cette satisfaction passionnée que procure le plaisir de traquer, de poursuivre, de tuer le gibier, et qui est un des rares divertissements,

— après la guerre, — de ces peuplades sauvages du nord de l'Amérique et du nord de l'Asie.

Chez nous, la grande chasse est morte, sauf en quelques contrées de l'Europe du nord, quelques coins de l'Allemagne, de la Hongrie ou de la Russie; le gibier a disparu depuis l'introduction des armes à feu. Les meutes sont rares et mal dressées. Chez les Sibériens, par exemple, c'est tout autre chose : dans leur pays, on trouve encore le renne, l'élan, l'ours, le renard, et des chasseurs réellement prêts à payer de leur personne; la chasse se présente avec cette organisation savante qu'elle a pu avoir dans les forêts de l'ancienne France; là, pas de chiens mal assortis, mal accouplés, se coupant, chassant à vue, sans relais, sans retour, « obligeant leur maître, comme on l'a dit, à leur courir sus pour leur disputer la moindre proie à coups de fusil »; nul dommage non plus à causer aux terres, aux récoltes (puisque'il n'y en a pas), aucunes lois restrictives surtout, — point de gendarmes : partant, point de braconniers.

Il y a encore une autre raison déterminante : c'est l'inconvénient du voisinage des bêtes qui s'attaquent à l'homme. Ainsi l'ours n'est pas foncièrement carnassier, et, sans trop nous éloigner de nos régions glacées, il y a dans la Sibérie occidentale une espèce d'ours gris qui fait sa principale nourriture de végétaux et de poissons, et que les Ostiaks amènent au commencement de chaque hiver par troupeaux, à Bérézoff, où leur chair se vend dans les boucheries. Mais l'ours blanc, l'ours polaire? de quoi peut-il se nourrir au milieu des glaces? N'est-il pas naturel qu'il flaire de près la demeure de l'homme? Plus d'une fois un Esquimau sortant « à quatre pattes » de son iglou de neige, s'est trouvé nez à nez avec un ours qui se disposait à y entrer.

Voilà certes un stimulant capable, à lui seul, d'expliquer l'ardeur qui pousse à la destruction de « l'ennemi », — ours ou renard, — dont la fourrure à défaut de la chair indemniserait le chasseur de ses risques et périls.

Le froid, la neige sont-ils un obstacle? Loin de là.

Avec la neige revient l'abondance dans la hutte de l'Indien du nord de l'Amérique, de l'Esquimau, du Sibérien. Le renne et le buffle musqué émigrent des terres et du littoral de l'océan polaire, ils vont du côté des bois et tombent sous les coups du chasseur. La neige permet

à l'Indien d'approcher sans bruit de l'élan gigantesque, de suivre la piste de tous les animaux, de se rendre compte des gîtes des bêtes à fourrure, enfin d'aller dénicher l'ours jusque dans sa retraite. Quant au froid, il rend aussi plus d'un service ; n'est-ce pas lui qui révèle au chasseur la présence du renne en entourant l'animal d'un brouillard produit par sa respiration ?

L'ours est le plus redoutable des « ennemis » de l'habitant des régions polaires. Aussi ne parle-t-on de lui qu'avec une crainte mêlée de

Fig. 49. — En reconnaissance.

respect. Les ours blancs ont quelquefois la désagréable surprise de rencontrer sur leur chemin des adversaires inattendus, les marins des deux mondes qui s'avancent en explorateurs parmi les glaces du pôle.

On connaît ces scènes de la vie maritime dans les régions boréales, popularisées par le pinceau et la gravure : un fond d'icebergs menaçant ruine, prêts à crouler ; sur le premier plan, parmi les glaçons flottants, une chaloupe de baleinier attaquée par une demi-douzaine d'ours blancs qui s'avancent à la nage, gueule béante, allongeant un cou mince, une tête petite au front plat, avec un museau pointu, des oreilles courtes et arrondies, une moustache peu fournie, des yeux cerclés de noir et où les cils font défaut.

Deux matelots et un novice s'efforcent de les repousser ; mais les énormes bêtes cramponnées au bordage vont faire chavirer la frêle embarcation. L'instant est suprême. Un des matelots, debout à l'avant, harponne vigoureusement l'un de ces ours ; un autre ours a déjà enfoncé sa griffe forte et recourbée dans la jambe du second marin. Celui-ci, effrayé, se renverse pour échapper à la rude étreinte, et le novice venant à son secours criblé de coups de couteau son agresseur, et réussit à le rejeter à l'eau par un dernier coup enfoncé dans la gueule largement ouverte de l'horrible bête.

Mais d'autres ours font pencher l'embarcation de leur côté. A qui demeurera la victoire ? Derrière les assaillants il y en a peut-être en nombre assez grand pour épuiser les forces de ces braves marins.

De telles scènes se renouvellent tous les jours.

Ces ours, excellents nageurs et sachant plonger au besoin, vont parfois en bandes. Ceux des côtes du Groënland rappelaient à Scoresby des troupeaux de moutons. Il en vit une fois une centaine dont vingt purent être tués. Ils se réunissent au Spitzberg sur les banquises, et les glaçons en dérive les amènent sur les côtes d'Islande. Si le littoral de la Norvège n'était baigné par un courant chaud qui désagrège les glaces, on verrait arriver les ours en Laponie et dans le Nordland.

La Nouvelle-Zemble est une de leurs terres d'adoption ; on les rencontre aussi dans l'archipel de Liakoff et sur la partie du continent asiatique baignée par l'océan Glacial.

En Amérique, l'ours blanc fréquente les terres septentrionales où il a le moins à redouter l'hostilité de l'homme. L'Esquimau n'est ni bien grand ni bien redoutable : il suffit encore à refouler ce carnassier vers les parages inhabités.

A la nage, l'ours blanc peut soutenir longtemps une extrême vitesse. Il a tant de graisse que son poids est à peu près celui de l'eau. Les poissons, et parmi les hôtes de la mer, la baleine et le phoque, forment sa principale nourriture. Quelque défiant que soit le phoque, l'ours parvient encore à le surprendre, à force de ruse. Ainsi les phoques, après avoir pratiqué une ouverture dans la glace, viennent y respirer, ne mettant hors du trou que leur tête. L'ours l'aperçoit à demi en-

dormi. Il se glisse sous la surface solide nageant sans bruit entre la glace et l'eau, et saisit l'amphibie par les parties inférieures du corps. Si le phoque est tout entier sur la glace, il voit soudain apparaître par son trou un ennemi qui lui coupe toute retraite.

L'ours n'attaque les animaux terrestres que lorsque toute autre nourriture lui manque. Sur les côtes habitées, on craint son arrivée pour les rennes domestiques. Quant aux renards, aux lemmings, ils

Fig. 50. — Rencontre d'un ours pendant le jour crépusculaire.

ont tout à redouter de son voisinage. L'ours détruit aussi les œufs des oiseaux de grosse espèce dont il peut atteindre les nids.

La chasse à l'ours offre maints périls. Il est nécessaire que plusieurs chasseurs se réunissent afin de se porter mutuellement secours. Plus d'une fois on a vu un ours, même blessé, enlever l'un des chasseurs qui le poursuivait et l'emporter au loin pour le dévorer. Un capitaine de navire qui donnait la chasse, dans un canot bien monté, à un ours blessé fuyant à la nage, fut arraché du milieu de ses compagnons au moment où il ramenait à lui, pour la troisième fois, la lance dont

il avait frappé l'ours en pleine poitrine ; il fallut les efforts de tous ceux qui l'entouraient pour le sauver d'une horrible mort.

Des matelots dirigeant la chaloupe d'un baleinier firent feu sur un ours blanc, en vue sur un glaçon flottant. Une balle atteignit l'ours ; mais la bête, résolue à tenir tête à ses adversaires, se jeta à l'eau et vint furieusement assaillir le canot. D'un coup de hache, un matelot lui fit sauter une patte ; après quoi faisant force de rames les canotiers se dirigèrent vers leur navire. Eh bien, l'ours tout mutilé qu'il était ne renouça pas à la lutte : malgré les cris poussés par les matelots pour l'effrayer, et bien qu'il dût être affaibli par le sang qu'il perdait, il poursuivit le canot jusqu'au baleinier et, aussi lestement que les matelots effarés, il grimpa sur le pont, où il fallut les efforts réunis de plusieurs hommes pour l'achever.

Suivons des chasseurs d'ours au milieu de ce crépuscule polaire qui dure près de deux mois.

Il s'agit pour eux de découvrir la retraite de la bête. Ils s'avancent précédés de leurs chiens du pays que l'ours blanc paraît craindre plus qu'il ne craint l'homme.

Ces chiens soupçonnent la présence des ours à travers une épaisse couche de neige et se mettent à gratter furieusement à l'endroit où l'animal a pris ses quartiers d'hiver, et où il est plongé dans une douce léthargie, se nourrissant en quelque sorte de la graisse qui le recouvre au commencement de la mauvaise saison.

D'autres fois, les Esquimaux reconnaissent le gîte du *grand-père* à une légère couche de givre qui s'amasse au-dessus d'un trou de cheminée, formé par la chaleur de l'ours à la voûte de la cavité où il s'est réfugié.

Quand les chasseurs peuvent s'assurer de la position exacte du corps, ils brisent la glace et attaquent vigoureusement l'animal.

Lorsque la configuration du terrain le permet, les chasseurs creusent un tunnel dans la neige et, arrivés près de l'ours, ils lui passent au cou ou à l'une des pattes un nœud coulant et le traînent ainsi dehors à moitié mort déjà et facile à achever.

Il n'est pas toujours aussi aisé de venir à bout de l'ours blanc. Ce carnassier, ignorant le danger, vient d'un pas délibéré attaquer

seul une troupe de marins bien armés. Il n'aperçoit aucun obstacle dans l'assouvissement de sa férocity. On l'a vu s'élancer à la nage et aller à l'abordage d'une chaloupe, d'un vaisseau même. S'il est blessé, il fuit tout étonné, — à moins qu'il n'ait des petits à défendre. — Mais tous les voyageurs s'accordent à dire que l'ours blanc est un voisin dangereux par ses surprises.

Et tandis que les chasseurs cheminent à travers les blocs de glace, le doigt sur la gâchette de leur fusil, le plus expérimenté de la

Fig. 51. — Chasse à l'ours sur l'eau.

troupe, un vieux pionnier des régions arctiques, raconte à ses compagnons les nombreux traits de mœurs plus ou moins exactement observés, mis en circulation sur l'ours blanc par les marins qui ont vécu dans son voisinage.

Le narrateur assure que lorsque, en septembre, la mer commence à se solidifier, la femelle tue une grande quantité de phoques qu'elle approvisionne dans une « cache ». Après cela, elle s'achemine vers les terres à la recherche de lichens pour s'en gorger et créer grâce à ce moyen une sorte d'obstruction mécanique. Ces préparatifs étant achevés, l'ourse revient du côté où se trouve son dépôt de vivres

et se bourre de lard de phoque jusqu'aux dernières limites d'expansion de son estomac. Elle se trouve alors en état d'hiverner en s'enfermant dans le trou qu'elle s'est creusé sur le flanc d'un glacier, ou dans un amas de neige.

C'est dans cette retraite que la femelle de l'ours met bas, un, deux et parfois trois petits. Elle allaite sa progéniture, attendant la saison où de leur côté les phoques commencent à mettre bas. Alors l'ourse quitte son trou suivie de ses petits. Grâce à son odorat elle découvre l'endroit où le pauvre amphibie élève sa jeune famille.

Quand l'ourse a reconnu « l'iglou » du phoque, semblable par sa forme arrondie et la neige dont il est formé à l'iglou de l'Esquimau, elle prend son élan pour se jeter sur le sommet de la frêle construction. L'iglou, enfoncé sous le poids de l'énorme bête, livre les jeunes phoques qu'il abritait et qui deviennent en un instant la pâture des jeunes ours.

Mais ce sont là des récits de chasseurs beaucoup trop ingénieux pour être de tous points exacts ; — c'est ce qu'on pourrait appeler la légende de l'ours blanc, racontée en plein air par un froid de quarante ou cinquante degrés au-dessous de zéro.

Un autre marin de la troupe a entendu raconter, lui, l'aventure tragi-comique d'un matelot de l'équipage du capitaine Munroë. Il brûle de la rapporter :

C'était dans les parages du Groënland ; un ours guettait des phoques à travers des trous pratiqués par lui-même dans la glace ; Tom Smith ou Joe Butler, — n'importe le nom du marin, — a puisé ce jour-là un supplément de courage à une bouteille de vieux rhum ; il se sent capable d'entreprendre à lui tout seul une brillante chasse à l'ours dont on parlera longtemps dans les veillées de quart.

Le voilà donc descendu sur la banquise, et sans autre arme qu'un harpon, s'acheminant bravement vers le plantigrade qu'il avait aperçu de loin à l'affût.

Mais l'ours ne bougeait nullement ; cela donna à réfléchir à notre chasseur ; à mesure qu'il approchait de l'énorme animal les vapeurs du rhum se dissipaient, — la témérité du brave garçon également, — et la réflexion tardive lui suggérait de bien sages projets... Ah ! si

Fig. 52. — Campement sur la terre du roi Guillaume (Groënland).

les camarades ne le suivaient pas de l'œil, s'il ne craignait pas leurs railleries au retour, comme il serait bien autrement prudent de substituer la défensive à l'offensive, et d'opérer une retraite en bon ordre! — Mieux vaut s'exposer à tout qu'à des moqueries!

Il suffit du reste pour que l'honneur soit sauf que la bête détale. Mais l'ours fait une autre espèce de raisonnement. Il se décide à aller vers ce gibier humain qui hésite à venir à lui. C'est une aubaine. Il s'en pourlèche d'avance les babines.

A cette vue, notre matelot sent lui-même échapper la dernière chaleur qui faisait son courage; la fuite ne lui semble plus du tout honteuse. Pourtant il est bien tard pour s'en aviser! Déjà la poursuite commençait.

Habitué à courir sur la neige et la glace, le carnassier gagnait de vitesse sur le chasseur, — chassé à son tour; — la terreur du pauvre matelot était à son comble; le harpon qu'il portait, devenu une arme inutile, retardait sa course; il s'en débarrassa brusquement : ce fut ce qui le sauva : l'ours, curieux d'examiner cet objet, le flaire, le retourne, le mordille, — sans perdre de vue toutefois le fuyard, — qui mettait à profit, comme l'on pense, cet instant de répit.

Mais l'ours abandonne le harpon, et le voilà de plus belle gambadant avec des sauts énormes, le voilà de nouveau aux trousses de notre homme.

Il arrivait sur les talons du malheureux, quand celui-ci, se sentant près d'être atteint, met à profit ce qui vient de se passer sous ses yeux, et abandonne à la cruelle bête une de ses grosses mitaines. Le moyen réussit au delà de toute espérance; cet objet suffit à suspendre pendant une minute ou deux la course du redoutable animal. Joe (ou Tom) respire et retrouve quelques forces. Mais la chasse a recommencé plus ardente. Nouvelle mitaine; même jeu de l'ours; puis c'est le tour du chapeau goudronné, — mieux vaut faire le sacrifice de son chapeau que de sa tête!

L'ours comprend enfin le stratagème qui lui est opposé et, de ses ongles et de ses dents, met promptement en pièces le fâcheux chapeau. Sa fureur semble s'en être accrue. C'en est fait, Smith (ou Butler) va succomber. Heureusement, du navire, des amis arrivent,

et à leur tour attaquent vigoureusement l'ours qui, devant le nombre, opère une honorable retraite. Notre chasseur, bien que secouru, poursuivait sa course. Il ne voyait de salut que dans le navire. Bien sûr que sans ce refuge il courrait encore à cette heure...

Les Esquimaux, à défaut de force, emploient la ruse; mais les hommes des pays du soleil ont d'autres armes : les matelots d'un navire arrêté dans les glaces ont signalé, au point du jour, trois ours se dirigeant du côté du stationnement. C'est une femelle suivie de ses deux petits. Insensibles comme leurs pareils aux froids les plus intenses, ils marchent lourdement vers un foyer à demi éteint où se trouvent les restes d'un walrus, et se jettent avidement sur cette proie.

Ils sont venus peut-être de fort loin, car l'ours a le sens de l'odorat très développé et sent à une très grande distance l'odeur d'une baleine morte ou d'un morceau de graisse jeté dans le feu.

Tandis que l'ourse procédait à la distribution des vivres, se réservant la plus petite part et donnant la plus grosse à ses petits, les matelots embusqués firent feu; les deux oursons tombent morts, mais la mère n'est pas mortellement atteinte. Elle s'abandonne à un véritable désespoir, faisant entendre des gémissements lamentables, s'efforçant d'appeler à elle ses petits; de ses pattes courtes et fortes, elle les secouait; elle les remuait du bout de son museau pointu, ne comprenant rien à leur immobilité; elle plaçait devant eux ce qu'il restait des débris et le leur dépeçait, puis sans cesser de gémir la pauvre bête s'éloignait de quelques pas, s'arrêtait pour appeler de nouveau ses petits et les forcer à la suivre.

Enfin, elle sembla soupçonner la vérité et, revenant près des oursons immobiles, elle lécha le sang qui coulait de leurs blessures. Quand elle fut sûre que ses petits étaient morts, elle se tourna vers le navire en poussant des hurlements épouvantables. L'œil sanglant, les narines ouvertes, son long poil jaunâtre hérissé, tout annonçait la fureur de l'ourse et sa soif de vengeance. Une nouvelle décharge l'atteignit mortellement cette fois, et se sentant perdue, elle alla se coucher, pour mourir, auprès de ses nourrissons.

Nous avons dit que vis-à-vis de l'ours polaire les Esquimaux usent

surtout de ruse. Les Sibériens sont beaucoup plus courageux. Wrangel, dans la relation de son voyage dans le nord de la Sibérie, raconte de merveilleuses histoires de chasseurs, notamment le trait suivant que l'on trouvera, à n'en pas douter, d'une extrême hardiesse :

Un Youkaguire et son fils s'étaient mis en route pour aller chasser le renard ; mais après avoir passablement couru ils durent s'avouer malheureux dans leur chasse, et ils s'en retournaient chez eux, lorsqu'ils découvrirent un ours dormant dans sa tanière. Bien qu'ils n'eussent point de fusil, nos intrépides chasseurs se décidèrent à tenter une attaque, et voici comment ils s'y prirent : la tanière avait deux issues ; le père s'adossa à l'une de ces issues de manière à la boucher de ses larges épaules, tandis que son fils, armé de sa pokoliouga (1), se mettait en devoir d'attaquer l'ours. L'animal, blessé au milieu de son sommeil, songea tout d'abord à la retraite, et s'élança vers l'issue gardée comme on sait ; ce fut en vain qu'il essaya d'entamer à coups de griffes la peau lisse et bien tendue de la pelisse du robuste Youkaguire, que rien ne put ébranler et qui garda son poste périlleux jusqu'au moment où le jeune homme, redoublant d'efforts, acheva de tuer l'ours.

De pareilles témérités se payent parfois assez cher ; l'exemple suivant en est la preuve.

Un autre Youkaguire, qui remontait en bateau la Kolima, aperçut un grand ours noir sur le rivage, déterrante des racines et cherchant à dénicher des souris. L'animal paraissait tellement préoccupé, que le courageux Youkaguire conçut l'espoir de s'en approcher sans être aperçu, pour le tuer d'un coup de couteau, seule arme qu'il possédât. Le Youkaguire, sans faire aucun bruit, aborda à la rive. Chose surprenante ! il parvint à s'approcher de l'ours, saisit une des pattes de derrière et s'apprêtait à le frapper de son couteau, lorsque l'animal, qui se vit en danger, se mit à fuir de toute sa vitesse, entraînant son ennemi à travers plaines et montagnes ; mais celui-ci ne lâchait point prise, il espérait que son intraitable captif s'arrêterait et qu'il pourrait alors l'attaquer corps à corps ; mais enfin, meurtri et ensan-

(1) Couteau de chasse fixé à un long manche.

glanté, le hardi chasseur fut forcé d'abandonner cette proie qu'il avait pu un moment considérer comme sûre.

Le renne, dont les Lapons, les Samoyèdes, les Tchouktchas possèdent de nombreux troupeaux, est aussi l'objet d'une chasse fructueuse.

C'est grâce à des stratagèmes fort curieux que les Esquimaux et les Indiens de l'Amérique du Nord parviennent à tuer le renne ou caribou et l'élan nommé aussi orignal.

Fig. 53. — Dépôt de vivres mis au pillage par les ours.

Nous raconterons leurs chasses dans notre tableau de l'Amérique britannique, où elles figureront à une meilleure place, ces moyens de chasse appartenant surtout aux sauvages Indiens qui battent le pays pour le plus grand profit de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Les grands froids de l'hiver affectent le renne, à ce point qu'il se retire dans la partie la plus épaisse des bois, où il demeure dans un état d'immobilité léthargique.

Les riverains de la Kolima attendent à la fin de l'automne le moment où les rennes traversent ce cours d'eau, se dirigeant vers l'occident, pour les surprendre au passage. Ils disposent dans d'étroits défilés des nœuds coulants faits avec des courroies, ou bien ils les poussent vers des enclos de broussailles n'ayant qu'une seule ouver-

ture, placée de telle sorte qu'après être entré l'animal ne peut plus sortir.

Les chasseurs qui, au printemps, vont chasser les rennes dans la toundra, se mettent en campagne par petites troupes composées de quelques hommes à cheval, munis chacun d'une petite nacelle, — une « vetka » — attachée à leur selle, et devant servir à traverser les nombreux cours d'eau qu'on doit rencontrer.

Le talent des chasseurs consiste à entourer un troupeau de rennes et à obliger ces animaux à se jeter à l'eau dans quelque lac ou dans une rivière. Si les chasseurs obtiennent ce résultat, ils lancent leurs légères vetkas et poursuivent le renne dans l'eau ; le renne ne nage que lentement : il est vite atteint par un des chasseurs, qui lui plonge son couteau à long manche dans les flancs.

Les bêtes ainsi tuées sont enfouies dans la terre à la profondeur où elle ne dégèle pas. Au commencement de l'hiver les chasseurs reviennent en traîneaux pour les enlever ; mais souvent ils ne trouvent que les carcasses de leurs rennes qui ont été déterrés et mangés par les loups.

Au printemps aussi, comme il se forme fréquemment pendant la nuit une légère croûte glacée à la surface de la neige ramollie par les premiers rayons du soleil, les chasseurs en profitent pour poursuivre, en léger traîneau attelé de chiens, le renne, — et de même l'élan. Le poids de l'animal ne tarde pas à lui faire briser cette glace si mince, il enfonce et devient une facile proie.

Dès les premières chaleurs humides de l'été, il s'élève des plaines marécageuses du nord de la Sibérie des myriades de moustiques, — surtout dans le voisinage des grands cours d'eau. Bientôt les plaines se couvrent d'une épaisse fumée : elle provient de grands tas de mousse et de bois vert auxquels on met le feu, — des « dimokours », — pour écarter par l'âcreté de la fumée les moustiques qui s'abattent sur le pays. Sans exagération, leurs épaisses phalanges, sous forme de nuages, obscurcissent le ciel.

Les rennes sont alors forcés d'abandonner les forêts pour se rendre sur le rivage de la mer où l'air est plus froid. Ils émigrent par milliers. D'autres se rassemblent au bord des rivières pour se plonger dans

l'eau, seul refuge contre la piqure des moustiques. Les indigènes apostés aux environs des fleuves et des lacs les tuent facilement en grand nombre. Un bon chasseur peut tuer, dans une saison, une centaine de rennes en les poursuivant, comme nous l'avons dit, jusqu'au milieu de l'eau.

Les Yakoutes de la région des toundras du nord-ouest de la Sibérie s'enfoncent à cheval dans les forêts ; armés de leur « palma », — cou-

Fig. 54. — Chasse aux morses.

teau de chasse à lame très large, — ils courent sus aux rennes et les égorgent.

Les chasseurs de rennes poursuivent aussi l'élan dans les marais, dans les taillis, au milieu de l'eau. C'est toujours une belle capture et qui vaut le mal qu'on peut se donner. Aussi Indiens de l'Amérique ou indigènes de la Sibérie ne négligent-ils rien pour y parvenir.

On raconte l'aventure d'un Sibérien qui, en traversant la Kolima en bateau, aperçut un élan qui se baignait dans le fleuve ; persuadé qu'il ne pourrait charger cette énorme bête dans son bateau, même

après avoir réussi à l'égorger dans l'eau, le chasseur imagina de lancer à l'élan un nœud coulant pour l'entraîner ensuite vers les bords de la rivière et lui donner la mort. Mais ce calcul fut mis en défaut; car à peine le nœud coulant ent-il été envoyé que l'animal, qui se sentit pris, et dont les longues jambes atteignaient le fond de la rivière, partit de toute sa vitesse, entraînant batelier et bateau. Notre chasseur eut encore la chance de pouvoir abandonner cet équipage incommode en se jetant à l'eau.

Les Sibériens se réunissent en troupes pour aller chasser l'élan et le béliet sauvage aux caps Baranoff, de la péninsule Tchouktche.

Le renard bleu, nommé aussi renard polaire ou isatis, est très nombreux dans la région des toundras habitée par les Tongouses. Les promichlénicks, — qui sont à la fois des chasseurs déterminés, des trappeurs et des marchands de fourrures, voire même des chercheurs de dents de mammoth, — leur font une guerre d'extermination, en leur dressant des pièges. Souvent la triste uniformité d'une plaine de neige, unie et sans bornes, avec la mer Glaciale pour horizon, n'est interrompue que par ces pièges à renards.

Celui qui est le plus en usage se compose d'une poutre dont une des extrémités est élevée diagonalement au-dessus d'une sorte de caisse, qui renferme l'appât: si l'animal y touche, le ressort s'échappe, la poutre tombe sur lui et le retient jusqu'à l'arrivée du trappeur.

Un genre de chasse particulier aux Youkaguïres, établis sur les rives de l'Aniouy et de l'Omolone, ainsi qu'aux Yakoutes répandus sur les montagnes et dans les forêts qui avoisinent Sredné-Kolimsk, consiste à lancer des chiens, dressés exprès, à la poursuite des renards. — Ils emploient le même moyen pour la chasse des zibelines et des écrevilles.

Les Russes établis dans le nord de la Sibérie, — et qui sont pour la plupart, nous l'avons dit, des descendants d'anciens déportés, — emploient les armes à feu et sont plus véritablement chasseurs. Ils savent découvrir le terrier du renard. Qu'un glapisement aigu éveille leur attention, ils approchent avec précaution et bientôt tout leur indique la présence de l'animal dont ils convoitent les dépouilles: le sol fertilisé en quelque sorte, et où apparaissent divers saxifrages et les étoiles

dorées de la potentille qui illuminent un tapis de verdure, puis les trous de lemmings et d'hermines, ces petites bêtes dont le renard fait sa nourriture, enfin des « caches » où gisent les lemmings tués par eux et mis de côté pour l'hiver ; le sol est aussi jonché d'ailes de toutes jeunes bernaches, débris des razzias du dernier été.

Le renard bleu ressemble beaucoup à notre renard, mais il n'en a nullement les mœurs. Quoique très rusé, il est tellement esclave de ses habitudes qu'il n'aperçoit pas les périls auxquels l'exposent ses instincts.

Fig. 55. — Le renard polaire.

Ce renard est petit, il a les pattes courtes, le museau obtus et fort, les oreilles mignonnes et arrondies ; son pelage épais, à longs poils, change de couleur suivant la saison : ainsi, l'été, il est d'une couleur terreuse, et l'hiver, blanc ou bleu de glace avec des reflets de mine de plomb ou d'ardoise.

Sa fourrure, si appréciée, sert à faire des pelisses qui valent parfois,

en Russie, de trente à quarante mille francs. Ceci exige une explication, car une peau de renard bleu n'est pas achetée aux chasseurs plus de cent ou de cent cinquante francs. C'est que les quatre pattes seules de l'animal sont utilisées pour la fourrure. Jugez s'il en faut pour une pelisse ! Le reste de la peau n'est nullement considéré comme fourrure de luxe ; on le donne par-dessus le marché. Personne ne l'emploierait en Sibérie, ni en Russie ; mais en Angleterre, en Allemagne, et même en France, on n'y regarde pas de si près... Nous sommes fâchés d'enlever sur ce point une illusion à plus d'une de nos élégantes lectrices.

Le renard bleu procure aux chasseurs des bénéfices tellement assurés qu'il n'est pas rare d'en voir parmi eux élever les « jeunes » jusqu'à ce

que leur fourrure ait acquis tout son prix. On prétend même qu'il se trouve des femmes assez pauvres pour partager le lait de leur enfant avec trois ou quatre renards bleus nouveau-nés.

Partout où ces renards, que l'on rencontre ordinairement en troupes, croient n'avoir rien à craindre de l'homme, ils ne se donnent point la peine de creuser des terriers ; ils se cachent parmi les pierres, dans les buissons, pour y guetter leur proie. Pour atteindre les lemmings dont il fait sa principale nourriture, le renard bleu traverse des rivières et même des bras de mer à la suite de ces rongeurs. Il se montre très friand des oiseaux de mer ou de rivage, tels que pluviers et gélinotes, ainsi que des œufs de ces volatiles.

Il y a de curieux exemples d'une sorte de naïveté chez le renard polaire qui s'associe mal à la ruse ordinaire de tous les renards, et qui, du reste, ne fait pas défaut à ceux-ci. Ainsi tel chasseur a fait feu plusieurs fois sur un renard bleu qui s'obstinait malgré cela à le suivre comme l'aurait pu faire un chien bien dressé ; un autre en a attrapé un avec les mains : l'animal était venu s'asseoir devant lui et le regardait avec curiosité. Si l'on dépouille dans le voisinage des renards une bête quelconque, ils arrivent pour prendre leur part du butin au risque de recevoir de très près quelque coup de couteau.

A côté de cela, ils savent, aux yeux des chasseurs, creuser le sol pour y enfouir un castor, un ours même, qu'ils auront trouvé mort, et si bien, qu'il est difficile de découvrir leur cachette ; ils viennent la nuit manger les entrailles des animaux tués par les chasseurs et que ceux-ci placent très près d'eux pour faire meilleure garde ; et en outre ils enlèvent aux chasseurs endormis, — comme pour le plaisir de dérober, — les bonnets qu'ils ont sur la tête, leurs gants, les peaux qui leur servent de couvertures ; ils rongent le cuir de leurs chaussures ; on les a vus aussi manger le nez et les doigts d'hommes morts pendant qu'on creusait leur fosse ; enfin ils attaquent les malades et les blessés.

« Ils sont si voraces, a écrit au siècle dernier le navigateur Steller, qu'on pouvait d'une main leur tendre un morceau de viande, et de l'autre leur donner un coup de hache. Nous nous tenions à côté d'un cadavre de phoque, armés de bâtons, fermant les yeux, faisant semblant de ne point voir ; ils arrivaient aussitôt, se mettaient à manger, et se lais-

Fig. 56. — Les renards maraudeurs.

saient assommer sans qu'aucun d'eux essayât de fuir. Nous creusions un trou, dans lequel nous jetions de la viande ; à peine avions-nous les talons tournés, que déjà le trou était plein de renards qu'il nous était facile d'assommer à coups de bâtons. Nous ne tenions aucun compte de leur belle fourrure ; cependant nous étions avec eux en guerre continue comme avec nos plus grands ennemis. Tous les matins, nous traînions par la queue, sur la place d'exécution, ceux que nous avions pris vivants. » Et ici on va voir jusqu'où peut aller l'exaspération des voyageurs à qui ces animaux ne laissent aucun repos et qui usent envers eux de cruelles représailles. « Aux uns, dit Steller, nous coupions la tête, aux autres on brisait les membres ; ou encore on les pendait deux à deux par les pieds, et ils se mordaient alors l'un l'autre jusqu'à la mort ; on en brûlait quelques-uns, on en faisait périr à coups de fouet. Le plus amusant était d'en tenir un par la queue, et de la lui couper tandis qu'il tirait de toutes ses forces pour se sauver ; il faisait alors quelques pas et tournait plus de vingt fois en rond. Cela ne les éloignait cependant pas de nos habitations, et finalement, on en vit dans l'île un grand nombre sans queue, ou courant sur deux ou trois pattes. »

Les Samoyèdes chassent le renard polaire au moment des fortes neiges. En cette saison les isatis se bâtissent un couloir au fond duquel ils se blottissent. Les chasseurs creusent la neige avec un bois de renne, saisissent le renard par la queue et lui brisent la tête contre une pierre. Pour bien s'assurer que la bête est dans son terrier, le chasseur met l'oreille à l'ouverture du couloir et creuse dans la neige avec sa pelle. Le renard, mis en éveil, manifeste sa présence par des bâillements, et des éternûments.

Quelques mots sur le renard argenté, ou renard noir. Il a les formes et les habitudes du renard ordinaire ; mais sa forte taille lui donne plus de hardiesse pour attaquer des animaux d'une certaine grosseur ; le pelage de ce renard est d'un noir de suie piqué ou glacé de blanc, excepté aux oreilles, aux épaules et à la queue, où il est d'un noir pur. Pressé par la faim, on prétend qu'il est très audacieux.

La chasse aux oiseaux de passage se partage en plusieurs périodes. On commence par les canards, qui sont les premiers à muer ; puis arrivent les oies, et enfin les cygnes. C'est à la fin d'avril qu'apparaissent

les premiers oiseaux de passage. A partir de ce moment des nuées de gibier emplumé accourent par colonnes pressées et bifurquées vers les plages arctiques. Les chasseurs s'embusquent sur les bords des rivières, où les oiseaux fatigués viennent se poser par milliers. C'est à coups de bâton qu'ils les tuent.

Les chiens de la région arctique sont utilisés, — on l'a vu, — pour plusieurs genres de chasse ; dans toutes ils apportent beaucoup d'ardeur, et, quand il le faut, ce qui leur reste de férocity naturelle. Par le flair

Fig. 57. — Sur les côtes du Groënland.

ils reconnaissent la présence d'un ours ou d'un renne à quatre ou cinq cents mètres.

Ces chiens montrent beaucoup de sagacité comme auxiliaires de leurs maîtres, lorsque ceux-ci sont obligés, au milieu des privations de l'hiver, de poursuivre le phoque dans les retraites que cet amphibie se ménage sous la glace. Le chien de l'Esquiman ou du Tongouse aperçoit à un demi-kilomètre le trou d'un phoque à la surface de la banquise.

Ceci nous servira de transition pour dire quelques mots de la pêche.

La manière la plus ordinaire de s'emparer des phoques, est de les guetter au bord du trou qu'ils font dans la glace et les harponner. Guidé par les chiens, le pêcheur arrive aisément jusqu'à ces trous. Alors, il sonde la neige avec son harpon à une profondeur de deux ou trois pieds,

— car le phoque fait son trou à travers la glace ; mais il s'arrête souvent à la couche de neige. Une fois aposté, le pêcheur attend patiemment que le phoque vienne respirer.

Aussitôt qu'il l'aperçoit à travers la neige, il lui lance son harpon et, le plus souvent, il l'atteint du premier coup. Le phoque plonge ; mais une ligne attachée au fer du harpon ne le laisse pas s'éloigner bien loin ; le phoque blessé est vite à bout de forces. Alors par le trou agrandi, débarrassé de la neige, le pêcheur l'attire à lui, heureux d'une capture qui doit fournir tant de choses à son existence.

Les Esquimaux du Groënland se hasardent dans leurs kayaks, ces bateaux faits de peaux de phoques, à attaquer la baleine, — le plus gros animal de la création. On voit dans les premières salles du musée ethnographique de Paris, les instruments primitifs qui suffisent à ces hommes pour venir à bout de l'énorme cétacé.

Dans toute la région arctique les rivières sont fort poissonneuses. « La nature, comme une bonne mère, a dit notre poète Regnard, refusant à ces peuples la fertilité de la terre leur accorde l'abondance des eaux. »

Les riverains des fleuves sibériens pêchent au filet, et avec des tramails faits en baguettes de saule entrelacées.

Il y a la pêche d'été et la pêche d'automne, qui se prolonge jusqu'au mois de décembre. Pour cette dernière pêche on pratique des ouvertures à travers la glace qui dès les premiers jours d'octobre reconvre la surface des fleuves, principalement vers leur embouchure, et l'on y introduit des filets de crin.

En automne, on pêche aussi en abondance, aux embouchures des fleuves, les harengs, qui abandonnent la mer au moment où elle gèle. Les plus gros harengs sont ceux de la Kolima ; il y en a aussi beaucoup, mais moins beaux, dans l'Indiguirka et la Yana. En général les poissons des fleuves sibériens sont d'une fort belle taille et leur chair est très délicate.

V.

La mer libre du pôle nord. — Edw. Parry. — Le docteur Kane et le steward Morton. — Le docteur Hayes. — Aug. Petermann. — Le capitaine Osborne. — Gustave Lambert. — Expéditions récentes. — Le *Tegethoff*. — Le *Polaris*. — L'*Alert* et la *Discovery*. — Y a-t-il véritablement une mer libre au pôle? — Opinions du capitaine Nares, de Petermann, de Nordenskiöld. — Conciliation des diverses hypothèses. — Les naufragés du *Polaris*. — Six mois sur un glaçon. — Quelques observations physiques à propos de la mer libre du pôle. — Les trois pôles du froid au nord. — Densité de l'air. — Formation de la glace. — Les polynias. — Les courants. — Le gulf-stream. — Le courant du détroit de Behring.

Abordons franchement la plus intéressante des questions qui se présentent quand on étudie le pôle nord : l'existence plus ou moins problématique d'une mer libre.

Dans son dernier voyage, exécuté en 1827, Parry, abandonnant la voie des mers occidentales qu'il avait suivie jusque-là, pointa directement au nord par l'est du Groënland. Parti en traîneau de l'île la plus septentrionale du Spitzberg, il s'avança sur les glaces un peu plus loin que le 82° degré (1) ; mais entraîné sans cesse vers le sud par les champs flottants qui le portaient et qui dérivaien avec ces courants dont nous avons parlé, il ne lui fut pas possible de lutter longtemps de vitesse avec eux et il dut rebrousser chemin, pénétré du regret de ne pouvoir franchir les deux cents lieues qui le séparaient encore du pôle.

Les pluies qui ne cessaient de tomber, l'absence de toute terre en vue, la profondeur de la mer, dont la sonde ne trouvait pas le fond à neuf mille mètres (sous le 82° degré) tout convainquit l'intrépide navigateur de l'existence d'une mer libre au pôle. Il lui répugnait d'admettre qu'un océan sillonné de courants et dont la profondeur est insondable puisse être emprisonné sous des glaces éternelles.

(1) Exactement : 82° 45' 15".

D'autre part, au cours des nombreuses expéditions envoyées à la recherche de sir John Franklin, on avait aperçu à diverses reprises, au nord des détroits de l'océan Glacial, des eaux offrant un libre accès à la navigation. Si c'était là cette mer dégagée de glaces que les théories récentes sur les courants, la marche suivie par les glaces au moment de la débâcle annuelle, les températures diverses observées sous une même latitude, avaient laissé si fortement soupçonner? Serait-il possible qu'il y eût au pôle boréal, sous un climat plus doux, une mer tout à fait libre? un continent? des terres habitées? Telles sont les questions qui se trouvèrent inopinément posées.

Le docteur Elisah Kane, désigné en 1853 par l'amirauté américaine pour commander la seconde expédition que les États-Unis envoyaient à la recherche du capitaine Franklin, se promettait bien, en outre du principal objet de son expédition, d'éclaircir l'une ou l'autre de ces questions si intéressantes. Il partit de New-York le 30 mai de la même année, sur le brick l'*Advance*. Le 27 juillet, il atteignait la baie de Melville, encombrée d'icebergs. Il se dirigeait vers le détroit de Smith. Le 6 du mois suivant il doubla le cap Alexandre, qui forme l'entrée de ce détroit.

La difficulté d'aller beaucoup plus loin à cause de l'accumulation des glaces lui fit choisir pour quartier d'hiver le havre de Rensselaër. Il y demeura depuis le 10 septembre de cette année jusqu'au 17 mai 1855, se livrant à d'utiles observations, visité par les Esquimaux du campement d'Etah, le plus septentrional que l'on connaisse, et cultivant leur amitié.

Kane avait avec lui le docteur Hayes, qui depuis a accompli un nouveau voyage d'exploration, et le steward Morton, qui s'est acquis une réelle célébrité.

Quand il fallut quitter le havre de Rensselaer, Kane dut abandonner son petit navire et revenir dans trois embarcations, et, avec des provisions insuffisantes, traverser un espace de quatre cents lieues, tantôt sur la glace, tantôt par eau, pour atteindre l'établissement danois d'Uppernawick. C'est des suites des fatigues éprouvées par lui dans ce voyage, que le docteur Kane est mort (en 1857).

A son retour, Kane affirma l'existence d'une mer libre au pôle. Il ne

Fig. 58. — *L'Adavance en péril.*

l'avait pas vue, mais il croyait au témoignage d'un de ses compagnons. Le steward Morton, parti en traîneau pour reconnaître le littoral du Groënland, au delà du glacier de Humboldt, et l'extrémité la plus septentrionale du détroit de Smith, accompagné d'un interprète groënlandais, obtint en effet le résultat le plus important de l'expédition tout entière. Le 24 juin, il atteignit le promontoire élevé où cesse le détroit (le cap Indépendance) et se trouva en présence d'une mer large, aux eaux entièrement libres.

Du haut du cap qui a reçu le nom de Constitution, Morton vit, à 480 pieds au-dessous de lui, cet océan si longtemps cherché au nord des régions arctiques.

Son œil embrassait un espace d'environ mille ou douze cents lieues carrées, où ne flottait aucun glaçon.

La mer, agitée par un vent du nord violent, qui souffla de cette direction pendant plus de cinquante heures, venait battre de ses flots verdâtres les falaises abruptes du cap. Le flux et le reflux se montraient sensiblement. A droite, la côte s'infléchissait vers l'est et s'arrondissait en golfe ; à gauche le rivage occidental du canal Robeson se prolongeait jusqu'au 83° parallèle et semblait se terminer par une chaîne de montagnes dont la hauteur du pic principal pouvait être évaluée à trois mille mètres.

Le cap Indépendance est situé au delà du 81° degré, latitude qui paraît être le point extrême de cette partie du Groënland nommée Terre de Washington. Morton y arbora les couleurs de l'Union américaine.

La découverte fortuite de ces eaux libres n'était pas pour Kane et ses compagnons un fait isolé. Des Esquimaux leur avaient donné l'assurance qu'à l'extrémité septentrionale du détroit de Smith se trouvait une grande île jadis habitée, dont le nom est Ummigsmac (île du bœuf musqué), baignée chaque été par une mer navigable. A Uppernawick, Kane avait aussi entendu parler de cette île voisine du pôle (en admettant que les rapports des Esquimaux fussent fondés). Mais en laissant de côté ces témoignages, il trouvait dans ses propres observations d'autres preuves plus sérieuses, concordant avec le rapport du steward Morton.

Kane nota que lorsque vient le printemps, de nombreux troupeaux de quadrupèdes partent du littoral du continent américain, et, traver-

sant le détroit sur la glace solide encore, se répandent sur les diverses îles du labyrinthe polaire. C'est ainsi que les rennes s'avancent jusqu'au 80° degré de latitude. Les oiseaux dépassent de plusieurs degrés cette limite, et s'en vont par vols épais faire leur ponte annuelle sur les rochers des îles les plus septentrionales, comme s'ils étaient sûrs de trouver sous le pôle un climat plus doux, des eaux libres, des terres moins froides, que leur instinct leur fait deviner.

Fig. 59. — Baie de Melville.

Un fait certain encore, c'est que la vie animale, qui avait fait défaut à l'expédition dans le sud, apparut « d'une manière saisissante » à Morton et à son guide esquimau, lorsqu'ils eurent atteint le littoral de la mer libre. Là, l'eider, le canard royal, l'oie de Brent, étaient si nombreux que les voyageurs en abattaient deux d'un seul coup de fusil. « L'oie de Brent, dit le docteur Kane, est bien connue du voyageur polaire comme un oiseau émigrant du continent américain. Ainsi que ceux de la même famille, cet oiseau se nourrit de matières végétales, généralement de plantes marines avec les mollusques qui y adhèrent. Il est rarement vu dans l'intérieur des terres, et ses habi-

tudes en font un indice de la présence de l'eau... Les rochers étaient convertis d'hirondelles de mer, oiseaux qui ne vivent qu'auprès d'une eau libre, et qui y étaient déjà au moment de la ponte... Tous ces oiseaux occupaient les premiers milles du canal Kennedy ; c'est le nom que prend vers sa fin le détroit de Smith depuis le commencement de l'eau libre ; mais plus au nord, ils étaient remplacées par des oiseaux nageurs. Les mouettes étaient représentées par quatre espèces au moins. » Un peu plus avant, Morton remarqua le pétrel arctique, oiseau

Fig. 60. — Cap York, dans la baie de Melville.

qui n'avait pas été vu depuis que l'expédition avait quitté les parages fréquentés par les baleiniers anglais, à plus de 200 milles au sud. Le docteur Kane fait remarquer que la nourriture du pétrel, essentiellement marine, consiste surtout en petits poissons nommés acalèphes, et il ajoute : « Il s'attroupe rarement, excepté dans les parages fréquentés par les baleines et les plus grands animaux de l'Océan ». Sur les bords de la mer libre, « des troupes de ces pétrels se balançaient au-dessus de la crête des vagues, comme le font les représentants de la même espèce dans les climats plus doux... Il est impossible, en rappelant les faits relatifs à la découverte d'une mer libre, — la neige fondue sur les rochers, les bandes d'oiseaux marins, la végétation de-

venant de plus en plus abondante, l'élévation du thermomètre dans l'eau, — de ne pas être frappé de l'existence probable d'un climat plus doux vers le pôle. »

Morton constata que les rivages n'étaient pas privés de toute végétation ; elle s'y montrait relativement active ; plusieurs espèces de fleurs, lychnis, hespéris, joubarbe, etc., s'épanouissaient à la lumière... La vie

Fig. 61. — Cap Alexandre.

semblait réellement renaître sous ces latitudes qui se rapprochaient du pôle.

Ce n'était pas la première fois, — nous l'avons dit, — que des navigateurs apercevaient des eaux navigables au nord des détroits où ils s'étaient engagés. Plusieurs déjà avaient cru trouver la fameuse mer, objet de tant d'aspirations. Aussi les conclusions du docteur Kane furent-elles timides.

Rappelant les prétendues découvertes faites par ses prédécesseurs, « toutes, disait-il, ont été illusoires, bien que notées avec une parfaite

bonne foi et plusieurs peuvent penser que mon observation, quoique faite sur une plus grande échelle, doit se ranger dans la même catégorie. Mais la mer que je me suis hasardé à appeler « libre », a été suivie pendant nombre de milles le long de la côte, et vue d'une élévation de 480 pieds, sans limite à l'horizon et sans glaces à la surface, — mer véritable se soulevant et se brisant contre les rochers du rivage. »

Tel était l'état de la question lorsque le docteur Hayes entreprit un nouveau voyage aux mêmes lieux. Le plan de l'entreprise qu'il a exécutée en 1860, Hayes l'avait formé à l'époque où il faisait partie, en qualité de chirurgien, de l'expédition de son compatriote Kane. Dans ce premier voyage, c'est lui qui avait découvert la terre de Grinnell, faisant face, dans le détroit de Smith, au littoral d'où Morton a signalé une mer libre.

Il espérait ouvrir assez loin parmi les glaçons une route à son navire, puis, à l'aide des chiens indigènes, transporter sur la banquise un canot, et enfin, « si pareille fortune » lui était réservée, « se lancer dans la mer libre, pour continuer sa route vers le nord. » « Convaincu, disait le docteur Hayes, que l'Océan ne peut être gelé autour du pôle nord, qu'une vaste mer libre, dont l'étendue varie selon les saisons, se trouve encadrée dans la formidable ceinture de glaces qui a défié tant d'audacieux assauts, je désirais ajouter encore aux preuves accumulées à cet égard, d'abord par les anciens navigateurs hollandais et anglais, plus tard par Scoresby, Wrangel, Parry, Kane. »

Le docteur Hayes retrouva ces eaux libres, — du moins à ce qu'il a prétendu, — et il les contempla d'un autre point du littoral de cet océan présumé.

Parti le 4 avril 1861, en traîneau, il s'avança bien près du 82^e degré. Le 18 mai, après une pénible marche de quarante-six jours il arrivait à la baie de lady Franklin. Là, il escalada une pente escarpée et se hissa sur une saillie de rochers à huit cents pieds environ au-dessus de la mer. O bonheur ! au-dessous, « la mer étalait sa nappe immense, bigarrée de taches blanches ou sombres, ces dernières indiquant les endroits où la glace était presque détruite, ou avait entièrement disparu ; au large, ces taches devenaient plus foncées et plus nombreuses,

Fig. 62. — Le départ du traineau.

jusqu'à ce que, formant une bande d'un bleu noirâtre, elles se confondissent avec la zone du ciel où se reflétaient leurs eaux. Les vieux et durs champs de glace (dont les moins grands mesuraient à peine moins d'un kilomètre), et les rampes massives et les débris amoncelés qui en marquaient les bords, étaient les seules parties de cette vaste étendue qui conservassent encore la blancheur et la solidité de l'hiver. »

« Tout me le démontrait, ajoute le docteur Hayes, j'avais atteint les rivages du bassin polaire, l'Océan dormait à mes pieds ! Terminée par le promontoire qui, là-bas, se dessinait sur l'horizon, cette terre que je foulais était une grande saillie se projetant au nord, comme le Séverro Vostochnoï, hors de la côte opposée de Sibérie. Le petit ourlet de glace qui bordait les rives s'usait rapidement. Avant un mois la mer entière, aussi libre de glaces que les eaux du nord de la baie de Baffin, ne serait obstruée que par quelque banquise flottante, errant çà et là au gré des courants et de la tempête. »

L'approche du printemps, le dégel rapide, obligeaient le docteur Hayes à revenir en arrière pour ne pas compromettre son retour aux côtes groënlandaises. Son but était, du reste, atteint. Il avait pu hisser ses pavillons sur le point le plus septentrional où l'on fût parvenu jusqu'alors dans ces régions, et ce point était justement baigné par un océan inconnu...

Mais le navigateur quittait avec peine ces lieux. Ils exerçaient sur lui une fascination puissante : « Notre proximité de l'axe du globe, a-t-il écrit dans sa relation, la certitude que de nos pieds nous touchions une mer placée bien au delà des limites des découvertes précédentes, les pensées qui me traversaient l'esprit en contemplant cette vaste mer qui s'étendait devant nous, l'idée que peut-être ces eaux ceintes de glaces baignent les rivages d'îles lointaines où vivent des êtres d'une race inconnue, tout cela paraissait donner je ne sais quoi de mystérieux à l'air même que nous respirions ; tout cela excitait notre curiosité et fortifiait ma résolution de me lancer sur cet océan et d'en reconnaître les limites les plus reculées. Je me rappelais toutes les générations de braves marins, qui, par les glaces, et malgré les glaces, ont voulu atteindre cette mer, et il me semblait que les esprits de ces hommes héroïques, dont l'expérience m'a guidé jusqu'ici,

descendaient sur moi pour m'encourager encore. Je touchais pour ainsi dire « la grande et notable chose » qui avait inspiré le zèle du hardi Frobisher; j'avais accompli le rêve de l'incomparable Parry! »

Kane et Hayes ont proclamé leur découverte. L'un et l'autre ont publié, de leurs voyages, des relations qui ont été lues avec avidité. Le docteur Hayes n'a pas hésité à intituler son livre : *La Mer libre du pôle*.

Et cependant le doute est loin d'être dissipé. Ces eaux navigables peuvent-elles conduire jusqu'au pôle boréal? Sont-elles exemptes de glaces en tous temps? Occupent-elles le pôle lui-même, ou baignent-

Fig. 63. — Dernière étape vers le Nord.

elles un continent polaire auquel elles permettraient d'atteindre aisément? Est-il possible, enfin, dans l'état de la science nautique, de dépasser le pôle sur ces eaux, pour revenir par un autre hémisphère dans le monde connu? En d'autres termes, le détroit qui sépare l'Asie et l'Amérique offrirait-il une issue à un navire qui, entré dans les régions arctiques entre l'Amérique et l'Europe, aurait atteint et dépassé le pôle?

Pour savoir définitivement à quoi s'en tenir sur ces divers points, Petermann en Allemagne, le capitaine Osborn en Angleterre, Gustave Lambert en France, étudièrent, préparèrent ou entreprirent même (comme l'a fait Aug. Petermann) de nouvelles expéditions qui devaient surpasser en hardiesse toutes celles successivement tentées par tant de navigateurs audacieux.

On connaît la fin du capitaine Lambert, tué pendant le siège de Paris ; après sa mort, l'hypothèse d'une mer libre au pôle nord a été à peu près abandonnée. Mais d'une manière générale les programmes scientifiques des expéditions futures se sont enrichis.

Les exigences se multiplient : les courants aériens et maritimes, la température de l'eau et de l'air, la pression atmosphérique et les marées, les variations de la pesanteur, celles de la direction et de l'intensité des forces magnétiques, les causes des aurores boréales, la formation et le développement des glaciers, et d'autres importantes lois de la physique du globe, constituent un ensemble de données encore assez confuses, qui ne peuvent que gagner à être étudiées sur place.

Après la découverte réelle ou illusoire de Kane, confirmée pourtant par Hayes, d'autres expéditions se formèrent pour aller contrôler leurs assertions. Les principales sont celle du *Tegethoff* et celle du *Polaris*, signalées par tant d'incidents dramatiques, puis en 1875 l'expédition entreprise avec l'*Alert* et la *Discovery* sous le commandement du capitaine Nares et les lieutenants Markham, Aldrich et Beaumont.

Le capitaine Nares affirma n'avoir trouvé qu'un océan couvert de glaces *éternelles*, — des hummocks, — à l'endroit où Kane et Hayes avaient vu une mer libre et ouverte...

Lui et ses officiers ont reconnu que le rivage, à la sortie du détroit de Robeson, fuyait d'un côté vers l'est, de l'autre vers l'ouest ; mais devant eux se déployait au lieu de cette mer libre depuis si longtemps cherchée et vue par Kane et Morton ainsi que par Hayes, une immense étendue, rigide et blanche agglomération d'énormes banquises séculaires, incessamment accrues par les neiges d'innombrables hivers, et ayant de quatre-vingts à cent pieds d'épaisseur. Ce plancher de glace inégal, montueux, impraticable, pressait la côte du Groënland et, aussi loin que le lieutenant Aldrich put aller, le littoral de la terre de Grant ; au nord, le lieutenant Markham en reconnut la continuité jusqu'au delà du 83° degré. Cette mer congelée a reçu le nom de *Paléocrystique*, à cause de l'antiquité de ses glaces.

L'œil exercé du physicien a reconnu à ces glaces le caractère qui appartient aux neiges accumulées depuis des siècles sur les hauts

sommets des Andes ou de l'Himalaya. La surface semble se renouveler tous les ans, car elle paraît usée, tourmentée par l'action des étés ; mais cette action dissolvante n'atteint point la masse indestructible qui encombre ce bassin.

On ne peut admettre la supposition d'une supercherie de la part de Kane et de Hayes ; ce qu'ils ont dit avoir vu ils l'ont vu réellement. Cela étant, n'est-on pas tenu de s'efforcer de concilier les deux opinions ?

La bonne foi des deux explorateurs américains admise, il est permis de croire que cet encombrement signalé par le capitaine Nares, tout en étant formé de glaces éternelles, a pu être produit par quelque mouvement des eaux, par une cause accidentelle, et qu'un autre accident peut disperser les hummocks de la prétendue mer Paléocrystique. Les futures explorations donneront sans doute le mot de cette énigme.

Quoi qu'il en soit, à l'heure présente, il est loisible à chacun d'accepter sans réserve les affirmations du capitaine Nares et de ses lieutenants, ou de les rejeter en s'en tenant au contraire aux révélations de Kane et de Hayes touchant la mer libre.

Petermann a soutenu l'existence de la mer libre ; M. Nordenskiöld, dont on ne contestera certes point la compétence, a donné aussi son avis sur cette question. Il affirme que s'il y a une terre à l'axe du globe, elle est improductive, même inabordable, et que s'il existe une mer, elle est gelée et impénétrable.

En présence de ces divergences, il s'est produit ce fait curieux que sur certaines cartes on voit tracée la mer polaire de Kane à l'extrémité du canal Robeson, — qui fait suite au canal Kennedy ; — sur d'autres cartes, au même lieu, sous la même latitude on trouve indiqué l'océan Paléocrystique de Nares, avec sa banquise épaisse, formée de glaçons bouleversés.

Nous avons nommé le *Polaris*. Qu'il nous soit permis, pour donner un exemple saisissant de la théorie des courants, de raconter les terribles péripéties de cette aventure des mers boréales : il s'agit de quelques hommes de l'équipage de ce navire, qui endurèrent pendant plus de six mois le supplice de se trouver abandonnés, en plein Océan arctique, sur un glaçon en dérive.

Le capitaine Georges Tyson, compagnon de l'infortuné Hall, — mort à la veille peut-être de résoudre le grand problème de la découverte du pôle, — Tyson se réfugia avec quelques matelots et quelques Esquimaux sur un glaçon entraîné par les courants et qui fondait peu à peu sous les effluves des vents du sud.

Voici comment la séparation d'avec le *Polaris* avait eu lieu :

Un peu au-dessus du 80° degré, ce navire pris dans les glaces se mit à dériver ; délivré de sa ceinture, il fut repris par les glaces et dériva de nouveau vers le sud. Le 15 octobre, au milieu d'une tempête, un cri d'alarme se fit entendre : « Une voie d'eau ! » En peu de temps, tout le monde fut sur la glace. On y transporta la baleinière, les bateaux, les kayaks, des armes, des vivres, tout ce qu'on pouvait sauver. C'était une fausse alerte ; la voie d'eau n'existait pas.

On remettait donc tout en ordre lorsque soudain la glace se brise avec fracas et le capitaine Tyson ainsi que plusieurs hommes de l'équipage se trouvent séparés du *Polaris*. George Tyson avait autour de lui dix matelots et tous les Esquimaux du bord. En tout, dix-huit personnes, dont deux femmes et cinq enfants, un de ces enfants encore à la mamelle. Le *Polaris* restait en vue ; mais les naufragés n'avaient ni rames ni gouvernail, et ils demeuraient paralysés.

Plus tard Tyson apprit que rames et gouvernail avaient été cachés par des matelots allemands qui, se voyant séparés du navire, voulaient tenter l'aventure du glaçon : ils savaient que deux ans auparavant des matelots de leur pays étaient demeurés pendant plusieurs mois à l'est du Groënland sur un glaçon en dérive et qu'à leur rentrée en Allemagne ils avaient reçu du roi Guillaume une double paye ; l'appât d'une récompense incertaine les poussait donc à s'exposer, eux et leurs compagnons, à d'immenses périls ; car il est à peine croyable qu'ils en soient sortis.

Tyson et ses compagnons restèrent six mois et demi sur un radeau de glace, épuisés par le froid (qui était de 40 et 50 degrés), dévorés par la faim (ils avaient gaspillé les provisions), vivant des phoques que pêchaient les Esquimaux Joë et Hans, d'un ours qu'ils avaient eu la chance de tuer. Un jour le glaçon s'émiette, il faut passer sur un autre glaçon. Les malheureux s'abritaient comme ils pouvaient sous des

huttes de neige, en proie à toutes sortes de souffrances. Tyson fut soutenu par le dévouement sans bornes des Esquimaux, dont les Allemands indisciplinés avaient tout d'abord juré la perte.

Dans ces conjonctures Noël arrive. Au milieu de ces épreuves, l'âme de Tyson, de cet ancien harponneur, s'est élevée, son langage même

Fig. 64. — Hivernage du *Polaris*.

s'ennoblit : « La Noël ! écrit-il avec attendrissement dans son livre de bord, tout le monde chrétien célèbre la naissance du Sauveur ; nous ferons comme les autres. Un peu de joie pénétrera encore une fois dans notre monde de glace, de froid, d'orages, de faim et de ténèbres. Nous sentons bien que Dieu ne nous a pas abandonnés, nous sommes encore ses enfants, il veille sur nous aussi bien que sur ceux qui habitent les villes et les plus somptueuses demeures. » Tyson tenait en réserve un dernier jambon, il le sortit de sa cachette. Chaque homme en

eut un morceau gelé, avec deux biscuits et quelques pommes tapées ; le sang d'un phoque fournit la boisson.

La nuit continuelle des régions polaires aggravait les maux et augmentait l'irritation de tous ; Tyson craignit plus d'une fois une révolte, une collision sanglante. Enfin le soleil reparut et le froid diminua. Mais alors survint un autre danger : le glaçon sur lequel les marins du *Polaris* étaient réfugiés se désagrégea, et le 2 avril il se brisa en morceaux ; heureusement il leur restait une embarcation grâce à laquelle on transborda tout le monde sur un autre glaçon.

Enfin, le 28 avril, un bateau à vapeur passe au loin en vue des naufragés. Le 29 ils en voient un autre. Celui-là, à n'en pas douter, se dirige de leur côté ; ils crient, ils tirent des coups de fusil, enfin ils sont aperçus. Ce navire libérateur était le baleinier à vapeur *la Tigresse*. Quelle joie ! quelles actions de grâces ! « Le 5 mai 1873, dit Tyson, le dimanche, nous entendîmes le service divin que le capitaine lut à haute voix à son équipage qui l'écoutait avec respect. Il y avait pour moi un délicieux rafraîchissement de l'âme à entendre de nouveau ces vieilles et grandes prières de l'Eglise. »

Nous arrivons à l'examen des observations physiques recueillies par les explorateurs, et qui servent de base aux théories sur lesquelles s'édifient toutes les entreprises qu'on pourra projeter. Ces observations portent sur le plus ou moins d'intensité du froid et sur la chaleur que donne le soleil ; sur les courants et particulièrement sur le courant nommé gulf-stream.

Il paraît démontré que les pôles ne sont pas les points les plus froids du globe. En ce qui concerne le pôle arctique, des observations thermométriques déterminent deux et même trois pôles du froid situés, croit-on, dans le nord du Groënland, près de la Nouvelle-Zemble, et dans les environs du détroit de Behring. Ces positions varient, du reste, suivant les saisons. Mais ce qui est significatif, c'est que le froid ne va pas en augmentant à mesure qu'on s'achemine vers le nord. Les naturels de la baie de Baffin donnent aux régions situées au sud le nom de « pays des glaces et des neiges », et la moyenne de température notée par les navigateurs est tout à l'avantage des latitudes les plus septen-

trionales. Les animaux, on l'a vu dans ce qui précède, vont, à l'approche de l'hiver, y chercher un climat moins âpre, et on sait que leur instinct est infailible. Les rennes s'avancent jusqu'au 80° degré, les oiseaux le dépassent : oies sauvages, monettes, eider-ducks, émigrent par bandes et c'est dans les rochers des îles du nord qu'ils vont faire leur ponte annuelle.

A mesure, aussi, que l'on s'avance plus près du pôle, la densité de l'air diminue. Diverses explications de ce fait ont été données. Le commodore Maury attribue les causes de cette raréfaction de l'air et la direction moyenne des vents vers le nord au dégagement des vapeurs produites par l'émersion d'un puissant courant sous-marin, capable de faire affluer au pôle des eaux d'une température élevée.

Lorsque le vent souffle du nord, — et c'est sa direction constante au printemps, — l'atmosphère s'adoucit beaucoup. Ces vents favorisent le dégel et viennent donner aux régions arctiques quelques beaux jours. Il est impossible de ne pas admettre qu'ils se sont échauffés par leur passage au-dessus de terres ou d'eaux d'une température sensiblement plus élevée que celle des régions polaires moins septentrionales.

L'encombrement des mers par la glace provient de la congélation de leurs eaux, de la neige qui tombe en abondance dès la fin d'août et des masses qui se détachent des glaciers du rivage. L'eau se congèle ou se transforme en un corps solide à la température de zéro, quand elle est calme et pure. Chargée de sel, elle ne se fige qu'à des températures inférieures, qui peuvent même aller jusqu'à 15 degrés au-dessous de zéro dans l'extrême saturation. Pendant l'hiver les champs de glace que le dégel a disloqués, mais n'a pu faire disparaître totalement, sont res-soudés entre eux par la glace nouvelle. C'est la glace de formation récente qui, chaque année, cède la première sous les influences du soleil et des courants tempérés.

« On peut admettre, a dit le docteur Hayes, que la surface seule de l'eau se réfrigère assez pour se changer en glace ; et que, lorsqu'elle est agitée par les vents les particules refroidies au contact de l'air se mêlent dans le roulis des vagues, avec les eaux plus chaudes des couches inférieures. Aussi la glace ne se forme-t-elle que dans les endroits abrités, dans les baies, où le fond est assez élevé et le courant assez peu actif

pour ne mettre aucun obstacle à l'action de la température extérieure, ou bien encore, lorsque l'atmosphère est uniformément calme, circonstance assez rare du reste, les vents se déchainant avec autant de violence sur la mer polaire que dans toute autre région du globe. Les glaces ne peuvent donc couvrir qu'une petite partie de l'Océan arctique et n'existent que dans les lieux où la terre les protège et les entretient. La banquise s'attache aux côtes de Sibérie, et, franchissant le détroit de Behring, elle presse les rivages de l'Amérique, engorge les canaux étroits de l'archipel de Parry, par où les eaux polaires s'écoulent dans la baie de Baffin, traverse cette mer, suit les bords du Groënland, atteint ceux du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemble, investissant ainsi le pôle d'un rempart continu de glaces adhérentes à la terre, plus ou moins disloquées en hiver comme en été, et dont les débris, flottant çà et là, sans laisser jamais entre eux de passes bien étendues, forment une barrière que n'ont pas encore pu forcer toute la science et l'énergie de l'homme. »

Quelle peut être l'action du soleil sur la glace pendant cette longue journée de l'été durant laquelle il reste au-dessus de l'horizon ? On l'a, croyons-nous, exagérée, en affirmant qu'elle a assez de puissance pour produire la fusion des masses glacées amoncelées par les hivers. Des physiciens qui ont étudié avec soin les lois de l'insolation, semblent trop compter sur ses effets bienfaisants. On leur a objecté, avec raison, que des champs de glace d'une très grande épaisseur ne peuvent être sensiblement influencés par l'action du soleil ; que si la Polynia des Russes en particulier n'a d'autre existence que par l'application de ces lois, certaines parties des mers polaires devraient jouir du même bénéfice et offrir aussi de grands espaces d'eau libre, attendu que le soleil a une action égale partout. Bien plus, au nord des continents d'Asie et d'Amérique, les glaces sont maintenues immobiles ; la banquise présente partout aux navigateurs un obstacle impénétrable ; tandis qu'au nord du Spitzberg et à l'est du Groënland, les courants, par leur direction constante vers le sud, facilitent puissamment la dérive des glaces.

Le commodore Maury, — qui s'est montré fermement partisan d'une mer libre au pôle, — explique ainsi qu'il suit le phénomène dont nous parlons :

Fig. 65. — Les eaux libres à l'horizon.

« Indépendamment, dit-il, de la dérive générale des glaces vers le sud, ce que les baleiniers nomment la glace du milieu (*middle-ice*), dans la baie de Baffin, prouve qu'il y a chaque hiver une dérive spéciale de glaces qui descendent de l'océan arctique. La glace du milieu est la dernière qui cède à la chaleur de l'été, parce que, venant du nord, elle est plus compacte que les glaces formées des deux côtés du littoral, dans la baie de Baffin et le détroit de Davis. Cette bande de glaces, longue de mille milles (environ 300 lieues), qui, l'hiver, descend du nord, doit être séparée d'une masse principale ; il y a donc de l'eau qui la transporte et cette eau libre, beaucoup d'autres raisons nous engagent à le croire, ne doit pas être éloignée de l'extrémité nord des détroits qui conduisent de la baie de Baffin à la mer polaire. »

Qu'on nous permette de dire quelques mots des courants.

Les inégalités de température observées dans les régions arctiques trouvent une explication plausible dans la présence ou l'absence d'un courant froid et d'un courant chaud. L'existence de ces courants est un fait incontestable. L'un, divisé en deux branches principales, monte au nord : c'est le courant chaud. L'autre descend du pôle et ses eaux sont à une température extrêmement basse. Lorsque William Barentz cherchait, au seizième siècle, un passage au nord de l'Asie pour aller aux Indes, il fut très surpris, étant à la Nouvelle-Zemble, de voir, au commencement de l'hiver, les glaces se détacher du littoral et dériver vers le nord. Voilà une preuve de l'action des courants.

Les voyages modernes en fournissent une autre : l'un des bâtiments de l'escadre de sir Ed. Belcher, *la Resolute*, abandonné en mai 1854, près de l'île Byam-Martin, tout à fait au nord du labyrinthe formé par les nombreuses terres arctiques situées au delà de la mer de Baffin, fut rencontré au printemps suivant dans les eaux du Canada, en parfait état de conservation. Cette théorie des courants de la mer, si largement étudiée en ce siècle, et qui doit tant au commodore Maury, est aujourd'hui assez certaine pour qu'on puisse admirer dans le tableau d'une double circulation de l'Océan, l'une des lois les plus merveilleuses de la constitution physique du globe.

Une puissante artère va porter les eaux de la zone tropicale au pôle glacé : c'est le gulf-stream. En retour, par le détroit de Davis, un cou-

rant hyperboréen, s'alimentant à de puissantes sources, descend du pôle et vient rafraîchir l'Atlantique. Aux eaux des grands fleuves asiatiques et américains, suspendus en hiver et qui reprennent leur cours quand le dégel arrive, se mêlent les fontes de neiges abondamment produites par les vapeurs atmosphériques sans cesse en voie de précipitation sous l'influence du froid. Il y a cette différence entre les courants chauds et le courant glacé, que l'action des premiers est permanente, tandis que celle de l'autre a lieu périodiquement à la fin de chaque hiver.

Fig. 66. — Embarquement de l'expédition de Barentz.

Il est permis de supposer que la majeure partie des eaux du courant chaud ne se refroidit pas jusqu'au point de congélation, et que, dans les profondeurs du bassin polaire, une masse énorme d'eau tempérée doit fournir à la région qu'elle occupe une chaleur bien plus élevée que celle qui lui serait propre. Les eaux du gulf-stream, dont la température initiale est de 30 degrés au-dessus de zéro, doivent conserver, en arrivant au point où elles émergent et s'arrêtent un moment, une chaleur d'au moins 0 degré centigrade.

Mais quel est ce courant assez puissant pour porter jusqu'au pôle la chaleur et la vie? Le commodore Maury l'a ainsi décrit dans sa *Géogra-*

phie physique : « Le volume des eaux de ce courant reste invariable... Il n'a pas moins de 3,000 pieds de profondeur et 60,000 de largeur ; sa vitesse dans les détroits de la Floride est de 4 milles à l'heure... Si la chaleur transportée par ce prodigieux courant pouvait être utilisée, elle serait suffisante pour maintenir en constante activité un fourneau cyclopéen, capable de donner un courant de fer fondu d'un volume égal à celui du plus grand fleuve... La vie pullule dans les tièdes eaux du gulf-stream, qui portent jusque sur nos rivières des milliers d'animalcules phosphorescents. Aussi, dans les nuits orageuses, le grand courant apparaît-il lumineux sur la sombre mer, y traçant comme une voie lactée, plus étincelante que celle qui éclaire la voûte céleste... Le gulf-stream est un fleuve au milieu de l'Océan : le volume de ses eaux est à lui seul plus considérable que celui de tous les fleuves du globe réunis. Son lit et ses rives sont d'eau froide, sa couleur est d'un bleu sombre et aisément on le distingue des eaux qui le bordent. »

En effet, dans certains parages la ligne de séparation des rives du fleuve est si nettement tranchée qu'on peut voir, à mer calme, les eaux bleues du courant jaillir sous l'avant d'un navire, tandis que l'arrière est encore dans les eaux vertes de la mer. Sa surface même, enflée dans son milieu, s'élève au-dessus du niveau des eaux environnantes.

Plusieurs théories expliquent la marche du gulf-stream. Voici la plus accréditée. Les eaux glacées des régions du pôle austral sont sans cesse déversées dans l'Océan et forment un courant qui vient se heurter contre la côte ouest de l'Amérique méridionale. Il longe le littoral du Chili et du Pérou, puis s'infléchit dans une direction occidentale à travers l'océan Pacifique. Il baigne alors l'Australie, pénètre dans la mer des Indes, dépasse le cap de Bonne-Espérance, et, traversant l'Atlantique, entre dans le golfe du Mexique. La circulation du courant, un moment ralentie, prend une énergie nouvelle par la pression qu'il éprouve dans les limites étroites où il se trouve ensermé.

Quand il rentre dans l'Atlantique, le gulf-stream poursuit sa route vers le nord, longe les côtes occidentales des deux Bretagnes, de l'Irlande et de la Norvège, dotant les rivages qu'il baigne d'un climat plus doux que celui des mêmes latitudes. Entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble, le gulf-stream rencontre les eaux glacées qui

descendent du pôle et il se divise en deux branches dont l'une contourne le cap Nord, et l'autre, prenant une direction plus boréale, va baigner la côte ouest du Spitzberg.

C'est grâce à l'influence du gulf-stream que certaines régions arctiques jouissent de températures plus élevées que celles de leur latitude. C'est ainsi que l'hiver est relativement fort doux aux îles Bear ou Cherry ; qu'il y pleut même au mois de décembre, tandis que, sous

Fig. 67. — Icebergs à la dérive.

le même parallèle, à l'île Melville, par exemple, le mercure reste gelé pendant plusieurs mois. La température de la mer sur les côtes du Spitzberg n'est inférieure, à profondeur égale, que d'un demi-degré à celle des eaux qui baignent les Antilles, tandis que sur le littoral du Labrador, qui est longé par le courant glacé descendant du nord, le refroidissement de l'eau est de 4 degrés au-dessous de zéro.

Les navigateurs, on le sait, rencontrent de grandes montagnes de glace sur les côtes du Groënland et du Labrador. Telle de ces montagnes a un volume de plusieurs millions de pieds cubes et atteindrait une hauteur de mille pieds au-dessus du niveau du sol. La cause pre-

mière de la formation de ces montagnes de glace se rattache à l'existence des prodigieux glaciers qui, sur les côtes du Groënland, descendent jusque dans la mer. Cependant les blocs qui se détachent des glaciers ne forment que le noyau des icebergs : un bloc détaché plonge par sa base jusque dans une couche d'eau refroidie au-dessous du point de congélation, et, par ce contact avec de la glace toute faite, l'eau passe à l'état solide. Le bloc ne cesse de s'accroître ainsi dans sa course vagabonde et finit par devenir une de ces monstrueuses montagnes de glace qui épouvantent les navigateurs dans l'Océan Atlantique, jusque sous une latitude très avancée vers le sud. Le Spitzberg, bien qu'il possède aussi d'énormes glaciers, ne nous offre jamais de montagnes de glace qui se puissent comparer même de loin à celles du Groënland. C'est que les côtes du Spitzberg sont baignées jusqu'à une latitude de 80 degrés par les eaux encore tièdes du gulf-stream, et non point, comme les côtes du Groënland, par un courant froid originaire du nord. De là vient que l'on ne rencontre pas souvent dans les mers qui entourent le Spitzberg une couche d'eau très froide, et les noyaux qui se détachent des glaciers ne tombent point dans un milieu favorable à leur accroissement.

Le gulf-stream atteint-il comme limite extrême de sa course le pôle boréal? C'est ce que les observations qui précèdent permettent de supposer. Mais enfin la vérification de cette hypothèse probable n'a pas encore été faite. On n'est pas fixé non plus sur l'importance du courant chaud du grand Océan qui, remontant le long des côtes orientales du Japon, franchit l'étroit espace qui sépare l'Asie et l'Amérique. Les uns pensent qu'arrivé au détroit de Behring après s'être brisé sur la chaîne des îles Aléoutiennes, il ne porte à travers le détroit qu'un volume d'eau très diminué. D'autres croient, au contraire, que franchissant plein de force le détroit, il n'est pas même arrêté par les glaces, qu'il plonge et disparaît sous leur voûte épaisse, et que s'infléchissant de plus en plus à l'est, il va mêler ses eaux refroidies au grand courant de surface qui descend par le détroit de Davis dans les latitudes méridionales. Il appartient aux futurs explorateurs de fixer la valeur de ces données.

VI.

Les anciennes et les futures explorations. — Les trois routes du pôle. — Le détroit de Smith. — Le détroit de Behring. — Entre le Groënland et la Nouvelle-Zemble. — L'expédition allemande. — Le capitaine Nares. — L'expédition autrichienne. — Les projets de Gustave Lambert. — Coup d'œil rétrospectif. — Wrangel et sa mer libre. — Avenir des expéditions futures. — Création de stations fixes pour le ravitaillement des navires. — Expédition du lieutenant Schwatka.

Les voyages de Kane, de Hayes, du capitaine Nares, au nord du détroit de Smith, de Weyprecht et Jules Payer dans les eaux de la Nouvelle-Zemble, ont prodigieusement agrandi nos connaissances sur la configuration des terres et des mers arctiques situées au nord de la mer de Baffin, c'est-à-dire aux limites extrêmes du continent américain, et au nord de l'Europe.

Dans l'autre hémisphère, un de leurs émules, le capitaine américain Long, commandant le baleinier *le Nil*, entré par le détroit de Behring dans l'océan Glacial, au mois d'août 1867, prétend avoir reconnu, à environ soixante-dix milles au nord du cap Yakan, « une vaste terre couverte de verdure où se jouaient des morses et des phoques ».

L'amiral Kellet fut le premier homme blanc qui vit cette terre, — en 1849. Le capitaine Long avait recommandé instamment le choix du détroit de Behring pour une expédition au pôle. Cette voie a été suivie par l'expédition envoyée par sir Gordon Bennet dans les mers arctiques. La *Jeannette* dont l'objectif principal était la terre de Wrangel ou celle de Kellet n'a pas réussi dans son entreprise.

On se rappelle que ce navire, broyé dans les glaces, a été abandonné par son équipage, dont une partie a péri misérablement sur les côtes de la Sibérie.

Enfin, une troisième route, celle qui pourrait permettre de s'élever

au nord dans le large espace qui s'étend entre le Groënland et la Nouvelle-Zemble, a été aussi étudiée par Auguste Petermann. Longtemps, le savant géographe allemand médita l'exécution de ce voyage. Il s'était décidé pour la voie du Spitzberg, en se fondant surtout sur la tentative faite en 1827 par le capitaine Parry, tentative qui fit concevoir tant d'espérances sur la solution de la question dont nous nous occupons. La pointe la plus avancée du Spitzberg vers le pôle, le cap Hakluyt, n'est qu'à 600 milles environ du pôle.

L'expédition allemande partit de Bergen, en Norvège, au mois de mai de l'année 1869.

Le navire *la Germania* était un bâtiment à vapeur jaugeant 90 tonneaux, ayant un équipage composé d'une quinzaine de marins brémois. Ce n'est certes pas le manque de prévoyance qui a fait échouer l'entreprise : tout avait été sagement administré. Mais cette année-là, les parages du Spitzberg et du Groënland se montrèrent exceptionnellement défavorables à la navigation. La mer se trouva fermée par une barrière de glace infranchissable, et la *Germania* ne put atteindre que le 81° degré 5 minutes. Cette latitude n'avait, du reste, été dépassée jusque-là que dans la tentative faite en traîneaux par Édouard Parry. Le 10 octobre la *Germania* rentrait au port de Brème.

La *Hansa*, envoyée aussi par M. Petermann sur la côte orientale du Groënland, rencontra des difficultés du même genre.

Depuis, Hall, en septembre 1871, en longeant la côte occidentale du Groënland, n'a dépassé le 82° degré que de quelques minutes ; de même Payer et Weyprecht, en avril 1874, au nord de la Nouvelle-Zemble, dans le voyage qui leur fit découvrir la terre à laquelle ils ont donné le nom de François-Joseph. Le capitaine Nares en s'avancant en traîneaux à l'imitation de Parry est arrivé si près du pôle nord qu'il n'avait plus que 170 lieues environ à parcourir pour l'atteindre. On est infiniment moins avancé du côté du pôle sud où les glaces forment des amoncellements bien autrement considérables ; là, on n'a pas encore franchi le 78° degré ; 300 lieues séparent donc de l'axe terrestre les régions connues de l'extrémité méridionale du globe.

Rappelons brièvement les conditions dans lesquelles le capitaine Lambert voulait accomplir son expédition.

Fig. 68. — Les marins de la *Ilona* sous les tourbillons de neige.

Gustave Lambert, persuadé que le plus grand danger de la navigation dans les mers arctiques est créé par les montagnes de glace flottantes qui peuvent à tout moment broyer un navire, avait choisi une autre voie que celle des détroits du nord de l'Amérique. Les icebergs se formant aux bords des côtes, le capitaine Lambert formulait cet axiome : « Fuir les terres. » Le détroit de Behring, par

Fig. 69. — Résidence d'automne de Schawtka sur la terre du roi Guillaume.

où il voulait pénétrer dans la mer polaire, lui permettait, croyait-il, de se tenir éloigné de tout rivage. L'expédition de la *Jeannette* et, si l'on veut, celle du *Rodgers*, — navire envoyé à la recherche de la *Jeannette*, — n'ont pas réalisé les espérances du capitaine Lambert. Il convient de dire cependant que les marins du *Rodgers* ont visité pour la première fois la terre de Wrangel : c'est ainsi qu'on avance toujours plus vers le point central.

Le capitaine Lambert se faisait évidemment illusion sur cet espace d'eaux libres que les Russes ont appelé Polynia ; c'était, selon lui,

l'un des chemins du pôle. Notre regretté compatriote plaçait son projet sous la protection d'un grand nom, en affirmant que Cook avait indiqué le détroit de Behring comme la véritable route du pôle nord et que la mort empêcha seule l'illustre navigateur de changer cette hypothèse en certitude.

En jetant un rapide coup d'œil sur les principales tentatives faites

Fig. 70. — Résidence d'été de Schwatka.

jusqu'ici, et en réunissant les observations recueillies, nous avons essayé d'établir quelles conditions de succès sont offertes aux promoteurs d'entreprises nouvelles.

Mais combien on perd de temps à chaque expédition nouvelle à refaire une route déjà faite tant de fois, à poursuivre un but déjà atteint; que de fatigues et quel mauvais emploi des forces! C'est souvent à l'état d'épuisement que l'on entreprend de pousser plus loin cette recherche fiévreuse que les devanciers ont abandonnée malgré

eux, et qu'on abandonnera soi-même après avoir poussé un peu plus avant la solution des problèmes... Mais à peine est-on arrivé qu'il faut songer à se ménager la possibilité du retour. C'est cette préoccupation qui est fatale. S'il existait à proximité des régions encore inconnues du pôle un ou plusieurs établissements fixes pouvant servir de bases d'opération, les expéditions se perpétueraient pour ainsi dire et l'énergie des hommes de bonne volonté donnerait des résultats chaque jour plus marqués.

On a donc songé à établir sur tous les points où l'on est déjà parvenu, sur ceux du moins où il est sinon facile, du moins possible de parvenir, des stations, des postes à demeure, au cap Shéridan par exemple, et encore au Spitzberg. De la sorte, la recherche se dédoublerait; et en se dédoublant les chances de succès s'accroîtraient singulièrement. Des navires partiront sans cesse des ports de l'Europe et de l'Amérique et ravitailleront ces postes; ils renouvelleront les instruments de toute sorte et de toute nature, les barques, les traîneaux, les chiens pour les mener; ils amèneront des marins, des savants, appelés à remplacer les hommes épuisés par la rigueur du climat, découragés ou saisis de la nostalgie de la lumière et de la chaleur, et ces hommes nouveaux, poursuivant avec des ressources inépuisables les explorations commencées, avanceront sûrement sans trop de mécomptes; chaque année marquera une étape, peut-être un succès; avec le temps, les stations se multipliant, le pôle sera comme cerné, bloqué, et enfin conquis. On s'avancera d'un côté par les détroits de Smith, de Kennedy et de Robeson, — qui se font suite, — de l'autre par la rive occidentale du Groënland; ici par le Spitzberg et la terre François-Joseph; là par la Nouvelle-Zemble; le détroit de Behring ouvrira lui-même sans doute ses champs de glaces impénétrables.

La bonne direction donnée à son entreprise par le lieutenant Schwatka, lors de sa recherche, sur le littoral du Groënland, d'indications propres à nous fixer définitivement sur le sort des compagnons du capitaine Franklin, accusent un progrès notable et de bon augure dans la science des voyages aux régions polaires.

VII.

Le pôle austral. — Sa ressemblance physique avec le pôle boréal. — Point par lequel il diffère essentiellement. — Dumont-d'Urville. — Sir James Ross. — Les volcans « Erebus » et « Terror ». — Les deux « glaciers » des pôles et le futur déluge.

Le pôle austral a de si nombreuses ressemblances avec le pôle boréal qu'il doit trouver sa place ici si nous ne voulons pas nous exposer à répéter ce que nous avons dit sur la nuit polaire, le froid, les glaces, et surtout ces tempêtes durant lesquelles les vagues s'élèvent à une hauteur effrayante, déferlant par-dessus les montagnes de glace les plus hautes, précipitant et brisant ces masses énormes l'une contre l'autre, puis les engloutissant sous une couche épaisse d'écume blanche pour les lancer de nouveau dans l'air et les choquer sans répit avec une violence épouvantable.

Il y a pourtant une différence essentielle entre les deux pôles, c'est qu'on ne connaît aucun habitant dans les terres du pôle sud. Ni Cook, ni les baleiniers, ni Charles Enderby, ni le lieutenant Wilkes, de la marine américaine, ni le capitaine Dumont-d'Urville, ni, après lui, James Ross, — qui, le premier, s'est avancé au delà des limites de la vie végétale, — n'ont signalé d'indigènes sur les terres qu'ils ont découvertes.

« Le danger qu'on court à reconnaître une côte, dans ces mers inconnues et glacées, est si grand, disait le capitaine Cook dans la relation de son deuxième voyage, que j'ose avancer que personne ne se hasarderait jamais à aller plus loin que moi, et que les terres situées tout à fait au sud, — s'il y en a, — ne seront jamais reconnues. Les brumes y sont trop épaisses, les tourmentes de neige trop fréquentes, le froid trop aigu, tous les dangers de la navigation trop multipliés. L'aspect

Fig. 71. — Les volcans Erythrus et Toros.

des côtes, plus horrible qu'on ne peut l'imaginer, accroît encore ces difficultés. Ces régions sont condamnées par la nature à ne jamais sentir la chaleur des rayons du soleil et à rester ensevelies sous d'éternels frimas. »

Le sillage des navires de Cook a néanmoins laissé une trace que d'autres explorateurs ont suivie. Le drapeau de la France a été planté sur les terres antarctiques par notre illustre Dumont-d'Urville.

Le capitaine Cook, dont les travaux sont venus en aide à ses émules, n'avait rien exagéré. Dumont-d'Urville a raconté toutes les difficultés qu'il a vues surgir devant lui : les îles de glace, falaises dangereuses ne pouvant qu'entraîner à sa perte le navire qui fût venu un seul instant y chercher un abri contre le vent, des murailles droites dépassant de beaucoup la mâture des deux bâtiments de l'expédition : il fallait s'y aventurer comme dans les rues étroites d'une ville de géants, ville ruinée aux toits surplombants. Dans l'épaisseur de ces glaces la mer s'engouffrait avec fracas dans de vastes cavernes ; mais comme dédommagement le soleil d'été dardait ses rayons obliques sur d'immenses parois de glace, semblables à du cristal, produisant des effets d'ombre et de lumière vraiment magiques et saisissants.

Malgré de tels obstacles, accumulés en si grand nombre qu'il n'a pas encore été possible de s'avancer aussi près de ce pôle qu'on l'a fait au pôle nord, sir James Clark Ross a vu, dans les terres antarctiques, des volcans trois ou quatre fois plus élevés que l'Hécla.

Dans la nuit du 27 janvier, mois qui correspond au mois de juillet de France — le capitaine Ross avait jeté l'ancre au milieu d'une mer libre de glaces ; lorsque le jour parut il fut extrêmement surpris de trouver devant lui une montagne s'élevant à plus de douze mille pieds de hauteur au-dessus du niveau de la mer, et qui vomissait d'épais tourbillons de flammes et de fumée.

Il appela ce volcan le mont Erebus et il donna le nom de Terror à un autre volcan éteint, situé à l'est du mont Erebus. « La mer et le ciel, écrivait alors sur son journal sir W. Hooker, le savant naturaliste de l'expédition, étaient d'un bleu aussi beau et même plus foncé que celui qu'ils ont sous les tropiques ; toute la côte ne formait qu'une masse de pics de neige, d'une blancheur éblouissante qui, au moment où le so-

leil approcha de l'horizon, prirent des teintes jaune d'or et écarlate de l'éclat le plus brillant : alors s'éleva du cratère une épaisse colonne de fumée, au centre de laquelle étincelait un jet de flammes, la moitié noire comme la nuit la plus obscure, l'autre moitié éclairée par les rayons du soleil ; et parfois, quand elle était parvenue en ligne droite à une certaine hauteur, un coup de vent la renversait à angle droit et l'emportait, en l'éparpillant, à une distance de plusieurs milles. Il est impossible de se faire une idée de la grandeur d'un pareil spectacle... »

Le navigateur anglais ne s'est arrêté dans sa course hardie que devant une muraille de glace de cent à cent cinquante pieds de hauteur qui, sur une étendue de cinq cents milles, présentait un obstacle absolument infranchissable.

Suivant M. Adhémar, l'ingénieux auteur de la théorie des déluges périodiques, la « glacière » du pôle austral n'aurait pas moins de mille lieues de diamètre sur vingt lieues d'épaisseur. Si les calculs de M. Adhémar sont justes, l'accumulation incessante de ces glaces éternelles doit, dans l'espace de dix mille cinq cents ans, déterminer le déplacement du centre de gravité de la terre et l'irruption diluvienne des eaux d'un hémisphère dans l'autre. Nous y marchons. Mais qu'on se rassure ; nous avons encore une belle marge !

DEUXIÈME PARTIE.

LES DEUX AMÉRIQUES.

I.

Le Labrador. — Le pays des fourrures et la Compagnie de la baie d'Hudson. — Les missions catholiques de l'Amérique britannique. — A travers la région nord-ouest. — Rivières et lacs. — Navigation en canots. — Ce qu'on appelle « portages ».

En revenant, — pour suivre notre plan, — au nord de l'Amérique, nous n'aurons pas à nous occuper des grandes îles situées dans le voisinage du Labrador et de la mer d'Hudson. Ces îles, — comme la terre de Fox, l'île de Southampton, — bien qu'au sud du cercle polaire, font en quelque sorte partie de ce « damier » arctique que nous avons déjà visité ; et comme nous ne faisons pas de géographie, il nous est permis de les omettre.

Ainsi que les terres de la région boréale, ces terres, quoique moins septentrionales, ne présentent durant neuf mois de l'année que des amas de glace, et, dans la saison chaude, une désagrégation des glaciers, au milieu de brouillards épais.

Passant rapidement à travers les régions de l'Amérique britannique conquises à la civilisation, — comme le Canada, et le Manitoba, — nous allons traverser les grandes plaines du nord-ouest de l'Amérique.

Nommons, pour mémoire seulement, le Labrador, qui fait vis-à-vis au Groënland. « Le Labrador, dit M. Onésime Reclus, a des rivières tantôt molles et calmes, tantôt frénétiques, des lacs que l'hiver cristallise, des marais, des étangs, des plateaux de mousse, des pins, des mélèzes, et des bouleaux de grandeur convenable s'ils sont abrités des vents, nains quand la roche ne les protège pas. »

La partie sud de cette froide terre est habitée. Dans le nord-est, les seuls blancs sont des missionnaires moraves. Sur le pourtour de ses côtes on rencontre des Esquimaux en assez grand nombre, plus de douze cents. C'est à peu près le tiers de la population totale du

Labrador, composée de pêcheurs qui exportent pour six ou sept millions de francs de poissons salés.

Bien que le territoire du nord-ouest que l'Angleterre possède en Amérique renferme autre chose que des champs de chasse, et qu'il s'y trouve des terres excellentes entre la rivière Rouge et la rivière de la

Fig. 73. — Le Labrador.

Paix, la Compagnie de la baie d'Hudson domine toute cette immense région, sauf le territoire de l'ancienne Amérique russe, acquis par les États-Unis en 1867.

Cette corporation riche et puissante possède des comptoirs fortifiés dans des régions perdues habitées seulement par des tribus d'Indiens, et plus au nord par les Esquimaux; elle a des agents à sa solde, — une armée, — une cour régulière de justice pour son territoire dans sa colonie de la rivière Rouge et une cour spéciale dans l'île de Vancouver, dont la possession a été octroyée à la Compagnie en 1849 par la reine Victoria.

Les sauvages de cette partie de l'Amérique se réunissent périodiquement autour des comptoirs de la Compagnie de la baie d'Hudson établis dans les principaux centres des tribus; au milieu d'eux se trouvent des métis français du Canada, et quelques-uns de ces hardis trappeurs franco-canadiens qui continuent de faire prévaloir notre langue dans une région de l'Amérique où la France a laissé maintes traces de son passage.

Les principales de ces factoreries sont situées sur la baie James, à l'embouchure de la rivière de Severn, dans la partie sud et vers les frontières du haut Canada, sur les lacs Supérieur, Ouinipeg, Athabaska, et près des rivières Saskatchewan, Assiniboine, etc. Au Fort-York, qui commande le cours du fleuve Nelson, l'un des tributaires de la mer d'Hudson, se trouve le quartier général de la Compagnie, et c'est là qu'est établi son principal dépôt de fourrures.

Le trafic des pelleteries a beaucoup perdu de l'importance qu'il avait autrefois; cependant il est encore considérable et la faune de ces contrées, voisines de la région arctique, est loin d'être épuisée. Les peaux les plus précieuses apportées par les Indiens sont les peaux d'ours noirs, de renards noirs, de renards argentés, de loutres, de pécaris, de martres, de foutreaux, de renards rouges et blancs; on peut y ajouter quelques petites peaux, telles que celles de rats musqués, de castors, d'herminettes, et de même, des peaux de cygnes.

Les missionnaires catholiques pénètrent dans les régions inconnues plus avant encore que les agents de la fameuse Compagnie, et ils parviennent à s'établir au milieu de tribus de Peaux Rouges qui n'ont entamé aucun négoce avec les blancs.

Il y a une quarantaine d'années, un petit nombre de missionnaires, sous la conduite de M^{sr} Provencher, s'étaient réunis au confluent de la rivière Rouge, du lac Ouinipeg et de la rivière Assiniboine; ils se multipliaient pour l'accomplissement de leur tâche. Aujourd'hui plusieurs évêques, aidés de plus de cinquante missionnaires, se partagent les immenses territoires qui s'étendent de la rivière Rouge aux embouchures du Mackensie dans l'océan Glacial, et de la baie d'Hudson aux montagnes Rocheuses.

La rivière Rouge a son embouchure sur le lac Ouinipeg, qui est par-

semé d'îlots très boisés. Supposons que reprenant les itinéraires des Hearne, des Raë, des Mackensie et des Franklin, nous partions de là pour visiter les solitudes qui s'étendent au nord jusqu'au cercle polaire, au moment où l'hiver vient de prendre fin et où la fonte des neiges dans les plaines et sur le versant des collines donne naissance à une multitude de ruisseaux qui charrient d'énormes masses d'eau vers l'océan Glacial.

Il y a tout d'abord des facilités exceptionnelles pour ce voyage dans la multiplicité des cours d'eau considérables et des lacs communiquant entre eux, qui donnent à cette région un caractère particulier. Les rivières sont presque parallèles ; et il est d'usage de poursuivre sa route en transportant de l'une dans l'autre le canot creusé dans un gros arbre qui sert à faire le voyage : les stations où l'on s'arrête pour effectuer ce trajet par terre s'appellent *portages*, d'un mot français importé par les premiers colons du Canada, hommes d'aventures, passionnés pour les grands voyages et les longues chasses dans les solitudes du Nord.

On utilise d'abord la rivière du Grand-Rapide, du moins jusqu'à l'endroit où toute navigation est rendue impossible par le rapide qui, sur une étendue de trois kilomètres, avec une largeur de cent mètres, présente des obstacles infranchissables. La rivière aux Cèdres offre un cours plus paisible aux voyageurs ; puis le lac Bourbon (lac des Cèdres des Anglais), découvert en 1728 par M. de la Révérenderie. Après avoir traversé ce lac, on pénètre dans la rivière Rapide, aux eaux bourbeuses parsemées d'îlots couverts d'une végétation de joncs, de saules et de roseaux, et où viennent se reposer les oiseaux de passage arrivant du sud dès que le long hiver a pris fin : les cygnes, les perdrix blanches, les aigles à tête chauve, les canards encapuchonnés de rouge, les guillemots, les eider-duks, les puffins. Sur un parcours d'environ deux cent cinquante lieues, la rivière Rapide ne présente pas une seule chute.

Et toujours des rivières coulent vers le nord ; et toujours des lacs marquent de leur poli vaporeux les plaines incommensurables : le lac Cumberland, la rivière Plate, le petit lac Castor, la rivière des Épingles, la rivière de la Queue-de-Loutre, le lac du même nom, peu

Fig. 74. — Trappeur de la Saskatchewan.

profond, émaillé dès les premiers soleils de très larges fleurs jaunes, et encombré d'îlots ; puis la rivière aux Anglais, le lac Larronge, la rivière Churchill, enfin le lac de l'île de la Crosse, siège de l'une des plus anciennes résidences des missions catholiques, — située par $56^{\circ} 25$ de latitude nord et $106^{\circ} 56$ de longitude ouest.

Ce qu'on désigne sous le nom d'île de la Crosse est un vaste territoire si bien entouré de petits lacs et de rivières qu'il peut produire l'illusion d'une île. Au rapport des missionnaires, ces rivières et ces lacs sont très poissonneux ; les îlots qu'ils contiennent sont assez bien boisés ; sur les collines et dans les vallées centrales croissent des pins, des lyards, des trembles et des bouleaux. En fait d'animaux on compte surtout en grand nombre l'élan, le renne, les ours jaunes et noirs ; les castors ont été presque détruits par les chasseurs ; en revanche il y a beaucoup de martres, de pécaris, de lynx, de loutres, de foutreaux, de rats musqués.

« En été », dit M^{re}

Faraud, qui a évangélisé

dans les possessions britanniques du nord-ouest, « le cygne, l'oie, le canard, le pluvier, l'outarde peuplent les lacs et les rivières ; le fai-

san, la perdrix et le lièvre animent les vallées et les bois. Le huard fait retentir l'écho de sa voix criarde, le héron pousse son cri d'épouvante, et les pélicans réunis en grand nombre sur les hauteurs y répondent par leurs cris plaintifs. »

Et maintenant, si l'on veut pousser plus au nord encore que l'île de la Crosse, on rencontrera le grand lac du Bœuf, la rivière de la Loche, le lac Athabaska au delà duquel les roches nues font place à la verdure. Bientôt, apparaissent d'immenses forêts, aux arbres séculaires, peuplées de quantité d'oiseaux. Les cygnes et les grues traversent la rivière de l'un à l'autre bord, avec mille cris bruyants. C'est ainsi qu'on entre dans le lac, encombré de rochers granitiques chauves ou couronnés de pins que, l'hiver, tordent les vents furieux.

II.

Une réunion de chasseurs et de trappeurs indiens au fort Chippeways, sur le lac Athabaska. — Indiens Chippeways. — Couteaux-Jaunes. — Sioux. — Sauteux. — Pieds-Noirs. — Assiniboines. — Cris. — Indiens Castors. — Indiens de l'Esclave. — Plats-Côtés-de-Chiens. — Peaux de-Lièvre, etc.

Il y a sur le lac Athabaska, qui est réellement le centre des possessions britanniques dans l'Amérique du Nord, un poste commercial de la Compagnie, le fort Chippeways. Les Indiens qui battent le pays entre les montagnes Rocheuses et les rivages déserts de la baie d'Hudson ne s'y réunissent guère qu'à deux moments de l'année, trois semaines environ au printemps, et trois semaines en automne. Ils viennent y vendre les fourrures des bêtes qu'ils ont tuées dans la chasse d'hiver et la chasse d'été.

Il faut les voir s'acheminant par groupes nombreux vers le fort. Leurs femmes, petites mais fortes, les suivent péniblement, transportant sur leurs épaules les pelleteries, la tente et tout le matériel de la vie nomade. Traitées comme des animaux domestiques, ces malheureuses sont habituées de tout temps à accomplir les plus rudes tâches...

La nouvelle s'est répandue au loin que le commandant du fort Chippeways, désireux d'encourager les chasseurs et les trappeurs, distribuerait une douzaine d'excellentes carabines à ceux qui lui apporteraient les précieuses fourrures en plus grande quantité. Aussi est-ce par centaines que les Indiens se sont mis en route. Un à un, leurs groupes, distincts de langage et parfois terriblement brouillés entre eux, viennent établir leur campement dans l'endroit assigné, en dehors de la palissade de pieux et de planches qui constitue l'enceinte du fort. Ils dressent leurs tentes de peaux de buffle. Le printemps

polaire fait sentir son influence, mais les nuits sont encore très froides ; sur la surface du lac nagent, malgré les rayons du soleil, d'énormes glaçons aux arêtes irisées ; aussi, de bonne heure, le matin, la fumée du foyer s'échappe-t-elle par l'ouverture laissée béante au sommet des tentes.

Le fort Chippeways tient en respect tout ce monde sauvage et irascible, à qui du reste les blancs ne sont nullement antipathiques. Le poste commercial est composé de deux maisons d'habitation, en bois, l'une pour les officiers et leurs familles, l'autre pour les soldats et les employés subalternes. Il comprend encore un grand magasin et un hangar. Les Indiens sont attendus avec impatience par les agents de la Compagnie : quelques Européens, un certain nombre de Canadiens et trois ou quatre métis, qui sortent à peine de leur lutte avec les horreurs d'un long hiver augmentées par des privations de toute sorte.

Enfin un certain nombre des chasseurs annoncés se trouvant rassemblés autour du poste, il est possible d'évaluer le rendement de la campagne d'hiver, et par suite de fixer le prix des pelleteries pour ce premier marché de l'année. Au jour fixé, les palissades sont franchies par une cohue tatouée, bariolée, empanachée, et dont des peaux de bison velues et des couvertures de laine aux couleurs voyantes, — bleues ou rouges, — jetées sur les épaules ou serrées autour des reins, composent le vêtement pittoresque. Ces gens se montrent pressés de faire affaire dans de bonnes conditions et les interprètes sont assaillis de toute part. Quelques femmes, — leurs « squaws », — se glissent timidement derrière les guerriers.

Il y a entre tous ces sauvages une ressemblance et comme un air de famille : c'est la peau bistrée ; ce sont les cheveux noirs, — ils ne blanchissent jamais, — longs, tombant de chaque côté du visage, chez quelques-uns avec une mèche sur le nez, parfois disposés en deux tresses, plus une petite queue descendant par derrière comme pour solliciter le couteau du scalpeur ; c'est la barbe rare ou même absente ; c'est l'œil noir profondément encaissé dans son orbite, avec des paupières obliques, et un regard calme qui fait évidemment partie d'un maintien composé ; ce sont les pommettes saillantes, le nez aquilin,

les lèvres fines et serrées, enfin les délicates extrémités des membres.

Fig. 75. — Les montagnes Rocheuses et les sources de la Sa-katchewan.

Leur démarche à tous est grave, particulièrement celle des chefs.

Quant au costume, il offre de même divers points de ressemblance, mais il varie assez d'une tribu à l'autre pour qu'on puisse distinguer à quelle nation, à quelle tribu appartiennent les Indiens réunis dans l'enceinte du fort. Ainsi, cinq Chippeways, remarquables surtout à leur haute taille, à leurs larges épaules, à leur physionomie intelligente et réfléchie, sont vêtus uniformément de casaques de peaux et de manteaux de fourrures d'un certain effet. Ce costume de parade, exhibé par braverie, est complété par un bouquet de plumes d'aigle déployé en éventail au-dessus de l'abondante chevelure. Quelques détails, — tatouage, colliers, — indiquent par surcroît que ce sont des Chippeways du désert, appelés plus communément « mangeurs de caribous ». Ils sont venus en canot de l'extrémité orientale du lac Athabaska.

Ces Indiens paraissent frayer volontiers avec quelques Couteaux-Jaunes, de même nation qu'eux, du reste, habitués à vivre paisiblement dans la région située entre le lac Athabaska et le lac des Esclaves, et qui sont venus au rendez-vous du fort Chippeways, attirés bien plus par le désir d'obtenir par voie d'échange quelques objets de première nécessité, qu'avec l'espoir de conquérir l'une des carabines promises.

A vingt pas de ces sauvages pacifiques huit Sioux, très animés, supputent sur leurs doigts les bénéfices probables de leur voyage. Ils sont grands aussi, mais, aux traits communs à toute la race indienne, ils joignent un large front, d'épais sourcils et un air de férocité peu ordinaire. Leurs épaules sont couvertes d'une peau de buffle au poil long et soyeux ; sur le revers de cette peau sont peintes, en espèces d'hiéroglyphes, les victoires remportées sur leurs ennemis. C'est pour chacun de ces guerriers sa propre biographie qu'il porte sur lui.

L'un de ces Sioux paraît être un chef, — un sachem. Son front est couronné d'une sorte de turban de peau autour duquel sont fichées des plumes rouges, jaunes et vertes. Il a chaussé ses pieds de mocassins brodés en perles ; il porte aux doigts de nombreuses bagues, aux oreilles des pendeloques d'argent de forme étrange et sur la poitrine diverses parures de métal, d'os et de coquilles nacrées. Le sachem et ses compagnons ont le visage peint de deux couleurs. Pourtant l'un

Fig. 76. — Indiens des lacs avec leurs canots en écorce de bouleau.

de ces Sioux montre un visage entièrement noir en signe de la perte récente d'une de ses femmes ; et comme il serre convulsivement le manche de son couteau à scalper, il n'en paraît que moins sociable. Toutefois, il s'est luxueusement coiffé pour la circonstance d'un chapeau de feutre mou qui jure étrangement avec tout l'attirail sauvage.

Ces huit Sioux font bande à part. On devine à leur isolement qu'ils sont d'une nation guerroyant sans cesse contre toutes les tribus avec lesquelles elle se trouve en contact. Mais ceux-ci s'attirent surtout les regards de défi et de haine des Indiens Sauteux, qui ne les perdent pas de vue. Peut-être ces hommes se sont-ils rencontrés déjà autre part que dans les marchés de pelleteries de la Compagnie et peut-être y a-t-il entre eux quelque compte de chevelures à régler...

Des Pieds-Noirs en assez grand nombre, — on peut en compter plus de vingt, — vont et viennent d'un air affairé, évitant toutefois cinq ou six Assiniboines du petit lac de l'Esclave et quelques Cris, appartenant les uns et les autres à des tribus avec lesquelles ils sont continuellement en guerre. Ces Pieds-Noirs sont réellement cruels. Ils ne se contentent pas, — à l'exemple des Cris, — d'arracher la chevelure des morts et de célébrer les victoires qu'ils remportent par des chants et des danses autour des dépouilles humaines : ils ouvrent la poitrine de leur ennemi vaincu et dévorent leur cœur ensanglanté, pensant augmenter ainsi leur dose de courage ; bien plus, ils convient leurs femmes à ces monstrueuses curées.

Les Cris qui offusquent ces Pieds-Noirs sont seulement au nombre de sept. Ils ne sont pas grands, mais ils paraissent décidés, provocateurs, prêts à tout... même à piller les magasins de la Compagnie. Ils sont venus des rives des lagon qui avoisinent la mer d'Hudson, faisant un trajet de cent lieues, moitié dans leurs canots, moitié à pied, au milieu des plaines détrempées par le dégel, et ils ont amené cinq femmes avec eux ; mais une de ces malheureuses a été tuée, le jour même de leur arrivée, [par son seigneur et maître, — dans un moment de colère.

Tout un clan de Sauteux des environs du lac Quinipeg, — et dont font partie les six Indiens qui semblent là-bas défier les guerriers sioux,

leurs plus mortels ennemis, — assis par terre et formant un grand cercle, anime un coin de l'enceinte. Ces sauvages, échauffés par de trop nombreuses libations de whisky, prétendent absolument étaler leurs marchandises au soleil, pour en faire admirer l'opulence ; mais les agents regardent avec défiance cette exposition faite malgré eux de

Fig. 77. — Camp d'Indiens au Nord.

fourrures obtenues de seconde main, volées peut-être, et ils montrent à l'égard de l'honnêteté commerciale de ces trafiquants du désert de glace un manque de confiance parfaitement justifié.

Dans un autre coin du fort se trouvent une quinzaine d'Indiens Castors, de petite taille, chétifs, avec un visage blême et allongé, au teint hâve et maladif, accusant enfin tous les signes d'une irrémédiable décrépitude. Ils sont venus de la rivière de la Paix, dont les affluents

sont habités par des castors, — ce qui vaut à ces Indiens le nom qu'ils portent.

Quelques trappeurs Esclaves, campant sur la rive ouest du grand lac des Esclaves, vont vers eux avec cet air affable qui leur est naturel. Essentiellement pêcheurs, ceux-ci n'ont à offrir à la Compagnie que les peaux de mince valeur des petits animaux pris au trébuchet au bord de l'eau.

Des Plats-Côtés-de-Chiens s'effacent le plus qu'ils peuvent. Grands, sveltes, mais laids, avec un visage long, aplati, des yeux à fleur de tête, un menton et une mâchoire pointus comme s'ils ne parlaient que du bout des dents, vêtus de la peau des caribous tués à la chasse, ils personnifient la sauvagerie dans ce qu'elle a de plus original.

Enfin, par-ci, par-là se montre quelque inoffensif Peau-de-Lièvre, grands mangeurs de lapins, quelque Loucheux, — terreur de l'Esquimau, — orné de son inséparable pipe, se promenant hautain, orgueilleux, irascible malgré sa mince stature, et jetant autour de lui des regards « louches », tout à la fois timides et sinistres.

Au centre de plusieurs groupes, un orateur prend à tâche d'entretenir cette faculté de l'éloquence qui est l'apanage du Peau Rouge, et parle d'une voix lente, sonore, cadencée, soutenue par des gestes trop nombreux, mais empreints d'une certaine noblesse.

Quelques soldats de la Compagnie, le mousquet sur l'épaule, se promènent lentement, désœuvrés et curieux, à travers tous ces hidalgos du désert, qui répondent fièrement aux noms à effet de l'*Ours-Agile*, du *Corbeau-Mâle*, du *Chien-Rouge*, du *Faucon-Noir*, du *Chat-Tigre*, de la *Nuée-Rouge*, de la *Pluie-qui-Marche*...

C'est ici le lieu de dire que la population aborigène de l'Amérique britannique se divise en quatre races ou nations principales qui sont : 1^o les Esquimaux de la baie d'Hudson ; 2^o les Algonquins (Sauteux, Cris, etc.) ; 3^o les Hurons-Iroquois (Sioux, Assiniboines, etc.) ; 4^o les Déné-Dindjié (Castors, Loucheux, etc.).

Si quelques chiffres n'effraient pas trop nos lecteurs, et surtout nos lectrices, nous établirons de la sorte le dénombrement de ces sauvages en nous réglant sur le genre de vie qu'ils mènent : 15,000 environ fréquentent les abords des cours d'eau ou les côtes, 12,000 campent dans les prairies, et 30,000 dans les forêts.

III.

Caractère des Peaux Rouges. — Une vieille femme vouée à la mort par les siens. — Indiens anthropophages. — Histoire d'une petite fille sauvée par un missionnaire.

On a reconnu des traits physiques de réelle parenté entre tous ces Indiens. Au moral, il y a également de nombreux traits qui leur sont communs à tous. Ainsi, en général, ils supportent la douleur avec une constance remarquable : une plainte leur semblerait une lâcheté. Chez les Cris, si une femme en travail d'enfant poussait un seul soupir, on la jugerait indigne d'être mère, parce qu'elle ne pourrait mettre au monde qu'un enfant dégénéré.

L'Indien, habitué à se maîtriser, demeure calme, même dans ses plus grandes colères ; ses traits ne s'altèrent pas ; la fureur est dans son âme et la placidité sur ses traits ; il sait souffrir et se taire ; il sait dissimuler sa haine et le désir de se venger.

Une grande sécheresse de cœur leur est aussi commune à tous. Ce n'est que par la réflexion, par un sentiment inné de justice propre à toute créature humaine, qu'ils peuvent être amenés à éprouver de l'amitié, de la reconnaissance et quelquefois de la compassion. Mais que dire de leur cruauté envers les vieillards et les enfants lorsque ceux-ci deviennent pour eux une charge ?

Les Indiens Plats-Côtés-de-Chiens sont peut-être, entre tous, ceux qui se débarrassent avec le plus d'indifférence des enfants en bas âge et des vieillards infirmes.

M^{gr} Faraut, dans son beau livre : *Dix-huit ans chez les sauvages de l'Amérique britannique*, raconte qu'en longeant un jour une rivière il vit au bord de l'eau une vieille femme qui se traînait sur les genoux. Il lui demanda ce qu'elle faisait en cet endroit et apprit que c'étaient

ses enfants qui l'y avaient amenée et abandonnée. « Et où sont-ils, tes enfants? » demanda le missionnaire. La vieille montra de la main la rive opposée. La pauvre femme était si faible qu'elle semblait sur le point d'expirer. Le missionnaire tâcha de la ranimer, mais en vain, et voici tout ce qu'il put apprendre d'elle :

Elle avait six enfants dans la tribu des Montagnais... tous grands et forts... Ils lui avaient dit l'autre soir : — Écoute, mère... tu es vieille, tu ne peux plus travailler, nous allons te laisser seule dans les bois... Dans peu de jours tu seras morte... et tu n'auras plus de misère... Ils avaient fait ainsi ; et elle s'était trainée jusqu'au bord de l'eau, tourmentée par une soif ardente. Maintenant elle n'avait plus soif.

Et en parlant ainsi la pauvre Indienne expira.

Une autre fois, en traversant en hiver une épaisse forêt, le même missionnaire entendit des gémissements. Il s'avança avec précaution, écartant les branches des arbustes épineux : sur la neige, gisait une petite fille de six à sept ans. Il courut à elle. L'enfant avait déjà les pieds et les mains gelés. Le charitable missionnaire ranima comme il put la pauvre petite créature et apprit d'elle que son père et sa mère étant morts l'hiver d'avant, ses autres parents l'avaient prise avec eux ; mais s'étant lassés de la nourrir, ils l'avaient amenée en cet endroit pour l'y abandonner, lui disant qu'elle était trop petite, bonne à rien... qu'on allait la laisser là, et que dans peu de jours elle ne souffrirait plus.

Le missionnaire indigné alluma du feu et parvint à réchauffer l'enfant, qu'il put enfin emmener avec lui.

Cette petite Indienne devait avoir un triste sort : l'ayant confiée à des Cris, — l'homme et la femme, — qui se montraient désireux de recevoir le baptême, le missionnaire fut fort affligé de n'en plus avoir de nouvelles. Il entreprit un long voyage pour retrouver la tribu à laquelle appartenaient ces Cris, et quand enfin il put s'informer de l'enfant, il apprit avec un véritable désespoir qu'elle avait été mangée : la sauvage fut forcée de le lui avouer.

« Père, lui dit-elle avec une horrible ingénuité, l'hiver avait été mauvais ; nous n'avions plus de viande... plus de poisson... La pauvre

petite était bien maigre... elle allait mourir... Mon mari et moi nous avions faim... 'alors nous l'avons mangée. »

La plus exécrationnable inclination qu'on puisse reprocher à quelques-unes de ces tribus, c'est l'anthropophagie.

Au premier rang se trouvent les Hommes-de-Sang (*Du'eldeli-Ot-tiné*, les habitants qui mangent les hommes). Ces malheureux, appelés plus communément *le mauvais monde*, habitent entre le 58° et le 63° latitude nord, et le 125° et 135° longitude ouest : il est toujours bon de préciser quand il s'agit d'anthropophages.

Ils sont très peu nombreux, et cela se comprend... ils poussent leur passion pour la chair humaine à ce point que la mère n'est pas en sûreté auprès de son enfant, ni les enfants avec leur père. Les parents mangent leurs parents, les amis mangent leurs amis. Quand les chèvres et les moutons sauvages qu'ils chassent dans les montagnes Rocheuses leur font défaut, et que la disette de vivres survient, elle réveille en eux cet horrible besoin, et alors le plus fort dévore le plus faible. C'est ainsi que ces sauvages, petits et laids, finiront par se détruire tous, ou plutôt finiront par se manger... jusqu'à l'avant-dernier.

Le missionnaire dont nous venons de parler s'en est souvent entretenu au fort Alkett, situé au centre de cette tribu, avec un vieillard lépreux, qui avouait avoir mangé, à lui seul, dix de ses parents ; aussi la maladie qui résulte de l'anthropophagie l'avait-elle atteint : sa lèpre n'avait pas d'autre cause.

Les Cris ne sont pas à proprement dire anthropophages ; cependant, dans quelques circonstances, ils se laissent aller sans répugnance à faire usage de chair humaine. Il existe parmi eux un certain nombre d'hommes qu'on appelle « manitokasou » ou magiciens. Dans cette classe privilégiée on devient aisément ce qu'on appelle « windigo » ou mangeur d'enfants. On mange donc des enfants. Il est même permis de manger ses propres enfants.

M^{re} Farad en cite deux exemples. Il réussit à dissiper chez un Cris cette fatale obsession. C'était un père possédé de la tentation irrésistible de manger ses deux enfants. Le missionnaire le convertit même à la foi chrétienne. Moins heureux envers un autre Indien Cris, dont il avait baptisé le fils et la fille, il arracha un jour au père de ces in-

fortunés l'aveu que, dans un moment où les vivres devenaient rares, sa femme n'ayant rien à donner à manger à leurs enfants, les voyant dépérir et eux-mêmes ayant faim, il les avaient tués pour se nourrir de leur chair.

Heureusement de telles mœurs ne sont que des exceptions, — de hideuses exceptions.

Fig. 78. — Indiens en embuscade.

Le nombre de ces Indiens du Nord-Ouest va diminuant sensiblement. Ce n'est pourtant pas que les blancs les pourchassent, les traquent, les tuent comme le font les Américains à l'égard des Indiens du Far-West. Ils vivent paisibles possesseurs du sol sur lequel ils sont nés et la Compagnie de la baie d'Hudson a réussi à trouver en eux des auxiliaires utiles.

Ici donc les causes de dépeuplement sont différentes. En ne tenant compte de l'anthropophagie que pour mémoire, il y a par-dessus tout les représailles incessantes, les guerres de tribu à tribu : une tribu

voyageuse rencontre une tribu ennemie, c'est un combat d'extermination.

Doués d'une bonne constitution, ils auraient des gages d'une longue vie si des privations de toute nature, de terribles jeûnes ne les affaiblissaient pas avant le temps. Ainsi lorsqu'ils partent pour la chasse ils n'emportent pas de provisions et ils mourraient de faim plutôt que de rentrer avant d'avoir tué quelque gibier.

Ces privations excessives sont souvent suivies d'excès contraires. Après une abstinence forcée de plusieurs mois, si l'abondance survient, ils mangent avec gloutonnerie, et ceux qui ne sont pas morts de faim meurent alors d'indigestion. Une chose qui contribue surtout à abrégier leur existence, c'est l'abus des liqueurs fortes.

On sait aussi que les populations sauvages tirant exclusivement leur subsistance de la chasse et de la pêche, n'augmentent que dans une très faible mesure, au-dessous de laquelle les font descendre rapidement, toutes les fois qu'elles se produisent, les famines, les maladies épidémiques, les guerres, et même le simple contact avec l'élément civilisé.

Il y a des exemples saisissants de cette disparition des Indiens du Nord-Ouest. Les Castors, échelonnés le long de la rivière de la Paix, étaient autrefois assez nombreux, mais la maladie les a tellement éprouvés que cette population n'existera bientôt plus que de souvenir : de six mille qu'ils étaient il y a une vingtaine d'années, c'est à peine s'il en reste aujourd'hui cinq ou six cents. Quant à eux, à toutes les causes ordinaires, on peut ajouter la paresse des femmes... Ces malheureux couchent nus, en plein air faute de tentes, bien qu'ils aient des peaux ; mais il faudrait les couvrir ! Ils dorment à côté d'un petit feu, à demi grillés d'un côté et gelés de l'autre.

IV.

La chasse et la pêche dans l'Amérique britannique.

Les Indiens du nord-ouest de l'Amérique partent au commencement d'octobre pour la chasse ou la pêche d'hiver, et au mois d'avril ou de mai pour la chasse ou la pêche d'été, employant, l'été, des pirogues creusées dans des troncs d'arbre ; l'hiver, les trajets s'accomplissent en traîneaux auxquels sont attelés une demi-douzaine de chiens, ou à l'aide de raquettes qui s'adaptent à la chaussure et permettent de marcher rapidement sur la neige.

Dans les vastes prairies où l'on chasse le buffle, et sur les bords de la mer Glaciale, terrain de la chasse au caribou, les Indiens se réunissent par bandes et font leurs expéditions en commun. Quelques tentes formées de dix à douze peaux de buffle leur offrent un abri suffisant ; chacune d'elles peut être occupée par une vingtaine d'individus. Ces tentes se plient et se transportent avec facilité ; elles présentent lorsqu'elles sont dressées, une forme conique d'environ cinq mètres de hauteur. Des perches, fixées à la base par des piquets, soutiennent l'enveloppe de peaux ; une ouverture à laquelle deux oreilles mobiles servent d'abat-vent, est ménagée au sommet de la tente et donne une issue à la fumée du foyer, placé au milieu.

Ils ont des pièges pour les petits animaux à fourrures : le renard, le écan, la martre, le carcajou, l'herminette, d'autres encore. Quant aux grosses pièces, telles que l'orignal, le bison, le cerf et le caribou, ils savent suivre leur piste et suppléer par la ruse et la patience à l'imperfection de leurs armes.

Ainsi l'orignal ou élan a la vue courte, bien que ses yeux soient gros et très fendus, mais sa longue oreille est très fine et il distingue parfai-

tement les bruits accidentels. Que le vent agite la forêt, qu'il déracine les arbres, l'animal n'en dort pas moins profondément. Sa tête apparaît de loin armée d'un bois très volumineux ; ses formes, plus lourdes que celles du cerf, ont quelque ressemblance avec celles du cheval, dont pourtant il dépasse la taille ; son poil est assez long, très abondant, d'une couleur cendrée. L'Indien l'aperçoit, tend son arc, puis il casse une branche ; l'animal entend ce bruit insolite... se met sur ses

Fig. 79. — Le renne.

pattes, s'étire pour se dégourdir et prendre la fuite. C'est ce rapide instant qu'attendait le chasseur, qui vise juste et... lui perce le cœur.

La tactique change avec les caribous. Ces animaux, réunis ordinairement en troupes assez nombreux, se rassemblent dans les vastes contrées incultes qui bordent la baie d'Hudson.

Le caribou, — c'est le renne, — à l'opposé de l'orignal, a de mauvaises oreilles, mais des jambes excellentes qui lui permettent de racheter ce défaut. Les Indiens disent qu'il a des ailes. Il faut, pour l'atteindre, connaître avant tout ses instincts. C'est encore avec lui une guerre de ruse,

et les sauvages y sont passés maîtres. En été ou en automne, il leur suffit de trouver la piste de ces animaux. Lorsqu'ils connaissent le chemin qu'ils vont suivre, ils se couchent derrière de grands arbres, non loin du lac que les animaux devront traverser, — car ceux-ci ne se laissent détourner par aucun obstacle.

Les caribous arrivent en bande, se jettent à l'eau, et au moment où ils atteignent la rive opposée, les Indiens se montrent, en poussant de grands cris; les caribous, surpris et effrayés, font volte-face dans un désordre extrême; ils cherchent à regagner le large; mais, tandis qu'ils s'éloignent difficilement du rivage, en rangs trop serrés, les sauvages lancent leurs canots d'écorce sur le dos des plus vigoureux qui, excités par ce fardeau, achèvent de porter à son comble la confusion de la troupe et entraînent dans une course folle canots et chasseurs.

Alors les Indiens, armés de leurs lances, frappent mortellement à droite et à gauche tous les caribous qui sont à leur portée. C'est un véritable carnage. Il ne s'agit plus que de s'emparer des morts qui rougissent les eaux de leur sang : c'est la deuxième partie de la journée. Nous avons vu que les Sibériens poursuivent aussi le renne dans les lacs et les rivières.

Durant les classes d'hiver, les Indiens ont une autre manière de procéder plus ingénieuse encore. Recouverts d'une peau de caribou, ils vont attendre sur la surface gelée d'un lac le passage d'une bande. Les caribous arrivent à toute vitesse, dépassent les chasseurs, comme s'ils ne les avaient pas vus; puis se ravisant, poussés par une curiosité imprudente, ils reviennent sur leurs pas, flairer ces animaux qui leur ressemblent et dont l'attitude est inexplicable pour eux. Les Indiens, profitant de ce moment, commencent à leur tirer des coups de fusils. Plus les détonations sont nombreuses, plus les caribous sont surpris, étonnés. Ils courent tout autour des chasseurs qui en abattent aisément un grand nombre, — parfois deux ou trois mille.

Chez les Indiens, la pêche ressemble beaucoup à la chasse. Durant l'été, montés dans leurs canots d'écorce, ils poursuivent les poissons avec un dard qu'ils manient fort adroitement. C'est de la sorte qu'ils s'emparent d'esturgeons énormes dont le poids va parfois jusqu'à cent kilogrammes.

Deux pêcheurs se placent chacun à une extrémité du canot. L'un gouverne, l'autre tient un dard retenu dans le canot par un rouleau de cordes. Qu'un esturgeon se montre à bonne portée, il est harponné. Il fuit, entraînant canot et pêcheurs, mais ses forces vont s'épuisant et c'est une capture certaine. Disons en passant que ces esturgeons monstrueux sont loin d'avoir une chair délicate : on ne les mange que par nécessité. Ceux de la petite espèce ont un goût exquis.

L'esturgeon n'est pas le seul poisson des lacs du nord-ouest qui atteigne un développement aussi considérable. Le brochet y devient aussi excessivement gros ; il y en a qui pèsent jusqu'à cent livres ; ce sont de vrais requins d'eau douce, et ils font une guerre cruelle à tous les autres poissons. Les Indiens en aiment fort la chair. Il y a des truites de soixante à quatre-vingts livres ; on distingue la blanche, la jaune, la rougeâtre ; les unes et les autres sont excellentes.

Il existe en outre quelques poissons particuliers aux lacs poissonneux de ces régions, — si mal partagées sous tant d'autres rapports ; ce sont le doré, le poisson blanc qui, rôti devant le feu, prend à la fois le goût de la viande et du bon pain, l'inconnu, que les Indiens appellent le poisson sans dents (téouly), et quelques autres de moindre valeur : l'alloche, le toulibri, l'albassoche, etc.

Les Indiens pêchent aussi au filet et même, — qui le croirait ? — à la ligne. L'hiver, comme les lacs sont gelés, ils percent la glace qui a quelquefois deux mètres d'épaisseur : par cette ouverture, ils ont l'art de jeter le filet au-dessous de la glace et ils se procurent ainsi un aliment quotidien pour eux et les chiens de leurs traîneaux.

V.

Contrées avoisinant la Terre Maudite. — Lacs et rivières. — Le grand lac des Esclaves.
— Le lac du Grand Ours. — La rivière de la Paix. — La rivière des Lyards. — Les forts
de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Les plaines désertes qui s'étendent du lac Athabaska, — où nous avons fait une longue halte, — jusqu'aux rives de la mer Glaciale, jusqu'aux embouchures du fleuve Mackensie, peuvent à juste titre figurer sur une carte des contrées du globe encore inconnues.

C'est le même système de lacs reliés entre eux par de nombreuses rivières. C'est ainsi que le lac Athabaska communique par la rivière des Esclaves avec le grand lac des Esclaves. Ce lac, le plus considérable de tous ceux de la région, est encombré de petits îlots, verdoyants aux jours de soleil, quelques-uns hauts de trente à quarante mètres, parfois du double; sa surface est gelée d'un bord à l'autre durant la moitié de l'année.

La Compagnie de la baie d'Hudson possède trois établissements sur ses rives : le fort Providence au nord, le fort Résolution au sud, et le fort Reliance à l'extrémité nord-est du lac : c'est dans ce dernier que se déroulent quelques-unes des scènes les plus intéressantes du roman de M. Jules Verne : *le Pays des fourrures*.

Au nord du lac, d'épaisses forêts de peupliers, de pins et de bouleaux confinent à cette portion désolée du continent américain qui a reçu, non sans raison, le nom de Terre Maudite. La rive opposée, sans une seule élévation du sol, est, pour ainsi dire, la limite que ne franchissent plus les bisons. Les eaux du grand lac des Esclaves sont abondamment poissonneuses.

Avancer davantage vers le nord, ne pas négliger volontairement le lac du Grand Ours, et tout le cours du Mackensie, ce serait rentrer dans la région polaire dont nous avons étudié le régime et la vie.

Fig. 80. — Vallée de la rivière de la Paix.

Disons toute fois que lors de la recherche de sir John Franklin et ses compagnons, le lac du Grand Ours fut assigné par l'amirauté anglaise à sir John Richardson pour ses quartiers d'hiver. L'explorateur devait battre le pays entre la rivière des Mines de cuivre, la terre de Wollaston et le fleuve Mackensie, en s'appuyant sur le fort Bonne-Espérance situé sur ce dernier fleuve, et le fort Confidence qui est au nord du lac du Grand Ours. La Compagnie de la baie d'Hudson se chargea du transport, à travers ses vastes domaines, des bateaux destinés à l'exploration des côtes de la mer et des cours d'eau.

Mieux vaut aller vers l'ouest, se rapprocher des montagnes Rocheuses qui nous ramèneront vers le « Far-West », objet de nos plus prochaines investigations. Aussi bien est-il impossible de ne pas accorder quelque attention à l'un des affluents du lac Athabaska, la rivière de la Paix. En la remontant nous allons vers les montagnes Rocheuses.

En effet cette rivière importante prend sa source dans un petit lac situé au milieu de ces montagnes. Dans son cours rapide depuis sa source jusqu'au lac dont elle est tributaire, elle s'est creusé un lit très profond ; sur son parcours ses rives sont bordées de masses rocheuses fort élevées.

Vers la fin du mois de juin et pendant le mois de juillet, la rivière, accrue par la fonte des glaces des montagnes où elle prend sa source, charrie des arbres de haute futaie. La masse d'eau de cette rivière à cette époque est énorme, et fait monter de trois ou quatre mètres la vaste superficie du lac Athabaska, en s'y déversant.

Les terres traversées par la rivière de la Paix fourniraient un sol fécond s'il était livré à la culture. Un missionnaire a vu au fort Vermillon des épis de blé en parfaite maturité. D'immenses prairies, dédaignées maintenant des buffles, sont bornées à l'horizon par des hauteurs boisées. Aujourd'hui tous les affluents de cette grande rivière abondent en castors. C'est la présence de ces animaux qui a fait donner aux Indiens échelonnés le long des rives le nom de Castors.

Outre le fort Vermillon, la Compagnie de la baie d'Hudson possède deux autres forts sur cette rivière, le fort Dunvergun et, presque à sa source, le fort John.

A soixante-dix lieues à l'ouest, un autre cours d'eau considérable coule parallèlement à la rivière de la Paix, c'est la rivière des Lyards, — le

lyard est une sorte d'arbre, — qui descend des montagnes Rocheuses avec l'impétuosité d'un torrent. Les timoniers métis quand ils se hasardent sur ses eaux se font attacher à leur canot pour triompher de la violence du courant.

Fig. 81. — Pont suspendu des Indiens.

Et maintenant, avant de franchir ces montagnes Rocheuses qui se trouvent sans cesse à notre horizon, nous allons abandonner l'Amérique britannique et descendre au sud pour visiter les territoires nouvellement constitués de l'ouest, c'est-à-dire la vaste région, sauvage encore, qui s'étend à l'ouest des États-Unis : le Far-West.

VI.

Les Peaux Rouges et les Visages Pâles. — Hostilité permanente. — La légende de Fergusson. — Une rixe sanglante. — Ruse de Peau Rouge. — Incendie dans la Prairie. — Scalpé ou brûlé vif. — Quelques relations amicales. — Les Français du Canada. — Les Quakers. — John Smith et Pocahontas. — Ce qu'était l'Amérique il y a deux siècles. — La forêt vierge.

Le voyage de Chateaubriand dans le nouveau monde, la peinture qu'il nous a faite de la vie des Natchez, le récit des amours d'Atala et de Chactas, nous ont fait connaître une Amérique pittoresque, poétique et grandiose, — avec ses larges fleuves, ses forêts vierges, ses cités nées de la veille.

A leur tour, les romans de Fenimore Cooper sont venus séduire les jeunes imaginations par les tableaux si colorés, si vrais, si séduisants qu'ils présentent. C'est dans ces compositions que nous avons tous appris à aimer ces Indiens, héroïques dans leur résistance à l'invasion de leur pays ; ces pionniers qui, presque toujours pour secouer toute contrainte des institutions sociales, s'en vont au loin dans le désert, et justement pour le plus grand profit de cette civilisation dédaignée par eux ; ces colons, — véritables « chasseurs de terre » comme on les a appelés, — maniant également la bêche et la carabine, qui font des conquêtes sur un sol n'ayant jamais été défriché, toujours prêts à soutenir une lutte acharnée contre des sauvages qui se « mettent sur le sentier de la guerre » non par gloriole ou turbulence, mais avec l'énergie du désespoir.

Chateaubriand et Cooper, — celui-ci du moins pour la plupart de ses romans, — ont placé les cadres de leurs œuvres dans la région des grands lacs, où se sont formés depuis des centres de population ; mais il suffit pour que les peintures des deux grands écrivains gardent toute la vive animation de leur coloris, de se porter un peu vers l'ouest du continent

américain, au delà du Mississipi, « Père des fleuves ». Là, de nouveaux États naissent incessamment ; la résistance, tout en perdant du terrain, se montre opiniâtre comme au premier jour.

Voilà l'Amérique dont nous avons, à notre tour, à présenter le tableau.

Nous n'essaierons pas de nous dégager de l'influence du célèbre ro-

Fig. 82. — Attaque d'Indiens.

mancier américain ; nous nous inspirerons des fraîches descriptions de la nature que Longfellow a données dans *Évangéline* et le *Chant de Hiawatha* ; nous mettrons aussi à pro-

fit cette connaissance minutieuse du Nouveau-Monde qui caractérise les compositions de l'aimable et ingénieux Mayne-Red.

Ce qui domine chez les poètes, chez les conteurs, chez les voyageurs, c'est un regret unanime et sincère de voir disparaître une race qui a tenu une grande place dans les préoccupations des artistes et des littérateurs, aussi bien que dans les spéculations des philosophes et les plans d'avenir des hommes d'État. La sympathie de tous va à ceux qui défendent le sol natal ; bien qu'ils résistent en aveugles à la civilisation et que, d'autre part, il soit douloureux de leur voir donner carrière à

des instincts sanguinaires de sauvages irrités de leur déchéance. On ne s'étonnera donc pas de retrouver partout à travers ces pages cet antagonisme, justifié en quelque sorte des deux côtés, qui persiste entre les Peaux Rouges et les Visages Pâles.

Lorsqu'on a commencé l'exécution du grand chemin de fer du Pacifique, — la tentative la plus directe contre l'état de nature où vivent les habitants primitifs des continents américains, — les Peaux Rouges ont créé toutes sortes de résistances. C'est qu'en traversant leurs terres avec des voitures à vapeur on éloignait le bison, et l'antilope, et l'élan, et le daim, animaux que l'Indien chasse pour vivre. Ému de cette irruption qui, sous une forme nouvelle, était plus dangereuse que toutes celles qu'il avait supportées jusque-là, le Peau Rouge s'était armé. Il avait entonné le chant de guerre et entamé avec les Yankees une lutte sans merci ni trêve. Les géomètres envoyés en avant pour étudier le tracé de la voie avaient dû maintes fois échanger avec les sauvages des coups de carabine ; plus tard, ceux-ci ne se contentèrent pas de rompre la voie sur différents points, de faire dérailler les trains, d'abattre les poteaux télégraphiques, ils tuèrent les envahisseurs, ils les scalpèrent morts ou vivants. Que de fois les Indiens, cachés dans les herbes, à la tombée de la nuit, n'ont-ils pas essayé d'arrêter un train en attaquant à l'improviste le conducteur de la locomotive à coups de flèches ou de revolver ?

Vaincus, les Peaux Rouges se sont peu à peu résignés, ont cédé à la force. Aujourd'hui encore il n'est pas rare, cependant, de les voir attaquer un convoi d'émigrants ou un train de chemin de fer, tuer quelques hommes et disparaître en enlevant des chevaux ou des ballots de marchandises. Ces rencontres sont si fréquentes que les Visages Pâles ont même emprunté à leurs ennemis la coutume sauvage de scalper le vaincu.

Des soulèvements bien autrement redoutables sont, en quelque sorte, périodiques. Tout à coup la nouvelle se répand dans les États-Unis qu'un détachement dirigé vers un de ces forts créés pour contenir les Indiens, a été surpris en route et massacré jusqu'au dernier homme ; ou encore qu'une ville a été incendiée par eux, les hommes tués, les femmes et les enfants emmenés en esclavage. A ces massacres, à ces crimes, on répond

alors par des exécutions impitoyables, destinées à frapper de terreur ces adversaires irréconciliables. Mais l'effet produit s'amointrit rapidement et s'oublie.

Dans une rencontre entre Visages Pâles et Peaux Rouges il n'est fait aucun quartier : on se bat, on les tue ou ils vous tuent. Les Yankees

Fig. 83. — Enlèvement par les Indiens.

affectent, du reste, pour les aborigènes de l'Amérique un profond mépris. Ils répondent par des coups de carabine à leurs plus justes réclamations, et ils ont des idées à eux sur la civilisation par le « rifle ». A ce propos nous rapporterons l'histoire, légendaire en Amérique, du guide Fergusson que l'on raconte dans les veillées de pionniers autour d'un feu de bivouac ; elle constitue un fond qui a enrichi bien d'autres légendes du même genre.

C'était en automne ; Fergusson, à la tête d'une dizaine de cavaliers américains, chassait le bison dans les prairies entre la rivière Rouge et la Canadienne. Un soir pendant une halte, le campement fut envahi par une petite troupe d'Indiens, dont le chef leur tint à peu près le langage suivant :

« Moi et mes frères, nous avons été très inquiets en apprenant qu'un grand nombre d'hommes blancs arrivent dans le pays. Dites-moi pourquoi vous êtes venus ici. Sur votre terre vous êtes, je le sais, de grands chefs ; vous possédez en abondance des couvertures, du thé, du sel, du tabac et du rhum. Vous avez de magnifiques fusils, de la poudre et du plomb autant que vous pouvez en désirer. Mais il y a une chose qui vous manque. Vous n'avez pas de bisons, et vous venez en chercher ; moi, aussi, je suis grand chef ; mais le Grand Esprit ne nous a pas fait un partage égal. Vous, il vous a comblés de richesses variées, tandis qu'à moi il n'a donné que le bison. Pourquoi donc venez-vous dans ce pays détruire le seul bien que je possède, simplement pour votre plaisir ? »

Tandis que le vieux sachem parlait, les Américains levaient les épaules, ne dissimulant pas leurs sentiments pour ce vieil ivrogne à qui l'eau de feu, pensaient-ils, avaient communiqué tant de hardiesse, et qui osait leur adresser des remontrances.

Les habitants de l'ouest, — les « westerners » — répondirent aux sauvages par de grossières railleries. Ils s'étonnaient que des damnés de païens qui ne portent de culottes que depuis les cuisses jusqu'aux chevilles osassent élever la voix en présence de leurs maîtres naturels, les hommes blancs.

Les Indiens, à leur tour, se départirent de leur calme. Le ton de la « conversation » s'échauffa. Toutes ces figures, cuivrées, couleur de brique, tatouées de bleu ou de noir, animées par la colère, ou pâles d'émotion, éclairées par la flamme du bivouac, formaient, avec leurs accoutrements bizarres et pittoresques, un singulier tableau. Fergusson, — une manière de Bas-de-Cuir, — se détachait du milieu de ses compagnons par une sorte de prétention à l'élégance que trahissaient le brillant d'acier des canons de sa carabine, la sculpture de son couteau de chasse, les ornements de sa poire à poudre taillés dans la corne.

Bientôt, des injures on en vint aux menaces ; quelques coups de poing s'échangeaient déjà, des couteaux luisaient hors de leur gaine ; les Indiens brandissaient leurs casse-tête ; les carabines des chasseurs se mirent de la partie. Deux Indiens furent tués ; les autres, trop faibles pour se défendre, se retirèrent précipitamment, et le campement retrouva sa tranquillité interrompue.

Vingt-quatre heures après, les chasseurs ne songeaient plus à cet incident si commun dans leur vie aventureuse. Il y avait eu mort d'hommes,

Fig. 84. — Le bison.

il est vrai ; mais les westerners ne s'émeuvent pas pour si peu. En général, chez eux, un jeune homme ne se considère comme « dégourdi » que lorsqu'il a descendu un Indien ou deux avec sa carabine.

Quant aux sauvages ils n'avaient rien oublié, eux ; ils n'étaient pas gens à ne pas tirer vengeance du sang versé, et pour qui connaît les Comanches leur colère devait être à redouter.

Cependant deux semaines s'écoulèrent au milieu d'une sécurité parfaite ; rien n'indiquait le moindre symptôme d'hostilité. Les Américains n'ayant pas encore rencontré un seul grand troupeau de bisons, décidèrent qu'avant de remonter au nord, Fergusson et un de ses amis

iraient pousser une dernière reconnaissance aussi loin que possible vers l'ouest, tandis que le reste de la bande camperait sous les arbres des bords de la Canadienne, pour achever de boucaner les viandes et de préparer les peaux des animaux tués dès le début de la chasse.

Le second jour de marche, les deux éclaireurs se séparèrent, afin d'explorer une plus grande étendue de pays, et se donnèrent rendez-vous à un rocher isolé, dont ils connaissaient très bien la position, au pied des premiers contreforts de la Sierra-Madre. Fergusson y arriva seul et attendit vainement, toute une journée, que son camarade le rejoignit. Le lendemain, il se décida à revenir par le chemin que celui-ci devait suivre, mais, à son grand étonnement, il ne le rencontra pas.

Un soir, à la tombée de la nuit, Fergusson, poursuivant sa route, aperçut une quantité de vautours zopilotes planant en cercle, au-dessus d'un bas-fond, où ils s'abattaient de temps en temps. Un buffle crevé devait, pensa-t-il, attirer ainsi ces oiseaux de proie ; puis, saisi tout à coup d'un sinistre pressentiment, il se dirigea du côté où les vautours tournoyaient, effarouchés et inquiets d'être dérangés dans leur curée. A son approche, six ou huit loups s'échappèrent en grondant, et lui laissèrent voir, étendu sur l'herbe ensanglantée, le cadavre du camarade qu'il cherchait, reconnaissable encore bien qu'à demi dévoré. Son crâne rouge, dépouillé de sa chevelure, disait assez comment et par qui il avait été tué : d'ailleurs, la prairie foulée en cet endroit gardait les traces récentes d'une nombreuse troupe de cavaliers.

Les westerners redoutent la sensiblerie : Fergusson avait du reste sous les yeux un tableau fait pour lui servir d'enseignement : il devait songer avant tout à sa sécurité personnelle.

« *Haah goddam!* se borna-t-il à dire, ces gredins t'ont donc assassiné, mon pauvre garçon ? *Ah! by God!* sois tranquille ! Si je n'en envoie pas, à la première occasion, une douzaine en enfer, je veux que le diable s'empare de moi ! »

Ce fut là l'oraison funèbre et les funérailles du défunt. Fergusson s'éloigna promptement de ce triste lieu, et à peine eut-il le dos tourné, que loups et vautours revinrent se précipiter ensemble sur le cadavre pour s'en disputer les restes.

La nuit qui suivit cette découverte lugubre se passa pour Fergusson

dans une mortelle inquiétude, — sans feu et sans sommeil. Il se remit en route au point du jour ; cinq ou six lieues à peine le séparaient encore du camp. Il aurait pu dérober sa marche en profitant des plis du terrain ; mais, dans sa hâte d'arriver promptement, il se décida à couper court en droite ligne, au risque d'être aperçu par les Indiens dont ses compagnons et lui s'étaient fait des ennemis.

Il ne pensait pas qu'ils fussent proches ; son œil exercé ne découvrait aucun indice alarmant ; dans la prairie déserte on ne voyait qu'une troupe de chevaux sauvages paissant en liberté, à une grande distance, sur la gauche et en arrière. Rien de plus ordinaire, rien de moins suspect ; à peine y fit-il attention ; il continua son chemin.

Pourtant la « cavallade » se rapprochant rapidement, Fergusson remarqua, non sans surprise, qu'au lieu de paître et de caracoler capricieusement en désordre ainsi que le font d'habitude les chevaux sauvages, ceux-ci s'avançaient tout droit sur lui, en formant une sorte de vaste croissant, dont les deux cornes semblaient vouloir l'envelopper.

Fergusson était lui-même trop rusé pour ne pas deviner là-dessous quelque ruse de Peau Rouge. Le danger pressait ; sans perdre une seconde, il rend la main, pique des deux, et fuit à toute bride du côté de la rivière. Aussitôt derrière lui s'élève une clameur effroyable : les Indiens voyant que leur stratagème est deviné se redressent tous ensemble sur le dos de leurs chevaux, et hurlant leurs cris de guerre, brandissant leurs armes, altérés de sang et de vengeance, se précipitent à la poursuite du Visage Pâle, comme une meute féroce, endiablée.

Grâce à l'excellence de sa monture, le westerner réussit à maintenir son avance durant une demi-heure. Mais la poursuite, de plus en plus ardente, devenait inquiétante pour lui ; le danger était imminent, terrible ; il savait bien qu'il avait affaire à des hommes acharnés à sa perte ; il sentait que son cheval, fatigué des longues courses des jours précédents, ne pouvait plus soutenir son allure, et voulant ménager ses forces pour un dernier élan, il modéra un peu sa course. Les sauvages s'aperçoivent que la fuite de celui dont ils veulent la mort se ralentit ; ils croient déjà le tenir ; ils redoublent de vitesse ; ils crèvent leurs chevaux, pour se devancer les uns les autres et porter les premiers coups.

Un jeune chef, admirablement monté et couvert de plaques d'argent, distançait tous ces guerriers. Magnifique de colère et de beauté farouche, il arrivait avec la rapidité de la foudre, ses plumes d'aigle et ses franges de peau bigarrées flottant au vent, l'arc tendu et les trois flèches en arrêt. Fergusson l'épiait, en tenant sa longue carabine armée, cachée contre son corps. Il calcule la portée, arrête son cheval, le laisse respirer une demi-minute ; et au moment où le Comanche, mis hors de garde par cette immobilité, accourt dans l'espoir de le prendre vivant pour la torture, Fergusson brusquement se retourne sur sa selle, épaule son arme, fait feu, renverse son ennemi tout sanglant, le front percé d'une balle, et reprend sa course.

Il avait vengé son ami : aux hurlements de rage des Peaux Rouges il répond par un cri de triomphe ; et la poursuite continue plus vive, plus furieuse qu'auparavant. Malgré cet avantage momentané, la position du guide Fergusson devenait des plus critiques ; il cherchait à gagner les bois de la Canadienne, espérant, en s'y cachant, pouvoir rejoindre enfin ses compagnons, dont les carabines infaillibles défiaient toutes les attaques des sauvages. Malheureusement pour lui, ses ennemis étaient presque aussi rapprochés de la rivière que lui-même : une des extrémités de leur demi-cercle y touchait presque ; ils s'efforçaient de lui couper cette retraite.

Son cheval semblait comprendre le péril de cette lutte de vie et de mort ; excité bien moins par l'éperon et la voix de son maître que par son instinct ainsi que par les hennissements des autres chevaux qu'il sentait gagnant de vitesse sur sa course, le généreux animal dévorait l'espace et bondissait comme un cerf à travers les grandes herbes et les buissons épineux.

Encore cinq minutes et Fergusson épuisé de fatigue arriverait au camp ; sans doute, il allait entendre les coups de feu et les *hurrahs* des Américains se mêler aux *ouppahs* des Comanches ; il se croyait déjà sauvé... Mais rien du côté du camp, la solitude, le silence. Malgré lui, il frémit d'une terreur secrète : ses compatriotes l'auraient-ils abandonné ?

Éperdu, troublé, il courait, il volait. Enfin, d'un dernier bond son cheval s'élance sur le revers de la rive, fait un écart et peu s'en faut qu'il ne jette son cavalier sur le cadavre d'un blanc transpercé d'une flèche ;

à trente pas plus loin, à la lisière du bois, cinq ou six corps affreusement mutilés sont encore étendus autour d'un foyer éteint, dans la position où ils ont été frappés pendant leur sommeil ; un seul homme paraissait s'être réveillé et avoir lutté ; il était renversé au milieu des cendres inondées de son sang.

Le pauvre guide se sentit froid au cœur en voyant passer rapidement sous ses yeux cette hideuse scène de massacre ; sinistre vision qui semblait lui annoncer son arrêt de mort. Il crut que c'en était fait de lui ; sa dernière ressource lui manquait au moment décisif et pourtant avec l'opiniâtreté du Yankee, incapable de céder, de s'avouer vaincu, il résolut de disputer sa vie jusqu'au bout, sans autre espoir maintenant que de vendre chèrement sa peau aux bourreaux qui voulaient le déchiqnet au poteau de la torture.

Il avait traversé au galop le campement pillé, saccagé, et il pénétrait dans la forêt, à l'instant même où la horde sauvage dévalait comme un torrent du sommet de la balme en poussant des cris de joie, en vociférant de féroces railleries sur la cruelle déception ménagée au Visage Pâle. Toutefois les Comanches n'osèrent pas poursuivre leur ennemi dans les fourrés du bois, où sa carabine et son revolver lui assuraient un trop grand avantage sur leurs flèches. Ils ne commirent pas l'imprudence de s'exposer inutilement au danger et surtout de compromettre leur vengeance en voulant trop se hâter.

Tandis qu'ils s'arrêtaient pour délibérer et changer de tactique, Fergusson, caché dans le lit encaissé de la Canadienne, descendait son cours pendant deux ou trois lieues, tantôt à gué tantôt à la nage. C'était le seul moyen de dépister les Indiens, et, quoiqu'il ne fût guère probable qu'il y réussit, néanmoins il retrouva quelque confiance, car plusieurs heures s'écoulèrent dans une apparente sécurité ; il les mit à profit pour prendre un repos indispensable à lui et à son cheval.

La nuit approchait ; il se remit en route, et, la hardiesse lui revenant, il osa se hasarder hors de la forêt, dans les prairies de la rive gauche de la Canadienne. Il voulait atteindre, avant que l'obscurité fût complète, une longue plaine, couverte d'herbes tellement hautes, qu'un cavalier pouvait aisément y dérober sa marche, en suivant les mille sentiers frayés par les troupeaux de bisons.

Il n'était plus qu'à une lieue environ de cet endroit quand, apercevant les premiers signes d'un incendie de la prairie, il hâta le pas pour trouver quelque passage encore libre ; mais, par une inconcevable singularité, le feu s'allumait successivement partout où il se présentait, et le vent attisait bientôt l'embrasement et le propageait au milieu de ces grandes herbes desséchées, avec la rapidité d'une traînée de poudre. Si bien que le westerner, arrivé au sommet d'une élévation, découvrit à ses pieds la plaine entièrement transformée en un immense lac de feu où la tempête déchaînée roulait, comme des vagues ardentes, des flammes de quinze à vingt pieds de hauteur.

Le ciel, à ce moment de la tombée de la nuit, paraissait assombri, vu à travers les nuages de fumée rougis par le vaste brasier. Un bruit étrange, effrayant, accompagnait l'incendie ; on ne pouvait le comparer ni au roulement du tonnerre, ni au déchaînement du vent ; mais plutôt au piétinement saccadé que produirait des milliers de bisons dans une course rapide.

Rebrousser chemin et repasser la rivière eût été le parti le plus sûr et le plus simple. Mais Fergusson craignant, et avec raison, de rencontrer les ennemis de ce côté, préféra se maintenir dans les parties les plus arides de la prairie, celle où la rareté de l'herbe diminuait l'activité de la conflagration. Il pensait que peut-être il parviendrait ainsi à tourner cet obstacle qui lui barrait le chemin.

Fergusson galopait depuis un instant à la recherche de l'issue libératrice, lorsque, dans un bas-fond, il aperçut une troupe de Comanches ; il se retourne et s'élance dans une direction opposée ; il rencontre encore une autre bande apostée en embuscade ; il veut alors se réfugier dans le bois : partout les Peaux-Rouges se dressent devant lui et coupent la retraite. Assurés de leur triomphe, ils s'avancent lentement, en bon ordre, et sans plus se cacher font entendre des cris de joie frénétiques. Ils n'avaient plus qu'à attendre que l'incendie gagnant de proche en proche rabattît leur proie toute vivante dans leur vaste demi-cercle peu à peu resserré.

Tomber dans le feu ou tomber dans les mains des sauvages, il n'y avait plus d'autre alternative pour le guide. Entre ces deux terribles extrémités le choix ne pouvait pas être douteux. Si violent que fût l'in-

cendie de la prairie, ses flammes seraient certainement moins implacables que la colère des guerriers rouges, et pour un orgueilleux carabinier de l'Ouest, ce genre de mort paraissait mille fois préférable aux longs supplices, aux insultes du poteau, à la honte de laisser sa chevelure comme un trophée aux jarretières d'un damné *rascal* d'Indien. D'ailleurs un hasard heureux pouvait à la rigueur le sauver encore.

Dès que Fergusson s'est convaincu que toute issue lui est fermée, sans hésiter une seconde, il partage en deux, à coups de couteau, sa couverture de laine, encore toute mouillée de l'eau de la rivière; d'une moitié il entoure la tête et le poitrail de son cheval, de l'autre se couvre le visage, le corps et les mains. Le feu n'était plus qu'à soixante pas de lui, les Comanches à deux cents; il leur adresse un dernier geste de sanglant mépris et se précipite dans les flammes à l'endroit où leur moindre hanteur indique un foyer moins large et moins ardent.

L'extrême vitesse de sa course écarte un peu les flammes et en tempère la chaleur. Cependant cheval et cavalier allaient étouffer et se sentaient mourir, quand un air un peu moins brûlant les ranime et leur apprend qu'ils ont franchi cette infernale barrière. Au delà retentissaient les exclamations des sauvages, stupéfaits de tant d'audace.

Le cheval poursuivait sa course au travers de cette atmosphère de fumée et de cendre embrasées. Fergusson arrache les couvertures qui le gênent, et son cheval, guidé par son instinct, va se plonger dans un étang bourbeux, où tous deux peuvent boire à longs traits. La pauvre bête tremblait de tous ses membres; son poil était flambé, et même en plusieurs endroits sa peau calcinée tombait en lambeaux.

Le corps de fer du westerner, lui non plus, ne s'était pas tiré de cette rude épreuve sans en porter les marques. Mais après s'être assuré par quelques brusques mouvements que sa charpente n'était pas endommagée :

« Par Dieu! s'écria-t-il, tout est bien qui finit bien! Je puis me flatter d'avoir joliment terminé mon aventure. Je veux être scalpé si ces vieux coquins, que Dieu confonde, osent me suivre par le même chemin! »

En laissant de côté dans cette légende quelques exagérations que chacun a pu relever, Fergusson n'en fournit pas moins un exemple

frappant des dispositions hostiles des Peaux Rouges et des Yankees, les uns à l'égard des autres.

Il est arrivé toutefois que des Européens ont su se faire aimer des Peaux Rouges. Les Français qui s'établirent au Canada trouvèrent aisément le secret de vivre en paix avec leurs irascibles voisins. Lors de la guerre de l'Indépendance, les colons anglais se firent des auxiliaires de plusieurs tribus. Les Iroquois notamment épousèrent la cause des États de l'Union, et Onomatcho, surnommé Jaquette-Rouge, un de leurs chefs, mit plus d'une fois sa main dans celles de Washington et de la Fayette. Aujourd'hui les quakers sont généralement bien vus par les Indiens. On sait que les quakers s'appellent eux-mêmes « les Amis ». — Les Indiens les accueillent à ce titre, et dans des négociations difficiles, ce sont souvent des « Amis » que choisissent les présidents des États-Unis pour traiter avec les Indiens.

Mais il n'y a pas d'histoire plus curieuse que celle de John Smith ; pas de succès plus décisifs que ceux qu'il obtint sur les habitants de la Virginie dans les premiers temps de la colonisation. Ses compagnons en lui désobéissant s'étaient fait tuer ; il restait seul au milieu des Indiens. Il chercha le secret d'assouplir le sauvage et le trouva. Il montra aux Indiens une boussole ; il les amusa en la leur expliquant, et se fit admirer comme un génie supérieur, en leur donnant quelques notions vagues sur la forme du globe et le système planétaire. Une lettre envoyée par lui au fort le plus proche leur semble une œuvre de magie. La curiosité s'éveille, et le prisonnier est promené de tribu en tribu. Pendant trois jours, on pratiqua des enchantements dans l'espoir de pénétrer le mystère de sa nature et de ses desseins. C'était évidemment un être au-dessus de l'ordinaire ; mais était-il bienfaisant ou malfaisant ? Son calme intrépide déconcerta les Indiens, et ils pratiquèrent avec scrupule envers lui l'hospitalité et le respect, pour se le rendre propice s'il leur échappait. Cependant les guerriers le condamnèrent à mort, et déjà il baissait la tête pour recevoir le coup de tomahawk, lorsqu'une enfant, s'attachant à lui et le protégeant de son corps, lui sauva la vie. C'était Pocahontas, fille du chef Powhatan, et à l'âge de dix ou douze ans « la non pareille de la contrée pour son esprit et sa beauté ». Les Indiens s'arrêtèrent, et Smith fut épargné. Ils voulaient l'adopter et faire de lui un des

chefs de la forêt. Smith obtint, non sans peine, sa liberté et la promesse de bonnes relations des sauvages avec les Anglais.

Ajoutons que la jeune Indienne qui l'avait sauvé se fit chrétienne cinq ans après. Un enthousiaste rêvait nuit et jour la conversion de la fille du chef Powhatan. Il l'instruisit dans la doctrine chrétienne et bientôt, dans la petite église de Jamestown, dont le toit reposait sur des sa-

Fig. 85. — Castors au travail.

pins qui n'étaient pas même équarris, Pocahontas, s'approchant des fonts de baptême, creusés dans un tronc d'arbre comme un canot de sauvages, renonça à la religion de ses pères. La première chrétienne de sa race, elle épousa le jeune homme qui l'avait convertie. Elle alla avec son mari en Angleterre, où l'on admira la beauté et la simplicité de cette enfant des déserts. Sa conduite était exemplaire. Au moment où elle allait repartir pour sa terre natale, elle succomba, à vingt-deux ans, victime du climat de l'Angleterre. « La miséricorde divine lui épargna le spectacle de l'extermination de sa race. Elle laissa un nom sans

tache ; elle vit dans notre mémoire, dit Bancroft, sous l'aspect d'une éternelle jeunesse. »

Il y a loin de l'Amérique de nos jours, telle que l'ont faite de hardis pionniers, avec la terre abandonnée à elle-même que trouvèrent les premiers colons. Bancroft, qu'il faut souvent citer quand il s'agit de l'Amérique, nous fournit une description saisissante de cette nature sauvage et grandiose, actuellement transformée ou disparue :

« De sombres forêts donnaient un air de mélancolique grandeur à une nature d'une magnificence inutile, et cachaient sous leur ombre épaisse un sol fécond que le soleil n'avait jamais réchauffé. La hache n'avait pas abattu les géants de ces bois épais, et leurs grands bras desséchés, aux formes fantastiques, frappés et fendus par la foudre, faisaient un contraste étrange avec la verdoyante fraîcheur des branches qui repoussaient sur leurs troncs. La vigne lascive, qui semblait s'être élancée de la terre pour attacher ses vrilles et son feuillage à la cime des arbres les plus grands, se balançait en l'air à la moindre brise, comme les cordages rompus d'un navire. On voyait partout, sur ce sol marécageux, des arbres dont les racines avaient cédé, et qui menaçaient de tomber au premier vent ; la terre était couverte de débris des antiques forêts, sur lesquels s'étendait dans l'ombre une profusion de fleurs sauvages. Des reptiles se jouaient dans les eaux stagnantes, ou rampaient, sans être troublés, sur des piles d'arbres tombés. Le daim, au pelage tacheté, s'abritait dans les bocages, mais non pour se cacher, car rien ne le troublait, et il n'y avait que des bêtes fauves pour paître les herbes de la prairie fertile. Le silence régnait, interrompu par le vol des oiseaux aquatiques, ou attristé par les hurlements des bêtes de proie. Les rivières erraient à l'aventure au milieu des sables parsemés de bouquets de saules ou couverts de roseaux, ou bien elles minaient lentement les rives couvertes de sycomores. Les ruisseaux formaient des marais cachés par les roseaux, sur lesquels planait une nuée de moustiques. Des masses de végétaux en putréfaction répandaient des germes de peste et rendaient mortel pour les hommes l'air embaumé du soir. C'était un hideux mélange de la mort et de la vie. La corruption dans son horreur semblait jeter un regard de mépris sur la fertilité inutile d'un sol sans culture.

« Et l'homme, farouche comme la terre était sauvage, était là en parfaite harmonie avec la rude nature qui l'entourait. Il errait sur le continent, en guerre constante avec ses semblables ; une écorce de bouleau lui servait de barque ; des coquilles enfilées étaient sa parure, ses annales, sa monnaie ; il comptait pour vivre sur les racines des forêts. Son architecture était au-dessous de celle du castor, quant à la solidité et à la durée ; dans sa hutte, construite avec de l'écorce et des branches entrelacées, il dormait sur un lit de feuilles mortes et se garantissait du froid avec des nattes de jonc. Sa religion était l'adoration des forces naturelles, sa morale l'instinct d'une nature indisciplinée. Il disputait aux loups et aux ours la domination du sol et partageait avec l'écureuil les fruits sauvages qui abondent dans la forêt. »

VII.

Les États et territoires du Far-West. — Origine et traits de la race rouge. — Les tribus éteintes. — Natchez, Mohicans, Delawares, Mandans, etc. — Les diverses nations ou tribus. — Les Sioux ou Dakotahs. — Les Gros-Ventres. — Les Corbeaux. — Les Pieds-Noirs. — Les Têtes-Plates. — Les Pendants d'Oreilles. — Les Cœurs d'Alène. — Les Paunies. — Les Arapahoes. — Les Yutes. — Les Kayoways. — Les Chéyennes. — Les Comanches. — Les Apaches. — Les Navajoes. — Les Pueblos. — Les Pah-Yutes. — Les Bannocks. — Les Chochones ou Serpents. — Les Indiens de la Californie, de l'Orégon, du territoire de Washington, de la Colombie et de l'Alaska. — Mœurs et usages des Peaux Rouges. — La chasse et la guerre. — Caractère. — Idées religieuses. — Le grand Manitou. — La légende de la création et du péché originel. — Superstitions. — Les sacs de médecine. — Les nouveaux convertis. — Disparition de la race. — Les tribus « assises ». — Le territoire Indien. — Les « réserves ». — Le service indien.

Les États et territoires de l'Union américaine appartenant à la région de l'Ouest et du grand Ouest (Far-West) peuvent se ranger de la manière suivante :

Le Minnesota, l'Iowa, le Missouri, l'Arkansas, le Dakotah, le Nebraska, le Kansas, le territoire indien, — « réserve » attribuée aux Cherokees, aux Creeks, aux Choctas et à quelques autres tribus moins importantes, — le Texas, le Montana, le Wyoming, le Colorado, le Nouveau-Mexique, l'Idaho, l'Utah, l'Arizona, le Washington, l'Orégon, le Nevada, et la Californie.

On croit généralement que les aborigènes de l'Amérique sont d'origine asiatique. Il existe beaucoup de faits physiques et moraux qui donnent du poids à cette opinion ; quelques autres semblent prouver contre elle.

Nous l'avons dit : de l'Atlantique au Pacifique, du nord au sud des deux Amériques la race rouge a les mêmes caractères, les mêmes traits, sauf les variations de langage et de coutumes signalées par les voyageurs et quelques modifications physiques, amenées sans doute

par le climat, en raison de l'immense étendue d'un continent placé sous toutes les zones, de l'extrême diversité de son sol, et de ses produits, enfin des conditions d'existence.

Nous retrouvons donc dans le Far-West les représentants d'une

Fig. 86. — Les montagnes du Missouri.

race que nous avons déjà appris à connaître dans l'Amérique britannique. Ici, comme plus au nord, même coloration de la peau, tirant plus ou moins sur le rouge, même front déprimé, même chevelure noire, longue et rude, même largeur faciale rappelant le type mongolique, même saillie des pommettes, même nez aquilin, même obliquité d'un œil placé dans une orbite large, carrée, mêmes lèvres minces, même délicatesse des extrémités. Les Espagnols de la conquête

avaient été frappés de cette uniformité. Qui a vu un Indien, disaient-ils, les a tous vus.

Au cœur de l'Amérique, comme dans les latitudes élevées de ce continent, le visage du Peau Rouge est empreint d'une gravité sombre et parfois d'une énergie sauvage qui décèle sa haine et l'esprit de révolte qui couve en lui. L'Indien, aisément dissimulé, s'applique à paraître indifférent à toutes choses et réussit parfois à faire croire à une insensibilité absolue. Attaché au poteau de guerre, il sait supporter d'affreux tourments sans trahir sa souffrance, sans faiblir dans l'attitude ou le regard, sans laisser échapper aucune plainte.

Le geste, la démarche sont nobles chez tous et presque majestueux chez les sachems, qui sont choisis à l'élection parmi les plus intelligents, les plus valeureux, les plus éloquents de la tribu.

Toutefois, en dehors des occasions où son honneur de guerrier est engagé, l'Indien paraît timide, inquiet ; il laisse deviner une humilité et une mélancolie s'alliant mal avec son indomptable orgueil ; c'est qu'il y a chez lui un fond de tristesse comme chez toute race vaincue. Sous l'influence d'une vive excitation ses traits s'animent à peine ; puis la joie ou la crainte passée, il retombe dans un état de prostration où il semble se complaire et qui va presque jusqu'à l'hébétément.

Fenimore Cooper accorde plus aux Indiens que nous ne le faisons ici. Selon lui, peu de caractères d'hommes présentent plus de diversité, ou pour mieux dire de plus grandes antithèses. Dans la guerre ils sont téméraires, entreprenants, rusés, sans frein, mais dévoués et remplis d'abnégation d'eux-mêmes ; dans la paix, justes, généreux, hospitaliers, modestes, et, en général, chastes, mais vindicatifs et superstitieux.

Les ethnologues assurent que la race rouge a moins d'intelligence, moins d'imagination et moins d'esprit que la race caucasienne. Cependant les Indiens ne sont pas si dépourvus que cela des qualités de cet ordre. Cooper a remarqué que leur imagination dans leur poésie et leurs discours est toute orientale. Ils tirent leurs métaphores des saisons, des nuages, des oiseaux, des animaux, des plantes. Mais leurs idées sont revêtues de couleurs entièrement opposées à celles des Africains. On ne leur contestera pas non plus un certain art de l'élocution qui va parfois jusqu'à une véritable éloquence, accompagnée d'une

action oratoire très puissante et où les maîtres du barreau trouveraient peut-être plus d'un enseignement.

Bien constitués, d'une taille élevée, les Indiens du Far-West sont agiles et bien doués à certains égards. Mais ils ne pensent qu'au moment présent, jamais à l'avenir, et ainsi ils se montrent peu aptes à s'associer aux idées de progrès et de civilisation, pour lesquelles ils professent, du reste, une profonde aversion.

A cette insouciance, s'ajoute une paresse invincible. Bien que naturellement vorace, l'Indien peut facilement rester plusieurs jours sans prendre de nourriture. Un missionnaire raconte que tel d'entre eux a voyagé dans la neige sept jours et sept nuits sans manger, puis qu'ayant rencontré un cheval, il l'avait tué, s'était nourri de sa chair crue et avait continué sa route.

Si l'abondance revient, l'Indien se met à satisfaire largement sa faim : on dirait qu'il mange non seulement pour les jours écoulés, mais pour ceux qui vont suivre.

Il n'y a pas cent ans que tout le territoire américain, à l'ouest des Alleghanys, était entièrement occupé par des tribus indiennes ; mais la paix amenant l'émigration européenne, favorisée par toutes les luttes dont notre continent a été le théâtre depuis le commencement de ce siècle, les régions de l'ouest ont été envahies.

Les Peaux Rouges ont dû reculer devant l'invasion des blancs. On les a refoulés sans pitié pour s'emparer de leurs champs de chasse, et le flot arrivant toujours, les blancs ont débordé autour d'eux, au nord par la région des lacs et du Missouri, au sud par le Texas et le Nouveau-Mexique, à l'ouest par la Californie.

D'après un dernier recensement on a pu estimer le nombre total des Indiens répandus sur toute la surface des États-Unis à deux cent soixante-dix-huit mille, non compris les tribus de l'Alaska (territoire acheté à la Russie en 1867-68, pour la somme de sept millions de dollars), dont on portait le chiffre à soixante-dix mille, en 1870. A ce chiffre il faut également ajouter environ cinquante mille Peaux Rouges appartenant à neuf peuplades ennemies ou trop éloignées des centres de population pour pouvoir être approximativement recensées.

Tout semble accuser une décroissance de la population indienne.

Cette décroissance va parfois jusqu'à l'anéantissement d'une tribu importante. Ce serait en vain que l'on chercherait dans le tableau que nous allons donner des tribus répandues dans tout l'Ouest, les Natchez, par exemple, que les Français exterminèrent pour ainsi dire en 1730.

On n'y trouverait pas davantage les Mohicans, non que « le dernier des Mohicans » ait cessé de vivre; il existe encore un démembrement de cette nation, les Delawares, qui ont conservé intact le caractère héroïque de leurs ancêtres.

Réduits à une poignée d'hommes, — six ou huit cents, — ils ont plusieurs fois cédé leurs territoires aux Visages Pâles, reculant le long des Alleghany, dans les forêts des bords de l'Ohio, jusqu'au cœur de « la terre sanglante », partie du territoire de l'Ohio ainsi nommée après les combats meurtriers livrés aux Indiens par les premiers colons.

Actuellement, les Delawares sont un peu partout et nulle part. Ils chassent l'ours gris en Californie, le bison dans les plaines du Nebraska, l'élan aux sources du Yellowstone, et le mustang ou cheval sauvage au Texas, — scalpant à l'occasion quelque chevelure pour l'ornement de leurs guêtres de peau de daim. On est quelquefois plusieurs années sans voir leurs tentes se dresser aux mêmes lieux.

Unis parfois aux blancs, ils combattent le Crow ou le Chéyenne, le Navajo ou l'Apache. Leur fréquentation des Yankees et des Mexicains des frontières se devine dans leurs blouses de chasse de calicot imprimé, leurs coiffures faites d'un mouchoir de cotonnade aux couleurs voyantes, tordu en turban, et qui ne conserve du caractère « national » que les plumes d'aigle ou de gruya qui les surmontent. Ils ont abandonné l'arc pour la carabine et le long couteau, mais ils ont gardé l'arme traditionnelle de leur race, le terrible tomahawk.

Certaines tribus disparaissent par des causes fortuites; les Indiens Mandans en offrent un exemple. Visités pour G. Catlin en 1832, dans l'unique village où ils vivaient au nombre de deux ou trois mille, sur la rive gauche du Missouri, ils périrent pour la plupart quelques années après, enlevés par une épidémie de petite vérole dont le germe leur avait été apporté par un vaporeur de la compagnie du Missouri venant

de Saint-Louis. L'épidémie, les suicides et l'émigration chez leurs

Fig. 87. — Indiens Mandans.

alliés et voisins les Meunitarris réduisirent en trois mois la population du village à trente-deux habitants. Dix ans plus tard, les Mandans, at-

CONTRÉES MYSTÉRIEUSES.

tristés par la perte de leur nationalité, s'étaient de nouveau réunis dans un village situé non loin de leur ancien établissement. En 1853, la population semblait en voie d'accroissement et s'élevait à près de quatre cents âmes. « Les mœurs, la tournure, le costume des Mandans, dit G. Catlin, les faisaient distinguer facilement des autres tribus indiennes. De taille moyenne, confortablement, souvent même richement vêtus de pelleteries, tous portaient des jambières et des mocassins de peaux, élégamment brodés de soies de porc-épic teintes de diverses couleurs. Chaque homme avait « sa tunique et son manteau » qu'il prenait ou quittait suivant la température, et chaque femme sa robe de peau de daim ou d'antilope couvrant le bras jusqu'au coude et le corps en entier, depuis la poitrine jusqu'aux chevilles. » Les derniers recensements donnent des chiffres favorables à la reconstitution de cette famille indienne. Mais à quoi peut tenir la disparition complète d'une tribu?

Entre le Missouri et les montagnes Rocheuses, dans le nord de la Prairie, dans le Dakotah, se fait surtout remarquer la nation la plus nombreuse, celle des Sioux ou Dakotahs. Ces Indiens étaient, il y a quelques années, au nombre d'environ vingt-cinq ou trente mille. Parmi eux se distinguent les Brûlés et les Ogalalas.

Mais cette nation des Sioux tend aussi à décroître rapidement par l'abandon des pays qu'elle occupe. Les Sioux émigrent en masse au Canada, où ils vont rejoindre l'héroïque Sitting-Bull. C'est à coup sûr le seul moyen qu'ils aient de se soustraire à une extermination finale. L'un de leurs chefs, Crazy-Horse (le Cheval fou), tombé en 1877 dans une rencontre avec les Américains, le leur conseilla en ces termes avant d'expirer : « J'ai toujours voulu me rendre à la terre de la « Mère blanche » (la reine Victoria), mais mon père m'a persuadé de rester ici. Quelques minutes de plus je serai mort et je me rendrai alors au pays de la Mère blanche. Je vous demande de me suivre tous : vous le voyez, les Américains veulent nous tuer. Il n'y a pas de paix possible pour vous en ce pays ; vous ne pouvez plus vivre avec le « Grand-Père » (le président des États-Unis). Si vous voulez vivre et maintenir vos familles, il faut que vous me suiviez à la terre de la Mère blanche, dans la patrie de nos ancêtres. » Ces Indiens Sioux, grands, élancés, fiers, à l'œil pénétrant,

Fig. 88. — Meunitarri.

à la figure ovale, bien découpée, ont l'habitude de se peindre sur le corps et sur le visage des lignes de diverses couleurs, où le rouge et le noir dominant. Vêtus de lambeaux de couvertures de laine ou de peaux de bêtes, ils ornent leur tête de plumes ; comme la plupart des Peaux Rouges, ils montrent un goût prononcé pour toutes les parures. Ils se procurent quand ils le peuvent des armes à feu et ne sont pas malhabiles à s'en servir, mais ils n'ont pas renoncé pour cela à l'arc, aux flèches et au casse-tête. Chaque Sioux porte toujours avec lui le couteau qui doit lui servir à scalper son ennemi tué ou seulement terrassé et vivant encore.

Chez eux, les femmes sont de petite stature, de formes alourdies et sans élégance ; mais comment n'en serait-il pas ainsi ? A ces malheureuses, esclaves véritables, incombent tous les gros travaux. Comme les squaws de l'Amérique britannique, c'est la femme Sioux qui ploie, déploie, transporte et installe la tente conique, c'est elle qui tanne les peaux, fait la cuisine, soigne les enfants, confectionne les vêtements de toute la famille. Avec cela on n'a guère le loisir d'être belle.

Au nord-ouest des Prairies, les territoires d'Idaho, de Wyoming et de Montana sont habités par les Pieds-Noirs, les Corbeaux, ainsi que les Meunitarris ou Gros-Ventres qui faisaient jadis partie de la nation des Corbeaux ; mais ils s'en sont séparés. Ils ont construit des huttes de bois et d'osier entrelacés, recouvertes de terre. Et renonçant à la vie aventureuse et nomade de leurs pères, ils cultivent le maïs et quelques légumes dans les terrains fertiles qui bordent le Missouri.

Il y a encore dans la même région les Têtes-Plates, qui forment peut-être la plus belliqueuse de toutes les tribus avoisinant les montagnes Rocheuses ; ils se montrent supérieurs aux Pieds-Noirs de la rivière du Soleil. On ignore pourquoi ils sont appelés Têtes-Plates ; l'usage d'aplatir le crâne des enfants, en faveur chez les Chinooks et d'autres tribus des bords du Pacifique, n'a jamais existé chez eux.

Les Pendants d'Oreilles et les Cœurs d'Alène (ces noms sont restés français) appartiennent aux plus importantes des dix tribus des Têtes-Plates, ainsi que les Kalispels et les Kootenays. Les Cœurs d'Alène parurent si insensibles à leurs premiers visiteurs qu'ils leur appliquèrent avec justesse le nom étrange qu'ils portent encore : ils rendaient un culte divin à tous les animaux, mais c'était une race d'hommes si dé-

gradés qu'ils n'avaient conservé de la loi naturelle que deux ou trois notions très obscures, auxquelles bien peu se soumettaient dans la pratique.

Aujourd'hui ces Indiens sont convertis au christianisme, ainsi que la plupart des Indiens des dix tribus des Têtes-Plates. Si même l'on en croit les missionnaires catholiques, il n'y a plus un seul païen parmi eux. Cette conversion date de 1841. Ils avaient réclamé dès 1838, à Saint-Louis, des missionnaires ; mais, en route, leurs envoyés furent tous massacrés par les Indiens Serpents de l'Idaho.

Les Têtes-Plates, malgré le traité de Hell-Gate (1859) leur attribuant des allocations, ne reçoivent aucune assistance du gouvernement. Par la chasse, ils pourvoient à la plupart de leurs besoins. La chasse au bison commence chez eux en septembre et continue jusqu'à l'hiver ou jusqu'au printemps selon qu'elle est plus ou moins fructueuse. Le reste de l'année ils chassent le petit gibier pour se procurer de la viande fraîche ; ils pêchent aussi, et au commencement de l'été ils déterrent des racines amères ; ils font des provisions d'oignons sauvages, de poires et d'autres fruits ; quelques-uns cultivent de petites fermes, vendent des pelleteries dans les villages voisins, du bétail et des chevaux. Selon des témoignages dignes de foi, ces Indiens, depuis leur conversion, ont toujours été les amis des blancs. Au rapport d'un gouverneur de territoire, ce sont « les meilleurs Indiens des montagnes et des plaines, honnêtes, braves et dociles. Ils n'ont besoin que d'encouragement pour devenir de bons citoyens. »

Toutes ces diverses tribus présentent ensemble un chiffre de population qu'on peut estimer à vingt mille.

Dans le centre sont les Paunies, — qui de temps immémorial ont toujours été en guerre avec les Sioux, — les Arrapahoes, les Yutes, les Kayoways, qui possèdent une arme à eux particulière, une sorte de marteau ou de casse-tête composé d'une pierre fixée par des lanières à un manche ; les Chéyennes, généralement grands, osseux, avec une expression dure, cruelle même. Ils ne se peignent le corps d'ocre et de vermillon que pour se mettre sur « le sentier de la guerre ». Une couverture jetée sur la tête et les épaules cache mal les haillons au travers desquels se montre leur corps couvert d'ulcères. Ces Indiens Chéyennes

sont vindicatifs et font périr leurs prisonniers dans d'horribles supplices. Ils parlent lentement une langue fort pauvre, recourant aux gestes pour se faire comprendre.

Dans le sud, les Indiens les plus irréconciliables à l'égard des Américains, — soixante mille environ, — Comanches, Apaches, Navajoes, Pueblos (ces deux dernières tribus ont conservé leurs noms espagnols), sont en état de guerre perpétuel avec les blancs du Texas et de l'Arizona, et sur toute la frontière mexicaine, tuant les hommes et emmenant avec eux, non seulement les troupeaux, mais encore les femmes et les enfants.

Plus d'une fois un voyageur ou un colon a aperçu sur le sable à côté des empreintes du pied des sauvages celle de la légère chaussure d'une femme ou d'une jeune fille emmenée comme prisonnière dans les wigwams. Un touriste allemand a vu une magnifique chevelure blonde flottant au bout d'une longue perche auprès de la principale tente de peaux de bison d'un campement de Comanches, — une de ces tentes agrémentées de peintures primitives représentant des guerriers fumant le calumet, des chevaux et des chiens. Non loin de là étaient disposés en évidence des flèches, des boucliers de cuir et des lances ornées de plumes aux brillantes couleurs. Ces Comanches et ces Apaches, excellents cavaliers, passent leur vie à cheval. Quand ils ne trouvent pas une occasion de piller les Visages Pâles, ils chassent le bison qui leur fournit, outre leur nourriture principale, les peaux dont ils s'habillent et dont ils font leurs tentes.

Le Nébraska, le Kansas, le Texas, les territoires du Colorado, du Nouveau-Mexique, de l'Arizona sont parcourus par ces tribus, qui se sont quelquefois établies d'une manière sédentaire.

Ainsi les Indiens Pueblos ont des petites villes disséminées sur le Rio-Grande del Norte et ses affluents. La disposition des rues et des habitations de ces villes est passablement originale. Les différents étages des maisons s'élèvent en terrasse les uns sur les autres, chacun d'eux plus petit de surface que l'étage placé au-dessous. Les maisons sont très rapprochées, et des ponts volants forment, aux étages supérieurs, des rues suspendues pour les communications des habitants. On pénètre dans ces maisons par des échelles qui sont retirées dès que la sécurité l'exige, par exemple à l'annonce de l'approche de tribus pillardes. C'est par un trou pratiqué dans le plancher du premier étage

Fig. 89. — Idoles ou fétiches des Indiens des bords du Missouri.

qu'on descend au rez-de-chaussée, réservé aux provisions de la famille. L'église n'offre, comme on le pense bien, aucune beauté architectonique : des murailles brutes avec un portail en terre glaise, encadré de piliers qui surmontent un peu l'édifice ; au-dessus de l'entrée, sur le toit, un échafaudage soutient une petite cloche qui sert même pour annoncer l'heure de la danse. Des bâtiments accessoires complètent un ensemble qui doit son origine à des missionnaires catholiques.

Les Pannies, ainsi que les Winebagoes, sont aussi cantonnés dans le Nébraska, au milieu de réserves ou enclaves imposées par le gouvernement fédéral, et qui s'étendent le long du Missouri et de la rivière Plate, qui vient se jeter dans ce dernier fleuve à Omaha. Mais ils vivent là à l'état de tribus déchues, n'ayant plus rien de leur puissance comme nations rivales et ennemies des Sioux.

Les Yutes peuplent le Colorado et les « Parcs », plateaux boisés et gazonnés des montagnes Rocheuses. Au delà de ces montagnes, dans les déserts ou les vallées fertiles qui s'étendent jusqu'au Pacifique sont les Pah-Yutes, les Bannocks, les Serpents ou Chochones, qui occupent surtout l'Utah et le Nevada. Ils étaient au nombre de cinquante mille quand les blancs ont commencé à s'établir en Californie. Ils ne sont plus que sept mille. C'est une race très vigoureuse qui brave presque sans vêtements les froids les plus durs ; mais les naissances y sont rares, l'infanticide commun : les garçons en général y sont épargnés ; mais les filles presque toujours sont sacrifiées en venant au monde. Quand une femme qui allaite meurt, on enterre son nourrisson avec elle.

Enfin il y a encore les Indiens de la Californie, de l'Orégon et du territoire de Washington. Prises ensemble, toutes ces tribus atteignent le chiffre d'environ quatre-vingt mille individus.

La plupart des tribus ont des signes de reconnaissance. Quand elles se rencontrent, elles se distinguent de très loin. Ainsi les Chéyennes ou Bras-Coupés font avec la main le geste de se couper le bras ; les Arrapahoes ou Sauteurs se prennent le nez entre le pouce et l'index ; les Pawnies ou Loups imitent, au moyen de deux doigts placés de chaque côté du front, les oreilles pointues du loup ; les Corbeaux, par le mouvement de leurs bras, cherchent à imiter le vol d'un oiseau.

La chasse et la guerre remplissent la vie de l'Indien nomade. La

Fig. 90. — La ville indienne de Saint-Philippe sur le Rio Grande del Norte.

plupart de ces tribus n'ont pas encore atteint la seconde étape de l'humanité, celle de peuple pasteur. Par la chasse, les exigences de la vie de chaque jour sont satisfaites. L'élan, le mouflon ou mouton sauvage, le bison surtout en constituent les principaux éléments ; par la guerre l'exubérance d'énergie de ces peuples sans culture intellectuelle trouve son emploi, en même temps que satisfaction est donnée aux instincts sanguinaires.

De grands troupeaux de bisons animent les vastes prairies situées à l'ouest du Missouri. Ils étendent leur course de ce fleuve aux montagnes Rocheuses et du Canada au golfe du Mexique. Il y a lieu de croire qu'au printemps, ces animaux émigrent en masse vers les régions froides du Nord pour revenir à l'automne dans leurs champs et pâturages accoutumés.

C'est aux mois d'août et de septembre qu'ils se rassemblent en grand nombre. La Prairie apparaît parfois couverte de leurs masses noires.

On dirait, selon M. de Mollhausen, une armée de Barbares en marche ; la poussière qu'ils font voler s'aperçoit de loin, montant dans l'air en tourbillons épais ; un bruit sourd retentit, pareil au grondement du tonnerre, et, sous les pieds de ces milliers d'animaux, la terre fait sentir un mouvement de trépidation.

Au bout de quelques semaines « l'armée » se débande ; il se forme alors des troupes plus petites qui vont porter la vie dans les déserts. Chaque bande s'en va paître tranquillement de son côté. On voit les mâles balayant la terre de leurs longues barbes ; plus loin des groupes sont couchés dans le gazon, ruminent, ou luttent front contre front, et exécutent des courses et des jeux avec une agilité qu'on n'attendrait pas de bêtes si lourdes.

Le taureau fait sa cour à la génisse en galopant autour d'elle. Immobile au milieu du cercle, celle-ci mugit doucement. « Les sauvages, dit Chateaubriand, imitent dans leurs jeux propitiatoires, ce manège qu'ils appellent la « danse du bison ».

Voici l'une des manières les plus usitées de chasser le bison :

Les Indiens, montés sur un de ces chevaux dociles et intelligents qu'ils possèdent, s'en vont à la recherche d'un troupeau. Dès qu'une bande se trouve en vue, les chasseurs se débarrassent de tout ce qui pourrait

gêner leurs mouvements et ceux de leurs montures ; les selles mêmes sont mises de côté. Une courroie longue d'une vingtaine de mètres, attachée sous le menton du cheval et jetée à terre, traîne de toute sa longueur ; c'est une bride dont le cavalier se sert au besoin dans les chutes, pour rattraper sa monture.

Le chasseur a dans sa main gauche son arc et autant de flèches qu'il en peut tenir ; de la droite il excite son cheval à coups de poing. Les coups de pied, on peut le croire, sont aussi de la partie ; c'est un véritable roulement de coups. Le cheval bien dressé va se placer courageusement très près du bison sans être effrayé de la tête osseuse du roi de la Prairie, de sa longue barbe de crin, des poils échevelés qui lui pendent entre les cornes jusque sur les yeux, de son large poitrail, de sa bosse ; le bison a un air féroce et il est fort doux.

Mais aussitôt que la corde de l'arc a sifflé, que la flèche a atteint l'animal, que souvent elle perce de part en part, le cheval fait un brusque écart pour échapper aux cornes noires et courtes de la bête furieuse. Il lui faut voler, fuir, revenir ; c'est ainsi que se poursuit à travers la savane cette chasse à courre jusqu'à ce que l'épuisement du cheval avertisse le chasseur qu'il faut s'arrêter. Les bisons blessés, les crins flottants, la langue pendante et baveuse, ralentissant leur galop, s'en vont mourir à l'écart. Les squaws ont suivi leurs traces ; elles achèvent les agonisants et emportent les meilleurs morceaux dans leurs wigwams : la bosse, la langue et les filets de l'animal. La chair du bison coupée en tranches minces et larges, séchée au soleil ou à la fumée, est très savoureuse ; elle se conserve plusieurs années comme du jambon ; les bosses et les langues de vache sont de préférence mangées fraîches. Le reste de l'animal est abandonné aux loups qui suivent les chasseurs par grandes bandes. La peau des bisons abattus est tannée et sert, on le sait, à divers usages domestiques.

Il y a une autre manière de chasser le bison, c'est à pied, et en approchant par ruse de la bête, qui n'est pas trop défiante. L'Indien s'enveloppe d'une peau de loup, et se glisse « à quatre pattes » aussi près que possible du bison, en tenant son arc bandé ou la main sur la gachette de sa carabine. Comme l'odorat du bison est excellent, l'Indien a soin de se mettre sous le vent de la proie convoitée. Quand il est

sûr de la portée de ses armes, le chasseur abat un bison sans que le bruit, la détonation, trouble les autres bisons. De la sorte un chasseur tant soit peu exercé peut faire des ravages au milieu d'un troupeau occupé à paître. C'est à peine si les voisins du blessé en entendant son râle lèvent un instant leur tête voilée par la longue crinière qui leur tombe sur les yeux.

On poursuit encore les bisons l'hiver lorsque la neige couvre toute la Prairie. Alors ces animaux se fraient difficilement un passage. Le chasseur indien, chassé de raquettes, court sur la pauvre bête, l'atteint aisément et la transperce de sa lance. Le bison roule dans la neige, en jetant sur son vainqueur un indéfinissable regard de douloureuse résignation dont plus d'un chasseur endurci s'est senti troublé au moins une fois.

Le baron de Wogan rapporte aussi une manière de chasser le bison, assez originale pour être signalée ici ; mais nous lui laissons la responsabilité de ce qu'il avance :

« Les Indiens emploient, dit-il, le stratagème suivant : l'un d'eux revêt une peau de buffle, et se dirige du côté de la plaine où se trouve un précipice ; et Dieu sait s'il y en a en Amérique, des précipices ! Les autres entourent de loin le troupeau, excepté du côté duquel se trouve le faux buffle, et s'approchent peu à peu. Quand les buffles commencent à apercevoir les Indiens, ils deviennent inquiets et se préparent à la fuite. L'Indien déguisé court alors en toute hâte vers le précipice, et les autres jettent un cri terrible qui épouvante tellement le troupeau, que tous fuient avec précipitation, en prenant toujours la direction du masque qui les précède et qu'ils prennent innocemment pour un des leurs. Quand l'Indien est arrivé au précipice, il se cache dans une fente de rocher qu'il a destinée d'avance à le recevoir. Les premiers buffles arrivent au précipice devant lequel ils reculent, à la vérité, effrayés ; mais il n'y a plus moyen de s'arrêter. La grande masse qui les presse par derrière ne manque jamais de faire tomber les premiers dans l'abîme, où ils trouvent une mort certaine. »

Le bison, appelé improprement buffalo, — le vrai buffle vit en Asie, — tend à disparaître. Indiens et Yankees lui font une chasse acharnée et souvent inutile. Récemment on pouvait évaluer à un million le nombre

de ceux qui étaient annuellement tués. Pour les « Longs Conteaux », chasser le bison est surtout un genre de sport à grandes allures ; des compagnies de New-York envoient aussi des chasseurs qui n'abattent les bisons que pour avoir leurs peaux ; quant à l'Indien, c'est tout autre chose qu'un exercice ou un trafic : à l'existence du dernier bison est attachée celle du dernier Peau Rouge. « Le bison et le sauvage, a dit Chateaubriand, placés sur le même sol, sont le taureau et l'homme dans l'état de nature : ils ont l'air de n'attendre tous les deux qu'un sillon, l'un pour devenir domestique, l'autre pour se civiliser. » Il y a au fond de ces paroles une illusion qui depuis longtemps est dissipée ; il est écrit que le bison doit disparaître comme l'Indien, ils étaient l'un et l'autre les héros de la Prairie ; ils lui donnaient sa couleur et sa poésie.

On le voit, quelles que soient les misères de la vie sauvage, en dépit des fatigues excessives, de la famine, des épidémies, il y a des compensations. L'occupation principale du Peau Rouge est la chasse ou la pêche. Il s'y livre avec une passion d'autant plus vive qu'il ne s'agit pas seulement pour lui de faire preuve d'adresse, mais de soutenir son existence.

Les Indiens combattent avec la lance, l'arc, le tomahawk, comme armes offensives, et souvent un vieux fusil à percussion, un pistolet ou un revolver. Le tomahawk est une petite hache. Avant l'arrivée des colons, cette arme était en pierre ; aujourd'hui, les blancs en fabriquent avec du fer pour les vendre aux Indiens. Il y a deux espèces de tomahawks, — avec ou sans pipe. C'est le second que les sauvages manient et lancent avec une adresse remarquable. Les flèches dont se servent les guerriers sont réunies dans un carquois fait d'une précieuse peau d'animal. La pointe de ces flèches est généralement en fer, très rarement empoisonnée.

Comme armes défensives, ils ont le bouclier. Ils se préparent à la guerre, comme aussi aux grandes chasses, par des chants, par des jeûnes, par des prières et par les invocations des devins.

Au moment d'entrer en campagne, les Indiens font une sorte de toilette guerrière. Ils se peignent le visage et la poitrine. L'un a recours au vermillon et semble d'avance barbouillé du sang de ses ennemis ; un autre se peint en noir, un autre se compose un visage hideux, blanc d'un côté, noir de l'autre, ou encore rayé, zébré. Sur les poitrines

nues, se montrent de grossières figures d'animaux, panthères, ours, serpents, parfois une main rouge sur le sein gauche, une tête de mort au creux de l'estomac, avec des ossements en croix. Chacun, enfin, donne un libre cours à sa fantaisie, se choisissant un symbole sangui-naire avec la préoccupation d'effaroucher, de terrifier son ennemi.

Invariablement tout adversaire abattu est scalpé; cet usage existe chez toutes les tribus. « Pour scalper, on couche le mort la figure contre terre, et avec un instrument tranchant, un couteau, un os affilé, une pointe de fer acérée, on incise en rond soit toute la calotte, soit seulement la partie culminante du crâne. L'Indien appuie alors le genou sur sa victime, saisit une touffe de cheveux et tire à lui. « Ça vient tout seul »... Quelques personnes scalpées vivantes sont revenues de cette terrible opération... Il n'est pas rare de rencontrer dans l'extrême Ouest, sur les confins des tribus, des pionniers dans le même cas (1). »

Quand la chevelure est longue, le Peau Rouge porte le scalp à la guerre au bout d'un bâton. Assez souvent l'intérieur de la peau a reçu une couche de vermillon qui produit l'illusion du sang encore frais. Les scalps de moindre beauté sont disposés en franges le long de la couture des hauts-de-chausses, des guêtres ou sur le bord et le devant de la robe de bison. On prendrait volontiers ces filasses soyeuses et noires pour des ornements d'astrakan.

Lorsque les guerriers reviennent de leurs expéditions et exhibent les scalps qu'ils ont rapportés, les femmes de la tribu s'emparent de ces hideux trophées, en poussant des cris de joie. C'est à elles qu'appartient le soin de les nettoyer, d'en tanner le cuir. Elles préludent à cette préparation avec des sauts de tigresse en exécutant ce qu'on nomme la « danse du scalp ».

Qu'on juge par cet ensemble de procédés sanguinaires du sort qui peut attendre les prisonniers. Ceux que l'on ramène sont gardés en esclavage, torturés au poteau et quelquefois livrés aux femmes; ceux-là sont peut-être les plus à plaindre; les squaws les font mourir lentement dans d'affreuses tortures, en leur arrachant un jour un œil ou les ongles, en leur coupant un pied ou une main. A la fin, lorsqu'elles

(1) M. L. Simonin.

sont lasses de ces passe-temps féroces, elles allument du feu sur le ventre de leur victime qui expire dans d'affreuses souffrances, tandis qu'elles se mettent à danser en rond.

Quelles sont donc les querelles qui arment les tribus les unes contre les autres ? Quelquefois c'est à l'occasion d'un territoire neutre violé, d'une frontière franchie ; un champ de chasse est disputé ; le plus souvent, il s'agit de représailles à exercer pour quelque ancien méfait impossible à pardonner.

Il y a ainsi des haines qui s'éternisent. Autrefois, au temps de la guerre de l'Indépendance, des tribus entières ont pris fait et cause en faveur des Américains, soutenus par les Français, ou en faveur des Anglais. Aujourd'hui les Peaux Rouges n'essayaient pas de s'entendre pour s'unir contre les Visages Pâles. Ils continuent de guerroyer entre eux, et de temps à autre contre les Yankees, dont ils attaquent les convois dans les prairies.

D'après ce qu'on sait de la théologie des Indiens, Hiawitha ou Kitchi Manitou, le Grand-Esprit, est une divinité suprême qui règne au sommet des cieux et au nom duquel gouvernent une foule de ministres ou de divinités secondaires, beaucoup plus réelles et vivantes que lui.

Suivons M. Élie Reclus dans ses *Fragments de morale indienne*, pour mettre un peu d'ordre dans les divinités de cet Olympe de sauvages.

Les principales de ces divinités sont au nombre de six, dont quatre habitent les quatre points cardinaux, — pays des vents, — et sont subordonnées aux Génies du ciel et au Génie de l'eau ; ce dernier est l'Être malfaisant.

Mais le personnage le plus considérable de cette mythologie est Menabochou, Créateur, Homme-Dieu et Prométhée. Les Peaux Rouges le « confondent presque constamment avec leur Dieu suprême, dont il est la réalisation et la personnification la plus immédiate, en même temps que son incarnation humaine et perpétuelle. Car Menabochou n'a pas abandonné le monde, son ouvrage, et continue à l'habiter à la façon d'un Indien. Menabochou a femmes, enfants et neveux, il fume sa pipe, et quand il a faim il se serre le ventre. »

C'est à Menabochou que l'on doit le paradis des âmes, auquel le grand Manitou n'avait point songé, — oubli fâcheux ! Grâce à Menabo-

chou, les âmes ne s'ennuient plus après la mort ; elles se rassemblent dans « les prairies heureuses », où elles dansent et jouent du tambour toute la journée : plus de guerre, plus de chasse, plus aucun travail.

« Presque tous les Indiens, dit M. Élie Reclus, ont transporté leur paradis à l'ouest, par delà l'océan Pacifique, et il est à remarquer que leurs « jossakids » ou devins sont réputés d'autant plus puissants qu'ils habitent davantage vers l'occident. Leur imagination aurait-elle été

Fig. 92. — La danse du scalp.

frappée par les splendeurs du couchant, baignant de ses vapeurs dorées les coteaux lointains, par delà lesquels la paix, le bonheur et la gloire semblent habiter un pays inconnu, tout rayonnant de lumière dorée ? Serait-ce que leurs légendes, reportant leurs origines vers l'orient, établiraient une analogie poétique entre le matin et la naissance, le déclin du jour et le soir de la vie, la nuit et la tombe, entre un pays que le soleil parcourt pendant la nuit et celui où se rendent les âmes après la mort ? Peut-être ont-ils pensé que les âmes marchaient sur la trace du soleil par le chemin des étoiles, par cette voie lactée que les Indiens appellent « le sentier de la mort » ?

La cosmogonie très élémentaire des Indiens s'est fort bien accommodée des récits bibliques et des légendes chrétiennes répandues par les missionnaires.

Qu'on nous permette pour en fournir un exemple curieux, — nous pourrions multiplier ces exemples, — de rapporter ici l'histoire de la création et du péché originel. On y verra que Marie dont les Indiens ont plus entendu parler que d'Ève, y est confondue avec notre première mère.

« Autrefois la mer s'étendait partout. Kitchi Manitou, — d'autres disent Menabochou, — forma d'abord le rivage en répandant du sable tout autour du lac ; et il trouva qu'il faisait bon s'y promener. Un jour il aperçut une petite racine qu'il enfonça dans le sable ; et le lendemain cet endroit s'était transformé en une forêt de roseaux où bruissait et murmurait le vent. Cela lui fit plaisir, et désormais il ramassa toutes les graines qu'il rencontrait ; et bientôt le pays se couvrit d'herbes et de forêts, où les oiseaux et les bêtes vinrent habiter. Chaque jour il ajoutait quelque chose à son domaine, et il n'oublia pas de mettre des poissons dans l'eau.

« Par aventure, il se vit un jour fort surpris en rencontrant sur la plage un étrange animal, couvert des pieds à la tête d'écailles d'argent étincelantes, et qui rongeaient les jeunes pousses de roseaux. C'était un homme. Il ne pouvait pas parler, mais il soupirait bien souvent. Kitchi Manitou, devinant son ennui d'être seul, le prit dans son canot et le porta dans l'île qui se trouve encore au milieu du lac Supérieur ; et il se mit immédiatement à l'œuvre pour lui fabriquer une femme. Il la construisit à peu près comme lui et la recouvrit également d'écailles d'argent, et il lui souffla la vie par la bouche. Après il lui dit : « Cherche le long du rivage, et tu trouveras qui te fera de la joie. » Elle se mit donc à chercher ; elle cherchait, elle cherchait tous les jours. L'homme, qui ne se doutait de rien, continuait à manger ses pousses de roseau. Un jour qu'il s'avança plus loin que d'habitude, il découvrit avec effroi de nombreuses traces de pieds sur le sable... « Si c'était une méchante horde d'Indiens ! » pensa-t-il, et il se réfugia dans le taillis. Enfin, il aperçut la femme, endormie de fatigue sur un tronc d'arbre. Il la contempla, il la contempla longtemps, et la saisissant par le bras :

« Qui es-tu ? lui demanda-t-il, car à sa vue la parole lui vint tout d'un coup. Comment t'appelles-tu ? D'où viens-tu ? »

— Je m'appelle Mani (Marie) et Kitchi Manitou m'a dit déjà que « je te trouverais.

— Et que manges-tu ?

— Je n'ai encore rien mangé, il me tardait trop de te trouver. Donne-moi tout ce que tu voudras. »

« Aussitôt l'homme sauta dans le taillis et lui chercha des herbes et des racines.

« Kitchi Manitou, qui regardait de loin, se sentit ému, et vint les prendre dans son canot pour les amener dans son île, où ils trouvèrent une maison, avec des vitres aux fenêtres, avec des chaises, des lits et des tables. A côté, un joli jardin avec des pommes de terre, des haricots, des prunes et des cerises ; plus loin, un grand champ de maïs.

« C'est là qu'ils vivaient en paix. Kitchi Manitou venait souvent les voir et leur parler : « Voyez donc, leur dit-il un jour, et prenez garde. « L'arbre au milieu du jardin n'est pas bon. Ce n'est pas moi qui l'ai planté, mais le méchant Manitou. Ce mauvais arbre va bientôt pousser de belles fleurs, mais ses fruits sont du poison qui vous ferait mourir. »

« L'arbre se mit à fleurir, il portait des fruits superbes auxquels on se garda bien de toucher. Mais un jour Mani, qui se promenait entendit une douce et gentille petite voix : « Mani ! Mani ! pourquoi ne manges-tu pas de ces jolies pommes ? elles sont si bonnes ? » Mani, reconnaissant que la voix n'était ni celle de son homme ni celle du grand Manitou, eut peur et se réfugia dans la maison. Le lendemain elle repassa, fort curieuse de savoir si la douce petite voix parlerait encore. En effet elle entendit bientôt : « Mani ! Mani ! pourquoi ne goûtes-tu pas de ces jolies pommes ? Elles sont si bonnes, si tu savais ! » Et un Indien jeune et beau sortit d'une touffe d'arbre, lui en cueillit une et lui dit fort agréablement : « Tiens ! tu en pourrais faire aussi d'excellentes confitures ! »

« La pomme sentait bien bon, et Mani la grignota, et finalement la mangea toute et en fut comme enivrée. Elle en donna à son compagnon, qui survint alors, et lui aussi en mangea et s'enivra. A peine avaient-ils mangé tous les deux, que les écailles leur tombèrent du

corps, il ne leur en resta plus que vingt, dix aux pieds, dix aux mains. Ils eurent alors honte de se voir nus, et se réfugièrent dans le fourré. Quant au bel Indien, il avait disparu.

« Vint alors le grand Manitou fort en colère : « C'est fait ! dit-il ; « c'est fait ! Vous avez mangé la pomme du mauvais Manitou, et vous « en mourrez ! Il faut que je vous marie au plus vite pour que vous ayez « des enfants et des petits-enfants qui vivent après votre mort ! »

« Aussitôt Manitou les fit sortir de son île, qui depuis est devenue sauvage et déserte ; il eut tout de même pitié d'eux, et donna à l'homme un arc et des flèches pour tuer les cerfs ; et Mani devait lui en préparer la viande, et faire des manteaux et des mocassins avec leur peau. L'homme essaya son arc tout de suite et ses flèches s'enfoncèrent de trois pouces dans le sable.

« Mani vit bien que ce n'était pas à eux de manger de la viande crue comme ces dégoûtants Esquimaux du Nord. Mais pour cuire il il fallait du feu. Comment faire ? Son homme n'était pas moins embarrassé. Après avoir réfléchi, il frotta l'une contre l'autre des branches de différents bois, qui prirent feu. Mani, de son côté, avait inventé une broche ; et bientôt ils mangèrent un excellent rôti. »

En passant de la théologie des Indiens à leur morale religieuse, on constate que les Indiens ont, par leur gravité, leur mysticisme, leur esprit de patience et de résignation, un tempérament éminemment religieux. Ils se tiennent en communion fréquente avec le Grand-Esprit, en l'honneur duquel ils s'imposent des jeûnes fréquents et auquel ils adressent de nombreuses prières pour eux et leurs amis. A tous les repas solennels, ils prononcent un petit discours fort édifiant. Dans l'Ouest ils ont des habitudes de prière. Citons une sorte d'oraison qui est comme une demande indirecte du « pain quotidien » :

« Hoho ! hoho ! frères et amis, oncles et cousins ! vous savez combien nous sommes dans la misère ! Nos femmes jeûnent, nos enfants crient, nous n'avons plus rien à manger. Nous n'avons rien, rien du tout ! Mais courage, camarades, j'ai vu en rêve des traces de biches. Peut-être le Grand-Esprit prendra-t-il pitié de nous ! »

Les offrandes aux Esprits consistent généralement en tabac et en chiens. Les Peaux Rouges répandent du tabac sur les pierres, sur les

tombeaux ou les troncs d'arbres qui leur servent de témoins d'un acte mémorable, et auprès desquels leur esprit a été frappé d'une grande pensée. Mais le sacrifice par excellence est celui du chien, bête impure et fort négligée, mais qui alors devient presque sacrée. « Le chien, disent-ils, est notre ami et compagnon, et le sacrifier, c'est presque se tuer soi-même. » L'ours est très respecté par les Indiens, qui le traitent, comme on sait, en cousin germain. On ne le sacrifie jamais.

L'Indien est très superstitieux. Pour lui, il y a du surnaturel en tout. La flèche ne tuerait pas le gibier si elle n'était magique; le fer ne serait pas du fer s'il ne contenait quelque force mystérieuse; une marguerite blanche est le déguisement que revêt un être familier ou quelque gracieuse inconnue. Ils expliquent la vaillance du guerrier et la fascination qu'exerce le héros par la possession d'un sac de médecine particulièrement puissant. Cet objet, peau de loutre, serpent ou chat sauvage, dont, autant que possible, la forme est conservée, contient les amulettes des Indiens : un micmac de poudres, de verroteries et de brigaillons de cuivre, une multitude de brimborions sacrés. De ce capharnaüm s'exhale cet esprit, ce souffle puissant qui a la vertu de renverser, de tuer ou de ressusciter.

C'est à ces sacs que dans certaines de leurs cérémonies les Indiens donnent un rôle surnaturel. Ils les font tournoyer en l'air, agitant toutes ces formes de fouines, de hiboux, d'ours velus, de renards rouges et gris, de loups, de serpents hideux. Tout cela résonne, grésille, tinte, carillonne; les sacs étant munis de clochettes, de grelots de cuivre, de coquillages.

Les Indiens redoutent ce qui évoque, ce qui rappelle le tableau de la mort. Ils procèdent aux funérailles, — en plein air, — de ceux qu'ils perdent, aussitôt après le décès. Pour faire sortir les corps on abat la cloison de la hutte. Si le mort restait, disent les parents, il entraînerait les vivants avec lui. Ils éteignent le feu, démolissent leur habitation, en transportent les matériaux aussi loin que possible, et la reconstruisent de nouveau. Ils se garderaient bien d'allumer un nouveau feu avec des tisons du foyer qui a été témoin de la mort. Sensibles aux pertes qu'ils font, ils s'entourent d'une réunion nombreuse qui par beaucoup de bruit et de tapage, s'efforce d'assourdir leur douleur. Il y a des

voisins de bonne volonté qui viennent chanter, tambouriner, raconter des historiettes comiques. Il y a même des gens gagés pour jouer le rôle d'amuseurs, de « consolateurs ».

Les Indiens sont généreux à l'excès. Ils se piquent de n'avoir rien en propre et se montrent ainsi d'une déplorable imprévoyance ; ils distribuent aux nécessiteux, aux amis, non seulement le gibier ou les fourrures, produits de leur chasse, mais encore les dons en nature que leur font les Américains, l'argent qu'ils leur paient en exécution de conventions pour des cessions de territoire. Tel chef qui reçoit un paquet de marchandises, assemble les siens, et leur distribue tout le ballot, jusqu'au dernier fichu de cotonnade. Dans son ardeur il est encore capable de se dépouiller même de sa chemise qu'il jette sur le tas : « Voyez, je suis à présent plus pauvre que vous ! » Et ce chef croit avoir fait une excellente affaire en transformant son capital de marchandises en un capital de reconnaissance.

Nous avons dit quelques mots du caractère tout oriental de la poésie de la race rouge. Longfellow rend heureusement l'accent de cette poésie dans ces vers d'*Évangéline* :

« Elle dit l'histoire de Mowis, de Mowis le fiancé de neige qui courtisa et épousa une jeune fille, mais qui, le matin venu, sortit de son wigwam, et s'en alla, s'évanouissant, se fondant, se dissolvant aux rayons du soleil, jusqu'à ce qu'enfin elle ne le vit plus du tout, bien qu'elle l'eût suivi très avant dans la forêt.

« Puis, de cette même voix basse et douce qui semblait une incantation du destin, elle dit encore l'histoire de la belle Lilinau courtisée par un fantôme ; à travers les pins qui ombrageaient le toit de son père, dans le silence du crépuscule, il soupirait comme la brise du soir et parlait tout bas d'amour à la jeune fille ; elle suivit dans la forêt sa plume verte qui flottait au vent, et elle ne revint plus jamais, et plus jamais on ne la revit. »

Parmi les amusements, le jeu de balle ou de paume est en quelque sorte national ; les vastes plaines servent à ce divertissement favori qu'on retrouve chez presque toutes les tribus. Un autre jeu auquel ils sont beaucoup trop adonnés c'est le jeu des mains ou plutôt des doigts, — dont les partenaires présentent brusquement un certain nombre à la

Fig. 93. — Danse des Indiens Cris. — Les sacs de médecine.

fois, — quelque chose d'analogue à la « morra » des Italiens. C'est un passe-temps qui leur prend bien des heures.

Mais que faire au logis...

Pas de lecture, — cela va sans dire, — pour le désœuvrement ; et quant à l'écriture, elle n'est encore chez les Peaux Rouges qu'une grossière représentation de la pensée par un dessin tout à fait primitif, ce qu'on a nommé l'écriture pictographique, sur laquelle les hiéroglyphes des anciens Égyptiens accusent déjà une énorme supériorité.

Ce tableau des Indiens du Far-West, de leurs mœurs, de leurs idées, ne serait pas complet si nous ne disions quelques mots de ce qu'on appelle le territoire indien.

Ce territoire, grand comme le tiers de la France, et dont le sol a de la valeur, a été spécialement assigné aux Indiens. Situé au nord du Texas, dont la rivière Rouge le sépare, il est arrosé par la Canadienne et l'Arkansas. Il est habité par les Osages, qui appartiennent aux Sioux méridionaux, et par des tribus de Comanches, de Chéyennes, et d'Arrapahoës. Parmi celles-ci, l'idiome comanche est la langue dominante. On y trouve aussi établies diverses tribus dites « civilisées » : Chérokees, Séminoles, Muscogies ou Creeks, Choctaws et Chikasaws, — ces deux dernières confondues ensemble. Paisibles et disposés à vivre d'accord avec les Yankees, ces Peaux Rouges-là sont au nombre de trente mille, dont une moitié au moins parlent l'anglais. Il faut y ajouter quelques tribus atlantiques, telles que les Shawnies et les Senecas.

La totalité de la population du territoire s'élève à soixante-cinq mille habitants, dont dix mille nègres et cinq mille blancs environ, entrés soit par mariage soit par adoption, — ou par rapt, — dans les diverses nations indiennes.

Rien n'assure, malgré les traités, que les Américains, dont la politique constante est de refouler les Indiens au nord et à l'ouest, ne réclameront pas à quelque moment le territoire, et qu'ils n'en expulseront pas les habitants comme ils ont expulsé déjà tant de fois des Indiens, à qui des stipulations inviolables assuraient la possession du sol qu'ils occupaient. En pareil cas, on opère une déportation en masse d'un caractère vraiment affligeant.

Fig. 94. — Un culon dans les montagnes de l'Arkausis.

En dehors de ce territoire spécial, d'autres tribus possèdent des « réserves » qui leur ont été assignées soit pour les maintenir, soit pour les récompenser de services rendus au gouvernement américain au milieu d'insurrections de Peaux Rouges.

Territoire Indien et réserves sont sous la direction d'agents spéciaux qui y règlent à peu près arbitrairement les rapports et les différends entre Peaux Rouges des diverses tribus et Yankees du voisinage. Cela constitue ce qu'on appelle le « service indien », service qui comprend aussi les subsides payés annuellement par le gouvernement pour cessions de territoires consenties par les Indiens, au total une quinzaine de millions par an. Les agents, désignés par le président des États-Unis avec l'agrément du Sénat, jouissent d'un traitement assez élevé ; mais on a remarqué qu'ils sont en général puissamment riches après quelques années passées dans l'exercice de leurs fonctions. Les soulèvements périodiques des Indiens n'ont souvent pas d'autre cause que le mécontentement produit par les exactions des agents et la non-exécution des traités.

Il faut croire cependant que les subsides en argent ou en nature sont quelquefois acquittés par l'intermédiaire des agents. M. Simonin, dans son livre si intéressant : *A travers les États-Unis*, raconte qu'il eut le plaisir d'assister, au Lac-Salé, à la distribution annuelle de présents, faite à une bande de Yutes par le colonel Hay, au nom du gouvernement de Washington. Les Indiens se trouvaient réunis au nombre de cent quatre, hommes, femmes ou enfants, à peine vêtus de quelques lambeaux d'étoffes, les cheveux pendants, mais la face relevée de dessins au vermillon. Tous reçurent leurs subsides avec un calme surprenant, sans aucune réclamation. Le colonel leur distribua de ces couvertures rouges dont les Indiens aiment à s'entourer le corps et dans lesquelles ils s'enveloppent pour dormir, de la toile écrue ou blanche, des chemises de flanelle de couleur, des tartans, des habits de soldats hors de service, des pantalons de beau drap pour les chefs, des cotonnades aux couleurs voyantes, des chapeaux de feutre mou, des aiguilles et du fil, des peignes et d'autres objets pour le vêtement et la toilette. M. Simonin vit aussi remettre aux Indiens des ustensiles de ménage et des engins pour la chasse et la pêche : couteaux, cuillers, plats, chau-

drons, poêles à frir, boîtes en fer-blanc ; des hameçons, des lignes, des pièges à castor, de la poudre, des chevrotines et capsules. Enfin des aliments, tels que farine, sucre, café, tabac à fumer furent aussi distribués. La valeur de tous ces cadeaux, estimés à huit cents dollars dans leur ensemble, mettait la part de chaque individu à environ huit dollars, soit une quarantaine de francs.

Il y a des Peaux Rouges qui semblent avoir renoncé à la vie nomade. Ceux-là ont des écoles, des journaux écrits dans leurs langues. Ils possédaient même des esclaves noirs avant la grande guerre si barbarement nommée de la Sécession, et on peut croire qu'ils les traitaient durement...

Des documents récents fixent à vingt mille environ le nombre des familles « assises », c'est-à-dire consentant à accepter la civilisation, vivant dans des maisons de bois ou de pierres. Le congrès des États-Unis a créé un budget pour l'éducation des Indiens et, chose curieuse, pendant bien des années on n'est point parvenu à dépenser plus de la moitié des sommes allouées, tant les Peaux Rouges résistaient aux tentatives faites pour les instruire !

Dans cet essai de la vie civilisée, les Cherokees et les Creeks se sont fait remarquer entre tous les Peaux Rouges par leur bonne volonté évidente. Ils ont voté des Constitutions calquées sur celle des États-Unis ; ils possèdent une chambre haute et une chambre basse, — la chambre des Rois et celle des Guerriers, comme disent les Creeks.

On peut avancer, sans être trop pessimiste, que jusqu'ici le frottement de la civilisation n'a guère fait que développer les mauvais instincts du sauvage. L'ivrognerie semble être passée chez ces malheureuses races à l'état de maladie incurable. C'est un fléau qui finira par les anéantir un jour tout à fait si l'on n'y porte énergiquement remède. Chercher à leur donner l'amour du travail devrait être, avant tout, la préoccupation du gouvernement américain. Les paiements d'annuités en argent ne servent souvent à l'Indien qu'à acheter des spiritueux et à encourager pendant quelque temps son indolence. Il se replonge ensuite de plus belle dans la vie nomade et aventureuse des forêts.

Ceux des Américains qui s'inquiètent de la disparition des Indiens

réclament la prohibition absolue des liqueurs fortes, et une réforme radicale du « service indien ».

Des hommes d'État, répudiant tout « système ayant pour objet l'extinction d'une race », ont essayé l'emploi de diverses politiques capables de fixer les Peaux Rouges au sol ou, tout au moins, de les réconcilier avec les blancs.

Mais, qu'ils s'établissent ou qu'ils restent nomades, les Peaux Rouges n'en sont pas moins, semble-t-il, condamnés fatalement à disparaître.

Ce n'est pas que l'Américain se montre beaucoup plus cruel pour eux que ne l'ont été les Anglais, les Français, les Espagnols, mais la grande loi de la lutte pour l'existence trouve partout son application ; l'homme qui ne travaille pas s'efface devant celui qui est stimulé par le désir de se faire une grande place en ce monde. On ne peut pas dire que les Peaux Rouges succombent sous le nombre : à l'origine ils étaient plus nombreux que les Visages Pâles. Non : une loi de l'histoire donne partout l'empire à celles des nations qui sont le plus propres à l'exercer, à celles qui progressent et non à celles qui demeurent stationnaires. C'est en vain que les Indiens protestent par la bouche éloquentes de leurs sachems contre les mesures qui, selon eux, hâtent la disparition des gens de leur race, contre les défrichements, les routes, les chemins de fer, les télégraphes, qui ont pour conséquence immédiate l'extinction de plus en plus rapide du gros gibier : autant vaudrait faire le procès à la civilisation.

Au commencement de ce siècle on évaluait à six cent mille le nombre des Indiens répartis sur le sol américain dont les États-Unis ont depuis pris possession. Un demi-siècle après ce chiffre était descendu à trois cent mille environ. D'après les derniers recensements décennaux la progression dans la décadence est encore plus sensible pour certaines tribus. Ainsi les Indiens « civilisés » de la Californie, qui jouissent pourtant d'un climat très salubre, diminuent de moitié à chaque décade d'années, c'est-à-dire que dans vingt ans il n'y aura plus en Californie que quelques centaines d'Indiens « civilisés », et peut-être plus un seul Indien nomade.

A la Nouvelle-Orléans, M. Simonin a rencontré les derniers des-

cendants de ces Natchez dont les infortunes émurent si fort Chateaubriand. Ils vendaient des herbes au marché. Au bord du lac Erié, près des chutes du Niagara, le même voyageur a acheté pour quelques dollars aux derniers survivants des Six-Nations, que Fenimore Cooper a connues dans toute leur gloire, des colliers de coquillages et des mocassins ornés des perles.

VIII.

Les émigrants d'autrefois. — Le grand chemin de fer Central, route de l'Atlantique au Pacifique, et le « Northern Pacific ». — Itinéraire. — La Prairie. — Les bisons. — Villes de chiens. — Les Mauvaises Terres du Nébraska. — Le désert. — Les montagnes Rocheuses. — L'Utah. — La Californie.

Voilà deux cents ans que le chevalier de la Salle, qui mourut si malheureusement dans le Texas en 1687, conçut le projet d'établir, au moyen d'une route à travers le continent, une communication de l'Atlantique au Pacifique.

Il était réservé aux Américains de réaliser un plan aussi hardi. Ils ont construit une route, ils ont tendu un fil électrique à travers le continent jusqu'en Californie, enfin ils ont entrepris deux chemins de fer en traçant des voies au cœur de prairies où le bois et l'eau sont rares et qu'infestent les Indiens ; il leur a fallu traverser des montagnes. Aujourd'hui une voie ferrée relie San-Francisco avec les bords de l'Atlantique, et le « Northern Pacific » met en rapport l'extrême Ouest confinant à l'Amérique britannique avec Chicago et New-York.

Jadis les émigrants suivaient à pied la route primitive, — les Mormons s'en allant au delà des montagnes Rocheuses, et les chercheurs d'or se dirigeant vers la Californie à travers les grandes et arides plaines, en butte aux attaques des Indiens, manquant d'eau, de vivres. Combien de malheureux ont jalonné de leurs os cette voie de l'Ouest ! C'étaient des Irlandais, des Suédois, des Allemands surtout. Partis d'Europe pleins d'illusions, ils se trouvaient bien vite aux prises avec la réalité américaine : sur les lèvres pâlies expirait à peine le refrain de la chanson du départ :

En Amérique, les paysans se promènent en carrosses,
En carrosses doublés de soie et de velours :

Fig. 95. — Anciennes caravanes à travers la Prairie.

Ils ont trois fois par jour de la viande et du vin aussi,
Et toute sorte de royales jouissances.

On se réunissait en troupes, on s'acheminait en caravanes, en emme-

nant des bœufs. On marchait tout le jour sous le soleil ; les bœufs, gourmandés par le « bull-waker », stimulés par sa longue lanière de cuir, haletants, soufflant bruyamment, couverts de poussière, la bave s'écoulant de leur bouche, la tête inclinée sous le joug, tiraient lentement les lourds chariots. Le soir, on campait en se tenant sur le qui-vive, en se retranchant derrière les charrettes qui abritaient sous leur bâche les femmes, les enfants, les vieillards et les malades.

Le voyage durait de quatre mois à six mois. Les hommes demeuraient armés et prêts à riposter à toute attaque. Lorsque l'herbe de la prairie manquait pour les bœufs et que les provisions étaient épuisées, les émigrants se trouvaient exposés à mourir de faim. Souvent les maladies contagieuses décimaient la caravane en marche, les froids précoces lui créaient de cruelles souffrances, les neiges la surprenaient dans les défilés des montagnes et l'ensevelissaient dans leurs tourmentes.

Combien de milliers de pionniers ont ainsi suivi cette pénible voie des plaines, souvent jusqu'au Pacifique ! Les États et les territoires de l'Ouest ne sont presque peuplés que d'émigrants ayant bravé tant de périls.

M. Simonin dit que c'est encore par cette route continentale que passent tous les convois qui ne prennent pas aujourd'hui la voie ferrée. C'est par là que les grandes caravanes des Mormons arrivent avec leurs longues files de charrettes, au dôme couvert de toile, conduites par des bœufs...

Actuellement, plusieurs compagnies de chemin de fer rivaales partent de Chicago pour Omaha, où commence le grand chemin de fer du Pacifique.

Chicago et sa banlieue s'étendent fort loin dans les plaines. Pendant longtemps on lit, sur les clôtures des champs qui bordent la voie, des réclames en grosses lettres, des adresses d'hôtels, de marchands de tabac... L'État d'Illinois, que l'on traverse, n'était autrefois qu'une prairie sans arbres ; ceux que l'on voit autour des habitations ont été plantés depuis peu d'années et ne sont pas comme dans l'Ohio les derniers survivants de la forêt primitive.

Stations : Joliet, Marseille, Ottova, Utica. L'Américain se plaît à

baptiser ses bourgades naissantes de noms empruntés à l'histoire ou à la géographie des autres pays.

Quelques heures plus tard se présentent des marécages peuplés d'une infinité de tortues. Vers le soir, la prairie, s'étendant à perte de vue.

Fig. 96. — Au bord du Mississippi.

Sauf quelques bouquets de saules et de peupliers autour des habitations, pas un arbre à l'horizon ; pas un seul caillou non plus dans la terre noire comme de l'encre. De larges chemins boueux, aux talus gazonnés, longent la voie ; lorsqu'ils la traversent, un simple écriteau portant ces mots : « Prenez garde à la locomotive, » remplace les maisons de garde et les barrières de nos passages à niveau.

On passe le Mississippi à Rock-Island. Le célèbre fleuve roule ses eaux jaunâtres entre deux rives basses et boisées. Il semble avoir en cet endroit de 12 à 1,500 mètres de largeur. Grossi de nombreux affluents, il devient navigable sur une étendue de cinq mille kilomètres. Sur la rive droite s'étend la ville de Davenport (État d'Iowa). C'est à peu de distance de la voie, dans les terres vierges de l'Iowa, qu'a été transporté récemment le phalanstère fondé d'abord au Texas sur les bords de la rivière Rouge par le communiste Cabet.

L'interminable Prairie; toujours le même aspect; le pays paraît moins peuplé. La voie du chemin de fer, tracée dans des terrains marécageux et dépourvue de ballast, offre quand il a plu un aspect peu rassurant. Les traverses reposent sur une boue sans consistance et cèdent sous le poids des wagons. A mesure qu'on approche du Missouri, le sol se raffermît et quelques collines boisées apparaissent à l'horizon. Le Missouri est une vraie rivière de boue.

Omaha. — La gare est monumentale; Chinois, Nègres, Indiens, y condoient les émigrants européens. Après Omaha la rivière Platte, large d'un kilomètre, et dont la voie ferrée doit suivre la rive pendant plus de cinq cents kilomètres.

Enfin voici la Prairie, la vraie Prairie, sans clôtures, sans limites. Nul vestige d'habitations; aucun colon n'a été tenté de s'établir sur ce sol sablonneux qui eût fatigué la charrue sans porter de moissons. Dans ces plaines abandonnées à elles-mêmes croît une herbe dure et frisée; c'est la nourriture du bison et aussi des bœufs domestiques parqués.

Ces bisons défilent quelquefois en troupeau à travers la voie ferrée, en vue d'un train qui est forcé de s'arrêter pendant plusieurs heures. Ce sont là de belles occasions pour les rifles des Yankees, et les voyageurs, toujours armés, font pleuvoir une grêle de balles sur ces intrus qui, hier encore, se croyaient chez eux au milieu de la Prairie. Il convient de dire que ces « attaques » de train deviennent de jour en jour plus rares. Jadis les bisons étaient bien plus nombreux. Lorsqu'une de leurs troupes s'avancait, la Prairie semblait en mouvement. Les gros yeux de toutes ces bêtes faisaient étinceler mille points lumineux. Le sol tremblait sous leurs pas. Après leur passage, la terre

Fig. 97. — Tentes d'Indiens dans la grande Prairie.

semblait avoir été labourée ; plus aucun vestige de gazon. Des loups affamés suivaient à courte distance poursuivant les traînants de la bande. Il faut remonter plus au nord pour revoir, aujourd'hui, ces spectacles si fréquents dans la Prairie d'autrefois.

Le pays est d'un aspect maussade et triste ; pas d'arbres, pas de bois pour les voyageurs des caravanes ; quelques ondulations n'ayant point assez de relief pour rompre la monotonie de l'étendue ; ni dessin, ni couleur nulle part. L'horizon se courbe partout en cercle parfait, absolument comme si l'on se trouvait au milieu d'un océan.

Au loin, d'immenses troupeaux de bœufs paissent sur les bords de ruisseaux à moitié taris par la sécheresse ; ils sont gardés par quelques pâtres à cheval escortés de leurs grands chiens noirs efflanqués et faméliques ; çà et là sur les flaques d'eau croupissante s'abattent des canards ; les poules sauvages voletant lourdement à travers les herbes et les cactus épineux, font entendre leurs gloussements ; des antilopes, la tête rejetée en arrière, attentives au plus léger bruit et flairant la moindre odeur suspecte qu'apporte le vent, bondissent effarouchées, s'enfuyant par groupes de huit ou dix, — l'hiver elles se rassemblent par centaines ; un coyote, un chacal ou un loup gris pousse par moment ses hurlements ; quelque serpent à sonnettes enroulé sur lui-même boit le soleil ; tandis que dans l'air embrasé deux ou trois grands oiseaux de proie décrivent presque sans battements d'ailes de vastes cercles concentriques.

L'aspect du pays, malgré les envahissements successifs de l'homme, apparaît encore vierge de tout contact humain ; cette terre porte l'empreinte qu'elle a reçue au jour de la création ; c'est une région dont tous les objets, selon la belle expression de Mayne-Red, sont marqués à l'image de Dieu.

Ça et là, des ossements blanchis percent le sol ; — des têtes de bisons au large front mêlées à des cornes d'antilopes, des squelettes humains, des carcasses de chevaux, lugubres traces du passage des émigrants :

En Amérique, les paysans se promènent en carrosses ,
En carrosses doublés de soie et de velours..

C'est bien le désert avec son manque d'eau, avec un soleil et une poussière qui rendent si pénibles des journées suivies de nuits d'une extrême fraîcheur. En cet endroit le voyageur se trouve à plus de mille mètres au-dessus du niveau de la mer.

Au sortir de Sydney, petit village composé d'une trentaine de maisons de planches sur lesquelles s'étalent de pompeuses enseignes d'hôtels, restaurants, logements garnis, épiceries, etc., on aperçoit le long de la voie ferrée des stations de ces petits animaux connus sous le nom de chiens des prairies. Ils appartiennent à la famille des marmottes : leur taille est celle d'un lièvre. Ils vivent en tribus ; leurs terriers forment une agglomération de petits monticules faisant penser à une cité de pygmées. A la fois timide et curieux, le chien des prairies sort de son trou au passage d'un train, se dresse sur ses pattes de derrière, semble observer ce qui se passe et tout à coup s'enfuit précipitamment.

Au nord de la voie ferrée et à une distance relativement courte s'étendent ces Mauvaises Terres du Nébraska, qui réservent à la curiosité des touristes les plus étonnantes surprises, et aux géologues des révélations sur une époque primitive du globe.

Ces terres présentent aux regards le spectacle le plus étrange et le plus inexplicable qu'il soit possible de concevoir.

Sur les limites d'une vaste plaine et vivement colorée par le soleil, apparaît une accumulation sans fin de ruines qui produisent l'impression d'une ville grande comme une province, appartenant à quelque civilisation inconnue, qui viendrait d'être ravagée par le feu du ciel. Sur un sol blanc comme un amas de cendres, s'élèvent pressées, encombrantes, avec d'étroites ruelles entre elles, des constructions bizarres d'un rouge de brique, calcinées, croulantes, chaudes encore : cette chaleur est celle que le soleil accumule dans les boyaux tortueux de ces dédales multipliés à l'infini.

D'un autre côté, se rangent de larges dalles, degrés d'un édifice dont aucune pierre n'est restée debout ; de loin en loin, un obélisque qui domine les ruines, ou un sphinx gigantesque sur un socle de cent pieds de haut.

Dans certains endroits, presque au niveau du sol, des alignements de

tombeaux où, comme en un cimetière oriental, chaque cippe arrondi est coiffé d'un champignon de pierre, pareil au turban qui orne toute tombe musulmane.

Sur le sol crevassé, des fissures, des fosses béantes présentent des amas d'ossements d'animaux gigantesques tantôt blancs et luisants, tantôt broyés et réduits en poussière, et sous sa première impression, on se laisse aller à penser que ce doivent être là les restes des victimes de la vaste conflagration ; on cherche des hommes, on s'attend à voir des squelettes de géants.

Après les surprises et les défaillances de l'imagination, la réflexion retrouvant son calme est vivement surexcitée à rechercher les causes qui ont pu donner naissance à un phénomène géologique si singulier. Comment, en effet, tenter de concevoir que des monceaux d'ossements, — défenses, débris de mâchoires, os et vertèbres, — appartenant à des mammifères qui n'existaient déjà plus à l'apparition sur la terre du mammoth et du mastodonte, se voient là confondus avec des millions de coquilles et de carapaces de tortues de mer au fond du grand désert américain et à trois ou quatre cents lieues des deux océans ? Comment s'expliquer encore qu'avec ces débris on reconstitue des espèces qui se distinguent, non seulement de tous les animaux vivants, mais encore des fossiles retrouvés dans des formations de la même époque ?

Ce qui est certain, c'est que tout témoigne ici de l'antique présence d'un vaste dépôt d'eau douce durant la première période tertiaire.

En ce temps-là, la configuration du continent américain ressemblait peu à celle d'aujourd'hui. L'Atlantique, — ce que nous appelons l'Atlantique, — venait battre le pied de la chaîne des monts Alleghanys et, plus au sud, envahissait la moitié du bassin où coule le Mississipi. L'Europe et l'Asie n'étaient pas alors des continents, mais des groupes d'îles espacés sur un immense océan ; le mont Etna, ce volcan qui vomit ses flammes à onze mille pieds au-dessus de ses rivages, n'existait même pas. Ce n'est qu'après l'extermination de la faune éocène du Nébraska que l'Europe et l'Asie virent surgir les Alpes et la haute chaîne de l'Himalaya ; dans l'Amérique, les Cordillères gagnèrent alors trois mille mètres en altitude et presque toute l'Amérique méridionale émergea du sein des eaux.

M. David Dales Owen est auteur d'un rapport sur les résultats d'un

Fig. 98. — Une ville de chiens des Prairies.

Voyage géologique dans la région dont nous nous occupons ; nous y trouvons consignées de très intéressantes observations.

« A côté, dit-il, d'un seul genre encore existant, le rhinocéros, les Mauvaises Terres ont mis au jour des genres que la science ne connaissait nullement et des familles anormales, réunissant dans leur structure l'anatomie de différents ordres et servant de liaison entre les pachydermes, les plantigrades et les digitigrades. Par exemple, l'un des spécimens de cette étrange région, décrit par le docteur Leidy sous le nom d'archiothérium, unit en lui le caractère des trois ordres ci-dessus dénommés ; ses molaires ressemblent à celles du porc et du peccari ; ses canines sont analogues à celles de l'ours ; le haut du crâne, les os des joues, la fosse temporale rentrent dans le type du genre des chats. Un autre animal, l'oréodon du docteur Leidy, a les molaires de l'élan et du cerf, et les canines analogues à celles des pachydermes omnivores ; il appartenait, en effet, à une race vivant à la fois de chair et de végétaux, et il ruminait pourtant comme nos herbivores aux pieds fendus. »

A côté de ces races éteintes dorment par myriades, dans les Mauvaises Terres, des pachydermes fossiles de dimensions gigantesques, dont l'anatomie a des rapports avec celle de la singulière famille des proboscides, dont le tapir est le type vivant ; ces fossiles forment ainsi la transition entre le tapir et le rhinocéros par la structure de leurs molaires, ils sont intermédiaires entre le daman et le rhinocéros, par leurs canines et leurs incisives ils relient le tapir d'une part au cheval, et d'autre part au peccari et au porc. Ils appartiennent à ce genre dont les travaux du grand Cuvier ont révélé le passage sur la terre et qu'il a décrit sous le nom de palæotherium ; mais ils forment une espèce distincte et l'un d'eux, au moins, devait être d'une taille plus gigantesque que le palæotherium du bassin de Paris. Une mâchoire, trouvée dans une assise verte argilo-calcaire, mesurait, sans sa gangue, cinq pieds de long, des premières aux dernières dents.

Un des crânes les mieux conservés appartient à la nouvelle espèce de rhinocéros. Ce crâne mesurait seize pouces de long et encore il en manquait une portion ; deux autres crânes se rangent dans un genre de pachydermes disparus.

On a encore découvert dans les Mauvaises Terres diverses espèces de tortues, dont quelques-unes de dimensions énormes, ont dû peser

jusqu'à cent cinquante livres ; tandis que d'autres, engagées dans le roc, ont eu peut-être un poids de mille kilogrammes.

Enfin le savant géologue signale encore la découverte de la mâchoire garnie de toutes ses dents d'un chien ou loup d'une espèce particulière.

La région que nous venons de décrire se trouve au nord de la voie ferrée. Au sud de la ligne, entre la rivière Plate et la Niobarah, se déroulent des « Mauvaises Terres » d'un autre genre : c'est un désert de sable mouvant. Ces sables, proménés par les ouragans, forment une succession de buttes assez hautes, — elles dépassent parfois une centaine de pieds, — et qui changent de place à chaque nouvelle bourrasque arrivant du nord.

Ce désert est entièrement privé d'eau et de végétation ; les oiseaux ne s'y arrêtent pas, les insectes même y sont rares ; les chaleurs de l'été y deviennent vite étouffantes et d'autant plus pénibles à supporter que les sables, d'un blanc de neige, reflètent un ardent soleil.

Ces prairies, ces savanes de l'Ouest, offrent, on le voit, divers caractères très tranchés. S'étendant sur une surface qui égale quatre fois celle de la France, elles sont coupées du nord au sud par les montagnes Rocheuses, qui les divisent en deux parties à peu près égales. Nous gravirons tantôt cette imposante chaîne. D'autres montagnes, dont quelques-unes très élevées, accusent parfois de singuliers aspects. C'est un sommet horizontal semblable à un toit de maison ; ou encore des cônes isolés surgissant de la plaine ; il y a des pics élancés, neigeux à leur faite, et des masses arrondies présentant un assemblage des couleurs les plus vives, par grandes raies rouges ou vertes, jaunes ou blanches, selon la couleur des couches rocheuses qui les composent. On en trouve qui brillent de l'éclat du mica et de la sélénite ; si bien que, lorsque le soleil luit sur leurs flancs, elles étincellent comme des montagnes d'or et d'argent.

Les rivières qui traversent ces contrées ne présentent pas moins d'étrangeté que les montagnes.

Ainsi le Rio-Grande, large dans le Nouveau-Mexique de 130 à 200 mètres, n'a pas une profondeur de plus de 65 centimètres à un mètre. La navigation y est impossible. Dans tout son parcours aucun

pont ne s'élève au-dessus de ses eaux. Les voitures traversent le lit de cette rivière dans les endroits où le fond n'est pas trop vaseux.

Voici ce que dit Mayne-Reid de ces rivières de l'Ouest :

« Les unes roulent leurs ondes sur un lit large et peu profond de sable brillant. En suivant dans leur cours les eaux de ces rivières, qui ont jusqu'à deux cents mètres de largeur, on s'aperçoit qu'au lieu de croître en largeur, comme celles des autres pays, ces rivières vont se rétrécissant jusqu'à ce que leurs eaux perdues dans les sables ne laissent plus à vos yeux qu'un lit desséché pendant de longues journées de marche. Plus loin encore, l'eau apparaît de nouveau ; elle croît en volume et finit par pouvoir porter de grands vaisseaux à des centaines de kilomètres de la mer. Telles sont l'Arkansas et la Plate.

« D'autres fleuves, aux bords escarpés, roulent leurs eaux glacées entre d'âpres et rudes rochers qui s'élèvent à plus de deux mille pieds, et forment un précipice au fond duquel rugit l'onde emprisonnée. Souvent ces rives s'étendent à plus de cent milles, et sont si escarpées, qu'il est impossible de descendre jusqu'au lit des eaux courantes. Plus d'un voyageur est mort de soif, tandis que le bruit des eaux retentissait à ses oreilles. Tels sont le Colorado et le Snake.

« D'autres encore s'en vont balayant les vastes plaines, délayant l'argile dans une inondation profonde et changeant de cours d'année en année, si bien qu'on les retrouve quelquefois à cent cinquante kilomètres de leur ancien lit. Parfois vous les voyez s'enfuir en murmurant sur la terre durant plusieurs lieues, ou se perdre sous de vastes radeaux formés par les arbres que leur cours a entraînés ; puis on les retrouve se déroulant en mille sinuosités, comme les anneaux d'un immense serpent qui se traîne avec lenteur, et leurs eaux troubles et rougeâtres les font ressembler à des rivières de sang. Tels sont le Brazos et la rivière Rouge.

« Voilà les fleuves étranges qui tourmentent le sol à travers les montagnes, les vallées et les terres plates du grand désert américain.

« Ses lacs ne sont pas moins singuliers. Quelques-uns se cachent dans les profonds replis de collines si escarpées qu'on ne peut en gravir les flancs, tandis que les montagnes qui les entourent sont si froides, si

dénudées, que jamais un oiseau n'a troublé du frémissement de ses ailes ces eaux silencieuses. On trouve aussi des lacs au milieu de vastes plaines

Fig. 99. — Passage du Rio-Grande, au Nouveau-Mexique.

stériles, et, quelques années plus tard, le voyageur les cherche en vain : ils se sont desséchés ou ils ont disparu. Les uns ont des eaux fraîches

et limpides comme le cristal, ou saumâtres et bourbeuses; les autres sont plus salés que l'Océan lui-même. »

Parmi les savanes, il y a principalement celles qui sont l'inépuisable pâturage du bison, les bonnes prairies; nous en avons parlé. Vertes comme l'émeraude, unies comme la surface d'un lac endormi, le vent qui court au-dessus d'elles couche leurs herbes soyeuses, produisant des taches mouvantes d'ombre et de lumière comme si des nuages rapides courant devant le soleil cachaient par intervalles son éclat. Le bison n'habite pas seul ces gras pâturages; l'antilope s'y montre souvent, et parfois se dessine au loin la fugitive silhouette d'un cheval sauvage du blanc le plus pur.

Il y a les prairies dont l'herbe maigre, amère, broutée de temps en temps par le bétail des caravanes qui les traversent, est aussitôt rejetée par les animaux, comme un aliment malsain.

Il y a aussi « la prairie ondulée » qui mérite d'être décrite. Qu'on imagine pour celle-là un sol couvert d'un tapis de verdure. Les arbres y sont absents comme dans la plupart des savanes; mais le terrain présente une série d'ondulations parallèles semblables aux vagues de la mer qui se suivent de proche en proche; les vagues, ici, semblent s'être subitement figées; quelques-unes se sont enflées en douces collines arrondies.

Il ne faut pas oublier la prairie qui n'a ni herbes, ni arbres, ni collines, ni eau, ni sables mouvants. En quoi se distingue-t-elle donc des autres prairies, et quel peut être son aspect particulier? Cette prairie est couverte de fleurs. Aussi loin que le regard peut atteindre on ne voit que des fleurs, encore des fleurs, toujours des fleurs! Le sol en est comme jonché à profusion, et sous les fleurs disparaissent les feuilles et le pied des plantes. Il y en a de toutes les couleurs, et, — chose merveilleuse! — ce n'est pas un fouillis où toutes les nuances en se confondant produiraient l'effet d'une palette brouillée: les couleurs sont plaquées largement, par bandes, par festons, par carrés, vives, tranchées, éblouissantes.

Ici, c'est le jaune d'or qui domine exclusivement, grâce à l'hélianthe dont les longues tiges se courbent et se relèvent sous la brise avec de souples ondulations, tous les disques se tournant vers le soleil. Sur la

limite de cet or en fusion, l'euphorbe étale en abondance ses feuilles d'argent. Dans une autre direction un conflit s'établit entre les guirlandes éclatantes de l'asclépiade, qui s'efforcent de faire triompher l'orangé, et les jolies fleurs roses du cléome : on dirait deux troupes rivales s'avançant l'une vers l'autre : le rose faiblit à l'aile gauche, est enfoncé au centre, mais il prend sa revanche sur l'orangé à l'aile droite. La mauve, avec les tons adoucis de ses fleurs, côtoie un parterre où s'étouffent, exubérantes, les monardas pourpres. Le moindre souffle met en mouvement toute cette végétation qui ne doit rien au travail de l'homme. Des millions de corolles se balancent comme avec un bonheur de se sentir vivre ! Ici la nature s'est vraiment revêtue d'une parure de toute beauté, plus harmonieuse dans ses nuances diverses que les plus riches écharpes du Cachemyr.

Est-il besoin d'ajouter que l'air est embaumé des senteurs les plus douces ? Et puis, tant de fleurs ne peuvent pas s'épanouir en vain sous le ciel ! Des myriades d'insectes habitent leurs corolles ; d'innombrables oiseaux-mouches voltigent autour d'elles, « brillants comme des rayons égarés du soleil, » — selon l'heureuse expression de Mayne-Reid, — ou, se tenant en équilibre par l'agitation rapide de leurs ailes, ils boivent le miel au fond des calices parfumés ; l'abeille sauvage grimpe le long des pistils et ensuite, chargée de butin, s'élance avec un bourdonnement joyeux vers sa ruche.

Cette prairie-là on l'appelle néanmoins « la mauvaise prairie », car elle ne fournit aucun pâturage ; elle est mal nommée, dit l'écrivain que nous venons de citer et qui a raison de protester : « c'est le jardin de Dieu. »

A la surface de quelques-unes de ces plaines il n'y a que du sable, tantôt fouetté par le vent qui le soulève en nuages brûlants, sous un ciel torride, tantôt couché en larges sillons, semblables à des accumulations de neige ; parfois, au milieu de violents orages, des colonnes de sable montent en spirales et se meuvent lentement à travers la savane jusqu'à ce qu'enfin elles s'affaissent en une pluie de sable ; d'autres prairies ne présentent qu'une terre stérile, calcinée par des soleils séculaires et que ne pare aucune végétation. Des accidents de terrain, ce qu'on appelle un « couteau des prairies », d'une petite élévation, coupent la

plaine çà et là. Il y a tel endroit où pas une goutte d'eau ne tombe dans le cours de plusieurs années. Plus loin, croissent de hideux buissons de plantes grasses et des arbrisseaux rabougris aux feuilles argentées, formant par places d'épais fourrés où un homme à cheval peut difficilement pénétrer. Cet arbrisseau est l'artémisia, espèce de sauge amère, et les plaines où elle croît sont appelées, par les chasseurs qui les traversent, « les prairies de sauge ». Certaines plaines, au sombre aspect, sont couvertes de lave vomie il y a des milliers d'années par les feux volcaniques ; cette lave est brisée en petits morceaux comme les pierres d'une route neuve. D'autres, au contraire, sont aussi blanches que si la neige venait de tomber sur le sol, c'est du sel : il couvre la terre d'une épaisseur de six pouces, pendant des lieues et des lieues. Sous la même apparence, ailleurs, c'est la soude dont les efflorescences s'étendent sur le sol à perte de vue.

Le grand désert d'Amérique, presque aussi vaste que le fameux Sahara d'Afrique, a, comme lui, des oasis par milliers. Parmi celles-ci, les unes comme le Nouveau-Mexique, ou l'Utah (le pays des Mormons), renferment de nombreuses villes, comptent des habitants par centaines de mille ; d'autres n'occupent qu'un terrain restreint fertilisé par les eaux de quelque source. Ces petites oasis sont comme les îles boisées de la prairie, en assimilant encore une fois celle-ci à la mer. Tout y est animation comme dans un parc seigneurial bien entretenu, avec des végétaux de formes étranges et somptueuses, des cactus qui s'élèvent en grandes colonnes cannelées ou qui étendent des branches hérissées de larges feuilles rugueuses et velues. Les faisans s'envolent avec bruit des bords des sentiers, les antilopes se montrent, gracieuses, dans chaque clairière, les colombes appareillées roucoulent doucement dans les coins ombreux, les perroquets sifflent dans les rameaux, le geai épanouit ses ailes bleues en allant d'un arbre à l'autre, dans les taillis de verts pawpaws voltige l'oiseau rouge ; et puis, c'est encore les loriots dorés, les beaux loxies des deux espèces écarlate et azurée, et, tout en haut, sur l'acacia qui domine, l'oiseau moqueur répète tous les chants en y mêlant de brillantes variations.

Quelquefois la forêt est profonde, formée d'arbres gigantesques dont les épaisses écorces s'écaillent, dont la mousse blanche d'Espagne fes-

tonne les hautes branches comme une draperie. C'est la forêt primitive que décrit Longfellow dans *Évangeline* :

« Les pins sonores, les sapins barbelés de mousse et vêtus de verdure se dressent confusément dans le crépuscule, semblables aux druides des anciens âges, à la voix grave et prophétique, ou aux ménestrels chenus dont la barbe repose sur la poitrine. »

Fig. 100. — Un établissement mixte au pied des montagnes Rocheuses.

Là, l'été, se font entendre le *tchirrup* perpétuel de la cigale, et durant les longues nuits crépusculaires, les coassements de la grenouille d'arbre ; mais l'hiver le cri du hibou blanc, l'aboïement du rakoon, et les hurlements des loups remplissent de tristesse ces profondes solitudes.

Mais il est temps de remonter en wagon.

La première station du Wyoming est celle de Pine-Bluff. Notons en passant, — pour faire plaisir à nos lectrices, — que sur tout le territoire de ce nom les femmes sont admises au droit de suffrage pour l'assemblée législative ; cet exemple a été suivi dans d'autres États de l'Union.

Chéyenne! C'est la capitale du Wyoming. Le plan de ses rues a été tracé en 1867.

Après Chéyenne, la prairie desséchée n'offre plus que de rares touffes d'une herbe rousse et fanée, alternant avec des massifs de plantes grasses, aux épines acérées, qui rampent sur le sol. La plaine est zébrée de vastes taches noires : ce sont des places où le feu a passé.

En quittant la prairie on commence à s'élever par de grandes courbes dans les montagnes Rocheuses.

Tout de suite, on se trouve en présence d'un amoncellement de blocs de grès ou de granit entassés les uns sur les autres, qui d'abord enlèvent quelque grandeur au paysage en ne présentant à l'œil mal exercé qu'une succession de collines ; mais bientôt après les véritables proportions s'accusent dans toute leur hauteur. Ce ne sont pas là des collines, mais bien un amas de montagnes se superposant les unes aux autres dans une confusion chaotique ; les unes mornes et pelées, d'autres hérissées de pins et de cèdres aux noires aiguilles ; et cette imposante chaîne, qui coupe du nord au sud toute la région de l'ouest, se montre capable de rivaliser en majesté avec les Alpes mêmes.

Par places, une végétation vigoureuse s'étend jusqu'aux forêts de sapins qui couvrent ses flancs ; de petits bois de bouleaux tachent de jaune ou de vert ces sombres forêts. Sur la lisière de ces bois quelques huttes d'indigènes, et dans les bas-fonds des Indiens creusant la terre pour y chercher des racines amères dont ils se nourrissent...

Il y a des endroits où, sur les pentes d'un ravin, au fond duquel coule sans bruit une rivière, se présente un entassement de gigantesques troncs d'arbres abattus pêle-mêle sur la roche, frappés par la foudre, noircis par l'incendie, brisés par le vent, ou ruinés par les siècles. Ces colosses d'une nature vierge entassés les uns sur les autres, enchevêtrés de mille manières dans un magnifique désordre, forment de ces paysages comme en a conçu Gustave Doré pour peindre les régions sataniques entrevues par Dante.

Mais quelque ravissante vallée avec ses eaux limpides, ou ses torrents fumeux, ses prairies d'un vert lustré, ses petits bouquets d'arbres, fait penser aux pays de Cachemyr. On répète aussi les vers de Longfellow :

Au milieu d'îlots verdoyants, les cotonniers,
Comme des flocons de plumes, balancent leurs cimes ombreuses.

Les parois de ces vallées sont formées de gros quartiers de roches qui y ont roulé et gisent les uns sur les autres ; telle roche aux proportions démesurées est suspendue au-dessus d'un abîme béant, n'attendant pour se détacher qu'une secousse de l'atmosphère, un coup de foudre ou une rafale ; des rampes, d'une raideur à mettre à l'épreuve les pieds d'une chèvre, circulent à travers un inextricable assemblage d'énormes roches ; dans d'étroits défilés, — des cañons, — le vent s'engouffre et fait rage. Là, sur un de ces sommets, le voyageur au repos peut quelquefois, rien qu'en étendant les bras, tremper ses doigts dans deux petits ruisseaux dont l'un porte ses eaux à l'Atlantique et l'autre à l'océan Pacifique (1).

On monte, — et alors, de quelque plateau émaillé de fleurs, apparaît dans toute sa beauté le couronnement de ce splendide panorama : des cîmes de montagnes surpassant en hauteur et égalant en grâce et en beauté les perspectives du Righi, de la Yunfrau et du Matterhorn ; sur les sommets neigeux de diverses parties de la chaîne, il y a des glaciers comme ceux du Mont-Blanc ou du Mont-Rose. Dès que les rayons du soleil du printemps ont attaqué les épais manteaux de neige, de grandes plaques de gazon verdissent au milieu de ces glaciers. L'éclat de leur verdure peut rivaliser avec celui des pelouses du parc le mieux entretenu. On dirait, à voir toutes ces crêtes courant sur un même niveau, une mer démontée par une violente tempête ; mais les vagues de l'Océan ne sont qu'un peu d'écume comparées à ces puissants soulèvements de l'écorce terrestre : montagnes, glaciers, vallées, torrents sans histoire, sans nom, que les touristes n'ont pas parcourus, que les poètes n'ont pas chantés !

Et plus haut encore, au-dessus de la tête du voyageur, un ciel aussi beau que celui de l'Italie...

L'ours gris habite les plus élevés de ces sommets ; le carcajou, tapi

(1) Les cîmes culminantes mesurées dans les montagnes Rocheuses des régions appartenant aux États-Unis varient entre 4,000 et 4,400 mètres. Le pic d'Harward mesure 4,352 mètres ; le pic de Pike, 4,334 ; le pic de Gray, 4,314 ; le mont Lincoln, 4,308, etc.

Fig. 101. — Le pic de Pike, dans les montagnes Rocheuses du Colorado.

contre une roche, guette au passage l'élan qui cherche un ruisseau pour se désaltérer. Ces élans, grands comme des chevaux, ont la tête armée de vastes andouillers. Le carcajou s'élance et se blottit sur la nuque de l'animal, lui ouvre une artère du cou et épuise son sang. Au coin d'un bois, comme un bandit, le vautour noir aiguise son bec impur à l'angle d'une pierre; tandis que l'aigle de combat s'élève au-dessus de tous, et que la large envergure de ses ailes se découpe sur le bleu du ciel.

On trouve aussi dans ces montagnes un véritable gibier assemblé là comme pour le plaisir du chasseur. Le lièvre polaire, — blanc l'hiver, — une sorte de petit lapin, le ptarmigan, le geai bleu qui fait étinceler ses ailes d'outremer, le geai du Canada, gris avec une petite tête

blanche éveillée, et qu'on dirait poudrée à frimas, et surtout la gracieuse

antilope, ce charmant animal brun et blanc dont les cornes se ramifient en deux branches : le chasseur doit la viser juste au défaut de l'épaule, car l'antilope avec une jambe cassée déferait encore un cheval à la course.

Il y a en outre le mouflon des montagnes Rocheuses. Couvert d'une épaisse toison argentée, on l'aperçoit perché sur un rocher, ajoutant un trait pittoresque de plus au paysage. Parfois une petite bande de ces animaux à l'œil doux et brillant, apparaît. Ils défilent les uns à la suite des autres ; le mâle d'abord, qui sert de guide, puis trois ou quatre femelles et leurs petits. Ils contournent les rochers les plus inaccessibles d'un pas assuré qui leur permet de suivre des corniches si étroites qu'il semble impossible qu'un animal aussi gros puisse y poser les pieds ; la roche forme un mur vertical, bordant un précipice de plusieurs centaines de mètres.

L'hiver, ces animaux abandonnent les hautes cimes et descendent dans les vallées pour y chercher une maigre nourriture.

Le mouflon des montagnes Rocheuses tient beaucoup de l'antilope. Il rappelle le chamois par ses cornes d'un noir de jais, minces, coniques, acérées, mais qui sont légèrement recourbées en arrière ; son poil est presque entièrement blanc. On ne peut rien imaginer de plus joli que les jeunes chevreaux ; ils courent autour de leurs mères, se livrant aux plus joyeux ébats avec une agilité et une souplesse rares ; l'un d'eux se place au sommet d'un tertre qu'il défend avec acharnement contre l'assaut que lui livrent ses petits compagnons, jusqu'à ce qu'il en soit repoussé par un coup de tête et qu'un autre prenne sa place.

Dans cette traversée des montagnes Rocheuses, on remarque, à peu de distance de la voie ferrée, des barrières mobiles en bois, destinées à protéger la voie contre la neige que chassent les vents d'hiver. Ces barrières sont changées de place suivant la direction du vent. Lorsque le train traverse une tranchée il se trouve abrité par un véritable tunnel de planches que soutiennent de longues pièces de bois et ces abris s'étendent parfois sur une longueur de plusieurs milles.

Le train s'arrête à la gare de Shermann ; là, une inscription annonce que l'on se trouve à 8,248 pieds au-dessus du niveau de la mer, que

le point culminant de la traversée des montagnes Rocheuses est atteint, et que, dans le monde entier, aucune voie ferrée ne franchit un col aussi élevé. Cette dernière assertion, exacte il y a quelques années, ne l'est plus depuis la construction, au Pérou, du chemin de fer qui traverse la Cordillère.

Peu après Shermann, la voie franchit le fameux pont de Dale Creek, long de 200 mètres et jeté hardiment d'un pic à l'autre à 130 pieds au-dessus de la vallée. Aucun parapet ne gêne la vue, et de la plate-forme du wagon, l'œil plonge jusqu'au fond de l'abîme, à travers les larges interstices de la route en claire-voie.

La région présente toujours le même aspect bouleversé, quelque chose comme l'éboulement d'une montagne; des roches aux teintes violentes, — les Buttes rouges, — y arrêtent l'œil par leurs groupements fantaisistes.

Mais on descend. Aux cimes neigeuses succèdent peu à peu des cimes boisées, des forêts de sapins, des lacs à l'eau dormante. Le temps n'est plus où la locomotive mettait en fuite de nombreux troupeaux de bisons. Ces animaux ont émigré en masse vers le nord et se sont réfugiés dans les pâturages solitaires du Dakota et du Montana.

Après les Buttes Rouges, les Buttes Blanches. C'est une suite de monticules en terre blanchâtre, dégradés par la pluie et qui dressent, au milieu de la plaine, leurs formes bizarres, semblables à des constructions élevées de mains d'hommes.

On descend toujours. Les sapins ont cédé la place aux chênes, et plus bas les pins aux « mazanillas », arbustes aux petites pommes sauvages dont les Indiens sont friands.

Sur les bords des cours d'eau, la campagne reverdie se couvre d'arbustes épineux. Au second plan du paysage s'élèvent des montagnes boisées, dominées à l'horizon par une longue suite de pics neigeux, étincelant au soleil : ce sont les monts Uintah.

Évanston : c'est la première ville de l'Utah ; elle renferme un quartier chinois. Le chemin de fer traverse la partie nord de l'Utah. En quittant Évanston, le train descend rapidement ; on s'engage à toute vitesse dans une étroite et sauvage vallée bordée d'énormes rochers rouges, formés d'un conglomérat de cailloux roulés.

A la sortie du défilé, la vallée s'élargit.

Enfin, on a quitté le Désert ; la vallée que suit la voie est arrosée par le Weber, petite rivière qui va se jeter dans le Lac-Salé ; cette vallée se fait remarquer par de riches cultures et de jolies maisons avec véranda, habitées par les Mormons. On se trouve en plein dans les humides val-

Fig. 102. — Les Hot Springs : sources baptismales des Mormons, au grand lac Salé.

lées du versant du Pacifique des Rocheuses, où des monts déchirés en mille promontoires enferment de merveilleuses baies.

Le défilé de Weber, que l'on traverse bientôt, abonde en points de vue pittoresques. La route circule au fond d'une étroite fîssure. Après la Glissade du Diable, formée par deux assises redressées de rochers parallèles qui courent à travers les broussailles sur le flanc de la montagne, on passe sur un pont de tréteaux jeté à cinquante pieds au-dessus du torrent.

Mais on a laissé le défilé derrière soi. La campagne a repris un aspect calme et riant ; on arrive à Weber, joli village mormon s'élevant au milieu de champs bien cultivés. Partout des routes bien entretenues (chose rare aux États-Unis), des maisons en pierres de taille, des jardins, des vergers et des plantations d'arbres.

A Ogden, se trouve l'embranchement de Salt-Lake-City. La tentation est grande d'aller jusqu'à la cité du Grand-Lac-Salé rendre visite aux Mormons dans leur principal centre ! Disons seulement qu'au nord-est de cette ville se trouve une curiosité naturelle, les « Hot springs » (les Sources chaudes) que le capitaine Richard Burton a ainsi décrites : « Une eau abondante s'échappe du roc ; elle est reçue dans un bassin d'où elle s'écoule et va former un petit lac, dont la circonférence est d'un à trois milles suivant la saison. A l'endroit où elle apparaît, l'eau est assez chaude pour faire cuire un œuf... ; elle conserve encore quelque chaleur à une assez grande distance des sources. L'hiver, ces sources sont fréquentées par des vols d'oiseaux aquatiques et par les enfants des Indiens campés sur les rives voisines, qui s'y plongent pour dégourdir leurs membres glacés. — Les Mormons prétendent que l'eau des Sources chaudes, de même que celle du lac Utah et du Jourdain, surpasse encore en vertus purifiantes les rivières d'Abana et de Parphar de l'ancienne Judée. »

C'est à Ogden que l'on change de wagons pour prendre ceux de la compagnie du Central Pacific. Il n'y a plus que 1,420 kilomètres à franchir pour atteindre San-Francisco.

Déjà, à un buffet ou deux de stations, on a pu voir le service fait par des Chinois ; maintenant des Indiens apparaissent aux gares du chemin de fer. Ces Indiens montent dans le train ; la compagnie leur permet de voyager gratuitement sur la plate-forme du fourgon des bagages... C'est de la propagande en faveur de la civilisation.

Après avoir contourné la partie nord du Lac-Salé, on entre dans le Nevada. Une route tracée par les roues des chariots suit une direction parallèle à la voie. Parfois on dépasse un convoi d'émigrants formé de trois ou quatre lourds véhicules reliés entre eux comme les voitures d'un train de chemin de fer, et attelés d'une douzaine de mules.

Il reste maintenant à gravir les pentes escarpées de la Sierra-Nevada.

On est en Californie. Le chemin de fer franchit la Sierra-Nevada à Summit, point culminant, à 7,042 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. En descendant le versant occidental on roule pendant plus d'une heure, sous ces abris de neige dont nous avons parlé, véritables tunnels de bois, sous lesquels sont renfermés les bâtiments de deux stations.

Lorsqu'on reparait à la lumière, la vue plonge sur une profonde vallée, hérissée de sapins. La descente s'opère avec une rapidité vertigineuse le long d'une étroite corniche taillée dans le roc et surplombant un précipice.

Peu après, on passe devant deux mines d'or en exploitation. De larges clairières, ouvertes dans la forêt, laissent à découvert un sol blanchâtre, déchiqueté, fouillé, retourné dans tous les sens. Des conduites d'eau, amenées peut-être de fort loin, servent au lavage du minerai. « Partout aux environs, dit M. Edmond Cotteau, qui nous a servi de guide durant cette traversée de l'Amérique du Nord, se trouvent d'anciens placers abandonnés, des rigoles desséchées, vestiges des travaux exécutés par les premiers pionniers, à l'origine de la découverte de l'or dans le pays. Aujourd'hui, l'exploitation individuelle a presque disparu ; on ne trouve plus, comme autrefois, de pépites à la surface du sol. La pioche du mineur isolé est remplacée par de puissantes machines hydrauliques, qui désagrègent un mètre cube de roche en quelques instants. Les mines d'or sont entre les mains de compagnies financières régulièrement organisées et disposant de capitaux considérables. Leur produit, calculé par d'habiles ingénieurs, ne laisse qu'une faible part à l'imprévu. La spéculation ne s'exerce plus que sur le cours des actions : elle a déserté les placers pour la Bourse de San-Francisco. L'exploitation de la forêt offre une source de revenus, non moins productive, mais encore plus certaine ; de nombreuses scieries convertissent en planches les géants de la montagne. »

On traverse ensuite de profondes vallées sur des ponts chevalets d'un aspect peu rassurant. La descente se ralentit ; on sort de la forêt, et la campagne change d'aspect. Voilà bien le sol californien avec sa fécondité merveilleuse, ses sapins gigantesques : il y a tel sequoia de la Bear Creek, dans la Sierra, dont le diamètre est de quarante-deux pieds anglais, ce qui donne un pourtour de plus de 40 mètres. Qui

n'a aussi entendu parler du fameux bosquet de Mariposa? Ici les betteraves sont énormes, les citrouilles colossales ; il y a des pêches superbes, des grappes de raisins du poids de plusieurs livres, des pommes et des poires mesurant un demi-mètre de tour. Le pays est bien cultivé et orné de jolies habitations. Des plaines sont couvertes de grands chênes, de vastes champs de blé. La Californie offre la plus belle contrée de l'Amérique septentrionale, « sa serre, son jardin, son parc, son vignoble, sa Suisse et sa Ligurie, » comme le dit si bien un géographe.

Sacramento! C'est la capitale de l'État. La plaine se continue au delà. D'abord de grasses prairies, puis une campagne semblable à la Beauce après la moisson, mais ombragée çà et là par de beaux arbres.

A la première station importante, — Stockton, — commence à se montrer une végétation franchement méridionale. L'oranger, le laurier, le figuier, l'agavé croissent autour des maisons.

Une dernière montagne à franchir, — le mont du Diable, — des vallées, un défilé, une plaine et l'on se trouve sur les bords de la baie de San-Francisco. Ce rivage est très peuplé ; les maisons succèdent aux maisons ; partout de florissants vergers, de belles plantations d'arbres parmi lesquels l'eucalyptus d'Australie, qui, sous le ciel de la Californie, acquiert, en peu d'années, un développement prodigieux. On traverse de gros villages, de petites villes, des marais, puis, tout à coup, on quitte la terre ferme pour s'engager sur une étroite jetée, construite sur pilotis et longue de plusieurs kilomètres, aboutissant à une vaste plate-forme édifiée au milieu de la baie. Un bac gigantesque, à trois étages, y attend le train.

Nous demandons la permission de décrire ici le moyen puissant et original que les Américains ont imaginé pour abrégé la route de Sacramento à San-Francisco. Ce ne sera pas sortir du monde inconnu.

On avait songé d'abord à construire un pont gigantesque pour la traversée des détroits de Carquinez ; puis, on s'est décidé pour l'établissement d'un bac à vapeur, pouvant transporter les trains d'une rive à l'autre, de Benicia à Port-Costa. C'est ce qui a été exécuté.

Ce bac à vapeur, — une curiosité en son genre, — a 129 mètres de longueur, 35 mètres de largeur sur la plate-forme. Quatre voies ferrées établies sur le pont, peuvent recevoir quarante-huit wagons à mar-

chandises avec leur locomotive ou vingt-quatre voitures de voyageurs du plus grand modèle. Des tabliers, longs chacun de 30 mètres, se manœuvrant au moyen de l'eau sous pression et d'un système de pontons, mettent le bac en communication avec les gares de départ et d'arrivée ; de sorte que les trains peuvent y pénétrer ou en sortir machine en tête, sans qu'on ait besoin de découpler.

Fig. 103. — Huttes en terre dans la vallée du Sacramento.

Les précautions les plus minutieuses ont été prises pour assurer la solidité du bac et la sécurité des personnes transportées. Des cloisons étanches l'empêcheraient de sombrer. Quatre énormes gouvernails placés à chaque bout, manœuvrés par des appareils hydrauliques, permettent aux pilotes, installés dans des cabines situées à 12 mètres au-dessus du port, de donner au bac, avec une extrême facilité, toutes les directions nécessaires.

Hélas ! il ne restera plus rien à inventer aux romanciers pour leurs « Voyages extraordinaires ». La réalité va au delà de la fiction.

Le bac cherche sa marche au milieu de nombreux navires de toutes formes et de tous pavillons ; on entrevoit, à travers une forêt de mâts, une longue suite de quais dominés par des collines roussâtres que surmontent de hautes maisons. L'immense « ferry » continue sa marche ; le pont du rez-de-chaussée vient s'adapter exactement à la jetée du débarcadère, avec une précision mathématique : on est dans San-Francisco, — San-Frisco, comme disent les Chinois. Le voyage de Chicago à cette ville a duré cent vingt-huit heures, — cinq jours et demi.

Et maintenant avec une ligne de bateaux à vapeur entre San-Francisco et Yokohama, — vingt jours de trajet, — nous voilà en Asie, nous voilà dans les mers de Chine, dans l'océan Indien, dans la mer Rouge, à Suez : c'est le tour du monde avec toutes sortes de facilités.

IX.

La Californie. — Chercheurs d'or et aventuriers. — Curiosités naturelles. — La vallée de Yosemite. — Les arbres géants. — La Sierra-Nevada. — Un dernier mot sur les Indiens Chochones. — L'Oregon. — Le Washington. — La Colombie anglaise. — Les Nayas. — La Nouvelle-Géorgie. — L'ancienne Amérique russe. — Ses populations : Koliouches, Atnas, Kouskoquims, Kenaïs, Aléoutes.

La Californie ! Pour nous, Européens, ce nom réveille bien des souvenirs, bien des émotions. On est ramené brusquement à ce temps, déjà loin, où il n'était question que des chercheurs d'or. Quel sujet a inspiré plus de poètes académiques et provinciaux que la découverte des mines d'or de la Californie ? Toutes les têtes se montaient ; on accompagnait de mille souhaits les aventuriers ; on assistait en imagination à leurs prodigieuses trouvailles ; on se demandait ce qu'ils pourraient bien faire de tant d'or. Ceux-ci se montraient pleins d'espoir ; les journaux de l'Union américaine entretenaient cruellement toutes les illusions : les États-Unis avaient intérêt à voir se peupler des territoires destinés, selon toute apparence, à demeurer encore longtemps inhabités.

Les émigrants pensaient trouver dans la vallée enchantée du Sacramento le climat de l'Italie, l'or d'Ophir, l'argent et les cèdres du temple de Salomon, le blé de l'Amérique, les vignobles de la France et l'indigo de l'Hindoustan. Ils se figuraient voir partout des rochers d'or massif reluisant au soleil, et des fleuves roulant sur un sable de pépites d'or ; tandis qu'au contraire les terrains arifères se trouvaient dans une position presque inaccessible. Les premiers arrivants se heurtèrent donc à des montagnes nues ; ils reconnurent qu'un sol ingrat composé de sable et d'argile donnait à peine un peu d'herbe de mauvaise qualité ; une poussière fine pénétrait partout, troublant même leur sommeil ; des froids extrêmes succédaient presque sans transition à des chaleurs in-

supportables ; l'eau manquait souvent, ou était fort rare, et encore imprégnée de mercure, de platine, d'autres minéraux en dissolution, empêchant le poisson d'y vivre ; ces eaux donnaient aux hommes la fièvre du Sacramento, fièvre lente, continue, que l'on garde des mois entiers, mortelle quand elle est violente, affectant toujours le cerveau, et laissant l'intelligence débilitée quand on parvient à s'en guérir.

Ceux qui cherchaient dans le fleuve des paillettes d'or, gagnaient des rhumatismes et des maladies de poitrine par leur séjour au milieu de l'eau et la position courbée de leur corps sous un soleil ardent. Le scorbut faisait des ravages ; il était produit par l'usage des viandes salées ; car personne n'avait le temps de s'en procurer de fraîches, de garder les troupeaux ou d'aller à la chasse. En somme il fallait être de solides gaillards pour tirer son épingle du jeu, malgré la cherté des subsistances, les vols, les attaques incessantes et tous les autres dangers.

Quelques colons qui se trouvaient en Californie quand on découvrit les richesses minérales du sol, dans l'année 1848, purent recueillir des trésors en trafiquant avec les Indiens : ils échangèrent de la poussière d'or à poids égal contre des grains de verroterie et autres babioles. Un fermier de l'Ouest, qui était arrivé avant la découverte, traita amicalement les Indiens, les fit travailler pour lui et eut bientôt réalisé une fortune d'un million. Un autre ancien colon rassembla en 1848, avec l'aide des Peaux Rouges, une assez grande quantité de poudre d'or pour en remplir deux boisseaux. C'étaient là certainement des faits encourageants.

Les chercheurs d'or ! A leur sujet circulaient toutes sortes d'anecdotes. Il y en avait de surprenantes, d'incroyables, de gaies, de lugubres ; pas une pourtant aussi caractéristique que celle qui nous a été contée par Franck Marryat dans ses *Montagnes et Taupinières*. La scène se passe aux placers.

Un des mineurs, qui s'était concilié l'estime générale, étant mort, ses camarades convinrent de lui faire des funérailles régulières. En conséquence, un chercheur d'or du voisinage, qui, disait-on, avait joui auparavant aux États-Unis d'une grande réputation de prédicateur, fut invité à venir officier. L'ex-pasteur vint exactement, et quand on eut bu à la ronde au bonheur éternel du défunt, on se mit en marche avec toute la

Fig. 104. — Rochers de la vallée de Yosemite.

gravité convenable vers la tombe, qui avait été creusée à une centaine de mètres du campement. Dès que le convoi funèbre eut atteint le lieu désigné, le ministre officiant commença une prière de circonstance, pendant laquelle tous les assistants s'agenouillèrent autour de la fosse. Jusque-là tout allait bien ; mais la prière s'allongeant un peu, quelques-uns de ceux qui étaient agenouillés se mirent, en manière de distraction, à fouiller avec leurs doigts la terre fraîchement remuée : elle était pleine d'or ! Aussitôt un mouvement d'évidente animation se produisit dans les rangs de la foule dévote, et le prédicateur s'arrêta court. « Qu'y a-t-il, mes enfants ? demanda le saint homme... De l'or ? reprit-il en voyant ce dont il s'agissait, — de l'or ! et une veine de la plus riche espèce ! — Mes frères, la cérémonie est terminée. » Le pauvre mineur fut retiré de son trop riche tombeau et enterré ailleurs, tandis que le convoi funèbre, son pasteur en tête, se partageait incontinent le nouveau gisement.

Mais les faits séduisants devinrent bientôt des raretés, des exceptions, des prodiges ne devant pas se renouveler. La vérité était que peu de chercheurs d'or, après un travail de quelques mois, se trouvaient exempts de maladies. Si un flot d'aventuriers arrivait sans cesse aux mines, il y avait un reflux perpétuel d'hommes qui les abandonnaient, s'en allant comme des ombres, décharnés par la fièvre, tourmentés par les rhumatismes, épuisés par le scorbut.

Alors, quand ces choses-là furent un peu connues chez nous, on s'intéressa aux déceptions des mineurs, à leurs épreuves, à leurs souffrances ; on voulut connaître leur rude genre de vie ; on lut avec avidité les récits qui nous arrivaient d'Amérique sur le nouvel Eldorado. Justement une littérature se produisait de l'autre côté de l'Atlantique pour faire suite à la littérature de la forêt et de la prairie, du campement indien, de la ferme dans les bois, et du district de chasse battu par les trappeurs : la littérature des chercheurs d'or.

Tout d'abord, nous y avons appris grâce aux Magazines et aux autobiographies romanesques, le sans- façon avec lequel les nouveaux venus se comportaient à l'égard des Indiens. Ils les traitaient comme des bêtes fauves, leur tiraient des coups de carabine ou leur faisaient sentir le mordant de leurs sabres. Les blancs attaquaient toujours les premiers.

Les Peaux Rouges usaient de représailles. Ainsi fut poursuivie dans la Californie cette guerre d'extermination de la race rouge commencée dès la découverte du Nouveau-Monde et rarement interrompue de loin en loin depuis le seizième siècle.

Tel de ces nouveaux venus, — comme John Greenwood, — put se vanter sans jactance d'avoir tué plus de cent Indiens. Les établissements que certains aventuriers formaient dans le pays envahi, devenaient de véritables repaires. C'est là qu'ils se réunissaient à l'issue de leurs entreprises de sang et de rapine. Ils y traînaient les femmes captives ; ils y apportaient les dépouilles des morts et les chevelures fumantes. Rarement ils s'embarrassaient de prisonniers mâles ; encore était-ce pour les fusiller à la première occasion, — qui toujours se présentait vite, par exemple, si quelque blanc était tué...

D'ailleurs aucune réprobation à craindre du gouvernement de l'Union : les Yankees se figurent que ce système d'extermination est indispensable à leurs projets d'agrandissement territorial.

On eut aussi des tableaux de la vie des mineurs. Les histoires étaient devenues effrayantes. On se souvient encore là-bas d'une caravane d'aventuriers, surpris par les neiges dans les hautes montagnes de la Californie, et obligés d'y attendre la fin de l'hiver. Quand ils eurent épuisé leurs provisions, mangé leur bétail et jusqu'au cuir de leurs chevaux, le délire de la faim s'empara d'eux. Ceux qui mouraient d'inanition étaient immédiatement dévorés par les autres avec des prodiges de voracité. Un Hollandais vint à bout du corps d'un homme en trente-six heures ; un autre fit bouillir un enfant de neuf ans et ingurgita sa chair en une seule nuit ; un jeune Espagnol mangea un nourrisson, avec des particularités qui atteignent les dernières limites de l'horreur...

Il n'y a pas de bien nombreuses années qu'on montrait près des rives du Sacramento la demeure du vieux Keysburg, le cannibale, qui éprouva un si réel plaisir à se repaître de la chair et du sang de ses compagnons pendant un hivernage au milieu de la Sierra Nevada, que le goût de la chair humaine, contracté à ces festins, le possédait à ce point qu'il avouait franchement à ses visiteurs qu'il aimerait à manger un morceau de leur personne...

Et quelle brutalité de mœurs ! de vrais sauvages, qui mériteraient

certes ici une place parmi les « Peuples inconnus ». C'étaient partout, dans les anberges, dans les cabarets, dans les maisons de jeu, des scènes de violence. Le revolver, le couteau tranchaient toute discussion. Personne ne s'interposait ; au contraire, on faisait cercle autour d'adversaires se mandissant mutuellement, se regardant avec des yeux pleins de fureur, se surveillant comme des chats sauvages prêts à s'attaquer : c'é-

Fig. 105. — Pâturage près des glaciers de la Sierra.

tait un plaisir de les voir aux prises, — au risque de recevoir une balle égarée.

Un vrai cavalier californien avait une manière à lui de témoigner son antipathie à un autre cavalier. En l'apercevant, il secouait sa bride, piquait des deux et bondissait sur son adversaire, rapide comme l'éclair. Mais celui-ci ayant deviné la perfidie, lançait aussi sa monture en avant. Les deux chevaux se heurtaient en pleine course, et le choc envoyait rouler sur la terre l'un des deux antagonistes.

Les aventuriers qui se rendaient dans les villes pour « se donner un peu de bon temps » perdaient quelquefois dans les maisons de jeu le fruit de plusieurs mois du plus pénible travail. Qu'on juge de la licence

à laquelle s'abandonnait ce ramas de gens sans aveu, parmi lesquels se trouvaient un assez grand nombre de repris de justice, venus du Mexique, de la Nouvelle-Galles du sud, du Pérou, du Chili et de toutes les contrées de l'Europe ; il s'y joignait l'écume des États-Unis.

Fig. 106. — Les geysers du comté de Sonoma, en Californie.

Nous ne parlerions pas de tout cela si ce n'était plus qu'un souvenir ; mais il y a encore dans ces choses, dans ces mœurs bien des réalités actuelles. En général, nous l'avons dit, l'exploitation des placers est faite par des compagnies, avec un matériel considérable et de gigantesques travaux hydrauliques, — des lignes de canaux jetés hardiment aux plus vertigineuses hauteurs des montagnes, des aqueducs, d'énormes siphons. Ces placers sont des collines d'alluvions anciennes

dans les lits de rivières desséchées ; on les abat par centaines de mètres cubes à la fois, au moyen de puissants jets hydrauliques.

Toutefois, comme chacun peut devenir possesseur d'une mine sans bourse délier, il y a encore des aventuriers qui se hasardent à tenter l'exploitation individuelle. Quelqu'un d'eux découvre-t-il un gisement ? il lui suffit, pour s'en assurer la propriété, de planter en terre un écriteau portant son nom, l'appellation qu'il veut donner à la mine et la date de la prise de possession ; elle lui appartient pour trente jours. Ce temps écoulé, le mineur a trois mois pour fouiller le sol, à une profondeur de dix pieds et faire, moyennant un dollar, reconnaître définitivement sa propriété par le canton. Quelques trouvailles ont enrichi presque subitement leurs propriétaires, et l'on peut avoir la chance de ce palefrenier chassé par son maître pour avoir dérobé l'avoine de ses chevaux, qui possède aujourd'hui un revenu de 2,500,000 francs. Cette fois ce n'est pas la vertu qui a été récompensée.

Il nous est impossible de quitter la Californie sans jeter un coup d'œil sur les curiosités naturelles qu'elle présente. Ce n'est pas tout que ses mines d'or et d'argent ; il y a les riches mines de cinabre de New-Almaden qui fournissent du mercure au monde entier ; il y a la vallée de Yosémité dans la Sierra Nevada, arrosée par une rivière qui tombe en trois sauts successifs d'une élévation de 2,700 pieds : le « Voile de la mariée » est la plus haute cascade du monde ; il y a une autre vallée tout récemment découverte, plus belle, assure-t-on, plus grandiose encore que celle de Yosémité ; elle se trouve dans les mêmes montagnes, au sud-est de Yosémité, resserrée entre des rochers à pic de 1,000 mètres de hauteur ; sa longueur est d'un peu plus de 2 kilomètres, sa largeur moyenne de 800 mètres, avec de nombreuses cascades sur le cours d'eau qui remplit le fond de la vallée ; il y a les « geysers » du comté de Sonoma, analogues à ceux d'Islande ; ces colonnes de vapeurs minérales sulfureuses et alcalines sortent de terre en cent endroits avec fracas et s'élèvent très haut ; mille sources minérales s'échappent du sol et courent en ruisseaux à sa surface ; il y a les sources chaudes de Calistoga ; le lac de borax et les solfatares que l'on rencontre dans le comté de Lake ; il y a des grottes merveilleuses ; les îles des lions de mer ; il y a surtout les arbres géants sur les pentes de la Sierra.

C'est dans le comté de Calavera, et près des chutes du Yosémité que se trouvent ces arbres, au nombre de quatre cents, dont plus de la moitié ont de 12 à 30 mètres de circonférence. (Dans les comtés de Mariposa, de Tuolumne et de Fresno, il y a aussi des forêts de mêmes arbres extraordinaires, mais elles sont moins renommées.) Ces colosses s'élèvent dans une vallée située à 4,000 pieds au-dessus de la mer. On a donné des noms aux plus gigantesques. Deux d'entre eux se présen-

Fig. 107. — Un des arbres géants de Californie.

tent en avant et on les a appelés « les Sentinelles ». Quoiqu'ils ne soient pas les plus gros, ils sont d'une beauté qui frappe de stupeur l'étranger qui les voit pour la première fois. Leur taille dépasse 300 pieds, et leur diamètre est de 20 pieds environ. Leurs troncs sont unis et sans branches jusqu'à une hauteur de 100 pieds.

Dans le voisinage gît sur le sol l'énorme tronc mutilé du Gros-Arbre, abattu il y a quelques années dans un but de spéculation. Ce ne fut pas une petite affaire. Cinq hommes y travaillèrent pendant vingt-cinq jours. On fit des trous dans le bois avec des tarières, puis on scia les interstices ; mais le tronc, bien qu'entièrement détaché, res-

tait inébranlable sur sa base ; il fallut le soulever avec des coins de fer et le battre à coups de bélier pour le renverser. Sur le tronçon demeuré dans la terre, et qui ne mesure pas moins de 25 pieds dans tous les sens, — sans compter l'écorce, qui a une épaisseur de 3 pieds, — on a construit une salle de bal où l'on forme aisément quatre quadrilles à la fois. On a calculé l'âge de cet arbre extraordinaire ; d'après les anneaux concentriques de la tige, il n'aurait pas moins de trois mille ans.

Il y a plus de cent de ces beaux arbres qui ont reçu divers noms, notamment ceux d'hommes illustres des États-Unis. Ils sont entremêlés de pins, d'ifs et d'arbustes de diverses espèces. On distingue parmi les plus merveilleux les « Trois sœurs », le « Mari et la Femme », le « Vieux célibataire », la « Case de l'oncle Tom », la « Beauté de la forêt ».

« Rien, dit un voyageur, ne peut exprimer l'effet de ces puissantes colonnes élevant vers le ciel leur superbe couronnement de verdure. » Le touriste s'arrête étonné devant la « Mère de la forêt » qui mesure 327 pieds de haut, et dont l'écorce a été enlevée et transportée au Palais de Cristal de Sydenham, où elle a été reconstituée autour d'une charpente. Un autre arbre encore plus beau, le « Père de la forêt », gît à l'état de ruine, à moitié enfoui dans la terre. Il a probablement été détruit par un incendie qui a exercé ses ravages dans ce bois à une époque inconnue, car plusieurs arbres portent l'empreinte du feu. Celui-ci s'est consumé à l'intérieur, où se trouve de la sorte un véritable tunnel de 200 pieds de long dans lequel on peut se promener avec son chapeau sur la tête. Debout, cet arbre phénoménal devait avoir 450 pieds de haut, — quelque chose comme deux fois la hauteur des tours de Notre-Dame de Paris. Dans la cavité béante que le feu a pratiquée dans un autre arbre, trois hommes et trois chevaux peuvent tenir à l'aise.

Les botanistes ont été fort embarrassés pour dire à quelle espèce ces arbres appartiennent. Ils paraissent être une sorte de variété du cèdre. En les rangeant dans la famille des cyprès et des sapins, on leur a assigné un genre distinct, celui des sequoias. Les Américains les désignent par le nom de *Washingtonia gigantea*, tandis que les Anglais s'obstinent à les appeler *Wellingtonia gigantea*.

La semence des sequoias a été exportée en divers pays et les jeunes

arbres viennent admirablement. Chose curieuse : à part les sujets nou-

Fig. 105. — La Sierra Nevada en Californie.

vellement plantés, aucun arbre de cette espèce n'existe sur le globe en dehors de ceux dont nous parlons.

Les arbres géants de la Californie ne sont connus que depuis 1850.

Un chasseur de daims les découvrit avec une surprise voisine de l'effroi. Quand, à son retour, il raconta ce qu'il avait vu, personne ne voulut le croire. Actuellement ces arbres sont déclarés propriété de l'État, et un gardien veille à leur conservation.

Un peu de géographie, n'en déplaise à nos lecteurs.

La Sierra Nevada qui sépare la Californie du grand bassin qui occupe une si vaste étendue dans l'État du Nevada, forme un faite que les nuages montés de la mer ne dépassent que rarement ; leurs pluies réservées à la Californie ajoutent à la fécondité naturelle de ce beau pays. De la sorte rien ne manque à cette terre privilégiée et dont l'or est peut-être le moins riche apanage : baignée par la plus grande mer du globe, elle a des rades magnifiques, des forêts, des lacs, des torrents fertilisants.

La Sierra Nevada, pour n'avoir pas le développement extraordinaire des montagnes Rocheuses, ne manque ni de grandes proportions, ni de caractère. Les pics surpassent en élévation ceux des Pyrénées ; plusieurs atteignent presque la hauteur du mont Blanc. Près des frontières de l'Orégon, la Sierra Nevada se soude à la chaîne des Cascades. Elle se termine par le cône de Shasta et le pic de Lassen, deux anciens volcans, dont le dernier se distingue de loin à la couleur rouge de ses roches.

Quant aux Indiens de la Californie, après tout ce que nous avons déjà dit des Peaux Rouges, nous nous bornerons à ajouter que les tribus errantes de ce pays sont peut-être les plus misérables entre toutes celles des hommes de leur race. Ils ne vivent pas même sous la tente, ils s'abritent sous des cahutes de branchages ; ces tribus ont encore la pointe de flèche en obsidienne ou en silex, et le mortier de lave volcanique pour broyer les glands.

Parmi les plus déshérités, les malheureux Chochones vivent de racines d'agavé, de glands, de baies et de gazon ; ils mangent aussi des santerelles. Couchés et engourdis durant l'hiver dans leurs terriers, ils en sortent avec peine, au retour du printemps, ne marchant pas, rampant, n'ayant plus que la peau sur les os. Dans cet état ils broutent l'herbe pour retrouver quelque force. Ils n'ont point de vêtements, ne se servent pas d'armes, savent à peine préparer un aliment ; ils vivent dans l'ordure et le fumier. Mais dans cette déchéance

profonde, ils possèdent pourtant une vertu qu'on s'accorde à leur reconnaître ; ils aiment leur pays.

Fig. 169. — Sculptures indiennes au fort Simpson.

Nous allons bientôt quitter les Indiens de l'Amérique du Nord. Qu'on nous permette donc de placer ici une remarque et une anecdote.

Nous jugeons les Indiens d'après nos idées. Ils nous jugent selon les leurs.

« Peu de temps après la découverte de la vallée de Yosémité, dit Bancroft, les pionniers de Mariposa apprirent que plusieurs chefs s'étaient ligués dans l'intention de descendre de leurs montagnes pour les exterminer. Afin de démontrer aux Indiens qu'ils auraient tort de faire la guerre aux blancs, on invita les chefs à visiter la ville de San-Francisco. On comptait que le nombre des habitants et la vue de leurs ressources les engageraient à se tenir tranquilles. Le résultat ne fut pas précisément ce qu'on attendait. A peine de retour chez eux, les ambassadeurs réunirent les guerriers et leurs expliquèrent que ces étrangers n'étaient nullement redoutables. La population de la grande ville de San-Francisco ne ressemblait pas aux rudes pionniers de la vallée de Mariposa. Manières, costumes, langages, vêtements, tout était différent. Ces gens-là portaient des habits noirs, de hauts chapeaux, et n'étaient pas capables de marcher dans le sentier le plus uni sans s'aider d'une canne. »

En poursuivant notre marche vers l'extrême nord-ouest du continent américain, nous traversons la rivière Colombia (ou Orégon). Au confluent de la Walla-Walla s'élèvent deux gigantesques tours de rochers auxquelles on a donné le nom de Cheminées (Chimney Rocks); la Colombia coule à leurs pieds. Ce cours d'eau sépare l'État de l'Orégon du territoire de Washington.

Nous nous sommes quelque peu attardés en Californie; c'est une raison, dans notre ascension vers l'ancienne Amérique russe, de traverser rapidement l'Orégon sans trop nous arrêter au panorama de ses deux hautes chaînes de montagnes, la chaîne du littoral et celle des Cascades. Nous dirons pourtant un mot de la chute de la Willamette qui forme, en face d'Orégon City, un amphithéâtre concave de près de 1,600 mètres d'envergure et de 40 pieds d'élévation; du plan de cette masse hérissée de rocs en saillie, l'eau tombe écumante et tonnante, soit en une multitude de petites cataractes, soit en une vaste nappe blanche avec des reflets verdâtres, le tout surmonté d'un immense tourbillon de vapeurs d'eau. — Cela rappelle en petit les chutes du Niagara.

Les Indiens de l'Orégon appartiennent aux tribus des Nez-Perçés.

Fig. 110. — La Nouvelle Arkhange (Amérique russe).

En 1847 la petite vérole fit parmi eux d'affreux ravages. Le docteur Withman, de la secte des presbytériens, se multiplia pour combattre le

CONTRÉES MYSTÉRIEUSES.

fléau, ce qui diminua dans l'esprit des Indiens la considération dont jouissait ce missionnaire. Ils en vinrent bien vite à croire que loin de guérir le mal, c'était lui qui le donnait. Un chef de tribu se présenta à la mission, pénétra chez le docteur, et tirant son tomahawk de dessous sa robe de bison, il fendit la tête du malheureux Withman. Sa femme ne fut pas épargnée : on l'éventra à coups de couteaux ; plusieurs émigrants qui se trouvaient de passage à la mission périrent au milieu d'affreux tourments.

La Colombie anglaise, la Nouvelle-Géorgie et aussi l'île Vancouver qui après avoir appartenu longtemps à la Compagnie de la baie d'Hudson fait aujourd'hui partie des possessions des États-Unis, nous séparent encore de l'ancienne Amérique russe.

La Colombie anglaise est peuplée par des Indiens de diverses tribus. Parmi eux, les Nootkas sont grands amateurs de banquets et de fêtes. Les chefs tiennent, pour ainsi dire, table ouverte. Lorsqu'ils se préparent à marcher dans le sentier de la guerre, les Nootkas se frictionnent la peau avec des ronces jusqu'à faire couler le sang.

Les populations sauvages de cette partie du continent américain ont des affinités avec les habitants des hautes latitudes que nous avons visités dans la première partie de ce livre. On sent qu'on approche des régions polaires. Les riverains des détroits de la Reine-Charlotte et de Fuca affrontent audacieusement la mer dans de légers canots, aux formes sveltes, creusés dans les troncs des immenses conifères du pays, et peints de toutes sortes de couleurs, — comme les épaules nues de ceux qui les dirigent.

En pénétrant dans le territoire de l'Alaska, formé de l'Amérique russe cédée aux États-Unis en 1867, nous nous retrouvons sur une terre froide. De grandes montagnes laissent descendre presque jusqu'aux rivages leurs glaciers. Toutefois la côte dentelée, rocheuse, les îles, et quelques vallées sont habitables grâce au courant tiède qui vient du Japon réchauffer l'océan Pacifique. Le pays peut fournir de très beaux bois de construction : bouleaux, sapins, cèdres. Il a surtout été exploité jusqu'ici pour ses fourrures par la Compagnie de la baie d'Hudson et par une importante compagnie russo-américaine.

Au sud de la presqu'île d'Alaska, les côtes demeurent libres de glaces pendant l'hiver. C'est que la presqu'île forme une puissante barrière du côté de la mer de Behring froide comme l'océan polaire et qu'elle empêche ses eaux de charrier dans l'océan Pacifique les glaçons qui y flottent en toute saison. De plus, la presqu'île oppose, par son massif montagneux, un obstacle aux vents qui arrivent du pôle.

La particularité distinctive du climat de ce territoire, dans la partie qui avoisine la Colombie anglaise, est une humidité sans égale. L'air est si constamment imprégné de vapeurs que malgré la douceur habi-

Fig. 111. — Le commerce d'échange chez les Esquimaux.

tuelle de la température, ni le blé, ni le seigle, ni le sarrasin n'arrive à maturité. Il n'est pas possible de faire sécher le poisson pour le conserver, et pas davantage de faire des fourrages, bien que l'herbe y pousse plantureuse.

L'île Baranoff, où se trouve l'établissement de Sitka appelé aussi Nouvelle-Arkhangel, et qui est peu à peu devenu une ville, a un aspect riant. Des montagnes coiffées de neige, des collines boisées s'étagent non loin de Sitka; le mont Edgeumbe, volcan éteint de l'île de Crouze, haut de 8,000 pieds, y donne le trait caractéristique du paysage.

Dans cette partie de l'Amérique, la population s'élève sur le continent à 55,000 habitants dont 2,000 blancs. Il faut y ajouter les indi-

gènes des archipels du prince de Galles et du roi George, des îles Kodiak, Aléoutiennes, etc.

Les populations indiennes de l'ancienne Amérique russe appartiennent à plusieurs nations ou tribus. Ce sont, — en ne nommant que les principales, — les Kolionches, les Atnas, les Kouskoquims, les Kenaïs ou Kenayens, les Aléoutes, et, au delà du cercle polaire, les Esquimaux et les Loucheux dont nous avons déjà parlé.

On possède quelques notions intéressantes sur les peuples de l'Alaska. Nous n'en donnerons qu'un rapide aperçu.

Les Koliouches ou Koluches sont répandus dans l'île Baranoff autour de Sitka, dans l'île de la reine Charlotte, dans les îles de l'archipel du roi George et sur la côte voisine. Ils sont généralement hostiles aux blancs. A Sitka, une forte palissade sépare la ville des huttes circulaires percées d'une ouverture au sommet pour le passage de la fumée, occupées par les Peaux Rouges. Aucun de ces indigènes ne doit demeurer dans l'enceinte de la ville après la tombée de la nuit. M. Frédéric Whymper a reconnu que la trop grande libéralité de la nature a développé chez les Koluches une excessive indolence : partout, en effet, le saumon abonde, le chasseur atteint aisément le daim et l'ours, et la terre donne en quantité des fruits sauvages. Partant, aucune industrie. Les tombes seules des Indiens témoignent de quelque activité artistique : ce sont de petits cercueils où l'on dépose les cendres des défunts, car l'usage invariable de la tribu est de brûler les morts. Or, sur ces coffrets funéraires sont peintes des figures, auxquelles pendent de longues tresses de cheveux.

Dans les environs du mont Saint-Élie, et au delà de cette montagne, résident des tribus aussi distinctes des Esquimaux et des Loucheux, leurs voisins au nord, que des Koliouches du sud. Les gens de cette race sont plus robustes que les Esquimaux, et d'une taille plus haute. Parmi leurs tribus, la plus importante est celle des Atnas dispersée le long du fleuve Atna ou Cuivre (Copper-River).

Leur principale ressource consiste dans la chasse du renne sauvage. Hardis chasseurs, ils se montrent intrépides dans leurs fragiles baïdares, canots faits de peaux tendues sur une charpente de bois ou même sur de fortes arêtes de poisson. A chaque printemps des flottilles de baïdares

Fig. 112. — Un Esquimau.

se dirigent vers un point de la côte désigné pour la chasse aux loutres marines. De là, quand le temps est favorable, les embarcations gagnent la haute mer, la loutre se tenant le plus souvent éloignée du rivage à des distances qui vont quelquefois jusqu'à dix lieues. Chaque loutre signalée est entourée et attaquée à coups de flèches. Ces animaux ont la vie si dure que souvent on les voit, percés successivement de huit ou dix flèches, plonger autant de fois, puis reparaitre encore avant de succomber. Enfin, la loutre morte, elle est adjugée à celui qui a frappé le plus près de la tête.

La peuplade des Kouskoquims, fort belliqueuse et redoutée de ses voisins, occupe les deux rives du fleuve du même nom. Ils vivent d'une manière qui rappelle les mœurs des Spartiates. Dans chacun de leurs villages, il y a une maison commune où les hommes s'assemblent le soir pour y délibérer sur les intérêts principaux de leur petit État, et qui leur sert de demeure habituelle. Les femmes, les enfants, les vieillards et les chamans ou devins sont laissés dans leurs huttes.

Les Kenaïs ou Kenayens sont échelonnés le long des rivages du golfe de Kenaï. Ils se divisent en deux tribus. Ils sont pacifiques. Une coutume fort ancienne impose aux hommes l'obligation de choisir leurs femmes dans la tribu voisine. « Les préliminaires de ces unions offrent certaines particularités singulières, et qui rappellent quelque peu les anciennes traditions bibliques. Ainsi lorsqu'un Kenaïs s'est décidé sur le choix d'une compagne, il s'en va dès l'aube se présenter dans la maison du père de la jeune fille, s'y installe, et commence aussitôt à s'acquitter de toutes sortes de services domestiques, comme de puiser de l'eau, de chauffer le bain ou l'étuve, et de préparer le repas du matin. On le laisse faire ainsi pendant quelque temps, puis on finit par s'enquérir de la cause de ce zèle officieux et de la nature précise de ses intentions. Le jeune homme se déclare, et si ses vœux ne sont point agréés, il est remercié de ses services et immédiatement congédié. Dans le cas contraire, on ne lui fait pas de réponse, silence qui équivaut à un consentement, et le postulant reste dans la maison, y continuant ses fonctions pendant un espace de temps que l'usage fixe généralement à une année entière. A l'expiration de ce terme, le beau-père lui paye une valeur pouvant être considérée comme une rémunération suffisante de ses

peines, et le jeune homme part, emmenant sa femme avec lui. La récompense en question doit néanmoins être restituée, en cas où la nouvelle épouse jugerait convenable (comme elle en a le droit) de quitter son mari pour rentrer dans sa famille, ce qui prouverait que, chez ce peuple, les femmes ne sont nullement à l'état d'esclaves, bien que dans les soins domestiques les travaux les plus rudes leur tombent exclusivement en partage (1). »

Fig. 113. — Aléoutes chassant la loutre de mer.

Les Aléoutes forment la population des îles Aléoutiennes et du groupe de Kodiak. Intelligents, doués d'un instinct très vif d'imitation, ils ont acquis un certain degré de civilisation, grâce aux visites des missionnaires russes. Mais ils vivent dans une extrême misère, fort sales de leur personne malgré l'usage fréquent des bains de vapeur.

Une sorte de robe à manches, descendant jusqu'au-dessous du genou, — en peaux de bêtes garnies de leur poil et que l'on porte à volonté soit en dedans soit en dehors, — leur sert tout à la fois de vêtement et de couche.

(1) *Asiatic Journal*.

X.

Un aventurier dans le Nicaragua. — La forêt vierge de l'Amérique équinoxiale. — La Cordillère. — Les ruines du Honduras et du San-Salvador. — Le Yucatan. — Descente dans le cratère d'un volcan de l'Équateur. — Les tremblements de terre. — Les Indiens soumis. — Les bourgades qu'ils habitent. — Les divers États de l'Amérique méridionale. — Le chemin de fer transandin. — Aspect du Pérou. — Les mines d'or et d'argent. — Les villes mortes. — La végétation au Chili. — Le désert d'Atacama. — Traversée périlleuse des Andes. — Le « sorrocho ». — La coca. — Un Indien « Salteador ». — La Pampa argentine. — « Los Indios bravos ». — Les pillards de la Pampa. — Un jaguar. — Le grand Chaco et ses habitants. — Une attaque à main armée. — Le lion d'Amérique. — Les « selvas » du Brésil, et les « llanos » du Venezuela. — Les trois grands fleuves : l'Amazonie, le Parana et l'Orénoque.

Qui donc a dit qu'il n'y avait plus d'aventuriers ? que des Pizarre et des Fernand Cortez auraient quelque peine aujourd'hui à se faire suivre ? Que les explorateurs modernes des régions inconnues sont des savants, des membres de la Société de géographie de Paris, de Londres ou de Berlin ? Il nous a été donné de voir récemment un véritable aventurier, apanagé de toutes les qualités et peut-être de tous les vices du genre : don Manoel Vicente, — un bien bel homme barbu, de figure sympathique et intelligente. — Tout jeune il avait suivi son père, flibustier et compagnon de Walker ; depuis il avait été successivement commis de banque à Guayaquil, maquignon à Valparaiso, chercheur de diamants au Brésil, employé à la construction du chemin de fer transandin ; en dernier lieu, prisonnier des Indiens du Rio Negro, il avait réussi à s'échapper de leurs mains et il se trouvait à Paris pour y exploiter deux merveilleux produits végétaux de l'Amérique du Sud, la « retortuna » de Bolivie, qui selon notre homme fournit un remède souverain contre les maux de dents et les douleurs nerveuses en général, et le « quillo-quillo » des Pampas, plante de la famille des solanées, qui donne une graine qu'on fait macérer dans de l'eau chaude, et qui jouit alors de la double propriété

d'empêcher la calvitie et de remplacer le savon. Au Chili, l'écorce de l'arbre « quillai » possède, paraît-il, les mêmes vertus. C'est à l'usage en quelque sorte habituel du « quillai » que les Chiliennes doivent leur merveilleuse chevelure. Manoel Vicente ne songerait à rien moins qu'à saisir enfin la fortune qui lui a si souvent échappé.

Un homme comme Manoel Vicente, ayant vu tant de choses et aimant fort à en parler, était une trouvaille précieuse. Prié de rédiger quelques notes sur ses souvenirs, il s'exécuta de fort bonne grâce et ses informations ne sont nullement à dédaigner, comme on le verra, même après celles de MM. Agassiz, Paul Marcoy, le docteur Crevaux, Lucien-Napoléon Wyse, Lucien Biart, Squiers et plusieurs autres savants et voyageurs.

Nous mettrons donc ces notes à profit, en laissant, bien entendu, à notre collaborateur une certaine part de responsabilité.

Un matin de janvier, Manoel Vicente s'embarquait pour la première fois sur le lac de Nicaragua. Ce n'était pas une mince besogne pour lui et le « ladino » (1) qui l'accompagnait que de pousser au large, en dégageant leur canot des roseaux élancés et des juncs à aigrette qui obstruaient le littoral, — retraite des grues et des poules d'eau, des alligators et des serpents aquatiques, — et de gagner la partie découverte du lac. Enfin l'immense nappe d'eau s'étendit à perte de vue devant leurs yeux, toute émaillée d'îles très peuplées : c'est bien plutôt une mer intérieure qu'un lac, car on y ressent une brise de mer et une brise de terre, des orages, des calmes plats ; des tempêtes qui descendent des hautes terres ou, se formant derrière les pics d'Ometepe, de Moribacho et de Madera, s'abattent à l'improviste avec fureur sur ses eaux, faisant du marin inexpérimenté une proie assurée pour les requins tachetés.

Ce pic élevé d'Ometepe descend presque jusqu'au rivage, où les palmiers lui font une ceinture. D'autres arbres des essences les plus variées revêtent le cône jusqu'au sommet. Sous un majestueux « ceiba » couvert de mousse, et dont l'eau caressait le pied, se balançaient plusieurs

(1) On nomme ainsi une sorte de métis.

bateaux appartenant aux indigènes. De cet endroit un sentier bordé d'orangers et de papayers conduisait à un village indien. Des jeunes filles de ce village, plutôt laides que jolies, charriaient silencieusement des cruches d'eau puisée dans le lac. Le Nicaragua était célèbre jadis pour la beauté de ses femmes ; mais ces filles avec leurs têtes larges, leurs cheveux longs, rudes, assouplis à force de graisse, leurs yeux à fleur de tête, leur manque de grâce, soutiennent mal la réputation faite aux femmes de leur race.

A travers les arbres dont les branches soutenaient suspendues des franges de mousse, Manoel apercevait des huttes entourées chacune d'une clôture impénétrable de cactus et d'ananas sauvages et ornées sur leur façade de calebassiers et de palmiers nains.

Non loin du village, une prairie dénudée, protégée par un mur bas en pierres sèches, constituait un champ de repos sans aucune marque extérieure, — point de statues comme dans l'isthme, pas de grands tumulus en pierres, comme sur le rivage opposé du lac.

A côté de ce champ, William Walker avait établi un asile pour les femmes et les enfants de ses compagnons, et pour les malades et les blessés de sa petite troupe. A la suite d'un engagement avec les Costaricains, le père de Manoel, grièvement atteint, avait dû gagner le refuge. C'est là que son fils se rendait pour l'y rejoindre. Il ne savait pas qu'il marchait en quelque sorte à la mort.

Depuis deux ou trois semaines, les Indiens s'inquiétaient du voisinage des flibustiers. En approchant du refuge, il vit la population rouge en mouvement. Soudainement, les Indiens venaient de déclarer leur hostilité aux blancs cachés chez eux. La population des villages voisins s'était jointe à eux et déjà ils égorgeaient les hommes couchés dans leurs lits... Ce fut une scène affreuse.

Pendant que les femmes et les enfants tentaient d'échapper par la fuite au triste sort qui leur était réservé, les soldats de Walker faisaient une résistance désespérée, vendant chèrement leur vie. Un instant le jeune homme put croire son père sauvé. Vicente était si brave et si beau que les femmes indiennes qui avaient suivi les guerriers demandaient grâce pour lui. Les exécutants hésitants abaissaient déjà leurs couteaux sanglants, lorsqu'un péon, plus fanatique que les autres, passa

derrière l'infortuné flibustier et d'un seul coup lui fendit le crâne jus-

Fig. 114. — Rivière du Polochie au Guatémala.

qu'à la cervelle. Le meurtrier avait mis tant de force dans son mouve-

ment, qu'il tomba en avant, et se fit une entorse ; mais personne n'essaya de le relever, tant son action criminelle rencontrait de désapprobation.

Manoel n'en vit pas davantage : il ne lui restait plus qu'à fuir. Il n'alla pas bien loin ; il trouva un asile sous le toit d'un missionnaire et il put croire que sa vie tout entière s'écoulerait au milieu de cette puissante région tropicale où le hasard des événements l'avait conduit.

Tout le retenait dans ces solitudes : la forêt vierge, rendue impénétrable par les lianes de diverses couleurs qui forment, à un endroit, comme une multitude de cordages pendants et entremêlés, semblables aux manœuvres en désordre d'un grand navire ; qui plus loin, interrompues dans leur développement par quelque rocher, l'entourent de leurs mille bras, le couvrent de feuilles et s'élancent au sommet des plus grands arbres ; qui parfois franchissent des torrents et servent de ponts naturels aux voyageurs surpris par le débordement des eaux ; leurs guirlandes et leurs spirales sont l'asile d'une multitude de perroquets, de singes, d'oiseaux et d'insectes de toute espèce qui y mènent une vie bruyante. Chaque arbre apparaissait surchargé d'une végétation parasite de pâles orchidées, de fougères fines comme la dentelle, de brins de mousse rampante, de sarments de vignes, de cactus à feuilles effilées, chargés de fleurs roses, de dendrobria couleur de pourpre s'attachant aux lianes, — parasite sur parasite ; — le fleuve, à son tour, roulant ses eaux écumantes à travers la forêt, exerçait son attraction ; — puis la savane immense, brûlée, d'un ton gris, à peine ombragée çà et là par un calebassier ou par quelque massif inextricable de lianes et de convolvulus ; — les collines nues et arrondies de Mosquito ; enfin les ruines couvertes d'hiéroglyphes en relief des anciens temples, vestiges de vastes pyramides à plusieurs étages, avec une plate-forme pour les idoles, et un large escalier extérieur : dans ces « montagnes de vieilles pierres », comme disent les Indiens, se réfugiaient, au milieu des morts dont elles protègent le sommeil, une foule d'êtres vivants : les antilopes, les guastusos ou agouties, les armadillos, les iguanees, — énormes et hideux lézards dont la chair est, dit-on, délicieuse, — les chats-tigres, et parfois aussi le jaguar, roi de la jungle, qui suce le sang de sa victime encore vivante.

C'est là qu'on voit, glissant au milieu des débris et des feuilles épaisses, le serpent corail, aux anneaux de jais où se mêlent le corail et la nacre de perle, à la tête émaillée de noir et de pourpre, ophidien

Fig. 115. — Balance indienne au Nicaragua.

svelte dans sa forme, à l'œil petit, sombre, fascinateur, admirable dans ses nuances, mortel dans ses atteintes.

Et pour cachet imprimé à cette solitude, un silence plein de murmures accusant la vie, la haine, l'antagonisme de toutes ces créatures de Dieu qui s'observent et se guettent pour s'entre-détruire. Sous la chaleur

intense, accablante, attisée par des bouffées de feu tombant lourdement du ciel, une trêve s'imposait. Tous les êtres vivants, saisis par la même torpeur, cherchaient un refuge vers l'ombrage. Les grosses mouches bourdonnantes de la forêt, venimeuses comme des scorpions, les grillons noirs, les hideuses araignées jaunes armées de dards, se cachaient, s'enfonçaient sous les feuilles, dans leurs trous.

Néanmoins, au-dessus des arbres, se détachant en noir sur l'azur, planait quelquefois un oiseau énorme bien plus grand que le condor du Chili, un « aquilucho », oiseau presque fabuleux, mystérieux géant des airs, terrible dans son aspect, et dont la vue impressionne à ce point que, lorsqu'ils l'aperçoivent, Ramas, Oulouas et Lapis font de ce jour un jour notable achevé dans les réjouissances et l'ivresse.

Dans les régions équinoxiales de l'Amérique, soit que l'on chemine en « terre froide », dans les hautes montagnes de la Cordillère, soit qu'on s'enfonce en « terre chaude » dans les sentiers à peine tracés de la forêt, les tableaux de la nature ont un charme toujours nouveau.

La Cordillère qui descend de l'Amérique septentrionale, forme une puissante ossature dans cette région profondément échancrée par l'Atlantique et le Pacifique et qui soude l'un à l'autre, par de minces langues de terre, les deux continents.

L'interminable chaîne présente ses dentelures d'un jaune fauve et rouge aux rayons étincelants du soleil. Entre ces deux Océans qui rongent les isthmes, c'est comme un autre océan de pics, de pointes, de sommets, de volcans, de mornes aux proportions colossales surplombant la plaine à des hauteurs considérables. Dans les vallées, dans les gorges (les « quebradas ») se déroulent des abîmes sans fond, ombragés de masses vigoureuses de verdure aux reflets métalliques. Partout les teintes chaudes et vivifiantes des tropiques; et si parfois un brouillard surnage au-dessus de quelque vallée, voilant çà et là la perspective, invariablement, au fond du paysage, des lignes d'un bleu foncé dessinent sur l'azur limpide de l'horizon la silhouette grandiose de quelque montagne.

Il existe dans l'Amérique centrale divers groupes d'indigènes qui descendent des anciens Mexicains. Les Nahuatlts forment la population

de quelques îles du lac de Nicaragua et celle de l'isthme étroit situé entre ce lac et l'océan Pacifique.

Une de ces tribus Nahuatl, les Guatusos du Rio-Frio, se sont trouvés, par suite de la situation inaccessible de la terre qu'ils habitent, séparés du reste du monde jusqu'à une époque toute récente, et ont, par cette raison, gardé leurs idées, leur langue et leurs mœurs pures de tout contact.

Il y a d'autres Indiens au milieu desquels, par une rare faveur, Manoel put vivre et même commercer. Ils occupent la côte du Baume (le fameux baume du Pérou !). Ces Indiens, qui n'ont d'autre moyen d'existence que le produit de leurs récoltes de baume, conservent des mœurs différant peu des mœurs du temps de la conquête. Leur pays est traversé par des sentiers faits pour défier la hardiesse des étrangers. La difficulté du passage est encore augmentée par l'hostilité ordinaire des Indiens, surexcitée ici par une profonde haine de tout envahissement des blancs.

Les villes des Indiens de la côte du Baume occupent en général les sommets aplatis de la chaîne des montagnes basses qui s'étendent parallèlement à la côte du Pacifique à la distance de quatre lieues dans l'intérieur. Leurs maisons sont couvertes d'herbes ou de feuilles de palmier ; les églises, — car les missionnaires ont pu pénétrer jusqu'à eux, et ces Indiens sont chrétiens, — les églises ont seules des tuiles. La plus grande de leurs villes n'a pas plus de deux mille habitants.

Manoel avait vu aussi de près les ruines nombreuses des États de Honduras et de San Salvador. Il y en a sur des collines, ayant l'aspect de forteresses et de temples ; il y en a aussi dans les vallées au bord des fleuves. Ce sont les restes des établissements des Nahuatl, ou véritables Mexicains. Ces ruines consistent pour la plupart en immenses terrasses, en tours, en constructions pyramidales de dimensions diverses, mais ayant toujours trois étages au moins, auxquels on monte par une série de degrés. On trouve aussi des caves et des passages souterrains. Il existe peut-être vingt-cinq ou trente groupes de ces monuments imposants répandus dans tout le pays, d'une mer à l'autre. Les plus connues de ces ruines, les plus visitées, sont celles de Copan, qui abondent en statues et en hiéroglyphes.

Le Yucatan, qui appartient au gouvernement mexicain, ne pouvait aussi manquer d'attirer le vagabond Portugais. Il y était allé pour voir les ruines de monuments et même de villes qui datent de la grande émigration des Toltèques lorsqu'ils abandonnèrent, il y a huit siècles, le plateau mexicain d'Anahuac ; mais, le caractère de Manoel étant connu, il devait trouver un aliment à son activité dans les vastes forêts exploitées par un demi-million d'Indiens pour l'ébénisterie, la construction des vaisseaux, les bois de teinture.

Ce qui l'avait le plus frappé, ce sont les dahlias qui ont vingt pieds de haut, et un petit insecte phosphorescent du genre des scarabées, nommé « cucujo », qui porte deux globules de couleur claire et transparente au-dessus des yeux, et un troisième de même genre sur la poitrine ; ces globules produisent une lumière assez forte. Les dames mexicaines conservent ces sortes d'insectes dans de petites cages de fil de fer et les disposent avec art dans leur coiffure et sur leurs toilettes de soirées.

La vie est facile en ces contrées, et la flancie de l'Européen est appelée à s'exercer librement...

Tenez : près de Quito, dans l'Équateur, il y a le volcan du Rucu-Pichincha : Manoel n'alla-t-il pas s'aviser de descendre dans le cratère fumant, en compagnie d'un Péruvien un peu plus fou que lui !... Le guide indien qui les avait amenés jusqu'aux bords du volcan par des chemins en zigzags, où l'on enfonçait dans la pierre ponce jusqu'à la cheville, refusa, — cet homme sage, — de les suivre dans leur exploration audacieuse. Un grand chien les accompagna un instant ; mais, effrayé du fracas causé par la chute des pierres qui se détachaient à tout instant des parois, il abandonna bientôt à son tour les audacieux explorateurs.

Ces pierres lancées par-dessus leurs têtes augmentaient le danger que présentait la descente d'une pente coupée souvent par des escarpements de vingt à trente mètres. Il leur fallait éviter ces abîmes afin de n'y être pas précipités. Lorsque celui des deux qui demeurait en arrière faisait rouler des pierres, ce qu'il y avait encore de mieux à faire pour l'autre, c'était de se coucher par terre et de laisser les pierres rebondir sur son dos...

Ils descendaient dans la partie du cratère encore en ignition, et comme la pente était fort escarpée, et qu'ils ignoraient où ils arriveraient, ils

mettaient dans leur marche beaucoup de précautions. Une fumée sulfureuse montait d'en bas. Les parois intérieures du volcan, formées d'un mélange de soufre et de cendre volcanique, étaient crevassées de ravins et profondément labourées par des torrents à sec que les pluies et les neiges fondues viennent gonfler de temps en temps. Les cheminées, dont

Fig. 116. — Le Chimborazo.

l'orifice s'ouvrait tantôt dans de gros blocs de rocher, tantôt au milieu des éboulements, ressemblaient à d'énormes taupinières rangées les unes à côté des autres.

Tout à coup la pluie se mit à tomber. Ils se réfugièrent alors sous un rocher qui surplombait un profond ravin. La nuit arrivait, et depuis six heures du matin ils se trouvaient à jeun, leurs vivres étant restés chez les Indiens. Bientôt la grêle se mêla à la pluie. Les ravins, tout à l'heure

à sec, et qui par cette raison avaient facilité la descente, se transformaient en torrents. Des cataractes s'ouvraient sur tous les points du cratère, d'énormes blocs de pierre croulaient de toutes parts et bondissaient sur la paroi du gouffre avec un bruit épouvantable que se renvoyaient les échos du volcan. La situation devenait périlleuse.

Mouillés jusqu'aux os, ils cherchèrent un moment une ouverture par laquelle plusieurs explorateurs étrangers avaient essayé de pénétrer. Mais ce chemin, s'ils l'avaient trouvé, devait les conduire dans une campagne qu'ils ne connaissaient point et la nuit approchait. Ils durent se résoudre à la passer dans ce tombeau qui menaçait de ne jamais les rendre à la lumière. Dès le plus faible jour, transis de froid, mourant de faim, ils sentirent la nécessité de se réchauffer en se donnant du mouvement sous peine de périr, et ils entreprirent résolument l'ascension du cratère. Enfin à midi ils sortaient du gouffre béant !

Les volcans et les tremblements de terre... on pourrait dire que c'est la moitié de l'Amérique du Sud, toute la partie ouest sur laquelle s'étend la Cordillère ; le reste, — la Pampa, les déserts, — appartient aux dangereuses tribus des Indiens non « catéchisés », comme disent les descendants des Espagnols, — « los Indios Bravos », comme ils disent encore.

Les volcans de la Cordillère ne se comptent pas, tant ils sont nombreux. Parmi eux, le Chimborazo passa longtemps pour le pic culminant du globe. Son sommet le plus élevé atteint cependant la respectable hauteur de 6,310 mètres. Le Pichincha, haut de 4,787 mètres, est aussi un volcan superbe. Ses quatre pics portent des glaciers. De tous ces volcans les uns sont éteints, mais on a conservé le souvenir de leurs éruptions ; les autres menacent. Que la terre frémissse et gronde, aussitôt ce cri qui glace le sang dans les veines est poussé : Le tremblement de terre ! Le « terremoto » ! Alors tout vacille, s'ébranle, se déchire, éclate ; les murs, le sol, les pavés ; des grondements souterrains se répercutent ; des pierres calcinées pleuvent sur les toits, de larges crevasses s'ouvrent dans la terre. C'est une oscillation rapide, continue, plus violente que la houle qui secoue et démâte un navire ; et les maisons, branlant sur leurs bases, s'écroulent dans la nuit, au milieu d'une immense clameur faite des sanglots du vent, des appels déchirants des blessés, des beu-

glements des bestiaux, de chutes sourdes des rochers, de craquements de solives; les chiens à l'attache hurlent ou aboient; les chevaux échappés ajoutent au désordre. Du plâtras se dégage une épaisse fumée qui, se confondant avec les vapeurs sulfureuses, s'élève en épais tourbillons et masque le ciel.

Des hommes terrifiés, des femmes éperdues, demi-nues se pressent

Fig. 117. — Le volcan Pichincha.

dans un affreux désordre. Chacun sent qu'il est impuissant à s'opposer au fléau. Les plus faibles s'abandonnent au désespoir, poussent des cris sauvages, élèvent leurs mains vers le ciel en blasphémant, ou se tordent sur le sol en proie à des convulsions; les enfants cherchent leurs mères, dont la tendresse a tout à coup fait place à la terreur; cependant quelques-unes encore serrent sur leur poitrine les plus petits, proférant en vain des appels à la pitié. Un bruit couvre tous les bruits, c'est le tonnerre souterrain continu, mêlé aux éclats dangereux des pierres, qui

s'entre-choquent en décrivant leur parabole ; puis tout à coup, comme pour éclairer cette scène d'horreur, l'ardente flamme d'un incendie qui éclate projette des lueurs sinistres sur tous ces visages bouleversés par la peur, sur ces corps nus que brise la crainte et que tord la douleur, sur ces cadavres encore chauds dont tout le sang a afflué au cœur.

Les tremblements de terre sont aussi fréquents en Amérique que les orages en Europe. On y a ressenti en cinq années jusqu'à douze cents tremblements de terre. On pâlit encore au Pérou au souvenir du terrible tremblement de terre du 13 août 1868, dans lequel le littoral fut horriblement dévasté par l'irruption des eaux de la mer. L'action volcanique fut ressentie sur une surface si étendue, qu'aucun bouleversement de la nature ne lui est comparable sous ce rapport.

En 1861, la ville de Mendoza, dans la pampa argentine, « la perle, la reine de la zone fleurie qui s'étend au pied oriental des Andes », comme disaient les poètes, fut complètement détruite par un tremblement de terre. Quelques secondes suffirent pour convertir en une vaste nécropole ses riantes habitations, ses jardins, ses églises, ses collèges fréquentés par la jeunesse des provinces voisines, — l'œuvre de trois siècles. Les ruines existantes de cette ville attestent encore la violence et la soudaineté du phénomène volcanique qui ensevelit sous les décombres quinze mille victimes humaines. La commotion se fit sentir cette fois-là de Valparaiso à Buenos-Ayres, c'est-à-dire sur une étendue de 1,800 kilomètres.

D'autres villes encore se sont abîmées dans des tremblements de terre, Valdivia en 1837, Concepcion en 1835. Cette même année, les convulsions terrestres détruisirent aussi de fond en comble plusieurs villages. Au pied du Yanquihue le mouvement de trépidation devint si fort, que des arbres furent déracinés. Dans la province de la Concepcion, où le phénomène se manifesta avec plus de violence, des édifices furent renversés, des sources disparurent complètement, et sur une grande étendue, le littoral éprouva subitement un mouvement ascensionnel très perceptible. Ajoutons à ces catastrophes du Chili celle de Valparaiso, en 1832.

Une violente éruption du Huayna-Putina, qui eut lieu au dix-septième siècle, détruisit Aréquipa. De sourdes convulsions souterraines l'annoncèrent accompagnées de coups de tonnerre et de pluies torren-

tielles. A cette tempête en succéda une autre, bien autrement effroyable, de cendres, de pierres et de sable qui dura quarante-cinq jours. De minute en minute les détonations ébranlaient le sol ; on les entendait à Lima, distante de 220 lieues. La ville, la vallée furent recouvertes d'une épaisse couche de sable ; les rivières voisines, obstruées par les pierres, changèrent de cours, abandonnant dans leurs anciens lits des poissons en quantité si grande qu'une épidémie s'ensuivit.

Notre ami Manoel avait vu de près les Indiens insoumis qui dérobent leur existence dans les montagnes de la Cordillère, le long des rives des grands fleuves qui traversent le Brésil, dans la pampa argentine, ou le désert de la Bolivie, et il les avait trouvés redoutables et peu sympathiques pour la plupart. Il avait vu aussi les Indiens attirés et retenus dans les villes et les villages échelonnés le long de la côte du Pacifique, au pied occidental des Cordillères. Nous ne le suivrons ni à Guayaquil, ni à Lima, ni à Valparaiso : c'est dans les petites villes, dans les villages maritimes qu'il faut étudier ces Indiens transformés, et pour tout dire dégénérés, dont il est nécessaire de faire d'abord connaissance pour mieux comprendre les Indiens « inconnus ».

Qui voit une de ces petites bourgades du littoral les voit toutes. Les briques blanches de leurs maisonnettes ont l'air de cuire une seconde fois à un autre foyer. Sur le seuil de la cité, le soleil lèche de ses rayons incandescents la terre pelée ; il s'étend torride sur les falaises, sur les plages jonchées de bois flotté, sur les îlots pierreux, sur les dunes de sable. Pas un arbre, pas une plante, tout est ravagé : la plaine vaste est calcinée, fauve, brûlante ; ses cailloux d'une blancheur mate, semés çà et là, reflètent l'ardente lumière qui tombe d'en haut, lumière dont l'intensité accuse plus sèchement qu'ailleurs la dureté des contours et exagère la pâleur des dunes et l'âpreté des falaises.

L'œil cherche en vain un point où se reposer. Tout brûle, tout reluit, tout scintille. Des myriades d'étincelles semblent s'échapper des terres fendillées ; parfois des tourbillons d'une poussière jaune obscurcissent le ciel ; une brise venue du large rafraîchit un instant l'air, puis le paysage reprend son apparence de morne accablement.

Au bord du rivage, des envolées d'oiseaux de mer montent et des-

cellent, comme en un balancement endormi, dans une nappe de rayons. Ils semblent s'être tous réunis là, comme en un lieu de repos, depuis la svelte frégate jusqu'au pélican goitreux. Sur la ville, dans les airs, poussant leurs cris discordants, planent par cercles les « gallinazos », horribles vautours noirs toujours prêts à s'abattre sur la carcasse d'une mule expirée de fatigue et de chaleur. Ces oiseaux, gros comme un paon ou un dindon, peuvent s'élever au-dessus des nuages aussi haut que l'aigle. Ce sont eux qui nettoient les villes, et des ordonnances de police les protègent dans leur dégoûtante tâche.

Et le désert s'ouvre aux portes de la cité. Dans la plaine sablonneuse le chemin est indiqué à perte de vue par de petites pyramides d'ossements accumulés de loin en loin par les muletiers, — bornes milliaires d'un bien lugubre aspect.

Pénétrons dans la bourgade aux maisons blanches. Partout la saleté, l'indolence, la misère. Des enfants couverts de vermine, des mendiants lépreux ou envahis par l'éléphantiasis, faisant parade de leurs jambes enflées, de leurs pieds énormes. Quelques Européens affairés se montrent dans les ruelles étroites, sur le seuil des portes ; dans l'ombre, l'homme du pays, couché sur une natte, fume sa cigarette, mâche des feuilles de coca mélangées de bétel, ou fait entendre le grincement d'une guitare. Des miasmes putrides s'échappent de chaque case, devant lesquelles s'étalent des amas d'immondices : les gallinazos sont à l'œuvre ; ils travaillent à les faire disparaître et rappellent, par leur besogne, les chiens des rues de Constantinople.

Voilà la cité que « l'Indio manzo » a choisie pour y reposer... sa paresse.

On les voit là, ces Indiens déchus, — les hommes couverts du puncho de laine et portant une culotte déguenillée de ratine descendant à mi-jambe ; — bas ou guêtres leurs sont inconnus, et c'est tout au plus si la plante des pieds est protégée par des sandales de cuir ; — les femmes serrant sur leurs épaules un méchant pagne qu'elles remontent sur la tête et qui s'agrafe à la poitrine par une cuiller d'étain, dont le manche aigu sert d'épingle ; une jupe de laine courte, à gros plis, — rouge sang ou jaune d'ocre, — leur descend au genou, qui est nu. L'aspect de ces malheureux est des plus tristes : ces longs cheveux, qui tombent sur

le visage des femmes, — les hommes tressent les leurs en nattes, — ces faces abêties et cauteleuses, ces peaux brunes frottées d'huile, ces gros yeux noirs idiots, ces bouches d'où s'échappe la salive verte de la coca, tout cela est écœurant et montre la déchéance d'une antique race et le degré de misère où sont tombés ceux des Indiens qui se sont soumis

Fig. 118. — Route des Incas dans les Andes.

aux envahisseurs de leur pays ; l'eau de feu, — « chicha » ou « aguardiente », — les tue et, si l'on plaçait côte à côte le fier guerrier des Pampas et le « manzo » stupide, nul ne croirait que tous deux sont frères. Les femmes surtout font de la peine à voir ; elles perdent toutes jeunes leur grâce et leur beauté natives. Cette race indienne si pure de forme, si vigoureuse autrefois, est devenue rachitique et malsaine. Ivres d'ordinaire, ces infortunées créatures fument sans relâche la pipe (la « ca-

chimba »), mâchent la coca, et puisent dans des bouteilles de terre l'eau-de-vie frelatée qui brûle la gorge...

Disons cependant qu'il y a encore beaucoup du sauvage chez ces Indiens soumis. Ainsi l'armée bolivienne, recrutée presque uniquement parmi les Indiens purs, amène sur les champs de bataille des soldats que ne rebutent ni les marches pénibles et longues, ni le manque de nourriture, des « guerriers » à qui un peu de maïs et de coca rendent toute leur énergie ; ce soldat-là combat avec bravoure, ténacité, et montre le plus grand mépris de la mort ; mais au moment de l'action, aussitôt après les premiers coups de feu, l'Indien jette son fusil pour s'élançer sur l'ennemi le couteau à la main ; plus d'une fois, il est suivi dans la mêlée, par sa femme, — qui vit avec lui de la vie des camps, — et qui vient à l'heure du danger lui prêter assistance, la « navaja » au poing.

Et maintenant si, laissant ces Indiens, nous nous donnions un peu d'air ? Il ne faut rien moins pour cela que franchir les Andes et monter sur les hauts plateaux du Pérou.

Don Manoel Vicente est ici un excellent guide ; il a pris part à la direction des travaux de ce fameux chemin de fer transandin, prodigieuse merveille que la civilisation peut revendiquer avec fierté.

Quand on examine une carte de l'Amérique du Sud, l'œil est immédiatement attiré par la Cordillère des Andes, qui sépare dans toute sa longueur et en deux parties très inégales le vaste continent. Cette accumulation énorme de couches rocheuses, superposées à des milliers d'années d'intervalle, donne son caractère particulier à toute l'Amérique du Sud. Ce sont ses nombreux volcans qui menacent sans cesse les villes du littoral occidental et qui prêtent un aspect général d'aridité à la côte du Pacifique. A l'orient de la Cordillère, s'étend le Brésil avec ses immenses plaines et ses grands fleuves, la république Argentine ; à l'occident, derrière la barrière volcanique des Andes, le Chili s'allonge au bord du Pacifique ; au nord du Chili, le Pérou s'assied sur la Cordillère et ses ramifications. Plus près de l'Amérique centrale, l'Équateur et la Nouvelle-Grenade sont situés sous la zone torride et leurs plateaux habitables se trouvent séparés des plaines inférieures par

Fig. 119. — Forêt inondée dans l'Équateur.

CONTRÉES MYSTÉRIEUSES.

des espaces déserts et des forêts infranchissables. Enfin, au centre même du continent, limitée en quelque sorte par la Pampa et les solitudes du Chaco, bien plus que par le rio Paraguay qui lui sert de frontière, se trouve la Bolivie.

C'est dans la Cordillère du Pérou que se trouve cette ligne de chemin de fer, la plus élevée, — et de beaucoup, — qu'il y ait au monde. Après des prodiges de toute sorte accomplis par les ingénieurs, la Cordillère a été franchie à 4,800 mètres au-dessus du niveau de la mer (le chemin de fer du Pacifique transcontinental, qui est après cette ligne, la ligne la plus élevée, n'atteint que 2,750 mètres.) Le chemin de fer transandin met le littoral du Pérou en relation avec les richesses minières de la Sierra qu'il traverse et des contrées fertiles, — la « montana », — que forme l'opulent bassin de l'Amazone. Après avoir franchi une trentaine de ponts viaducs et tout autant de tunnels, la ligne se développe enfin librement sur les hauts plateaux des Tudes où, par une pente douce et facile, elle arrive à la Oroya, qui est pour le moment le point *terminus*. Remarquons en passant que le Pérou a possédé des chemins de fer avant d'avoir une seule route carrossable.

Le Pérou est partagé du nord au sud par la Cordillère des Andes. Du côté qui fait face au Pacifique, s'étend sur une faible largeur une région sablonneuse, coupée à intervalles assez rares par des vallées plus ou moins cultivées et n'offrant dans son ensemble qu'un pays aride, voilé les trois quarts de l'année par un épais brouillard. « Il semble, dit un écrivain qui connaît bien le Pérou (1), que la nature, imitant en cela les soins jaloux d'un avare, ait semé la désolation sur cette contrée pour dérober à la cupidité humaine les incomparables richesses qu'elle renferme. » Il ne pleut pas sur cette côte où le froid comme le chaud sont également inconnus. On sait que les régions tropicales sont celles où il y a le plus d'orages : par une exception remarquable, il ne tonne jamais à Lima et dans tout le bas Pérou.

De l'autre côté de la Cordillère, au contraire, se déploie dans toute sa beauté l'admirable bassin de l'Amazone avec les grands affluents qui l'arrosent. Tandis que vers le Pacifique les rares cours d'eau en-

(1) F. B. d'Avricourt.

caissés entre les parois des montagnes roulent une eau torrentielle qui les rend impropres à la navigation, sur le versant oriental de la fameuse chaîne, les tributaires de l'Amazone, l'Ucayali, et plus haut le Rio Tambo et l'Apurimac, grossis eux-mêmes de nombreux affluents et débarrassés dès le 11^e degré des bas-fonds ou des rochers qui encombraient ou resserraient leur lit, roulent à travers des forêts immenses leurs eaux limpides et profondes.

Entre ces deux régions si différentes d'aspect se dresse, avec ses crêtes dentelées, ses volcans et ses sommets neigeux, dont quelques-uns atteignent 6,700 mètres d'élévation, la chaîne des Andes. Tantôt unique elle présente à son sommet une suite de terrasses couvertes de maigres pâturages; tantôt se dédoublant en plusieurs chaînes parallèles elle forme des vallées profondes, prodigieusement fertiles, entre lesquelles s'écoulent, en remontant vers le nord, l'Amazone et son affluent le Rio Huallaga, puis en descendant vers le sud jusqu'au lac de Titicaca, des cours d'eau de moindre importance qui arrosent les hauts plateaux. Ainsi en quittant le bord de la mer on traverse une plaine nue de dix à trente lieues; c'est ce qu'on appelle « la côte ». Les Andes s'élèvent ensuite avec leurs plateaux et leurs vallées, c'est « la sierra », enfin on redescend sur le versant opposé « la montana », c'est-à-dire cette région élevée, montagneuse et boisée qui incline vers l'est et regarde la frontière du Brésil.

La vie, les richesses sont au delà de la Cordillère. La montana possède des arbres des essences les plus précieuses, le cèdre, l'acajou, le palisandre, la cascarilla, dont l'écorce fournit le quinquina, tous les bois de prix se pressent et s'étouffent faute d'espace sous l'ardente action de la végétation tropicale. Une seule de ces forêts ferait en Europe la fortune d'un État : le Pérou, loin de pouvoir en profiter, faute de communications faciles, va chercher à San-Francisco les bois dont il a besoin pour l'édification de ses maisons et la construction de ses chemins de fer.

Le Pérou est l'ancien pays de l'or. En produit-il encore ? Pourquoi ne parle-t-on plus de ses mines ? C'est que ces mêmes mines, qui, de l'année 1780 à l'année 1789, donnèrent l'Espagne à 184 millions de francs, produisent aujourd'hui une quantité de métal à peine suffisante pour les besoins de la monnaie. Elles existent toujours cependant ces mines

qu'exploitait avec tant de succès l'ancienne vice-royauté du Pérou ; il y a 70 mines d'or, 884 mines d'argent, des mines de mercure, de cuivre, de plomb. Malheureusement, pendant les événements qui précédèrent ou suivirent la guerre de l'Indépendance, les travaux furent à peu près abandonnés ; l'eau envahit à la longue les puits et les galeries souterraines, forcées du reste avec peu de soin, et d'immenses travaux seraient aujourd'hui nécessaires, ainsi que des appareils hydrauliques dont on ne peut disposer, pour rendre à l'industrie les incalculables richesses que recouvre cette épaisse nappe liquide.

Il fallait au Pérou des voies de communication. Il possède déjà un tronçon de chemin de fer qui ne manque certes pas d'importance. Le reste viendra peut-être.

En attendant, sur le versant oriental des Andes, des fermes s'établissent journallement sous la protection de quelque misérable forteresse, perdue au milieu des forêts, dernier point occupé militairement par les troupes de la république. Retranchés derrière un cours d'eau, cachés au milieu d'épaisses broussailles, les Indiens Chunchos lancent leurs flèches contre la palissade du fort, tandis qu'à une faible distance se fait entendre comme un cri de défi à la barbarie le sifflet d'une machine à vapeur fonctionnant dans quelque hacienda.

En quittant le port de Callao et en suivant la fertile vallée du Rimac, petit cours d'eau qui descend des montagnes, on s'aperçoit bientôt après que celles-ci se rejoignent et que sur leurs pentes gisent des ruines de terrasses et de murailles du temps des Incas. Ce sont là encore des vestiges de ces villes mortes, volontairement abandonnées jadis par leurs habitants.

On raconte que deux siècles avant la venue des Espagnols, les prêtres et les devins parcoururent le pays annonçant l'arrivée prochaine des descendants du troisième fils de Kamo, — l'Adam des Indiens. — Ces prophètes assuraient que la contrée serait conquise et ils exhortaient les populations à se retirer dans l'intérieur des terres. Plusieurs villes se dépeuplèrent ainsi totalement ; leurs habitants s'enfuirent, abandonnant les maisons et les édifices publics, et ils s'établirent sur le versant oriental des Andes ; mais l'effroi et la tristesse avaient gagné les cœurs ; loin de rebâtir d'autres cités, les indigènes se laissèrent aller peu à peu

Fig. 120. — Un pont sur l'Apurimac.

à revenir à l'état sauvage et menèrent la vie des peuples pasteurs. La ruine de ces villes abandonnées, la « Ciudad Muerta », comme on

la nomme maintenant, cachée sous les dunes de sable à deux journées du Cusco, échappa aux premières investigations des conquérants espagnols, et, à part les dégradations du temps, elle est restée telle qu'elle était avant l'avènement d'Atahuel, le dernier Inca.

Avec un peu d'imagination, il est facile de reconstituer la ville morte. Une quadruple rangée de collines ceintes de palmiers, émaillées par une flore luxuriante, s'abaissait en pente douce vers une vallée, encombrée elle-même d'une abondante végétation. Dans ce fond, la cité merveilleuse était comme perdue dans un Éden de verdure, de fleurs et de beaux arbres, où les murailles aux façades argentées par le soleil luisaient au milieu de massifs de palmiers, de bouquets de cèdres nains et de lasocas, protestant par leurs blancheurs contre les envahissements des lianes et des passiflores.

« Aujourd'hui, dit un « bayle » (1), les salles des festins sont vides ; tout s'y est consumé ; on n'y voit que ruines, que pierres amoncelées et couvertes de ronces. Il n'est resté là que le silence, interrompu seulement par le cri-cri du grillon entre les murs croulants des forteresses. »

Il n'y a rien de curieux comme les notes de Manoel Vicente sur la traversée de l'Amérique, de Valparaiso à Buenos-Ayres, c'est-à-dire à travers les Andes du Chili et la pampa argentine.

Le Chili, comme toutes les contrées situées dans les Andes, offre un sol extrêmement accidenté. Les volcans, rangés suivant une ligne qui se dirige du sud au nord, y ont une altitude considérable. C'est à cette rangée de volcans qu'on attribue la fréquence des tremblements de terre dans cette partie de l'Amérique du Sud.

On ne rencontre pas, dans les belles forêts primitives du Chili, cette multitude de lianes qui rendent pour ainsi dire impénétrables les forêts équatoriales ; on n'y trouve pas non plus ces magnifiques orchidées parasites ; mais les lianes sont représentées par des lardizabales, et des cistes ; les orchidées sont remplacées par des loranthes et des sarmientes. La végétation arborescente est d'ailleurs subordonnée à l'état plus ou moins humide du climat ; à mesure qu'on se rapproche de l'équateur, le sol sec,

(1) Composition dramatique des anciens Américains.

arénacé, ne porte plus que de rares arbustes rabougris, bientôt remplacés par de superbes cactus, suspendus de la manière la plus bizarre sur la pente des rochers.

Dans les hautes vallées, on observe un type de végétation qu'on ne voit pas même à des altitudes plus considérables dans les montagnes plus rapprochées de l'équateur (MM. Boussingault et Brongniart avaient déjà fait cette remarque). C'est qu'au Chili, dans les régions élevées, les plantes, pendant une grande partie de l'année, sont ensevelies sous une épaisse couche de neige, où elles restent dans un état complet d'engourdissement. Lorsque la chaleur de l'été vient à les vivifier, elles se développent avec une surprenante rapidité, en affectant une contexture déprimée, épaisse, et ne montrant pour ainsi dire que les organes les plus essentiels de la conservation et de la propagation ; elles se serrent l'une contre l'autre dans le moindre espace possible, formant ainsi sur la terre, comme sur les rochers les plus lisses, des masses dures, compactes, que la hache seule parvient à entamer.

Dans les plaines basses de la partie méridionale du Chili, la végétation des prairies n'est pas sans analogie avec celle des régions élevées ; les graminées ont des racines si développées, si chevelues, qu'elles s'enchevêtrent de manière à présenter un réseau tellement solide, qu'à la longue elles recouvrent les dépressions du terrain d'un plancher assez résistant pour supporter le poids d'un cheval. Dans les bas-fonds, ce singulier tissu radiculaire recouvre souvent des marais très étendus. C'est à ce feutre végétal brisé, arraché au rivage par les oscillations que le vent imprime à la masse fluide qu'a été attribuée l'origine des îles flottantes que l'on voit sur certains lacs, particulièrement sur celui de Taguatagua. Ces îles, ou « chivines » des Indiens, sont assez étendues pour recevoir des troupeaux qu'on y laisse paître à l'ombre de quelques arbustes.

Voilà le pays qui est notre point de départ. Nous laisserons à l'extrême sud du Chili les Indiens Araucans, dont nous aurons plus loin l'occasion de parler. Mais nous demandons la permission de dire quelques mots du désert d'Atacama, situé au point de jonction du Chili, du Péron et de la Bolivie et pour la possession duquel a éclaté la guerre de 1879, le Chili ayant pour adversaires la Bolivie et le Péron.

Cette région de l'Amérique n'avait jusque-là été qu'à peine explorée. C'est en 1877, seulement, que des recherches savamment conduites révélèrent les richesses de toute sorte que renferme ce sol aride. Une connaissance topographique démontra en outre que cette solitude n'était point, comme on l'avait cru jusque-là, une plaine uniformément sablonneuse, mais un immense massif rocheux, bossué d'ondulations nombreuses, avec des dépressions indiquant quatre grands bassins. Des convulsions volcaniques ont changé le niveau et tari la source des eaux ; mais on reconnaît encore, au milieu des rochers, le lit des rivières qui fertilisèrent jadis cet espace stérile, oublié et dédaigné dans les délimitations des frontières, et qui grâce à ses mines d'argent a pris tout d'un coup assez d'importance pour armer les unes contre les autres les anciennes colonies espagnoles.

Ce n'est pas une petite affaire que de traverser la Cordillère. On ne saurait se faire une idée de l'insuffisance des moyens de locomotion usités sur le revers oriental de ces montagnes ; sans en excepter les localités où le voyageur, se fiant à de trompeuses promesses, compte trouver des relais : singuliers relais, qu'on n'atteint généralement qu'après avoir accompli les trois quarts du parcours pédestrement, en remorquant par la bride un animal rétif, auquel l'usage de toute allure un peu vive semble inconnu, à moins toutefois qu'il ne prenne un galop effréné pour retourner au gîte, après avoir traîtreusement désarçonné son cavalier.

L'ascension n'est pas exempte de dangers.

L'imposante chaîne des Cordillères est coupée de distance en distance, de gorges, — de « quebradas », — profondes, placées souvent à une grande altitude. C'est par là que le voyageur doit chercher sa voie. Certains cols sont au moins aussi abruptes, aussi périlleux à franchir que ce fameux col des Géants dans le mont Blanc où les chasseurs de chamois ne se hasardent pas sans crainte. Chemins et sentiers sont remplacés par une suite de talus escarpés et de failles béantes, au fond desquelles des amas de galets attestent le passage d'anciens torrents.

Les massifs de montagnes les plus considérables de notre Europe ne peuvent donner une idée du grandiose aspect des Andes du

Fig. 121. — Condor et guanaco.

Chili. De quelque côté que se portent les regards, ce ne sont qu'énormes blocs erratiques projetés au hasard par les commotions volcaniques, masses rocheuses brusquement coupées, cônes déchiquetés en dents de scie, rochers en surplomb, abîmes incommensurables, entonnairs vertigineux, pans de basalte aux arêtes tranchantes, pitons nacrés de neige, revêtus jusqu'à mi-hauteur par une végétation d'un vert sombre, et qui apparaissent dans une perspective lumineuse. Entre deux croupes de montagnes boisées, reluit, comme un trait d'argent, un ruisseau. Quelquefois, très haut, réfléchissant l'azur, un lac charmant dort entre des pics neigeux. Il est là comme « l'œil bleu de la montagne », suivant la poétique expression de Théophile Gautier, à demi entr'ouvert et regardant amoureusement le soleil.

Tout à coup, la vallée que l'on suit se resserre, disparaît presque aussitôt, et l'on n'a plus devant soi qu'une immense fente, profonde de quelques centaines de mètres, au fond de laquelle une rivière coule comme dans un gouffre ; les bords en sont coupés à pic et forment comme deux murailles ; au loin, on entend le bruit retentissant d'une cascade ; on suit un étroit sentier taillé dans le roc, suspendu sur l'abîme, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de masses de porphyre et de trachyte mal équilibrées, et qui menacent de vous entraîner, de vous écraser dans leur chute.

Aussi loin que s'étend la vue se dressent, blanches de neige et à demi voilées par la brume, des coulées basaltiques, des arêtes aiguës, et s'évasent les cratères jonchés de cendres, de scories et de pierres ponceuses des volcans éteints.

Ils sont nombreux ces volcans. C'est dans les Andes chiliennes que l'Aconcagua, au cratère couvert de frimas, forme le point culminant du Nouveau-Monde (6,834 mètres de hauteur), faisant déchoir de sa haute situation le Chimborazo, qui a longtemps passé pour la plus haute montagne de l'Amérique.

Dans le voisinage, se trouve le Tupungato, qui a détrôné l'Illimani et le Nevado de Sorata. Il ne reconnaît que la supériorité de l'Aconcagua, et celle du Sahama qui n'est pas bien loin de là, dans les Andes boliviennes, sur la frontière du Pérou.

Cette nature bouleversée est morne, ce chaos impressionne comme un

sépulcre. On croit assister encore au creusement des gouffres insondables que créent en surgissant les entassements titanesques. Si des nuages courent au-dessus, le ciel est si bas qu'il semble écraser ce paysage tourmenté ; la chaleur devient suffocante, lourde, sèche, imprégnée d'émanations sulfureuses indiquant qu'un orage va éclater.

Le soleil, après avoir pâli, puis rougi, a disparu ; les nuages passent du jaune d'ocre au noir bleuâtre, puis laissent échapper les éclairs, la foudre et la grêle qu'ils recèlent dans leurs flancs. L'instant d'après, si le soleil reparait, sa lumière aveuglante ruisselle sur les glaciers en cascades de flammes.

Et dans quelques heures, lorsque le soleil descendra à l'horizon, les têtes couvertes de neige des colosses passeront par presque toutes les couleurs du prisme. Alors le blanc éclatant se transforme en orange, en rouge, en violet, enfin en bleu avec des nuances intermédiaires fugitives, mais d'un effet saisissant. Les ruisseaux de neige fondue suspendent leur bouillonnement, se cristallisent, accrochant partout leurs stalactites. La neige, tantôt sporadique, se durcit sous les pieds. C'est un véritable paysage polaire, hérissé de frimas avec la croix du Sud brillant au firmament d'un éclat merveilleux. « Les scènes naturelles, a dit un voyageur, — qui a, lui aussi, traversé les Andes et les pampas (1), — font impression surtout par l'idée de grandeur qui s'en dégage ; le sentiment qu'on éprouve le plus communément en face des beaux paysages est l'admiration involontaire de la faiblesse pour la puissance. A mesure que l'horizon s'étend, que la montagne s'élève, que l'abîme se creuse, que le rocher surplombe, que la cataracte augmente, que la forêt s'assombrit, que la végétation devient désordonnée, l'âme s'émeut davantage. Le grandiose, l'imposant vous dominent, vous écrasent et font naître dans l'esprit l'idée de l'immensité de l'infini qui résume et comprend toutes les beautés. »

On monte. Par endroits de grandes fougères arborescentes d'une élégance parfaite forment un dais à un tapis de cryptogames d'une variété infinie ; des orchidées présentent leurs grappes mordorées ; des thibaudias sèment çà et là leurs bractées colorées et leurs tubes roses, cramoi-

(1) Lucien-Napoléon Wyse.

sis, verts et jaunes ; une gorge est encombrée d'énormes cécropias, une autre de figuiers aux troncs polis, de palmiers gualtes à la tige blanche ; on rencontre encore de grand daturas aux belles campanules d'un violet foncé, des passiflores arborescentes aux feuilles glauques longues d'un mètre, aux belles fleurs blanches d'un parfum pénétrant ; enfin après des espaces découverts, nus, de véritables oasis formées par des massifs de bambusacées, de robiniers et de plantes grimpantes.

Peu de bruits : celui du torrent que le vent éloigne et rapproche tour à tour ; la pierre qui se détache accidentellement et roule au fond des abîmes en réveillant les échos ; et parfois le bêlement des guanacos et des vigognes, l'appel plaintif des marmottes blanches, ou le cri rauque des grands condors des Andes, — les buîtres, — qui planent dans les airs en attendant que la mort ait choisi ses victimes dans le troupeau de bœufs qui s'acheminent péniblement à travers les défilés praticables. Par moments, un silence inquiétant et pénible, qui pèse au voyageur. En même temps la rareté de l'air lui donne le vertige ; son œil s'affecte de la blancheur des horizons neigeux, les pics semblent tourner sur eux-mêmes, les collines rousses, les mornes moussus se meuvent, oscillant lourdement sur leurs bases comme s'ils allaient se joindre ; les artères battent aux tempes avec violence, le cœur est comprimé ; on veut crier : il ne sort du gosier qu'un râle et, la main attachée au pommeau de la selle, l'œil troublé, sans regard, on lutte ; mais la défaite est prochaine, les doigts se desserrent, la respiration s'arrête et le voyageur, dans une dernière crise, sans force, sans voix, s'abat avec sa mule sur le chemin.

C'est l'effet du « sorrocho » ou « puna », cette épouvantable torture bien connue des aéronautes, odieuse malaise produit par la raréfaction de l'air et qui a plus d'une analogie avec le mal de mer ; il est donné à peu de gens de s'y dérober ; les Indiens seuls, soit par habitude, soit par l'ampleur de leur poitrine, soit enfin par l'emploi de la coca, peuvent gravir ces hauteurs avec insouciance et à pied.

Les Indiens des hauts plateaux font le plus grand usage des feuilles de la coca. Cet arbuste, originaire de la Bolivie, est réellement doué de propriétés merveilleuses. La coca prévient et combat le malaise, l'oppression douloureuse que donnent les grandes altitudes ; elle remplace

encore les vivres et l'eau ; avec quelques grammes de feuilles qu'ils mâchent, les Indiens passent quatre ou cinq jours sans manger et sans boire tout en supportant d'excessives fatigues.

En traversant un de ces torrents qui sont à sec l'été et qui dès les premières pluies précipitent tumultueusement leurs flots bourbeux, Manoel vit un Indien, le chef d'une bande de brigands « salteadores », tombé le matin même au pouvoir des soldats et des agents lancés à sa poursuite par le gouverneur de la province. On le conduisait à la bourgade voisine pour être jugé. Le salteador marchait entre quatre soldats, qui s'étonnaient de le voir on ne peut plus tranquille sur son sort, se livrant même à des accès de gaieté. La « comitiva » traversait le rio sur un de ces ponts de lianes suspendus à des hauteurs vertigineuses, lorsque tout à coup l'Indien, brisant ses liens, s'élança dans le torrent. L'eau écumait à cent pieds au-dessous du pont, entraînant avec force dans sa course des troncs d'arbres, roulant même des fragments de rochers. Personne, comme on le pense bien, ne prit le même chemin que le salteador. Tout en admirant sa témérité, les soldats ahuris se bornèrent à suivre des yeux le corps rouge de l'Indien entraîné dans le gouffre. On le vit surnager un moment au milieu de l'écume jaunâtre, puis enfoncer, — peut-être volontairement et dans la crainte de recevoir une balle, — remonter encore et disparaître enfin à un coude de la rivière. Réussit-il à se sauver ? trouva-t-il la mort dans les flots ? Jamais on n'entendit plus parler de lui.

Enfin, peu à peu, les hautes montagnes demeurent en arrière, les quebradas s'élargissent de plus en plus, au milieu des contreforts qui s'affaissent : la Pampa, la plaine immense et onduleuse est ouverte. De frais ruisseaux descendent des hauteurs, étendant leurs nappes sur le sable blanc ou doré, et se jouant avec des cailloux polis. Le nuage qui passe s'y mire. Les urubus et les condors viennent y lustrer leur plumage. Le sol, formé de sable et d'humus et tapissé d'herbes roses, est coupé, çà et là, par de profondes ornières. Les évolus et la sauge pourpre dérobent aux yeux les fondrières et les ravins ; l'œnothère épineuse émaille de fleurs la vaste plaine.

Après quelques journées de marche se présentent de vastes et verdoyants pâturages, de grasses prairies. Le sol, qui a été longtemps

marécageux est encore humide, car nulle part dans les pampas la végétation n'est aussi belle. Un véritable tapis de verveines blanches et rouges couvre la terre ; le trèfle des pampas aux fleurs d'un blanc jau-

Fig. 122. — Chevaux sauvages.

nâtre s'entremêle aux héliotropes à odeur de vanille ; point d'arbres, mais quelques jolis arbustes, le « mal de ojo » qui donne à profusion ses belles fleurs jaunes et rouges, de grands caroubiers qui laissent pendre leurs longues gousses dont les chevaux sauvages sont friands. Il y a tel endroit où l'on entend un grand bruit d'eau sans rien voir qui puisse l'expliquer : c'est une rivière souterraine qui peut-être alimente un lac.

Les ruisseaux sont rares, leur eau est saumâtre. Toutes ces plaines sont du reste imprégnées de sel ; les lacs en offrent de très pur à leur surface. Le salpêtre abonde aussi. Parfois, dans la savane, le sol est coupé de grands marais et de tourbières couverts de roseaux, de bambous et de plantes aquatiques, d'où se dégagent des miasmes putrides. Ces marécages sont produits par les mille affluents des grands fleuves... D'étroites bandes de terrain traversent cette fange profonde, et l'on doit marcher un à un sur la chaussée praticable, suffoqué, presque asphyxié par les émanations délétères qu'aspire un soleil torride ; le moindre pas égaré, et c'est la mort, une mort hideuse, car cette vase engloutit inévitablement l'imprudent qui pose le pied sur elle.

La route que suivait Manoel, n'ayant pour tout équipage que deux mules conduites par un muetier, était loin d'être sûre. Sans parler des rencontres d'animaux sauvages, du jaguar, du puma, — lion d'Amérique qui a tous les caractères de la race féline, et dont le rugissement est semblable parfois au miaulement d'un chat énorme, — il existe encore dans les grandes prairies centrales de l'Amérique du Sud des tribus d'Indiens vivant à l'état sauvage... Jaloux de leur indépendance, ils s'aventurent à travers les Pampas, et les caravanes qui traversent la république Argentine pour se rendre dans le Chili ou dans la Bolivie sont souvent pillées et leur personnel massacré.

Les Indios bravos, c'est ainsi qu'on nomme ceux qui repoussent toute civilisation, toute contrainte, se divisent en nombreuses tribus, toujours en lutte entre elles. Remarquons en passant que ces fureurs intestines sont la principale cause de la situation stationnaire de la race. Les guerres de tribu à tribu, qui ont épuisé les Indiens de l'Amérique septentrionale, ont aussi pour ceux du Sud de funestes effets.

Le torse enveloppé de peaux d'ours, de puma ou de chinchilla, suivant le territoire où il chasse, la chevelure longue, noire, flottant au vent, l'arc ou la carabine à l'épaule, le couteau planté dans ses « polenas » de cuir (1), le « lazzo » enroulé aux crins de l'étalon qu'il monte, l'Indio bravo, se rend redoutable à la ronde.

(1) Sorte de guêtre ou jambière, faite tout d'une pièce avec le cuir de la jambe d'un cheval que l'on chausse aussitôt après avoir dépouillé l'animal. On ne les quitte que lorsqu'elles sont usées, en les arrachant par morceaux.

Dans la pampa argentine les tribus pillardes de Péhuenches, Huiliches, et Ranqueles, dérobent des bestiaux pour aller les vendre au Chili. Ils se réunissent parfois à des « gauchos », débris de bandes insurrectionnelles, à des déserteurs de l'armée, à des maraudeurs de race blanche, réfractaires que le désert attire par des affinités mystérieuses, et font cause commune pour mieux tenir la campagne. Après avoir tué les quelques hommes qui résistent, ils dépouillent avec méthode les habitations de tout ce qu'elles contiennent de bon à emporter ; ils réunissent les bestiaux, chargent leur butin, puis chacun d'eux, liant sur le devant de sa selle la femme ou l'enfant prisonnier qui lui est échu, ils disparaissent, éclairant leur retraite par l'incendie de quelque ferme. Les enfants ainsi ravis font l'apprentissage de la vie sauvage et oublient bientôt leur première existence et leur nationalité. C'est ainsi que les tribus indiennes de la république Argentine comblent les vides faits dans leurs rangs par la guerre, la misère, les maladies dues au contact des Européens et aussi par le manque de vitalité de la race rouge.

Ces Indiens braves sont continuellement aux prises avec les colons établis sur la frontière du monde sauvage. En ces endroits la lutte avec la nature n'a pas encore pris fin. Au milieu de la forêt vierge où les perroquets font entendre leur voix bruyante, dans la profondeur des gorges, dans les vallées, d'où les Indiens ont été chassés, mais où se dérobent encore les onces, les tapirs et les serpents, on rencontre de vastes éclaircies qui ressemblent à un champ de bataille. La hache et la flamme y ont fait leur œuvre, et des centaines, des milliers de troncs d'arbres noircis par le feu gisent sur le sol. Malgré ce désordre, déjà ondoient çà et là des moissons de maïs ; les fèves et les pommes de terre viennent aussi à merveille dans la cendre des défrichements ; enfin les colons obtiennent de magnifiques jardins d'orangers. Des vaches broutent l'herbe épaisse, des chevaux font entendre leurs hennissements, des chiens aboient et tout à coup on aperçoit une riante maison ; devant la porte, des enfants s'ébattent parmi les poules et les oies ; des femmes, des jeunes filles, chevauchant à califourchon sur leurs mules, sans bas, ni souliers, le gros orteil seul dans l'étrier, le mollet nu jusqu'au genou, serrant les flancs de la monture, s'apprêtent à transporter quelque produit à l'établissement le plus proche. Mais les Indiens repliés dans

la montagne préparent leurs attaques, dressent leurs embuscades. Dans leurs razzias bien des colons ont péri. Les Indiens ont ravi des femmes et des enfants qu'il n'a été possible de délivrer qu'après bien des mois

Fig. 123. — Gaucho de la Pampa armé de ses bolas.

de captivité. Une fois, sous les yeux d'une de leurs captives qui venait d'accoucher parmi eux, ils fracassèrent la tête du nouveau-né contre un tronc d'arbre, de peur d'être trahis par ses vagissements. Ils en font autant, du reste, à l'égard de leurs propres rejetons, quand ils peuvent craindre

que leur refuge ne soit signalé par des cris d'enfants. On comprend que dans cet état de choses nulle relation ne puisse s'établir entre les indigènes et les colons. Partout où se montre un de ces hommes rouges, on le tire comme à la cible.

De temps en temps, au milieu de l'étrange immobilité de la Pampa, dans le silence morne qui pèse sur la vaste étendue, une bande de bœufs sauvages passe rapide à la ligne bleue de l'horizon ; on aperçoit une colonne noire et houleuse gagnant du terrain ; le sol résonne sous les pas du troupeau velu ; une légère poussière s'élève au-dessus de lui, indiquant sa course, puis tout s'efface et le voyageur retombe dans le calme effrayant du désert. Une autre fois, au-dessus des grandes fleurs onduleuses de la prairie, on voit apparaître des croupes noires, des yeux brillants agrandis par l'effroi : c'est une « manada » de chevaux sauvages, crinières au vent, la queue droite ; les superbes bêtes effrayées reniflent, grattent la terre avec fureur ; les étalons se cabrent en hennissant, mordent autour d'eux et ruent pour se faire faire place ; puis toute la troupe affolée s'échappe à la faveur d'un nuage de poussière.

Ces bœufs et ces chevaux sauvages, formant d'innombrables troupeaux, ont pour origine les animaux débarqués sur le continent à la suite des conquérants. Les gauchos, pasteurs hispano-indiens, n'ont d'autre peine pour les prendre que de jeter le long lacet de cuir armé de plomb qu'ils manient avec une adresse surprenante.

Un matin, don Manoel marchait en avant. Le muletier qui l'accompagnait s'était arrêté pour saigler plus étroitement ses deux mules dont le chargement était mal équilibré.

Au moment où notre ami débouchait sur une clairière, dans un épais fourré où dominait un chardon d'origine européenne, il aperçut un Indien et sa femme, qui se réveillaient en poussant des cris affreux : devant eux, un jaguar énorme, magnifiquement tacheté, déchirait de ses griffes leur enfant. A leurs cris, l'animal abandonna sa proie saignante et s'élançant sur la mère, se cramponna à elle ; il lui enfonça ses dents et ses griffes dans le cou : la malheureuse était morte avant de tomber. Tout cela en quelques secondes.

A cette vue l'Indien se précipita avec beaucoup de courage sur la cruelle bête. Il s'avancait vers elle la lance en arrêt. Mais la lutte était inégale.

Heureusement pour lui, Manoel survenait fort à propos. Notre ami épaula sa carabine, et sans viser longtemps, il lâcha la détente. A tra-

Fig. 124. — Le jaguar.

vers la fumée, il vit le jaguar bondir très haut de douleur et d'effroi. Il lui logea, — au vol, — une deuxième balle dans la tête, et la bête retomba par terre en se tordant agitée par les dernières convulsions. L'enfant était mort. La mère expirait...

Quelques heures plus tard, Mauoel fut rejoint par l'Indien reconnaissant qui avait procédé aux funérailles de sa femme et de son fils, et voulait être utile à son sauveur, lui servir de guide, le protéger au besoin : l'occasion s'en présenta, comme on le verra plus loin. Le même jour Manoel eut une autre rencontre. Il fit la connaissance d'un ancien partisan des guerres intestines de la république Argentine qui avait trouvé pendant bien des années un refuge dans cette vaste contrée sauvage appelée le grand Chaco, qui est au nord de la Pampa, et pour ainsi dire au centre du continent sud-américain (1). Cet aventurier avait vécu parmi les Guanas et les Matacos reudus sédentaires et agriculteurs, grâce aux efforts des missionnaires jésuites.

Le sol d'une partie du Chaco est une plaine sablonneuse : c'est la région du sud ; le nord au contraire, traversé par quelques chaînes de montagnes, est couvert de la plus riche végétation tropicale. Dans le Chaco se trouvent aussi des étangs où croît le maïs d'eau, admirable plante utile signalée par A. de Bonpland, et dont les feuilles peltées et à bords repliés à angle droit ont un mètre de diamètre !

Manoel apprit que les territoires qui s'étendent entre le Vermejo et le Paraguay, ainsi que les deux rives du Pilcomayo, sont habités par les tribus indiennes insoumises : Tobas (2), Mataguayos, Yagas, Guaycuros, Lenguas, formant ensemble, — avec les Guanas et les Matacos sédentaires, — une population d'environ treute-cinq mille âmes. En général, ces Indiens du grand Chaco vivent en assez bonne harmonie avec les provinces avoisinantes.

Le nouveau venu, nommé Lopez, avoua à Manoel qu'il avait fait partie d'une bande recrutée parmi les plus forceués coquins de l'Uruguay et de la république Argentine, venus dans les solitudes pour chercher un refuge contre les lois pénales de leur pays. Cette bande, qui comptait une trentaine d'hommes, s'était attribué la mission de purifier la Pampa. Ces policiers d'un nouveau genre, enrégimentés sous les ordres d'un certain Rebolledo, se faisaient payer un tribut par les colons des établis-

(1) Le grand Chaco, ayant pour limite à l'est le Paraguay et au nord le Brésil, appartient, en partie à la Bolivie et en partie à la république Argentine.

(2) Les Indiens Tobas sont ceux qui ont massacré la mission dirigée par le docteur Crevaux, en 1882.

sements isolés, moyennant quoi ils s'engageaient à respecter et à faire respecter la vie de leurs adhérents, ainsi que leurs biens. Quant à ceux qui refusaient de subir leurs exigences, ils les obligeaient à quitter le pays par des persécutions de tout genre, et de terribles menaces, qui trop souvent se réalisaient.

A l'époque où Manoel traversa la Pampa, la bande, à peu près anéantie, un homme après l'autre, par un ennemi invisible, s'efforçait en vain de se reformer de nouveau. Chaque jour l'un des aventuriers était frappé, — marqué, — à l'œil droit d'une balle vengeresse. On sut, peu après, que le meurtrier n'était autre qu'un pauvre chasseur, Fortunato aux longues-jambes, auxquels les « Régulateurs » de la Pampa avaient infligé devant sa femme et ses enfants le supplice du fouet, pour le punir d'avoir vaincu leur capitaine dans un tir à la cible. A partir de ce moment, Fortunato aux longues-jambes se voua à la destruction des bandits, se mit à leur piste, les surprit tour à tour et seul à seul, dans les bois ou sur le seuil même d'une habitation, à la porte d'un cabaret, et là, sans hésitation aucune, il leur logeait dans la tête le plomb de sa carabine : il avait juré de ne revenir embrasser sa femme et ses enfants qu'après avoir exécuté l'arrêt de mort prononcé par lui contre ses bourreaux, au moment même où ils lui avaient fait subir l'humiliation d'un châtiment immérité. Lopez avait abandonné ses compagnons ne tenant nullement à voir arriver si promptement sa dernière heure.

Don Manoel voyageait maintenant accompagné de son nouvel ami Lopez, suivi de son muletier, et flanqué de l'Indien reconnaissant qui volontiers conduisait l'une des deux mules. Le pauvre diable, encore sous le coup qui l'avait frappé, s'efforçait de se rendre utile de diverses manières.

Un soir, au moment où le soleil descendait à l'horizon de cette surface plane au milieu de laquelle les voyageurs semblaient se mouvoir sans avancer, le muletier jura ses grands dieux qu'il entendait « los Indios bravos ». Il se coucha par terre, et, se relevant tout blême, il réitéra son dire. Ce fut une panique générale. L'Indien courut à la découverte ; Lopez cacha sa carabine dans les hautes herbes pour n'avoir pas la tentation de s'en servir, Manoel, au contraire, faisait jouer les ressorts de son revolver, tandis que le muletier prudemment prenait position et

s'établissait entre les deux mules qui, avec leurs charges, formaient un abri, permettant de résister à un premier choc.

Bientôt, en effet, une troupe d'Indiens fut en vue. Suivant les traces de la petite caravane, ils accouraient de toute la vitesse de leurs chevaux. En quelques minutes ils atteignirent et chargèrent les voyageurs, en les dépassant aussitôt. Manoel évita un coup de lance en se jetant de côté, un casse-tête s'abattit sur le crâne du muletier, et Lopez, saisi et presque garrotté dans un lazzo, fut renversé et entraîné au loin par un cavalier rouge de terrible allure.

En ce moment, l'Indien qui s'était attaché aux pas de Manoel revint auprès de lui et parut consterné de la mauvaise tournure des choses. Il faut dire que les assaillants n'avaient pas essayé de parlementer. Cependant ils rebroussèrent chemin, et alors l'Indien s'interposa. Que dit-il à ses farouches frères du désert? Sans doute il demanda la vie sauve pour celui qui lui avait sauvé la vie à lui-même, et l'obtint.

Les maraudeurs de la Pampa montrèrent toute sorte d'égards à don Manoel, et s'offrirent même de lui servir d'escorte, peut-être avec l'arrière-pensée que les circonstances aidant, le chargement des deux mules pourrait leur être abandonné. Manoel compta ses protecteurs, dont il se serait si volontiers passé; ils étaient sept.

Lorsqu'on se remit en marche, Lopez et le muletier avaient cessé de vivre. Mais il n'y avait pas une heure que la petite troupe frayait sa route à travers les grandes herbes et les arbustes épineux, lorsque surgit un vengeur des deux blancs, sous la forme et les apparences d'un énorme puma.

Le lion d'Amérique fuit d'ordinaire le chasseur, et ne se mesure avec lui que s'il est pressé par la faim. Celui-ci devait avoir jeûné longtemps, à en juger par son ardeur dans l'attaque. L'animal courut droit sur l'Indien qui ouvrait la marche, lequel commandait aux six autres. Il fut bien reçu.

Il faut voir l'Indio brave monté sur son mustang, sans autre arme qu'un lazzo, attaquer seul le puma, sans espoir de survivre s'il n'étrangle pas tout d'abord la bête féroce; il faut voir cet homme rouge, la chevelure flottante, l'œil agrandi, fixe, les traits crispés, presser de ses genoux les flancs de sa monture et s'élancer au galop vers le lion

hurlant, furieux et terrifié à la fois de rencontrer de la résistance : sur la robe rougeâtre de l'animal, mouchetée de taches noires, des reflets courent comme de blanches lueurs ; de sa puissante queue il frappe le sol et fauche les herbes environnantes.

A cinq pas du fauve, l'Indien enlève son cheval ; le puma s'élance, le

Fig. 125. — Le puma.

lazzo siffle ; puis, après un dernier rugissement étranglé, l'animal, pris par le cou, roule sur le sol.

Cette fois, la bête furieuse échappa au nœud coulant et sauta au poitrail du cheval. Ce fut alors une lutte terrible ; sans un cri, presque sans s'émouvoir, l'Indien, dont la jambe était saisie et déchirée par les griffes du « dieu rouge », se renversa de côté et chercha son couteau ; il s'en saisit enfin et à plusieurs reprises il plongea la longue lame dans l'épaule du puma, qui, cramponné au cou de l'étalon, le mordait résistant

aux secousses de l'animal affolé. Manoel voulait s'élancer, mais les autres Indiens l'arrêtèrent du geste. Le sang coulait déjà, teignait le sol ; le cheval se mit à galoper en demi-cercle, hennissant faiblement comme s'il se sentait vaincu ; mais l'Indien plongea de nouveau l'arme rougie dans le ventre du puma, qui dans une suprême crispation enfonça si cruellement ses dents dans la chair du cheval que celui-ci, fou de douleur, se cabra et s'abattit. Le groupe roula pêle-mêle dans la poussière ; mais la victoire appartenait au guerrier rouge. Saluons !

Le lendemain de ce beau fait de chasse, les Indiens, sans en donner la raison, tournèrent bride brusquement. Leur frère rouge expliqua cette manœuvre par la présence voisine des Indiens Ranqueles en train de faire une incursion dans le pays. Or, il y avait une querelle à vider entre les uns et les autres, et les sept Indiens de la Pampa ne se sentaient assurément pas les plus forts.

Don Manoel acheva son périlleux voyage sans autre incident. Il chassa pour son compte des nandous, sorte d'autruche, et des chevreuils appelés gamas. Sa dernière note est relative aux trous multiples qui criblent la Pampa : ce sont les fouines (1) et les tatous (2) qui les font. Il convient de dire que le courageux — et téméraire — voyageur fit sensation à Buenos-Ayres.

La pampa argentine ne sera pas toujours un désert. Déjà on y trace des chemins de fer. Il y en a un qui va du Rosario sur le Rio Parana, à Cordova, ville située aux pieds de la « serra » de Cordova.

Nous ne nous donnerons pas le luxe de décrire les « selvas » du Brésil, ni les « llanos » du bassin de l'Orénoque. On peut se faire une idée de ces régions boisées du Brésil par ce que nous avons dit des forêts de l'Amérique équatoriale. Quant aux llanos nues du Venezuela, elles ont un certain air de ressemblance avec les pampas de l'Amérique du Sud et les savanes de l'Amérique du Nord.

Mais nous ne pouvons nous dispenser, après avoir dépeint les montagnes de la Cordillère et les déserts du monde sauvage, de dire quelques mots des trois grands fleuves du continent sud-américain : l'Amazone, le Parana et l'Orénoque.

(1) Biscachas.

(2) Quirquinchos.

Fig. 126. — Forêt du pays des Yaguas.

L'Amazone, que les Indiens appellent le Puissant Fleuve, le Fleuve Roi, est le plus grand fleuve du monde. Il prend sa source dans les Andes

CONTRÉES MYSTÉRIEUSES.

du Péron et se grossit de plus de deux cents rivières, dont le quart sont plus considérables que le Danube ou le Rhin. Parmi celles-ci, il convient de distinguer le Rio Negro, sur la rive gauche et le Madeira sur la rive droite, qui rivalisent presque en grandeur avec le fleuve qui les absorbe. A deux cent cinquante lieues de son embouchure, la largeur de l'Amazone varie de deux cents mètres à sept cents mètres. Avec une telle largeur il y a des points où une rive ne se voit pas de l'autre. Bien plus, quand on navigue à travers ces myriades d'îles qui encombrant le fleuve, on va de rivage en rivage, d'île en île sans jamais voir la terre ferme des deux côtés en même temps. Dans les grands débordements, qui durent des semaines et des mois, les eaux très élevées de niveau couvrent de grands espaces dans les campagnes, noient les îles, s'emparent d'anciens lits abandonnés, renouvellent les marais et les lagunes.

Dans la plus grande partie de son cours l'Amazone coule au milieu de forêts de palmiers et de lataniers unis par des lianes gigantesques, pareilles aux chaînes des plus gros navires, avec leurs anneaux si bien soudés entre eux qu'ils défient toute force humaine. La végétation descend le plus souvent dans l'eau, ne laissant point de plage visible. Les navires qui naviguent sur le fleuve ont l'air de se frayer un passage à travers des jardins fleuris. Lucien Biart dit qu'il a vu là se dérouler des panoramas toujours nouveaux dans leurs aspects variés. Sur ces rives, au milieu de ces forêts, des rivières sont les seuls chemins praticables, des ruisseaux les seuls sentiers.

Les selvas, que l'on a qualifiées « la plus pompeuse forêt du globe », ont pour hôtes des Indiens, des bêtes fauves, et des perruches, des aras, des toucans. « Pour ouvrir au soleil leurs infinités obscures, la hache prendra des siècles, et peut-être enlèvera-t-elle à l'Amazone, avec la plus riche parure de son bassin, la moitié des flots qu'il mène à l'Océan (1) » et que la forêt conserve pour la saison sans pluie. La végétation presse tellement le grand fleuve que les demeures, — maisons ou cabanes, — y sont une rareté; celles qu'on se hasarde à construire sont sur pilotis. De grandes îles, nous l'avons dit, occupent le milieu de cette véritable mer d'eau douce. Les navigateurs redoutent particulièrement

(1) Onésime Reclus.

les îles situées près de l'embouchure du fleuve, dont les rives bordées de plantes aquatiques sont fertiles en naufrages ; car il y a des tempêtes sur l'Amazone, des coups de vent qui y soulèvent des vagues comme en pleine mer, des bourrasques des tropiques accompagnées de pluies, des courants dangereux.

Fig. 127. — Crocodile au guet sur le sable.

A l'embouchure, divisée en deux golfes par la grande île Marajo, se produit un mascaret redoutable, de proportions analogues à celles du fleuve lui-même. C'est un phénomène terrifiant connu sous le nom de « pororoca ». Voici en quoi il consiste, d'après M. Lacordaire. Pendant les trois jours les plus voisins des pleines lunes et des nouvelles lunes, — temps des plus hautes marées, — la mer, au lieu d'employer à monter de cinq à six heures, comme à l'ordinaire, s'élève en une ou deux minutes de plus de quarante pieds de hauteur. « La pororoca s'annonce

par un bruit effrayant, qui s'entend d'une ou deux lieues de distance. A mesure que le flot approche, le bruit augmente, et bientôt on voit une lame d'eau de douze à quinze pieds de hauteur, puis une autre, puis une troisième et quelquefois une quatrième qui se suivent de très près et qui occupent toute la largeur du canal. Ces lames avancent avec une rapidité prodigieuse, en balayant tout ce qui se trouve sur leur passage. De grands espaces de terrain, des arbres énormes sont emportés. Partout où elle passe, rien ne peut résister à son impétuosité. Les embarcations n'ont un moyen de salut qu'en mouillant dans un endroit où il y a beaucoup de fond, et avec de longs câbles. »

Il y a peut-être 50,000 kilomètres navigables, tant sur le bras principal du fleuve que sur ses « furos » ou fausses rivières, sur ses « igarapés », ou bras latéraux — mot à mot : sentiers des canots, — et sur ses affluents.

On assure qu'il y a dans l'Amazone trois fois plus d'espèces de poissons que dans l'Atlantique. Ajoutons-y de traîtres caïmans, qui s'avancent vers vous avec l'apparence tranquille de troncs d'arbres flottant sur l'eau, des crocodiles et d'énormes tortues.

Les Indiens y pêchent de diverses manières ; ils y harponnent aussi le lamantin. « Le lamantin ou vache marine (*manatus americanus*) est un gros cétacé de 5 à 6 mètres de longueur. Son corps est oblong, pisciforme, dépourvu de membres postérieurs et terminé par une queue en nageoire, élargie en forme de pelle et horizontale ; sa tête, que l'on a comparée à celle du bœuf, est plus courte, et terminée par un museau charnu garni de poils raides. Les membres antérieurs sont disposés comme chez les autres cétacés en forme de nageoires, mais munis de quatre ongles rudimentaires, ce qui les a fait comparer à des mains, d'où leur nom espagnol de « manato ». Ils peuvent en effet se servir de ces membres comme de pattes pour ramper et porter leurs petits. Leurs mamelles sont arrondies et placées sur l'estomac, ce qui leur a fait donner par quelques auteurs les noms vulgaires de *femme marine* ou de *sirène*. Leur peau assez épaisse, grise, à peu près dépourvue de poils, est semblable à celle des pachydermes. Les lamantins vivent en famille, le mâle ne quitte jamais sa femelle ; il l'aime avec tendresse, la défend avec courage et l'aide à élever ses petits. Les petits ont la même tendresse pour leur mère ; aussi les pê-

cheurs, qui connaissent les mœurs de ces animaux, savent-ils mettre à profit l'affection qu'ils ont les uns pour les autres, et, autant qu'ils le peuvent, ils tâchent de harponner une femelle, bien sûrs qu'ils sont de s'emparer ensuite très facilement de son mâle et de ses petits. Montés sur leurs légers canots, les Indiens vont chercher les lamantins sur les plages peu profondes et herbeuses, autour des îles et vers l'embouchure des fleuves, que ces animaux remontent souvent à une assez grande distance, et ils les percent de leurs flèches empoisonnées.

« Les lamantins ne sont ni défiants, ni farouches ; on les voit s'approcher jusque contre les rives, lorsque la profondeur des eaux le leur permet, et élever la moitié du corps au-dessus des ondes pour atteindre et brouter les arbrisseaux du rivage. Pour allaiter son petit, la mère le prend avec une de ses nageoires et le presse sur son sein. Elle le suit avec la plus grande sollicitude, le guide, et ne l'abandonne que lorsqu'il est tout à fait adulte. Il en résulte qu'on la voit souvent suivie de deux petits ; mais elle n'en a produit qu'un à la fois. La chair du lamantin a la saveur de celle du veau ; sa graisse est également fort agréable au goût, et jouit de la propriété de se conserver longtemps sans altération (1). »

L'Amazone, ainsi que les fleuves, les lacs et les marais de la Guyane et du Brésil, est habité par l'anaconda, dont la taille dépasse celle du boa constrictor ; on en a vu qui mesuraient 10 et 11 mètres de longueur. Sa robe est brune, ornée de taches noires et rondes sur le dos. Quoique non venimeux, ce reptile n'en est pas moins un animal redoutable. Il passe la plus grande partie de son existence dans l'eau, tantôt nageant entre deux eaux comme une anguille, tantôt se reposant sur un banc de sable, et ne montrant que sa tête. D'autres fois il se chauffe au soleil sur le sable de la rive, ou, enroulant sa queue autour de quelque tronc penché sur le courant, il épie de ses yeux perçants tout ce qui nage dans les eaux, tout ce qui vole au-dessus ou ce qui vient s'abreuver sur ses bords. Lorsqu'il voit sa proie à sa portée, il se détend comme un ressort et s'enroule autour de sa victime. Pas un poisson, pas un oiseau, quelque rapide qu'il soit, n'est à l'abri de son atteinte !

(1) Pizzetta.

Il faut encore noter comme contribuant à donner sa physionomie aux régions de l'Amazone, les singes et les oiseaux suivants : oiseaux du Para, hoccas, coqs de roche, — c'est un bel oiseau de couleur orange, orné d'une crête de même couleur — le cigana, qui est gros comme une petite poule, d'un beau mauve violet, la tête ornée d'un panache, le tour du bec bleu de ciel, les yeux rouges laque ; les oiseaux mouches, etc.

Lucien Biart a vu, à la hauteur de Villabelle, quelques parties des rives du fleuve bien cultivées, « des bananiers à larges feuilles avec leurs régimes pendants et terminés par un tubercule du plus beau violet,

Fig. 128. — Oiseau-mouche.

des cocotiers, dans la noix desquels on trouve une liqueur blanche et douce comme du lait, et aussi des champs de maïs, des orangers, des cacaotiers ; de toutes parts des guirlandes de fleurs sauvages, de belles masses de verdure entremêlées avec les arbres à fruit. La nature vierge, s'unissant aux plantes cultivées, formait le plus magnifique spectacle. »

Mais bientôt ce « commencement de civilisation » s'arrêtait pour faire place aux forêts.

Sur les bords de la rivière des Amazones, croît l'hévéa, arbre gigantesque qui produit le caoutchouc. Tandis qu'on était loin de soupçonner que ce végétal fournirait un jour la matière d'une branche de commerce considérable, les Indiens avaient devancé en applications ingénieuses l'industrie des nations civilisées. Ils font avec le caoutchouc des bougies sans mèches qui donnent une lumière éclatante ; en mêlant la sève de l'hévéa avec la sève d'autres arbres produisant des gommés analogues, ils obtiennent des pâtes malléables qui servent à reproduire des sculptures.

Les Indiens font quelquefois entendre des menaces à l'adresse des blancs soupçonnés par eux de vouloir « violer le temple de leurs pères ». Quel temple ? la réponse est difficile à faire. D'après les traditions mystérieuses, il s'agirait du fameux temple du soleil, situé, à ce que l'on croit,

Fig. 129. — L'anaconda ou boa d'eau.

sur l'un des affluents de l'Amazone, mais dont tout Indien s'est gardé jusqu'à ce jour de désigner l'emplacement. Ce temple, construit sans doute par les Incas, s'il existe encore, doit contenir des richesses fabuleuses, car les Indiens « sabéistes », — toujours selon les mêmes traditions, — viendraient chaque année y verser des sacs de poudre d'or, comme offrande à l'astre-roi. A plusieurs reprises des voyageurs ont tenté de se mettre en route en formant le projet de découvrir ce sanctuaire vénéré des Indiens. Mais jusqu'à présent aucun résultat ne permet d'affirmer l'existence du temple du soleil ou de détruire la légende qui s'est formée sur son existence.

Les voyageurs qui ont parcouru la fertile vallée de l'Amazone s'extasiaient tous sur sa merveilleuse magnificence. Et l'on peut dire que le cours de ce fleuve immense n'est que vaguement exploré. Cependant chaque jour s'affirme davantage la possibilité d'établir, par l'Amazone et son gigantesque réseau d'affluents, navigables en amont presque jusqu'au pied des Cordillères, un système régulier de communications entre les deux Océans, qui éviterait au commerce la longue et périlleuse circumnavigation du cap Horn. Il suffirait pour cela d'ouvrir un canal à travers l'arête des Cordillères, qui dans la partie méridionale du Pérou et du Chili n'est en quelque sorte que la falaise de l'Océan Pacifique, et d'exécuter de la sorte pour l'Amérique du Sud, un travail analogue à ce que doit être pour l'Amérique centrale le fameux canal de Panama.

Passons au Parana.

C'est un fleuve superbe, dont les eaux coulent entre des rives un peu basses, mais très vertes, éloignées l'une de l'autre de plusieurs kilomètres. Son lit supérieur et son lit moyen sont coupés de rapides et de cataractes. Le Salto Grande de Maracayu, tout à la fois rapide et cascade, épouvante par le tourbillon et le fracas de sa chute. Qu'on imagine un fleuve de plus d'une lieue de largeur changeant tout à coup de niveau et resserré dans un lit d'une soixantaine de mètres ; ses eaux tombent à flots brisés, en écume, en pluie dans une gorge que les Indiens désignent comme l'entrée de leur monde infernal. Dans son cours inférieur, au sein des plaines argentines et paraguayennes, le Parana donne accès aux plus grands vaisseaux. Accru du rio Paraguay,

bordé de forêts ou de prairies, il se rencontre avec l'Uruguay dans l'estuaire de la Plata, terme de sa course.

L'Orénoque appartient dans tout son parcours au Vénézuéla. Sa source, que nul Européen n'a visitée encore, est située dans la Sierra Parimé. Le volume de ses eaux est considérable, accru dans son cours par le tribut des rios des terres chaudes de l'État vénézuélien qui se déroulent dans les llanos, et de diverses rivières nées dans les régions tempérées des monts de la Guyane.

Ce grand fleuve traverse successivement un plateau, brise diverses chaînes de montagnes et forme une suite de cataractes, ces fameux « *raudales* » de Maypures et d'Atures, gradins de rios, de courants rapides, de petites chutes. L'Orénoque entre enfin dans le bas pays où il coule lentement entre les llanos de sa rive gauche et les forêts de sa rive droite, argileux, blanchâtre, encombré de hauts-fonds, d'îles d'alluvions et de joncs que hantent les caïmans et les tortues. Il arrive ainsi jusqu'au delta qu'il forme vers la mer. A Angostura, ou Ciudad Bolivar, où ce fleuve est resserré dans un étroit chenal, il n'a pas moins de cinq mille mètres de large. Un peu au-dessous, il reprend son développement. Là, commence le delta ; le fleuve se déverse dans l'Atlantique par dix-sept embouchures, dont la principale, la « *Boca del Navios* », qui est celle que prennent les grands navires, a de seize à trente-cinq kilomètres de large.

Et maintenant, après les montagnes, les déserts et les grands fleuves de l'Amérique du Sud, les habitants.

XI.

Essai de classement des tribus indiennes de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud. — Mayas. — Famille Antisienne. — Famille Péruvienne. — Araucans. — Indiens des Pampas. — Chiquitos. — Population moxos. — Guaranis et Botocudos. — Peuplades du bassin de l'Orénoque et de l'Équateur. — Traits physiques. — Caractères. — La nudité et le vêtement. — Ornaments. — Armes. — Le curare. — Habitations. — Nourriture. — Chasse et pêche. — Les tortues. — Industries. — Extrême diversité de langues, d'idées religieuses, de mœurs et d'usages. — Les anthropophages et le docteur Crevaux.

Ce serait une bien rude tâche que de vouloir consacrer une monographie, ne fût-elle que de quelques lignes, à chacune des innombrables tribus de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud. C'est par plusieurs centaines que l'on compte les tribus du Brésil, et dans les autres États on en a aussi relevé un très grand nombre. Mais c'est ici ou jamais le cas de savoir se borner...

Nous allons pourtant essayer d'un classement par grandes familles, d'après les traits physiques ou la langue; nous parviendrons peut-être ainsi à mettre quelque ordre dans le tableau de ces peuples sauvages, répandus sur de si vastes territoires; mais quant aux us et coutumes, ils diffèrent tellement d'une tribu à l'autre qu'on dirait que pour mieux conserver son autonomie propre chaque tribu a décidé de faire en toutes choses le contraire des tribus voisines ou rivales. — Nous aurons la même observation à faire quand nous parlerons de l'Afrique.

Aux traits physiques que nous avons déjà indiqués comme se rapportant à toute la race indienne, il y a quelques particularités qu'on pourrait appeler « régionales ». Nous les noterons au passage.

Dans l'Amérique centrale nous avons surtout à nous occuper du Yucatan qui est une terre du Mexique encore inconnue. Là, les Mayas dominent, leur langue aussi; les autres Indiens de cette partie du continent parlent le « lenca » (dans le Honduras) et les idiomes aztèques,

qui ont pour type le « nahuatl », idiome mexicain proprement dit ; enfin l'« otomi ».

Les régions chaudes et humides du versant oriental des Andes, de la Bolivie et du Pérou appartiennent à la famille antisienne, qui compte plus de soixante peuplades distinctes, parmi lesquelles nous ne nommerons que les Yuracarès, les Mocéténès, les Tacanas, les Maropas, et les Apolistas.

Une autre famille, la famille péruvienne, composée des Quichuas ou Incas, des Aymaras, des Atacamas et des Changos, occupe en partie le Pérou, la Bolivie et la république Argentine. C'est dans le sud du Pérou et dans une petite partie de la Bolivie que se trouve le pays des Quichuas. Les Aymaras sont cantonnés non loin du lac Titicaca.

Dans ces deux familles importantes, on reconnaît l'Indien de la côte du Pacifique, à son masque rond, sans front, à son nez aplati, à sa bouche lippue, à ses yeux étroits, inclinés de droite à gauche, et bridés par les coins, comme ceux des Chinois et des races mongoles.

Fig. 130. — Femme Tleuanas du Pérou.

Le type quichua diffère sensiblement du précédent. Le visage est ovale, avec un front fuyant, les pommettes saillantes, le nez très aquilin, en bec d'aigle, le menton saillant et arrondi, les yeux obliques, mais bien fendus, la chevelure noire, abondante et lisse. « Du croisement de ces deux races de la côte et de la Sierra, dit M. Mareoy, il est résulté avec le temps bon nombre d'hybrides, dont une laideur hébétée est le trait distinctif. »

Au sud du Chili et incorporés à cette république, se trouvent les Araucans. C'est sur eux, on se le rappelle, que tenta de régner, sous le nom d'Orélie I^{er}, un avocat de Périgueux, mort il y a quelques années.

Nous mettons à part les Patagons et les Fuégiens.

Dans les Pampas, il y a plus de trente mille Indiens, encore tous sauvages. On les divise en une dizaine de nations parmi lesquelles les Tobas, les Puelehes, les Mantaguayos, sont les plus connues.

Les Chiquitos occupent la contrée située au nord des Pampas. Ils sont divisés en onze nations.

Les populations moxos, — ainsi désignées d'après le nom de la plus considérable d'entre elles, sont établies au nord-ouest des Chiquitos. Parmi elles, les Canichanas, encore très redoutés aujourd'hui, sacrifiaient jadis leurs prisonniers et les mangeaient.

La race des Guaranis ou Caraïbes comprend les Guaranis et les Botocudos. Elle est répandue dans presque tout le Brésil et s'étend jusqu'aux Andes. Elle domine aussi dans le Paraguay, les Guyanes et jusqu'à la mer des Antilles, dont elle occupait les petites îles à l'époque de la découverte de l'Amérique. Les Botocudos, au nombre de quatre mille, absolument sauvages, sont enlavés au milieu des Guaranis.

Enfin, il y a encore les peuplades de l'Orénoque et celles de l'Équateur (les Orejones, — Ceotos et Anguteros, — les Mayorunas, etc.), qui se divisent en plus de cent cinquante tribus, parlant toutes des langues différentes.

Notons ici que le Brésil contient environ un million d'Indiens vivant à l'état sauvage ; ce sont des « Indios Bravos » ou plus précisément les « Indios do matto », ce qui veut dire Indiens des bois. Les dénombremens relèvent en outre 400,000 Indiens soumis.

Et maintenant, sans plus tenir compte d'aucun classement et en ne

nous occupant pas davantage de la prééminence des tribus selon l'importance de leur population, qu'on nous permette de présenter quelques particularités intéressantes touchant ces peuples si rebelles à la civilisation.

Parmi ces Indiens, il y en a de grands, d'une taille bien prise, comme les Tobas du Grand-Chaco, — ce sont les Indiens qui ont massacré la mission Crevaux. — Il y en a d'une puissante beauté de formes, comme les Orejones de l'Équateur, — tous laids du reste; — il y en a même de bien faits, dont le corps robuste et élancé rappelle le corps de l'Européen, et dont la peau est peu colorée : tels sont les Antisiens des Andes du Pérou et de la Bolivie, et les Yuracarès (hommes blancs). Les Araucans sont trapus avec de larges épaules, une poitrine bombée. A l'extrémité de l'échelle, pour la taille, se trouvent les Changos.

Quant à la couleur de la peau, elle est parfois très foncée, comme chez les sauvages des Pampas, dont le teint est brun-olivâtre. Les Indiens de l'Amérique équinoxiale sont d'un rouge noir. Les Ticunas rappellent le vieil acajou. Chez les Tacanas et les Mocéténès, on rencontre souvent des individus qui présentent sur le visage et sur tout le corps des taches blanches sur leur peau bistrée. Nous venons de dire que la peau des Antisiens est faiblement colorée.

Les Yaguas, aux cheveux ras, à l'air ouvert, bien proportionnés, ne font pas trop de honte à la forme humaine. Mais que dire des Omaguas qui ont une tête en forme de mitre, et de véritables yeux de porc?

Les plus laids de tous ces Indiens, ce sont peut-être les Orejones, avec leurs faces rondes, bossuées d'un gros naseau, leur bouche aux épaisses lèvres qui va littéralement de l'une à l'autre oreille. Et quelles oreilles! Démesurément allongées par la nature et « l'art », leur lobe pend jusqu'à l'épaule.

Cependant, en fait de laideur, on pourrait peut-être établir un concours entre ces derniers et les Mayorunas anthropophages de la mission de Pevas, sur la rive droite de l'Amazone, et dont on peut dresser ainsi qu'il suit le signalement : tête rasée et sur le sinciput une touffe de cheveux épanouie en cœur d'artichaut, des hiéroglyphes tracés à l'encre noire sur le visage, aux ailes du nez et à la lèvre inférieure des pièces d'argent, enfin de chaque côté du menton une forte épine garnie de plumes à sa base.

Parmi les Indiens, les femmes ne sont pas toujours la plus belle moitié du genre humain. Qu'on se figure comme prototype du genre une créature à la peau bistrée, haute de 1 mètre 35 centimètres, ayant des cheveux dont la rudesse rappelle le crin d'une brosse, — ces cheveux d'un noir mat avec des reflets fauves, coupés carrément à la hauteur de l'œil, — rarement assez vêtues pour couvrir leurs grosses formes matelassées de graisse. Parfois à l'abdomen ballonné s'unissent des membres grêles. Chez les femmes Tobas et chez d'autres Indiennes qui prennent de l'âge, le sein s'allonge au point de permettre aux mères d'allaiter leurs enfants en les portant sur le dos.

Et malgré tout cela, le plus souvent, des mains et des pieds à faire envie aux dames d'Europe; mais les Indiennes sont astreintes à de trop rudes travaux pour que cette seule distinction de leur race ne s'altère pas promptement chez elles.

Les Indiens, si peu favorisés sous le rapport de la beauté, trouvent encore le moyen de s'enlaidir. Les uns s'arrachent les sourcils, les cils, les rares poils de barbe dont ils sont gratifiés : dans plusieurs tribus les hommes, aussi bien que les femmes, considèrent comme une grande beauté l'absence des sourcils, et ils vont jusqu'à employer des plantes corrosives pour faire tomber les cils. Certains d'entre eux se peignent le visage de rouge et de noir, ou se font sur la poitrine et les bras des rayures capricieuses, des dessins d'un beau rouge safran avec le suc de l'achioté, ou d'un bleu sombre avec de faux indigos.

Les Conibos se teignent les gencives en noir avec l'herbe yanamucu. Les Araucaniennes se peignent les ongles en rouge.

Au Pérou, les Chontaquiros se balafrent le visage de deux rangées de grecques noires allant des tempes à la bouche; — cela ressemble à des favoris; les mêmes Indiens aiment à se peindre jusqu'aux genoux de superbes bottes. Le fruit du genipa leur fournit une abondante teinture noire. Leurs femmes s'en barbouillent les joues, le tour des yeux et la gorge, et simulent aussi à leurs mains des gants et à leurs pieds des brodequins. Les Conibos ont de semblables vanités; à l'imitation de leurs voisins, ils sont largement fournis de bottes à l'aide du même procédé économique, de mitaines et d'autres superfluités.

Les Mondurucus du Brésil, hommes et femmes, se tracent sur la

poitrine et les épaules les mailles d'un filet; un portrait de femme dessiné par le peintre Biart montre sur le visage d'une dame mondurucu, outre divers agréments dus au pinceau, une ligne rouge qui, allant d'un œil à l'autre en franchissant le nez, va se perdre au dessus des oreilles absolument comme les branches d'une paire de lunettes. Les yeux des petites-maîtresses, cerclés de rouge avec du rocou, sont d'une distinction incontestable.

Enfin parmi les Indiens du nord des Pampas, on est étonné de rencontrer le tatouage tel qu'il est pratiqué par les sauvages de l'Océanie; on le trouve aussi chez les Lenguas du Paraguay, où les femmes se tatouent d'une manière indélébile dès l'âge où elles songent à plaire. Ce tatouage consiste en quatre raies bleues et parallèles tombant du haut du front sur le nez, et en anneaux sur les côtés du front, sur les joues et le menton.

Les Botocudos du Brésil ont conservé la coutume, très répandue jadis, de se percer la lèvre inférieure et les oreilles pour y introduire des rondelles de bois appelées à devenir des ornements. Ces malheureux se rendent hideux à plaisir. Cependant ici l'utile se joint à l'agréable : *utile dulci* : ils se servent du morcean de bois de la lèvre comme d'une assiette et découpent dessus des morceaux de viande qu'il n'y a plus qu'à pousser un peu dans la bouche.

Les Marahuas du Javari, très agréablement peinturlurés, remplacent les moustaches et la barbe absentes par des épines de palmier de six pouces de long, ou de mimosa, fichées dans les lèvres et le menton, troués à cet effet comme une écumoire.

Chez les Lenguas, les hommes et les femmes ont les oreilles percées de bonne heure. En y passant un morceau de bois, dont on augmente sans cesse le volume, on parvient, à l'âge où partout naît l'ambition, à constater que le lobule de l'oreille peut recevoir un rondin d'une respectable grosseur. Vers l'Équateur, les Ccotos et les Anguteros percent aussi leurs oreilles et parviennent à y enchâsser des rondelles en bois de cécropia d'un volume phénoménal. Ajoutons comme singularité, que les Indiens « Charbonniers » du désert de sable qu'on nomme la Pampilla, ainsi que des Indiens de plusieurs autres tribus, reçoivent un aspect étrange de leur forte chevelure nouée derrière la tête en

queue de cheval. Les Yuracarès attachent leur couteau à leurs cheveux, par derrière.

Si l'on passe au caractère, il est impossible de généraliser. Il y a des Indiens d'une humeur douce, comme les Quichuas, lesquels vont jusqu'à l'apathie et à la mélancolie ; il y en a d'efféminés, comme les Mocéténès ; il y en a d'affables et d'hospitaliers, comme les Changos. Les Antis sont bons, humbles et serviables. Au Brésil, les Mondurucus ont paru de « braves gens » à Lucien Biart, et leur bonhomie, disait-il, le réconciliait avec la race indienne.

On rencontre des populations qui se font remarquer par leur vivacité, leur loquacité, comme les Chontaquiros du Pérou ; d'autres au contraire se montrent taciturnes, comme les Yuracarès. Les Indiens qui se nourrissent de tortues, comme les Conibos, semblent plongés dans une sorte de torpeur : la lenteur de leur esprit obtus, leur jovialité un peu niaise, sont écrites dans leurs yeux vagues, sur leurs joues massives. Il y a des Indiens hautains ; il y en a de hardis, d'entrepreneurs ; on a pu noter l'arrogance des Tacanas, la rudesse et l'indiscipline des Chontaquiros. Les Muras de l'Amazonie sont voleurs, n'ont aucune parole et professent une invincible antipathie pour les hommes qui n'appartiennent pas à la race rouge. Dans un concours de vertus « attardées », — on fait bien des courses de lenteur au vélocipède ! — une médaille pour la malpropreté individuelle pourrait être offerte aux Lenguas du Paraguay.

Mais le trait qui domine assurément parmi les populations encore insoumises de l'Amérique du Sud, c'est la cruauté, l'humeur belliqueuse et farouche. Les riverains du Caquéta, et des affluents du Napo, les Indiens nomades de la Pampa, et bien d'autres sont toujours dispos pour le pillage, l'incendie, le meurtre et le rapt.

Enfin il existe encore parmi les Indiens des anthropophages. Les Miranhas sont considérés comme tels par les tribus voisines, — qui peut-être les calomnient. Nous ne conseillerions à aucune personne dodue et bien en chair d'aller vérifier la chose.

Au dire des habitants du bassin de l'Amazonie, les Ccotos de la rive droite du Napo et les Anguteros, qui habitent les forêts situées sur la gauche de ce cours d'eau, sont voleurs, assassins et anthropophages.

« Ces deux castes, nous apprend M. Marcoy, ne hantent guère, durant le jour, les plages du Napo, par frayeur des trafiquants de salsepareille. Mais ils se dédommagent de cette contrainte en y venant la nuit, et malheur à l'imprudent voyageur qu'ils trouvent endormi sous sa moustiquaire ! Ils s'en approchent sans bruit, soulèvent les plis de la toile et percent le dormeur de leur lance emmanchée d'un bambou

Fig. 131. — Indiens anthropophages.

tranchant et effilé, large de six pouces. Le mangent-ils ensuite ? — Tout le monde l'assure, mais nous n'osons pas l'affirmer. »

Une autre tribu importante se signale de temps en temps par sa férocité : la dernière fois que les Tobas du Pilcomayo ont fait parler d'eux, c'est lorsqu'ils ont massacré le docteur Crevaux et le personnel de la mission que ce savant voyageur dirigeait, — sauf le Français Ernest Haurat et l'Argentin Carmelo Blanco qui purent d'abord se sauver à la nage, mais demeurèrent prisonniers. « Les Tobas, dit le docteur Demersay, dans son *Histoire du Paraguay*, fiers, jaloux de leur liberté, ont de tout temps montré des dispositions hostiles aux créoles et n'ont cessé d'inquiéter leurs établissements, tantôt en les attaquant à force ouverte,

tantôt en pillant leurs troupeaux. Les villes de Corrientes et de Santa-Fé, cette dernière surtout, eurent beaucoup à souffrir de leurs déprédations. Les Santafécinos, aidés par les gouverneurs des provinces voisines, ont à plusieurs reprises dirigé contre leurs ennemis implacables de coûteuses et sanglantes expéditions. Cette lutte entre la barbarie et la civilisation continue de nos jours plus ardente que jamais. Un voyageur raconte que les Indiens ont fait sur les rives du Salado, du mois d'avril 1854 au mois d'août 1855, six invasions qui ont coûté à la province de Santiago cent treize habitants emmenés comme captifs ou assassinés sur place. Nulle sécurité pour les habitations éparses, ni même pour les villes. Ces hordes pillardes, qui savent doubler les forces et la vitesse du cheval, traversent comme une avalanche d'immenses déserts, et tombent tout d'un coup sur de pauvres familles, presque folles de frayeur et sans défense. Qu'on suppose ces Indiens pourvus quelque jour d'armes à feu, et ils viendront impunis asseoir leurs tentes sur les ruines des cités. » Et le docteur Demersay ajoute avec une profonde conviction : « En attendant que le croisement des races les fasse entrer, modifiés et adoucis, dans la grande famille humaine, l'imminence du péril oblige à des mesures énergiques d'extermination... »

En somme les Indiens de l'Amérique du Sud non soumis, — los Indios bravos, — laissent encore énormément à désirer. Quant aux Indiens « civilisés », les mazos, ils ne présentent pas en général un spectacle bien encourageant : leur paresse, leur ivrognerie, leurs vices sont loin de donner une idée brillante de l'avenir réservé aux autres : on dirait que ces malheureuses races ne sont aptes à prendre de la civilisation que ses mauvais côtés.

Parmi ces Indiens sauvages, un grand nombre de tribus vivent à l'état de nudité; et pourtant, dans certaines régions humides les moustiques leur font une guerre d'extermination. Quelquefois une ficelle autour des reins compose tout le costume, ou encore quelque ornement superflu fait oublier les parties absentes du vêtement : les Mayorunas couvrent leurs narines de pièces d'argent et leur menton de plumes de perroquet : voilà tout! Ailleurs, on voit des brassards enjolivés de plumes, des bandes de coton tissé au-dessus des chevilles des pieds : c'est encore peu de chose...

Dans l'Amérique équinoxiale la nudité des femmes est absolue, sauf les jours de réjouissance, ou lorsque les tribus se déclarent respectivement la guerre. Alors hommes et femmes portent une ceinture, des bretelles de coton ; des colliers de verroterie, de peaux de serpent, de graines, de fruits, ou encore de dents de caïman, de jaguar, d'ours, de puma, de singe ; des pendeloques d'or et d'argent aux oreilles ; une couronne de plumes sur la tête.

Un voyageur, M. Ed. André, dit que dans ces grandes circonstances, les narines et la lèvre supérieure des femmes « sont trouées pour supporter de petites baguettes couvertes de fines plumes de colibri ; leurs oreilles sont ornées de la même manière ou de morceaux d'or, et leur lèvre inférieure est percée de trous d'où plusieurs épines font saillie au dehors ». Qui s'y frotte s'y pique !

Quant aux Indiens qui montrent quelque souci de se vêtir, — il en est peu qui soient aussi complètement habillés que le sont les femmes des Yuncas du Pérou, — les uns se bornent à s'attacher une pièce d'étoffe ou une peau autour des hanches et à se couvrir les épaules de la dépouille des animaux des forêts.

Les Indiens Mocoas ont pour se couvrir un morceau d'étoffe grossière, sorte de droguet fabriqué dans la république de l'Équateur et large d'un mètre, sur deux de long. Une fente médiane permet de passer la tête, et les deux moitiés qui retombent sont attachées à la ceinture par une autre bande d'étoffe ou de cuir.

Le sac qui sert de tunique aux Chontaquiros du Pérou a un capuchon.

Fig. 132. — Quipu, outil des Indiennes.

Fig. 133. — Jeune femme Yucas, du Pérou.

Les femmes de ces derniers portent quelquefois des jupons faits d'une sorte de joncs, ou une simple bande de coton tissé large d'un pied, teinte en brun, qui ceint leurs flancs et tombe jusqu'à mi-cuisses. Le sac des Chontaquiros a été aussi adopté par les Conibos qui l'ornent de grecques, de lozanges et d'autres dessins tracés au pinceau et imitant une broderie.

Notons encore à l'actif de certaines tribus industrieuses une blouse sans manches faite d'écorce de mûrier et de *ficus*, sur laquelle on imprime des dessins au moyen de planches de bois gravées.

Les Conibos du Pérou, qui vont une fois par an faire quelques échanges dans les Missions, ont rapporté de leurs visites en pays chrétien l'usage des chapeaux de paille. « Ces couvre-chefs pointus de formes, assez larges d'ailes et un peu retroussés en toit de pagode, dit M. Marcoy, sont fabriqués par eux avec des folioles de palmier. Quelquefois le tissu en est si lâche, que le soleil, en passant au travers, dessine sur le visage de celui qui le porte un damier lumineux. »

Dans leurs visites aux villes et aux villages où ils trouvent d'autres Indiens « civilisés », les indigènes essayent de se procurer une chemise et un pantalon qu'ils revêtent aux

premières maisons de l'endroit. A défaut de ces pièces de vêtement, s'il est trop difficile de les avoir, l'Indien s'avance bravement dans le costume primitif de sa tribu, suivi de sa femme, aussi peu vêtue que lui, portant le nouveau-né suspendu au cou dans un lambeau quelconque.

Les Araucans sont plus avancés sous le rapport du costume. Ils portent des blouses de couleur, des jaquettes, quelquefois des pantalons. Les souliers et les bottes sont rares, mais non les guêtres. Ils se coiffent de tous les rebuts de la civilisation : vieux chapeaux tromblons, casquettes démodées, shakos d'officiers font concurrence chez eux au simple mouchoir de couleur roulé en corde autour de la tête.

Le chapitre des ornements est mieux rempli. Pour l'Indienne, un collier ou un bracelet a plus d'attrait qu'une paire de bas et de jarrettières. Que dire alors des hommes, bien plus vains de toutes sortes de colifichets ! Ils ont des colliers à trois rangs faits de dents de singe, des bracelets agrémentés d'une frange de crins noirs ou de piquants de hérisson, des pièces d'argent monnayé aplaties de manière à tripler leur circonférence, sorte de patène que l'on suspend à la cloison des narines ; ils se plantent dans les cheveux des plumes tirées de l'aile des perroquets ; ils ont des houppes qui tombent sur le dos ou forment des épaulettes, composées de graines de cédrèle et de styrax, de peaux d'oiseaux aux plumages brillants, tels que le cacique à tête d'or, le coq de roche, les becs fins aux vives couleurs, le tangara septicolore ; pour ces houppes on enfle aussi des becs de toucan, des ongles de tapir...

Les femmes ont une préférence pour les perles de verre et ornent aussi leurs colliers de petites coquilles. Les Indiens du Chili ont des boucles d'oreilles d'argent ou d'un métal quelconque ayant la forme d'un croissant et d'une dimension énorme. Au Pérou, les élégantes « sauvagesses » portent suspendues à leurs colliers des pièces d'argent aux armes de la République ou de simples sous de cuivre à l'effigie de l'empereur du Brésil, à demi effacée sous le frottement qui fait reluire ces pièces de monnaies.

Chez les Araucaniens les femmes attachent à leurs cheveux tressés des rangs de dés de cuivre suspendus comme de petites clochettes.

Souvent, tandis que l'homme passe son temps à s'ajuster, — car chez les Indiens la coquetterie est l'apanage du sexe fort, — la femme vaque

aux travaux les plus pénibles ; elle charrie le bois et l'eau, prépare les aliments et les boissons fermentées, suit son maître en portant sur ses reins ployés le produit de la chasse ou de la pêche, les avirons ou la pagaie ; le soin des chevaux dans la région où les Indiens en possèdent est confié aux femmes ; ce sont elles qui sellent et dessellent les montures ; si par hasard il y a quelque culture dans le pays, ce sont encore les femmes qui bêchent, qui sarclent, qui récoltent les racines et les fruits.

Passons aux armes avec lesquelles les Indiens savent encore se rendre redoutables. En voici l'énumération rapide : l'arc, les flèches, la lance de guerre, presque toujours empoisonnée chez les naturels de l'Amazone (Ticunas, Orejones, Miranhas) ; ces lances sont incisées de manière à se rompre et à rester dans la plaie. D'autres fois, c'est plus simplement un bambou de cinq à six mètres de long au bout duquel se trouve fixé un morceau de fer tranchant. Le bambou est recouvert tout entier d'un cuir en lanière qui lui donne beaucoup de force. Quand le cavalier indien est en vue de l'ennemi, s'il se sent assez fort pour l'attaquer, il s'élance à fond de train, le corps baissé au niveau de l'encolure de son cheval, se dérobant ainsi à ses coups ; s'il arrive à le toucher avec son arme, il le blesse et le démonte.

Il y a aussi la fronde, le bâton court employé par les Messayas, fendu à l'une de ses extrémités et qui sert comme une fronde à lancer des pierres ; les boules de pierre (les « bolas » ou le « laki ») des Indiens de la Pampa et du Chili : c'est une arme composée de plusieurs boules recouvertes de cuir attachées chacune à l'extrémité d'une courroie tressée ou simple, dont les bouts, d'un mètre environ de longueur, viennent tous se réunir à une autre courroie. Lancé avec force, d'une assez grande distance, cet engin est capable soit d'arrêter les mouvements d'un cheval ou d'un combattant à pied en s'enchevêtrant dans les jambes, soit de produire des blessures graves, des fractures surtout, au moyen des boules qui y sont attachées. Enfin les Indiens ont encore la massue tranchante dans beaucoup de tribus.

On peut ajouter à toutes ces armes la sarbacane, utilisée seulement dans certaines chasses : la chasse aux singes et aux oiseaux. C'est une arme mortelle, grâce à l'emploi du curare pour la pointe des petites flèches lancées au moyen de ce roseau creux et qui sont fines comme des

aiguilles à tricoter. Cette pointe demeure brisée dans la blessure de l'animal. « L'oiseau atteint d'une de ces flèches, quelque imperceptible d'ailleurs que soit la piqure, dit M. Marcoy, se raidit sur ses pattes, hérisse ses plumes, vacille et tombe au bout de deux minutes. Les singes ont une agonie de sept à huit minutes. Les grands rongeurs, les peccaris, qui ne tombent qu'après douze ou quinze minutes, ont le temps de s'enfuir et d'aller mourir dans quelque fourré. »

Les boucliers sont d'un usage moins général qu'autrefois. Les Araucans possèdent des cottes de mailles en cuir.

Les Indiens de l'Orénoque et de l'Amazone se servent du curare pour empoisonner leurs armes, — même les armes de chasse, comme on vient de le voir pour la sarbacane.

Sur les bords du rio Madeïra, l'un des affluents de l'Amazone, Lucien Biart a été renseigné sur la curieuse préparation de ce poison mystérieux. Il se trouvait chez les Indiens Mondurucus. « On avait fait peu de jours auparavant la provision de curare (curarayai) ; j'étais arrivé trop tard, dit le peintre touriste. L'ami João me fit présent d'une petite « panella » remplie à moitié de ce poison, et me raconta comment on le prépare. Dans toutes les cérémonies, les vieilles femmes jouent le premier rôle. J'ignore si c'est pour leur faire hon-

Fig. 134. — Armes antiques du Párou.

neur... Ici, elles étaient chargées du soin de fabriquer le curare ; leur vie était condamnée ; elles devaient mourir. Un jour toute la tribu s'assemble ; on entasse autour du foyer des amas de branches et de feuilles sèches ; une vieille ou deux, ou trois, doivent allumer le feu et l'entretenir pendant trois jours.

« Deux perches liées ensemble par le haut sont fichées en terre, et du sommet pend, accrochée à de fortes lianes, une grande panella. Quelques hommes, séparés en deux troupes, vont couper dans la forêt la liane vénéneuse dont le curare est en partie composé, indépendamment de certains ingrédients que je ne pus connaître, et remplir à la rivière des vases qu'ils apportent solennellement ainsi que les lianes. Ils déposent ces choses dans un cercle que les victimes ne doivent plus quitter tant que durera la fabrication. Ils se jettent tous à terre en chantant à voix basse :

« Ainsi tomberont ceux qui seront frappés par nos flèches. »

« Et chacun va prendre sa place dans le cercle formé le premier jour par les membres de la tribu, assez près du lieu où déjà les vieilles femmes ont jeté dans la panella l'eau, les lianes et les objets inconnus dont João ne put ou ne voulut pas me dire le nom.

« Le second jour le feu est plus considérable ; les exhalaisons qui s'échappent de la panella ont fait agrandir le cercle ; quand vient le troisième jour, c'est un véritable brasier.

« Vers le soir le feu s'éteint peu à peu, les fumées vénéneuses se dissipent, l'ouvrage a réussi, le poison est bon et les vieilles femmes sont mortes. Chacun apporte son vase et prend une petite part qu'il emporte dans sa case. Le curare en refroidissant devient dur et consistant. Pour s'en servir, les Indiens le chauffent doucement, et quand il est un peu ramolli ils y trempent le bout de leurs flèches. »

Généralement, les hommes fabriquent eux-mêmes leurs armes. Ce sont eux qui creusent les troncs d'arbres, ou construisent des pirogues, qui font des bancs et autres menus meubles.

Certaines femmes indiennes sont assez industrieuses. Chez les Conibos, elles dressent avec beaucoup d'habileté des poteries fort élégantes au moyen de rouleaux de glaise posés les uns sur les autres ; elles cuisent, peignent et vernissent elles-mêmes ces poteries. Il y a des tribus de Peaux Rouges où les femmes savent filer et tisser le

coton, et, chez les Indiens pasteurs, la laine. D'autres connaissent l'art de teindre de riches couleurs tirées du suc des plantes des forêts, les tissus, ainsi que les peaux qui servent de couvertures. Il y en a aussi qui réussissent à tresser de fort jolies nattes.

Au Brésil, avec quatre épines de mimosa qui leur servent d'aiguilles, les Indiennes façonnent de charmants hamacs bariolés, très recherchés par les amateurs du Para.

Il nous faut dire quelques mots des habitations des Indiens de l'Amérique du Sud; sans cela on ne connaîtrait ces peuples que bien imparfaitement.

Les uns se cachent prudemment dans les montagnes, sur les bords des ravins; d'autres habitent au plus épais des bois de vastes cabanes construites avec des troncs d'arbres et des feuilles de palmiers.

Dans certaines tribus, on change souvent de place; la maison n'est pas difficile à transporter: quatre pieux fichés en terre sur lesquels sont étalées des nattes de paille, ou, dans les régions avoisinant la mer, des peaux de loups marins et des algues.

Les Chiquitos, qui sont chrétiens, et quelques tribus de la même famille construisent des villages: une rue bordée de cabanes plantées çà et là suivant le caprice du propriétaire.

Les Indiens des Pampas vivent sous des tentes de peaux d'animaux faciles à déplacer. Parmi ces derniers, quelques-uns, moins nomades, construisent des cabanes couvertes de paille.

C'est sur les hautes berges qui profilent la rive gauche de l'Ucayali, — lequel n'est autre chose que le haut Amazone, — que les Conibos ont édifié leurs demeures, vastes hangars ouverts à tous les vents et couverts d'un toit de palmes élégamment entrelacées.

De même, les Chontaquiros ont des habitations assez vastes, se composant d'un espace circonscrit par des perches qui supportent une toiture au faite obtus et aux pentes convexes.

Les Antis édifient leurs demeures dans des gorges aboutissant à la « grande rivière », et par surcroît de précaution, ils masquent leurs huttes d'un rideau d'arbustes et de lianes pour échapper au pillage des autres sauvages en partie de chasse ou de pêche. Ces huttes, ovales avec une toiture de chaume ou de roseaux nattés, n'ont qu'une porte très basse.

Enfin si l'on en croyait certaines informations recueillies par le docteur Crevaux, il existerait vers les sources du Trombette, des Indiens qui se retirent la nuit dans des étangs entourés de palissades où ils dorment le corps plongé dans l'eau, — de véritables amphibies!

Les ustensiles de ménage qui se trouvent dans ces demeures primitives sont souvent empruntés aux dépouilles des animaux; ce sont des cuillers faites de la valve d'une moule ou du crâne d'un singe, des râpes à manioc fournies par la langue osseuse du *maïus osteoglossum*, des peignes et des démêloirs tirés de la nageoire dorsale de certains poissons.

Comment ces sauvages parviennent-ils à soutenir leur existence? On s'en doute bien : c'est par la chasse et la pêche; quelques-uns cultivent un peu la terre; la disette qui les atteint si souvent leur a enseigné, un peu tard, les avantages de l'agriculture, et les a décidés, comme début, à y consacrer leurs femmes. Ils vont jusqu'à ensemercer quelques carrés de blé, d'orge et de lin. Quant à ce lin, un Indien des Pampas s'étonnait, en parlant à un officier argentin, qu'il ignorât que la graine de lin, accommodée en bouillie, était un aliment des plus délicats...

Il y a des tribus dans les Andes qui, étant préservées du pillage grâce à leur isolement, sont parvenues à s'assurer par la culture des terres une vie paisible et un bien-être relatif.

Les Araucaniens ont de nombreux troupeaux; ils possèdent des vaches et des moutons; mais la chair de cheval est leur aliment de prédilection.

Les Roucouyennes font entrer dans leur alimentation, mais en petite quantité, la terre glaise réduite en poudre; les Miranhas se nourrissent au besoin, — et c'est assez souvent, — d'écorces d'arbres. Ces Indiens fabriquent de grands filets avec des folioles de palmier. Grâce à ces filets, ils barrent un cours d'eau ou le goulet d'un lac et retiennent ainsi jusqu'au menu fretin. Certaines peuplades indiennes emploient les racines enivrantes pour prendre le poisson.

A défaut d'industrie, les Indiens sont doués de patience. Les Muras, qui habitent les rivages des îles de l'Amazone, demeurent de longues heures, assis ou debout sur des échafaudages dressés au-dessus de leurs canots, guettant, la flèche à la main et dans une immobilité parfaite, le gros poisson qui vient à fleur d'eau.

Les Indiens de l'Équateur qui mènent une vie errante sont très friands de tortues. Pendant la saison de la ponte, qui a lieu aux basses eaux, ils campent sur les plages, que les diverses tribus se partagent, et où ils se construisent des « ranchos » avec des pièces de bois et

Fig. 135. — Araucaniennes.

des feuilles de palmier. Lorsque les tortues font leur apparition, les Indiens se livrent à de véritables battues.

Mais que dire du goût en quelque sorte exclusif des Conibos du Pérou pour la tortue?

Voici, d'après M. Marcoy, comment ils font en grand cette chasse ou cette pêche : « Les forêts et les eaux offrent en vain à ces Indiens, dit-il, une nourriture aussi abondante que variée. » Le Conibo n'a faim que de tortue, et cette prédilection, poussée jusqu'à la manie, a fait

de lui le plus rude exterminateur de ces animaux. Entre le milieu d'août et le commencement de septembre, époque de la ponte des tortues de l'Ucayali, la neige, en cessant de tomber sur le sommet des Andes, a ralenti le cours du fleuve, baissé son niveau et mis à nu ses vastes plages de sable. L'étiage des eaux donne aux Conibos le signal de la pêche.

A un jour fixé, ils s'embarquent avec leurs femmes, munis des ustensiles nécessaires, et voguent en aval ou en amont du fleuve, selon que le caprice les pousse ou que l'instinct les guide. Ces voyages sont de cinquante et quelquefois de cent lieues.

Quand les pêcheurs ont découvert sur une plage ces lignes incohérentes, sillon onguiculé que trace en marchant la tortue, ils s'arrêtent, édifient à quarante mètres des eaux leur « ajoupa » provisoire, n'allument de feu ni le jour ni la nuit, et, cachés derrière une muraille de ces roseaux géants qui croissent sur tous les rivages de la Pampa, ils guettent l'arrivée de leur proie : l'instinct de ces pêcheurs est tel, que leur débarquement ne précède guère que d'un jour ou deux l'apparition des tortues.

Certaine nuit obscure, entre minuit et deux heures, un véritable mascaret fait tout à coup bouillonner le fleuve ; des milliers de tortues sortent pesamment de l'eau, et leurs cohortes ont bientôt envahi les plages. Nos Conibos, agenouillés derrière les roseaux, gardent le plus profond silence en attendant le moment d'agir.

Les tortues, qui se sont divisées par escouades au sortir du fleuve, creusent rapidement avec leurs pieds de devant une tranchée, souvent longue de cent mètres et toujours large de quatre pieds sur deux pieds de profondeur ; le sable qui vole les enveloppe comme d'un nuage. Quand la capacité de la fosse leur paraît suffisante, chacune d'elles y dépose ses œufs (de quarante à soixante-dix) ; les pieds de derrière, renouvelant alors la besogne des pieds de devant, ont bientôt comblé l'excavation. Dans cette mêlée de pattes mouvantes, plus d'une tortue, bousculée par ses compagnes, roule dans le fossé et y est enterrée vivante ; un quart d'heure a suffi à cette œuvre immense.

A peine la tranchée est-elle comblée, que les tortues reprennent en désordre le chemin du fleuve. C'est le moment qu'épiaient nos sauvages.

Au cri de l'un d'eux, toute la troupe se relève et s'élance à la poursuite des amphibiens, non pour leur couper la retraite, ils seraient renversés et foulés aux pieds par le puissant escadron, mais pour voltiger sur ses flancs, se saisir des trainards et les retourner sur le dos. Avant que le corps d'armée ait disparu, mille prisonniers sont restés souvent aux mains des Conibos.

Aux premières lueurs du jour, le massacre commence. Sous la hache du sauvage, la carapace et le plastron de l'amphibie volent en éclats : ses intestins fumants sont arrachés et livrés aux femmes, qui en détachent une graisse jaune et fine, supérieure en délicatesse à la graisse d'oie ; les cadavres éventrés sont abandonnés ensuite aux percnoptères accourus de tous côtés à l'odeur du carnage.

Avant de procéder à cette boucherie, les Conibos ont fait choix de quelques centaines d'individus qui serviront à leur subsistance et à leur trafic avec les Missions établies entre l'Apurimac et la superbe vallée de Santa-Anna parmi les Indiens Conibos, Antis et Chontaquiros. Grâce à leurs échanges de tortues, de graisse de ces amphibiens et de cire qu'ils recueillent dans les troncs creux des cécropias, les Conibos se procurent des haches, des conteaux et de la verroterie. Les Conibos font aussi de l'huile avec le produit de la ponte des tortues qu'ils n'ont garde d'abandonner dans le sable.

On a de la peine à concevoir la grande diversité de langues, d'idées religieuses, de mœurs, d'usages, qui règne parmi des populations d'une même et unique race.

Si l'on met à part les Indiens convertis au christianisme, les autres croient, en général, à un bon esprit et à un génie du mal. Les Yuracarès, qui sont très superstitieux, ont une foule de dieux. Les Araucans représentent le diable à cheval, mais n'ayant qu'un seul éperon.

Chez certaines nations les femmes-médecins, après avoir réuni autour du malade les parents et les amis, entament avec la voix, soutenue par des instruments discordants, un affreux charivari qui doit mettre en fuite l'esprit qui tourmente le malade. Si le malade meurt, ce n'est point naturel, ce ne peut être que l'effet d'un sort qui lui a été jeté. Les devineresses désignent alors autour d'elles celui ou ceux

qui sont soupçonnés de ce maléfice, et ces malheureux sont voués à une mort certaine. Ainsi, dans ces tribus, un décès entraîne la mort de plusieurs personnes. Quant aux Indiens qui sont chrétiens, toutes les fêtes de la religion sont pour eux l'occasion de danses et de banquets dans lesquels ils s'enivrent avec des boissons fermentées.

Les Indiens des Pampas et d'autres parties de l'Amérique ont des chefs appelés caciques. Mais dans beaucoup de tribus il est élu un chef seulement au moment de la guerre et pour marcher à l'ennemi.

Les Araucans, qui vivent pour ainsi dire à cheval, sont toujours prêts à organiser une razzia, — un « malon », — c'est le mot propre ; le moindre prétexte légitime une incursion dans les provinces chiliennes situées à leur frontière ou dans la république Argentine, ou même de tribu à tribu. Ainsi, quand une tribu est en guerre avec une autre, quand elle veut acquérir des biens par la force, quand elle veut venger un affront, tous ses cavaliers prennent les armes, se réunissent, vont surprendre l'ennemi, tuent les hommes, les vieillards et les enfants, et enlèvent les femmes et les bestiaux. Toutefois, le différend s'arrange souvent à l'amiable, la tribu qui a offensé paye le prix de l'affront et tout est dit.

Se livrant au commerce des bestiaux et n'en ayant jamais assez pour suffire aux demandes des acheteurs chiliens, les Araucans vont ravager la Pampa, soit seuls, soit en compagnie de leurs bons voisins les Puelches, et ramènent les troupeaux qu'ils ont réussi à enlever.

Les Indiens, s'il faut en juger par la préférence que montrent les Araucans pour les femmes de race blanche, mettent celles-ci très au-dessus des compagnes que la nature leur a données. Les Araucans ont en effet une véritable passion pour les blanches leurs voisines, d'origine espagnole, et quand, dans leurs incursions sur le territoire chilien, ils s'attaquaient aux villes et villages de la province de Valdivia ou d'Arauco, ils regardaient les femmes qu'ils pouvaient enlever comme la partie la plus importante du butin. Une femme de la campagne racontait à un voyageur que, dans un malon donné par les Indiens dans la province de la Concepcion, elle se trouva un moment enlevée par l'un des pillards, mais que celui-ci l'ayant palpée et examinée, la relâcha et lui rendit la liberté. « Je n'étais pas sans doute de son goût, disait cette commère, car je ne suis pas très blanche. » Son teint

était, en effet, passablement brûlé par le soleil, sans compter le sang indien qu'elle devait avoir dans les veines. Le rapt des femmes est le plus puissant attrait des razzias. C'est surtout la république Argentine qui fournit ce tribut aux Araucans ; aussi existe-t-il dans leur pays

Fig. 136. — Momie d'Indien Aymara, du Pérou.

des croisements qui transforment peu à peu les caractères physiques des indigènes. Quant aux femmes volées, ils ont grand soin de les cacher, et il est très difficile à un étranger de les découvrir. Valdivia, qui a été plus d'une fois ravagée par eux, quand ils luttèrent pour leur indépendance, avait une forteresse où les femmes se réfugiaient dès qu'il était question de l'arrivée des Indiens.

Dans bien des endroits de l'Amérique du Sud la naissance d'une

filles vaut à la mère des avanies sans nombre, absolument comme si elle avait attiré une malédiction sur la famille.

Chez les Antis des rives de l'Apurimac, les mères infligent à leurs enfants un bien singulier baptême : les saisissant par le talon, — comme Thétis ondoyant dans le Styx son fils Achille, — elles les plongent dans le fleuve à plusieurs reprises. Chez ces mêmes Indiens, à la naissance du premier enfant, le père et la mère se rasent complètement les cheveux.

Le maillot réservé au petit Araucanien vaut la peine d'être décrit. Que l'on se figure une planche épaisse sur laquelle est étendu l'enfant, les pieds reposant sur un large rebord ; il est retenu sur cette planche par des courroies. Au sommet, une attache permet de suspendre le tout derrière le dos, la femme conservant la liberté de ses bras. Au besoin le maillot posé à terre devient un berceau : il suffit de lui imprimer un mouvement de va-et-vient.

Il n'est pas rare de rencontrer des tribus indiennes où les parents troquent volontiers un jeune garçon ou une fillette pour une ou deux haches, six mètres de cotonnade, un collier de verroterie ou quelques bijoux de cuivre doré.

L'adolescence amène des épreuves parfois cruelles auxquelles sont soumis les garçons et les filles.

La manière d'inhumer les morts et de porter le deuil comporte une foule d'usages parmi lesquels nous relèverons les suivants. Les Mes-sayas dissèquent leurs morts, en brûlent les chairs et ne conservent d'eux que les ossements, qu'ils enferment dans des jarres après les avoir enluminés de rouge et de noir. Les Antis et les Chontaquiros jettent leurs morts à l'eau. Chez certains Indiens on assied les cadavres dans des jarres dont l'orifice est luté avec de la glaise, et on les descend au fond d'un trou creusé dans la terre ; chez d'autres, les morts sont couchés en long dans des caveaux souterrains. Il y a des tribus qui détruisent par le feu tout ce qui a appartenu au défunt ; les Mataguayos enterrent avec un guerrier tout ce qu'il possédait et sacrifient sur sa tombe son meilleur cheval.

Dans les Pampas on coud le cadavre du mort dans une peau de bœuf après lui avoir fait prendre l'attitude d'une personne accroupie, les

maines croisées devant les jambes, et les genoux au menton. Cela se pratique le cadavre n'étant pas encore refroidi. « On attache tant d'importance à la réussite, dit un voyageur, qu'on fait parfois subir cette lugubre opération à des vieillards dont le eas est désespéré et qui ne meurent pas assez vite. » Leur agonie est alors épouvantable, et ils implorent avec des cris déchirants le coup de grâce. Le cuir frais où ils sont emmaillotés se racornit en séchant et exerce sur les os une pression qui souvent les brise.

Il y a aussi diverses manières de montrer qu'on est en deuil. Les Antis se rasent les cheveux. Dans le Chaco, les Indiens nomades se couvrent le corps de blessures en signe de deuil ; ils vont jusqu'à se mutiler, se faire sauter une phalange des doigts ; enfin c'est à qui, avec leurs idées barbares sur le courage, montrera le plus d'insensibilité.

L'infortuné docteur Crevaux, avant d'être chargé d'une mission dans la vallée du Pileomayo, avait visité la Guyane française avec l'intention d'explorer toute la région qui s'étend de Cayenne aux Andes. Il a vu des peuples tout à fait sauvages, allant nus, perchés sur les arbres et même vivant dans l'eau, — nous l'avons dit, — enfin se livrant à des pratiques de cannibales.

Chez les Ouïtotos, en entrant dans une habitation le docteur fut tout d'abord frappé par la vue d'un maxillaire inférieur suspendu au-dessus de la porte, et de flûtes faites d'ossements humains ; à un endroit de la hutte il vit aussi un tambour sur lequel figurait une main humaine desséchée et recouverte d'une couche de cire d'abeille. Cela lui donna lieu de soupçonner les habitants d'anthropophagie. Bientôt ses soupçons se changèrent en certitude : en faisant une ronde, il découvrit dans un pot de terre de la viande fumante. C'était une tête humaine qu'une femme faisait cuire!...

Ces Indiens ressemblent à de véritables démons ; ils ont les bras et les jambes peints avec du genipa, ce qui leur donne une teinte d'un noir bleuâtre ; avec la tige du balisier ils se noircissent les lèvres et les dents ; enfin leurs paupières, frottées de rocou, sont d'un rouge vif qui achève de donner à la physionomie quelque chose d'atroce.

Les femmes ne sont ni moins peinturlurées ni moins affreuses que

les hommes : à l'exception du cou, leur corps est enduit d'une substance noire fournie par une espèce de caoutchouc qui noircit au contact de l'air. Elles agrémentent ce fond lugubre avec des dessins blancs tracés au moyen d'une argile qui ressemble au kaolin, et des dessins jaunes avec un amadou pulvérisé, produit d'une certaine fourmi.

Le docteur Crevaux nota une singulière manière de priser. Pour porter aux narines une poudre aromatique, ces Indiens se servent d'un insufflateur fait avec deux os d'oiseau creusés et soudés ensemble. Voici comment on procède pour prendre une prise : on introduit une branche dans la bouche et l'autre dans une narine, il suffit alors de souffler pour envoyer la poudre dans les parties de la muqueuse pituitaire.

Ils possèdent aussi des appareils formés de deux os en X ; les amis, pour s'offrir une prise, s'approchent et soufflent à l'unisson s'envoyant réciproquement la poudre contenue dans les os.

Comme le docteur Crevaux regagnait sa pirogue pour prendre le large, il trouva un Indien accroupi au milieu de ses bagages. On pense bien qu'il le pria de déguerpir ; le malheureux obéit tout en jetant sur le docteur un regard suppliant, que celui-ci ne comprit pas d'abord. Quelques jours après il apprit que ce pauvre Indien, de la tribu des Carijonès, était un prisonnier que les Ouïtotos avaient l'intention de vendre : il voyageait avec deux autres hommes de sa tribu lorsqu'ils furent pris, attaqués et capturés par les Ouïtotos. L'un des trois Carijonès, attaché à un arbre, avait été, malgré ses cris et ses supplications, percé d'une flèche empoisonnée, puis son corps transporté sur la plage à l'aide d'une perche passée entre les mains et les pieds attachés : on l'avait dépecé et partagé, en envoyant quelques morceaux choisis à des tribus voisines, — avec lesquelles on ne voulait pas demeurer en reste de bons procédés. Le second Carijonès, qui avait assisté au supplice de son compagnon, — c'est lui qui raconta au docteur les faits qui précèdent et qui lui expliqua la singulière attitude de l'Indien qui s'était caché dans sa pirogue, — était parvenu à s'échapper pendant la nuit et à se sauver sur un tronc d'arbre, évidé à l'aide d'une hache de pierre. Le troisième Carijonès, dans la pensée de ceux qui l'avaient capturé, devait être vendu.

Le docteur Crevaux cite un autre fait d'anthropophagie parvenu à sa connaissance.

A la fin de 1871, trois Français, qui avaient pris part à l'insurrection de la Commune, vinrent chercher fortune au milieu des Andes. A la suite d'une querelle, les trois amis se séparèrent : l'un s'en alla

Fig. 137. — Sépulture d'un Coroados, du Brésil.

vers le Napo, l'autre vers l'Iça et le troisième du côté du Yapura. Le nommé Jacques, connu dans le pays sous le nom de Santiago, mourut dans le Yapura à la suite d'une piqûre de serpent. Christophe, qui s'était aventuré dans le Putumayo, fut dévoré par les Indiens Orejones, à vingt jours de canotage en descendant. On n'a jamais eu de nouvelles de l'autre voyageur, — et peut-être a-t-il eu le même sort que Christophe.

Devant les habitations des Orejones, qui vivent par groupes de vingt-cinq ou trente individus dans de grandes huttes couvertes de feuilles de palmier, on voit des crânes humains suspendus à des arbres ou fichés sur des pieux. Les Orejones se servent encore de haches de pierre.

XII.

La Patagonie et la Terre de Feu. — Trois ans de captivité chez les Patagons. — Un enfant de Paris dans les pampas argentines. — Déception. — Voyages et épreuves dans le désert. — Rencontre d'Indiens. — Combat. — Le nouveau Mazeppa. — Esclavage de M. Guinnard. — Les Indiens de la Patagonie. — Mœurs et coutumes. — Mariage. — La vie du nouveau-né discutée par le père et la mère. — Percement de l'oreille. — Funérailles. — Sanglante leçon de circonspection. — Fuite et délivrance de M. Guinnard. — Une Anglaise chez les Patagons. — Le détroit de Magellan. — Légendes fabuleuses. — Entrée du détroit. — Établissement chilien de Punta-Arena. — La chair de guanaco. — La presqu'île Brunswick. — « L'écorce de winter ». — Paysage fuégien. — L'archipel de la Terre de Feu. — Le chien de Patagonie. — Indiens Pêcheraiis. — Les îles Ermites. — Le cap Horn.

Au sud des États politiques de l'Amérique méridionale se trouvent la Patagonie et la Terre de Feu. En 1878, la république Argentine a fait avec succès une expédition pour refouler les Indiens au delà du Rio Colorado (qui appartient à cette république) et ensuite au delà du Rio Negro qui lui servait jusque-là de frontière. Ce n'était guère qu'une marche militaire ; le gouvernement argentin s'est autorisé du succès avec lequel elle a été accomplie pour prendre possession, — nominalemeut, — de la Patagonie et de la Terre de Feu. C'est là une mesure politique qui ne manque sans doute point d'habileté ; mais nous n'avons pas à nous associer à cette suppression géographique d'une portion du continent américain. Pour nous, la Patagonie et la Terre de Feu demeurent des régions sauvages dont les habitants insoumis réclament ici une place à part. On nous objectera que dans le corps diplomatique les ministres plénipotentiaires de la république Argentine représentent les Patagons et les Fuégiens. C'est très gracieux de leur part ; mais il nous est difficile de nous habituer à cette idée. Ce n'est peut-être, après tout, qu'une question de temps : les cannibales de l'Orénoque et de l'Amazone, les sauvages sanguinaires du Grand Chaco sont bien représentés par les ministres du Vénézuéla, du Brésil et de la Bolivie !

Il y a quelques années, un Parisien, M. Guinnard, venu pour tenter de faire rapidement fortune à Montévidéo, reconnu bien vite l'impossibilité d'y parvenir. Il entreprit alors de visiter plusieurs districts de la frontière argentine, ne réussit pas davantage, et se décida à rebrousser chemin. Un Italien, nommé Pedrito, aussi peu favorisé que lui dans ses tentatives, s'offrit de l'accompagner. M. Guinnard et son nouvel ami se mirent en route pour Rosario.

C'était au milieu de mai. En ce moment l'hiver commençait et les deux voyageurs eurent tout d'abord à lutter contre un froid rigoureux et des pluies torrentielles. Obligés de se creuser des refuges, pour passer la nuit, dans la terre des falaises formant les lits des rivières, l'eau venait parfois les y assaillir en tourbillonnant, leur laissant à peine le temps de s'échapper au milieu des ténèbres ; ils mouraient de faim, ils grelottaient en faisant leurs rudes étapes sur un sol blanc de givre, les pieds ensanglantés par les pierres et les épines, à ce point qu'ils ne pouvaient les poser à terre sans éprouver la sensation de fouler du verre cassé. Les yeux fixés anxieusement sur le désert qui s'étendait devant eux, ils ne reprenaient un moment courage que lorsqu'ils parvenaient à tuer quelque gibier et à satisfaire ainsi une faim qui devenait une torture.

Les malheureux voyageurs s'aperçurent un jour qu'au lieu de côtoyer le territoire des nomades Patagons ils s'y étaient complètement engagés. Ils se décidèrent à se jeter dans les montagnes. Mais en les atteignant, ils reconnurent qu'ils n'étaient pas hors de danger : les plantes épineuses qui hérissaient le sol portaient les traces d'un récent incendie ; or, les Patagons ont l'habitude de mettre le feu au campement qu'ils abandonnent. Ceux qui avaient séjourné en ce lieu ne devaient pas se trouver bien loin de là.

Toutefois comme ils ne pouvaient plus reculer, ils durent songer avant de s'engager dans les montagnes à renouveler leurs provisions de gibier. Ils poursuivirent des gamas, — c'est une sorte de biche. — Ils venaient de tuer un de ces animaux ; au moment où M. Guinnard le chargeait sur ses épaules, une nuée de cavaliers indiens entièrement nus, à la peau bistrée, aux traits féroces, surgirent de tous les plis du terrain en brandissant leurs lances, leurs lazzos et les doubles courroies terminées par des boules de pierre qu'ils savent si bien lancer à la tête ou dans les

jambes de ceux qu'ils poursuivent. Ces hideux sauvages se faisaient remarquer par une haute taille, de grosses têtes mal faites, leurs chevelures longues et épaisses, leurs faces barbouillées de couleur. Ils maniaient avec une sauvage prestesse d'ardentes montures. Ils entourèrent les deux voyageurs en faisant retentir l'air de cris et d'imprécations.

La lutte ne fut pas longue, nulle résistance ne pouvait sauver M. Guinnard et son compagnon. Néanmoins, ils firent feu sur les plus avancés des

Fig. 138. — Habitant de la Terre de Feu.

assaillants, et blessèrent l'un d'eux ; mais la masse s'éroula comme une avalanche sur les deux aventuriers, et l'Italien tomba percé de coups pour ne plus se relever, tandis que M. Guinnard, blessé déjà au bras gauche par le fer d'une lance, était encore jeté à terre, évanoui, par l'atteinte d'une boule de pierre. Lorsqu'il revint à lui, il se vit dans un état de complète nudité, les mains liées derrière le dos, et assujéti fortement par les jambes sur un cheval. « Alors, dit M. Guinnard, commença pour moi un voyage vraiment terrible, et je renouvelai, à un siècle et demi d'intervalle et à l'autre bout du monde, la course épouvantable de Mazeppa. La perte continuelle de mon sang me livra à une succession d'agonies et de

faiblesses pendant lesquelles je me trouvais ballotté de côté et d'autres comme un fardeau inerte au galop effréné du cheval qu'aiguillonnaient mes barbares maîtres. Combien dura ce supplice ? Je n'en sais rien. Tout ce que je me rappelle, c'est qu'à la fin de chaque jour on me déposait à terre sans me délier les mains. »

Le voyage parut long et rude au pauvre captif et ce ne fut qu'arrivé au camp de la tribu qu'on le délivra de ses liens ; mais ses pieds et ses mains torturés lui refusaient tout service. Étendu par terre, incapable de faire un mouvement, hommes, femmes et enfants venaient l'examiner avec une curiosité farouche sans paraître ressentir la moindre pitié pour lui. Les sauvages n'exigèrent pendant quelque temps aucun travail de leur prisonnier. Ils le nourrissaient avec de la chair de cheval crue.

La tribu au pouvoir de laquelle se trouvait M. Guinnard était celle des Poyuches, l'une des neuf tribus d'Indiens Patagons dont la terre de parcours est située au sud du Rio Negro.

Les Indiens de la Patagonie vivent de pillage, de razzias de bétail. La plupart ont voué une haine implacable aux blancs. Quand ils font des prisonniers dans leurs fréquentes incursions sur les frontières, — malgré la surveillance des rares soldats préparés à la garde des « estancias » (fermes), — ils font mourir les hommes et réservent aux jeunes femmes et aux enfants, perdus à jamais pour leurs familles, la plus odieuse des captivités.

Les Patagons, au dire de M. Guinnard, sont robustes ; ils ont des épaules larges et effacées, des formes massives et tout à fait herculéennes ; leur grosse tête est couverte d'une chevelure noire, inculte, entourée comme d'un bandeau frontal par un lambeau d'étoffe qui la laisse retomber à flots sur les épaules, voilant presque les yeux et les traits hideux d'un visage auquel l'addition des couleurs voyantes, — rouge, noir, bleu, blanc, — dont ces Indiens se peignent à l'aide de terres volcaniques, donne une infernale expression de férocité.

Leur costume, — quand ils ne vont pas entièrement nus, — se compose d'une pièce d'étoffe dans le milieu de laquelle est une ouverture pour passer la tête. Les femmes patagones, qui n'ont pas reçu de leur époux, au retour d'une razzia, quelque lambeau de ces étoffes dont elles se parent avec délices, sont simplement vêtues d'un tissu fait de leurs mains avec la

laine de leurs moutons. Ce vêtement, qui les couvre des épaules aux genoux, ressemble à un sac d'où sortent la tête, les bras et les jambes ; il est croisé sur la poitrine par une broche en argent et serré aux hanches par une ceinture de cuir.

Ainsi que les hommes, les femmes s'épilent les sourcils et se peignent le visage, ce qui leur donne un aspect dur ; une résille couronnée de perles de verroterie maintient leurs cheveux épais, noirs et plats, qui descendent en deux nattes jusqu'à la ceinture ; des boucles d'oreilles, des bracelets de perles enfilées dans des fibres tirées de la chair des animaux achèvent leur parure. Les mains et les pieds des Patagones sont petits et délicats. Ces femmes montent à cheval comme les hommes et comme eux aussi elles manient avec dextérité le lazzo, la lance, les boules.

Les tentes des Patagons sont faites de cuir, et dans leurs migrations les femmes, qui ne diffèrent pas sur ce point des autres Indiennes, les démontent et les transportent, ainsi que les armes de leurs maris. « Que ces tribus, dit M. Guinnard, vivent dans le voisinage des Hispano-Américains ou dans les solitudes de la Patagonie, sous les premiers contre-forts boisés des Cordillères ou sur le sol nu et alcalin de la Pampa, tous ces nomades mènent un genre de vie presque uniforme ; leurs occupations sont la chasse, le pillage, la surveillance de leurs animaux domestiques, l'équitation, le maniement de la lance, des boules, de la fronde et du lazzo. »

Enclins à l'ivrognerie, ils ont encore pour passion favorite le jeu et le tabac. Ils se procurent par le tabac une ivresse convulsive, presque épileptique, en avalant la fumée.

M. Guinnard, pendant une captivité qui n'a pas duré moins de trois ans, a observé chez ces sauvages quelques pratiques religieuses. Ainsi, ils consacrent certains jours à fêter le « Dieu du bien » ou à conjurer le « commandeur des esprits malfaisants ».

Les cérémonies qui précèdent le mariage sont particulièrement curieuses. Le Patagon qui veut se marier et qui a fixé son choix va d'abord visiter ses parents, ses amis ; il leur fait part de ses intentions et demande conseil : c'est une façon de solliciter un petit cadeau qui augmentera les chances de réussite le moment venu de faire la demande

en mariage. Ces cadeaux se composent généralement de bœufs, de chevaux, d'étriers, d'éperons en argent.

A jour pris, toute la famille du prétendant va se poster le soir près de la demeure de l'objet convoité, afin de pouvoir surprendre dès l'aube le père et la mère de la jeune fille. Si les présents offerts sont nombreux et riches, la demande est aussitôt accueillie favorablement. Alors les deux familles se réunissent ; une jument grasse est tuée, dépecée et préparée aussitôt par les femmes pour être mangée. Après ce repas hippophagique les os de la jument sont enterrés cérémonieusement en souvenir de l'union, qui se trouve par ce fait consacrée. Les parents de la jeune épouse suivent leur fille à l'endroit habité par leur gendre, en ayant bien soin d'emporter le cuir de la jument, dont ils font présent aux nouveaux mariés comme pour leur dire : Dressez de nouvelles tentes ; croissez et multipliez !

Chez les Patagons c'est le père et la mère qui décident si le nouveau-né doit vivre ou mourir. Dans ce dernier cas on l'étouffe et on abandonne le petit cadavre en pâture aux chiens errants et aux oiseaux de proie. Si, au contraire, l'enfant est jugé bien conformé et digne de vivre, aucun soin ne lui manque. A l'âge de quatre ans on lui perce les oreilles : c'est un événement solennel. Voici de quelle manière on procède : l'enfant, fille ou garçon, entouré de la famille et des amis, est couché sur une jument renversée à terre sur le flanc ; le chef de la tribu ou un membre important de la famille procède au percement des oreilles avec un os d'antruche, et passe dans chaque trou un morceau de métal. La jument qui a servi de table — ou d'autel — est ensuite tuée et mangée, et chaque convive vient apporter aux pieds de l'enfant l'os qu'il a rongé, s'engageant par là à lui faire un don. Pour terminer la cérémonie, celui qui préside fait à chacun des convives une incision à la main droite. Le sang qui coule de cette blessure est offert à Dieu comme sacrifice. A partir de ce jour l'éducation de l'enfant, — si c'est un garçon, — appartient au père, et à quinze ans cette éducation est complète : il est aussi habile que pas un dans les incursions, les pillages et les razzias.

Encore quelques mots — sur les funérailles : on n'est pas tous les jours renseigné sur la Patagonie. Lorsqu'un Patagon meurt de sa belle mort, — sous sa tente, — on le revêt de ses ornements ; on l'étend sur

un cuir de cheval, ses armes à ses côtés ; on l'y roule ; on le place pour l'emporter sur son cheval favori, auquel on a cassé une jambe ; toutes les femmes de la tribu suivent le convoi en poussant des hurlements. La sépulture creusée, on y dépose le corps, et on abat le cheval du mort sur l'emplacement. La veuve ne peut se remarier avant un an sous peine d'exciter contre elle les gens de la tribu, qui lui feraient un mauvais parti.

Rien ne saurait rendre la cruauté avec laquelle les Patagons traitent

Fig. 139. — Patagons.

leurs prisonniers. « J'avais toujours présente à la pensée, dit M. Guinard, la mort de mon compagnon, et je formais mille conjectures sur la destinée que me réservaient les Indiens. La plus grande probabilité me paraissait être qu'ils me garderaient pour quelque solennel supplice. Cependant, il n'en fut rien ; sans avoir la moindre pitié pour ma triste position, dont ils se riaient, ils me laissèrent pendant quelques jours sans rien exiger de moi. Il arriva un moment où je dus prendre part à leurs travaux qui consistent à monter à cheval pour surveiller le bétail, charge qui me fut donnée jusqu'à nouvel ordre. Il me fallait rester sans cesse près des animaux et les amener soir et matin en leur présence

pour qu'ils en vérifiassent le nombre; si le malheur voulait qu'il en manquât, les mauvais traitements ne se faisaient pas attendre. »

Après quelques mois de ce rude apprentissage M. Guinnard fut vendu à un second maître, puis cédé à un troisième; il fut de vente en vente, de tribu en tribu ramené vers le nord jusqu'en deçà du Colorado. « Mais, dit M. Guinnard, changer de place n'était changer ni de condition ni d'occupations : mes jours s'écoulaient longs et tristes : bien des mois se passèrent avant que je fusse en état de parler même très imparfaitement la langue de mes maîtres ; je n'avais qu'une idée fixe, celle de fuir... Plus d'une année déjà s'était écoulée lorsqu'un incident tragique, affreux, vint me donner des leçons de prudence et me commander la plus grande dissimulation. De jeunes Argentins avaient été faits prisonniers comme moi ; leur sort devait être le mien ; la plupart d'entre eux, confiants dans leur habitude de s'orienter dans les pampas voisines de leurs provinces natales, et dans leur adresse à dompter les chevaux, tentèrent de recouvrer leur liberté ; mais ces malheureux ayant été repris par les Indiens après une longue poursuite furent ramenés chez leurs maîtres. Condamnés par ceux-ci à mourir, ils furent placés au milieu d'un cercle d'Indiens à cheval qui les assassinèrent à coups de lances. Je vis les meurtriers pousser des hurlements de joie en retournant la pointe de leurs armes dans chacune des blessures dont ils criblaient les corps de leurs victimes. Ils vinrent ensuite défiler devant moi, en me montrant avec affectation leurs armes, le sang de ces infortunés fumant le long du bois de leurs lances, et me menaçant de la même destinée, si je tentais de fuir... Je vécus trois ans de cette vie cruelle, sans cesse accablé de pensées douloureuses et la plupart des nuits agité par des rêves terribles. »

Enfin ce long supplice devait se terminer. M. Guinnard, profitant d'un jour ou plutôt d'une nuit d'orgie de la horde sauvage qui le retenait captif, tenta d'effectuer sa fuite. « Toute la tribu, dit-il, était plongée dans le lourd sommeil de l'ivresse ; je me glissai en rampant vers l'endroit où étaient les meilleurs chevaux du cacique (chef), après m'être muni d'une paire de boules destinées soit à ma défense, soit à me procurer du gibier pour ma route. Je pris aussi un lazzo pour m'emparer de trois montures et les réunir.

« Ces préliminaires accomplis sans bruit, je conduisis tout doucement mes chevaux jusqu'à ce que je fusse hors de la vue du camp. Alors sautant sur un cheval, puis chassant les autres devant moi, je commençai, palpitant d'émotion, ma dernière course, celle dont dépendait ma vie... Pendant toute la nuit je galopai sans relâche, croyant voir sans cesse des ombres à ma poursuite. Le jour dissipa les ténèbres, mais sans calmer mon agitation ; elle était telle que le moindre souffle d'air me semblait chargé de clameurs menaçantes et que le moindre petit tourbillon de poussière me donnait des angoisses.

« Souvent je mettais pied à terre, et, l'oreille appuyée sur le sol, j'écoutais, espérant puiser un peu de tranquillité dans le silence de la Pampa ; mais, loin de là, les oreilles me tintaient tellement que je croyais entendre sur ce sol dur retentir de sinistres galops, et je précipitais de nouveau ma fuite sans réfléchir aux impérieux besoins qu'éprouvait ma monture, à laquelle il était impossible de prendre, à l'exemple de ses compagnes, quelques bouchées d'herbe en courant. Je suivais, autant qu'il m'était possible, les parties gazonnées du désert, afin de dépister les Indiens, qui immanquablement devaient me poursuivre, mais qui chercheraient en vain ma piste dans l'herbe relevée par la rosée du matin. »

Cette course désordonnée durait déjà depuis quatre jours quand le cheval que montait le fugitif s'abattit en râlant ; c'était son dernier souffle. M. Guinnard craignant avec raison de perdre les deux chevaux qui lui restaient et de qui dépendait son salut, comprit dès lors la nécessité de les laisser se reposer une partie de la nuit ; mais l'idée fixe qu'il avait d'être poursuivi l'animait malgré lui à les stimuler outre mesure durant tout le jour, et après un autre espace de temps, la fatigue et le manque d'eau le privèrent d'un second cheval. Il aurait voulu ne pas l'abandonner et attendre auprès de lui qu'un peu de repos le rétablît ; mais le sol n'offrait aucune ressource, et, en demeurant, il s'exposait même à perdre son troisième cheval, qui avait résisté à toutes les épreuves.

« Je partis le cœur navré, dit M. Guinnard, décidé à ménager par tous les moyens mon dernier compagnon de misère. Je m'astreignis à n'exiger de lui aucun effort, et nous avançons fort lentement, quand

à la tombée de la nuit je remarquai qu'il doublait le pas de lui-même ; à la fraîcheur du terrain qu'il foulait, et, avec l'instinct propre à tous les hôtes de ces vastes déserts, le pauvre animal sentait le voisinage de l'eau. Peu d'instants après nous étanchions notre soif commune dans ces lagunes que déposent dans le nord de la Pampa les filets d'eau issus des contreforts des Andes, dans les provinces de Mendoza et de San-Luiz. Autour de ces bassins une herbe abondante et touffue permit à mon pauvre coursier de réparer ses forces, et grâce à cette provende inespérée il put me porter jusqu'à Rio-Quinto, petite bourgade sur la rivière de ce nom. Là, il s'affaissa tout à fait épuisé ; et moi, à bout de forces, mourant de faim, de fatigues physiques et morales, je tombai à ses côtés sans mouvement et sans voix. C'était le treizième jour de ma fuite!... »

M. Guinnard fut recueilli par une famille espagnole habitant Rio-Quinto, chez laquelle il fut l'objet des soins les plus touchants durant les cinq ou six semaines qu'il passa en proie à la fièvre et au délire. Rentré en France, M. Guinnard trouva auprès de la Société de géographie de Paris un bienveillant accueil. Il a publié dans le *Tour du monde*, les souvenirs émouvants que nous venons d'analyser.

Tous les Patagons ne sont cependant pas aussi sauvages et cruels que ceux rencontrés par M. Guinnard. Une Anglaise, lady Dixie, est allée l'an dernier chasser en Patagonie. Voici en quels termes elle décrit son arrivée dans un camp de Tehuelches :

« Poursuivant notre route, nous aperçûmes quelques indigènes à cheval, immobiles comme autant de sentinelles, sur le sommet d'une colline dominant le terrain où nous étions ; ils étaient là, évidemment, pour observer nos mouvements. Lorsque nous fûmes près d'eux, ils disparurent derrière la crête des collines où se trouvait situé leur campement. Poussant plus en avant, nous arrivâmes bientôt en vue du camp tout entier. Il s'élevait sur une vaste plaine, protégé de tous les côtés par des rochers escarpés et traversé par un petit ruisseau. Nous vîmes une douzaine de grandes tentes de cuir devant lesquelles se tenaient groupés hommes et femmes, observant avec une nonchalante curiosité la cavalcade qui s'approchait. Une troupe d'enfants faisait un très grand vacarme dans le ruisseau que nous devions traverser à gué pour arriver jusqu'aux tentes.

« Deux Patagons, plus curieux que leurs frères, montés sur le même cheval, vinrent à notre rencontre et nous saluèrent par de nombreuses grimaces et un bégayement confus. Arrivés au camp, nous fûmes entourés par une foule curieuse : les uns nous regardaient avec une gravité stupide, d'autres riaient et gesticulaient, disputant sur notre aspect, dans leur langage dur et guttural, avec une vivacité de geste et de paroles

Fig. 140. — Mont Sarmiento.

qui heurtaient étrangement les idées généralement reçues sur le maintien solennel des Indiens et la gravité de leurs pensées. Nos habits et les objets que nous avions sur nous paraissaient exciter en eux un intérêt excessif ; mes bottes de cheval furent surtout l'objet d'un examen approfondi et me parurent devoir servir de thème à de sérieuses méditations. D'abord ils se contentèrent de les regarder de loin, puis les adultes délèguèrent un petit garçon pour les examiner de plus près. Il s'approcha de moi avec une grande méfiance ; puis, quand il fut à portée, il les

toucha doucement du bout du doigt. Cette prouesse fut saluée par de grands éclats de rire et de fortes exclamations ; puis, enhardis par le succès, d'autres individus suivirent l'exemple de l'enfant. Certains, plus aventureux, allèrent jusqu'à toucher l'étoffe de mes guêtres, et un dernier enfin, ayant pris ma main dans les siennes, se mit à examiner avec grande attention un petit bracelet d'or qui l'émerveilla profondément.

« Autant par coquetterie que pour se garantir de l'air, beaucoup de ces indigènes se peignent la face. Leur couleur de prédilection est le rouge ; quelques-uns cependant ont le visage couvert d'un mélange rouge et noir ; cette combinaison leur donne un aspect vraiment diabolique.

« La race des Tehuelches tend à disparaître dans un avenir très rapproché ; c'est à peine si on en compte aujourd'hui huit cents. Ils mènent une vie nomade et vagabonde, transportant leurs tentes d'une région à une autre, à mesure que le gibier devient rare ou méfiant. Il est très heureux pour ces gens que la grande quantité de lamas et d'autruches rende aisée la recherche de leur nourriture, parce qu'ils sont extrêmement paresseux. Ils le sont à tel point qu'ils restent deux ou trois jours sans manger, au milieu des pays giboyeux, préférant les souffrances de la faim à la fatigue d'une journée de chasse.

« Les hommes seulement sont affligés de cette propension à l'indolence. Les femmes, au contraire, sont actives et infatigables. Tous les travaux sont faits, chez les Tehuelches, par les femmes. Quand elles ont vaqué aux soins journaliers du ménage, elles s'occupent à fabriquer des manteaux de peau de lama, à tresser des ornements de couleur vive pour les cheveux, à fabriquer de petits objets d'argent et autres menus détails. Une de leurs plus grandes fatigues consiste dans la recherche du bois à brûler, très difficile à trouver, à de grandes distances du campement, lorsqu'il y a longtemps qu'ils résident au même endroit.

« Le trait dominant du caractère des Tehuelches est la bonne humeur et la gaieté. »

La partie de la Patagonie qui borde le détroit de Magellan, et la Terre de Feu, située de l'autre côté de ce détroit tortueux, véritable labyrinthe encombré d'îles, ont donné lieu à bien des fables. Les compagnons de Magellan, à leur retour, racontèrent que des géants lançaient

sur leurs navires des quartiers de rochers. Des navigateurs plus modernes, tels que le commodore Byron et le capitaine Carteret se sont fait un malin plaisir d'exagérer la taille des Patagons. Ils ont trouvé des imitateurs, et les officiers de la flûte royale *Giraudois*, qui visita le fameux détroit au commencement du siècle passé, ont admiré, eux aussi, des géants de plus de sept pieds ! Enfin un de nos contemporains, le capitaine Morell, de la marine américaine, s'il n'a pas vu de géants, a reconnu des ruines et des édifices superbes. Fort heureusement, une relation de M. V. de Rochas, chirurgien de notre marine, met à néant toutes ces exagérations artificieuses ou ridicules. C'est son véridique récit que nous suivrons principalement.

Au navigateur qui entre dans le détroit de Magellan par l'océan Atlantique, les rivages de la Patagonie apparaissent médiocrement élevés ; derrière les falaises, il est plus facile de deviner que d'entrevoir les vastes pampas habitées dans leur voisinage immédiat par les Indiens Tehuelches, et qui séparent le détroit de la chaîne de montagnes dont on aperçoit les têtes couronnées de neiges éternelles.

Les Chiliens ont, à Punta-Arena, un établissement que les Patagons approvisionnent de viandes de guanaco, d'autruche, de vigogne, recevant en échange quelques poignées de farine, des feuilles de tabac et des biscuits. Ces Indiens du détroit savent aussi préparer très habilement les peaux de jaguar, de couguar, — qui est une sorte de lion de petite taille, — de guanaco et d'autruche. Tous ces animaux sont pris par eux au lazzo. Sous la main des Indiens la peau du guanaco acquiert une souplesse qui permet de s'en draper comme dans un manteau. Ces peaux servent en effet au vêtement des indigènes.

En longeant la presqu'île Brunswick, on rencontre une assez belle rivière qui charrie vers son embouchure une quantité de troncs d'arbres, indices certains de richesses forestières. On y voit le hêtre antarctique, bel arbre d'un feuillage vert tendre en toute saison, et l'arbre appelé « l'écorce de winter », dont l'écorce aromatique a quelque analogie avec la cannelle. Dans d'autres parties du détroit, on trouve encore de beaux cyprès, des houx et des arbustes épineux, des fougères arborescentes de près de deux mètres de hauteur, enfin une sorte d'arbuste dont les feuilles donnent une boisson aromatique théiforme.

A mesure qu'on avance dans le détroit, les côtes s'élèvent de plus en plus. « Qu'on se figure, dit M. de Rochas, les effets pittoresques d'une chaîne de pics déchiquetés, de dômes, de mamelons, de pitons élancés et arrondis comme des tours, retenant, suivant leurs formes et le nombre de leurs anfractuosités, des masses plus ou moins considérables de neige que percent çà et là des arbres toujours verts. Le flanc des montagnes plus ou moins abrupt est paré d'une belle végétation. » Ces pics se dressent bien au-dessus de la région des neiges, et les glaciers qui se forment dans leurs gorges descendent jusqu'aux approches de la mer. Sur la côte occidentale de l'île principale s'élèvent les plus hautes montagnes de l'archipel, le Darwin et le Sarmiento qui ont plus de 2,000 mètres. Cette dernière recèle un volcan dans ses flancs.

L'archipel de la Terre de Feu, composé de onze grandes îles et d'une vingtaine de moindre grandeur, est séparé du continent par le détroit de Magellan. La Terre de Feu proprement dite est couverte de forêts. Elle est habitée à l'intérieur par les Indiens Yacanas, et sur ses rivages par les Pêcherais, — Fuégiens, les uns et les autres, ces Fuégiens que nous avons vus, en 1881, à Paris, au Jardin d'acclimatation.

La plupart des îles de cet archipel sont échancrées par un grand nombre de baies et de bras de mer étroits; elles sont hérissées de montagnes. Il y a telle de ces montagnes au sommet chargé de neiges, dont la hauteur dépasse 2,000 mètres.

La flore de ces îles diffère sensiblement de celle de la Patagonie et des Andes. Une particularité caractéristique est la prédominance des plantes toujours vertes. Les oiseaux sauf quelques vautours y sont rares, les insectes également. Le seul quadrupède est le chien.

Ce chien, le capitaine Fitzroy l'a décrit. Il égale en grosseur un grand chien à renard, et il a une ressemblance générale avec le chien de berger; mais en même temps un air de loup qui ne lui est point avantageux. Il chasse à l'œil et sans aboyer; mais lorsqu'il garde l'habitation d'un indigène, il signale l'approche de tout étranger par des aboiements furieux. On l'emploie pour chasser la loutre et pour attraper les oiseaux blessés ou endormis. Comme on ne lui donne presque jamais à manger, il se nourrit de moules et de mollusques qu'il détache adroitement des rochers à la marée basse.

En temps de disette, au dire du capitaine Fitzroy, les indigènes aiment mieux assouvir leur appétit cannibale sur les vieilles femmes de leurs tribus que de tuer un seul chien. « Les chiens, disent-ils peu galamment, prennent des loutres, mais les vieilles femmes ne sont bonnes à rien. »

Fig. 141. — Cap Pillar.

Quant à la mer, elle est peuplée de baleines, de lions de mer, de crustacés et d'oiseaux aquatiques.

Lors de son voyage aux régions antarctiques, sir James Ross trouva les habitants de la Terre de Feu aussi à plaindre à tous égards que les voyageurs les ont toujours représentés. Pendant son séjour à la baie de Saint-Martin, il reçut plusieurs visites des indigènes, et il déclare que c'est la race humaine la plus misérable qui existe. « Ils sont, dit-il, moins civilisés et moins intelligents que les Esquimaux des régions septentrionales, et les barbares habitants de l'intérieur de l'Australie mè-

nent comparativement une existence confortable. Ils n'ont pas même l'instinct de se couvrir le corps de peaux de bêtes pendant les froids les plus rigoureux. Mais ils possèdent un talent particulier pour l'imitation... Nous n'en vîmes jamais plus de quinze ensemble. En général, ils venaient nous visiter par troupes de huit à neuf, y compris les enfants. Les hommes montaient à bord sans hésiter ; mais les femmes n'obtenaient jamais la permission de quitter le canot qui les avait amenées, et elles ramassaient des lépas, leur principale nourriture. Les seules armes que nous vîmes en leur possession étaient des lances de trois espèces, assez semblables à celles des Esquimaux, mais très grossièrement fabriquées... Ils sont plus petits que leurs prototypes du nord. La taille de la majorité ne dépasse pas cinq pieds. Leur misère tient en grande partie à leur indolence. »

Les riverains du détroit de Magellan ont été baptisés du nom de Pêcherais par Bougainville, probablement à cause de leur occupation habituelle et de leur genre de vie. D'autres disent que ce nom signifie *amis*. Ces indigènes passent leurs journées dans leurs pirogues, à pêcher des coquillages. Ils ont la peau brune, les cheveux noirs, plats, peu ou point de barbe, des sourcils rares, un nez épaté et profondément enfoncé entre les yeux, des pommettes saillantes, un front petit, en somme un air peu intelligent. Les femmes, — enfin nous ne quitterons pas l'Amérique sans avoir pu adresser un compliment au beau sexe ! — les femmes sont beaucoup mieux que les hommes, presque jolies, grandes, fortes, ayant une poitrine bien développée ; et puis quelque chose de langoureux dans la physionomie qui les rend intéressantes.

Ces sauvages s'éparpillent à la lisière des forêts, sur le bord de la mer, dans des « ajoupas », berceaux de branchages garnis de feuilles, avec une ouverture devant laquelle un grand feu est allumé. Ils ne vivent pas en tribus, mais par familles dispersées sur toute l'étendue des côtes du détroit et dans les îles qui font partie de la Terre de Feu.

Les navigateurs estiment que les Pêcherais, qui se confondent avec les Fuégiens, constituent une race inférieure aux Patagons. Il est à remarquer qu'on ne les rencontre qu'aux lieux qui ne sont pas fréquentés par ces derniers.

Le climat de la région du détroit de Magellan n'est pas très froid ;

mais il y pleut beaucoup ; les chaleurs de l'été sont tempérées, et la sérénité du ciel dans les beaux jours est parfaite. Tout cela résulte des observations des navigateurs, qui ne manquent pas d'ajouter, pour bien convaincre les géographes, que les hivers ne peuvent jamais être très rigoureux, puisque les indigènes sont à peine vêtus, et que l'on entend

Fig. 142. — Terre de Feu. — Le havre d'Orange.

dans les bois le caquetage des perruches et le bourdonnement des colibris...

C'est aux îles Ermites, formant l'extrémité sud de l'archipel fuégien, que les Andes font leur première apparition. D'île en île, la chaîne monte au nord, et crée la Cordillère de Patagonie. Les Nevados de la Cordillère, en partie volcaniques, s'élèvent à 2,000 mètres et quelquefois plus. Vis-à-vis de leurs versants, encore inexplorés et d'un difficile abord, se présentent des îles, tenues à distance du continent par

d'étroits chenaux. Il pleut souvent sur ces hauteurs et ces rivages ; « mais quand le vent déchire un moment les nuages, le soleil éclaire un des spectacles les plus grandioses de la zone tempérée. Le regard ne sait qu'admirer le plus : le fouillis d'îles, les fiords ou la montagne dont les glaciers descendent jusqu'aux plages de la mer (1) ».

Sur l'île la plus méridionale, une roche altière surgit à plus de cinq cents mètres au-dessus de l'Océan, qui s'agite autour d'elle redoutable et menaçant. Ce promontoire est un des effrois du marin, ainsi que sur un autre rivage le cap des Tempêtes. Tous les vents y font rage ; comme sur les côtes de l'Atlantique l'hiver est la saison des pluies, et que sur le versant oriental de la Cordillère les pluies ne tombent qu'en été, les deux régions se confondent ici, et toute l'année les nuages s'y heurtent, déversant des torrents de pluie ou des avalanches de neige ; les vagues énormes qui arrivent du large sans rencontrer d'obstacles semblent attaquer sans répit cette pointe avancée des deux Amériques et rendent la mer difficile à tenir ; enfin des terreurs superstitieuses s'ajoutent aux dangers réels de la navigation. Ce rocher, ce promontoire, c'est le cap Horn !

Nous quittons le Nouveau Monde.

(1) Onésime Reclus.

TROISIÈME PARTIE.

L'OCÉANIE.

I.

Le grand Océan et l'océan Pacifique. — Il n'y a plus de terre à découvrir dans ces mers. — Périls et attrait de la navigation. — La mer de Corail. — Les îles madréporiques et les futurs continents. — Divisions ethnographiques de l'Océanie. — La Malaisie, la Mélanésie, la Polynésie, la Micronésie. — Antagonisme du monde sauvage et de la civilisation. — Sphère de l'anthropophagie. — Les oiseaux familiers des îles Gallapagos.

Suave mari magno turbantibus æquora ventis...

Il est doux, quand le vent soulève
Les flots grossis de l'Océan,
De suivre, à l'abri de la grève,
Un vaisseau que bat l'ouragan...

Passons sur ce qu'il y a de cruellement égoïste dans les vers du poète latin : sans aucun doute, il est fort agréable d'écouter au coin du feu les récits périlleux des navigateurs, il y a plaisir à se sentir ému, — en toute sécurité, — des dangers que recèlent les rivages inhospitaliers, et à se faire, — de très loin, — une idée de l'accueil décevant des anthropophages.

Mais pour le navigateur le grand Océan a perdu ses terreurs ; c'est aujourd'hui l'une des mers les plus fréquentées. Cook en a été le révélateur par excellence, l'homme qui, pour cette partie du monde, a accompli une œuvre semblable à celle de Colomb, allant à la recherche de l'Amérique, ou de Livingstone parcourant dans toutes les directions l'Afrique du centre et du sud. L'Océanie est connue en toutes ses parties ; les cartes la représentent constellée de terres.

Au marin n'est plus réservée cette surprise merveilleuse de voir tout à coup devant soi, aux premières lueurs du jour, une haute terre surgissant, pour ainsi dire, du fond des abîmes ; mais bien d'autres émotions, — et avec elles bien des dangers, — l'attendent sur cette vaste étendue d'eau,

dont on a si bien dit que Dieu semble l'avoir laissée échapper d'une source inconnue comme une image saisissante de son éternité et de son infinie puissance. Il reste au marin les écueils sur lesquels les navires peuvent échouer et se briser ; le banc dangereux autour duquel l'hirondelle et l'oiseau des tempêtes se jouent, s'élèvent, tournoient ; les mauvais temps les ouragans, les cyclones s'illuminant dans leur épaisseur de toutes leurs lueurs électriques, ou enserrant le navire au fond d'un tourbillon noir ; il y a encore le vent qui descend tout d'un coup avec force d'une déchirure de nuages sombres et couche sur les vagues le navire trop chargé de voiles ; la grosse mer qui vous pousse à la côte et vous force à vous élever dans le vent ; il y a surtout le naufrage en vue du port, et la perdition corps et biens à jamais ignorée :

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires ?
 O flots, que vous savez de lugubres histoires !

 Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
 Vous roulez à travers les sombres étendues,
 Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
 Oh ! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
 Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
 Ceux qui ne sont pas revenus !

Le marin a aussi des émotions gaies, des heures de bien-être et même des spectacles attrayants : c'est la mer calme et belle, largement éclairée par le soleil, avec ses flots bleus empanachés d'écume, ces flots que Byron comparait poétiquement à la crinière bondissante de son coursier. Avec le poète anglais, alors il peut s'écrier :

« Déroule tes vagues d'azur, majestueux Océan ! mille flots parcourent tes routes immenses : l'homme qui couvre la terre de ruines voit son pouvoir s'arrêter sur tes bords. »

Il a les nuits étoilées de l'hémisphère austral ; il a les crépuscules des aubes fraîches :

. . . Le regard de l'aurore
 Enfle le sein dormant de l'Océan sonore, . . .
 Comme un léger sillon qui se creuse et frissonne
 Dans un champ où la brise a balancé l'épi.

Un flot naît d'une ride; il murmure, il sillonne
L'azur muet encore de l'abîme assoupi,
Il roule sur lui-même, il s'allonge, il s'abîme,

Le regard le perd un moment :
Où va-t-il? Il revient, revomi par l'abîme :
Il dresse en mugissant sa bouillonnante cime ;
Le jour semble rouler sur son dos écumant.

Les vers des poètes viennent ici s'aligner d'eux-mêmes : après Hugo et Byron, Lamartine.

Le marin a encore les incidents de la vie de cette mer féconde : la rencontre d'un couple de baleines tournant curieusement autour du navire, rapides dans leur course, rivalisant d'activité dans leurs jeux, lançant en l'air avec bruit de leurs puissants événements leur souffle humide et chaud, pareil à de hautes gerbes d'eau, — ou la lutte d'une baleine protégeant son petit contre un cachalot qui montre sa tête énorme, faisant à elle seule le tiers ou la moitié de la longueur du corps et armée d'une mâchoire où de chaque côté apparaissent de fortes rangées de dents, — c'est encore un requin nageant dans le sillage avec l'espoir de quelque aubaine et qui lui-même est bientôt capturé à l'aide de l'émérillon fixé à une chaîne que les matelots jettent à la mer amorcé d'une flèche de lard pour appât; c'est enfin le va-et-vient des oiseaux de mer semblant escorter et suivre le navire; les albatros qui tracent de vastes cercles autour de sa mâture : ces énormes oiseaux d'un blanc éblouissant ont une envergure d'ailes de trois à quatre mètres, et font la chasse aux poissons volants; mais ils redoutent l'attaque d'un goéland, d'une mouette et se laissent prendre aisément à l'hameçon, — comme les requins. C'est un étonnement de les voir, une fois amenés à bord, se débattre sur le pont dans le grément, libres et bruyants, frappant partout de grands coups d'ailes sans pouvoir s'envoler : il faut à ces oiseaux l'élément liquide pour prendre leur élan : sur le pont d'un bâtiment ils demeurent prisonniers sans qu'aucun lien les retienne.

Nous avons dit qu'il n'y a plus de découvertes à faire ; mais il ne faut pas oublier que l'Océan est le grand et mystérieux laboratoire, où, loin de nos yeux, « la nature, selon l'expression de Michelet, travaille profondément la vie, nous élabore des mondes, des continents nouveaux, »

peut-être un refuge pour le jour où les continents que nous habitons seront envahis par les mers. Ces formations sont une merveille permanente de la création. Ce travail sous-marin s'accomplit avec une rapidité extrême. Un détroit, près de l'Australie, comptait, il y a quarante ans, une vingtaine d'îlots : il y a vingt ans on en reconnaissait plus de cent cinquante : aujourd'hui ce détroit est devenu, dans sa longueur de quarante lieues, à peu près fermé à la navigation. Le récif oriental de l'Australie a trois cent soixante lieues de développement, celui de la Nouvelle-Calédonie, cent quarante-cinq lieues. Des groupes d'îles madréporiques du Pacifique ont quatre cents lieues de long, sur cent quarante de large.

La mer de Corail, — elle est bien nommée, — « dans son travail d'enfantement, de soulèvements, de mouvements, dans ses constructions sans cesse augmentées ou affaissées, bâties, ruinées, rebâties, est une fabrique immense de calcaire... » C'est Michelet que nous citons, et il ajoute : « Là, sur un espace grand comme les quatre continents, les polypes consciencieusement bâtissent des milliers d'îles, les bancs et les récifs qui coupent peu à peu cette mer ; écueils aujourd'hui dangereux et maudits des navigateurs, mais qui montent, se lient à la longue, feront un continent, et qui sait ? dans un cataclysme le refuge de l'espèce humaine. »

Forster, le savant compagnon de Cook, soupçonna que ces îles circulaires sont des cratères de volcans exhaussés par les polypes. Cette explication est insuffisante. Il faut dire encore que, volcans ou sommets de montagnes, sont descendus peu à peu au niveau de la mer. C'est lorsque ces hauteurs ont été sur le point de disparaître que le travail des polypes, recommencé sans doute bien des fois sur une plus vaste circonférence, a surgi, formant un anneau entouré de ce qui demeurerait au-dessus de l'eau sous la forme d'un îlot. Entre l'anneau battu par les flots et l'îlot central, la mer dort dans un bassin tranquille. « Quelques plantes de trois ou quatre espèces, dit encore Michelet dans son beau livre sur la *Mer*, font une couronne de verdure clairsemée au bassin antérieur. L'eau est du plus beau vert. L'anneau est de sable blanc (résidu de coraux dissous) en contraste avec le bleu foncé de l'Océan. Sous l'eau salée, nos ouvriers travaillent selon leurs espèces ou leurs

Fig. 143. — Quand le vent soulève
Les flots grossis de l'Océan.

caractères, les uns plus hardis aux brisants, aux côtés paisibles les bonnes gens timides.

« Voilà un monde peu varié. Attendez. Les vents, les courants, travaillent à l'enrichir. Il ne faut qu'une bonne tempête pour que les îles voisines fassent la fortune de celle-ci. C'est là une des plus magnifiques fonctions de la tempête. Plus elle est grande, violente, tourbillonnante, enlevant tout, plus elle est féconde. Une trombe passe sur une île ; le torrent qu'elle y produit, chargé de limon, de débris, de plantes mortes ou vivantes, parfois de forêts arrachées, flot noir, bourbeux, perce la mer, et bientôt, poussé des vagues ici et là, distribue ces présents aux îles prochaines.

« Un grand messenger de la vie, et l'un des plus transportables, c'est la solide noix de coco. Non seulement elle voyage ; mais, jetée sur les récifs, si elle trouve un peu de sable blanc, où périraient d'autres plantes, elle y prend et s'en contente. Si elle trouve une eau saumâtre qu'aucun n'aimerait, elle la compte pour eau douce, et vit là, et s'enfonce là. Elle germe, elle pousse, et c'est un arbre, un robuste cocotier. Un arbre c'est bientôt de l'eau douce, et des débris, donc de la terre. Cela invite d'autres arbres, et bientôt l'on voit des palmiers. Des vapeurs arrêtées par eux se fait un ruisseau qui coulant du centre de l'île, maintient dans la blanche ceinture une percée que respectent les polypes, habitants de l'eau salée. »

Les savants ont consacré le nom d'atolles donné par les Indous aux îles de coraux à lagunes de l'océan Pacifique. Les plus remarquables sont le groupe d'atolles de l'archipel de Radak visité par Chamisso, l'île de Borabora, l'île de Witsunday dans l'archipel de Pomotou, l'île Keeling ou des Cocos à environ deux cent quarante lieues de la côte de Sumatra.

Le cercle de récifs qui forme une lagune laisse libre un chenal qui tournoie entre des coraux délicatement ramifiés. C'est le passage que prennent les vaisseaux pour chercher un mouillage à l'intérieur. « Dès l'entrée, dit Darwin, qui a visité les atolles de l'Océanie, le spectacle est ravissant. L'eau, calme, limpide, transparente, peu profonde, repose sur un lit blanc, uni, fin. Le soleil, dardant ses rayons verticaux sur cette immense plaque de cristal, de plusieurs milles de largeur, la fait resplen-

dir du vert le plus éclatant ; des lignes de brisants, frangées d'une éblouissante écume, la séparent des noires et lourdes vagues de l'Océan et les festons réguliers et arrondis des cocotiers, aux palmes vertes, épars sur les îlots, se détachant sur la voûte azurée du ciel, achèvent d'encadrer ce miroir d'émeraudes, tacheté çà et là par des lignes de vivants coraux. »

La mer attaque sans trêve, de ses grandes vagues, cette barrière née de la veille, et arrache d'énormes blocs de rochers ; mais le travail incessant de ces myriades d'architectes, à l'œuvre nuit et jour, répare les brèches ; et l'on est bien forcé de reconnaître que le corps mou et gélatineux d'un polype sait vaincre, par l'action des lois vitales, l'immense pouvoir mécanique des vagues de l'Océan auxquelles ne résisteraient ni l'art de l'homme, ni les ouvrages de la nature.

Deux naturalistes très distingués, Gaimard et Quoy, ont victorieusement soutenu que les polypes du corail n'établissent jamais leur demeure à une grande profondeur, où ils ne pourraient résister à l'excessive pression de l'eau ; ils commencent leurs travaux à quelques brasses seulement au-dessous du niveau de l'Océan, en s'établissant sur les hauts-fonds. L'illustre Darwin a donné, depuis, à leur assertion le poids de son autorité. Ainsi, on l'a déjà compris, ce n'est pas du fond de la mer qu'ont surgi ces îles à fleur d'eau. Ces hauts-fonds sur lesquels les lithophytes bâtissent ont été formés par des montagnes, par des îles lentement descendues l'une après l'autre sous les vagues, offrant successivement de nouvelles bases à l'établissement des coraux, — mondes finis et qui veulent renaître.

Si la navigation à travers l'Océan Pacifique et le grand Océan n'est pas exempte de périls, s'orienter dans ces mers pour décrire les îles et les grandes terres qu'on y rencontre n'est pas non plus sans quelque difficulté. Les géographes ont adopté pour cette partie du globe une division toute conventionnelle. Ils ont réparti les diverses terres grandes et petites entre les quatre groupes suivants :

1° La Malaisie, dont les habitants appartiennent à la race malaise, caractérisée par son peu de barbe, sa petite taille, le teint rouge-brun de sa peau. Cette région de l'Océanie comprend l'archipel de la Sonde

(Java, Sumatra, Banca, Timor), Bornéo, les Célèbes, les Moluques, les Philippines.

2° La Mélanésie, ainsi nommée à cause de sa population noire. Elle possède un vaste continent : l'Australie et de grandes terres comme la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Calédonie, la Nouvelle-Bretagne, les Nouvelles-Hébrides, auxquelles il convient d'ajouter les îles Salomon et les Louisiades. Les Australiens sont des sortes de nègres chétifs ; les Papouas de la Nouvelle-Guinée, avec leur peau noire et leur barbe bien fournie, représentent la portion la mieux partagée du groupe mélanésien.

3° La Polynésie (ce mot signifie îles nombreuses). Elle renferme : la Nouvelle-Zélande, les îles Viti ou Fidji : les îles Marquises, Taïti, les îles Tuamotou, les îles Gambier, les îles Sandwich, les îles Samoa, les îles Tonga. Les Polynésiens ont le teint plus clair et les traits plus réguliers que les hommes de race malaise.

4° enfin, la Micronésie (petites îles) est, elle-même, enclavée dans la Polynésie. On y compte les îles Carolines, les Mariannes, les îles Marshall, les îles Palaos, et quelques autres.

L'évaluation de la population des terres océaniques varie entre vingt-cinq millions et trente-cinq millions.

Nous assisterons, dans cette partie du globe, à la disparition inévitable des sauvages que la présence seule des Européens semble frapper de mort. Comme on l'a dit, la violence vis-à-vis de ces aborigènes est un crime gratuit, puisque le simple contact de l'homme civilisé tue le sauvage. De tous les peuples disséminés dans ces îles nombreuses de l'Océanie, il n'y aura plus, dans un siècle, que de rares tribus. C'est le monde européen, élément plus fort, qui se substitue fatalement aux races indigènes demeurées indolentes et farouches. On a remarqué toutefois que les populations de race malaise résistent beaucoup mieux au contact des Européens que les Polynésiens, peut-être parce qu'elles y ont été graduellement préparées par des siècles de relations avec les races supérieures de l'Asie.

L'influence des races n'explique peut-être pas suffisamment cette impossibilité apparente de s'initier à notre civilisation que l'on remarque chez certains peuples. On a dit avec raison que le principal obstacle à l'initiation des peuples actuellement sauvages, c'est la trop grande dis-

tance existant entre leur culture élémentaire et la nôtre. Il y a là un abîme que ni les uns ni les autres ne peuvent franchir. Pour dégrossir des sauvages, des barbares vaudraient mieux que des gens civilisés ; il faudrait qu'il y eût des points de contact entre deux peuples pour que le plus avancé entraînât l'autre. Mais comme on met en présence les deux extrêmes de la sauvagerie et de la civilisation, le sauvage effarouché fuit ou meurt, et l'initiateur déconcerté demeure persuadé qu'il a affaire à des créatures d'une espèce inférieure qu'il peut légitimement refouler ou détruire.

Nous retrouverons l'anthropophagie encore existante dans certaines parties de l'Océanie et se pratiquant de manières diverses chez les Batas de Sumatra, les Tidouns de Bornéo, les Papouas, les Maindanais des Philippines, les insulaires de Piguiram (îles Carolines), en Nouvelle-Zélande, dans tout l'archipel Viti, très probablement dans la Nouvelle-Irlande, dans l'archipel Salomon où le cannibalisme exerce toutes ses fureurs, à Tanna (Nouvelles-Hébrides), à la Nouvelle-Calédonie, malgré l'occupation et la colonisation française, et dans certaines tribus du centre et du nord de l'Australie, notamment au détroit de Torrès.

Mais déjà notre voyage est commencé : en quittant l'Amérique, nous étions en vue des îles Gallapagos, îles sans importance, mais dont nous demandons la permission de dire quelques mots, à cause de ses hôtes emplumés, — les oiseaux familiers.

Cet archipel, qui a appartenu à la République de l'Équateur jusqu'en 1855, époque de sa cession aux États-Unis, consiste en dix îles principales formées de rocs volcaniques, situées sous l'équateur et assez près des côtes de l'Amérique du Sud pour pouvoir être considérées comme des satellites de ce continent.

Plusieurs des cratères qui dominent les plus grandes îles sont immenses et s'élèvent à plus de mille mètres. Sur leurs flancs s'ouvrent d'innombrables orifices, et l'on peut sans hésiter évaluer à au moins deux mille les cratères de cet archipel.

La flore de quelques-unes de ces îles n'a d'analogue pour sa pauvreté que la flore arctique. Un acacia et un grand cactus d'un port bizarre sont les seuls arbres qui fournissent un peu d'ombre ; les feuilles et les

fleurs que donnent ces arbres sont si maigres qu'à très peu de distance on eroirait leurs branches dépouillées comme en hiver.

Quant à la faune, elle n'est pas plus riche : des lézards, des serpents, de nombreuses tortues, point de crapauds ni de grenouilles. Darwin a réuni quelques échantillons d'oiseaux de l'intérieur des terres, tous spéciaux à cet archipel. Merles moqueurs, pinsons, roitelets, gobe-mouches, pigeons et busards, présentent cette singulière particularité de se laisser approcher d'assez près pour qu'on puisse les abattre avec sa badine ou même d'un coup de chapeau. « Un jour que j'étais couché à terre, raconte Darwin, un merle vint se poser sur le bord d'une écuelle faite d'une écaille de tortue que je tenais à la main, et se mit tranquillement à boire ; je levais le vase sans qu'il s'envolât. J'ai tenté d'attraper ces oiseaux par les pattes et peu s'en est fallu que je ne réussisse. Il paraît qu'autrefois ils étaient encore plus familiers qu'à présent. Cowley a écrit en 1684 : « Les tourterelles sont si peu craintives qu'elles se posent sur nos « chapeaux et nos épaules, de manière qu'on peut les prendre vivantes. « Elles n'avaient aucune crainte de l'homme jusqu'à ce que quelqu'un des « nôtres, ayant tiré sur elles, les eût mis en défiance. » Dampier dit aussi, à la même époque, « qu'un homme pouvait facilement tuer six à sept douzaines de ces oiseaux dans sa promenade du matin. » Aujourd'hui, quoique peu farouches, les tourterelles ne perchent pas sur la tête des gens et ne se laissent pas massacrer en si grand nombre... Dans l'île Charles (1), je vis un jeune garçon assis près d'une souree, une baguette à la main ; il s'en servait pour tuer les tourterelles et les pinsons à mesure qu'ils venaient boire. Il en avait déjà un petit tas qu'il destinait à son dîner. C'était, disait-il, sa façon habituelle de s'approvisionner. Il semble que les oiseaux de cet archipel n'ont pas encore appris que l'homme est de tous les animaux le plus dangereux... On peut conclure de ces faits et de beaucoup d'autres analogues, ajoute le célèbre naturaliste, que la terreur de l'homme chez les oiseaux est un instinct particulier, qui ne s'acquiert qu'au bout d'un certain temps, même quand il y a persécution, et qui se transmet par l'hérédité à travers des générations successives. »

(1) L'île Charles est habitée par une petite colonie de déportés politiques bannis de la république de l'Équateur. La végétation y est vigoureuse ; il y a des bois, des cultures de patates et de bananes. Les pauvres habitants y vivent de porcs et de chèvres sauvages et surtout de tortues.

II.

La Polynésie. — Ile de Pâques. — Ducie. — L'île Élisabeth. — Pitcairn. — L'archipel de Gambier. — L'arbre à pain. — Les huîtres perlières. — Taïti, la Nouvelle-Cythère. — Ses jeunes filles. — Les îles Marquises. — Les plus beaux Polynésiens. — La léproserie des îles Sandwich. — Héroïsme du P. Damien. — Le Manna-Loa. — Les îles Hervey. — L'archipel de Samoa. — Les cent cinquante îles, îlots et écueils de l'archipel de Tonga. — *L'Île ou Christian et ses compagnons*. — La Nouvelle-Zélande. — Ses beautés naturelles. — Les bassins de ses « grandes eaux ». — Les fougères arborescentes. — Le pin Kauri. — Le plus beau lin du monde. — L'ouragan de sable. — Les Maoris. — La guerre et le cannibalisme. — Le Pai Maririsme.

La première île véritablement océanienne que l'on rencontre en venant de l'est, c'est l'île de Pâques, nommée aussi Vaïhou. Elle se trouve très isolée, en plein océan. Ses montagnes et leurs cratères éteints accusent une origine volcanique. Tous ses rochers sont noirs, brûlés, et poreux comme des rayons de miel. Le sol est couvert d'une terre rougeâtre calcinée et réduite en poussière. Sur ce sol mêlé de lave, de scories, ne croissent que quelques végétaux et aucun arbre, ce qui est surprenant pour une île située sous un aussi beau climat.

On y trouve une population de cinq à six cents habitants. C'est le reste d'environ trois mille insulaires issus de Polynésiens ou de Malais venus de l'ouest, — vraisemblablement les hommes qui taillèrent les deux cents bustes à gaines colossales qu'on voit dans l'île, debout et entières ou gisantes et brisées, placées sur des constructions qui contiennent des tombeaux. Il y a quelques années, l'île de Pâques fut tout à coup dépeuplée de sa population : une flottille de flibustiers péruviens enleva de vive force les habitants pour les transporter dans les îles à guano du Pérou, sous prétexte que l'on manquait de bras pour la fructueuse exploitation de cet engrais. Les malheureux qui, à l'expiration de leur « contrat », ont revu leur île, y ont rapporté la petite vérole, qui y règne en permanence. Par suite de la dépopulation, les longues maisons de

100 mètres et plus construites en lave, et qu'habitaient des tribus entières, tombent en ruines.

Nous passons sans nous y arrêter devant Ducie, îlot bas, inhabité, couvert de broussailles, au centre duquel se trouve un petit bassin d'eau de mer, et qui a une ceinture de bancs de coraux où les requins

Fig. 144. — Statues à Valhou, ou île de Pâques.

abondent ; nous passons devant l'île Elisabeth, un peu plus grande que l'île Ducie, assise également sur un banc madréporique, avec une végétation d'arbrisseaux, de buissons, de fougères et d'herbes rampantes ; nous passons devant l'île Pitcairn, curieuse pourtant par l'histoire des marins révoltés qui s'y établirent après s'être emparés du navire *la Bounty*, et où vivent encore les descendants de ces marins anglais. Les îles Gambier, possession française depuis 1844, nous solli-

citent, à ce titre d'abord, et par leur importance. Elles sont sur la route de mer que suivent les bateaux à vapeur qui vont de Panama à Sydney (Australie) en passant par la Nouvelle-Zélande qu'ils traversent au détroit de Cook.

L'archipel de Gambier se compose de quatre îles, Manga-reva, Tara-vaï, Aka-maru, et Ao-kena. La végétation n'y apparaît que dans les parties basses, à cause de la rareté de la terre. Quelques îlots de rochers complètement nus et hérissés d'écueils avoisinent les quatre îles principales. Ce groupe d'îles ne fut découvert qu'en 1797, par le capitaine Wilson, qui commandait le *Duff*. Un récif madréporique de quarante milles de circuit entoure extérieurement l'archipel. On le reconnaît de loin à la blanche nappe d'écume qui bouillonne dans ses brisants. Sur ce récif, se trouvent de nombreux cocotiers, et une profusion de pandanus, qui, par leur végétation active et touffue, constituent d'im-pénétrables fourrés. Les solutions de continuité ouvrent des passes étroites où d'énormes blocs de coraux forment des bancs dangereux, ainsi que des-hauts fonds qui ne laissent guère plus de cinq brasses d'eau.

Tout indique que ces îles sont les vestiges d'un vaste continent, les sommets de montagnes d'un pays submergé. L'action des volcans du Pérou et du Chili s'y fait sentir. Le fait suivant est une preuve irrécusable de l'influence des volcans de l'Amérique du Sud sur les îles Gambier. Le 7 novembre 1837, de violentes détonations, qui semblaient sortir du sein des montagnes, jetèrent l'épouvante au milieu de la population. La mer se retira au large, puis, refluant vers le littoral, elle l'inonda. Ce ne fut qu'après trois ou quatre mouvements d'aller et de retour qu'elle resta dans ses limites. Ce phénomène se produisait le même jour et presque à la même heure qu'un violent tremblement de terre désolait Valdivia au Chili.

Manga-reva est une île très montueuse où quelques vallées cependant peuvent être cultivées. Les arbres ne laissent à la mer qu'une grève étroite, jonchée de rochers volcaniques, de madrépores ou d'un sable blanc provenant des débris finement pulvérisés des récifs de coraux. L'arbre le plus précieux de ces îles est sans contredit l'arbre à

pain. On en plante partout où se trouve la moindre parcelle de terre. Frêle de tronc et peu élevé, cet arbre ne donne qu'une récolte par an et meurt jeune, au contraire de celui de Taïti qui donne trois récoltes et pendant de longues années. Les orangers et les citronniers sont de récente importation.

Les indigènes des îles Gambier, généralement grands, sont robustes, bien faits ; ils ont un air doux et se montrent affables. Leur teint est cuivré, leur tête aplatie à la région occipitale, avec un front fuyant, des pommettes saillantes, un nez épaté, des lèvres épaisses, des cheveux noirs et lisses et une barbe rare. Nous retrouverons les mêmes traits de race chez les Taïtiens.

Les femmes, de moyenne taille, sont dotées d'une physionomie agréable. Elles vont pieds nus, la chevelure flottante et en désordre, négligemment vêtues d'une robe d'indienne, serrée à la taille par un mouchoir roulé en corde : le tissu d'indienne, le mouchoir attestent le passage de l'état sauvage à un état meilleur. C'est surtout l'œuvre des missionnaires catholiques. Ils sont tout-puissants aux îles Gambier, et le voyageur y est accueilli par cette question : « Vous catholica, Mosié ? » Si la réponse est affirmative, ces braves gens, plus confiants, approchent ; leurs yeux brillent de joie ; ils font des signes de croix et entr'ouvrent leur chemise pour montrer leurs scapulaires : il s'agit des hommes seulement ; quant aux femmes, les missionnaires leur ont appris à s'enfuir à l'approche des marins que leur amène tout navire qui a franchi les récifs.

L'arbre à pain est la base de la nourriture des indigènes. On en fait, sous le nom de « popoï », une pâte qu'on laisse fermenter. Elle se prépare en raclant d'abord le fruit cru pour lui enlever son épiderme rugueux, après quoi on coupe le fruit en morceaux, qui sont déposés comme approvisionnement dans des sortes de silos.

La popoï se pétrit avec de l'eau ; de la pâte on forme des petits pains qu'on enveloppe dans une feuille de bananier pour les faire cuire sur des cailloux rougis au feu. On utilise de la même manière le taro ou karo. Le pain ainsi préparé justifie alors le nom donné à l'arbre qui en a fourni les éléments : personne n'a pensé, sans doute, qu'on cueillait sur cet arbre exotique des petits pains d'un sou, comme on cueille des poires ou des pêches dans nos vergers.

Mais avec le pain il faut manger autre chose. Quelles ressources ont donc ces insulaires? La question n'est pas oiseuse, puisqu'il s'agit de « Français » d'outre-mer. Quelles ressources? Mais ils ont des revenus considérables. On pêche aux îles Gambier des huîtres perlières, dont les perles sont d'un bel orient. Les coquilles de ces huîtres donnent aussi une très belle nacre, dont la vente rapporte annuellement de trois cent mille à quatre cent mille francs. Quoique les requins bien endentés soient nombreux dans la rade de Manga-reva, les plongeurs indigènes vont hardiment et au péril de leur vie chercher les huîtres perlières jusqu'à vingt-cinq et trente brasses de profondeur. Dame! c'est comme le pain qui ne vient pas tout cuit.

A l'ouest des îles Gambier et en montant vers l'équateur, nous trouvons encore une possession française, Taïti, que Bougainville avait nommée la Nouvelle-Cythère et à qui on s'accorde à donner le titre de reine de l'océan Pacifique. Elle a inspiré à de grands écrivains, à Delille, à Chateaubriand, à Victor Hugo, des tableaux gracieux, des pages émues. Cette île fertile et riante, ces peuples aimables de l'archipel de la Société, ont laissé de profonds souvenirs à tous les navigateurs.

Taïti est une terre élevée qui s'abaisse de tous côtés vers la mer et s'allonge en deux péninsules, unies par un isthme si bas que les hautes marées le submergent. Le coup d'œil qu'elle présente est pittoresque au plus haut point. Les montagnes y sont d'une grande beauté de lignes, surtout lorsque le soleil levant dore leurs crêtes et répand avec profusion ses rayons empourprés sur un paysage d'une ravissante harmonie de formes et de couleurs. De vives nuances animent les cimes les plus altières, alors que seuls les pitons basaltiques du principal diadème rocheux projettent les masses d'ombre de leurs profondes dentelures, sur les flancs des montagnes voisines. On dirait que l'île entière sort humide et reposée du sein de la mer.

Sur les plages sablonneuses s'alignent les cocotiers agités doucement par le frisson de l'aube naissante; l'eau des lagunes est encore d'un vert assombri par le feuillage des grands peupliers qui les bordent. Sur les pentes des forêts les arbres à pain des plus vigoureux arrondissent en parasol leurs feuilles découpées; des torrents descendent en

cascades sonores des pics où croissent les grandes fougères, et animent des rives tapissées d'héliconias purpurins, où des lianes, mêlées de fleurs, établissent des ponts naturels au-dessus de leurs eaux écuman-tes ; des ravins sont hérissés de hautes fougères épineuses qui semblent défendre l'approche de la rose de Chine et du suave gardenia ; quelques vallées coupées dans leur milieu par une rivière limpide, s'enfon-cent ombreuses dans l'intérieur de cet Éden, avec leurs prairies entre-vues, tout émaillées de fleurs, piquées de mimosas et de bambous, et leurs colonnades grandioses de palmiers. Sur les côtes, la mer s'éveille à son tour, battant de ses vagues encore alourdies les rochers de corail.

Vers la plage s'avancent en groupes de rieuses jeunes filles, à peine vêtues, leur belle chevelure noire, bien lissée, déjà parée de blanches et odorantes couronnes de gardenia toutes ruisselantes de rosée, ou de fleurs d'hibiscus, de basilic et de fougères odorantes. Elles profitent de l'aube pour aller faire leurs ablutions matinales et plonger leur beau corps bronzé dans les flots d'une mer dont la nuit n'a pas refroidi les eaux tièdes. On pense à « la Fille d'O-Taïti » de Victor Hugo et à la douce plainte qu'elle adresse au jeune étranger qui songe à s'éloigner :

Pourquoi quitter notre île ? En ton île étrangère,
Les cieux sont-ils plus beaux ?...

Comment donc s'étonner de l'admiration que cette grande et imposante nature a fait naître ? Nous l'avouons, notre plume est impuis-sante à rendre l'impression que produit un pays qui réalise toutes les plus séduisantes fictions de la poésie grecque et latine, et nous ne pou-vons résister au plaisir de citer ici une page du *Génie du Christianisme*, où Chateaubriand, émule, quand il vent, de Bossuet, par les vigoureuses images de son éloquence, rivalise avec Bernardin de Saint-Pierre, par la richesse et la grâce de sa description de tout le groupe de Taïti :

« Lorsque les navigateurs pénétrèrent pour la première fois dans l'océan Pacifique, ils virent se dérouler au loin des flots que cares-sent éternellement des brises embaumées. Bientôt, du sein de l'im-mensité, s'élevèrent des îles inconnues. Des bosquets de palmiers, mê-lés à de grands arbres qu'on eût pris pour de hautes fougères, couvraient les côtes, et descendaient jusqu'au bord de la mer en amphithéâtre ;

les cimes bleues des montagnes couronnaient majestueusement ces

Fig. 145. — Paysage à Tahiti.

forêts. Les îles, environnées d'un cercle de coteaux, semblaient se ba-

CONTRÉES MYSTÉRIEUSES.

lancer comme des vaisseaux à l'ancre dans un port, au milieu des eaux les plus tranquilles. L'ingénieuse antiquité aurait cru que Vénus avait noué sa ceinture autour de ces nouvelles Cythères, pour les défendre des orages.

« Sous ces ombrages ignorés, la nature avait placé un peuple beau comme le ciel qui l'avait vu naître. Les Otaïtiens portaient pour vêtement une draperie d'écorce de figuier ; ils habitaient sous des toits de feuilles de mûrier, soutenus par des piliers de bois odorant, et ils faisaient voler sur les ondes de dociles canots aux voiles de jonc, aux banderoles de fleurs et de plumes. Il y avait des danses et des sociétés consacrées aux plaisirs ; les chansons et les drames de l'amour n'étaient point inconnus sur ces bords. Tout s'y ressentait de la mollesse de la vie, et d'un jour plein de calme et d'une nuit dont rien ne troublait le silence. Se coucher près des ruisseaux, disputer de paresse avec les ondes, marcher avec des chapeaux et des manteaux de feuillages, c'était toute l'existence des tranquilles sauvages d'Otaïti. Les soins qui, chez les autres hommes, occupent leurs pénibles journées, étaient ignorés de ces insulaires ; en errant à travers les bois, ils trouvaient le lait et le pain suspendus aux branches d'arbres. »

Les choses ont beaucoup changé depuis. Les insulaires sont encore bons, naïfs et hospitaliers, toujours prêts à faire fête aux étrangers qui viennent les visiter, mais sur ce sol privilégié, si riche sans culture, sous ce climat sans rival, notre civilisation européenne étiole et tue rapidement ces hommes robustes, et surtout ces jeunes filles au gai visage. Serait-ce parce que l'austérité a succédé aux fêtes et aux plaisirs ? Cela se peut. Une chose certaine, c'est que la population a diminué d'une manière effrayante. Et cependant il s'agit de terres placées sous le protectorat de la France ! Lorsqu'on est témoin de l'anéantissement des aborigènes dans les colonies anglaises, on est tenté d'en faire remonter la responsabilité à l'Angleterre elle-même. C'est peut-être trop de sévérité...

Il n'est pas inutile de rappeler que le protectorat de la France sur les îles de la Société remonte au 9 septembre 1842, en vertu d'une convention entre la reine Pomaré et l'amiral Dupetit-Thouars ; notre autorité combattue pendant plusieurs années n'est devenue effective

qu'à la fin de 1856. Taïti et les îles voisines constituent un poste de ravitaillement pour les navires baleiniers de l'océan Pacifique.

Le commandement de Taïti comprend, comme une dépendance administrative des îles de la Société, le groupe des îles Marquises, dont la France a pris possession souveraine en 1842. Nous ne dirons que quelques mots de ces îles.

Fig. 146. — Sanctuaire religieux à Nouka-Hiva.

Situées à deux cent cinquante lieues au nord-est de Taïti, elles sont pour la plupart hautes, montueuses, boisées quoique volcaniques, et elles possèdent de très belles sources qui forment une multitude de jolies cascades et de ruisseaux. La principale est Nonka-Hiva. Le climat de ces îles est chaud, mais très sain. L'hiver y est la saison des pluies, — comme dans toutes les régions tropicales, — mais ces pluies ne sont ni fréquentes ni continues.

La flore est riche et variée. On y distingue le cocotier, l'arbre à pain, l'*inocarpus*, qui fournit une châtaigne nourrissante, le mûrier à papier, l'acacia, l'*hibiscus* à l'écorce fibreuse, l'ananas, le bananier, le *dracæna*, la canne à sucre, le bambou, les *arums*, les *pandanus*, le ricin, le gardénia aux fleurs odorantes, et un grand nombre de fougères d'une élévation et d'une vigueur qu'on ne trouve que dans les contrées intertropicales.

Quant aux animaux, on trouve en grand nombre des poules et des vampires; mais le cochon, le chien et le rat étaient les seuls quadrupèdes connus à Nouka-Hiva, avant l'arrivée des Européens. Les poissons abondent dans cet archipel et y ont un goût excellent.

La plupart des navigateurs qui ont visité Nouka-Hiva font le portrait le plus flatteur de ses habitants; ils n'hésitent pas à les placer au premier rang parmi les insulaires de la Polynésie, avant même les Taïtiens; et ils ne veulent pas qu'ils soient stigmatisés du nom de sauvages. Si les hommes sont braves, généreux, honnêtes, intelligents et même spirituels, avec un visage régulier et ouvert, des yeux pleins de finesse, des dents blanches, des jambes d'un modelé parfait, les femmes ne sont pas moins séduisantes, — un peu trop rusées peut-être, un peu trop coquettes, s'attachant à plaire et y réussissant aisément; dans leur jeunesse leur peau est légèrement brune, leurs bras et leurs mains sont de toute beauté; toutefois leurs pieds sont un peu gros et leur taille laisse à désirer.

Lorsqu'en 1855, Kaméhaméha IV, roi des îles Sandwich, accompagné du révérend M. Judd, son ministre et gouverneur, vint à Paris solliciter pour ses États le protectorat de la France, souverain et gouverneur ne furent pas médiocrement surpris de l'ignorance de notre ministère des affaires étrangères. On leur demandait où se trouvaient les îles Sandwich; si ce n'étaient pas les mêmes îles que les îles Fidji, déjà appelées Viti; si les indigènes étaient des cannibales... Il convient d'ajouter que cette ignorance doit être attribuée en partie à la déplorable habitude de baptiser toute terre nouvelle d'un nom célèbre à un titre quelconque; lord Sandwich a eu l'honneur d'être le parrain de l'archipel d'Hawaï.

Ce nom d'Hawaï est donné à l'archipel par la plus importante des îles qui le composent. Découverte par le capitaine Cook, en 1778, elle est célèbre par ses volcans, — le Mauna-Loa et le Mauna-Kéa. Le Mauna-Loa élève à plus de 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer sa cime neigeuse couronnée de feu et de fumée ; et sur ses flancs s'ouvre un cratère, toujours en ignition, plus vaste qu'aucun autre cratère de volcan connu : il n'a pas moins de onze kilomètres de tour. L'île d'Hawaï est célèbre encore par la mort de l'illustre navigateur anglais que les sauvages massacrèrent dans l'année qui suivit la découverte.

On sait qu'un déplorable conflit entre les naturels et les Anglais entraîna la mort du grand marin ; mais les Hawaïens, qui le considéraient comme un demi-dieu, le regrettent encore à l'égal d'un de leurs chefs les plus vénérés. Le temps n'a pas effacé Cook de leur mémoire : il s'est contenté de dégrader le monument qui lui a été élevé.

Quoi qu'il en soit, ces îles ne peuvent plus être rangées parmi les pays qui appellent l'investigation : elles ont un roi constitutionnel, des ministres responsables, deux chambres législatives, une armée permanente, une police, une cour suprême de justice, un service postal, un gouverneur pour chacune des douze îles qui composent le groupe, une dette publique, des douanes, des impôts, des journaux, un système d'éducation populaire, — et qui sait ? peut-être même obligatoire ; enfin leurs habitants ne sont pas des cannibales, et il est douteux qu'ils l'aient jamais été. Ils furent jadis des idolâtres ; mais, convertis au christianisme depuis 1819, ils renoncèrent volontairement à leurs idoles, qu'on ne trouve plus que dans les collections des missionnaires.

Nous ne parlerions donc point des îles Hawaïennes, — c'est leur désignation officielle, — si une horrible et douloureuse particularité ne faisait tache au milieu de toute cette prospérité naissante ; il s'agit de la réalisation sur notre globe d'une de ces visions de l'enfer que racontent les poètes. Ici nous rentrons en plein dans l'inconnu et le mystérieux.

Parmi les douze îles de l'archipel, — huit seulement sont habitées, — il en est une, Molokaï « l'île des précipices », où les rochers forment des murailles naturelles montant toutes droites de la mer jusqu'à une hau-

teur de 1,000 pieds, de 2,000 pieds et davantage. Une plaine située derrière une de ces murailles infranchissables est, de par la loi, le vestibule de la mort. En cet endroit on exile, on déporte, on interne les lépreux du royaume, et ils sont nombreux. Ils n'ont là aucun secours à attendre du savoir humain, impuissant à leur égard, aucune espérance de sortir vivants de ce vaste tombeau anticipé, de ce charnier où la décomposition et l'anéantissement s'opèrent du vivant de l'être, — lamentable communauté de proscrits, morts socialement « dont toute l'occupation est de mourir », — maris sans femmes, épouses sans maris, — cruels divorces ! — enfants sans famille, — orphelins dont les parents vivent, — désintéressés de « tout ce qui se fait sous le soleil », condamnés, comme redoublement de supplice, à voir s'anéantir à leurs côtés les malheureux dont le sort les a faits les compagnons et les héritiers, véritables cadavres ambulants, respirant encore, promenant autour d'eux les regards de leurs yeux vitreux, évoquant l'idée de spectres repoussants.

Aux îles Sandwich, malgré une atmosphère des plus salubres, la lèpre est devenue une cause de dépopulation. « Cet horrible fléau ne faisait-il autrefois que de rares victimes ? se demande un voyageur. N'est-ce que depuis quelques années que sa contagion a fini par les multiplier tellement, que le gouvernement a jugé nécessaire d'avoir recours à une rigoureuse mesure de police hygiénique ? On ne sait. » Miss Arabella Bird, après un séjour de six mois dans l'archipel hawaïen, a écrit des pages émouvantes sur la léproserie des îles Sandwich. Nous en parlerons d'après la voyageuse anglaise.

C'est en 1865 que le parlement hawaïen décida de prévenir la propagation de la maladie, par la fondation, dans l'île de Molokai, en un lieu nommé Kalawao, d'un établissement où seraient confinés les lépreux. Déjà des résidents de race blanche étaient atteints par la contagion. La résistance fut grande de la part des malades ; mais ils durent céder. Un grand exemple de soumission à la loi fut donné par l'avocat Bill Ragsdale, appartenant à la race indigène par sa mère et Américain par son père. C'était un homme politique distingué, un personnage considérable. Il se dénonça lui-même au shérif, se disant prêt à s'expatrier immédiatement, bien qu'il n'eût encore que les premiers symptômes de

Fig. 147. — Ficus colossal, à Nonka-Iliya.

la maladie. « Bill Ragsdale, dit miss Bird, s'embarqua en effet volontairement sur un navire qui transportait une quarantaine de lépreux ; ses amis et ses nombreux clients, dont il avait pris congé le matin même, l'escortèrent les uns en pleurant, les autres le félicitant sur son courage et lui offrant des fleurs. Avant de monter à bord, le malheureux avocat harangua l'assistance, en engageant ses concitoyens à se résigner à une mesure qu'il déclara juste et nécessaire. »

L'avocat Ragsdale n'est pas la seule personne de haut rang atteinte par la loi de salut du royaume hawaïen. Lorsque miss Bird visita l'archipel de Sandwich une cousine de la reine Emma, veuve de Kaméhaméha IV, figurait parmi les victimes. De l'année 1865 au mois d'août 1877, l'île de Molokaï avait reçu 1,570 lépreux, et, sur ce nombre, il en était mort à cette dernière date plus de 900. Une lettre du 14 septembre 1881 évalue à 680 les survivants.

La plupart de ces malheureux internés appartiennent à la classe indigente et doivent être nourris aux frais du petit État polynésien.

Les rations de nourriture sont abondantes et de bonne qualité. Chaque lépreux reçoit par semaine vingt livres de « poi » ; c'est l'aliment national de l'archipel, formé de la pâte fermentée que l'on obtient avec la racine du taro ; outre ce « pain », chaque malade a encore cinq ou six livres de viande de boucherie. Si le bâtiment qui apporte les vivres est en retard, on remplace la poi et la viande par du riz, du sucre et du saumon. Le savon et le vêtement sont fournis par l'administration ; mais au delà de ces choses nécessaires, les lépreux ne peuvent rien se procurer que par leur industrie ou par le secours de leur famille. Des personnes charitables font aux nécessiteux des envois de café, de tabac, d'outils, de couteaux, de livres.

Les lépreux vont cacher leur infirmité dans de sombres huttes du village de Kalawao ; par exception quelques dames, des personnes de distinction, habitent de jolis cottages et se donnent tout le confortable que la fortune peut procurer. On peut voir à Kalawao certaines femmes chez qui le goût de la toilette a persisté, « affreuses comme des Gorgones, remplaçant les serpents de la tête de Méduse par une guirlande de fleurs, faisant les coquettes et lorgnant les admirateurs ».

L'hôpital, composé d'une douzaine de bâtiments en bois, est en bonne

situation. Mais il n'y a point de médecin dans cet hôpital ; en l'absence d'un docteur résident, les maladies communes dont les lépreux ne sauraient être exempts sont traitées par quelque lépreux de bonne volonté, charitablement assisté... nous allons dire par qui. Dans les bâtiments de l'administration se trouve le bureau du surintendant ; le gouverneur a établi là son domicile, « il est le représentant de la royauté... mais le vrai gouverneur, — c'est la mort ».

Mais s'il ne s'est pas rencontré de médecin capable de faire le sacrifice de sa vie en s'associant librement à ces infortunés fatalement condamnés à mourir, l'Église catholique a été plus heureuse. Le P. Damien Deveuster, prêtre belge, a choisi pour y exercer son ministère de charité cette colonie de malades et de mourants, où il est le pasteur d'un troupeau de créatures dont la plupart n'ont plus même figure humaine. C'est lui qui les encourage, les console, les soigne dans leurs maladies accidentelles. Le P. Damien a inauguré cette œuvre de dévouement héroïque. Depuis il a été suivi dans cette voie douloureuse et sainte par plusieurs Pères de la maison de Picpus, ses auxiliaires ou ses supérieurs. Mais n'anticipons pas.

« Une chapelle, près du lieu de débarquement, et une autre à Kalawao témoignent, dit le voyageur qui nous sert de guide, de l'extraordinaire dévouement du prêtre catholique qui avec toutes les chances de devenir un des dignitaires du clergé dont il est membre, avec la jeunesse, l'éducation et tout ce qui aurait pu le détourner d'un tel sacrifice, est venu dans cette hideuse vallée, exilé volontaire, pour l'amour du Christ. Il n'y eut qu'un élan d'unanime admiration, quand on connut l'acte sublime du P. Damien. Certes aucun motif indigne, aucun soupçon d'intérêt humain ne put lui être attribué : l'envie resta muette ; le protestant le plus intolérant oublia que le prêtre qui imitait si admirablement l'Homme-Dieu en donnant sa vie pour ses frères était un prêtre catholique romain, et un sentiment spontané qu'aucune réflexion ne put affaiblir, le proclama un des plus vaillants soldats de la « noble armée des martyrs ».

Outre les deux églises catholiques, il y a à Kalawao une chapelle protestante avec un pasteur. Mais celui-ci est lépreux comme ses ouailles. Il y a aussi deux écoles où les enfants reçoivent leur instruction en langue havaïenne d'un magister lépreux. Pauvres enfants ! A quel

petit nombre d'entre eux cette instruction doit-elle être profitable?

Nous possédons le récit d'une visite faite à leurs tristes sujets de Molokaï par le roi Kalakauha (élu le 12 février 1873) et la reine Kapiolani son épouse.

« Lorsque nous débarquâmes, dit miss Bird, nous trouvâmes les lépreux rassemblés au nombre de deux ou trois cents, car ils avaient été prévenus de notre visite, et nous fûmes salués par une joyeuse musique. L'orchestre se composait de quatre exécutants : un tambour, un fifre et deux flûtes, artistes jeunes encore qui tous étaient horriblement défigurés par la lèpre. Cette musique produisait sur nous une étrange impression, et nous pouvions malaisément dissimuler un mélange de pitié et de répulsion en nous voyant entourés sur la plage par une foule empressée, qui nous souriait avec des visages à faire peur. Il y en avait dont la main tendue appelait une étreinte sympathique et qui s'éloignaient la tête basse, notre peu d'empressement leur rappelant qu'ils étaient des proscrits mis au ban de la société et dont le contact est une souillure. Quelques questions bienveillantes du médecin, le docteur Trousseau, diminuèrent l'embarras de la première rencontre. Peu à peu cette foule se mit à jaser et à rire, comme toute autre foule d'insulaires hawaïens, indifférents par tempérament, et, sauf quelques exceptions, à peine resta-t-il quelques traces de la sombre mélancolie qu'on devait naturellement s'attendre à trouver dans une existence si malheureuse. Très contents se montraient ceux à qui nous adressions la parole, et toujours prêts à nous répondre. Nous en reconnûmes plusieurs que nous avions connus autrefois et qui, ayant disparu du monde libre, passaient pour morts. De ce nombre était un membre de la représentation nationale, un des notables de la colonie, que le bureau hygiénique a préposé à l'inspection du magasin public. Quand nous l'abordâmes en lui disant : « Vous êtes une ancienne connaissance? — Oui, répondit-il, et que vous retrouvez dans un tombeau vivant. »

Mais détournons nos regards de ce spectacle affligeant.

Les Hawaïens subissent, comme les autres habitants de l'Océanie, l'effet désastreux du contact européen. « Nous sommes ici, écrivait naguère un missionnaire, comme des gens conviés pour assister aux funérailles d'une nation. » Le capitaine Cook avait estimé à trois ou quatre

cent mille âmes la population hawaïenne ; on ne comptait plus que cent cinquante mille habitants du temps de la régente Kahumanu, cent huit mille en 1836, soixante-dix-huit mille en 1850, soixante et onze mille en 1854 ; le recensement de 1872 n'accuse plus que l'existence de quarante-neuf mille indigènes. D'après les plus récentes évaluations ce chiffre est tombé à quarante-deux mille. Il n'y a sans doute pas d'exemple, dans les annales du monde, d'une destruction pareille à celle qui s'opère dans cet archipel.

A toutes les causes de destruction s'ajoutent pour les Hawaïens le peu de stabilité de leur sol. Ils sont de plus en plus troublés par de terribles éruptions volcaniques et des tremblements de terre. En une centaine d'années, ils n'ont pas éprouvé moins d'une douzaine de fois l'effet du feu souterrain.

Après nous être élevés de vingt degrés au-dessus de l'équateur, il nous faut repasser la ligne et descendre de vingt degrés au-dessous. C'est que la Polynésie est la plus étendue des divisions ethnographiques de l'Océanie.

Nous voilà donc aux îles Hervey, — ou archipel de Cook, — ou encore archipel de Manaïa, comptant une dizaine d'îles dont la plus connue, mais non la plus vaste, est Rarotonga, qui ressemble à un jardin : tout y est couvert de taros, de bananiers, de potirons et de patates ; mais le cocotier y est très rare. L'archipel contient de huit à dix mille habitants. Ces descendants de cannibales qui coupaient les têtes des vaincus et mangeaient leurs cadavres sont convertis au protestantisme. Ils ressemblent beaucoup aux Taïtiens. Leur physionomie est heureuse et leur caractère jovial. Ils sont agriculteurs.

Fig. 148. — Hameçon
à poulpe des îles Sandwich.

A quelques centaines de lieues au nord-ouest des îles Hervey se trouve le magnifique archipel de Samoa, où la terre est partout d'une prodigieuse fécondité, couverte de bois de palmiers où les villages semblent enfouis, d'arbres à pain, de cocotiers et d'orangers. Partout au milieu des bouquets d'arbres se fait entendre le bruit des cascades qui se précipitent en pluie écumeuse du haut des falaises ; les bois sont peuplés de perruches, de ramiers et de tourterelles.

La population est de trente-cinq mille âmes dont cinq mille catholiques (ce sont les chiffres donnés récemment par les missionnaires, qui possèdent une douzaine de résidences dans cet archipel). Le navigateur Roggewcen dit, en parlant des naturels de Samoa, que c'est le peuple le plus honnête des îles du grand Océan. Ils sont industrieux. Ils construisent leurs pirogues avec beaucoup d'art ; ils font de grands plats à trois pieds. Les femmes fabriquent avec le tapa des tissus souples et soyeux sur lesquels elles impriment des dessins.

Ces insulaires sont d'une taille très élevée, bien faits et musculeux. Leur teint est foncé ; ils portent leurs cheveux droits et ébouriffés, — en broussailles. — Une ceinture d'herbes marines constitue la partie principale de leur vêtement. La Pérouse, dont quelques-uns des compagnons furent massacrés dans l'île Toutouila, — le capitaine de Langle, le naturaliste Lamanon et neuf marins, — a déclaré que les femmes de cet archipel sont grandes et jolies, — au surplus, nullement farouches.

En passant de l'archipel de Samoa aux îles Tonga, — ou des Amis, ainsi que le capitaine Cook les a nommées, — nous sommes toujours dans la Polynésie heureuse, les beaux climats, les terres fertiles.

L'archipel de Tonga comprend près de cent cinquante îles, îlots, attoles et écueils de corail. Les plus considérables sont celles de Vavaou Tonga-Tabou, Lefouga, Namouka, Eoa, Laté et Tofoua. Ces îles sont peu élevées au-dessus de la mer. Leur population peut être évaluée à vingt-cinq mille habitants, dont neuf mille à l'île Tonga-Tabou (Tabou veut dire sacrée) qui est la métropole de l'archipel.

Des migrations de la Mélanésie ont peut-être amené dans cet archipel ces insulaires quelque peu teintés de noir, fort beaux d'ailleurs, et qu'on a surnommés les Anglo-Saxons des mers du Sud. Une portion de ce petit

peuple se compose de Tuas, esclaves de pères en fils à la suite de quelque guerre où leurs ancêtres ont été vaincus.

La flore du pays est riche; située sur la limite de la mer de Corail, elle montre déjà quelques rapports avec la flore mélanésienne et comprend des espèces absentes de la Polynésie orientale.

L'Anglais Mariner, qui eut à souffrir beaucoup chez les insulaires de Tonga après le meurtre du capitaine Brown (1806), a décrit le site le plus pittoresque de toutes les îles Tonga, la côte occidentale de Vavao.

Fig. 149. — Femme de Samoa battant le tapa.

A l'en croire, la nature a rassemblé en ce lieu toutes les richesses végétales de ces îles; les tamanaos et les toas s'y montrent en bois épais au milieu desquels sont creusés divers bassins d'eau douce; sur le penchant d'une colline, une belle plaine est plantée en cocotiers et en arbres à pain, partout des fleurs odorantes aux vives couleurs.

Lord Byron, séduit par les mœurs et les coutumes de ces insulaires, a placé dans une des îles Tonga les scènes de son ravissant poème : *l'Île* ou *Christian et ses compagnons*. Mariner, qui avait appris malgré lui à connaître ces îles, et dont le poète anglais lisait avec intérêt le tableau qu'il en a tracé, — Byron aimait passionnément les relations de voyages, — Mariner, disons-nous, a noté qu'il existe dans l'île principale « une

caverne singulière, située sur la côte occidentale. Son entrée est au moins à une brasse au-dessous du niveau de la mer quand la marée est basse... Qu'on se figure un rocher creux, s'élevant de plus de soixante pieds au dessus de la surface de la mer, n'ayant qu'une entrée connue à six pieds sous l'eau ; on peut donc dire que la base de cette caverne est la mer même. »

Voilà la scène principale où se déroule l'action du poème.

On se souvient en quels beaux vers lord Byron fait le récit de la première prise de possession de la caverne sous-marine.

« Un jeune chef, — il y avait de cela mille lunes, — plongeant pour chercher des tortues dans le voisinage de cette roche, avait suivi sa proie jusque dans cette caverne ainsi découverte pour la première fois. Par la suite, pendant les périls et les incertitudes d'une guerre cruelle, il y avait caché une jeune captive, fille d'une race ennemie, sauvée par la pitié des siens d'une inévitable mort. Quand les orages des combats furent calmés, le chef conduisit sa tribu insulaire vers le lieu où les eaux couvraient de l'ombre verdâtre de leur cristal transparent ce portique de rocher. Là, il plongea, — laissant craindre qu'il ne reparût plus. Ses compagnons étonnés, immobiles dans leurs canots, le croyaient insensé ou devenu la proie du requin. Ils contemplaient d'un air désolé la roche entourée par les ondes, et s'arrêtaient soudain en se reposant sur leurs rames, lorsqu'ils virent sortir de l'Océan une divinité, — ou du moins ils la crurent telle dans leur respectueuse crainte. Avec elle reparut leur compagnon triomphant à son côté, fier de sa fiancée, habitante des mers. Détrompés, ils transportèrent le couple sur le rivage au son des conques retentissantes et au bruit de joyeuses acclamations... »

Au sud-ouest des îles Tonga s'élève du sein de l'Océan un groupe volcanique connu sous le nom d'îles de la Nouvelle-Zélande. Les Hollandais lui donnèrent ce nom au dix-septième siècle. Les côtes et les rives de quelques fleuves navigables y ont été seules habitées et encore tardivement, car rien ne raconte aux yeux des voyageurs l'histoire des races disparues, ni villes en ruines, ni vestiges de monuments.

Ce sont aussi des terres merveilleusement fertiles. Naguère encore

couvertes de forêts d'arbres gigantesques elles donnaient asiles à des tribus de cannibales farouches, sans cesse en guerre les uns contre les autres. Il n'y a qu'une soixantaine d'années que les Européens ont songé à tirer parti de ce sol vierge et fécond, et grâce à la beauté du climat, à la richesse du sol, et surtout à la présence des gisements d'or, la nouvelle-Zélande a vu le courant de l'émigration se diriger sans interruption vers elle. Des villes qui ne sont encore marquées sur aucune carte se sont élevées comme par enchantement sur le littoral. Les rues de la plupart de ces villes sont bien pavées, éclairées au gaz ; on y rencontre des bornes-fontaines et des boîtes aux lettres ; des routes ont été ouvertes, on a construit des phares sur le littoral ; on a perforé l'épine dorsale qui longe les deux îles, pour joindre le port de Canterbury avec celui de Littleton ; des steamers naviguent continuellement le long des côtes et font le voyage d'Australie et de Tasmanie, d'autres par le Pacifique mettent directement l'Europe en communication avec la colonie anglaise. L'intérieur se peuple rapidement de « squatters », — colons éleveurs de bestiaux et cultivateurs devant lesquels recule la population sauvage. Encore quelques années, et les aborigènes, — les Maoris, — ne seront plus qu'un souvenir.

La Nouvelle-Zélande se compose de deux grandes terres, — comme les Iles britanniques, — et de plusieurs petites îles. Les deux grandes terres sont : l'île du Nord, ou Te Ika Maui, et l'île du Sud ou Tawai Pounamou ; une troisième appelée l'île Stewart est la plus importante parmi les petites îles du groupe. Ce pays doit son caractère principal à la chaîne de montagnes qui s'étend dans toute la longueur des deux grandes terres. Sur cette puissante ossature vient s'appuyer ou s'adosser toute une région de collines et de plateaux, semée d'un grand nombre de cônes volcaniques, traversée par des cours d'eau dans toutes les directions, et bornée par de vastes plaines. C'est dans l'île du sud que les montagnes de la chaîne atteignent leur développement le plus grandiose ; l'étendue de ses glaciers et la grandeur des lacs que renferment les hautes vallées leur a valu le nom d'Alpes méridionales. Ces montagnes sont reliées entre elles par des contreforts, et séparées par des vallées où coulent des rivières profondément encaissées. Au milieu, les sommets du mont Cook, éclatants de neiges et où miroitent des glaciers, s'élèvent

jusqu'à 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, — ce qui est presque la hauteur du mont Blanc.

L'île du Nord, moins pittoresque que l'île du Sud, est féconde en phénomènes volcaniques; le haut plateau situé à l'ouest de la chaîne de montagnes est ouvert en plus de cent endroits par l'action du feu souterrain. Des cônes de trachite, d'autres de basalte plus petits et de formation récente, d'innombrables sources thermales, qui lancent à de grandes hauteurs des masses d'eau bouillante, des fumerolles, des vol-

Fig. 150. — Source de vapeur de Koropeti (Nouvelle-Zélande).

cans et des solfatares offrent au géologue de nombreux sujets d'étude. Le principal foyer de ces phénomènes se trouve au milieu de l'île, près du lac Tanpo. C'est là que, sur un plateau stérile, se dressent deux volcans gigantesques, le Tongariro, avec ses vastes cratères vomissant une épaisse vapeur; le Ruapahu, qui élève jusqu'à 8,000, ou 10,000 pieds son large cône tronqué. Comme il est presque toujours enveloppé de nuages, on ne sait si un plateau occupe son sommet, ou si un cratère y est ouvert. Quand le ciel est clair, les versants de ce volcan éteint apparaissent couverts de neige, entrecoupés de glaciers et de profonds ravins. Sur ces montagnes, se trouvent les sources des deux principaux fleuves de l'île.

Entre le lac Taupo et la baie d'Abondance, sur la côte orientale, s'étend la région des lacs, célèbre par ses sources thermales. Là, en plus de mille endroits des vapeurs jaillissent de la terre ; ces phénomènes prennent diverses formes ; tantôt ce sont des sources chaudes intermittentes, analogues aux geysers d'Islande, tantôt des fumerolles, des volcans de boue ou des solfatares. Les plus renommées sont celles qui surgissent sur les deux rives du Waikato, occupant un espace d'un mille environ. Le site offre en cet endroit un spectacle saisissant. « Formant rapides sur rapides, le fleuve se précipite d'un cours impétueux dans une vallée profonde, encaissée par des montagnes à pic ; ses eaux entourent de flots d'écume deux petits îlots et tourbillonnent avec un sourd mugissement. Sur les bords, on voit s'élever de blancs nuages de vapeur au-dessus des bassins d'eau bouillante et des cascades qui se jettent dans le Waikato. Des sources intermittentes complètent cet ensemble, et jaillissent les unes après les autres, comme dans ces chefs-d'œuvre hydrauliques que l'on admire à Versailles et à Saint-Cloud ; mais là, ce n'est point un jeu éphémère et coûteux, l'amusement d'un jour de fête ; c'est le perpétuel et inépuisable jaillissement de la nature (1). »

Il ne faut s'approcher qu'avec une prudence extrême de ces fontaines intermittentes, qui sortent de leur repos au moment où l'on s'y attend le moins. Les compagnons de M. de Hochstetter, le savant géologue autrichien, en firent l'épreuve un jour qu'ils se préparaient à prendre un bain dans le fleuve ; ils avaient déposé leurs vêtements sur le bord d'un bassin, quand tout à coup de violentes détonations se firent entendre, l'eau s'agita, la fontaine jaillit avec force, et à peine eurent-ils le temps de se jeter en arrière pour éviter une douche d'eau bouillante. Les volcans de boue, disséminés sur les deux rives du Waikato, près des sources thermales, sont plus perfides encore, car le sol amolli cède au moindre poids. Des bulles visqueuses, s'élevant dans la vase, éclatent en laissant échapper des gaz méphitiques. Malheur à qui fait un faux pas au bord de ces boues brûlantes, il risque d'être englouti. De semblables accidents ne sont pas rares.

(1) E. Jonveaux.

CONTRÉES MYSTÉRIEUSES.

Le petit lac Rotomahana qui reçoit les eaux d'un grand nombre de sources chaudes, est surtout redevable de sa célébrité aux magnifiques sources du Te Tarata, situées à quatre-vingts pieds au-dessus du lac, sur la pente d'une colline couverte de fougères, et qui sont la plus étonnante merveille de cette contrée si riche en phénomènes curieux. Voici la description qu'en adonnée M. Jonveaux, d'après la relation de M. Ferdinand de Hochstetter : « Le bassin principal a quatre-vingts pieds de long, soixante de large ; ses parois sont formées d'une argile rougeâtre et incrustées, dans leur partie inférieure, de stalactites blanches comme la neige. Il est rempli d'une eau parfaitement claire et limpide, dont la teinte bleu d'azur se reflète dans les nuages de vapeur qui tournoient au-dessus et arrêtent les regards ; mais on peut toujours distinguer le bruit sourd du bouillonnement intérieur. On dit que parfois cette énorme masse liquide est lancée dans les airs avec une force prodigieuse, et qu'alors les yeux peuvent plonger jusqu'à une profondeur de trente pieds dans le bassin vide ; mais il ne tarde pas à se remplir de nouveau. Comme dans les geysers d'Islande, les eaux déposent des stalactites siliceuses, et la source, en se répandant sur la colline, a formé un amphithéâtre qui semble taillé dans le marbre blanc le plus pur, et dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir. On dirait une large cascade soudainement pétrifiée par un pouvoir magique. Le pied de la colline s'avance assez loin dans le lac ; au-dessus s'étagent des terrasses d'inégales hauteurs ; chacune des marches de ce vaste escalier porte un petit bord en saillie, d'où pendent, sur le gradin inférieur, de gracieuses stalactites, et une plate-forme, plus ou moins large, qui enferme des bassins remplis d'eau d'un bleu magnifique. Ce sont autant de baignoires naturelles, élégantes et commodes, parmi lesquelles on n'a qu'à choisir ; le nageur en trouve de grandes et profondes, qui lui permettent de se livrer à son exercice favori ; pour les timides, la nature a disposé des réservoirs plus petits. La température de ces bains est très variée, l'eau étant plus ou moins chaude, selon son rapprochement ou sa distance du bassin principal. Au milieu de la dernière plate-forme s'élève un rocher couvert de mousses et de fougères, que l'on peut gravir sans danger, et d'où l'on domine le cratère d'eau thermale. Sur le côté méridional de la colline, les eaux se ré-

pendent en assez grande quantité pour former un ruisseau, qui bondit sur les gradins en dégageant des nuages de vapeur. Le blanc pur des stalactites, au milieu desquelles, semblables à des joyaux épars, se trouvent enchâssés les bassins d'eau bleue transparente, les parois rouges du cratère, la verdure des buissons et des tapis de mousse, les nuages de vapeur qui montent dans les airs, tout contribue à former un tableau qui ne s'efface jamais de la mémoire du spectateur ».

Fig. 151. — Une baie en Nouvelle-Zélande.

Ce qui surprend dans la végétation de la Nouvelle-Zélande, c'est l'abondance des fougères et l'absence de prairies et de fleurs. Les plaines, vues de loin, semblent couvertes de gazon ; ce sont en réalité des landes de fougères. Ces fougères étalent partout, dans une admirable profusion, leurs feuilles d'un vert brillant ; les unes s'élèvent surmontées d'une couronne, d'autres s'attachent aux troncs des bouleaux, quelques autres enfin se montrent avec leurs feuilles arrondies entourées d'une bordure de capsules.

D'immenses forêts s'étendent sur les montagnes, et couvrent les

pentes jusqu'à la limite des neiges éternelles. Les masses de pins kauris, — l'arbre-roi de la Nouvelle-Zélande, — y dominent. Ces pins kauris ont ceci de particulier qu'ils ne se développent que par groupes ; ils remplissent des forêts entières de leurs troncs parfaitement cylindriques, semblables aux colonnes multiples d'un temple. Dans une forêt de plusieurs siècles les ramifications des hautes branches forment un dôme de verdure sombre presque impénétrable aux rayons du soleil. Les kauris viennent très bien près des côtes, dans les ravins, et sur les pentes des montagnes à pic.

Ces forêts de la Nouvelle-Zélande sont superbes, silencieuses, la lumière y est tamisée partout. Un voyageur, — le comte Russel-Killough, — en s'enfonçant pendant des heures dans ces solitudes imposantes ne pouvait s'empêcher d'admirer combien la nature est belle en tous lieux malgré la diversité de ses aspects. En Sibérie, de si grandes forêts eussent fourmillé de loups, de rennes et de zibelines ; au Brésil, des serpents monstrueux, suspendus aux branches, eussent, sifflé sur son passage ; dans l'Inde, le rugissement des tigres eût ébranlé le sol ; ici rien que quelques inoffensifs robins, et le bourdonnement des abeilles égarées, rentrées à regret dans la vie sauvage ; le silence serait presque absolu sans le murmure perpétuel de ruisseaux d'une limpidité parfaite, encaissés dans des rives d'émeraude.

Quant aux vallées, elles se couvrent d'épais buissons de lin indigène (le *phormium tenax*), — le plus beau lin du monde, — dont les hautes flèches surmontées de fleurs rouges embaument l'air. Les cryptogames tiennent la place la plus large parmi les quatre mille ou les cinq mille espèces dont se compose la flore de ces îles. Ces sortes de plantes privées de fleurs contribuent à donner au paysage un aspect parfois monotone.

La Nouvelle-Zélande possède des arbrisseaux appartenant à des espèces rares et des arbres d'un aspect étrange, entre autres le koromika, dont les masses arrondies ressemblent au rhododendron, le « bois de lance, » qui porte sur une tige longue, mince et droite, une touffe de feuilles étroites, tournées la pointe en bas comme la barbe d'une lance ; le matapo, plante superbe, dont chaque feuille est un

sujet d'étude, avec son délicat réseau de veines noires sur un fond d'un jaune verdâtre ; le mappo, le gohi, etc.

On remarque encore au bord des lacs les voûtes de verdure ornées des grandes fleurs écarlates d'une sorte de myrte, le rata, et un arbuste, le manouka, dont la fleur ressemble à la pâquerette, — pétales blancs avec centre brun, — et a une odeur aromatique très pénétrante.

Aucun quadrupède n'est indigène à la Nouvelle-Zélande, excepté le rat ; en revanche on n'y trouve ni serpents ni reptiles hideux.

Des canards de différentes sortes, des poules d'eau, le pukeko, animent la surface des lacs, où parfois se réfugie aussi le joli pêcheur d'huîtres nommé toréa.

Les anciens Maoris trouvaient des ressources alimentaires dans un oiseau gigantesque aux ailes rudimentaires très répandu dans leurs îles et qui aujourd'hui a complètement disparu, le moa. Le jour, ces oiseaux se tenaient cachés dans des trous au milieu des forêts ; ils en sortaient la nuit pour chercher leur nourriture. Ils couraient et sautaient avec une rapidité extrême. Les naturels savaient les attirer en imitant leur cri et, les éblouissant par une lumière soudaine, ils s'en emparaient ou les assommaient à coups de bâton.

Dans ces îles, la salubrité d'un climat tempéré, délicieux, permet de demeurer constamment en plein air, — même après l'expiration de la saison chaude.

Sur la partie de la côte où a été bâtie Nelson, — à la pointe nord-ouest de l'île du Sud, — l'air est d'une transparence extrême, à ce point que l'on prétend y avoir vu les étoiles en plein midi... Le géranium et beaucoup d'autres plantes conservent leurs fleurs en toutes saisons. Les forêts n'y sont jamais dépouillées, presque tous les arbres y restent toujours verts. D'autre part les magnificences des régions montagneuses, bien boisées, enrichies de lacs, ne manquent même pas de la grandeur sauvage, des glaciers, des torrents impétueux et des sombres gorges de la nature alpestre.

A l'époque des équinoxes le vent du sud-ouest amène dans la Nouvelle-Zélande des pluies diluviennes. Mais c'est du nord-ouest que se déclenchent de terribles ouragans. A la fin des journées d'été, quand la

chaleur a raréfié l'air outre mesure, ces ouragans s'annoncent par une poussière impalpable qui obscurcit l'air et pénètre partout. Lorsque la nuée fauve qui indique l'approche de l'ouragan de sable apparaît à l'horizon, les oiseaux cessent de chanter, les moutons cherchent un refuge dans le fond des ravins ou à l'abri de quelque haute roche, le sauvage se tapit entre deux arbres, le colon se hâte de rentrer dans sa demeure et d'en clore toutes les ouvertures. Tout à coup le mugissement de la tempête éclate, le jour fait place à la nuit ; les arbres ploient et s'inclinent vers la terre ; des plantes arrachées du sol, des buissons même, s'envolent comme des oiseaux effarouchés, et, sur les chemins, les cailloux se mettent à rouler comme au fond d'un torrent. Heureux alors les squatters qui ont songé à assurer leurs récoltes par les haies vivaces d'une sorte de genêt épineux qui devient fort touffu ; heureux aussi ceux dont la demeure est abritée et qui ont pris soin d'assujettir solidement leur toit...

Les anciens Maoris (c'est le nom que se donnent les aborigènes de la Nouvelle-Zélande) franchissaient la limite qui sépare l'état sauvage de la barbarie, et parvenaient à un certain degré de culture, au moment où la découverte de leurs îles fut faite par les Européens. C'est ainsi qu'ils vivaient réunis en villages nommés « pahi », et ces villages protégés par des fossés et des palissades étaient entourés de champs bien entretenus qui produisaient la patate, le taro et les melons. Les tribus étaient gouvernées par des chefs. Ces indigènes ne manquaient pas d'industrie. Avec les filaments de leur beau lin, ils tressaient des nattes et fabriquaient des tissus pour s'en faire des manteaux ; ils s'en servaient aussi pour la confection de leurs filets de pêche et des voiles de leurs canots.

La religion des Néo-Zélandais était une sorte de polythéisme. Les puissances de la nature déifiées par eux, n'avaient cependant aucun temple consacré à leur adoration. Doués d'éloquence, ces hommes primitifs possédaient aussi des légendes, des poésies et des chansons, — sir Georges Grey en a publié un recueil ; — à défaut d'écriture, des conteurs les transmettaient de génération en génération ; les enfants recevaient en commun une certaine éducation.

Mais la famine alluma parmi les tribus des guerres sanglantes. Les Maoris, découragés, abandonnant la culture des terres, ne semblèrent

plus avoir d'énergie que pour les combats. Avec leurs principes qui exaltent la vengeance et font valoir la loi du talion, — œil pour œil, dent pour dent, — les occasions de sanglants débats naissaient incessamment. Le meurtre appelait le meurtre, et des vengeances particulières

Fig. 152. — Naturel de la Nouvelle-Zélande.

mettaient aux prises des tribus qui ne demandaient pas mieux que d'en venir aux mains.

Devant l'ennemi, chaque parti s'exaltait en écoutant les discours de ses chefs, en exécutant frénétiquement la danse de guerre, en insultant ses ennemis par des gestes et des injures. Ivres de carnage, ils se jetaient dans la mêlée, et c'est encore sous l'influence de cette excitation qu'après la bataille les vainqueurs dévoraient les vaincus, assouvissant ainsi

leur haine au delà de la mort, bravant encore ceux qui n'étaient plus et défiant la colère de leurs familles et de leurs tribus.

Tels étaient les Néo-Zélandais que les navigateurs nous apprirent à connaître. Ils justifèrent bientôt pleinement leur réputation de cannibales par plusieurs actes horribles. Ce fut d'abord le massacre du capitaine Marion de Fresne, et d'une partie de ses équipages en 1772 ; l'année suivante se renouvelèrent de semblables scènes, — suivies comme toujours du banquet de chair humaine. Cette fois les victimes appartenaient au navire anglais *l'Adventure*. On cessa tout à fait alors d'aborder à la Nouvelle-Zélande. En vue des côtes, les marins se résignaient à souffrir parfois le supplice du scorbut plutôt que d'aller demander à ces rivages inhospitaliers les végétaux qui auraient amélioré leur état.

Le capitaine d'un brick du commerce venant de la Nouvelle-Galles et touchant au détroit de Cook, entra cependant en relations avec une tribu de Maoris émigrés de la baie de Tanaraki à la suite d'un sanglant démêlé avec les Anglais. Ce capitaine consentit à transporter les fugitifs à l'île Chatam, située à deux cent cinquante lieues à l'est. En deux voyages le brick amena dans cette île environ cinq cents individus, hommes, femmes et enfants. Mais qu'arriva-t-il ? Dès leur arrivée, les Néo-Zélandais commencèrent le massacre des insulaires, — qu'on nomme les Morioris, — et mangèrent nombre de victimes. On comptait environ deux mille Morioris dans l'île Chatam, il n'en resta guère plus de cent cinquante, et asservis à des maîtres bien cruels. Ces mêmes Néo-Zélandais, un peu plus tard, égorgèrent le capitaine et les matelots d'un baleinier français, *le Jean-Bart*, qui avait imprudemment abordé à cette île Chatam, devenue un repaire d'anthropophages.

Le docteur Thiercelin, au cours de ses voyages en Océanie, a recueilli de la bouche d'un vieux chef maori, hébété par l'âge et l'ivrognerie, des révélations sur cette conquête de l'île Chatam, il y a quelque soixante ans, dans les conditions que nous venons de raconter. « Chaque jour, lui disait le vieux cannibale, de nouvelles victoires nous donnaient de nouvelles victimes, et les femmes et les enfants ne se nourrissaient plus que de la chair des vaincus. Quel bon temps que ce temps-là ! Il me semble encore voir ces scènes de carnage, boire encore le sang des vaincus de la veille. Enfin après une grande bataille qui dura toute une jour-

née, nous ne vîmes plus d'ennemis debout. Mais nous avions tant et tant de morts devant nous que nous ne pouvions les manger tous. Pour les conserver nous les avons séchés et fumés. » Et comme le voyageur réprouvait ce massacre des vaincus, le bonhomme répliqua : « Pourquoi les tuer ? mais pour ne pas être tués par eux. Ils avaient la terre, nous la voulions ; la force décide du droit. Qu'eussiez-vous fait à notre place ?

Fig. 153. — Un Maori.

La guerre avait empêché de planter les pommes de terre ; la famine serait venue ; il fallait manger, pourtant. Où sont les temps de ma jeunesse ? Où sont nos bons repas où nous buvions le sang du vaincu, où nous avalions son œil, où nous repaissions nos bouches et nos yeux de carnage ? Le chef n'est plus chef que de nom. Il ne peut boire que de l'eau de feu, qui l'abrutit. Mais la chair pantelante d'un ennemi qui vient de rouler à ses pieds, il doit y renoncer pour toujours... »

Ce n'étaient pas seulement les prisonniers que l'on dévorait chez les Maoris, mais des esclaves, des enfants, pour des fautes légères, étaient

aussitôt tués que mangés : on les faisait mourir pour leur apprendre à vivre !

Voilà des sauvages peu sympathiques et qui ne ressemblent guère aux autres Polynésiens, ceux que nous venons de visiter. Chez toutes ces peuplades de l'Océanie il s'est commis des violences, des actes criminels : il y a plus d'une baie du Massacre dans ces îles ; mais l'anthropophagie ne s'y montre qu'accidentellement, tandis qu'avec la Nouvelle-Zélande nous inaugurons une tournée en plein pays de cannibales.

Donc, il y a un demi-siècle, les Maoris se nourrissaient encore de la chair de leurs ennemis ; ils faisaient griller leurs têtes sur des charbons ardents pour s'en repaître, lorsque les missionnaires chrétiens apparurent chez eux en courageux pionniers de la civilisation autant qu'en apôtres de l'Évangile. Mais leur œuvre fut interrompue par des soulèvements, et l'on put assister à ce spectacle plus qu'étrange de sauvages convertis au christianisme, connaissant et respectant la Bible, et conservant néanmoins les pratiques sanguinaires du temps de l'idolâtrie. Aujourd'hui encore, dans un mouvement de vivacité, un Maori lance à un blanc ces paroles sinistres : « Je mangerai ta tête ; je me nourrirai de tes parents ; » mais ce n'est plus qu'une manière de parler.

Le chef Hongi, le « Napoléon zélandais », comme on l'a surnommé, au retour d'un voyage d'éducation en Europe, entreprit de soulever le pays tout entier contre ses envahisseurs. Les colons qui, à un moment, avaient pu se procurer de vastes territoires par l'échange de deux ou trois haches ou de quelques livres de tabac, se virent contester leurs droits de propriété, assistèrent impuissants à l'incendie de leurs établissements déjà prospères, au massacre de leurs femmes et de leurs enfants. Toutefois leur tâche se poursuivait, avec des alternatives diverses. Enfin, au mois de février 1840, les îles zélandaises furent déclarées colonie dépendante de la couronne britannique. A dater de ce moment les insulaires, dans leurs rébellions, devaient avoir devant eux les troupes anglaises. En 1861, le général Cameron n'avait pas moins de douze mille hommes à leur opposer.

Pendant longtemps, au plus fort de la lutte, les missionnaires anglicans furent respectés ; répandre une goutte de leur sang eût passé aux

yeux des Maoris pour un acte odieux ; mais tout à coup surgit un prophète, — un fou, — nommé Te Ua, qui prêcha avec succès aux insurgés une religion nouvelle, le Pai Maririsme. Le nouvel apôtre conservait seulement de l'enseignement évangélique le droit des Juifs à se considérer comme le peuple de Dieu, et il revendiquait ce privilège pour les Maoris, de même race, selon lui, que les Juifs.

Fig. 154. — Un tatouage artistique.

La prédication de cet énergumène eut pour résultat de changer la disposition des esprits à l'égard des missionnaires. Ils furent autant haïs qu'ils avaient été aimés jusque-là ; on les accusa de servir d'espions au gouvernement de la colonie et d'enseigner une religion à laquelle ils ne croyaient pas, à la seule fin de préparer l'asservissement des indigènes. Bientôt après le martyre atteignit les missionnaires anglicans.

Le comte Russel-Killough, qui a visité la Nouvelle-Zélande, se plaît à reconnaître d'excellentes qualités chez le Maori. A en croire ce voyageur, le Maori n'est pas enclin au vol, ne se porte point à des actes de violence et sait se montrer reconnaissant. « Il n'est pas traître, »

ajoute-t-il, qualité qui, à son avis, « le distingue immédiatement de tous les sauvages, sans excepté ceux qu'ont enveloppés Châteaubriand et Cooper d'une auréole beaucoup trop poétique, car s'il est un vice universel chez tous les hommes de la nature, c'est la perfidie ».

Il y a une vingtaine d'années les Maoris ont fait un suprême effort pour conserver le restant du territoire où leur indépendance trouvait encore un refuge. Ils se plaignaient d'être traités comme une race inférieure faite pour être esclave. Ils élurent un roi ; ce fut Potatau, qui avait été un guerrier puissant et un orateur habile, mais dont l'âge avait fait un vieillard aveugle et perclus ; quelques autres chefs se joignirent à lui. Mais, malgré toute leur bravoure, ils ne purent opposer une longue résistance à leur puissant ennemi civilisé. Quand les indigènes de la Nouvelle-Zélande auront disparu, on pourra affirmer qu'aucun peuple de l'Océanie n'a aussi résolument tenu tête à l'ascendant européen, avant de le subir.

Les Maoris, décimés dans leurs luttes contre les Anglais, dépouillés des meilleures parties de leur sol, refoulés toujours plus vers l'intérieur du pays et privés de la sorte des ressources que peut fournir la mer, tendent à disparaître ; déjà on ne les trouve plus guère que dans les gorges presque inaccessibles des hauts sommets neigeux qui couronnent leur terre montagneuse.

En 1840, on comptait sans distinction d'âge ou de sexe cent dix mille ou cent vingt mille Maoris. En 1850, les statistiques ayant le plus de précision n'en donnent qu'environ soixante-dix mille ; enfin le recensement publié le 19 décembre 1867 porte la population maori au chiffre de trente-huit mille cinq cent quarante. Un peuple ne change pas brusquement d'habitudes, de vêtements, de nourriture ; il ne passe pas subitement de l'indolence au travail, de l'insouciance aux préoccupations de l'intérêt sans subir de graves altérations.

Aux diverses causes de dépopulation dont nous venons de parler s'ajoute le mélange qui s'opère entre les deux races en contact, mélange qui a déjà produit plusieurs milliers de métis. Généralement les métis proviennent d'unions entre des Européens et des femmes indigènes, et dans ce cas, dès la troisième génération les traits distinctifs des Maoris sont presque entièrement effacés. On peut donc prévoir le moment où

s'éteindront les derniers Maoris. Tandis qu'Auckland et les autres villes fondées par les Anglais augmentent en population et en richesses, que les buissons touffus et les plantes sarmenteuses qui tapissent encore une grande partie des vallées se métamorphosent en vertes prairies et en riches moissons, on voit les Maoris subir à leur tour la loi fatale qui fait succéder les races aux races, comme les individus aux individus.

A certains moments, durant les trêves, les Maoris ont étudié de près les Anglais et ils se sont montrés fort capables d'apprécier les avantages que ceux-ci leur offraient en venant vivre sur leur sol. Si les Maoris disparaissent ce n'est donc pas, ainsi que les Peaux Rouges, en fuyant les approches de la civilisation. Au lieu de se dégrader en n'empruntant aux blancs que leurs vices, les Maoris se sont améliorés en s'appropriant de préférence tout ce qu'ils ont trouvé de bon et d'utile chez les Européens ; et l'on peut dire que dans l'espace de cinquante années, ils se sont élevés de la plus affreuse barbarie à un certain degré de culture.

Mais — chose pénible à constater! — qu'à la venue des blancs, il y ait répugnance et terreur chez les habitants des mondes nouveaux, — comme en Amérique et dans certaines parties de l'Océanie, — qu'il y ait une résistance dénotant une certaine vitalité, puis la paix avec tous les bénéfices de la civilisation, comme dans la Nouvelle-Zélande, le résultat quant à la disparition des peuplades indigènes est le même partout : le contact du blanc est fatal à l'homme de couleur.

Quelques représentants des anciennes tribus les plus sauvages, — les Européens ne les ont jamais vus, — sont, au dire des Maoris, cachés dans les retraites les plus inaccessibles des deux îles. Ils parlent d'eux comme de sauvages farouches, laissant croître une chevelure inculte, ayant des doigts et des ongles d'une longueur démesurée, et mangeant la chair crue. Voilà de véritables « peuples inconnus » et qu'il est malaisé de faire connaître. Mais par les goûts et les habitudes odieuses qui ont longtemps caractérisé la fleur de la population de la Nouvelle-Zélande, on peut se faire une idée des hommes « farouches, » « ayant des doigts et des ongles d'une longueur démesurée. »

Avant de quitter la Polynésie, il ne sera pas déplacé de dire quelques mots des deux industries principales qui se partagent l'activité des

émigrants : l'élève des moutons, dont la laine vaut celle du Cap et l'exploitation des mines aurifères.

Des millions de moutons trouvent maintenant leur pâture dans les vastes plaines herbeuses qui du haut des montagnes paraissent sans fin. Il y en a beaucoup parmi ces plaines, de remarquables par un degré de sécheresse qui rend les pâturages précieux pour les animaux de l'espèce ovine. Dans le principe, on s'était établi sur des pâturages naturels ; aujourd'hui on voit à leur place des prairies cultivées et des enceintes closes.

Toutes les saisons sans exception y sont éminemment favorables au développement et à l'élevage du bétail ; mais le mois de novembre, — qui inaugure la saison chaude dans l'hémisphère austral, — est le moment de la plus grande activité ; les immenses troupeaux bélants dispersés sur les collines et dans les vallées, se concentrent en masses considérables autour des maisons de ferme. Là, des milliers d'ouvriers travaillent à les débarrasser de leur abondante toison, et bientôt de longues files de chariots se forment sur les routes qui aboutissent aux ports de mer, où la laine devient l'objet d'un commerce étendu et fructueux.

Mais la propriété se divise à l'infini ; les éleveurs de moutons voient avec terreur le jour où la Nouvelle-Zélande sera un grenier à blé. Il leur faudra alors transporter l'industrie pastorale dans les plaines immenses de l'Australie centrale où ils règneront sans conteste sur des milliers de lieues carrées d'un sol impropre à la culture.

Quant aux mines aurifères, elles se trouvent dans l'île méridionale. Leur découverte date de 1856, et bientôt après l'exploitation commença. Mais c'est surtout en 1861 que la fièvre de l'or éclata. Les travailleurs affluèrent alors de toutes parts ; des villes de toile se formèrent. Le bruit des merveilleuses richesses découvertes, dépassant la Nouvelle-Zélande, alla exciter la convoitise des mineurs australiens qui abandonnèrent en foule les champs épuisés de Victoria pour les gisements presque vierges d'Otago. Ce qui a été extrait des gisements aurifères n'est rien auprès de la quantité d'or qu'ils renferment. Suivant un calcul de M. de Hochstetter, les gisements de l'Aocerè seuls représentent une valeur de plus de cinq cents millions. Les

observations géologiques du savant viennois l'ont convaincu que les

Fig. 155. — Tutouage à la Nouvelle-Zélande.

mines devaient se prolonger dans toute la longueur de l'île du Sud.

Tant que dure la belle saison, des groupes de mineurs sans habitations fixes y cherchent des pépites d'or dans le sable de la mer, vers les embouchures des rivières et dans le lit des torrents.

Il existe aussi de nombreuses mines de charbon dans cette île, mieux partagée encore que l'île du Nord.

III.

La Malaisie. — Les îles Fidji. — Fureurs anthropophagiques. — Les « longs cochons ». — Archipel de Sainte-Croix. — Vanikoro et le naufrage de la Pérouse. — Les Nouvelles-Hébrides. — La Nouvelle-Calédonie et les Canaques. — Nos alliés cannibales. — L'Australie des sauvages des kangourous. — L'ornithorynque. — L'échidné. — L'opossum. — L'émou. — Les mines d'or. — L'archipel de la Louisiade. — Les trois cent dix-sept Chinois du *Saint-Paul*. — Les anthropophages de l'archipel Salomon. — La Nouvelle-Bretagne et les îles voisines. — La Nouvelle-Guinée et ses nombreux explorateurs.

Nous quittons la Polynésie pour visiter les peuples de la Mélanésie ; mais sans dire adieu aux cannibales. Loin de là ; nous devons longtemps encore vivre parmi des gens qui pensent que la marque de la supériorité de l'homme est de manger son semblable.

Il y a quelque vingt ans, les journaux d'outre-Manche retentissaient de la cession des îles Fidji à l'Angleterre. Mon Dieu, oui ! Sa Majesté Thakombau, souverain de ces îles, venait de sanctionner entre les mains de sir Hercule Robinson, commandant de *la Pearl*, un traité rédigé sur parchemin, en anglais et en fidgien, cédant « absolument et sans condition » tout le groupe des îles Fidji à S. M. la reine Victoria. Cette incorporation des îles Fidji était surtout l'œuvre des colons australiens qui voudraient que l'Angleterre s'annexât la Polynésie tout entière pour s'y créer des débouchés dont ils seraient naturellement les premiers à profiter. Ils avaient vu d'un œil jaloux « l'intrusion » des Français dans la Nouvelle-Calédonie.

Or ce groupe des îles Fidji comprend deux grandes îles, — Viti-Lévou et Vanoua-Lévou, — et environ trois cents petites îles. D'un sol généralement élevé, elles sont bordées de coraux. Le tiers seulement de ces dernières est habité par une population noire qui atteignait, pour tout l'archipel lors de la prise de possession par l'Angleterre, en 1860, le chiffre respectable de cent cinquante mille insulaires, chiffre effrayant si l'on pense qu'il s'agit d'une population d'anthropophages...

A Viti-Lévou une lisière de terre, où une végétation magnifique donne le coton et la canne à sucre, environne des volcans éteints, hauts de 1,000 à 4,500 mètres. Une assez grande rivière y déverse ses eaux par quatre embouchures. L'arbre qui fournit le précieux « bois de santal » s'y montre d'une belle venue, et un immense palmier, aux branches en éventail domine les forêts de l'île.

Vanoua-Lévou a la moitié de la grandeur de la précédente ; ses montagnes sont moins élevées.

Les Fidjiens sont des Papous à l'air féroce, à la chevelure énorme formant boule et qu'on prendrait d'un peu loin pour un turban. Au moment où le protectorat de l'Angleterre a été imposé à cet archipel, ces insulaires pratiquaient ostensiblement l'anthropophagie. Ils ne prisait guère la chair des blancs qu'ils trouvent amère. Ils en connaissent le goût ; au commencement de ce siècle ils mangèrent l'équipage d'un navire américain, *l'Union*, naufragé sur leurs côtes. Les chefs engraisaient naguère encore des esclaves, pour s'en nourrir. (On leur fracassait le crâne sur « la pierre à décerveler ».) Ils donnaient le nom de « long cochon » au cadavre humain. Gourmets et sensuels, ces « gastronomes » de l'Océanie préféraient les chairs un peu avancées aux corps fraîchement tués, — comme chez nous les amateurs de gibier faisandé. On dit que d'autres, — il ne faut pas disputer des goûts, — faisaient cuire leurs sujets vivants, dans leur jus. La mode la plus générale du pays était de dépecer le corps membre par membre ; les pièces de viande étaient ensuite soigneusement enveloppées de feuilles de bananier vertes, avec entourage de racines de taro et placées sur un lit de pierres brûlantes dans une sorte de four.

On cite un chef de tribu qui n'a pas mangé moins de huit cent soixante-douze « longs cochons », sa vie durant.

Les missionnaires ont réussi à convertir un bon nombre de ces aimables insulaires. Ceux-là ont renoncé aux banquets de chair humaine ; mais la majorité des Fidjiens est restée païenne et plus ou moins ouvertement attachée à ses pratiques séculaires.

Sous le régime nouveau, la population devait tendre à s'accroître, mais les Fidjiens se montrent découragés devant les usurpations de la civilisation blanche ; ils regrettent sans doute le bon vieux temps et

les « longs cochons ». En outre, ils ont eu à subir, il y a quelques années, l'invasion meurtrière de la rougeole qui a emporté quarante mille d'entre eux en une dizaine de mois. Encore une race condamnée à disparaître ! A l'égard de ces anthropophages obstinés, tout regret semble superflu... Qu'en pensent nos lecteurs et surtout nos sensibles lectrices ?

Fig. 156. — Habitant de Viti.

Abandonnons les Fidjiens à leur sort !

L'archipel de Sainte-Croix nous attire par un triste souvenir. L'île de Vanikoro y rappelle la perte des deux frégates de la Pérouse.

Entourée de récifs madréporiques, couverte de forêts impénétrables qui commencent près du rivage et s'étendent jusqu'à l'intérieur, cette île est hérissée de pitons. Ses plages marécageuses sont couvertes de mangliers qui lui font comme une ceinture d'un vert tendre.

C'est au milieu des brisants qui hérissent le pourtour de cette île, —

ou du moins de la plus grande île appartenant au groupe du même nom, — que les navires de la Pérouse vinrent échouer.

Longtemps après ce naufrage célèbre, le hasard fit découvrir l'endroit précis où le fatal événement avait eu lieu. Trois années s'étaient écoulées depuis que l'illustre marin avait quitté nos ports lorsque l'Assemblée constituante envoya à sa recherche une expédition placée sous le commandement du chevalier d'Entrecasteaux. Ce marin visita la Nouvelle-Calédonie, les parages de la Nouvelle-Guinée et l'archipel des Amis, mais il ne découvrit aucune indication qui pût l'éclairer sur le sort de la Pérouse. On ne songeait plus à faire aucune nouvelle recherche, lorsqu'en 1825 on apprit en France qu'un baleinier avait vu une croix de Saint-Louis et des médailles entre les mains d'insulaires de la Nouvelle-Calédonie et de l'archipel de la Louisiade. Le ministre de la marine envoya alors dans ces parages le capitaine Dumont d'Urville ; ce navigateur acquit la certitude que la Pérouse avait traversé l'archipel des Amis ; mais là il perdait toute trace. Fortuitement Dumont d'Urville eut connaissance qu'un marin aventureux, le capitaine Dillon, venait de découvrir l'endroit où les frégates de la Pérouse s'étaient perdues ; Dillon avait trouvé à Vanikoro une poignée d'épée sur laquelle les initiales de la Pérouse semblaient gravées et divers objets ayant appartenu à l'armement d'un navire. Les indigènes assuraient que ces débris provenaient de deux grandes « pirogues » jetées sur leurs rives par une tempête.

De nos jours M. Jules Garnier, qui s'est acquitté d'une mission d'exploration en Océanie, a reconstitué d'après le dire des insulaires et ses propres observations les phases douloureuses de ce drame maritime, à peu près telles que le capitaine Dumont d'Urville put les connaître.

L'un de ces navires fut attaqué par les indigènes, qui furent d'abord mis en fuite par quelques coups de canon ; cependant, brisé par les rochers, ce vaisseau fut bientôt en pièces ; son équipage essaya de gagner la terre, soit à la nage, soit dans des canots ; mais à mesure qu'ils arrivaient sur le rivage, les marins étaient massacrés par les indigènes.

Le second navire s'était heureusement échoué sur une plage de sable ; son équipage fut aussi attaqué ; mais au lieu de répondre par ses armes, il fit tous ses efforts pour apaiser les indigènes par des présents ; c'est

ainsi que les hostilités cessèrent, et que non seulement la paix put s'établir entre les naufragés et les sauvages, mais que ceux-ci apportèrent aux étrangers des ignames, des volailles, des porcs et des fruits de leur île... Le vaisseau qui fut jeté sur cette plage sablonneuse était tout fracassé, son équipage s'installa à terre avec ce qu'il put sauver de

Fig. 157. — Un Fidjien.

l'armement ; se mettant tous à l'œuvre, les hommes construisirent un petit navire avec les épaves du grand ; ce travail achevé, une partie des Français s'embarquèrent, furent munis de vivres frais par les indigènes et s'éloignèrent après avoir promis aux compagnons qu'ils laissaient de revenir bientôt les chercher ; mais on n'en entendit jamais plus parler. Les Français qui restèrent sur l'île furent disséminés dans chaque tribu et même dans différentes petites îles du groupe.

D'après ces informations Dumont d'Urville se rendit à Vanikoro, où

il trouva des ancres, des canons rongés par la rouille et couverts d'une épaisse croûte de coraux, des pierriers en cuivre, quelques saumons de plomb, d'autres objets encore ; mais pas un seul Français. Les tristes épaves rapportées par l'illustre navigateur et par le capitaine Dillon remplissent une salle du Musée de la marine.

Le capitaine Dumont d'Urville, avant de s'éloigner de Vanikoro, fit élever un monument très simple à la mémoire de la Pérouse et de ses malheureux compagnons : c'est un cube de pierre surmonté d'une pyramide quadrangulaire.

Il y a quelques mois, l'avisio *le Bruat* a exécuté sur le lieu du célèbre naufrage une exploration qui a permis de retrouver trois ancres de bossoir, un pierrier de bronze portant le millésime de 1621, deux canons en fonte de fer et diverses autres pièces métalliques. Les ancres étaient recouvertes d'incrustations de corail très curieuses et affectant les formes les plus bizarres.

Une population peu nombreuse et chétive, — peut-être douze ou quinze cents âmes, — habite ces îles. Les hommes, assez laids sont remarquables par la hauteur démesurée d'un front étroit. Les femmes sont encore plus laides. Tout ce monde maladif, lépreux, atteint d'éléphantiasis, misérable enfin au plus haut point, se nourrit de taros, du fruit de l'arbre à pain, de diverses variétés de bananes, et de l'*inocarpus* dont le fruit farineux a le goût de la châtaigne. Ils tuent des poissons à coups de flèches. Enfin ils ont encore pour leur alimentation de rares cochons d'une petite espèce noire et quelques volailles.

Rien ne porte à croire qu'au temps du naufrage de la Pérouse les insulaires de Vanikoro eussent des pratiques de cannibalisme, mais voici ce qu'ils font d'un ennemi : ils le tuent, ils déposent son corps dans un creux du rivage baigné par la mer, et lorsque les ossements sont complètement mis à nu, ils les travaillent de diverses manières pour en faire des pointes de flèches et des lances, des ornements pour eux et leurs femmes.

Au sud-est des îles de Sainte-Croix se trouvent les Nouvelles-Hébrides. Là encore les naturels consomment de la chair humaine et n'en font nullement mystère : leurs guerres intestines finissent par des

banquets où sont dévorées les dépouilles des vaineux. Ce goût pour la chair humaine s'étend même chez eux aux dépouilles de leurs parents et amis, à qui ils réservent volontiers des funérailles gastronomiques. Heureusement pour l'honneur de l'humanité, les missionnaires protestants déploient un zèle qui portera ses fruits.

Comme beaucoup d'îles australiennes, les Nouvelles-Hébrides ont une origine volcanique. Elles sont toutes couvertes de montagnes dont quelques-unes recèlent dans leurs flancs des volcans en ignition ; il s'y trouve aussi des forêts d'où les Anglais et les Américains tirent de grandes quantités de bois de santal. Ces îles sont, dans l'ordre de leur importance, sous le rapport de la population : Espiritu-Santo, Tanna, Yaté, Erromango et Mallicolo. Elles sont habitées par cent soixante mille Papous, qui montrent quelques aptitudes pour l'agriculture. Le climat est agréable, tempéré. Le sol, fertile, donne les produits des tropiques.

Les Anglais de Queensland (Australie) et des îles Fidji, les Français de la Nouvelle-Calédonie, emploient, dans leurs plantations, ces sauvages vigoureux et qui sont doux quand on les arrache à leur milieu, et à leurs pratiques de cannibales.

Au sud des Nouvelles-Hébrides et en avançant toujours vers l'ouest, comme nous le faisons depuis que nous passons en revue les peuples de l'Océanie, se trouve la Nouvelle-Calédonie que les indigènes qui l'habitent appellent Obao. C'est une terre française depuis 1853. Les missionnaires catholiques avaient eu le courage d'en commencer l'évangélisation dès 1844 ; mais ils vivaient sous le coup de menaces perpétuelles. On sait que la France y a établi un pénitencier.

Cette île, grande comme trois fois la Corse, est environnée, à la distance d'une vingtaine de kilomètres des côtes, par une ceinture madréporique interrompue seulement par quelques « passes ». Les îlots qui en dépendent sont le groupe des Loyalty : Uvéa, Lifou et Maré, dont la population, plus favorisée sous le rapport physique que celle de l'île principale ou Grande-Terre, se rapproche du type taïtien ; dans le prolongement de la Grande-Terre se trouve au sud l'île des Pins (Kunié) et l'île Uen.

En remontant la côte à l'ouest, on rencontre une multitude d'îlots

parmi lesquels l'île Nou, à l'entrée de la rade de Nouméa. Couverte de montagnes médiocrement élevées, la Grande-Terre a quelques points culminants qui atteignent jusqu'à douze cents mètres. Son sol est accidenté ; de nombreux cours d'eau le coupent et l'arrosent. Ce sol est partagé en pâturages, en forêts et en marécages. Les environs des villages sont cultivés ; le taro, l'igname, la canne à sucre, le bananier, la patate douce qui font partie de la flore indigène, sont d'un bon rapport. L'igname constitue la base de la nourriture du Néo-Calédonien. C'est une sorte de grosse pomme de terre grenue, féculente, farineuse. Quant au taro, on en mange la racine et les feuilles cuites à l'eau.

En arbres, arbrisseaux et autres plantes, on trouve encore dans la Nouvelle-Calédonie le houp, qui est une sorte de cèdre ; le cocotier, qui donne tout à la fois aux indigènes la nourriture, la boisson, les feuilles pour combustible, la bourre des noix pour tisser leurs filets. Le « mayoré » ou arbre à pain, le niaouli, dont l'écorce sert à couvrir les cases ; le ricin qui pousse sans culture sur les bords de plusieurs rivières ; le nani, arbrisseau que les Néo-Calédoniens comparent à notre chou, le papayer, le pommier et le prunier sauvage, le figuier banian ou figuier des pagodes. Cet arbre gigantesque présente cette particularité curieuse que, de ses branches s'étendant au loin, naissent des racines adventices ; elles descendent vers le sol, s'y implantent et donnent au tronc du figuier l'aspect d'une colonnade, au milieu de laquelle on peut circuler. Il existe à l'île Nou un de ces figuiers qui a plus de deux cents troncs et couvre un are et demi de terrain.

En fait de mammifères, après l'homme il n'y en a qu'un seul d'indigène : la roussette ou vampire calédonien ayant la taille d'un gros rat et des ailes se terminant chacune par une forte griffe. Malgré les sinistres légendes sur le vampire, il est certain que cet animal, exclusivement frugivore, n'a jamais sucé le sang des hommes pendant leur sommeil ; mais il mord avec fureur quand on l'irrite.

Les oiseaux sont assez nombreux et d'espèces variées, parmi lesquelles on distingue : l'aigle à tête blanche, l'épervier, la buse, le hibou de Ceylan dont l'espèce est assez répandue, la chouette, le crabier, l'aigrette, le héron, le corbeau, le moineau vert, quatre variétés de perruches, le merle, le martinet, le verdier, le martin-pêcheur, la bécasse, les cailles,

des canards, plusieurs sortes de tourterelles, trois espèces de pigeons : l'une, appelée notou, est énorme ; elle annonce sa présence par un roucoulement sourd, qui, se prolongeant dans les bois comme le son d'une corne, impressionne tristement et inspire presque de la terreur ; il y a enfin le eagou, oiseau qui n'existe que dans la Nouvelle-Calédonie. Il a la taille d'une très grosse poule ; son plumage est gris cendré ; son bec, ses pattes et ses yeux sont d'un beau vermillon ; il porte à l'arrière de la tête une aigrette argentée qu'il redresse dans ses moments de colère. Le eagou ne vole point ; ses ailes lui servent à accélérer sa marche. Cet oiseau tend à disparaître.

Ni serpents ni grenouilles ; des tortues de mer en abondance. Sans parler de quelques baleines qui viennent parfois échouer sur un bas-fond, les espèces de poissons sont innombrables. Malheureusement certains d'entre eux renferment le principe d'un poison dangereux et qui devient même mortel à une époque de l'année. Plusieurs marins sont morts pour avoir goûté à des tétrodons, à des bécunes, ou à une espèce de sardine appelée bat.

Les Néo-Calédoniens ou Canaques appartiennent à l'espèce des nègres océaniens. Ils ont la peau d'un brun foncé dans la variété noire de la race ; moins foncée dans la variété jaune, leur peau présente la nuance du tabac blond ; les cheveux sont noirs ou bruns, laineux et crépus, la barbe de même couleur est bien fournie, le nez large et épaté, profondément déprimé entre les orbites, les yeux sont grands, bordés de longs cils, injectés, — ce qui donne au regard une expression farouche, — leurs lèvres épaisses et renversées en dehors, les mâchoires proéminentes et les incisives un peu proclives, les dents blanches et bien alignées, les pommettes légèrement saillantes ; le front est haut, étroit et convexe.

Les femmes sont très laides, avec leur tête rasée, les lobules des oreilles perforés ou déchiquetés. Elles vieillissent vite. Elles sont généralement considérées comme les servantes si ce n'est les esclaves du mari.

Le Canaque marche la tête haute et portée un peu en arrière, ce qui lui donne un air grave. Le manteau de paille d'un usage général autrefois, abandonné pour les étoffes que le commerce apporte dans le pays, se retrouve encore dans les tribus isolées qui habitent les montagnes. Habitué dès son enfance à côtoyer les précipices, il ne connaît

pas le vertige. Il grimpe très lestement aux arbres, mais non comme le font les blancs : les mains retiennent le tronc, tandis que les pieds s'y arc-boutent tout en l'embrassant.

Les Néo-Calédoniens ont les sens de la vue et de l'ouïe d'une exquise finesse. Ils sont agiles et hardis et s'exposent à la mer, même la plus mauvaise, sur de fragiles embarcations creusées dans le tronc du houp. Très forts nageurs, ils ne nagent pas non plus selon la manière ordinaire ; les membres d'un même côté du corps agissent en même temps tout seuls, et chaque côté contribue alternativement à la propulsion. Le nageur ne se fatigue presque point, et il ne craint guère, même par de gros temps, de se confier à la mer. Les femmes se montrent aussi habiles que les hommes à cet exercice.

Voici quelles sont leurs armes et leurs outils, dans les tribus peu visitées par les blancs : les casse-tête, les haches de pierres, les sagaies, — simples javelots longs et flexibles jetés à la main à l'aide d'un lacet, — la fronde, pour lancer des pierres taillées en forme de fuseau, très pointues des deux bouts, le bec d'oiseau, figurant assez exactement une tête de pélican, — formidable casse-tête monté sur un manche court ; — enfin des couteaux en jade, en serpentine ou en schiste quartzeux.

Ils ont des colliers de perle de jade grossièrement travaillés, des bracelets en coquillages. Ils utilisent comme ornement le poil du vampire. Ce poil qui n'a pas plus d'un centimètre de longueur, tressé avec un art infini et une patience à toute épreuve en cordelettes, sert à faire des colliers pour les femmes. Les hommes en ornent aussi leurs armes.

C'est ordinairement à l'embouchure ou sur les bords des nombreuses rivières du pays que les indigènes s'établissent ; si le voisinage offre un bouquet de cocotiers tout est pour le mieux.

Les habitations ont la forme d'une petite tour ronde avec une ouverture si basse qu'on ne peut entrer qu'à genoux. Ces cases sont surmontées d'un toit pointu. Le tout est dominé par un ornement, un buste ou même une statue en pied, en bois à peine dégrossi : cela s'appelle un tabou ; quelquefois le tabou a pour tête le crâne d'un ennemi tué à la guerre. Une grande case commune à toute la tribu domine les autres cases, et sert aux fêtes et aux assemblées.

Les Français ont trouvé la Nouvelle-Calédonie partagée entre un

certain nombre de tribus, gouvernées chacune par un grand chef, dont le pouvoir est héréditaire. Jadis, ces autocrates avaient auprès d'eux un « tueur », un bourreau; ils lui désignaient ceux qu'il leur plaisait de vouer à la mort, soit qu'il y eût crime ou faute commise, soit que le sujet leur portât ombrage, soit enfin que le Grand-Chef l'eût trouvé bien en chair et digne de fournir la principale pièce d'un joyeux festin. Alors le tueur allait se poster sur le chemin de la victime désignée, et il lui cassait la tête sans sommation ni avertissement d'aucune sorte. Il se contentait de dire aux autres membres de la tribu : Laissez passer la justice du Grand-Chef! Le tueur en titre d'office se chargeait aussi, moyennant un léger cadeau, de l'exécution des vengeances particulières...

Certaines peuplades se sont montrées particulièrement rebelles à notre domination. C'étaient, outre les Canaques du voisinage de Nouméa, — qui massacrèrent un jour douze colons, — les naturels de Kuan-né, qui, en 1861, donnèrent une lugubre célébrité à la baie du Massacre, — encore une baie du Massacre! C'étaient aussi ceux de

Fig. 158. — Néo-Calédonien de Balade, revêtu de l'Apouéma.

Uaïlu et les tribus des Attinens. Les actes de violence exercés à titre de représailles envers les blancs étaient suivis d'orgies de cannibales.

Les Ounouas, nos alliés, nous rendaient de signalés services pour la répression des Canaques récalcitrants. Armés à l'européenne, les Tayos-Fusils, — c'est le nom qu'ils s'étaient donné, — ne le cédaient en rien comme cruauté, — on s'en doute bien un peu, — aux naturels insoumis. « Dans leur victoire, dit le docteur Patouillet, médecin de la marine, qui a séjourné dans notre colonie, ils n'épargnaient ni les femmes ni même les enfants à la mamelle. Je suis même persuadé qu'ils se livraient après le combat à des festins dont les cadavres ennemis faisaient les frais ; mais il eût été aussi inutile qu'impolitique de contrarier dans leurs mœurs ces alliés toujours fidèles, et l'on fermait les yeux sur des faits qu'on désespérait, hélas ! de pouvoir empêcher. » Ces Tayos-Fusils surprirent une nuit, dans une case isolée, le farouche Gondou, chef de plusieurs tribus, qui depuis plusieurs années tenait tête au gouvernement de la colonie ; ils le mirent en morceaux et il fut mangé sur place.

Voici comment les Néo-Calédoniens se font la guerre de tribu à tribu, ou entre Canaques indépendants et Canaques soumis.

« Durant toute la campagne, dit le docteur Patouillet, l'envahisseur se nourrit aux dépens de l'ennemi, loge dans ses cases, qu'il brûle en les quittant, mange ses ignames, détruit celles qu'il ne peut consommer, et dévore les meilleurs quartiers des cadavres laissés sur place. J'insiste sur cet abandon des cadavres, car c'est pour une tribu une honte ineffaçable que de laisser sur le champ de bataille un de ses morts. Aussi, comme dans l'*Iliade*, voit-on, après des hostilités matinales qui n'ont été funestes à personne, le premier guerrier qui tombe devenir le centre d'un combat sanglant. Des cruautés inouïes signalent la victoire ; on mange les morts, mais si l'on est pressé de quitter le champ de bataille, on se contente de couper leurs têtes, qu'on mettra pourrir comme trophées sur les tabous des cases. Les membres et le foie sont également emportés pour le repas. On bourre d'ignames crues le tronc, dont on a arraché les entrailles, on remplace la tête par une marmite, et c'est une insulte pour la tribu... D'autres fois, on déterre les ignames

d'un champ voisin, et on remplace chacune d'elles par un petit morceau de cadavre. Je me rappelle un de nos travailleurs indigènes qui s'était procuré ce divertissement dans une de nos expéditions... Doui, — c'était son nom, — accompagné de son camarade Taoumou, qui poussait des lamentations ironiques, appelait à grands cris les ennemis, réfugiés sur la crête d'une montagne d'où, à l'abri de nos balles, ils nous regardaient dévaster leurs plantations. Voyant que ces malheureux, malgré toutes ses provocations, n'osaient venir à portée de son fusil, il leur criait : « Je regrette de vous avoir tué des hommes ce matin, « mais afin qu'il vous en revienne assez pour venir m'attaquer plus tard, « vous voyez je vous en sème. »

« Le même Doui, à un autre moment de la journée, leur jeta toute une collection de paniers, qu'il avait trouvés auprès de leurs cuisines et leur dit, en leur montrant du doigt les ruines fumantes d'une case, où les cadavres de vingt-sept des leurs, surpris le matin, achevaient de se calciner : « Je vous mange vos ignames, mais vous ne mourrez « pas de faim ; j'ai tué pour vous ce matin vingt-sept porcs ; venez les « chercher, voilà des paniers pour les emporter. »

« Nous étions impuissants à contenir les barbaries de nos farouches alliés, et c'est à peine si je pus arracher à la mort un enfant de sept ans, le petit Bouaguène, que je ramenai à l'école indigène de Houagape... Dans l'ardeur de l'attaque, les noirs avaient massacré des femmes et des enfants. Taoumou, dont je viens de parler, voulant respecter la défense que nous avions faite de tuer les femmes, fit sortir d'une case, à laquelle il venait de mettre le feu, une Calédonienne d'une vingtaine d'années, avec son enfant qu'elle allaitait. Mais s'apercevant que le petit être était du sexe mâle, il le lui arracha et le rejeta sans pitié dans les flammes. Je ne fais pas de l'horrible à plaisir : je ne suis que l'historien de ce que j'ai vu et de ce que beaucoup d'autres ont été condamnés à voir, comme moi, sans pouvoir l'empêcher. »

Où en sommes-nous quant aux Canaques à l'égard de l'anthropophagie ? On ne saurait le préciser ; mais nous pouvons dire que, depuis notre prise de possession de la Nouvelle-Calédonie, les naturels ont « mangé » une centaine de blancs. En 1861, ils massacrèrent et dévorèrent douze hommes de l'équipage de l'*Alemène*, au lieu dit depuis la baie du Mas-

sacre. Les Calédoniens tuèrent et mangèrent cinq des compagnons de M. Jules Garnier, l'explorateur dont nous avons parlé.

Quant aux hommes de leur race, passés du champ de bataille au garde-manger, on ne saurait les compter. Depuis quatre ans déjà le pavillon français flottait sur la Nouvelle-Calédonie quand la tribu des Aramas tendit un piège à celle des Néménas. Treize Néménas ayant succombé, leurs cadavres servirent à d'horribles festins.

Il faut attribuer ces orgies de chair humaine à la faim habituelle, à la surexcitation dans laquelle se trouvent les indigènes après la lutte, et encore à la vengeance satisfaite, à la joie du triomphe poussée jusqu'à l'égarément de l'esprit.

Il faut dire peut-être à la décharge de ces malheureux sauvages, — si toutefois de pareilles abominations peuvent être atténuées, — qu'ils étaient réduits à une nourriture presque exclusivement végétale. Dans le nord de l'île principale, à Balade et dans ses environs, les indigènes en venaient parfois à manger de la terre. Cook, lors de sa découverte de la Nouvelle-Calédonie, y avait noté les premiers cas de géophagie qu'il eût encore observés dans ses voyages. Tous font leurs délices des insectes les plus dégoûtants, araignées, chenilles, larves de toute nature, puces, etc. C'est pour eux une aubaine de voir les sauterelles s'abattre sur leurs îles comme un nuage qui crève ; mais les colons ont une tout autre manière de voir. N'oublions pas que la Nouvelle-Calédonie n'avait aucun quadrupède et que les indigènes n'ayant point d'armes pour chasser les oiseaux, cherchaient avec ardeur une autre satisfaction à leur appétit. « Si nous voulons manger de la chair, disaient-ils naguère encore, il faut nous battre. » C'est atroce, mais c'est énergique. Et ils ont bien des fois fait des provisions de bouche aux dépens d'équipages qui avaient dû maudire une prétendue mansuétude des naturels, signalée par Cook, qui avait mal jugé les Canaques, en se faisant d'eux une trop bonne opinion.

Lorsque M. Jules Garnier visita l'île des Pins il y a une vingtaine d'années, il la trouva gouvernée par une jeune fille de dix-neuf ans, à l'autorité de laquelle les insulaires se soumettaient sans murmurer. Mais ce qui leur semblait dur, c'était de renoncer à manger leurs ennemis. « C'est beau et bon, disait un naturel de l'île au voyageur, aussi

bon que porc et vache. » Et il exprimait ses regrets du temps jadis, lorsque la tribu mangeait les coupables frappés par ordre du chef. Alors on mangeait aussi les enfants lorsqu'ils n'étaient pas bien conformés, ou lorsque le père se trouvait malade, incapable d'aller à la pêche. Dans ce cas, aussitôt le petit être né, on le portait au bord de la mer, on le

Fig. 159. — Voyageurs traversant un marais.

lavait soigneusement, on le faisait cuire sur des pierres rougies au feu avec des taros et des ignames, et on s'en régala : c'était une manière de dîner avec « les membres » de sa famille.

Bien que le climat laisse peu à désirer sous le rapport de la salubrité, — à part les nuits extrêmement fraîches succédant à des journées très chaudes ; — bien que l'on constate une complète absence de fièvres intermittentes, malgré de grandes surfaces en marais, — ce qui constitue une immunité en quelque sorte unique, — la population canaque

diminue très rapidement. La phtisie, inconnue, dit-on, avant notre arrivée, décime aujourd'hui les indigènes. C'est peut-être exagéré. Il est vrai que la vie des Néo-Calédoniens est courte. Ces sauvages meurent vers leur quarantième année et généralement d'affections de poitrine, ce qu'un médecin autorisé attribue, non pas à l'abus des liqueurs et du tabac, mais au manque de vêtements. Chez eux, la femme se ceint les reins d'une frange de dix centimètres ; les hommes font encore moins de frais.

Quoi qu'il en soit, les Canaques sont menacés de disparaître de leur sol avant une cinquantaine d'années.

Il y a une Australie qui s'appelle Melbourne, Sydney, Adélaïde, Paramatta, qui possède des routes, des chemins de fer, des réseaux télégraphiques, le confort, le luxe de l'Angleterre, sa mère patrie, une Australie dont l'industrie active fabrique des produits qui rivalisent avec ceux de l'ancien monde, comme on peut le voir depuis plusieurs années, dans toutes les expositions internationales : ce n'est pas de ce pays dont nous avons à nous occuper ici : c'est de l'Australie des sauvages et des kangourous.

L'Australie, qui est un véritable continent par son étendue, équivaut au trois quarts de l'Europe. On n'y a guère exploré encore que les deux cinquièmes de l'intérieur. Cette terre présente de vastes plaines et des plateaux peu élevés ; mais, en somme, elle manque de relief, bien que dans sa partie orientale, celle qui fait face au grand Océan, elle soit parcourue du nord au sud par une chaîne d'assez hautes montagnes, dont les points culminants ont environ 2,500 mètres ; cette chaîne s'appelle successivement Alpes australiennes et montagnes Bleues. C'est dans cette chaîne, franchie pour la première fois en 1836 par le major Mitchell, que se trouvent les riches mines d'or qui ont attiré tant d'aventuriers et donné en trente années pour quatre milliards de francs de métal précieux.

Une autre chaîne de montagnes importantes, montant au nord depuis ses premiers chaînons qui sont près d'Adélaïde, paraît se perdre dans le désert central.

Le plus grand fleuve du pays est le Murray. Grossi du Darling et des

Fig. 160. — Le Murray.

autres cours d'eau qui descendent du versant occidental des Alpes aus-
CONTRÉES MYSTÉRIEUSES.

traliennes, le Murray est aisément navigable sur un parcours de 2,000 kilomètres. Il débouche dans le lac Alexandrina, — une belle nappe d'eau douce.

Il y a encore d'autres rivières dans l'Australie ; mais leur nombre et leur importance n'est pas en proportion avec ce vaste continent. Et c'est surtout l'insuffisance des cours d'eau qui a été le principal obstacle aux explorations de l'intérieur du pays.

Dans l'Australie du Sud se trouve un groupe de lacs peu profonds, mais d'une certaine étendue, confondus, sous le nom de Torrens ; étrange assemblage qui change d'aspect suivant les saisons, tantôt à tour desséché, bourbeux et inondé, chargé de matières salines dissoutes en chemin par les eaux qui descendent des hauteurs, et où un lit de sable succède tout à coup à un vaste bassin.

L'honneur d'avoir découvert l'Australie a été longtemps attribué aux Hollandais ; mais il est actuellement établi d'une façon indiscutable, d'après une carte acquise par le Muséum britannique signée « Oronce Finé, de Briançon, » et datée de 1531, que les Français ont devancé les marins des autres nations sur ce point du globe.

Mais c'est l'illustre Cook qui, le premier, reconnut l'importance et toute la valeur du continent austral. L'Angleterre comprit mieux que les navigateurs hollandais du dix-septième siècle, que la possession de cette terre assurerait la domination d'une puissance maritime dans tout l'océan Pacifique. L'essai de colonisation fut fait par elle, à petit bruit, par la déportation de ses voleurs et de ses vagabonds : le gouverneur d'un pénitencier fut, en réalité, le premier gouverneur de cette colonie qui devait être appelée à un si grand avenir !

L'histoire de la colonisation rapide de l'Australie et de son incomparable développement ressemble, en vérité, à un conte des *Mille et une Nuits*. En 1788, la petite colonie de Sydney Cove, nouvellement fondée, se composait de mille trente individus ; elle compte aujourd'hui plus de trois cent mille âmes. Et cela se produit dans toutes les villes, même celles nées d'hier. Toutefois le littoral seul du continent australien est occupé. L'intérieur le deviendra à mesure qu'on le connaîtra davantage. Le gouvernement colonial encourage les voyages de découvertes dans le centre, le nord et l'ouest du continent.

Fig. 161. — Chaîne des monts Nundawar, en Australie.

Parmi les explorations dont l'Australie inconnue a été l'objet, on cite

celles d'Oxley en 1817, de Sturt en 1830, d'Eyre en 1840-41, de Leichardt en 1844-45. Mitchell, déjà célèbre par de grands voyages dans le sud-est et qui avait découvert le Darling, s'avança très loin dans l'intérieur en 1846. La même année les frères Gregory accomplirent un grand voyage dans le sud de l'Australie occidentale. Ils y retournèrent deux ans après. Entre autres aventures étranges qui marquèrent leur exploration, ils furent attaqués par les femmes indigènes qui, offensées, comme les bacchantes de Thrace au temps d'Orphée, du peu d'attention qu'on accordait à leurs attraits, assaillirent à coups de pierres les insensibles voyageurs. Notons ensuite les explorations d'Anstyn en 1854, et celle des deux frères Dempster en 1861.

Mais, entre toutes les explorations, celle de Stuart en 1860, et surtout celle de l'Irlandais Burke en 1861, sont restées célèbres. Stuart, pionnier infatigable, rompu à la vie du désert par vingt années de courses dans les solitudes, après avoir traversé le continent entier, de la côte sud à l'océan Indien, en passant par le centre du pays, revint sain et sauf, et rapporta d'utiles indications. Robert O'Hara Burke, ancien officier de hussards hongrois, dévoré d'activité et d'ambition, quitta Melbourne à la tête d'une troupe nombreuse bien équipée, bien approvisionnée. Le personnel de l'expédition se composait de plusieurs savants : — un jeune astronome, John Wills, le botaniste Henri Beckler, l'Allemand Louis Becker, les Anglais Landells, King et Gray, — et d'une escorte de soldats indous destinée à protéger les explorateurs contre les sauvages. Burke possédait vingt-cinq chevaux chargés de vivres et autant de chameaux ; on comptait un peu sur ces derniers animaux pour inspirer aux indigènes une terreur salutaire. L'expédition réussit ; mais Burke et ceux de ses compagnons qui l'avaient suivi jusqu'au bout y trouvèrent la mort, — sauf le seul King. On a élevé à Burke une statue en bronze à Melbourne.

Enfin, en 1873, le colonel Egerton Warburton parvint à gagner la côte occidentale en explorant certaines parties de la région centrale qu'aucun voyageur n'avait encore réussi à traverser.

On a remarqué, en l'exagérant quelque peu, le renversement de certaines conditions physiques que présente l'Australie. C'est d'abord, naturellement, le cours des saisons, janvier marquant le milieu de l'été

et juillet le milieu de l'hiver. Mais il y a mieux : nous regardons le soleil au sud, les Australiens le regardent au nord ; quand il fait beau en Australie le baromètre baisse ; il monte pour annoncer le mauvais temps ; le vent du nord y est chaud, celui du sud, frais ; les cygnes sont noirs à la Nouvelle-Galles et les aigles y sont blancs ; l'abeille n'a pas d'aiguillon ; le hibou se montre pendant le jour ; le coucou, ou du moins l'oiseau qui peut lui être assimilé, chante pendant la nuit ; les arbres ne donnent presque pas d'ombre, parce que, en général, c'est la tranche de la feuille et non le plat qui est tournée vers la lumière... Quant aux prétendues cerises qui ont le noyau hors du fruit ou même n'ont point de noyaux, un voyageur en a fourni récemment l'explication : il s'agit d'une baie sauvage qui n'a de la cerise que la forme et la couleur.

Sous un ciel bleu comme celui de l'Italie, l'Australie est comme une plaine de gazon sans limites : c'est du moins le caractère le plus général du pays. Pour ne rien exagérer, il y a des pelouses de vingt lieues sans un caillou. Mais sur une terre presque aussi grande que l'Europe, il doit se produire, on le conçoit, plus d'un contraste dans l'aspect des lieux. Ainsi, outre les chaînes de montagnes dont nous avons parlé, — les montagnes Bleues, etc., — outre les groupes de lacs de l'Australie du Sud, il y a encore de vastes étendues de pays qui n'ont entre elles aucune ressemblance. Dans l'est et le sud-est ; régions montagneuses, les paysages sont frais, variés, pittoresques. Vers le centre, aux plaines gazonnées succèdent des landes sans fin, semées de broussailles, d'où s'élancent çà et là quelques gommiers à ramures épineuses ; là, point de rivières, aucune eau stagnante ; seulement de rares oasis à de grandes distances les unes des autres où quelques sources entretiennent un peu de verdure.

Cent lieues plus avant dans l'intérieur se trouvent des plaines brûlantes, rayées de larges zones où les dunes de sable se meuvent au hasard des vents comme les vagues de la mer ; plus loin encore ces mêmes plaines sont encombrées de hautes broussailles sous lesquelles aucune herbe ne peut croître, hérissées de buissons de spinifex, petit arbrisseau présentant de véritables gerbes d'épines à travers lesquelles il est difficile de se frayer un chemin. Les chevaux ont souvent les jambes blessées par ces épines ; les chameaux évitent avec soin ces touffes glis-

santes qui rendent leur marche difficile. Ils se gardent aussi d'y goûter.

Des chaînes rocheuses peu élevées, séparées par quelques vallées dont les ouvertures, vers le littoral, sont charmantes, alternent avec les prairies, les savanes couvertes de gommiers et de mimosas qu'on met un mois à traverser, les déserts de pierres blanches, de granit et de sable. Stuart et Burke ont rencontré devant eux de ces déserts de pierres si vastes et offrant si peu de ressources que leurs chevaux et leurs chameaux y sont morts de faim. Ailleurs sont des fourrés de jeunes gommiers si serrés les uns contre les autres qu'il ne reste pas de passage entre leurs troncs ; ils se développent surtout aux pieds des montagnes, dès les premiers contreforts, au milieu d'une succession de coteaux poussièreux où se montrent aussi des féviers, et des choux-palmistes, et en abondance ces belles fleurs sauvages que l'Australie semble réserver aux parties les plus ingrates de son sol. Ailleurs encore s'étendent des forêts où les fougères arborescentes, trois fois plus grandes qu'un homme, élèvent par-dessus les hautes herbes la verte coupole de leurs palmes délicates, accentuant vigoureusement une végétation tropicale. Le tronc droit et un peu épais marque, par les anneaux superposés de ses palmes tombées, l'âge de l'arbre. On voit aussi dans ces forêts des arbres à écorce noire ayant la feuille du chêne, l'arbre à gomme au tronc blanc et droit, souvent dépourvu de branches jusqu'à vingt et trente pieds de hauteur, et dont les feuilles déliées pendent comme celles du saule pleureur. A eux seuls, ces gommiers forment dans certaines régions de vastes forêts comme les fougères dans d'autres parties. L'eucalyptus géant dépasse souvent cinquante mètres d'élévation avec un tronc de quatre à cinq mètres de diamètre. Même des voyageurs parlent de superbes échantillons de cette espèce acquérant cent cinquante mètres : la hauteur du dôme de Saint-Pierre et de la flèche de la cathédrale de Strasbourg ! Dans ces forêts, des acacias épineux rendent la circulation difficile, et des plantes grimpantes pendent çà et là aux troncs morts de quelques gommiers étouffés par elles.

Au milieu de ces vastes espaces, un cours d'eau est indiqué par une double bordure d'arbres. Les rivières australiennes, remarquables par le caprice de leurs méandres, sont égayées par des presqu'îles de quelques centaines d'arpents de frais gazon, et bordées par une haie de ma-

Fig. 162. — Forêt d'eucalyptus.

gnifiques gommiers blancs et de mimosas, les gommiers dressant leurs rameaux ténus et légers au-dessus des mimosas au feuillage dentelé,

d'un vert émeraude, dont la brise porte au loin les parfums. Dans ces endroits frais croît une nouvelle espèce de lis, — nouvelle pour nous, — dont la feuille en forme de cœur a plus d'un pied de largeur et dont les fleurs, semblables à celles d'une tulipe et parées d'une brillante couleur rose, ont six pouces de développement.

Longtemps on a cru que la nature affreusement stérile des plaines du centre opposait d'infranchissables bornes à la conquête entière du continent australien. Il semblait établi par les résultats de plusieurs explorations, notamment celle de Gregory, que toute la partie centrale du continent est un désert inhabitable, le lit d'une mer entièrement desséchée, quelque chose comme un Sahara privé d'eau, ayant toutefois sur le désert africain l'avantage de présenter dans beaucoup de ses parties une riche variété de fleurs, d'arbrisseaux et même d'arbres tels que les acacias et différentes sortes d'eucalyptus. Mais on est revenu depuis à une appréciation plus favorable.

Voilà quelques traits rapides, incomplets assurément, du tableau que présente cette contrée si riche en or, si pauvre en terre végétale!

Chaque jour les chercheurs d'or, les *bushmen* (1), la dent et le pied des troupeaux, la hache et la charrue du *squatter* (2) changent quelque chose de l'état originel d'une contrée où la nature semble encore en travail de formation.

Quant au climat de l'Australie, il rappelle celui de la Sicile et de Naples. Durant neuf ou dix mois de l'année, il est tout simplement délicieux; mais les mois d'hiver sont pluvieux... A deux cents milles au nord de Sydney, la Nouvelle-Angleterre forme un plateau élevé dont le climat est très chaud en été, froid en hiver, parce que les vents du sud le traversent en descendant des montagnes Bleues.

Les plus grandes chaleurs se font sentir en décembre, en janvier et février, — n'oublions pas que nous sommes aux antipodes; — les vents du désert rendent la température embrasée plus difficile à supporter.

Toutes les plantes et tous les arbres d'Australie sont à feuilles

(1) De *bush*, buisson : l'ensemble des terrains vagues, forêts ou taillis qui couvrent l'intérieur de la contrée; et *men*, hommes.

(2) *Squatter* : les propriétaires de stations, éleveurs de bétail auxquels le gouvernement accorde le droit de pâture sur de vastes terrains. Ce mot vient du verbe *to squat*, s'asseoir sur le sol.

persistantes ; elles ne tombent que lorsque déjà elles sont remplacées ;

Fig. 163. — Le pic de Tangulda, en Australie.

mais à part deux ou trois espèces qui ont un feuillage riche et touffu, les arbres donnent en général peu d'ombrage ; nous avons dit pourquoi.

Leur feuillage n'a jamais les riches teintes d'automne de nos arbres d'Europe.

La faune australienne se distingue par l'absence presque complète d'espèces utiles à l'homme, par la taille peu élevée des quadrupèdes, par l'étrangeté de leurs formes.

Quoi de plus étrange, en effet, que l'ornithorynque et l'échidné? L'ornithorynque, sorte de loutre aplatie, longue d'un pied et demi, courant sur quatre pattes palmées, ayant le poil du phoque, le bec du canard, pond des œufs et allaite ses petits! Cet animal circule comme le castor sous d'étroites voûtes creusées le long de la rive, et nage facilement.

L'échidné a le bec de la poule et le corps du hérisson!

Le kangourou peut aussi, à plus d'un titre, figurer parmi les animaux étranges. C'est le plus grand de tous les animaux de l'Australie. Quelques kangourous ont jusqu'à six pieds de haut. Ces animaux sont si nombreux dans certaines parties du pays, qu'ils épuisent les pâturages des animaux domestiques, et que les colons sont obligés d'organiser de grandes chasses, où l'on en détruit des milliers à la fois. Le kangourou est trop connu pour qu'il soit besoin de le décrire : on en voit même au Jardin des plantes et au Jardin d'acclimatation de Paris. On sait qu'il porte ses petits dans une poche placée sous le ventre. Le kangourou rouge, — le plus grand animal de cette espèce, — est assez rare. Comme traits généraux, il nous suffira de rappeler que le kangourou saute sur ses pattes de derrière seulement, tenant son corps droit et un peu penché en avant, ses bras pendant sur sa poitrine. Il se met en mouvement par petits bonds réguliers, les augmentant à mesure qu'il se sent poursuivi. Il peut alors s'échapper par bonds de cinq ou six mètres. Quand il vient de sauter et qu'il est en l'air, sa longue queue et ses longues jambes pendantes se touchent... « Les kangourous, dit M. de Castella, qui s'est donné le « sport » de cette chasse bizarre, s'enfuient toujours les uns derrière les autres, en colonne par un, comme on dirait à l'école du cavalier. Les plus vieux étant les plus lourds sont ordinairement les derniers; avec eux se trouvent quelquefois de jeunes étourdis qui n'ont pas obéi assez promptement au signal du départ donné par leurs mères. »

Le kangourou rouge, ou « forestier rouge », résiste plus bravement

Fig. 164. — Les Kangourous.

aux chiens qui l'attaquent. Il s'adosse à un tronc d'arbre, ou à un rocher, et, se tenant dressé sur ses jambes de derrière, il attend courageusement ses adversaires. Il est peu de vieux chiens qui osent attaquer le kangourou forestier autrement que par derrière en le saisissant à la nuque, car ils pourraient être éventrés d'un seul coup d'une des longues pattes de la bête, formées de trois doigts, avec celui du milieu, plus long que les autres, armé d'une sorte de corne.

Ces kangourous rouges sont si vigoureux que, s'il se trouve une mare dans le voisinage, ils saisissent le plus gros chien de la meute entre leurs pattes de devant, — leurs bras, — et courent le jeter à l'eau où ils le maintiennent jusqu'à ce qu'il soit noyé... L'air grave et tranquille du « vieil homme », — comme l'appellent les colons établis en forêts, — passe tout ce qu'on peut imaginer. « Je ne puis mieux comparer sa façon de procéder, ajoute notre chasseur, qu'à celle d'une blanchisseuse plongeant et replongeant dans l'eau son linge qui remonte toujours à la surface... »

Citons encore parmi les animaux indigènes de l'Australie les phalangers volants, les péramèles, les opossums, qui ressemblent aux sarigues de l'Amérique; les dasyures, qui correspondent aux fouines de nos climats, les wolloubis, petite espèce de kangourous dont certains indigènes paraissent faire leur principale nourriture, les chiens chacals qui n'aboient jamais, le phascolome et le wombat, qui ressemblent à de très petits ours et dont la chair est un bon aliment; enfin les rats qui sont, comme on le sait, très abondants en Australie; ils font leurs nids dans les fentes des rochers.

Les oiseaux australiens sont nombreux et beaux. Les plus répandus sont les kakatoès roses et noirs, grenat ou azur et les autres perroquets omnicolores; ils remplissent les forêts et les bois de cris aigus et discordants. Les perruches font aussi leur partie dans ce concert. Parmi ces dernières se distingue la petite perruche ondulée, l'un des plus jolis oiseaux qu'on puisse élever pour l'ornement d'une volière, et qui s'est fort bien acclimatée en France.

Dans les plaines gazonnées et surtout dans le voisinage de l'eau courent les énormes émous, sorte de casoars sans casque qui trottent aussi vite qu'un cheval, en faisant des enjambées de quatre mètres. Comme

particularité, c'est le mâle qui couve les beaux œufs vert émeraude pondus dans le nid. Ces nids énormes, de vingt mètres de longueur et de cinq pieds de hauteur, sont faits de racines, et construits avec beaucoup d'art. Les chasseurs attirent les émons en s'enveloppant d'une couverture rouge et en se cachant la tête avec des feuillages. L'émon est comme le taureau, dit le comte de Beauvoir : elle fond sur tout ce qui est rouge. Attiré soudain par le point rouge qu'il voit à l'horizon, l'escadron prend le grand trot, et, le cou tendu, les folles bêtes s'élancent à la suite l'une de l'autre comme en une charge de guerre.

Quant aux chasseurs indigènes, ils surveillent l'émon lorsqu'elle va boire dans les mares ; avertis par le sifflement de l'oiseau, ils l'entourent et le rabattent vers un endroit où des filets sont tendus ; là, ils le tuent à coups de lance.

Dans les montagnes, l'oiseau-lyre ou ménure s'échappe bruyamment des buissons, rapide comme le faisan de nos campagnes. Son corps est comme celui d'une petite poule ; les pattes sont courtes, mais la queue a plus de deux pieds de long. Quand il s'enfuit à tire-d'aile, il la laisse traîner à terre comme un souple et ondoyant manteau de cour. Dès qu'il perche, il fait la roue comme un paon ; ses plumes forment alors la figure d'une lyre.

Parmi les autres oiseaux nous citerons un peu pêle-mêle : les pigeons gris-brun, gris-cendré, jaune-brun, brun-rouge et les magnifiques pigeons aux ailes d'or (*bronzewings*), de majestueux cygnes noirs, le loriot prince-régent, les martins-chasseurs, le moucherolle crépitant, dont le cri imite à s'y méprendre le claquement d'un fouet, le morepork, gros oiseau gris qui produit les mêmes notes que notre coucou d'Europe, les aigles, les faucons, les ibis, les hérons, et encore des pélicans gigantesques, des oies et des canards d'espèces particulières, des grues bleues à collier et à toque écarlate, le grand pivert qui semble rire et se moquer de ceux près de qui il chante.

Pour en finir avec les oiseaux, il nous reste à signaler, à titre de curiosité, l'oiseau constructeur. « Aujourd'hui, dit le comte de Beauvoir, nous avons vu un village bâti par ce volatile étrange. Figurez-vous que chaque maison est un talus de trois à quatre pieds de haut : de la

glaise piétinée, unie et rabattue, forme le parquet ; des brins de branches de corail ou de pin sont les poutres qui soutiennent des voûtes irrégulières, de longues herbes sèches font le toit. C'est exactement sur la surface du sol, ce que le castor construit sous terre ; on voit que l'oiseau a apporté brin à brin avec son bec tous les matériaux de sa demeure... Les voûtes sont des corridors qui mènent à des chambres carrées : il y en a cinq ou six par nids avec de petits labyrinthes, un étage supérieur, et je dirai presque des boudoirs. La patte de l'oiseau avait laissé son empreinte seulement en deux ou trois points d'un escalier en pente douce. Voilà ce que j'ai vu dans un ensemble de perfection et d'architecture qui a fait mon admiration. » Les naturalistes de l'Australie n'ont donc rien exagéré à l'égard du *bower-bird*.

Il nous faut noter que l'Australie est infestée de serpents dangereux : le serpent fil et le serpent noir sont les plus venimeux. Les voyageurs se plaignent du grand bruit des grenouilles par une nuit claire.

Les moustiques sont, comme en bien des contrées, un des fléaux du pays.

Enfin, les côtes abondent en baleines et offrent une pêche avantageuse.

Quels sont les hommes qui habitent ce continent australien où sont renfermés encore tant de mystères ? On les connaît mal. Les voyageurs se trouvent souvent en opposition dans leurs portraits et leurs appréciations sur les noirs de l'Australie. Les colons anglais, jaloux de pallier leur cruauté vis-à-vis des indigènes qu'ils dépossédaient et traquaient comme des bêtes fauves, n'ont voulu voir en eux qu'une espèce intermédiaire entre le singe et l'homme. Il est permis de supposer que leur apparence varie sensiblement selon les parties du continent où on les a observés. Là, ils ont semblé petits et faibles, et on les a représentés comme les hommes les plus laids de la création ; ailleurs ils ont paru grands, forts, bien constitués. Il est probable que l'abondance ou la rareté de leurs ressources, particulièrement pour l'alimentation, sont les causes principales de ces différences d'aspect. Leur caractère moral offre aussi de singuliers contrastes.

Ainsi dans l'Australie de l'ouest, les aborigènes sont plus féroces et plus belliqueux que les noirs des autres colonies australiennes, à l'exception tou-

tefois de ceux du nord de Queensland. Là, le long de la pointe qui s'élève entre la mer de Corail et le golfe de Carpentarie jusqu'au cap York et au détroit de Torrès, — ce détroit est situé entre la partie nord la plus avancée de l'Australie et la Nouvelle-Guinée, — les noirs sont anthropophages. Malheur aux marins naufragés sur les récifs de corail du dé-

Fig. 165. — Oiseaux de l'île Raine (en face le détroit de Torrès).

troit qui abordent à leurs rivages ! Ils ne peuvent se faire illusion sur le sort qui les attend. La perspective d'être tué pour servir à des festins de cannibales est horrible, et pourtant sur dix navires qui s'engagent dans ce fatal détroit la perte de cinq est assurée...

Mais enfin les Australiens ne sont pas tous aussi repoussants. L'explorateur Leichardt veut que, dans leur état naturel « et non souillés ou irrités par le contact avec les Européens, » ils soient « hospitaliers et ca-

pables de sentiments généreux » ; M. Perron d'Arc les a dépeints à peu près comme tels.

Il faut dire que leur aspect n'a rien de bien engageant. Un Européen, brusquement transporté par un coup de baguette dans une forêt de fougères arborescentes, se trouverait médiocrement rassuré en voyant surgir de dessous les hautes herbes des créatures nues, mais armées, à la peau d'un noir fuligineux ou d'un brun de rouille, à l'apparence famélique, aux extrémités grêles, ayant une poitrine excessivement cambrée et saillante, et pas de mollets aux jambes, une petite tête, des yeux injectés de sang et dont les paupières molles, tombantes, donnent au visage un caractère repoussant que l'on ne trouve nulle part ailleurs ; avec cela une bouche démesurément grande, garnie de dents très blanches légèrement proclives, de grosses lèvres, un nez large et écrasé. Examiné d'un peu plus près, l'être ainsi conformé ne semblerait pas davantage avenant, avec sa grande barbe noire, son front droit et plat, caché sous des cheveux longs, — ils ne sont pas laineux comme ceux des Nègres d'Afrique, mais entortillés, bouclés d'une manière toute distincte, — et, de plus, exhalant une affreuse odeur putride.

Et si ce sauvage était doublé de sa moitié tout aussi laide, plus laide que lui, maigre, noire et luisante, les cheveux barbouillés d'ocre rouge, on se croirait fondé à n'avoir aucune gratitude pour le magicien qui vous aurait ouvert l'hémisphère austral et présenté la vue d'un tel couple.

Eh bien ! nombre de voyageurs ont été, à ce qu'il paraît, plus favorisés. Il en est d'enchantés qui font des réserves à l'égard de la laideur des femmes, et nous avons trop de galanterie pour n'en pas tenir compte. L'un d'eux dit expressément qu'à l'âge nubile les filles sont très bien faites, et qu'il a vu plusieurs femmes d'âge mur dont la figure et les traits pouvaient faire envie à des Européennes, dont elles ne diffèrent en pareil cas que par la couleur de la peau. Soit ! Il trouve que leur regard est plein d'expression et de feu ; et elles auraient, si elles voulaient, une abondante chevelure blonde, — quelquefois noire, — qui, lavée et peignée, pourrait égaler le lustre et la souplesse de la plus belle soie. En vérité, nous ne demandons pas mieux.

De son côté, M. de Castilla déclare que parmi les hommes il en est de

grands et de bien bâtis. « Leur démarche lente et molle, dit-il, n'est pas sans noblesse, et ils posent le pied à plat avec une solennité qui me rappelait le pas des acteurs tragiques sur la scène. » Plusieurs autres voyageurs, Leichardt, Eyre, affirment que le corps de l'Australien est bien fait et musculeux. Le colonel Warburton rencontra des indigènes d'une belle stature. Les hommes aperçus par le comte Russell-Killough l'ont un peu réconcilié avec leur race : « Quoique osseux et marchant les genoux ployés, ils avaient une apparence de force et les attitudes très fières. Droits comme des flèches, la poitrine très développée, la barbe noire et fournie, les cheveux soyeux et l'œil animé, c'étaient vraiment de beaux hommes. »

Peut-être que, émaciés par les privations, errant affamés dans leurs forêts et leurs broussailles, timides et défiants, ils ont pu paraître des êtres répugnants et dangereux, tandis qu'ils n'étaient que des êtres craintifs et misérables. Qui sait s'ils ne sont pas meilleurs que la plupart des Noirs ? Ah ! nous allions oublier les cannibales du détroit de Torrès, vivant des épaves humaines que le flot leur jette... Ceci nous ramène aux imperfections morales des populations de l'Australie. Les Australiens sont cruels, durs dans leurs rapports de famille. La femme est traitée chez eux sur un pied d'infériorité. Elle suit son mari pour se charger des animaux tués par lui à la chasse. Son dernier né suspendu à son cou, elle transporte d'un campement à l'autre le tison de gommier en braise qui doit servir à allumer un nouveau feu.

L'enfant qui présente quelque défectuosité en venant au monde est tué aussitôt après sa naissance, comme c'était autrefois l'usage chez les Spartiates.

Les filles sont très mal reçues dans la famille ; la seconde est souvent mise à mort. La destinée de la troisième fille est sûrement de périr, et de la main de sa propre mère ; les Australiens justifient de pareils actes en déclarant qu'il ne convient pas de laisser trop se multiplier les femmes. Parfois une commère au cœur sensible sauve l'enfant en se chargeant de l'élever. Comme compensation les mères aiment éperdument leurs fils. Elles les allaitent jusqu'à quatre ans et quelquefois jusqu'à six.

Actuellement les noirs australiens vivent épars en petites tribus, ou

plutôt en familles isolées, au bord des rivières, des lacs et de la mer. Ils ont un besoin farouche de paresseuse indépendance, de vagabondage dans leurs forêts natales, et, souvent, des femmes indigènes, des enfants élevés dans les villes de la colonie, paraissant très heureux de leur nouvelle condition, abandonnent subitement tout pour retrouver leur liberté d'allure. Ce que Buffon raconte du loup qui ne peut jamais être apprivoisé pourrait se dire des Australiens. Même quand il est pris à la mamelle et élevé au sein de la société, le sauvage reparait dans le Noir australien dès que l'âge adulte est arrivé ; alors le *bush* l'emporte sur le logis du squatter, et l'instinct de la vie errante sur les habitudes de bien-être et de sécurité.

M. A. Trollope représente les Noirs d'Australie comme d'impudents voleurs, mendiant avec effronterie, ne désirant, de toutes les choses nouvelles offertes à leurs appétits, que les boissons enivrantes. Anthropophages partout où la civilisation n'a pas encore eu le temps de les dépouiller de leur malfaisante énergie, ils ne le sont cependant que par intermittences, par places et par occasions. Une de ces occasions est par trop originale pour ne pas être rapportée. Les aborigènes sont friands du fruit de l'arbre bunya-bunya ; mais cet arbre ne donne de récolte abondante qu'une année sur trois, et la région où il croît dans le Queensland est si restreinte qu'il se trouve tout entier en la possession de quelques petites tribus. Lorsque l'année est bonne, les tribus du voisinage ont permission de venir en manger leur part, et elles accourent. Ce fruit est un farineux de qualité supérieure ; les Noirs engraisent rapidement ; mais au bout de quelque temps de ce régime ils se sentent un besoin irrésistible de manger de la chair. Kangourous et opossums gambadent autour d'eux, il est vrai ; mais il leur faut s'abstenir d'y toucher, parce que ces animaux sont nécessaires à la nourriture de la tribu qui les a conviés à prendre leur part des fruits du bunya, et que ce serait mal payer l'hospitalité qu'ils reçoivent que de les tuer. Alors, pour satisfaire leur besoin sans manquer à leurs devoirs envers la tribu amie, ils sacrifient quelques-uns des leurs et les mangent : voilà un singulier fait d'anthropophagie déterminé par un scrupule honorable. Cela déconcerte. Évidemment ces gens-là doivent avoir des idées à eux sur ce qui est bien et ce qui est mal.

Cela est si vrai que des indigènes placés sous l'autorité plus ou moins nominale du gouvernement colonial peuvent être punis pour des crimes qu'ils ont commis, sans se douter que c'étaient des crimes et souvent pour obéir à leurs propres lois. M. A. Trollope donne un exemple saisissant de cette particularité. La plupart des actes de violence commis par les aborigènes sont suivis de mort ; mais fréquemment ces meurtres sont de légitimes revanches de tribu à tribu ou, plus simplement encore, des actes de bonne politique : tel est le cas où un guerrier, mourant de sa mort naturelle, le chef juge prudent de rétablir l'égalité avec la tribu voisine en faisant tuer un homme de cette tribu. Il désigne un meurtrier, et si celui-ci n'obéit pas, il est en butte aux mauvais traitements de son entourage. M. Trollope eut avec un de ces criminels inconscients le petit bout de conversation que voici : « Le chef venir ; lui dire : Va tuer Cracko ! Moi pas aimer cela ; lui dire : Il faut ! Cela pas plaire à moi beaucoup ; lui avoir lance, — ici un geste pour montrer le cruel chef dardant son sujet désobéissant, — alors moi aller tuer Cracko. »

Et, puisque nous sommes sur le chapitre de l'honnêteté relative, rappelons-nous que les squatters, isolés dans l'intérieur, au milieu d'immenses pacages de moutons, sont souvent forcés de recourir aux services des indigènes. On cite le fait d'un de ces éleveurs de moutons que tous ses bergers avaient abandonné pour courir à des gisements d'or nouvellement découverts ; il dut confier quinze mille têtes de bétail à la tribu des Kamilaroi, et ces bergers improvisés lui rendirent bon compte de ses troupeaux.

On a douté longtemps que les sauvages de l'Australie eussent un culte. En les observant de plus près, il a été reconnu qu'ils suivaient certaines pratiques superstitieuses ou mystiques, par exemple lors du mariage, des funérailles, etc. Ces pratiques semblent indiquer, sinon l'existence d'un culte, du moins un ensemble de vagues croyances. Ces Noirs sont généralement persuadés, depuis qu'ils voient des hommes de race blanche, qu'après leur mort ils renaîtront sous la forme d'un blanc et que peu à peu tous les Noirs deviendront de la sorte des hommes blancs dotés d'avantages qu'il ne leur a pas été donné de posséder dans leur première existence.

Les Australiens sont d'une agilité et d'une adresse remarquables.

Qu'on en juge par leur façon de grimper au plus haut des arbres, pour certaines chasses. Après s'être assuré, par la présence de débris au pied d'un arbre, qu'il s'y trouve une proie, le chasseur assujettit sa lance derrière son dos et fait avec sa hachette, dans l'épaisse écorce, trois en-

Fig. 167. — Indigènes montant à l'arbre (Australie).

tailles superposées à un pied et demi de distance l'une de l'autre. « Il place dans la plus élevée la main droite d'abord, dans la plus basse l'orteil du pied droit, dans l'entaille intermédiaire le pied gauche, et de la main gauche, qui est libre, il fait une entaille au-dessus de celle dans laquelle sa main droite est placée. Ensuite il met sa hachette dans sa bouche, place sa main gauche dans la dernière entaille qu'il vient de

faire, et, reprenant la hachette de la main droite, il fait une entaille nouvelle. Remettant alors encore sa hachette dans sa bouche, il se soulève sur ses deux mains, et plaçant le pied droit dans l'entaille où était primitivement la main droite, il est monté d'un échelon. Ce sont de vrais échelons qu'il se creuse ainsi dans le tronc de l'arbre, échelons où il place successivement les mains et les pieds. Rien n'est plus curieux que de voir son corps noir et maigre se détachant sur le gommier blanc, tous les muscles tendus, cramponné à l'écorce par l'extrémité seule des membres.

Fig. 168. — Abris d'Australiens sur la terre du Roi George (hiver).

les entailles étant déjà faites, il met autant d'agilité que s'il descendait d'une échelle (1). »

Les Australiens n'ont ni tente, ni abri, ni aucun vêtement; sur la côte du nord seulement où les nuits et les matinées sont très fraîches, ils portent une peau de kangourou nouée en manteau sur les épaules. Pendant les nuits les plus froides, ils se couchent sous le sable, d'où l'on est très étonné de les voir surgir le matin. L'été, de simples branches de gommier, entassées contre quelques pieux fichés en terre, les garantissent du soleil et du vent chaud; l'hiver, ils arrachent aux arbres des grandes plaques d'écorce et ils s'en font un abri du côté d'où vient la pluie et le vent. Accroupi sur la terre nue et enveloppé dans la peau qui lui sert de

« Quand il est arrivé au nid de l'animal, — opossum ou chat sauvage, — il harponne le malheureux dans son trou, le retire et lui brise la tête contre le tronc en criant et riant de joie; puis le jette à sa « lubra » (sa femme) et redescend comme il est monté! Cette fois

(1) M. de Castella, auteur des *Squatters australiens*. — M. de Castella, originaire de Fribourg en Suisse, est un des premiers qui ait eu l'idée d'acclimater la vigne en Australie, où elle réussit parfaitement.

vêtement et de couche, chacun d'eux entretient un petit feu devant soi.

La vie domestique de l'Australien exige un bien mince mobilier, en sorte que lorsqu'il abandonne, avec sa famille, le lieu où il a passé la nuit pour se transporter ailleurs, un sac de peau de kangourou que la femme porte suspendu à son cou et rejeté sur ses épaules, suffit pour contenir tout l'avoir du ménage. C'est bien peu de chose : une provision de gomme de xanthorrhéa servant comme

mastic à plusieurs usages, des pierres pour la fabrication des hachettes, des marteaux et des couteaux pour broyer les écorces d'arbres, ces dernières du poids d'au moins quatre livres chacune; des nerfs de kangourous pour servir de fils, de liens; des petits paniers en forme de bouteille contenant de la terre blanche, de la terre rouge avec lesquelles les Australiens se peignent le visage, la poitrine; quelques morceaux de bois creusés en cuillers et en tasses, de la laine d'opossum, des plumes de divers oiseaux, des peaux de kangourous non encore apprêtées, de la graisse pour s'oindre le corps, une provision de racines et d'écorces d'arbres, enfin quelques os pour l'ornement du nez, — les bijoux de famille.

Fig. 169. — Abris des indigènes d'Australie (été).

L'homme marche en avant, portant ses armes seulement, le casse-tête ou hachette, la lance, arme de jet, le long bouclier de bois en losange, enfin le « boumerrang », — nous reparlerons de cette arme terrible. — Il s'avance d'un air altier et même arrogant, attentif à découvrir tout ce

qui peut fournir quelque aliment à lui ou aux siens. La femme le suit de près. Elle porte d'ordinaire son dernier né dans un sac ou dans un panier d'osier aussi suspendu à son cou. L'enfant, avançant la tête par-dessus l'épaule gauche, tette le sein du même côté, tandis qu'un autre marmot, âgé de deux ou trois ans, et qui se tient à califourchon, tette de l'autre côté. Les enfants sevrés et adultes s'avancent derrière la mère à la queue leu-leu, par rang de taille, tout comme font les kangourous et les cygnes noirs. Ce doit être là une habitude inspirée par la crainte

Fig. 170. — Masque chez les sauvages du détroit de Torrès.

des serpents, car où le premier a passé les autres peuvent mettre le pied sans danger. Jamais on ne rencontre plusieurs Australiens de front, même quand ils sont très nombreux. Lorsque toute la tribu voyage à travers les plaines, on voit de loin une longue file noire se mouvant au-dessus des hautes herbes.

Et puisque nous parlons de nourriture, disons

que les ressources que le sol offre à l'indigène se réduisent à quelques rares plantes venant sans culture : le nardou, cryptogame qu'on trouve au fond des mares desséchées : on en utilise les sporules en forme de lentilles ; écrasées entre deux pierres et préparées en bouillie, elles fournissent un aliment peu substantiel. Il y a encore les dingoua, sporules et racines d'une sorte de fougère, quelques racines d'arums, une espèce de pisang, des patates douces, quelques feuilles de végétaux herbacés, des baies assez semblables au raisin, du riz sauvage, des ignames. C'est bien peu de chose ; avant la venue des Européens l'Australie ne produisait ni le blé, ni le riz, ni aucun tubercule dont ses habitants pussent se nourrir ; aucun fruit ne pendait aux arbres.

Ces malheureux sauvages ont encore la chasse et la pêche ; l'une et

l'autre de peu de produit. C'est l'opossum déniché dans le trou où il est tapi au plus haut d'un arbre, l'émou, le kangourou, le canard. La pêche se pratique en barrant les cours d'eau au moyen de digues en argile pour faire échouer le menu poisson ou le harponner plus facilement.

« Leur pêche à l'anguille dans les lagunes est un spectacle original. Figurez-vous, par un chaud soleil, sous le ciel gris blanc des jours d'été des pays chauds, huit ou dix de ces sauvages à la peau luisante et d'un ton noir cuivré qui tranche sur tous les autres tons un peu monotones de la nature. Debout dans l'eau jusqu'à mi-jambe ou jusqu'à la ceinture, ils tiennent dans chaque main une lance avec laquelle ils fouillent

Fig. 171. — Vase à boire fait du crâne d'un indigène.

le fond de l'eau, se balançant et réglant leurs mouvements sur la mesure parfaitement marquée d'un de leurs chants saccadés. Quand ils ont traversé une anguille avec une de leurs lances (ce qu'ils sentent au mouvement qu'elle fait en se débattant), ils la transpercent avec l'autre lance dans un autre endroit, et, tenant les deux pointes écartées, ils la jettent sur la terre à l'un d'eux qui les met toutes en tas. Ils en prennent de cette façon des quantités vraiment prodigieuses, et en font d'horribles grillades (1). »

A mesure que la population européenne s'accroît en Australie, la population aborigène diminue, s'enfuyant devant les colons envahisseurs, disparaissant comme disparaît le désert devant les efforts des pionniers. Les tribus du Murray et du Darling sont demeurées les plus nombreuses

(1) M. de Castella.

de l'Australie. Toutefois, à l'heure présente, les Anglais se trouvent les maîtres de l'Australie entière.

Cette race sauvage, demeurée la même, sans doute, pendant des siècles, s'est effacée, s'est effondrée en quelques années à la seule apparition des blancs. Ces Noirs australiens ont fondu aux approches de la civilisation comme la neige sous les rayons d'un soleil ardent. Les Indiens résistent beaucoup mieux en présence d'une société de cinquante millions de yankees et l'on peut prévoir que, bien que fort réduits en nombre, il faudra plus d'un siècle encore pour amener leur extinction; les Australiens, au contraire, n'ont pu tenir contre moins de deux millions d'Européens qui, à l'origine, n'étaient qu'une poignée d'hommes; leur complète disparition n'est plus qu'une affaire de quelques années. Des tribus de plusieurs centaines d'individus que Sturt et Mitchell visitèrent sur les affluents supérieurs du Murray ne sont plus représentées que par des groupes épars de huit ou dix malheureux affamés.

« J'ai en vain cherché, écrit un touriste, à découvrir quelques-uns de ces *bocages de la mort*, qui jadis marquaient le centre du parcours, la terre patrimoniale de chacune des grandes tribus. Ces poétiques sépultures ont disparu à leur tour; les descendants ont manqué aux aïeux pour entretenir les *tumuli* de gazon et les petits sentiers sablés qui consacraient, sous l'ombre des eucalyptus et des mélaleucas, les carrés de ces échiquiers funéraires. Les pousses de quelques printemps, les pluies d'un petit nombre d'automnes auront suffi pour tout envahir, tout recouvrir ou tout niveler. Si l'on veut voir aujourd'hui une sépulture indigène, il faut aller la chercher dans les déserts dénudés de l'ouest. Là, de loin en loin, quatre branches d'arbres, fichées en terre et croisées à leur sommet, supportent la dépouille mortelle d'un Australien, ayant pour suaire une peau de kangourou qui le défend mal contre l'action de l'air et les insultes des oiseaux de proie, jusqu'à ce que la décomposition cadavérique livre ces lamentables restes aux chiens sauvages accourus à cette curée des quatre aires de l'horizon. »

Le rhum et les maladies apportées par les colons ont de funestes résultats sur la dépopulation; les affections de poitrine, par exemple, causées par l'intempérance, font des ravages aussi effrayants en Australie qu'à Taïti, aux Sandwich et aux îles Fidji.

Les colons tuent les Australiens comme s'ils faisaient la chasse à des

Fig. 172. — Sépulture en Australie.

animaux incommodes. Les blancs les repoussent des endroits où ils s'établissent, le bétail, disent-ils, ne voulant pas rester dans les lieux

où séjournent les indigènes. Une tribu enlève-t-elle quelques têtes de bétail dans une station écartée? Un châtiment cruel ne se fait pas longtemps attendre. Les squatters des environs fondent sur les pillards, réunis peut-être en un festin dont les animaux dérobés font les frais. Les cavaliers blancs exécutent une charge, labourant de coups de fouet le torse nu de ces maraudeurs incorrigibles, renversant et blessant tous ceux qui se trouvent sur leur passage. Tant pis pour les Noirs tués : la leçon profitera aux survivants. Aussi les Australiens ont-ils une grande crainte du squatter, qui leur apparaît à cheval et armé de son terrible fouet.

Ces squatters se sont occupés dès les premiers temps de la colonisation de l'élevage du bœuf et du mouton. A mesure qu'ils connaissaient mieux cette contrée nouvelle, ils poussaient leurs troupeaux plus avant vers l'intérieur. Une avant-garde de bushmen s'en allait reconnaître le pays, y chercher des zones propres à l'exploitation ; les squatters les suivaient de près avec leurs troupeaux, leurs fermes mobiles, faisant ainsi des conquêtes sur le désert.

Aujourd'hui il y a tel éleveur qui possède quinze mille, vingt mille taureaux et vaches et qui prend à bail à l'État des campagnes vastes comme un de nos départements. Heureusement la place ne manque pas. « La fortune de cette contrée, a très bien dit le comte de Beauvoir, n'est pas dans la qualité de son sol, elle est dans son espace! »

On trouve des « runs », — il faut dire que ceux-là sont exceptionnels, — de soixante mille, cent mille et deux cent mille moutons, donnant chaque année à la tonte des montagnes de laine.

Les colons se livrent aussi en grand à l'exploitation de mines : mines d'or, mines de fer, mines de cuivre, d'étain, de houille, etc. C'est en 1851 que les premières parcelles d'or furent recueillies à Ballarat et dans le voisinage. « Vingt mille personnes en un mois, dit le comte de Beauvoir, cent cinq mille, en une année, se ruèrent toutes haletantes vers les collines fortunées dont il suffisait de fouiller la surface pour ramasser des trésors : ce que devait être l'aspect de la route où une foule anxieuse courait à la recherche de l'or, comme chez nous on court au feu, qui peut l'imaginer? »

A Ballarat, un pauvre mineur sentit un jour sa pioche retenue dans

Fig. 173. — Indigènes d'Australie.

un bloc solide : c'était un lingot d'or, pesant 2,600 onces et d'une valeur

de 260,000 francs ! Il y a eu bien d'autres trouvailles presque aussi belles.

Au mont Alexandre, à environ quarante lieues de Melbourne, on vit quantité de mineurs faire fortune en peu de jours. Deux frères, nommés Cavanagh, réunirent, en deux semaines, une centaine de mille francs. Ils avaient réalisé plus de la moitié de leurs bénéfices en une demi-heure sous la forme de *nuggets* de la grosseur d'œufs de pigeon. Trois autres chercheurs d'or en recueillirent pour trente mille francs un matin avant leur déjeuner. A Melbourne, les boutiques se fermèrent, les marchands chargèrent le contenu de leurs magasins sur des chariots et se dirigèrent vers les placers. Partout où la main de l'homme était nécessaire, dans les moulins, les abattoirs, les tanneries, l'ouvrage cessa, faute d'ouvriers. La fièvre de l'or se déclarait intense et contagieuse.

Avant l'expiration de la première année, il était expédié en Angleterre pour plus de 125 millions de francs du précieux métal. Depuis, les mines d'or australiennes ont donné un rendement de plus de quatre milliards.

Les mines de fer et les mines de houille sont les plus riches après les mines d'or. Donnons aussi une mention à la belle mine de cuivre de Burra dans l'Australie du Sud, qui fut si productive dès le début de l'exploitation que les actions sur lesquelles il n'avait été versé que 75 fr. montèrent presque aussitôt à 8,025 francs. Il y a aussi des mines de cuivre à Kapunda et dans d'autres localités.

On retrouve dans les régions aurifères cette étrange population de chercheurs d'or et ces mœurs que nous avons décrites, en traversant la Californie : les « villes » de toile, le jeu effréné, les procédés de justice expéditive. Un mineur, par exemple, est-il convaincu publiquement de vol ? les hommes présents se précipitent sur lui ; les uns lui coupent les cheveux, tandis que d'autres lui lient les mains derrière le dos et lui placardent sur les épaules un écriteau infamant. Cette bande de justiciers acharnés s'accroît de moment en moment, et bientôt deux cents personnes peut-être sont à l'œuvre, cinglant avec des ceintures, des sangles ou des courroies les épaules du patient, au milieu d'un tumulte, de huées et de cris qui couvrent ses hurlements de douleur. Et cela jusqu'à ce que quelques bonnes âmes interviennent...

Nous avons promis, à propos des armes des sauvages de l'Australie, quelques détails sur l'arme « nationale », le formidable boumerang. C'est une sorte de sabre courbe en bois très dur, mince, qui, lancé par les indigènes avec une adresse sans égale, après avoir atteint le but, revient en tournoyant tomber aux pieds de celui qui l'a jeté.

Le comte Russel-Killough a observé attentivement le maniement de cette arme singulière et redoutable. « Le sauvage, dit-il, regardait d'abord le ciel comme s'il le menaçait, faisait plusieurs bonds, et lançait son terrible messenger avec un effort qui semblait capable de disloquer toute son organisation : l'instrument de bois, sifflant en fendant l'air, montait à au moins vingt mètres, puis semblait tomber à terre, mais il repartait de nouveau comme un objet animé, remontait en tournant toujours sur lui-même, et après avoir erré ainsi pendant près d'une minute, revenait, comme un oiseau de proie qui n'a rien trouvé, se débattre en mourant au pied de son maître, à moins qu'il ne l'eût lancé avec une vigueur extrême, et alors il recommençait un nouveau cercle. On conçoit facilement qu'avec beaucoup d'adresse on puisse, avec cette arme, tuer, décapiter même son ennemi derrière un objet quelconque, arbre ou maison... Cet instrument, fabriqué en bois d'acacia, est appelé par les naturels « calé ». Ils s'en servent beaucoup pour la chasse des oiseaux, qui se trouvent tout déconcertés en voyant voler parmi eux un objet si étrange. » Qu'on ne se moque plus des sabres de bois!

En quittant l'Australie, nous traversons la mer de Corail.

Au nord de cette mer, à la pointe orientale de la Nouvelle-Guinée, la Louisiade égrène ses petites îles, ses îlots et ses écueils. Les Papouas qui habitent les îles de cet archipel sont encore des Noirs... et des anthropophages.

Un officier de notre marine, M. de Rochas, a raconté les faits horribles qui suivirent le naufrage du trois-mâts *le Saint-Paul* sur des récifs, en vue de l'une de ces îles, l'île Rossel. Ce navire, venant de Hong-Kong, à destination de Sydney, avait à son bord trois cent dix-sept Chinois qui s'en allaient travailler aux mines d'or de l'Australie. Le capitaine, utilisant son principal canot, laissa la plus grande partie de ses vivres aux Chinois réfugiés sur un îlot, et prit la mer pour aller chercher du secours. Il

réussit à aborder en Australie, fut recueilli par une goélette anglaise au moment où il se trouvait à la merci des cannibales du détroit de Torrès, et il débarqua enfin à la Nouvelle-Calédonie. Là, sur ses instances, le *Styx* fut envoyé à la recherche des malheureux Chinois abandonnés sur l'îlot des Louisiades. M. de Rochas avait un commandement à bord de ce navire.

Quand on arriva en vue du sinistre écueil, il ne s'y trouvait plus un seul des naufragés. « Pas un être vivant, dit M. de Rochas, pas un signal sur ce pâté de corail de vingt mètres environ de largeur sur trente-cinq de longueur. Un officier descendit sur l'îlot et y remarqua une tente en lambeaux, encore fixée sur deux arbres, des troncs d'arbres sciés à un mètre du sol et creusés comme pour servir de réservoir, deux cadavres ensevelis sous une couche de cailloux, des débris de toile épars sur le sol avec une grande quantité de coquilles qui, ayant subi l'action du feu, avaient dû servir à la nourriture des naufragés. »

Après quelques jours de recherches sur les îlots voisins, on apprit par un survivant fortuitement découvert que les trois cents et quelques Chinois avaient été massacrés par les sauvages de l'île Rossel, qui étaient venus les chercher dans leurs pirogues les uns après les autres. Le Chinois recueilli par le navire français raconta les scènes de cannibalisme dont il avait été témoin. Ces affreux Noirs poussaient la férocité et la sensualité jusqu'à rompre de coups leurs victimes pour amollir les chairs dont ils comptaient se repaître.

Les îles montagneuses de l'archipel Salomon sont peuplées de noirs féroces, tatoués, qui, eux aussi, pratiquent encore largement l'anthropophagie. Ces Papouas, qui ont une grande ressemblance physique avec les Noirs australiens, savent faire manœuvrer leurs pirogues avec une adresse extrême. Les îles Salomon portent le nom de Bougainville, Choiseul, Isabelle, — c'est la plus grande de toutes, — Guadalcanar, où s'élève un pic de 2,450 mètres, Malayta et San-Christoval.

Passons à la Nouvelle-Bretagne. Ce groupe d'îles, séparées de la côte orientale de la Nouvelle-Guinée par le détroit de Dampier, se compose de la Nouvelle-Bretagne, que les indigènes appellent Birara, de la

Nouvelle-Irlande (la Tombara des indigènes), séparée de la précédente par le canal de George, du Nouveau-

elle-même Hanovre et de plusieurs autres petites îles. Toutes ces îles, entourées pour la plupart d'é-

cueils de corail, sont d'origine volcanique. A Tombara il y a une montagne de plus de 2,700 mètres d'élévation ; les montagnes de ces îles portent sur leurs flancs des forêts où croît l'indestructible tek. La végétation est partout celle des tropiques.

Les insulaires papouas se distinguent des Noirs de leur race par une plus belle conformation ; ils montrent aussi des qualités d'ordre et de propreté qui les rendent aptes à la civilisation. Toutefois, ils sont hostiles aux Européens ; on a même fait aux naturels du Nouveau-Hanovre une réputation de cannibalisme.

Fig. 174. — Chef australien en costume de cérémonie.

Avant de quitter la Mélanésie, nous avons encore une grande terre sauvage à visiter, la Nou-

velle-Guinée ou Papouasie, l'île la plus vaste du globe, si l'on considère l'Australie comme un continent.

Il y a quelques années encore, on pouvait s'étonner, avec M. Vivien de Saint-Martin « qu'une terre grande comme deux fois l'Angleterre et l'Écosse et qui forme, à vrai dire, le prolongement de l'Australie, » eût excité jusqu'ici « si peu d'intérêt chez les investigateurs anglais, — pour ne parler que de ceux dont cette terre nouvelle est, en quelque sorte, le domaine naturel ».

Cette observation ne devait point passer inaperçue ; d'autres l'avaient faite aussi, et nombre d'explorateurs se sont tout à coup mis en mouvement, avides de combler l'importante lacune qui leur était signalée dans la géographie, l'ethnographie et les sciences naturelles du globe. L'Italie a fourni deux naturalistes, MM. d'Albertis et Beccari ; la Russie, le docteur Micklukho Macklaï, qui n'est revenu qu'en 1882, après un séjour de douze années dans la Mélanésie. On doit à l'Autriche le docteur Bernhard Meyer ; à la Hollande, M. de Rosenberg ; à l'Angleterre, M. A. Russell Wallace, le capitaine Moresby, M. Octavius Stone, le révérend S. Mac Farlane, le naturaliste Goddie. Enfin la France a excité l'émulation et encouragé les efforts de plusieurs de ses voyageurs d'élite, entre autres M. Raffray, naturaliste distingué. Il s'agissait d'explorations à faire tout aussi intéressantes que celles de l'Afrique équatoriale ou du centre de l'Australie, et ne présentant pas moins de périls, de difficultés de détail à vaincre. Ainsi aucune monnaie n'a cours sur ce sol primitif : l'explorateur doit emporter avec lui une pacotille de verroterie, de couteaux, de petits miroirs et d'étoffes aux couleurs voyantes, et pour sa nourriture et celle de son escorte des pains de sagou, des sacs de riz, car le pays ne fournit pas grand'chose.

C'est probablement la ressemblance des habitants avec les Noirs de la Guinée africaine qui fit donner le nom de Nouvelle-Guinée à cette île, par le Portugais Jorge Menezès, qui la découvrit en 1526.

La côte méridionale de la Nouvelle-Guinée est protégée par une série de bancs de corail formant plusieurs ports. Tout à fait à l'orient, du fond des plages formées de coraux blancs, surgissent des collines arrondies et herbeuses derrière lesquelles s'étagent de nouvelles collines garnies çà et là d'eucalyptus, de pandanus et d'autres végétaux du type australien.

Dans les vallées et dans l'intérieur des terres, la végétation plus luxuriante revêt davantage le caractère tropical. « Ces vallées, dit Moresby, sont couvertes de cocotiers, de goyaviers, de bananiers, de cannes à sucre. Sur les pentes boisées des montagnes, les naturels ont créé de vastes clairières et les cultures de taros et de yams s'étagent en gradins et en terrasses, jusqu'aux sommets mêmes. »

En contournant ce vaste golfe qui s'arrondit jusqu'aux bords du détroit de Torrès, on trouve la baie de Redscar. La côte est dominée par des montagnes qui s'élèvent progressivement vers l'est jusqu'à 3,500 et 4,000 mètres.

Si, au contraire, on avance vers l'ouest, le caractère du pays change complètement; la mer est tellement semée de bas-fonds, que les navires sont tenus à une grande distance d'une côte basse, plate, marécageuse, que les eaux recouvrent à peine à la marée haute. Cette côte, bordée d'épaisses forêts de hauts mangliers, est coupée par de nombreux et larges canaux d'eau douce, offrant des voies faciles pour pénétrer dans l'intérieur. Un des explorateurs que nous avons nommés, M. d'Albertis, a remonté en chaloupe à vapeur, jusqu'à 800 kilomètres de son embouchure, l'un de ces cours d'eau, la rivière Fly, qui ouvre comme une grande route vers le centre de l'île.

La côte conserve le même aspect sur un parcours de plusieurs centaines de kilomètres, puis des montagnes apparaissent couvertes pour la plupart de forêts, jusqu'à une grande hauteur.

Les rivages du nord de la Nouvelle-Guinée, exposés en plein à la houle du Pacifique, sont entourés d'une ceinture de foyers volcaniques s'étendant parallèlement à la côte et non loin d'elle. Les montagnes s'élèvent brusquement de la mer en pentes escarpées. Au pied même de leurs falaises, on trouve cinquante brasses d'eau. Aussi les ports sont-ils rares et les mouillages difficiles, à cause de la profondeur des fonds. De grands caps s'avancent fort loin dans la mer, — jusqu'à soixante kilomètres, — échancrant des baies très creuses.

En poursuivant l'exploration du littoral, — cette fois nous suivons la côte nord en nous dirigeant vers l'orient, — on voit s'arrondir une suite de larges baies, séparées entre elles par des montagnes qui s'étagent les unes derrière les autres, tandis que des groupes d'îles, renfermant plus

d'un volcan en ignition, encombrant les approches de la terre ferme. L'existence de puissantes rivières dans cette région de la Nouvelle-Guinée est attestée par de grandes masses de bois, troncs d'arbres qui, après avoir formé des obstacles aux embouchures, s'en vont au loin flotter sur la mer.

La Nouvelle-Guinée, par sa situation sous l'équateur, ne connaît qu'une saison, l'été. Des pluies abondantes y développent une végétation magnifique, mais rendent le climat humide et malsain.

Certaines parties marécageuses du littoral sont un foyer d'exhalaisons pestilentiellles. Elles répandent la fièvre et un mal presque toujours mortel, le « beri-beri », qui exerce ses ravages à l'époque des grandes pluies. Ces fâcheuses conditions si nuisibles à la colonisation n'existent pas dans la pointe orientale de l'île, dont Moresby parle comme d'une région magnifique et d'une fertilité extraordinaire.

Nous retrouvons dans la Nouvelle-Guinée, parmi les mammifères, qui y sont peu nombreux, le kangourou. Au nombre des autres animaux indigènes, nous rangerons le phalanger tacheté, le porc de la Nouvelle-Guinée, le chien de la Papouasie, considéré comme souche de tous les chiens sauvages qu'on rencontre dans toutes les terres australes. M. Becconi a enrichi la liste des mammifères de plusieurs espèces nouvelles, notamment du *Cuculus maculatus*, genre qu'il croit inconnu.

Les casoars y sont fort rares ; mais l'île est embellie par les paradisiers, ces « perles de beauté », comme dit M. Russell Wallace. Enfin, en passant aux reptiles, nous notons cinq ou six espèces d'ophidiens dont aucune n'est venimeuse.

La Nouvelle-Guinée est habitée par deux peuples, deux races dont les affinités ont été le sujet de nombreuses conjectures. Nous ne suivrons pas les explorateurs dans leur enquête, d'autant plus difficile à mener à bonne fin que la majeure partie de cette terre est encore inconnue. Voici donc sur les habitants de la Nouvelle-Guinée quelques données positives. Il n'est nul besoin, pensons-nous, de rappeler que les Papouas ont une ressemblance marquée avec les Nègres de l'Afrique.

Dans l'intérieur de l'île, il existe une population plus primitive encore, les Arfakis, plus connus sous le nom d'Anafouras qui leur a été imposé par les Portugais.

Fig. 175. — En fuite (casoars émeus).

Il se peut que les populations de l'intérieur en soient venues avec les siècles à différer sensiblement des Papouas, par des conditions d'existence diverses. Toutefois, le docteur Beccari, dans sa dernière exploration, a trouvé au nord de l'île une race parfaitement noire, avec les cheveux laineux et courts, les arcades sourcilières proéminentes, la racine du nez fortement déprimée, la poitrine large, le ventre protubérant et pendant.

Les naturels observés par les explorateurs diffèrent sensiblement quant à la taille. M. Wallace en a vu de grands, bien faits, et de même Dumont d'Urville. D'autres navigateurs disent expressément : Les Papouas sont petits. De ce désaccord on peut inférer qu'il y a des différences de taille parmi les diverses peuplades de l'île.

Sur la couleur de la peau il y a moins de divergences : elle est en général très foncée, de la nuance de la suie.

Le capitaine Moresby a vu sur une partie de la côte des hommes d'une race petite et cuivrée, aux cheveux crépus. Ces sauvages relèvent leurs cheveux en une masse haute de quelque trente centimètres, ornée de plumes de casoar et d'oiseaux de paradis... Ils se barbouillent de couleurs noires et blanches et se parent de coquilles, de lambeaux d'écorce et de feuilles de palmier. Ils portent en bracelets les os des ennemis qu'ils ont vaincus... et dévorés, car nous sommes encore chez des anthropophages. On en voit qui ont le corps noirci avec un mélange de charbon et d'huile de coco ; c'est leur manière de porter le deuil d'un parent. Les matelots du navire que commandait le capitaine Moresby s'étaient fait une grande popularité, et sans doute un grand renom artistique, par la manière toute magistrale dont ils couvraient de peintures bizarres au goudron et au rouge les corps des indigènes qui allaient leur rendre visite à bord et solliciter la faveur d'être « illustrés » par eux.

Près de la baie de Redscar et jusqu'à la pointe orientale de l'île, la physionomie des indigènes est plus avantageuse que dans les autres régions de l'île. Ceux-là sont bien faits ; ils ont l'air intelligents ; leur peau au lieu d'être presque noire revêt une teinte cuivrée ; leurs cheveux sont frisés, mais point laineux, et relevés en chignon chez les hommes. Les femmes les coupent ras. Elles se tatouent, tandis que les hommes

se contentent de se peindre le visage d'une façon bizarre. « De ces faits, il est permis de conclure, dit M. Vivien de Saint-Martin, que les deux

Fig. 176. — Un chef à la Nouvelle-Guinée (partie nord).

racés de l'Océanie sud-occidentale, la race nègre océanienne et la belle race polynésienne, se trouvent ici en contact, sans parler des Papouas de l'extrémité nord-ouest. »

Malgré ces oppositions de races, les indigènes de la Nouvelle-Guinée vivent en assez bonne intelligence entre eux. A quelques exceptions

près, ils ont aussi assez bien reçu les étrangers qui ont abordé à leurs rivages. Disons à ce propos que quelques insulaires ont paru frappés d'admiration pour la peau blanche des Européens, et, dans leur familiarité enfantine, ils ouvraient les gilets et les chemises de leurs hôtes pour se rassasier de cette étonnante nouveauté.

Chaque village cultive une portion de la terre qui se trouve à l'entour. Dans quelques villages de la côte sud-est une partie de la population se compose de pêcheurs ; le reste cultive le sol. Les tribus les plus sauvages vivent du produit du sagouier non cultivé.

Voici, d'après M. Moresby, quelle est l'existence d'un « gentleman » papouas : « Il se lève de bonne heure et frissonne sous son misérable abri jusqu'à ce que le soleil se montre. Ensuite, « il traîne en longueur « son déjeuner et son cigare », et, ce qui est le plus difficile à concevoir, sa toilette. En un mot, il tue le temps d'une façon ou d'autre jusqu'au soir, où ses femmes reviennent fatiguées de leur journée de travail sur sa plantation. Son diner se compose principalement de légumes, variés de temps en temps par de la viande de chien ou de porc, du poisson, des lézards, des coléoptères, des insectes de toute sorte. Comme il est épicurien, il fait d'ordinaire son diner lui-même ; et après avoir servi les moins bons morceaux à ses femmes et aux enfants, il mange le reste à part avec ses amis du sexe fort. »

Les femmes ne sont pas maltraitées, mais elles vivent dans un état d'infériorité vis-à-vis des hommes. Pour toute éducation on leur apprend l'art de balancer le corps en dehors des hanches en marchant. A elles de cultiver le sol, de porter les fardeaux, de s'occuper du ménage, tandis que les hommes, — ces despotes, — pêchent, chassent, construisent des canots et fabriquent des armes.

Sur la religion des peuplades de la Nouvelle-Guinée, les renseignements n'abondent guère. On sait cependant, grâce au double témoignage de M. Wallace et de M. Micklukho-Macklaï, qu'elles ont des idoles, peut-être des ébauches de temples. Les pratiques de cannibalisme paraissent avoir chez eux une origine religieuse.

Ils redoutent le « naroudji », espèce de « roi des aulnes », qui habite dans les nuages au-dessus des forêts et emporte les enfants. Ils redoutent aussi les esprits de la forêt et ceux des rochers des rivages de

la mer. Ils ont la coutume de sacrifier un chien en signe d'alliance et

Fig. 177. — Village papou de la Nouvelle-Guinée.

d'amitié, pratique qui a été parfois mal interprétée par les navigateurs ; ainsi les officiers du *Basilisk* firent vider le pont de leur navire

à une troupe de sauvages dont le chef, avant qu'on eût pu l'en empêcher, avait brisé la tête d'un maigre chien-loup qu'il était allé chercher à terre en vue de faire des avances pacifiques.

Les missionnaires anglais rencontrent une opposition invincible à l'évangélisation du pays.

Les sauvages de la Nouvelle-Guinée fabriquent des couteaux avec des os de casoars, quelquefois avec des os humains, et aussi avec le bambou. De leurs haches, faites d'une pierre dure ou d'une coquille épaisse, ils peuvent abattre des arbres et tailler des planches. Ils font aussi entrer la pierre dans la confection de leurs lances et de leurs tomahawks. Chez certains d'entre eux les voyageurs ont admiré de magnifiques armes de pierre polie, — une pierre verte dure, d'un granit très fin, supérieurement emmanchée.

L'usage de l'arc et des flèches, général à l'ouest du pays, cesse tout à coup à l'orient, près du point où commence le territoire de la race claire, pour reparaitre sur la côte septentrionale.

Communément les habitations des insulaires de la Nouvelle-Guinée sont édifiées à la mode malaise sur pilotis, quelquefois dans les arbres. Dans la partie la plus orientale de l'île, les maisons en bois, solidement construites, ont parfois deux étages. La forme donnée au toit est celle d'un grand bateau dont la quille serait en l'air. Ce toit est fait avec des feuilles de palmier. Les maisons sont peintes et décorées de dessins représentant des animaux ; aux murs sont appendus des armes, les crânes des membres de la famille, exhumés au bout de six mois, selon un usage très suivi, enfin des dents de crocodiles et de sangliers. On allume du feu au-dessous de la place où l'on couche, afin de se garantir de l'humidité, et d'éloigner les moustiques. A la baie de Humboldt les habitations sont de forme conique, avec un toit qui descend jusqu'au sol.

En somme, ces indigènes de la Nouvelle-Guinée ne sont ni trop horribles ni trop mal partagés. « Que de fois, dit le capitaine Moresby, me suis-je surpris à comparer la saleté et la misère qu'on rencontre si souvent dans le prolétariat anglais avec l'abondance et la propreté qui frappaient nos regards à chaque pas dans cette grande île de l'Océanie où les petites maisons de canne sont construites dans des vallées riches

comme l'Éden, où l'homme n'a qu'à aller à un jet de pierres de son habitation pour trouver toutes les nécessités de sa simple existence. Ces sauvages possèdent des noix de coco, le fruit de l'arbre à pain, le citron, l'orange, le sagou, de par la munificence de la nature, et ils cultivent l'igname, le taro, la banane et nombre d'autres racines ou fruits qui nous paraissaient d'un goût excellent, mais dont nous ignorions les noms. Ils sont grands pêcheurs et habiles commerçants ; ils passent d'une île à l'autre dans des canots de quarante ou cinquante pieds de long creusés dans un tronc d'arbre, avec des bordages maintenus par des courbes de bois et rattachés par des liens de canne. Ils se servent d'une large voile ovale en natte et la manœuvrent avec beaucoup d'adresse. Qu'est-ce que ces peuplades ont à gagner à la civilisation ? » Et, réfléchissant au sort des autres races aborigènes qui disparaissent au contact des blancs, le marin anglais se laisse aller à déplorer presque l'avenir qui attend la Nouvelle-Guinée lorsque les colons de l'Australie, qui n'en sont séparés que par le détroit de Torrès, revendiqueront la possession de ce vaste domaine océanien.

Ce moment est proche, car les colonies australiennes ont la prétention de forcer l'Angleterre à s'annexer non seulement la Nouvelle-Guinée mais encore tous les archipels de la Mélanésie demeurés indépendants, notamment la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande, les îles Salomon et les Nouvelles-Hébrides. Un acte de prise de possession de la Nouvelle-Guinée par les Australiens, dans les premiers mois de 1883, a été annulé par M. Gladstone. On peut croire, toutefois, que l'opiniâtreté des Australiens finira par triompher de la résistance du cabinet anglais ; en tous cas, l'Angleterre devra se concerter, pour la Nouvelle-Guinée, avec la Hollande qui y a des intérêts engagés, et pour les Nouvelles-Hébrides avec la France.

III.

La Malaisie. — Région indo-malaise. — Région austro-malaise. — Indes néerlandaises. — Les volcans du détroit de la Sonde. — Sumatra. — Populations diverses. — Les anthropophages Battas. — Les Reyans. — Malacca. — Les Djacouns. — Bornéo. — Les Dayaks. — Les Dayers. — Les Dessouns. — Les Illanos. — Les Taagals. — Les Marouts. — Assassinat de M. Wittl. — Le babiroussa, l'orang-outang et l'oiseau de paradis. — L'île Célèbes. — Les Boughis. — Timor. — Le lis couronné. — Mindanao. — Luçon. — Les Igolotes, coupeurs de têtes. — La Micronésie et ses six cents îles. — Éléphants marins.

Parmi les îles qui composent le groupe compris sous le nom de Malaisie, il y en a plusieurs dont le littoral seul a été exploré, — telles sont Bornéo et Mindanao (l'une des îles Philippines), — d'autres qui ont été récemment visitées dans certaines parties jusque-là inconnues. Pour celles-là, si la grande lumière n'est pas encore faite, du moins l'obscurité est dissipée. Parmi ces dernières nous rangerons l'île Célèbes, les îles Timor, Florès et quelques autres de moindre importance. Enfin, il reste encore des portions importantes de Sumatra et de la presqu'île de Malacca qu'aucun géographe ne se hasarderait à tracer sur les cartes.

On ne s'étonnera donc pas de nous voir retrancher de la Malaisie, comme étant suffisamment connues, Java, plusieurs petites îles de la Sonde, la plupart des Philippines et les Moluques.

Un explorateur anglais, M. Alfred Russell Wallace, a déterminé avec certitude, à travers cette mer toute pleine d'îles qui s'étend entre l'Indo-Chine, la Nouvelle-Guinée et l'Australie, les véritables limites de l'Asie et de l'Océanie. En observant, sur les cartes marines, les sondages qui y sont notés, il a reconnu que toutes les îles de la Malaisie reposent sur deux plateaux sous-marins. L'un de ces plateaux a une profondeur moindre de cinquante brasses, l'autre a plus de cent brasses de profondeur. Entre les deux plateaux s'ouvre une profonde fissure passant entre Bali et Lombok, entre Bornéo et Célèbes, entre les Philippines et les Moluques.

L'un de ces plateaux est la continuation naturelle de l'Asie, l'autre

Fig. 178. — Vue du Sméru, à Java.

peut être considéré comme un prolongement de l'Australie, « un reste, dit E. Cortambert, de quelque grand continent affaîssé sous les eaux

et dont les épaves seraient les terres actuelles de l'Océanie orientale et méridionale ». M. Wallace s'est trouvé pleinement autorisé à appeler la partie occidentale de la Malaisie *région indo-malaise* et la partie orientale *région austro-malaise*. La limite des deux races ethnographiques, n'est pas tout à fait la même ; l'élément malais a empiété sur l'élément papouas ; la ligne de démarcation passe cette fois à l'orient de Célèbes à travers les Moluques, elle reprend Lombok et Sumbava et ne laisse, guère à la région austro-malaise que Timor, Florès et Somba.

La différence des productions entre les deux régions n'est pas moins caractéristique ; à l'ouest, c'est-à-dire dans le voisinage immédiat de l'Asie, on trouve les grands carnassiers de l'Inde (le tigre, la panthère), le tapir, les éléphants, les rhinocéros, les grands ruminants, les orangs-outangs, les oiseaux de l'Asie ; vers l'est, au contraire, on voit déjà apparaître les animaux de la Nouvelle-Guinée et de l'Australie, le casoar, les phalangers, et un animal qui se rattache au genre caractéristique du continent australien, le kangourou des arbres.

L'ethnographie vient, à son tour, accuser plus nettement encore les deux grandes divisions dont nous parlons ; à l'ouest sont les Malais, « au type mongolique, au teint brun ou olivâtre, ou légèrement rouge, au visage plat, au nez petit et bien fait, aux cheveux noirs, droits, à la barbe rare, droite aussi, à la petite stature, à l'esprit défiant, au maintien réservé et poli, au caractère tranquille, impassible et point affectueux. A l'est sont les Papouas, à la stature élevée, à la couleur de suie, aux cheveux abondants, disposés en une brosse immense autour de la tête, à la bouche large et avancée, au nez très proéminent, surtout allongé et anguleux (ce qui les distingue essentiellement des Nègres de l'Afrique) ; leur caractère est aimable et gai, leur parole rapide, fort expressive, et leur esprit communicatif. Ils sont toujours en mouvement, d'une activité presque fébrile, et ont beaucoup plus de goût que les Malais pour les arts : on le reconnaît à leurs demeures et à leurs ustensiles, qu'ils savent orner d'une manière pittoresque. Ils sont enfin plus intelligents, quoiqu'on croie généralement le contraire, et si les Malais ont gagné du terrain sur eux,... ils le doivent à l'influence puissante de la civilisation asiatique qui règne depuis longtemps chez eux (1). »

(1) E. Cortambert.

Après la réserve faite plus haut, nous n'avons rien à dire de Java, la plus belle peut-être et la plus intéressante des îles tropicales, couverte de magnifiques forêts, et où une luxuriante végétation envahit même les montagnes jusqu'à leur sommet. Java est connue dans toute

Fig. 179. — Malais.

ses parties. On a compté ses trente-huit volcans et mesuré leurs altitudes. Ces volcans et ceux des îles voisines causent de temps en temps de terribles désastres ; en 1772, quarante villages de Java furent ruinés et trois mille personnes périrent en une nuit ; en 1882, le Galumgong détruisit tout dans un rayon de vingt milles ; plus récemment encore, dans la nuit du 26 août 1883, le détroit de la Sonde, qui sépare Java de Sumatra, a été bouleversé par une plus épouvantable catas-

trophe. Cette fois, plusieurs volcans vomirent des torrents de lave et firent pleuvoir dans toutes les directions des pierres et des cendres. Le volcan de l'île de Krakatoa, qui depuis plusieurs nuits était en pleine éruption, s'abîma dans la mer, ainsi que l'île entière; de nombreux îlots surgirent au milieu du grand chenal que suivent les bâtiments pour aller de l'océan Indien à Batavia, aux Philippines et dans les mers de Chine. Les rivages de Java et de Sumatra furent ravagés en même temps par un violent reflux des eaux de la mer, et des villes disparurent de la surface du sol. On n'a pas osé lors de cette dernière catastrophe donner une évaluation du chiffre des morts; nous croyons, hélas! qu'il faut les compter par dizaines de mille.

Nous n'aurions pas parlé de Java si, à Batavia, ne se trouvait le siège du gouvernement général de ces Indes néerlandaises dont nous avons à nous occuper. Ces Indes néerlandaises sont moins une colonie qu'une superbe exploitation qui rapporte de beaux millions à la Hollande, sans lui occasionner aucune dépense. Le gouverneur général est une sorte de vice-roi, chef d'une armée et d'une marine coloniale. Chaque province est régie par un fonctionnaire hollandais qui, sous le nom de résident, est armé des pouvoirs les plus étendus. Àuprès de lui est un régent indigène qui, bien que subordonné au gouvernement colonial, tient une petite cour remarquable par un luxe tout asiatique. Les Hollandais ont respecté les mœurs, les habitudes, les préjugés des indigènes. « L'exploitation » de la colonie présente la particularité suivante, qui est sans doute la révélation de la prospérité extraordinaire du « domaine » néerlandais : chaque famille indigène est forcée de cultiver une plantation sous le contrôle des inspecteurs du cadastre et des finances, et c'est à l'État seul que les produits peuvent être vendus. Café, tabac, indigo, vanille, sont ainsi cultivés par les indigènes et vendus au gouvernement colonial, qui les revend en Europe avec des bénéfices énormes. Le mot d'exploitation n'a donc rien d'exagéré. C'est grâce à cette politique que vingt-cinq mille Hollandais parviennent à régir d'une manière absolue quatorze millions d'hommes.

L'intérieur inexploré de Sumatra est un pays montueux, resserré entre des hauteurs où les gelées, la neige et la grêle sont inconnues; en

revanche les orages avec tonnerre y sont fréquents, surtout pendant la mousson du nord-ouest, qui commence en décembre et finit en mars. D'épais brouillards enveloppent, chaque matin, les collines qui avoisinent les côtes de l'île. Ces côtes sont basses et marécageuses. De la chaîne de montagnes qui court dans toute la longueur de Sumatra surgissent plusieurs volcans qui agitent fréquemment l'île de leurs convulsions. Le plus élevé de ces volcans, le Gounong-API, a 4,500 mètres d'altitude. Sur les gradins des chaînes secondaires se creusent quatre grands lacs qui, dans la saison des pluies, se répandent en torrents ravageurs et forment des cascades dont la magnificence est devenue célèbre. Les montagnes, les pics de basalte et de trap recèlent de l'or et d'autres métaux, surtout de l'étain.

Dans les sombres et impénétrables forêts de cocotiers, de bananiers et de ces arbres précieux qui donnent le bois d'ébène, le bois de tek, le bois de santal et le bois de fer, fourmillent les animaux sauvages, et près des rivières, des massifs de bambous d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaires sont habités par de grands crocodiles.

La flore de Sumatra est l'une des plus riches du globe : toutes les variétés de l'Asie s'y mêlent à un grand nombre d'espèces particulières à la Malaisie. Soit dans les forêts, soit dans les campagnes, aux arbres nommés ci-dessus s'ajoutent quantités d'arbres, d'arbustes et de plantes remarquables à un titre quelconque : le poivrier, une sorte de camphrier, le benjoin, le dourian, dont la pulpe a le goût de l'ail, le goyavier, le manguier, le jaquier, le jambosier, l'ananas, l'arbre triste dont la floraison ne s'épanouit que durant la nuit, et le rafflesia qui donne la plus grande fleur connue, une fleur qui constitue en quelque sorte la plante entière, sans tige apparente, ni feuilles, et d'un diamètre de plus de deux pieds ; son nectaire est capable de contenir une douzaine de pintes ; le poids de cette fleur phénoménale va à six ou sept kilos ! Signalons encore, parmi les végétaux curieux, le polyalthea, arbre des plus bizarres, très commun dans les forêts, dont le tronc semble étayé, jusqu'à la hauteur des rameaux, par des racines ramifiées à l'infini.

Les animaux qui peuplent l'île sont le tigre royal, l'ours noir, le sanglier, le rhinocéros, l'éléphant, — qui y est beaucoup moins commun que ce dernier, — des variétés d'antilopes, des loutres, etc. Les singes y

pullulent, et parmi ceux-ci l'orang-outang, cantonné principalement dans la région sud-ouest de l'île ; le samiang qui, par une conformation singulière, a les deux premiers doigts du pied gauche complètement réunis ; le lémure volant ou chat-singe, qui peut sauter obliquement d'un arbre à un autre, grâce à une large membrane qui se développe tout autour de son corps jusqu'à l'extrémité des orteils et la pointe de la queue. Cet animal ne se nourrit que de feuilles. Le caméléon et le lézard volant se montrent dans les broussailles. Les fourmis blanches sont le fléau du pays.

Parmi les oiseaux, il convient de mentionner de magnifiques faisans, l'angang dont la tête porte une sorte de corne, et surtout le calao de la grande espèce, à l'énorme bec recourbé ; le mâle mure sa femelle dans le creux de l'arbre où elle couve son œuf en ne laissant qu'un petit trou rond par lequel il pourvoit à sa nourriture jusqu'à ce que le jeune oiseau ait son plumage.

L'île de Sumatra appartient pour la plus grande partie aux Hollandais qui ont leurs principaux établissements à Palembang et à Padang. L'île étroite et longue est coupée obliquement au milieu et dans sa largeur par la ligne équatoriale. Au nord de cette ligne le centre de l'île occupé par une chaîne de montagnes est à peine connu. Sur cette partie du littoral se trouve le royaume d'Atchin dont les habitants sont musulmans. Les Européens ne pénètrent point dans ce pays, où l'élément asiatique domine d'une manière absolue.

On connaît la résistance opposée par les Atchinois à la Hollande, la guerre qui s'ensuivit, dans laquelle les Hollandais furent plus d'une fois cruellement éprouvés. Les indigènes égalisaient la lutte grâce aux carabines et aux revolvers que leur fournissaient les marchands indiens ou américains.

Il y a encore le royaume de Siak et le pays des Battas.

Dans l'intérieur du royaume d'Atchin, vivent les deux tribus d'Alas et d'Oetoe Gajos, qui reconnaissent la souveraineté du sultan d'Atchin. Ces peuples peu connus sont, on le croit, des Battas qui se sont rapprochés des Malais dont ils parlent maintenant la langue. Le pays des Battas confine avec le royaume d'Atchin ; c'est une sorte de confédération de tribus ayant chacune leur chef.

Fig. 180. — L'éléphant de la Malaisie.

Ces indigènes, qui ont de nombreux traits de ressemblance avec les

Malais, paraissent, comme eux, tenir tout à la fois de l'Indou et du Chinois, avec une peau rouge brique, une large bouche, un nez gros et court. Leur stature est moyenne. Les femmes sont assez jolies, propres, et ont la taille bien faite.

Les Battas se montrent belliqueux, probes, attachés au sol, et malgré de très réelles qualités, ils sont anthropophages, avec cette seule restriction que la chair humaine est défendue aux femmes. Certains crimes sont punis d'un supplice qui consiste à être mangé publiquement et en quelque sorte vivant, dépecé morceau à morceau à la convenance des offensés d'abord et ensuite des assistants : la chair du criminel est dévorée tantôt crue, tantôt grillée, sur le lieu même du supplice. Sont également mangés vivants les prisonniers faits dans les guerres de peuplade à peuplade.

Autrefois les Battas mangeaient leurs parents âgés. Un vieillard qui se sentait à charge à ses enfants les convoquait ainsi que leurs voisins. Il se suspendait par les mains à une branche d'arbre, tandis qu'autour de l'arbre les assistants dansaient et chantaient : « Quand le fruit est mûr il faut qu'il tombe ! » Lorsqu'à bout de forces le malheureux lâchait prise et tombait, c'était à qui se précipiterait le plus vite sur lui pour le mettre en pièces. Les enfants et les amis savouraient avec délices ses chairs pantelantes. Que de barbarie dans l'humanité ! et n'est-il pas vrai que l'homme se place souvent par ses instincts au-dessous de la bête qui, elle, n'a que des instincts et pas de raison pour les refréner ? Voilà donc ces Battas qui mangeaient gaiement le corps de leurs parents... ; mais comme ils croient à la transmigration des âmes, ils auraient craint de commettre un grand crime en tuant, pour se défendre, un des tigres de leur île, qui sont les plus féroces que l'on connaisse, et réclament la plus juste application du vers de Saint-Lambert :

Toujours ivres de sang et toujours altérés...

Ce respect pour les tigres s'est conservé ; les Battas les appellent « nini », ou grands-pères. Quand un tigre pénètre dans un village, les habitants placent sur le seuil de leur demeure du riz et des fruits, comme une offrande propitiatoire et avec l'espoir que nini apaisé ne leur fera

aucun mal ; mais il paraît que les « grands-pères », peu touchés par la gracienseté du procédé, se taillent une large part dans cette population si prévenante. Toutefois l'indigène dont un des proches est tombé sous la dent et la griffe de la bête cruelle se croit tenu de venger la victime sur le premier nini qui en fournit l'occasion.

Les Battas et les Malais semblent avoir une même origine, comme on en peut juger par la comparaison des idiomes, mais la séparation en deux nations s'est faite à une époque qu'il est impossible de préciser.

Les Reyans sont un autre peuple sauvage de Sumatra qui parle un idiome différent du malais et du batta. Ils ont les yeux vifs et noirs, parfois obliques, les cheveux noirs et épais, très longs chez les femmes, le crâne comprimé et les oreilles écartées de la tête, — mais ceci grâce à une habitude des mères d'embellir les enfants selon leurs idées en fait de beauté. Les Reyans sont bien faits, bien proportionnés, quoique petits. Ils sont intelligents, sobres, d'un naturel paisible, mais indolents, peut-être parce qu'ils ne se nourrissent que de végétaux. On croit qu'ils ont des esclaves, et qu'ils les traitent avec douceur ; enfin, le meurtre et le vol se rachètent chez eux à prix d'argent. Comme les Battas, leurs idées sur la transmigration des âmes les portent à respecter et à vénérer les tigres, et de plus les crocodiles. Il va sans dire que félins et sauriens, sans entrer dans ces considérations métaphysiques, les croquent bel et bien, vienne l'occasion.

L'intérieur de la presqu'île de Malacca est encore inexploré ; on y pénètre par des forêts, des clairières, un pays sauvage, des terrains boisés, marécageux, où le voyageur enfonce jusqu'aux genoux, harcelé par les sangsues. Ces horribles sangsues s'attaquent d'ordinaire aux daims et autres animaux de la forêt ; elles les guettent au passage, allongeant leurs corps au moindre bruit pour abandonner les feuilles auxquelles elles adhèrent et s'attacher à leur proie vivante.

Au centre de la péninsule se trouve le mont Ophir, mal famé pour ses fièvres, et qui a été visité par Russell Wallace. Après une ascension difficile, le voyageur parvint à s'élever sur la cime de ce mont, à 1,220 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il a signalé sur ses flancs une pente escarpée de roc uni s'étendant à perte de vue. Les forêts si-

tuées au pied de cette montagne sont le pays du grand faisan argus, oiseau aux couleurs sombres avec de belles taches sur les ailes qui ressemblent à des yeux ; à la moindre alarme il s'échappe si vite à travers le plus épais des forêts qu'il est difficile d'en abattre d'un coup de fusil ; mais on parvient à en prendre au lacet.

Le pays est une interminable succession de hautes collines, coupées de vallées occupées par des forêts, et au fond desquelles luisent des rivières.

C'est dans ces vallées que se trouve la plus élégante des fougères, la *matonia*, qui porte de grandes feuilles palmées sur de minces tiges d'environ deux mètres, et un arbuste demi-grimpant, le *népenthès*, dont les feuilles tournées en cornets présentent au voyageur altéré une eau qui peut se boire.

Un des plus curieux oiseaux de la presqu'île, le *podarge* au large bec bleu, nommé par les indigènes « l'oiseau de pluie », a la grosseur d'un étourneau, le plumage mi-parti noir et rouge lie de viu. Il y a aussi des trogons au dos brun, à la poitrine cramoisie, aux ailes diaprées d'éclatantes couleurs, des martins-pêcheurs, des coucous verts et bruns, des colombes à la poitrine rouge, des *nectarinias* à livrée métallique.

L'intérieur de la presqu'île est habité par les *Djakouns*, qui sont des sauvages de race malaise. Nos connaissances sur ce peuple sont très limitées. Nous possédons cependant les noms des États de l'intérieur soumis à des *rajahs* indépendants ; ce sont, en les dénombrant du nord au sud : le *Jellalon*, le *Jambole*, le *Sungre*, l'*Oujong*, le *Sirmenanti*, le *Rumbowe*, le *Johole*, le *Jehlye* et le *Seganet*. Jusqu'à présent ces États sont restés en dehors de l'influence anglaise, qui tend à dominer dans toute la péninsule malaise. Nous donnons avec quelque hésitation leurs noms peu familiers à nos oreilles.

Passons à Bornéo, dont le vrai nom est *Kalémantan*, que M. de Rienzi a tenté en vain de substituer à celui donné à cette île, d'après le nom d'une de ses principales villes.

Le tiers à peine de cette grande île est connu. C'est d'abord le littoral, où se trouvent échelonnés plusieurs États gouvernés par des sultans ; là, se trouvent aussi des villes importantes, telles que *Sambas*,

Fig. 181. — Le Kim-Balou à Bornéo.

Succadana, Banjermassing, Bornéo, qui compte 30,000 habitants et contient plus de 3,000 maisons élevées sur des pieux, les autres établies sur des radeaux ; enfin Pontianak, centre de la domination hollandaise. La plus haute montagne de l'île, le Kini-Balou, qui a 4,200 mètres, se trouve sur la côte nord-ouest. Du reste, les plus hautes cimes ne sont pas loin des côtes et l'élévation des massifs diminue à mesure qu'on avance dans l'intérieur.

Au sud de l'île, des cours d'eau d'une certaine importance ont été remontés assez avant. Sur la côte occidentale se trouve Sarawak, où un Anglais, mort il y a quelques années, sir James Brooke, s'était improvisé rajah. L'histoire de cet Européen est assurément la particularité la plus curieuse de Bornéo ; mais nous avons hâte d'aller chercher dans le centre de l'île les tribus sauvages qui ne veulent pas être civilisées, ou, si l'on préfère, exploitées par les Hollandais. Disons toutefois que la vallée où est Sarawak est marécageuse dans sa partie inférieure ; elle n'est pas entièrement couverte de forêts ; le palmier nipa y domine et, près de la ville, sur un sol ondulé et bien égoutté, des massifs de forêts vierges et de jungles occupent un terrain qui a été autrefois cultivé.

Parmi les indigènes de Bornéo, les Dayaks forment la population la plus nombreuse et, à plus d'un titre, la plus intéressante de l'île. Les Dayaks sont divisés en un grand nombre de tribus. La plupart des explorateurs s'accordent à considérer comme appartenant à la même race les Idaans du nord de l'île, les Tidouns qui habitent la partie occidentale et les Biadjous du nord-ouest.

Les Dayaks sont d'origine malaise, bien qu'ils soient perpétuellement en guerre avec les Malais qui, dans des temps relativement récents, sont venus se fixer dans l'île. Les indigènes ont été refoulés par eux à une certaine distance des côtes, où ils sont encore. Les tribus indépendantes vivent à l'intérieur des terres, au milieu des forêts vierges qui les protègent.

D'après les voyageurs néerlandais, les Dayaks se distinguent des autres habitants de la Malaisie par leur haute stature et leur force musculaire. Ils ont la taille très fine, le teint jaune. Ils se dessinent sur le corps, à l'aide du tatouage, des figures bizarres ou des ornements ; leur dos, leur poitrine, leurs bras représentent assez bien les diverses parties d'une veste capricieusement soutachée.

Les femmes sont de couleur beaucoup plus claire, et quelques-unes pourraient même, sous le rapport de la blancheur, rivaliser avec les femmes de nos climats. Elles sont court vêtues, quand elles ne vont pas à peu près nues. Quant aux hommes, leur costume ne se compose guère que d'une bande de coton ou de laine qui leur serre les hanches et d'un morceau de même étoffe enroulé autour de la tête.

Fig. 182. — Dajaks, indigènes de Bornéo.

Hommes et femmes ont les bras ornés d'anneaux de laiton de la largeur de la main. En temps de guerre, les combattants, pour se protéger contre les flèches ennemies, se revêtent d'une sorte de cotte de mailles en filasse de bambou, qui se lace sur les côtés, et ils se couvrent la tête d'un chapeau à larges bords de même matière que leur cuirasse.

Leurs armes sont l'arc et les flèches, une sagaie barbelée, montée sur un bambou de deux à trois mètres de longueur, et le kriss à deux tranchants, qui est un terrible poignard en forme de flamme. Toutes ces ar-

mes sont trempées dans un poison subtil qui rend mortelle la plus légère atteinte.

Au moral, les Dayaks sont francs dans leurs procédés, hautains, paresseux, froids, batailleurs et vindicatifs ; avec cela intelligents, patients, probes, hospitaliers, sobres. Les sentiments affectueux, l'amour de la famille sont très peu développés chez eux ; le trait dominant de leur caractère, c'est leur cruauté, leurs instincts sanguinaires. Ils aiment à voir couler le sang, et trouvent plaisir à le verser. Ils massacrent impitoyablement leurs ennemis pris à la guerre, et conservent leurs têtes comme des trophées ; quand deux tribus ennemies font une trêve, chacune d'elles fournit un esclave destiné à être égorgé par l'autre et à sceller de son sang cette paix momentanée. Ils se procurent des esclaves à prix d'argent dans le seul but de les immoler. C'est là un élément nécessaire de toutes leurs fêtes.

Dans la cérémonie du mariage, par exemple, le principal épisode est le sacrifice d'un esclave auquel on tranche la tête après l'avoir contraint à danser pendant près d'une demi-heure, et dont le sang, recueilli dans des feuilles de palmier, est distribué encore chaud à tous les assistants qui s'en abreuvent avec délices. Aux funérailles d'un chef ou d'un guerrier illustre, on dépose sur sa tombe des têtes fraîchement coupées : ce sont les offrandes qu'on pense devoir lui être le plus agréables. Nul ne s'aviserait de rendre visite à la famille du défunt sans apporter un semblable cadeau. L'année suivante, toutes ces têtes, déposées autour de la tombe, doivent être, s'il est possible, remplacées par de nouvelles têtes, — comme on remplace sur nos tombes les couronnes et les fleurs flétries.

Ainsi que tous les sauvages, ils mangent avec leurs doigts ; mais chez eux, à en croire un mémoire de M. Blaise, la main droite est réservée pour porter les aliments à la bouche ; aussi ne doit-elle jamais toucher à un objet impur : la main gauche seule peut servir à tous les usages.

Leur nourriture, principalement animale, est fort variée. Ils mangent indifféremment des singes, des serpents, des tortues, des chauves-souris, des lézards, des insectes, des vers, des poissons, etc. Ils aiment surtout la viande crue, encore toute saignante, ou la viande séchée au soleil.

On trouve dans les montagnes du centre de Bornéo des noirs à peau luisante et aux cheveux ébouriffés, nommés Dayers, qui semblent être la souche des Papouas de toute la Malaisie et même de la Nouvelle-Guinée; des Dessouns, des Illanos, qui sont la souche de la population de ce nom établie dans l'île Mindanao, des Taagals et des Bissayas, dont on retrouve la race dans les îles Philippines.

Mentionnons encore au milieu de ces peuplades aborigènes tatouées,

Fig. 183. — Bornéo. — L'embouchure du Sibuco.

blanches ou noires comme les Papouas, ou plus noires que les Dayers, les Marouts qui se sont signalés, en 1882, par une acte de cruauté qui n'est pas demeuré impuni.

Voici le fait :

Une compagnie anglaise, fondée, sous le nom de *British North Borneo Company*, dans le but d'exploiter de vastes territoires situés dans la partie nord de l'île de Bornéo et achetés à des rajahs indigènes, ayant voulu fixer d'une manière précise les limites de ses possessions, chargea un ancien officier de l'armée autrichienne à son service, M. Wittl, de faire un voyage d'exploration dans l'intérieur, pour reconnaître les sources du fleuve Sibuko, qui sont situées vers les fron-

tières des possessions hollandaises et de la nouvelle colonie anglaise.

Arrivé sur le territoire de la tribu des Marouts ou « chasseurs de crânes », près du Sibuco, M. Wittt fut surpris par une troupe de plusieurs centaines de sauvages qui se tenaient cachés dans les bois épais avoisinant le fleuve et qui fondirent inopinément sur lui. Il se défendit avec courage à coups de revolver ; mais les hommes de sa suite ayant reçu une grêle de flèches empoisonnées et voyant tomber plusieurs d'entre eux prirent la fuite, abandonnant leur chef. Les fuyards virent de loin les Marouts couper la tête du malheureux officier après l'avoir tué à coups de javelots. Les Marouts détachèrent ensuite les jambes des cadavres et s'éloignèrent avec leurs sanglants trophées, emportant en outre les papiers et les instruments de M. Wittt.

On trouve à Bornéo des éléphants, le tapir bicolore que l'on élève pour le manger, le tigre, le buffle, le cerf d'eau, plusieurs espèces de chevrotains dont les Dayaks s'emparent en courant à cheval sur eux armés d'une corde à nœud coulant, la loutre, l'ours malais ; il y a aussi dans cette grande île beaucoup de porcs-épics ou landaks.

Le plus remarquable des mammifères de Bornéo est le babiroussa ou cochon-cerf, qui se trouve aussi à Célèbes et dans d'autres îles de la Malaisie. Cet animal ressemble assez au cochon, mais il a les jambes minces et hautes ; ses formes sont généralement plus légères ; ses défenses se recourbent comme des cornes. Le babiroussa ne fouille pas la terre ; il se nourrit de fruits tombés et de feuilles.

Ces animaux ont, dit-on, — c'est peut-être une simple supposition, — une singulière manière de prendre leur repos ; ils s'accrochent à une branche d'arbre par une de leurs défenses supérieures et laissent leur corps se balancer librement. Ainsi suspendus toute la nuit, ils dorment en sécurité hors de l'atteinte des bêtes qui leur font habituellement la chasse.

Il y a aussi à Bornéo deux espèces de rhinocéros, dont l'une n'a qu'une corne. Les rhinocéros de cette dernière espèce peuvent courir avec une grande vitesse, renversant les obstacles qu'ils rencontrent, enfonçant des palissades, déracinant même des arbres.

C'est dans les parties profondes des vastes forêts qui envahissent les plaines et dans les vallées désertes des montagnes, même jusqu'à

une hauteur de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, que vit le rhinocéros de Bornéo. De telles habitudes, exceptionnelles chez ce pachyderme, ne l'empêchent pas de rechercher aussi les marécages et les eaux vives, où, pendant la chaleur, il passe de longues heures enfoncé jusqu'aux yeux. Il n'en sort alors que pour aller chercher sa nourriture sur les pentes exposées au soleil et au vent. Les sentiers tortueux

Fig. 184. — Case des Taagals.

qu'il trace sont souvent le seul chemin qui s'offre aux piétons qui se hasardent dans ces solitudes.

Le rhinocéros redoute l'homme et le fuit; mais s'il est attaqué et blessé par lui, il n'hésite pas à faire usage de ses redoutables moyens de défense. On a vu de ces animaux se précipiter vers le chasseur et, de leur corne, le lancer plusieurs fois en l'air.

L'orang-outang ou mias est le grand singe anthropomorphe de Bornéo. De la taille d'un homme (il a de 1^m,24 à 1^m,27), ses jambes sont

excessivement courtes et ses bras d'une longueur démesurée. Mais nous sommes loin encore de l'énorme gorille, que nous trouverons en Afrique. Le mias ne craint pas de sauter sur un Dayak armé d'une pique ; ses morsures sont cruelles ; de ses ongles il le déchire ; finalement, il est assez fort pour le tuer...

Il est curieux d'observer un orang-outang lorsqu'il chemine librement à travers la forêt : il marche avec une assurance d'acrobate tout du long de quelques fortes branches, très courbé, et dans une attitude que ses longs bras et ses jambes courtes l'obligent à prendre. La disproportion entre les membres supérieurs et inférieurs de son corps s'accuse surtout par la manière dont il s'appuie sur ses mains repliées comme s'il voulait ménager l'épiderme de la paume de la main. Il va rapidement d'un arbre à l'autre, étendant ses bras pour saisir les branches et en essayer la force, puis il s'élance et poursuit sa marche, sans sauter ni bondir, sans paraître se presser ; pourtant il avance presque aussi vite parmi les rameaux enchevêtrés qu'une personne pourrait le faire en hâtant sa course à travers la forêt. Les longs bras vigoureux de l'orang-outang lui sont de la plus grande utilité ; ils lui permettent d'atteindre à des branches élevées et de cueillir les fruits et les jeunes pousses dont il se nourrit, ainsi que de faire d'amples provisions de feuilles et de branchages pour son chenil.

Il paraît que le mias n'est que très rarement attaqué par les animaux de la forêt, sauf toutefois par le serpent python ; mais le mias vient à bout du serpent ; s'il peut le saisir avec ses dents, il ne le lâche qu'après l'avoir tué. Si le mias, ne trouvant plus de fruits dans la jungle, va chercher sa nourriture sur les bords d'une rivière, il rencontre aussi dans le crocodile un adversaire peu accommodant. Dans ce cas le mias combat très adroitement le crocodile ; il monte sur lui, le frappe à la tête de ses poings et de ses pieds, et, s'il réussit à saisir les mâchoires du redoutable saurien, il met toute sa force à les lui décrocher et à désarticuler son énorme gueule.

M. R. Wallace a décrit comme animal curieux une sorte de grenouille volante qui lui fut apportée par un ouvrier chinois. Si elle ne volait pas, du moins pouvait-elle descendre obliquement du haut d'un arbre, grâce à des doigts très larges, palmés jusqu'à leur extrémité.

Nous retrouvons à Bornéo les oiseaux de Malacca, et de la plupart des îles de la Malaisie et aussi les paradisiers de la Nouvelle-Guinée. M. Wallace raconte dans sa relation comment s'y prennent les indigènes pour tuer ces oiseaux sans endommager ce merveilleux plumage que chacun connaît : vermillon ardent dans la plus grande partie du corps, se dégradant jusqu'au jaune orangé sur les petites plumes du cou et

Fig. 185. — Écueils de la mer de Chine, près des Philippines.

de la tête, d'un blanc pur et soyeux sous le ventre, avec une bande d'un beau vert métallique sous la gorge. Les chasseurs s'établissent avant l'aube sous un couvert de feuillage disposé parmi les branches des grands arbres que les paradisiers fréquentent. Ils garnissent le bout de leurs flèches d'un cône de bois, afin de tuer l'oiseau par la seule violence du coup et sans faire couler son sang. Ainsi cachés, ils attendent qu'un de ces jolis oiseaux passe à leur portée. Ces chasseurs de paradisiers sont très adroits.

L'île Célèbes, découpée par de fortes échancrures qui la divisent en quatre péninsules nouées à un tronc, était naguère encore inconnue, sauf dans les parties occupées par les Hollandais et le littoral, où se trouvent un grand nombre de petits États indigènes protégés par la Hollande, c'est-à-dire vassaux du gouvernement colonial. Des montagnes remplissent le tronc et s'étendent dans les quatre péninsules; quelques-unes de ces montagnes s'élèvent à plus de 2,000 mètres.

C'est à Russell Wallace qu'on doit les notions que l'on possède sur la haute chaîne centrale de la péninsule, qui est terminée au sud, dans le Macassar (possession hollandaise), par le célèbre pic de Boutyne.

Des marins ont découvert sur un point de l'île un réseau de chenaux tracés en pleine forêt vierge et abrités sous des palétuviers et d'autres arbres immenses. Aux branches étaient suspendus quantité de ptéramèles ou chiens volants.

Dans la province hollandaise de Minahasa quelques restes de la population autochtone, — Papouas croisés de Malais, — étaient encore au commencement de ce siècle tout à fait sauvages et peut-être même cannibales. Mais le grand fond de la population de Célèbes se compose de Boughis, Malais musulmans très portés au négoce, qui se civilisent au contact des Hollandais et deviennent chrétiens.

Timor est une île aride au premier aspect lorsqu'on la compare aux autres îles de cette région tropicale. La végétation y est pauvre; les chaînes de collines sont couvertes d'eucalyptus rabougris prenant rarement les proportions de grands arbres; çà et là, on trouve encore disséminés l'acacia et le santal odorant; les hautes montagnes ne sont couvertes que de grossiers gazons, les plaines nues se tapissent d'une menthe sauvage semblable à l'ortie. Mais c'est à Timor qu'on trouve le splendide lis couronné serpentant parmi les buissons qu'il étoile de ses fleurs éblouissantes.

Les montagnards de cette île appartiennent presque tous au même type que les vrais Papouas de la Nouvelle-Guinée. Ils ont la peau d'un rouge de brique foncé, un nez grand, légèrement aquilin, les cheveux frisés et en buisson, les membres assez grêles; leur cheveux ramenés en arrière sont noués au-dessus de la tête. Leur principal vête-

Fig. 186. — Océaniens.

ment est une pièce d'étoffe enroulée autour de la ceinture et pendant sur les genoux. Ils ne se séparent que rarement d'une besace faite d'un carré de toile, suspendue à l'épaule par des cordelettes.

Ces insulaires construisent leurs habitations sur des pilotis sortant de terre d'environ un mètre. Ils se servent des feuilles non encore développées du palmier éventail comme de vases à eau ; les entre-nœuds du bambou sont utilisés pour le même usage.

Très voleurs, toujours en désaccord entre eux, les habitants de Timor saisissent toutes les occasions de s'emparer de quelque membre d'une tribu voisine pour en faire un esclave ; mais ils ne sont pas sanguinaires.

Nous avons peu de chose à dire des îles Philippines.

A Mindanao se trouvent les plus beaux Malais.

Les Taagals de Luçon et les Bissayas sont petits, mais bien faits, forts et actifs. Ils ont dans les traits une grande ressemblance avec les Malais. Dans l'ouest de l'île vivent plusieurs tribus dont quelques-unes sont encore à l'état sauvage. Les Igolotes ou Igorrotes occupent la région montagneuse de Bontoc. Ce sont de véritables coupeurs de têtes, comme les Dayaks de Bornéo. Après chaque expédition ils se livrent à des festins de cannibales, puis ils se tatouent mutuellement en souvenir de leurs exploits. L'Igolote porte toujours avec lui sa hache à couper les têtes, son hoyau de cultivateur et son bouclier.

Les Balators vivent sur la grande chaîne, dans des arbres creux.

Les Ibilaos au teint blanc descendent peut-être de pirates chinois réfugiés à Luçon. Ils portent les cheveux rasés et se tatouent le visage de représentations de serpents et de personnages humains ayant les bras étendus. Les Ibilaos sont fort belliqueux.

Nommons enfin, pour mémoire, les Tingianes, qui sont agriculteurs, dompteurs de chevaux et qui chassent le sanglier, le chevreuil, le cerf et le buffle avec des javalots et des chiens.

La Micronésie n'a pas à occuper une grande place dans ce livre : l'investigation a suivi de près la découverte, pour les six cents petites îles dont le groupement forme ces archipels micronésiens : les îles Ellice, les groupes de Radak et de Balik désignés tous deux sous le nom d'ar-

chipel Mulgrave, les îles Marshall, les îles Carolines et Palaos, les îles Mariannes ou des Larrons.

Ces îles appartiennent à la formation volcanique ou madréporique. Ce sont, pour la plupart, — comme dans d'autres parties de l'Océanie que nous avons visitées, — des rochers de corail reposant sur des cratères sous-marins éteints. Ils y a pourtant encore deux ou trois volcans dans la partie septentrionale des Mariannes et quelques-uns disséminés çà et là.

Les deux cent mille insulaires qui habitent cet archipel sont connus, et nous pourrions dire « avantageusement connus » : les Micronésiens sont plus bruns que les Polynésiens ; ils se tatouent. On leur accorde de nombreuses qualités physiques et morales : ils sont bien faits, aimables, fins, et surtout hardis sur la mer, qu'ils affrontent dans leurs pirogues.

Cette mer voit aussi des éléphants marins, quelques monstrueux cachalots, de soixante pieds de longueur, faisant dans leur course rapide jaillir de leurs évents une colonne d'eau, un grand nombre d'énormes requins accompagnés de leurs poissons « pilotes ». Sur les rivages des îles ces requins, faute de mieux, s'attaquent aux tortues marines, et la dure carapace des chéloniens ne les protège pas toujours contre les terribles assauts des squales. Quant aux oiseaux de ces mers, ce sont les frégates, les fous, les phaétons et les pétrels.

QUATRIÈME PARTIE.

L'ASIE.

I.

L'Asie. — L'Indo-Chine. — Ongkor-la-Grande. — Le Laos. — Nombreux éléphants. — Le Mékong. — Les Laotiens. — Les Ventres noirs. — Les fanatiques de Phnom. — Les sauvages Banars. — Singulières épreuves judiciaires. — Les sauvages de l'Annam. — Le Tong-Kin. — Le fleuve Rouge et les Pavillons noirs.

Nous avons déjà touché à l'Asie en détachant pour ainsi dire de ce continent la presqu'île de Malaeca pour la réunir à la Malaisie, avec laquelle elle a tant de traits communs. En cela, du reste, nous sommes autorisés de l'exemple donné par M. Russell Wallace.

Il nous faut maintenant dire quelles sont les parties de l'Indo-Chine vers lesquelles se porte l'investigation des explorateurs. Deux versants s'offrent à nous : le versant de l'océan Indien à l'ouest et le versant de la mer de Chine à l'est. Le versant de la mer de Chine nous présente Siam, le Laos, le Cambodge, la Coehinchine française, l'Annam, le Tong-Kin et les contrées peu connues du centre de l'Indo-Chine. Le versant de l'océan Indien nous réserve tout le nord de l'empire birman. En suivant la ligne de séparation des deux versants, nous dépasserons l'Himalaya, nous ferons une station sur les hauts plateaux du Thibet, nous aborderons le plateau central de l'Asie occupé par le Turkestan oriental et par le grand désert de Chamo ou de Gobi ; de là nous visiterons les pays situés au midi du fleuve Amour, puis le pays des Tureomans et des Kirghizes ; enfin, franchissant la Perse, nous traverserons l'Arabie, dont les populations sont disséminées dans les oasis de la péninsule qu'entourent le golfe Persique, la mer d'Oman et la mer Rouge.

On nous pardonnera, dans ce rapide passage à travers l'Asie ignorée, de ne pas remonter jusqu'au cercle polaire, de négliger le Kamtchatka et en grande partie le sud de la Sibérie, les affreuses solitudes des monts

Iablonoï : la plupart des populations dont nous aurions à parler se montrent peu stables sur un sol ingrat ; nomades, elles ont disséminé leurs familles dans la région polaire même, et nous les connaissons déjà un peu.

La France s'habitue à considérer comme sienne une grande partie de l'Indo-Chine. Notre colonie de Cochinchine, le protectorat du Cambodge, l'état de demi-dépendance du royaume d'Annam, nos prétentions sur le Tong-Kin qui nous appartient presque à titre définitif, nous font une large place dans cette partie de l'Asie maritime.

MM. Mouhot, Doudart de Lagrée, Francis Garnier, Delaporte, L. de Carné, ont à l'envi décrit les prodigieux monuments qu'a laissés dans le Cambodge et le royaume de Siam une civilisation oubliée ; ils ont relevé le cours du Mékong, celui du fleuve, — le fleuve Rouge, — grâce auquel on peut pénétrer par le Yun-Nân jusqu'au cœur de la Chine, et ils ont recueilli sur l'histoire naturelle et sur les populations des bassins de ces cours d'eau de précieuses informations. A ces noms il faut ajouter celui de M. Dutreuil de Rhins, qui a étudié le cours de la rivière de Hué et fait connaître l'Annam intérieur ; celui du docteur Harmand, chirurgien de la marine française, qui, pendant l'année 1877, a entrepris un voyage d'exploration dans la région habitée par les sauvages désignés sous l'appellation générale de Moïs, sur la frontière occidentale de l'Annam. On sait que, depuis, le docteur Harmand a été envoyé au Tong-Kin, en qualité de commissaire général, pour y diriger les opérations militaires.

Quelques-uns de ces explorateurs sont morts à la peine : le commandant de Lagrée, Louis de Carné, Henri Mouhot ; Francis Garnier a été tué dans une sortie devant la forteresse d'Hanoï, sur le fleuve Rouge.

Henri Mouhot, notre infortuné compatriote, avait ruiné sa santé dans les forêts insalubres de Siam et du Laos, où les indigènes ne s'aventurent qu'avec crainte. L'intrépide voyageur est mort dans le Laos après avoir enrichi les annales des voyages de découvertes dans les pays les moins connus de l'Asie orientale. Il faut quelquefois marcher trois ou quatre journées avant de rencontrer une seule habitation ; on est alors forcé de coucher dans la jungle. « Dans la bonne saison, a écrit

H. Mouhot dans sa relation, je le trouverais peut-être agréable ; mais dans celle des pluies, rien ne peut donner une idée des souffrances que les voyageurs éprouvent la nuit sous un mauvais abri de feuilles élevé à la hâte au-dessus d'un lit de branchages, assaillis qu'ils sont par des myriades de moustiques attirés par la lumière des torches et des feux, des légions de taons qui, à la tombée du jour aussi bien que lorsqu'on

Fig. 187. — Siamois.

met le pied à l'étrier, s'attaquent à l'homme autant qu'à sa monture, des pucerons presque imperceptibles qui vous entourent par essaims et dont la piqure, excessivement douloureuse, vous cause d'énormes ampoules ; je ne parle pas des sangsues qui, à la moindre pluie, sortent de terre, sentent l'homme à plus de vingt pas, et de tous côtés viennent avec une vitesse incroyable lui sucer le sang. Se couvrir les jambes de l'épaisseur d'une ligre de chaux est le seul moyen de les empêcher d'envahir tout le corps pendant la marche. »

Parti de Londres en 1858, H. Mouhot débarqua à Paknam, petit

port du royaume de Siam, d'où il remonta par eau jusqu'à Bangkok. Il visita l'ancienne capitale de Siam, Ajuthia, qui n'est plus guère qu'un monceau de ruines, où l'on découvre néanmoins les traces d'une grandeur passée; il fit plusieurs excursions dans le Cambodge, le Laos et les autres parties centrales de l'Indo-Chine.

Chargé par les Sociétés scientifiques de Londres de relier l'ensemble des découvertes faites dans cette partie de l'Asie, d'en dessiner les ruines, de traverser la chaîne qui sépare les bassins du Ménam et du Mékong et de remonter ce dernier fleuve jusqu'aux frontières de la Chine, notre compatriote a payé de sa vie ce choix si honorable et si périlleux en même temps. Ses papiers, recueillis par les hommes de son escorte, furent portés à Bangkok. Ils ont servi de base à la relation du *Voyage à Siam, au Cambodge et au Laos*.

Dans tous ces pays, demeurés si longtemps fermés à toute influence civilisatrice, — ou pour mieux dire qui ont rétrogradé vers la barbarie, après avoir connu la puissance et la force qui sont le partage des nations civilisées, — l'esclavage et la superstition maintiennent l'homme dans un état de misère et d'abrutissement. Mais au sein de ces régions lointaines, les explorations des missionnaires rivalisent avec celles des pionniers de la science, quand elles ne les précèdent pas, et ces pays, sous une impulsion nouvelle, retrouveront peut-être quelque chose de leur grandeur éclipcée.

Plusieurs de ces nations ont eu les bénéfices d'un état de civilisation assez avancée. Nous en avons la preuve dans les mystérieuses ruines d'Ongkor-la-Grande, — métropole, il y a vingt siècles, du puissant empire des Khmers ou Cambodgiens, — ruines aujourd'hui perdues au milieu des forêts. On est tellement surpris à la vue des palais et des temples d'Ongkor, qu'il semble d'abord que nulle part aucune merveille de l'art architectural ne puisse leur être comparée. Ce n'est, il est vrai, qu'une surprise du regard, une illusion qui ne dure pas. Toutefois, ces monuments sont incomparables comme constructions grandioses. Ils ont été élevés au temps de la prédication bouddhique, comme on en peut juger par les emblèmes de cette religion, multipliés au milieu des ruines, et accompagnés d'inscriptions écrites, dit-on, en langue cambodgienne avec l'emploi de caractères archaïques.

Le Laos, région mal famée, défendue par les roches dont son fleuve est hérissé et surtout par les miasmes que le sol exhale, n'a pas toujours été peuplé aussi peu qu'il l'est aujourd'hui. Par le fleuve Mékong on arrivait à Lanchang, capitale aujourd'hui ruinée d'un royaume assez important pour que Van Diémen, gouverneur général des Indes néerlandaises dans la première moitié du dix-septième siècle, jugeât utile d'y envoyer une ambassade.

Dans le Laos, la végétation est belle, sans être très fournie ; les arbres n'y acquièrent pas de fortes proportions ; beaucoup d'entre eux sont d'essence résineuse. Sur le penchant des montagnes s'élèvent des futaies de ces derniers arbres dont l'exploitation par les indigènes rappelle les procédés de nos résiniers des Landes. Dans les parties basses du pays, où règne le climat torride, l'arbre le plus commun est le palmier.

A l'ombre des forêts se dérobent les daims et les sangliers ; dans les montagnes, les tigres et les léopards ; dans les prairies et les marécages, les éléphants et les rhinocéros.

Le Laos est certainement un des pays du monde où l'on rencontre le plus d'éléphants. Dans cette région de montagnes, les éléphants seuls servent aux transports ; il n'est pas de village qui n'en possède un certain nombre. Henri Mouhot appelle cet intelligent animal « la frégate des jungles et des montagnes tropicales ». Sans lui, aucune communication ne serait possible pendant sept mois de l'année ; tandis qu'il n'est pas d'endroit si impraticable que l'on ne puisse traverser avec son secours. Il faut le voir dans ces chemins qui ne sont que des ornières de deux ou trois pieds de profondeur, des ravins détrempés. « Tantôt se laissant glisser, les pieds rapprochés sur l'argile pétrie et molle des pentes escarpées et élevées, tantôt à demi plongé dans la fange et l'instant d'après debout sur des rochers aigus d'où l'on penserait qu'un Blondin seul pourrait se dégager, il franchit des troncs énormes, brise les jeunes arbres et les bambous qui s'opposent à sa marche, et se couche à plat ventre pour aider les cornacs à replacer le bât qui glisse de son dos ; puis mille fois dans un jour passant sans les heurter entre des troncs qui ne lui livrent que juste l'espace nécessaire, sondant avec sa trompe la profondeur de l'eau et celle des bourbiers pour assurer sa marche, s'accroupissant et se relevant tour à tour, jamais il ne bronche

ni ne fait un faux pas. » Il faut, assure le voyageur, l'avoir vu à l'œuvre et dressé dans les lieux qu'il hante de prédilection à l'état de liberté, pour se faire une idée de son intelligence, de son adresse, de sa force et de sa docilité.

Les sommets arrondis et lourds des hauts palmiers du Laos et le parfum pénétrant des fleurs éburnéennes de l'aréquier sont des indices certains de l'existence d'un village.

Les chemins où peuvent passer les chars sont rares et ne s'étendent qu'à une faible distance des centres principaux.

Mais une grande voie est ouverte, au moins sur une vaste étendue ; c'est celle du puissant fleuve de l'Indo-Chine. Le Mékong a, vers son embouchure, une largeur de plusieurs lieues. A certains endroits la forêt s'avance des deux côtés du fleuve. Sa végétation est abondante ; de grands arbres de cent pieds de haut sont réunis l'un à l'autre par les lianes flexibles qui s'enroulent autour d'eux et se suspendent aux arceaux de feuillage. Le fleuve semble frappé d'immobilité et reluit sous les rayons d'un soleil ardent comme un miroir d'acier. Contre les berges, gisent les géants abattus de la forêt : leur base a été minée par l'eau et ils présentent au fleuve leurs racines terreuses. Ils attendent la prochaine crue qui les emportera.

Malheureusement le Mékong oppose aux voyageurs de sérieuses difficultés à partir de la frontière cambodgienne. A Kong s'élève une barrière de rochers absolument infranchissables ; plus loin, en allant vers Khémarat, le fleuve devient un torrent impétueux dont les eaux se précipitent par un canal, profond de plus de cent mètres et à peine large de soixante. « Rien, dit M. de Carné, ne peut exprimer l'horreur de ce passage où les eaux jaunissantes se tordent dans un étroit défilé, se brisent contre les rochers avec un épouvantable fracas en formant des tourbillons qu'aucune barque n'ose affronter. Les hommes ont fui les rives ; les grands arbres de la forêt se penchent des deux côtés sur l'abîme, où souvent leur poids les entraîne ; on n'aperçoit ni un village ni même une case isolée. Quelques pêcheurs audacieux se sont fait un gîte dans les anfractuosités des rochers ; ces malheureux ont à peine le temps de fuir, aux premières pluies, tant est grande la rapidité avec la-

Fig. 188. — L'éléphant du Laos.

quelle montent les eaux du fleuve, dont les crues normales dépassent là quinze mètres. »

Les montagnards laotiens sont chétifs, ils ont les pommettes saillantes, ils sont généralement très bruns et portent les cheveux longs. Leur vêtement est composé de langoutis bigarrés et d'écharpes multicolores.

Les femmes portent aussi les cheveux longs et se couvrent d'une jupe. Quand elles sont jeunes et peignées avec soin, cela peut suffire; mais à un âge tant soit peu avancé, leur chignon négligemment jeté sur une tempe ou l'autre, et les goîtres d'une grosseur énorme dont elles sont affectées les rendent peu avenantes. Or, au Laos, les femmes vieillissent vite; le climat est promptement mortel à leur beauté. Une fâcheuse habitude contribue encore à les vieillir, ou, plutôt, à les enlaidir au delà de toute expression : elles mâchent constamment des feuilles de bétel mêlées à la noix d'arec et à de la chaux; et cette mastication ensanglante la bouche, grossit les lèvres, déchausse et noircit les dents.

Parmi les tribus les plus sauvages, on remarque les Laotiens à ventre noir, ainsi appelés à cause du tatouage qu'ils pratiquent à la partie supérieure des cuisses.

Les Laotiens sont d'une extrême douceur, d'un naturel timide et doux, confiants, fidèles; mais ils sont paresseux et superstitieux. Ils ont le vol en horreur; Henri Mouhot raconte, sans trop y croire, qu'un de leurs rois faisait frire les voleurs dans une chaudière d'huile bouillante. Il ajoute que, depuis les ravages des dernières guerres, on commence à trouver des malheureux indigènes que la misère ou la vengeance poussent au vol.

Dans leurs cases les Laotiens n'ont ni chaises, ni tables, ni lits, pas la moindre vaisselle de terre; ils mangent leur riz gluant, façonné en boulettes dans la main, ou dans un petit panier en rotin tressé. Leur pauvreté approche de la misère; mais presque toujours elle provient de leur excessive paresse. Ils ne cultivent en effet que le riz qui leur est absolument nécessaire. Ils passent le reste de leur temps à dormir, à vaguer dans les bois, à faire de longues courses aux villes et villages voisins. Parfois, — mais sans augmenter la somme de labeur, — avec le riz, ils cultivent aussi le maïs, sèment des patates, des courges, du piment

rouge, des melons et quelques autres légumes. L'endroit est vite choisi, c'est un coin de la forêt voisine dont ils abattent et brûlent les arbres : cette terre est d'une extrême fécondité.

Leur industrie et leur commerce ne sont pas plus développés que leur agriculture. Ils vendent aux Chinois de l'ivoire, des fourrures de tigre et d'autres animaux sauvages; ils troquent de la poudre d'or, des minerais d'argent et de cuivre, la gomme-gutte, le cardamome, la laque, la cire, les bois de teinture, le coton, la soie et d'autres produits de leur sol contre de la grosse porcelaine, des verroteries et quelques petits objets de fabrication chinoise.

Ils se mettent aussi en relations d'échanges avec des tribus sauvages qui font des lavages d'or et travaillent la mine de fer. Ces lavages d'or s'exécutent au moyen de grandes sébiles de bois, dans la saison où les eaux sont basses. Les travailleurs ramassent le sable au milieu de la rivière, aux endroits où se trouvent des rochers dépassant le niveau de l'eau. Ils recueillent de petites paillettes et parfois d'assez gros grains. Tout l'or des sauvages va chez les Laotiens ; il sert uniquement à acheter des buffles. Du Laos, l'or passe, sous forme de tribut, au roi de Siam.

L'arbalète et la sarbacane sont les armes de chasse des Laotiens, ainsi qu'une espèce de lance en bambou, et, quelquefois, mais plus rarement, le fusil, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Selon M. Mouhot, s'ils n'ont pas le courage du guerrier, on ne peut leur refuser celui du chasseur. « Armés du contelas ou d'un arc avec lequel ils lancent adroitement à plus de cent pas des balles d'une argile durcie au soleil, ils parcourent leurs vastes forêts, malgré les léopards et les tigres dont elles sont infestées. La chasse est leur principal amusement, et lorsqu'ils peuvent se procurer un fusil et un peu de poudre chinoise, ils vont traquer le sanglier ou attendre le tigre et le daim à l'affût, perchés sur un arbre ou sur une petite hutte qu'ils élèvent sur des pieux de bambou. »

Nous avons dit que les Laotiens sont superstitieux. Nous pourrions ajouter qu'ils sont fanatiques. Ils ont un temple élevé à Bouddha où, dans un accès de ferveur, ils viennent offrir au dieu une phalange de leurs doigts, — quelquefois deux. M. de Carné a vu les desservants de la pagode de Phnom exécuter fort adroitement, à l'aide d'un cou-

peret et d'une règle, les opérations de ce genre; ils mesurent le zèle des pèlerins sur l'importance du sacrifice. « C'est, dit-il, une étrange chose que de trouver en plein Laos, produite par le bouddhisme, cette aberration de l'esprit qui pousse l'homme à mutiler son corps. »

Entre le fleuve Mékong et le Tong-Kin se trouve un pays immense, indiqué sur des cartes récentes par ces mots : « région inconnue, » ou « région inexplorée; » mais les missionnaires établis au Tong-Kin depuis deux siècles, où ils ont même réussi à fonder des chrétientés florissantes, ont songé, sous l'impulsion de M^{re} Puginier, vicaire apostolique du Tong-Kin occidental, à faire pénétrer enfin les lumières de la foi dans les contrées voisines de la terre annamite, restées jusqu'ici en dehors des bienfaits de l'évangélisation. Ce n'est pas la science qui s'en plaindra. Quant au champ à exploiter, il est vaste : la mission du Tong-Kin occidental ne compte pas moins de cent lieues de largeur de la mer au Mékong.

Mais pour pénétrer dans l'intérieur, il fallait lutter contre des difficultés de toutes sortes. Le pays est très montagneux, sans aucune voie de communication; il est insalubre; il est habité par des peuplades sauvages désignées sous le nom de Moïs.

Les explorateurs et les missionnaires classent les Moïs en Tchangraïs Radehs, — ce sont nos voisins de la Cochinchine française, — en Cédans, Halangs, Banars, Stiengs, Giarai et quelques autres encore. Ces sauvages ont des traits physiques communs à tous; ils sont d'une taille moyenne, avec un teint brun plus foncé que le teint des Annamites, moins noir cependant que le teint des Indous. Leur front large et bas est surmonté de cheveux très longs, leur face arrondie n'a pas des pommettes trop saillantes, les yeux sont horizontaux, la bouche grande; l'expression du visage est douce et triste. Ils n'ont guère pour tout vêtement qu'une pièce d'étoffe roulée autour des reins.

Les Banars ou Ba-hnars sont, de tous ces peuples, ceux qui ont été étudiés de plus près par les missionnaires. Ces sauvages habitent un pays de quinze lieues dans tous les sens. Le nombre de leurs villages s'élève à une centaine. Le pays est boisé, et presque tout en montagnes. L'éléphant et le rhinocéros n'y font que des apparitions passagères; au contraire, le tigre, le loup, le sanglier, le chien sauvage, le cerf, le daim,

le chevreuil, des singes, le boa, la vipère et quantité de serpents sont là comme dans leur domaine. D'immenses troupeaux de buffles errent dans les plaines de l'ouest.

Ces sauvages vivent du produit de leurs cultures en riz, maïs, patates douces, citrouilles, bananes, ananas, melons. Quant à leur cuisine, on peut s'en faire une idée, par ce détail : pour relever le goût fade du riz, ils le font cuire avec un chien, ou quelques rats, des souris, un singe, un serpent, et même des scorpions et des crapauds. Quiconque aurait envie de goûter à ce dernier animal devrait, selon les principes culinaires des Banars, enlever le ventre et les œufs, qui empoisonnent, et arracher la peau qui est couverte de papilles vénéneuses. Après cela mangez hardiment : c'est exquis !

Les Banars, ainsi que tous les autres sauvages du pays, se groupent par villages de vingt à cent familles. Au centre de chaque village se dresse une maison commune à tous, facile à distinguer à son toit élevé et parfois tressé avec art. Les habitations sont grandes, bien aérées et ne manquent pas d'élégance. Deux rangs de piliers en bois les supportent, et le plancher inférieur, formé de lattes de bambou fortement unies ensemble, s'élève à cinq ou six pieds au-dessus du sol ; le couvert est formé de pailles longues soigneusement choisies ; le rotin remplace les clous. L'intérieur de ces maisons aériennes est divisé en autant de chambres qu'il y a de familles à loger ; on en réserve une plus grande pour recevoir les étrangers. Quelques jarres destinées à contenir le vin de riz sont le seul ornement de ces demeures.

Ces sauvages fabriquent leurs armes : des hachettes, des sabres avec lesquels ils abattent les animaux, de petits couteaux à longs manches dont ils font aussi un outil, enfin une arbalète très bien faite. Dans les villages situés sur la rivière Bla, on creuse dans des troncs d'arbres des canots légers et gracieux de forme. Les femmes tissent une toile qui sert à faire des couvertures.

Les Banars ont des fétiches (Do-mong) qui sont des pierres de formes plus ou moins bizarres trouvées jadis par les ancêtres dans la forêt. Ces fétiches sont censés renfermer un « Jang » ou Esprit : il y a le fétiche du riz, celui du commerce, celui de la santé, de la chasse, de la pêche... On leur sacrifie des poules, des porcs, des chèvres et quelquefois un buffle.

Superstitieux et ombrageux, ils voient dans les malheurs qui les atteignent l'effet de sorts qui leur sont jetés. La recherche du coupable ne manque pas d'originalité. Lorsqu'il est désigné, on le soumet à la procédure suivante. Deux perches sont plantées dans la rivière la plus proche ; l'accusateur entre dans l'eau, en saisit une pour n'être pas emporté par le courant, l'accusé s'attache de même à l'autre perche, et, à un signal, tous les deux à la fois, ils plongent la tête sous l'eau. Là réside l'épreuve : la vérité est du côté de celui qui a les poumons les plus solides et qui peut rester le plus longtemps sans respirer : le premier qui sort sa tête de l'eau a tort dans son dire. Presque toujours, une femme devient la malheureuse victime des suites de cette épreuve. On lui met une corde au cou, on l'arrache à sa famille, et à la première occasion, on la livre aux Laotiens comme esclave, en échange de cinq ou six bœufs.

Au nord-ouest du pays des Banars se trouvent les Cédans ou Se-Dangs. Ils sont tous forgerons. Leur pays, qui n'est qu'un assemblage de montagnes formées de terrains primitifs, abonde en minerai de fer. Ils savent l'extraire, le couler et le forger.

A l'ouest, parmi des étangs hantés par des crocodiles, sont établis les Reungaos ou Ro-Ngaos et les Halangs. Ces derniers s'occupent du lavage des sables aurifères.

Au sud des Banars se trouvent les plaines des Giarais, l'une des plus importantes de ces populations indigènes. Comme les Cédans, ils sont forgerons ; ils apportent aussi beaucoup de goût dans la fabrication de leurs tissus.

Les Cédans, les Reungaos et les Giarais ont fait longtemps le commerce des esclaves. La colonisation de la Cochinchine par la France a mis obstacle à ce trafic.

Toutes ces populations sauvages de l'Indo-Chine ont entre elles un air de famille ; leurs traits diffèrent de ceux du Laotien, et également de ceux de l'Annamite et du Chinois, et l'on peut dire avec une presque certitude que tous les indigènes de la vaste région située entre la Cochinchine, le Cambodge et le Laos appartiennent à une même branche de la famille humaine. Les coutumes, les croyances sont à peu près

identiques chez les uns et chez les autres. Les langues, quoique différentes, ont un cercle de mots qui leur sont communs.

Voilà les « sauvages » de l'Annam, ou plutôt de l'Indo-Chine.

Quant aux Annamites eux-mêmes, une grande place ne peut leur être réservée ici. Ce n'est pas un peuple inconnu : les Annamites ont reçu du Céleste Empire presque tous les éléments de la civilisation ; ils sont devenus, en quelque sorte, Chinois par les mœurs, les coutumes, la

Fig. 189. — L'empereur d'Annam.

langue que parlent leurs lettrés et aussi par leur passion pour l'opium. Dans les provinces détachées de l'ancien empire d'Annam au profit de la France, le gouvernement colonial s'applique à développer les facultés d'une race qui ne manque point d'intelligence, qui aime le travail, et dont la prospérité tend à s'accroître d'une façon remarquable. Les Annamites devenus Français peuvent, à leur gré, être jugés suivant leurs lois nationales ou suivant les nôtres. On s'est borné à faire disparaître du code annamite, — qui est par parenthèse un bien curieux monument de législation, — certaines dispositions peu en harmonie avec l'esprit de no-

tre civilisation ; par exemple l'usage des châtimens corporels, — parmi lesquels le bâton joue un grand rôle, — et la responsabilité des crimes et délits étendue aux parents du coupable, fussent-ils cent.

Une situation toute nouvelle est faite aux habitants des provinces détachées de l'Annam pour former la Cochinchine française.

Ainsi il n'y a pas bien longtemps, un jeune Annamite, originaire de nos possessions de la basse Cochinchine, Trân-Nguyễn-Hanh, prêtait le serment d'avocat devant la première chambre de la cour d'appel de Paris. Il avait demandé s'il ne lui serait pas permis de garder son turban, mais, sur la réponse qu'il était préférable pour lui de se conformer à l'usage et d'observer la même tenue que ses confrères, il s'était empressé de prendre la toque. Il s'est donc présenté à la barre portant, par-dessus ses vêtements orientaux, le costume ordinaire de l'avocat. Il avait roulé sa natte de cheveux au sommet de la tête.

« M^e Trân-Nguyễn-Hanh, lisait-on dans les journaux, est né à Chau-Doc, dans le ressort de la cour de Saïgon. Il est de petite taille. Sa physionomie est intelligente et fine. Il s'exprime très correctement en français et a fait d'excellentes études. » Absolument comme s'il se fût agi d'un Périgourdin.

Le Tong-Kin, qui longtemps n'a réveillé dans l'esprit que le souvenir des persécutions exercées contre les missionnaires chrétiens et leurs néophytes, a, dans ces dernières années, acquis une importance exceptionnelle dans la politique coloniale de la France. Il suffira donc de rappeler ici très brièvement ce qui est dû à l'initiative de M. Dupuis, cet intrépide négociant qui a, le premier, trouvé le moyen d'établir entre la mer et les provinces chinoises limitrophes du Thibet une voie commerciale courte et facile devant remplacer la voie, si longue à suivre, du Yang-Tsé-Kiang ou fleuve Bleu. On sait que les Anglais avaient cherché avec beaucoup d'ardeur cette voie navigable, mais sans succès. Il s'agissait, en effet, de gagner une clientèle de cinquante millions de consommateurs, appelés à recevoir des marchés européens des produits manufacturés en échange de matières premières livrées par eux. Les Anglais avaient étudié plusieurs tracés pour utiliser les fleuves dont les embouchures sont en leur possession, — notamment l'Irraouaddi, — lorsque M. Dupuis dé-

montra que le fleuve Rouge du Tong-Kin est la voie naturelle du Yun-Nân à la mer de Chine.

On n'a pas oublié que l'amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine, d'accord avec les ambassadeurs annamites venus à Saïgon pour demander l'expulsion de M. Dupuis, résolut d'envoyer M. Francis Garnier, — ancien commandant en second de la commission d'exploration du Mékong, — pour faire une enquête sur les plaintes réciproques de M. Dupuis et des Tong-Kinois. Francis Garnier, partant avec de pleins pouvoirs, mena les choses rondement. Il proclama l'ouverture du fleuve Rouge, — de la mer jusqu'en Yun-Nân, — au commerce européen. Après plusieurs succès militaires éclatants, les Pavillons-Noirs, rebelles chinois réfugiés au nord du Tong-Kin, et y exerçant la piraterie, intervinrent et créèrent de nouvelles difficultés. Garnier les battit ; mais il fut tué, — nous l'avons dit, — devant la citadelle d'Hanoï (1873).

Après plusieurs années d'hésitation, le gouvernement français décida qu'il y avait lieu de détruire l'obstacle créé par les pirates chinois à la libre navigation du fleuve Rouge. Des troupes ont été envoyées dans le delta du fleuve Rouge et plusieurs succès ont marqué les débuts de la campagne ; malheureusement ils ont été contre-balancés par un échec subi par nos armes dans une sortie où le brave commandant Rivière, chef de l'expédition, a trouvé la mort.

II.

La Birmanie. — Populations du Schanwa. — Les Karens et les Chans. — L'Irraouaddi. — Le singe volant. — Le Sikkim. — Le *Sanitarium* des Anglais. — Le chemin de fer de l'Himalaya. — Le Boutan. — Les Chilâs du Cachemyr. — La chaîne du Karakoram. — Les populations du Yaghistan. — Les châles de l'Inde. — Le Ladak. — Machines à prier. — Plateau de Pamir. — Les Himalayas. — Le Brahmapoutre. — Un pont de rotin. — Les Michemis et les Soulikattas.

La Birmanie orientale touche au Tong-Kin ; nous franchirons la frontière en laissant derrière nous, au sud, le royaume de Siam. Nous ne connaissons pas aujourd'hui, certainement, les Siamois autant qu'au dix-septième siècle, où ils envoyaient des ambassades à Louis XIV, et il y aurait beaucoup de choses très curieuses à examiner chez eux : leurs pagodes, d'une magnificence dont on ne se fait pas une idée en Europe, — quelques-unes sont de grands monastères où logent quatre ou cinq cents talapoins, avec un millier d'enfants pour les servir, — magnificence qui contraste avec l'étroitesse et la malpropreté des rues ; l'invasion des singes dans les villes et les villages à la faveur des idées religieuses ; l'armée siamoise, le roi, le gouvernement, etc. Mais si nous ouvrons ces pages aux Siamois, il n'y aurait aucune raison de les fermer aux Japonais, et aux Chinois eux-mêmes. Nous passerons donc outre, fussions-nous accusés de manquer de respect à l'éléphant blanc, incarnation siamoise de Bouddha.

Dans l'empire Birman nous avons encore quelques peuples sauvages à désigner à l'attention. La chaîne de montagnes qui coupe la Birmanie du nord au sud sépare les peuples de l'ouest de ceux de l'est, qui sont à peine connus. Nous n'avons que de rares notions sur le Schanwa et ses habitants. Mais on sait, toutefois, que ceux-ci appartiennent à une race vigoureuse. Leur type les range à une égale distance des Indous et des Chinois. Les tribus sauvages qui n'ont que peu ou point d'affinités avec les Birmans sont les Karens ou Karriens et les Chans.

L'Irraouaddi reçoit dans son bassin les eaux de la Birmanie occidentale. Au-dessus de Bhamo, il coule au milieu de régions inexplorées. Au sud-est de Mandalé, l'herbe est si haute dans les plaines, même après la saison des pluies quand elle penche et commence à se flétrir, que les éléphants y disparaissent.

Fig. 190. — Végétation dans la vallée de Tapeng (Birmanie).

La faune de la Birmanie est un composé de celle de l'Indoustan et de celles de Sumatra et de Malacca. C'est ainsi qu'on y trouve le tapir malais, un singe volant, — le cobego ; or, les mammifères volants appartiennent en général aux terres australes, à la Malaisie et à quelques îles de la Mélanésie.

On a de M. Thomas Anquetil, qui a passé plusieurs années dans des parties de la Birmanie où l'on rencontre, dans les forêts, le rhinocéros et le tigre royal de l'Indoustan, des *Aventures de chasses*. L'éléphant se

développe en ce pays dans toute sa force. Il y est domestiqué comme le buffle et le cheval.

L'Asie est le berceau mystérieux de l'espèce humaine ; elle est en même temps celui de la civilisation ; pourtant la vieille Asie est moins connue que l'Amérique, dont la découverte ne date que de quelques siècles, peut-être même que l'Afrique, dont cependant des régions entières n'ont pas encore vu le visage d'un Européen. « Non encore explorée dans son ensemble, dit M. Élisée Reclus, et parcourue seulement par des voyageurs furtifs dans la plus grande partie des régions déjà représentées sur nos cartes, l'Asie n'est encore que très imparfaitement connue dans ses assises profondes. » Dans cette région pittoresque et morne à la fois, où le désert et les provinces fertiles se succèdent sans cesse, la civilisation existe à tous les degrés, et à côté de races à peu près sauvages, on trouve des populations très cultivées.

Nous voilà dans le nord de l'Indoustau avec l'Himalaya pour horizon. Plusieurs peuples s'y débattent encore vainement contre la domination anglaise.

La formidable barrière de montagnes qui se dresse entre l'Inde et l'Asie centrale renferme dans ses vallées trois États à demi indiens, à demi thibétains : le Boutan à l'est, le Népaül à l'ouest et le petit pays de Sikkim, resserré entre les deux autres. L'élément qui y prédomine est l'élément thibétain. Une communauté d'origine, de religion, de langue, de mœurs, d'intérêts, unit tous ces peuples, qui sont autant de rameaux de la race thibétaine.

Le Sikkim est formé par une grande et belle vallée qui constitue en quelque sorte le premier étage de l'Himalaya et où se trouve une des plus hautes montagnes du globe, le Gaurisankar (8,839 m.). Conquis par les Gorkhas, mais affranchi par les Anglais en 1815, il est devenu en grande partie une colonie britannique : les indigènes ne conservent que la région la plus montagneuse, où le Kantchendjonga élève sa cime à une hauteur de plus de 8,000 mètres, et où le rajah réside dans sa capitale de Tamloug ; le sud a été peu à peu cédé aux Anglais, qui, après avoir acheté en 1835 un terrain pour fonder une maison de santé, ont

Fig. 191. — Kautchondjoug et Gaurisankar, les plus hautes montagnes du monde.

fini par se faire livrer la contrée qu'ils possèdent actuellement, en réparation de quelques insultes dont ils avaient à se plaindre. Le *Sanitarium* établi sur la colline de Darjiling fut accru en 1849 d'une église et d'un marché; on y installa une municipalité, une milice locale; on créa un budget; on fit des routes; on jeta des ponts; un chemin de fer y a même été ouvert. Cette voie ferrée est une des curiosités de notre époque. Elle gravit en effet une hauteur de 2,255 mètres avec un développement de 80 kilomètres, soit environ 28^m,20 par kilomètre.

Par sa configuration, la ligne a l'aspect d'un serpent qui se perd dans les nuages. Elle permet de faire en vingt-quatre heures le voyage de Calcutta au point *terminus*, c'est-à-dire de parcourir dans ce temps une longueur d'environ 580 kilomètres, et d'atteindre Darjiling, qui est situé à 2,345 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Il est inutile d'ajouter, après cela, que le pays a été transformé. Les Anglais y ont établi en grand la culture du thé, et ont fondé pour cette entreprise des sociétés dont le succès paraît douteux, l'élévation du sol étant défavorable à ce genre de culture. Par contre, elle est très favorable à la santé; les employés civils et militaires du gouvernement vont s'y remettre de leurs fatigues.

Le marché de Darjiling est très animé; les Thibétains y apportent leur laine à dos de mouton, pour l'échanger contre du tabac et du coton; ils y amènent aussi quelquefois des chevaux; les autres marchandises qu'ils viennent offrir sont l'or, l'argent, des pierres précieuses, de grosses étoffes de laine et divers articles manufacturés en Chine. Les marchands arrivent au commencement de novembre, avant la chute des neiges, et partent au printemps, quand la fonte a commencé.

La partie reculée du Sikkim, en plein Himalaya, est une région que peu de voyageurs ont visitée jusqu'ici. Les montagnes du Sikkim ont été explorées, en 1848, par le docteur Hooker. Nous possédons aussi quelques notions sur les monastères bouddhistes de cette contrée, grâce à la relation du comte Goblet d'Alviella, touriste belge.

Le Boutan, situé à l'est du Sikkim, apparaît comme une formidable barrière de rochers. Soit qu'on suive les vallées, soit qu'on les coupe transversalement, les accidents de terrain les plus variés se présentent sans

Fig. 192. — Blamo sur Yiracoudli.

cesse au voyageur : tantôt il chemine dans des ravins et des enfoncements couverts de fourrés épais ou jungles ; tantôt il se trouve sur des hauteurs qui lui découvrent un vaste horizon fermé de plusieurs côtés à la fois par des sommités neigeuses. Les cascades qui tombent du haut des montagnes, les torrents qui mugissent au fond des précipices, les rochers dont la paroi presque verticale ne laisse qu'un étroit passage le long de leurs flancs, les abîmes tantôt entièrement découverts, tantôt à demi cachés par les arbres, se succèdent indéfiniment sur ses pas. Malgré le caractère à la fois grandiose et sauvage qu'il présente, le pays est loin d'être impropre à la culture ; il est même assez bien cultivé.

Le gouvernement du Boutan est théocratique et calqué sur celui du Thibet, dont nous parlerons bientôt. Il se compose de deux chefs suprêmes. Le premier, le Dharmarajah, réunit en théorie l'autorité spirituelle et l'autorité temporelle, mais en fait il a perdu entièrement la seconde, dévolue au deuxième chef. Le Dhamarajah est un de ces pontifes qui, après leur mort, ne manquent jamais de renaître dans le corps d'un enfant, qui prouve son identité avec le dernier pontife en reconnaissant les objets qui ont appartenu à celui-ci.

Des montagnes hautes de 3,000 à 4,000 mètres, le Nangâ-Parbat (montagne Pelée) et les pics voisins, s'élèvent au nord-ouest des États du maharajah de Cachemyr, vassal de l'Angleterre, lesquels États forment le dernier contrefort de l'Inde du côté de l'Asie centrale. Leur faite est la frontière de ces États.

Le Nangâ-Parbat est un pic gigantesque ayant la forme d'un pain de sucre qu'on aperçoit de très loin dans la vallée de Cachemyr. Il se dresse à une hauteur de plus de 26,000 pieds au dessus de la vallée de l'Indus. Il a donc 11,000 ou 12,000 pieds de plus que le mont Blanc et n'a jamais été escaladé. Il est par son élévation le quatrième ou le cinquième du globe. Son glacier laisse échapper de temps en temps des torrents dévastateurs qui emportent les terres cultivées situées à la base du pic. Au delà de la montagne Pelée, se trouve une région montueuse, encore inexplorée, traversée par l'Indus supérieur ; elle est habitée par des populations faronches. La plus considérable y est celle des Chilas, organisés en république, guerroyant de peuplade à peuplade, et vendant leurs en-

nemis réduits en esclavage. C'est la branche de commerce d'exportation la plus florissante dans cette contrée. Les Chilas faisaient autrefois de fréquentes razzias d'hommes, de femmes et de troupeaux sur le territoire du maharajah ; aujourd'hui ils lui paient un tribut de cent chèvres et deux onces d'or.

Une chaîne de montagnes, d'une hauteur d'abord médiocre, mais qui s'élève à mesure que l'on avance vers le nord, se soude aux massifs formidables du Karakoram, qui séparent au nord et à l'est le royaume de Cachemyr du Turkestan oriental et du Thibet. La chaîne du Karakoram s'en va traverser diagonalement le plateau du Thibet. Des glaciers de cette chaîne alimentent des cours d'eau torrentiels qui vont grossir l'Indus, qui serpente entre deux rangées de hautes montagnes.

A la chaîne du Karakoram confinent, au sud, des glaciers et des pics de 25,000, 26,000 et 28,000 pieds de haut. L'un est le Gusherbrum, deux autres de ces colosses sont encore innommés ; l'un de ces derniers n'est dépassé que par le célèbre Gaurisankar, ou mont de l'Himalaya. « Ce géant anonyme du Karokoram, dit M. Drew, — dont le baron Ernouf nous a fait connaître l'important ouvrage, — est placé au fond de l'une des ramifications les plus inaccessibles du Baltoro, — le Baltoro est un glacier, — celle qui s'enfonce le plus avant dans le nord. Aussi il est impossible d'en approcher et même difficile de le bien voir de loin, parce que la vue en est interceptée presque de tous les côtés par des cimes intermédiaires. »

Les populations insoumises du Yaghistan (Pays des rebelles ou des indomptables) font des razzias dans les districts du Cachemyr qu'elles avoisinent. Certains habitants de tel village ruiné par les « indomptables », n'ont reparu qu'après quinze ou vingt ans d'absence. Ces populations hostiles sont de même race que les montagnards énergiques du Dardistan, mahométans pour la plupart, et qui vivent en hostilité avec les populations du Cachemyr et surtout avec les Dogrâs.

Une de ces tribus obstinément ennemies, habite la vallée du Hunza, dans un des massifs les plus impénétrables du Karakoram. L'influence anglaise s'arrête à la limite des États du maharajah. Pour résister aux « indomptables » on a élevé la citadelle de Gilgit avec ses onze tours, et des forts échelonnés sur la frontière du Dardistan sont occupés d'une

façon permanente par une brigade de l'armée du maharajah de Cachemyr. Sur cette frontière chaque village est un fort où les habitants se retirent la nuit avec leur bétail et sont toujours prêts à servir d'auxiliaires aux troupes du maharajah.

On trouve dans ces régions montagneuses et sauvages des castes de rebut, véritables parias, tels que les Bâtals du Cachemyr, les Bems du Ladak, les Dûms du Dardistan, voués aux travaux les plus pénibles. Ce sont sans doute les derniers représentants d'une race vaincue et exterminée par les Aryas.

Des maisons aux fenêtres sans vitres, — ni rien qui remplace les vitres, — aux toits en terrasse, sur lesquels les habitants font sécher les abricots qu'ils cultivent en espalier et dont ils font leur principale nourriture, sont la demeure de populations industrieuses dont l'occupation la plus ordinaire est le tissage d'étoffes en poil de chèvre dont la matière première vient du Ladak et du Thibet (1).

Ces maisons sont groupées en villages, jetés en quelque sorte au fond de ravins étroits et profonds qui sont encombrés de broussailles et d'arbres fruitiers et dont le sol est jonché de pommes tombées et de prunes... Tout à coup, on voit surgir un intrus, un ours brun... Plus rarement, on remarque des traces de léopards dans ces pays, — où les « indomptables » suffisent amplement à remplir l'emploi de bêtes farouches.

Par delà le Cachemyr se trouve le Ladak, ou petit Thibet, dont les pittoresques vallées, encaissées dans les pics géants de l'Himalaya occidental, sont situées à 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. A une pareille élévation, l'atmosphère est presque toujours d'une inaltérable pureté, et les panoramas qui s'offrent aux regards du voya-

(1) Le « pachmina » est une espèce de duvet qui pousse entre les poils de la plupart des chèvres sauvages et des daims du Cachemyr. Ce qu'il en entre dans la fabrication des châles est pris sur les chèvres apprivoisées du Thibet et du Ladak, lesquelles sont dépouillées de ce duvet à certaines époques de l'année. Cette matière, qui ressemble à l'édredon, fait les tissus les plus doux et les plus beaux du monde. Comme ces tissus sont très chers et que tout le travail de l'ouvrier se fait à la main, les châles ont un prix très élevé ; et bien qu'ils coûtent dans le pays de 2,000 francs à 5,000 francs les ouvriers ne reçoivent pas un gros salaire. Un châle qui se vend 3,500 francs en France ou en Angleterre, revient à environ 2,000 francs au Cachemyr, après les prélèvements des droits imposés par le maharajah.

geur sont d'une beauté merveilleuse. Ce sol, riche en productions minérales, est arrosé par de nombreux cours d'eau. L'Indus le traverse ; mais en raison de ses fréquents débordements, ce fleuve est, pour le Ladak, un véritable fléau. Parmi les animaux rares et précieux qui peuplent les montagnes du Ladak, il faut citer surtout la chèvre à long spoils, dont la soyeuse toison sert à fabriquer les fameux châles de l'Inde, et le

Fig. 193. — Machines à prier.

grand mouton du Thibet, que les indigènes emploient comme bête de somme.

Les habitants du Ladak ont le type mongol fortement accentué. Leurs mœurs sont douces et hospitalières ; ils vivent du produit de leurs troupeaux, de la culture du sol, et font quelque commerce, leur pays étant par sa situation entre la Chine et les possessions britanniques l'entrepôt des deux empires. L'imprimerie est en usage chez eux depuis une époque fort reculée.

La religion du pays est le lamaïsme. Le chef de cette religion, incarnation visible de Bouddha, se nomme Grand Lama ; les simples prêtres

sont des lamas, ils font vœu de célibat et forment une corporation extrêmement considérable.

Le major Cunningham, qui a visité le Ladak en 1850, a décrit en ces termes une bien curieuse machine à prier très répandue aussi dans l'Asie centrale : « Le cylindre à prière, ou « mani chhoss-khor, » est un instrument fort ingénieux qui fait le plus grand honneur à l'esprit inventif des Thibétains. Le corps de l'instrument est un cylindre de métal, haut de trois pouces environ sur deux pouces de diamètre. L'axe intérieur est prolongé par en bas de manière à former un manche. Dans le cylindre sont les prières imprimées et des charmes qui tournent à mesure qu'on fait tourner l'instrument. Chaque lama porte un chhoss-khor, qu'il a soin d'entretenir constamment en mouvement au moyen d'une manivelle. Comme chaque tour que fait une prière équivaut à une récitation, le chhoss-khor est d'une ressource précieuse pour multiplier les prières d'un individu. Ces intelligents appareils se rencontrent partout ; il en est de toutes les dimensions. Il y en a des rangées dans chaque temple ; ceux-là sont hauts d'un pied et les fidèles ne manquent jamais de les faire tourner en entrant. On en voit auprès des villages de beaucoup plus grands qui sont mus par l'eau, et qui, de cette façon, tournent nuit et jour... »

Le plateau de Pamir, plus au nord-ouest que le Ladak, est un vaste territoire inhabité et inhabitable. Quelques géographes modernes veulent absolument que ce soit là l'emplacement du Paradis terrestre. Ce plateau est d'un difficile accès. Il y a quelques années, un Anglais intelligent et hardi, le lieutenant Hayward, après avoir vainement essayé de l'aborder du côté de Yarkand et de Kashgar, résolut de tenter l'ascension par le « pays des rebelles ou des indomptables », le Yaghistan. Il fut assassiné par des agents d'un petit rajah de cette contrée encore en grande partie inconnue.

On possède toutefois quelques détails intéressants sur le fameux pays de Bolor, comme on l'appelait autrefois. Le nom de Pamir, que lui donnent assez généralement les indigènes, signifie un désert, un lieu abandonné, susceptible cependant de culture.

Située entre les montagnes de l'Hindou-Kouch au sud et celles du

Khokand au nord, le Pamir est un grand plateau descendant en pente douce à l'ouest et au nord, sillonné de chaînes montagneuses courant de l'est à l'ouest. Il mesure en moyenne une hauteur de 12,000 à 14,000 pieds ; dans ses nombreuses vallées se trouvent les champs d'herbes appelés « pamirs ». Le plateau est borné de chaque côté par des ondulations de montagnes basses, derrière lesquelles s'élèvent des chaînes à pics dénudés et dont quelques sommets atteignent la région des neiges. L'État d'Ouakan comprend le Grand-Pamir et le Petit-Pamir. Le seul grand arbre qu'on y rencontre est le peuplier blanc. Dans les vallées arrosées croissent le saule, le bouleau et le genévrier géant. Mais sur les « pamirs » même, il ne pousse de bois d'aucune espèce, et le voyageur ne trouve pour combustible que le précieux burtsi, plante épineuse pourvue de larges racines étalées.

Le pays est presque dépeuplé. Il est abandonné par les Kirghises nomades. Les ruines de nombreux villages témoignent de bien des siècles d'oppression !

Préparons-nous à aborder le Thibet, en franchissant la majestueuse barrière qui nous sépare de ce pays.

« Les Himalayas, a écrit le missionnaire Krick, peuvent être comparés aux vagues de l'Océan ; ils ne sont pas une chaîne, ils sont un monde de montagnes ; pour en bien juger il faudrait planer au-dessus en ballon. »

On y rencontre des forêts de bambous épineux ; leurs tiges penchées se croisent dans tous les sens et rendent la marche laborieuse. Dans certaines zones le rotin est magnifique. Gros comme un bras et long de cent cinquante pieds, il couronne de sa belle tête la cime des arbres les plus hauts. Les indigènes, on pourrait bien dire les sauvages, mangent son fruit qui est très acide. Il y a aussi dans les Himalayas plusieurs espèces de pins dont le plus précieux est le déodar ; il croît au sommet des crêtes et à la tête des gorges, présentant une circonférence de vingt à trente pieds.

Le spectacle que l'on a du haut de ces montagnes est un des plus grandioses que la nature puisse offrir. Le P. Krick a décrit ses impressions lorsqu'il arriva au point culminant de la chaîne des Himalayas qui bordent le royaume d'Assam.

Les arbres de la montagne paraissaient énormes, pleins de frai-

cheur et de jeunesse dans leur âge séculaire. Chaque tronc était chargé de plantes parasites et grimpantes retombant de tous côtés en guirlandes pour aller s'accrocher aux colosses voisins... La montagne n'a pas de roche ; c'est une bonne terre noire formée du détritue de ces géants affaissés par la vieillesse ou déracinés par l'orage, et qui pourrissent sans que la hache de l'homme y touche jamais. Le mica, se mêlant au sol noir, fait croire que c'est une montagne d'or et d'argent.

Le missionnaire voyait à sa gauche se creuser la vallée du Brahmapoutre ; à l'est se dressait le grand pic Sambre, du sommet duquel bondissait en cascades le Dêo-pani (1) grossi par les pluies : on eût dit une immense toile blanche, déroulée et agitée par le vent. Au couchant, la plaine d'Assam fuyait à l'horizon et se perdait dans le lointain, comme se perdent les flots, lorsque du haut d'un mât on cherche les limites de l'Océan. Il dominait les forêts et les jungles, il planait au-dessus de tous les obstacles, et pouvait admirer toute la majesté du grand fleuve qui, après avoir été si longtemps captif dans d'étroites rives de granit qu'il lave et blanchit de son écume, s'élance de la montagne, broyant tout ce qui s'oppose à son passage, et emportant comme des marques de sa force, les terres et les forêts qu'il ne cesse d'engloutir.

La largeur du Brahmapoutre, depuis le Brahma-Koundo (2) jusqu'au Thibet, est de cent cinquante à deux cents mètres. Le lit du fleuve, trop étroit pour son volume, la pente du sol tout encombrée de rochers, donnent à son cours une rapidité si impétueuse qu'en aucun endroit le plus vigoureux éléphant ne pourrait tenir pied ferme une seule seconde. Il ne coule pas, il bondit avec fureur ; il ne murmure pas, il mugit à se faire entendre à distance comme un tonnerre lointain. Sa surface, depuis Sommen jusqu'aux plaines d'Assam, n'est qu'une nappe d'écume blanche ; au delà, l'immense plaine étale ses forêts, et le grand fleuve qui l'arrose serpente en mille bras à travers ce paysage. Le missionnaire dominait de plusieurs centaines de pieds la couche des brouillards qui suivaient la profondeur des gorges.

(1) *Dêo-pani* veut dire : Eau de Dieu, Eau du Génie.

(2) *Brahmapoutre* veut dire : Fils de Brahma. Les Indiens supposent que ce dieu fit jaillir le fleuve, et qu'un coup de sa hache lui ouvrit un passage à travers les rochers. *Brahmakoundo* signifie : Réservoir de Brahma.

Fig. 194. — Le temple de la Montagne.

Aucun bateau ne pourrait passer d'un bord à l'autre : les ponts sus-

pendus sont l'unique voie de communication entre les deux rives de cet énorme torrent désordonné.

« La manière de traverser les rivières et les abîmes suffit à elle seule, dit le P. Krick, pour juger le peuple qui en est l'inventeur. Rien de plus périlleux ni de plus sauvage. Supposez trois ou quatre rotins de l'épaisseur de neuf à dix centimètres, et assez longs pour atteindre les deux bords. On attache leurs extrémités à une roche ou à un arbre ; on enfle à cette chaîne un anneau mobile également en rotin ; celui qui veut passer introduit son corps dans l'anneau, et, s'il le juge nécessaire, fixe sa tête avec un petit lien retenu au cercle, puis se lance sans façon au-dessus du gouffre, la face tournée vers le ciel. Quoique le pont soit tendu le plus possible, le poids du corps lui fait néanmoins décrire une courbe, en sorte qu'on glisse rapidement jusqu'au milieu, tandis que l'autre moitié du trajet s'accomplit en se hissant des pieds et des mains. Le point qu'on choisit pour ces courses aériennes est toujours celui où le fleuve est étroitement encaissé : c'est le plus favorable, mais c'est aussi le plus dangereux. Au-dessous du voyageur qui se balance dans l'espace, suspendu sur l'abîme, à une hauteur de deux cents pieds, le gouffre est plus profond, l'eau mugit, écume et tournoie : le seul aspect de ces lieux terrifie. » « La première fois, ajoute le missionnaire, que je m'aventurai à ce genre de transit, j'avoue qu'en me plaçant dans l'anneau de rotin j'étais comme un homme à qui on passe la corde au cou. »

Les peuplades sauvages qui habitent ces montagnes sont régies despotiquement par des « rois » d'une bien misérable majesté. Le missionnaire Krick venant de l'Assam a traversé le pays des Michemis sous la menace perpétuelle d'être tué. Ses guides l'avertissaient chaque soir qu'il ne reverrait pas le jour. Des femmes lui montraient la place où d'autres « sabe » (maître ou monsieur) avaient été massacrés. « Ah ! viens voir : c'est ici que les deux Baba sabe ont été mis à mort, et puis on les a jetés dans le gouffre du haut de la roche. »

Et une jeune fille de douze à treize ans reprenait : « Non, non, c'est de ce côté-ci, j'ai vu le sang. Toi aussi on te tuera. » En attendant, ils le dépouillaient peu à peu de tous ses bagages, en le forçant à leur faire des présents.

Les Michemis possèdent une fort jolie espèce bovine, le cha, solide,

gros et membru comme le taureau, court, ramassé et de couleur noire comme le buffle; il a des cornes peu longues, mais massives à la base. Les Michemis n'utilisent ni la force de ces animaux pour la culture, ni leur lait; ils les laissent errer dans la forêt. Cependant les riches seuls peuvent en posséder; « c'est le titre de noblesse », dit l'abbé Krick. Lorsqu'un chef recherche une femme il est toujours sûr de l'obtenir pour un cha qu'il donne au père.

Les Soulikattas (Cheveux coupés) sont souvent en guerre avec les Michemis; ils attaquent leurs villages, mettent le feu aux maisons après les avoir pillées, font esclaves les hommes et les femmes et tuent ceux qui se défendent.

Plus près du Thibet se trouvent les Mizons, qui ne vivent pas en meilleure intelligence avec les Michemis.

Fig. 195. — L'Irraonaddi (Birmanie).

III.

Le Thibet. — Troupeaux de bœufs incrustés dans la glace. — Lhassa. — Le pontificat tibétain. — Le Dalai-Lama. — Les Bouddhas vivants. — L'arbre des cent mille images. — Les Si-fan. — Les funérailles et les chiens. — La poste au Thibet.

Peu de pays offrent autant d'intérêt que cette portion de l'Asie, que nous ne connaissons cependant que par des demi-révélations.

On sait quels obstacles de toute nature rendent périlleux aux Européens l'accès du Thibet. C'est au point que l'on peut compter les voyageurs et les missionnaires qui ont obtenu la permission de pénétrer dans le Thibet ou qui ont tenté cette entreprise, malgré les dangers qu'elle recèle. Quatre Anglais sont entrés dans les Himalayas : Boyle en 1774, Turner en 1783, Thomas Manning en 1811, et Pemberton en 1838 ; à ces noms il faut ajouter les PP. Huc et Gabet, expulsés violemment de la capitale du Grand Lama où ils étaient arrivés au prix des plus grands périls ; le P. Krick, missionnaire lorrain, assassiné au milieu des tribus barbares de la frontière du sud, en essayant de pénétrer par l'Assam dans les provinces intérieures (1), les frères Schlagintweit et quelques pandits de l'Inde. Il faut y ajouter l'abbé Desgodins, envoyé en mission en 1857, et quelques autres missionnaires qui ont réussi à établir cinq résidences du côté du Yun-Nân, sur le chemin de Lhassa. On le voit, la liste est bientôt close.

Il y a quelques années un Anglais, M. Drummond, eut la témérité de lancer sur le lac Mansarovar, l'une des belles nappes d'eau du pays, un bateau en osier recouvert de peaux pour faire des reconnaissances autour du lac. Mais l'éveil fut donné. Le guide indigène qui avait accompagné le voyageur anglais fut mis à mort et des ordres venus de Lhassa

(1) Le courageux missionnaire fut assassiné avec un de ses compagnons, le P. Boury, par la tribu tibétaine des Michemis. Son corps fut coupé en deux. Le P. Boury eut la tête tranchée.

Fig. 196. — La maison du Tibétain.

interdirent expressément de laisser pénétrer aucun étranger dans le pays.

Point culminant du globe, le Thibet, malgré sa latitude, est loin de jouir d'un climat doux. Aussi y rencontre-t-on une flore et une faune spéciales. C'est de tout le globe le pays qui présente des habitations à la plus grande altitude ; ainsi la ville de Daba est à 4,786 mètres au-dessus du niveau de l'Océan ; c'est à peu près la hauteur du mont Blanc.

Voici quel est le premier aspect des campagnes du Thibet, en venant du sud :

« La vallée s'élargit sur les deux rives du Brahmapoutre, des champs bien tenus en occupent le fond ; des forêts de pins épais et vigoureux couvrent les pentes latérales, et vont s'éclaircissant à mesure qu'elles approchent du sommet. Au pied des montagnes, dans les terrains d'alluvion et sur les bords des différents cours d'eau, sont des bosquets toujours verts, des massifs d'arbres aussi beaux que variés, tels que le bambou, l'oranger, le citronnier, le pêcher, le laurier même... Il est rare, impossible même, de rencontrer ailleurs des bois plus frais et plus rians (1). » Le Brahmapoutre coule au fond de la vallée, encadrée par de hautes montagnes parallèles dont les flancs sont couverts de pins gigantesques et les sommets blanchis de neige.

On voit des troupeaux de vaches, de bœufs, de chèvres, d'ânes, de mulets pâturant çà et là en toute liberté ; et, de distance en distance, des villages formés de maisons bâties en terre et de quantité de tentes de couleur noire.

Si l'on aborde ce pays par le Thibet antérieur, ainsi que l'ont fait les PP. Huc et Gabet, les déserts que l'on doit traverser sont, sans contredit, ce qu'on peut imaginer de plus affreux. On chemine par la neige, le vent et le froid au milieu de terres bouleversées qui ressemblent aux excavations d'un cimetière, tant il en sort de tous côtés des ossements humains et des carcasses d'animaux.

Là coule, sous le nom d'Eau tortueuse, le fleuve qui s'appellera plus loin le Fleuve au sable d'or, et plus loin encore, lorsqu'il pénètre en

(1) Le P. Krick.

Chine, le fleuve Blen : c'est le fameux Yang-Tsé-Kiang. Dans son cours supérieur, il n'est pas rare de voir incrusté au milieu de ses eaux, subitement glacées, tout un troupeau de ces grands bœufs sauvages, au poil noir et long, aux cornes superbes, que les chasseurs n'attaquent pas sans danger. Ces animaux ont essayé de traverser le cours d'eau au milieu des glaçons en mouvement ; quelques-uns ont atteint la rive opposée ; les autres, et c'est le plus grand nombre, se sont trouvés pris au milieu des blocs se solidifiant rapidement sous l'action d'un froid devenu tout à coup intense. Leurs fières têtes émergent du fleuve suspendu dans sa marche ; la glace est si transparente qu'on aperçoit à travers son épaisseur leurs corps tout entiers : les imprudentes bêtes semblent encore essayer de nager. Des aigles et des corbeaux perchés sur leurs cornes leur mangent les yeux, leur labourent le front ; d'autres planent au-dessus de ces proies assurées en faisant entendre des cris rauques et perçants.

L'hiver est long au Thibet et âpre dans certaines régions. Au mois de juin, il y tombe encore de la neige. Vers les premiers jours de juillet les chaleurs commencent. Les fraises parfument la montagne. Alors, les herbes de la vallée grandissent à vue d'œil, les campagnes se couvrent de fleurs et de verdure comme par enchantement.

C'est dans la belle saison qu'il faut voir certaines vallées, certaines plaines favorisées ; la ravissante plaine de Bathang, par exemple, qui offre aux regards les merveilles de la végétation la plus riche et la plus variée. C'est un véritable jardin qui fournit parfois deux récoltes par an. On y cultive le riz, le maïs, l'orge grise, le blé, les pois, les choux, le navet, les oignons, les melons d'eau. La vigne, le grenadier, le pêcher et l'abricotier y donnent leurs fruits.

Il y a dans les montagnes du Thibet de belles forêts ; les pins, les cèdres, les houx y entrelacent leurs branches vigoureuses, formant un dôme impénétrable au soleil et peut-être à la pluie. Le houx y prend les proportions d'un arbre élevé. Les branches et les troncs de tous ces arbres sont reconverts d'une épaisse mousse.

Dans le Thibet antérieur on rencontre, en outre des troupeaux de bœufs sauvages, des lynx, des chamois, des rennes et des bouquetins.

Le mulet sauvage ou cheval hémione abonde dans toutes les parties

du Thibet. On le tue avec des flèches ou à coups de fusil. Sa chair est appréciée ; son cuir est utilisé ; mais on n'a jamais pu le plier à la domesticité.

S'il faut en croire l'abbé Huc, la licorne, qu'on a regardée longtemps comme un animal fabuleux, existe réellement dans le Thibet. Cependant le missionnaire n'en a pas vu. Il appuie son assertion de l'extrait d'un *Itinéraire* chinois qui dit que la licorne se trouve dans le voisinage d'un lac situé près d'Atdza. Dans le *Journal asiatique*, Klapproth a donné les noms de la licorne en thibétain (*sérou*) et en mongol (*kéré*).

L'abbé Huc a décrit les monts Tant-La comme une vaste chaîne de montagnes avec un plateau fameux, qui est peut-être le point le plus élevé du globe. Il ne s'y trouve pour toute végétation que des touffes d'une herbe courte, pointue, lisse et dure. Des bords de ce plateau, on aperçoit à ses pieds les pics et les aiguilles de plusieurs immenses massifs, dont les derniers rameaux vont se perdre à l'horizon. C'est là un bien grandiose spectacle. Pendant les douze jours que l'abbé Huc et son compagnon, M. Gabet, voyagèrent sur les hauteurs du Tant-La, des aigles monstrueux les suivirent. La descente fut brusque et rapide. Durant quatre jours, ils allèrent comme par un gigantesque escalier dont chaque marche aurait été formée d'une montagne. Au bas du Tant-La se trouvent des sources d'eaux thermales magnifiques. On voit, parmi d'énormes rochers, plusieurs réservoirs naturels où l'eau bouillonne comme elle pourrait le faire dans de grandes chaudières placées sur un feu très vif.

Des monts Tant-La à Lhassa, la déclivité du sol se prononce de plus en plus ; le froid diminue et la terre se couvre d'herbes vigoureuses ; il y a même de vastes plaines où les pâturages sont d'une merveilleuse abondance.

De nombreux pèlerins se rendent à Lhassa. Les petites caravanes de bœufs à longs poils qu'on rencontre animent la route, jalonnée de pierres sur lesquelles des sentences sont gravées.

A quelques journées de marche de la célèbre métropole du monde bouddhique, le caractère essentiellement nomade des Thibétains s'efface. Les campagnes sont cultivées ; les maisons de terre remplacent les ten-

Fig. 197. — Lamaserie dans la plaine de Bathang.

tes noires. La ville sainte est entourée d'arbres séculaires qui lui font une verte ceinture.

An bord d'un affluent du fleuve Tsang-bo-tchou, et à un quart d'heure de la ville de Lhassa, capitale de la province et du pays tout entier, s'élève une montagne à trois sommets. Le sommet central, appelé la montagne Rouge, supporte un vaste ensemble de constructions, au milieu desquelles un temple ou palais à quatre étages, surmonté d'un dôme doré que soutiennent des colonnes également dorées, attire de loin les regards. Les statues, les obélisques, les tours, les pierres de grand prix et les métaux précieux sont prodigués dans la décoration de l'édifice. C'est là que réside, entouré de tout un peuple de moines, le plus haut dignitaire du bouddhisme lamaïque, le Dalai-lama ; c'est là qu'il reçoit les adorations et les présents d'une multitude de pèlerins venus de tous les points de la Tartarie, de la Chine et du Thibet, dont la foule, tout à la fois empressée et recueillie, va et vient constamment le long des deux grandes allées d'arbres qui font communiquer la ville de Lhassa avec la montagne.

Le pontificat thibétain est constitué en deux pontifes sacrés dont l'un réside à Lhassa et l'autre à Tachilhounpo. Dans cette contrée mystérieuse il est admis sans conteste que ces pontifes sont immortels : leur âme animant après chaque décès un nouveau corps qui possède la conscience de sa vie antérieure. Ils sont l'expression la plus vivante et la manifestation la plus auguste de la croyance à la transmigration des âmes.

Ces deux grands dignitaires ne sont pas seuls à jouir du privilège de revenir perpétuellement dans le monde ; beaucoup de chefs de couvents ou de lamas le partagent avec eux. Ces personnages forment une classe spéciale et considérable. Les Chinois leur donnent le nom plus expressif que juste de « Bouddhas vivants ».

L'enfant appelé à jouer le rôle de Bouddha vivant y est dressé dès son entrée dans la vie ; à quatre ou cinq ans, on lui fait subir un examen public qui doit le faire reconnaître. On le questionne sur certaines circonstances de sa vie antérieure, c'est-à-dire de la vie du lama qu'il doit remplacer ; on lui présente divers objets, habits, livres, sonnettes, écuelles à thé, etc., parmi lesquels il doit reconnaître les siens, c'est-

à-dire ceux du défunt. Il ne se trompe jamais, et si on a eu soin d'oublier un des objets favoris du lama qui n'est plus, mais qui revit en cet enfant, l'enfant n'a garde d'en prendre un autre à la place, et il s'écrie d'un ton désolé : « Mais où donc avez-vous mis ma chère sonnette ? où est

Fig. 198. — Caravane de porteurs au Thibet.

mon écuelle ? » Samuel Turner raconte que, dans la visite qu'il fit dans le monastère de Terpaling au Pan-tchhen-rin-po-tchhe (c'est le collègue du Dalai-lama) âgé de dix-huit mois, le père et la mère du lama étant seuls présents, l'enfant le regarda avec intérêt et gravité, ne disant rien sans doute, mais paraissant comprendre tout ce qui se passait, attentif à ce que rien ne manquât au visiteur, veillant à ce que sa tasse de thé fût toujours pleine, et manifestant de l'inquiétude quand elle était

vide. Lorsque Turner lui adressa un compliment et lui exprima le chagrin que le gouverneur du Bengale avait éprouvé à la nouvelle du départ du lama de ce monde, et la joie qu'il avait ressentie de le savoir de retour, l'enfant donna des signes d'intelligence et d'approbation. Enfin l'ambassadeur anglais, qu'on ne peut pas plus accuser de tendances lamaïques que de fraude littéraire, et qui avait la tête assez forte pour ne pas être pris de vertige en face du représentant d'une des plus étranges théories que les hommes aient inventées et mises en pratique, conclut son récit en disant : « Quelque soin qu'on ait pu prendre pour former ses manières, je dois avouer que sa conduite dans cette occasion m'a paru naturelle, et qu'elle ne fut nullement dirigée par des gestes ou des signes d'autorité. Condamnons sans hésiter la part d'imposture qui se trouve dans ces scènes lamaïques, mais reconnaissons aussi que tout n'est pas tromperie et fausseté ; il y a là des habitudes prises, une sorte d'aptitude acquise, et, à la base, une conviction entière, énergique, qui domine et subjugué les esprits. Les fourbes, ici, sont peut-être les premières dupes. La croyance à la transmigration des âmes, qui pénètre toute la doctrine bouddhique, qui est à la fois la plus ancienne et la plus facile à comprendre de toute la religion, devait saisir fortement les esprits, fasciner les imaginations des peuples simples et sans culture de l'Asie centrale : aussi, ne doit-on s'étonner d'aucune des extravagances qu'elle a pu engendrer (1). »

Que faut-il croire aussi au sujet de cet arbre étrange des cent mille images dont nous a parlé l'abbé Huc ? Chaque feuille porte gravé un caractère en langue thibétaine. Les feuilles poussent ainsi ! Devons-nous accuser les lamas de supercherie ? En établissant les règles de la langue écrite, n'a-t-on pas plutôt copié les nervures même du feuillage ? Questions insolubles, — de si loin surtout.

L'organisation du lamaïsme actuel remonte au quatorzième siècle de notre ère. Selon la légende, le fondateur du lamaïsme avait trois ans lorsqu'il adopta la vie religieuse ; et sa mère lui avait fait l'indispensable opération de la coupe des cheveux ; la chevelure du merveilleux enfant, jetée à terre, y devint aussitôt un arbre magnifique et mira-

(1) Léon Fœr, *Le pontificat thibétain*.

culeux : c'est l'arbre des cent mille images qui subsiste encore aujourd'hui. L'empereur chinois Kang-hi le fit couvrir d'un dôme d'argent. Au près de cet arbre, — si curieux à tant de titres, — a été bâti le monastère de Koun-boun, un des plus célèbres, des plus populeux, des plus fréquentés et des plus savants du bouddhisme septentrional.

Les Thibétains ont les cheveux noirs, la barbe peu fournie, les yeux petits et bridés, le nez court, la bouche fendue et les lèvres minces. Ils sont de taille moyenne. Quant au caractère, on les dit généreux et braves.

Ils ne se rasent pas la tête et laissent flotter leurs cheveux sur leurs épaules. Ils portent de grands chapeaux rouges. Leur large robe est agrafée au côté droit par quatre crochets et serrée par une ceinture rouge ; leurs bottes sont en drap rouge ou violet ; — à leur ceinture pend un sac

Fig. 199. — Un patriarche de la montagne, au Thibet.

en taffetas jaune renfermant l'écuelle de bois et deux petites bourses de forme ovale richement brodées qui servent de parure.

Le vêtement des femmes diffère peu de celui des hommes ; par-dessus la robe est passée une tunique courte, bigarrée de diverses couleurs. Elles partagent leurs cheveux en deux tresses pendant sur les épaules. Les femmes de la classe inférieure sont coiffées d'un petit chapeau jaune ; les grandes dames ont sur la tête une couronne en perles. Les femmes distinguées se soumettent dans leur toilette à une règle qu'on ne leur empruntera certainement pas chez nous ; avant de sortir de leurs maisons elles s'enduisent le visage d'une espèce de vernis noir et gluant qui dissimule toute la beauté de leurs traits. Les femmes qui se barbouillent de la manière la plus excessive sont réputées les plus pieuses. Dans les campagnes les femmes, en général, se noircissent scrupuleusement. A Lhassa, on en rencontre quelquefois qui, au mépris

des convenances, osent se montrer à visage découvert et naturel, mais elles ont une très mauvaise réputation et ne manquent pas de se cacher si elles aperçoivent un agent chargé de faire respecter les ordonnances de police.

Dans la province de Kham-do, la plus orientale et aussi la plus âpre et la plus sauvage du Thibet, vit une population de pasteurs nomades que les Chinois appellent Si-fan ou Tangout.

Les Si-fan ont plusieurs traits de ressemblance avec les Tartares Mongols et vivent sous des tentes de toile noire. Ils sont caractérisés par une haute stature, une physionomie sauvage, de longs cheveux pendants; ils sont coiffés d'énormes turbans et vêtus de peaux de mouton dont la laine est tournée en dedans, ou d'immenses robes flottantes serrées par une corde à la ceinture. Ces nomades ont de larges et puissantes épaules; le teint presque aussi clair que des Européens; beaucoup d'entre eux sont remarquablement beaux. Leur allure est aisée; ils sont vifs, gais, d'une humeur belliqueuse, et font preuve au besoin d'un courage indomptable.

L'abbé Krick a vu des populations entières de Thibétains défigurées par le goître.

Notons, en passant, comme une bizarrerie, que dans le Thibet, pour saluer, on se découvre la tête, on tire la langue, et on se gratte l'oreille en même temps. Lorsque les hommes élèvent vers le ciel les deux pouces de leurs poings fermés, c'est le superlatif de leurs témoignages d'affection et d'estime.

Les sépultures des Thibétains sont de quatre sortes : la première est la combustion; la seconde l'immersion dans les rivières et les lacs; la troisième l'exposition des corps sur le sommet des montagnes; la quatrième sépulture consiste à couper les cadavres par morceaux et à les faire manger aux chiens. C'est celle qui est la plus en faveur. Les pauvres gens sont tout simplement dévorés par les chiens errants; mais pour les personnes de distinction il y a des chiens sacrés nourris dans les lamaseries. C'est à n'y pas croire!

Quelques mots encore.

Tout le Thibet oriental, et une partie considérable du Thibet occidental vivent sous l'autorité directe de la Chine; ces provinces loin-

taines sont administrées par des fonctionnaires chinois, qui reçoivent leurs instructions des ministères de Pékin. La transmission des ordres se fait au moyen de courriers à cheval qui trouvent des stations de poste de distance en distance et des chevaux frais. Les dépêches du gouvernement parviennent à Lhassa en vingt-huit jours, tandis qu'il faut

Fig. 200. — La crémation au Thibet.

trois mois aux caravanes les plus favorisées pour aller de Pékin à la ville sainte.

Robert de Schlagintweit a eu la révélation d'une pratique originale et curieuse de la poste chinoise : les dépêches étaient fixées sur le dos du courrier par un énorme sceau. C'était au temps de la guerre entre la Chine et le Népal ; or, les indigènes de ce royaume ne se faisaient pas faute d'arrêter les courriers, qui livraient leur paquet sans faire une

résistance héroïque ; mais le sceau du gouvernement chinois imposa un respect salulaire à tout le monde ; le briser eût été un acte de haute trahison punissable de mort. Aussi dès qu'on se fut avisé de prendre cette mesure les dépêches d'État arrivèrent à destination avec une merveilleuse régularité.

Le même voyageur nous apprend qu'en dehors de ces « indiscrétions »,

Fig. 201. — Produits de l'industrie thibétaine.

a, statue de Bouddha ; *b*, fourreau d'épée ; *c*, épée ; *d*, briquet en acier ; *e*, bague à tabac ; *f*, cylindre à prières ; *g*, pipe ; *h*, bagues ; *i*, médaillon amulette en or et pierres ; *k*, chapelet.

justifiées si l'on veut par l'état de guerre, tout courrier thibétain est fort bien traité dans le pays. C'est du reste un homme choisi avec soin. Il porte pour emblème de ses fonctions un long bâton auquel pend une clochette, qu'il agite toutes les fois qu'il craint de se voir retardé par des gens obstruant sa route. Chacun s'empresse alors de lui faire place et de détruire au besoin les obstacles qui peuvent l'empêcher de remplir rapidement sa mission. Ce sont là de bonnes dispositions à noter en faveur d'un peuple.

IV.

L'Asie centrale. — Kashgar. — Yarkand. — Akson. — Khotan. — Odieuses funérailles. — Les dunes de sable. — Habitat originel du chameau. — Incrustations salines. — Désert de Gobi. — Les rats et les araignées. — La Mongolie. — La steppe. — Le froid. — Le chasse-neige. — La « Terre du gazon ». — Les nomades du désert. — Tartares et Mongols. — Princes et esclaves. — La Mandchourie. — Les chrétientés de l'Amour. — Les Tahouris. — Les Barbes Ronges. — Les chercheurs d'or chinois. — Les Tartares Salons. — Chasses. — La tente. — Singuliers jugements des Tartares sur nous.

« L'Asie centrale, dit M. Vivien de Saint-Martin, a été longtemps le pays des prodiges et des fables. A une époque, — et elle n'est pas encore bien éloignée, — où l'on n'avait aucune notion précise sur sa configuration physique, on se figurait cette région intérieure comme un énorme renflement qu'on avait nommé par excellence le *plateau central*, et de ce plateau, on avait fait la demeure « d'un peuple primitif », qui avait, assurait-on, devancé tous les autres peuples dans la culture des sciences et dans les voies de la civilisation. Un grand nombre de notions physiques et astronomiques que l'on reconnaissait ou que l'on croyait reconnaître chez les plus anciennes nations historiques de l'Orient et de l'Europe, chez les Indiens notamment, chez les Babyloniens, chez les Égyptiens et chez les Grecs, n'étaient que les débris épars de cette civilisation primordiale, dont l'ancien monde avait hérité sans en connaître la source... Ces chimères de l'aventureux paradoxe et du vain esprit de système se sont évanouies aux premières clartés de la saine critique et de l'observation. Le plateau central, entre le Thibet et l'Altaï, n'est plus qu'une région d'une médiocre altitude occupée par des déserts de sable et par des steppes herbeuses, où jamais n'a pu se former un État de quelque importance... Les hordes sauvages qui à diverses époques de l'histoire se sont répandues sur l'Europe et sur le midi de l'Asie, portant avec elles la dévastation et la terreur, sortaient

pour la plupart de ces hauts pâturages de la Tartarie ; ce n'est pas la civilisation, c'est la destruction et la barbarie qui sont descendues de cette région intérieure. »

Au nord des Himalayas, se trouve la Tartarie chinoise. Séparée de l'Afghanistan par les monts Kuen-Loon, du Cachemyr par la steppe de Pamir, cette vaste région est arrosée par des fleuves et par des canaux très nombreux ; elle abonde en minéraux et embrasse quatre provinces, Kashgar, Yarkand, Akson et Khotan.

Tous ces pays sont en pleine anarchie et livrés à des bandes d'aventuriers. La masse de la population appartient à la branche ouïghour de la grande famille turque, mélangée à l'infini ; il y existe aussi une infusion considérable de sang tadjik, qui va diminuant à l'est ; cet élément y est remplacé graduellement par l'élément dungan. — De ce côté, chose bizarre, la religion est mahométane et l'idiome parlé, le chinois. — Il y a, en outre, une population nomade, consistant principalement en Kirghises et en Kalmonks.

Ces derniers sont encore pour la plupart bouddhistes ; ils ont certaines coutumes fort étranges. Ainsi dans leurs rites funéraires les mains et les pieds des cadavres sont liés ensemble et le corps, passé dans une perche comme un paquet, — comme un chevreuil tué à la chasse, — est porté dans un lieu désert où il est laissé exposé pendant quelques heures à la vue des bêtes féroces et des oiseaux de proie. Si ceux-ci apparaissent, les amis reviennent prendre le corps et le portent dans quelque endroit inaccessible, où ils le recouvrent de pierres avec force lamentations et l'abandonnent en paix. Si aucun oiseau ni aucun fauve ne se montre, ils retournent sur le lieu et, après avoir accablé le cadavre d'invectives, comme étant celui d'un misérable qui n'est même pas bon à être dévoré, ils le dépouillent et l'abandonnent. Cette façon de traiter leurs morts, à peu près générale, sauf quelques variantes, chez tous les nomades de l'Asie centrale, a peut-être son origine dans l'obligation charitable imposée par la croyance que l'homme est tenu de veiller aux besoins de tous les êtres créés.

Vers le nord et l'ouest s'étend une vaste région couverte d'immenses dunes de sables mouvants, qui, chassés par les vents, s'avancent constamment en longues vagues de vingt à cent pieds de hauteur et submer-

gent tout ce qui se trouve sur leur passage. Comme la résistance de ces amas de sable au vent qui les fouette est plus grande au centre qu'aux extrémités, il en résulte que les pointes sont chassées en avant et donnent à l'ondulation la forme d'un croissant dont la partie convexe est toujours tournée du côté d'où soufflent les vents du nord-ouest.

La région marécageuse, région de vaste étendue, est habitée par une immigration de Kalmouks et d'autres tribus musulmanes. Ces peuplades ne cultivent pas le sol ; elles ont de vastes troupeaux de moutons et de gros bestiaux qui leur donnent le lait, le beurre, la chair, et elles vivent en outre de chasse et de pêche. Leurs vêtements sont faits des fibres d'une plante qui éloigne les moustiques, et, par conséquent les protègent contre ces insectes.

Ce pays est, au dire de quelques voyageurs, l'habitat originel du chameau. On l'y trouverait à l'état sauvage ; le fait semble aujourd'hui établi et par les renseignements recueillis dans l'ouest par une mission anglaise et par ceux donnés au colonel Prejevalsky dans le nord et dans le sud de la région du Lob-nor. Ce chameau est un animal de petite taille, bien formé, à deux bosses, vicieux et rétif ; il chasse, paraît-il, les chevaux sauvages de ses territoires de pâture.

Le cours des rivières est indiqué par les roseaux qui les bordent, plus rarement par une forêt de peupliers, le seul grand arbre du pays. Partout ailleurs, la région est un désert rendu infranchissable par les épaisses incrustations salines qu'on a sous les pieds et la poussière suffocante qui s'en dégage. Dans les plaines, cette poussière impalpable qui s'élève du sol argileux, calciné, et envahit l'atmosphère, est un trait des plus

Fig. 202. — Kalmouk de la montagne.

caractéristiques. Elle va jusqu'à obscurcir le ciel, qui, autrement, serait

Fig. 203. — Passage de la rivière Ili à travers les montagnes de Porphyre (plaines de la Dzoungarie).

admirablement clair. Un voyageur anglais dit qu'auprès de Khotan l'obscurité produite par la poussière était telle parfois, qu'il fallait en

plein midi allumer des chandelles ; les gens du pays voyaient, dans

Fig. 204. — Vallée de l'Ili.

l'envahissement de ces ténèbres, un agent de fertilisation pour leurs champs.

C'est ici qu'il faudrait avoir les bottes de sept lieues de l'Ogre du conte, afin de sortir plus vite de ces affreux déserts. Après celui du Turkestan oriental, celui de Gobi, qui s'étend jusqu'à la Chine habitée, jusqu'à la Mongolie et jusqu'aux monts Altaï...

Là, le sol sablonneux se montre parsemé de rares touffes de chiendent ; la plaine aride et uniforme n'est accidentée que par les boursofflures que produisent de petits tertres coniques formés par l'agglomération de vieilles racines de saxifrages. Le regard n'est distrait par rien. Pour tout chemin tracé, les marques du passage de quelques caravanes : squelettes de chevaux, de chameaux ou même de bœufs. Pour habitants, des rats à poil gris qui établissent leur gîte sans crainte d'être dérangés et de nombreuses araignées, hideuses, d'une taille énorme, noires, venimeuses, qui couvrent le sol de leurs toiles.

Admettons la fiction de bottes de sept lieues... Nous voilà en Mongolie. Qu'on se figure une succession de plateaux dénudés, sans aucun arbre, sans aucun buisson. L'horizon est toujours fermé par ces petites montagnes arrondies qui se présentent sans cesse et que l'on franchit pour passer d'un plateau à un autre.

Lorsque le soleil éclaire ces plateaux, cette terre d'un aspect âpre prend une coloration d'un léger jaune doré : c'est la steppe dans toute sa grandeur. Le climat de ces plateaux, situés à plusieurs milliers de pieds au-dessus de la mer, est très rigoureux, car les vents froids qui descendent du pôle en sautant par-dessus les sommets neigeux des monts Altaï s'y promènent sans obstacle.

Dans les déserts de la Tartarie, et surtout dans le pays des Khalkhas, la froidure est si affreuse que, pendant la plus grande partie de l'hiver, le mercure gèle. Souvent toute la terre est couverte de neige ; et si le vent du nord-ouest vient à souffler, la plaine ressemble aussitôt à une mer bouleversée jusque dans ses fondements ; le vent soulève la neige par masses et la balaye devant lui.

On ne saurait se faire une idée de la violence de ces chasse-neige. La neige, — celle qui tombe et celle qui recouvrait la terre, — est lancée avec une telle force qu'il est impossible de regarder du côté du vent ; elle s'amoncele si rapidement contre ce qui lui fait obstacle qu'elle recouvre en peu de temps tout ce qui dépasse le niveau de la plaine ;

l'air est obscurci de telle sorte qu'on ne voit pas à quelques pas de soi, et qu'il est impossible de suivre son chemin.

Quand le chasse-neige commence, si le Tartare n'a pas le temps de chercher l'abri d'une colline, il ne lui reste qu'à lancer son cheval devant le vent, et à courir ainsi jusqu'à ce qu'il rencontre un hivernage, un refuge quelconque, ce qui peut le mener bien loin, car le vent dure quelquefois plusieurs jours. Lorsque le vent a cessé il faut rallier les troupeaux dispersés de tous côtés ; c'est une pénible besogne. Les pasteurs nomades sont parfois obligés de parcourir des centaines de kilomètres ne s'arrêtant que pour laisser souffler leur cheval. Il y a des années où les chasse-neige sont presque continuels et tuent la moitié des chevaux.

Après les plaines arides, les prairies sans fin, l'étendue vaste, incommensurable, couverte d'herbes verdoyantes. C'est comme une mer où les graminées ondulant sous la moindre brise décrivent de grands arcs semblables à des vagues. Chaque nuage qui passe devant le disque du soleil moire de son ombre rapide toute cette verdure. La Mongolie est appelée par ses habitants la *Terre du gazon*.

« Le ciel, au-dessus des prairies, dit un voyageur, est de cette douce couleur de vert d'aigue-marine claire et un peu rosée, dont se revêt ordinairement le côté de l'horizon opposé au soleil couchant. C'est une transparence et une pureté d'atmosphère dont rien ne saurait donner une idée. »

Et lorsque le soleil disparaît à l'horizon, il ne se cache pas derrière un pli de terrain, derrière une colline ou une montagne : il semble sombrer dans la terre entr'ouverte pour le recevoir. Alors l'uniformité du sombre s'étend subitement partout. Aucune élévation nulle part, pas même un arbre pour réfléchir et distribuer encore les derniers rayons du soleil disparu.

Qu'à l'autre extrémité de la plaine, quelques heures plus tard, le soleil montre un segment de son disque agrandi, et aussitôt court sur les herbes, avec un frisson, un pâle éclair qui argente le sommet de chaque tige, tandis que l'épais tapis demeure, dans ses profondeurs, enveloppé dans des ombres veloutées.

Cà et là, dans chaque dépression du terrain, s'ouvre un étang encadré de roseaux d'où s'élèvent en caquetant et en volant lourdement des ban-

des de sarcelles, de canards de différentes espèces, des cygnes majestueux, des poules d'eau, des foulques et quelques échassiers, ibis ou hérons, tandis qu'un troupeau d'antilopes arrive au galop pour s'y abreuver.

Le soleil s'est levé.

Cependant à l'horizon se dessinent vaguement, et presque au niveau de la terre, les silhouettes de plusieurs grands quadrupèdes ; à mesure qu'ils s'accusent davantage on aperçoit quelques cavaliers précédant la caravane ou caracolant sur ses flancs, et tout autour une nuée de chevaux qui s'avancent en liberté avec des allures diverses, les uns gambadant follement, d'autres marchant d'un sabot alourdi. Un peu après, apparaissent les piétons au milieu des moutons et des chèvres. Tout cela grandit à vue d'œil.

C'est une tribu de nomades s'en allant à la recherche de nouveaux pâturages et emportant tout ce qu'elle possède. Les tentes, les meubles, les vêtements, les provisions ont été entassés sur le dos des chameaux. Un cavalier court en avant, désignant de sa lance la voie à suivre. Les hommes, excitant leurs montures favorites, poussent devant eux incessamment ou rallient les richesses chevalines de la tribu, de petits chevaux à la jambe nerveuse et à tous crins, presque tous de couleur isabelle avec des taches fauves et une raie noire sur le dos.

Les pasteurs du désert sont couverts d'une longue robe, boutonnée, serrée à la taille par une ceinture, et endossent une courte jaquette en étoffe doublée de peaux ; à leurs jambes des caleçons de toile s'arrêtent aux genoux ; ils sont chaussés de bottes peu montantes relevées en pointes et très évasées à leur ouverture : c'est là que se trouvent placés bien des petits objets nécessaires qui n'ont pu figurer à la ceinture, à côté de la pipe, de la blague à tabac et de l'éventail.

Les femmes âgées, juchées sur les « vaisseaux du désert », — les plus jeunes vont à pied, — utilisent les longues heures du voyage en filant avec de grossiers crins de chameau des tissus communs destinés à faire des sacs. A côté d'elles, sur l'énorme bête, la fille à marier se prélassse, trop fière pour marcher, trop jeune pour travailler, trop belle pour n'avoir pas le droit d'être un peu coquette ; bien en vue, elle prend soin d'attirer l'attention des jeunes cavaliers et ne perd pas un de leurs mou-

vements, tout en paraissant occupée à faire reluire les pièces de monnaie disposées en colliers ou en bracelets qui lui servent de parures.

Les petits enfants, suspendus aux flancs des chameaux dans des paniers ou des filets aux larges mailles, sont disposés de manière à trouver un contrepoids dans une autre corbeille d'enfants, — dans une autre grappe vivante, — ou dans un paquet de couvertures de feutre, les piquets des tentes, des sacs de farine, des armes, des grils de fer, des chaudrons de cuivre et autres ustensiles de ménage. Les jeunes nomades jouent et rient sans aucun souci : ce déplacement est pour eux une partie de plaisir, et le bruit de toute la ferraille qui remue au-dessus de leurs têtes n'est pas fait pour interrompre rires et chants, ni pour faire cesser les agaceries qu'ils s'adressent d'un chameau à l'autre.

Les chameaux des Mongols appartiennent à l'espèce à deux bosses, qu'on rencontre aussi dans la Russie méridionale et en Perse; ils sont de très grande taille; grâce à un pelage très long et très soyeux, ils supportent aisément la rigueur des hivers de la steppe. Au printemps leur poil tombe et ils restent nus pendant plusieurs semaines. C'est avec les poils de leurs chameaux que les indigènes fabriquent ces épaisses étoffes de feutre qui leur servent à faire des tapis, des matelas et la couverture de leurs tentes.

Les Mongols, comme tous les peuples pasteurs, montrent plus de sollicitude pour leurs animaux que pour leurs enfants. Cette remarque n'a rien de désobligeant pour ces braves gens. Simples et pauvres, leur état social, la considération dont ils peuvent jouir ne saurait leur venir que de la prospérité de leurs bœufs, de leurs chevaux, de leurs moutons, de leurs chèvres. Ils donnent à leurs enfants l'exemple de leur rude vie; ils peuvent les entraîner à les imiter; mais il leur serait difficile de changer la nature des bêtes qui sont tout leur avoir et constituent leurs seuls moyens d'existence.

Qu'on n'aille pas croire cependant que l'égalité ait rangé sous son ni-

Fig. 205. — Type de Mongol.

veau ces hommes à l'existence précaire, comme elle y a rangé les plaines unies au milieu desquelles ils vivent. Il y a des princes parmi ces Tartares, il y a une aristocratie, il y a des esclaves.

Les Tartares qui ne sont pas de famille princière sont esclaves; ils vivent sous la dépendance absolue de leurs maîtres. Outre les redevances qu'ils doivent payer, ils sont tenus de garder les troupeaux de ceux à qui

Fig. 206. — Frontières de la Mongolie et de la Chine.

ils appartiennent. Toutefois il ne leur est pas interdit d'en élever pour leur propre compte. Il convient d'ajouter que cet esclavage, — ou plutôt ce servage, — n'est pas trop dur à supporter. Le maître a des égards pour son inférieur. S'il reçoit sa visite, dans sa tente, il ne manque pas de lui offrir le thé; maître et serf fument ensemble et échangent leurs pipes mutuellement.

Cependant la noblesse tartare a droit de vie et de mort sur ses esclaves. Mais ce droit trouve sa limite dans l'intervention d'un tribunal supérieur

qui juge l'action du maître qui a puni son esclave de mort. « S'il est convaincu d'avoir abusé de son droit, dit le P. Huc, le sang innocent est vengé. »

Tout lama qui appartient à une famille tombée en servitude devient libre en entrant dans la tribu sacerdotale. Plus de corvée pour lui ni de redevances à payer; il peut aussi courir librement le monde sans avoir à rendre compte de ses actes à personne.

Ce qui est plus intéressant que l'âpre steppe et la vie âpre aussi des nomades qui l'habitent, c'est le lieu où l'existence du nomade se développe parallèlement avec celle de l'homme à qui il faut, pour sa tranquillité, pour sa sûreté, l'établissement des villes, une administration, un gouvernement. C'est ainsi qu'on voit les Tartares s'avancer en Russie jusqu'à Kazan. Un rapprochement semblable s'opère en pleine Mandchourie. Il y a même des chrétientés, sur les bords du Songari et du Lanling, qui est un des affluents du Songari et que l'on peut comparer aux plus

Fig. 207. — Tartare de Kazan.

beaux fleuves de France. Cette contrée est habitée par les Tartares Tachouris auxquels appartiennent les steppes couvertes de leurs troupeaux

de chevaux et de bœufs. Au milieu et aux extrémités de ces vastes plaines d'herbes, on rencontre des champs cultivés, où grandissent de belles moissons de sorgho, de millet, de sarrazin, de maïs, de pois, de sésame et même l'opium en pavot, ce poison qui vient jusqu'en Tartarie montrer ses funestes effets. Chose curieuse : ce sont des colons chinois qui défrichent ces terrains. Car il est à remarquer que cette région de l'Amour s'est depuis quelques années enrichie de villages chinois et même de plusieurs villes qui s'élèvent en des lieux où s'étendaient naguère encore des forêts peuplées de tigres, d'ours, de cerfs, de chevreuils, de sangliers qui fournissaient l'occasion de belles chasses aux Tartares Salons. « Là, dit M. Noirjean, — c'est un missionnaire du vicariat de Mandchourie, — où ne régnait que la solitude des bois fourmille aujourd'hui tout un peuple d'émigrés ; il y a des marchands, des laboureurs, un mandarin civil pour juger leurs interminables procès, et un camp de soldats commandés par un lieutenant du gouverneur général de Teitcikar, pour leur couper la tête quand la cupidité les mène au pillage et à la révolte. »

Deux fois en trois ans telle de ces villes a été saccagée par les Barbes Rouges, pillards que vomissent les immenses forêts de l'Amour et de l'Oussouri. Là se trouvent des gisements considérables d'or et d'argent dont l'empereur, dans une idée de superstition, a interdit l'exploitation. C'est en vain. Des vagabonds s'y rassemblent en grand nombre. Mais bientôt leurs vivres sont épuisés ; il leur est impossible de les renouveler, car des soldats tartares ont mission d'empêcher par la force tout ravitaillement. « Alors, poussés à bout, dit le missionnaire que nous venons de citer, les chercheurs d'or arborent le drapeau rouge avec cette devise : Le ciel nous protège. Allons ! vengeons-nous. Avec un sabre et un cheval nous vaincrons ! » A leur approche les soldats s'enfuient comme des lièvres. Les populations demeurent à la merci des pillards.

Entre le Nonni, le Songari et l'Amour, nous apprend M. Noirjean, s'étend une immense steppe, où l'on rencontre çà et là des villages semés comme autant d'oasis au milieu du désert. Là se trouve aussi Teitcikar, chef-lieu de la province, où réside un gouverneur général militaire, réunissant sous son commandement toutes les hordes tartares du Heï-Lung-Kiang. Sur les rives du Nonni et de l'Amour, à l'est et à l'ouest, s'élève

la ville de Tung-sy-Potar-han, assujettie au commandement d'un ta-jen, chargé de gouverner les diverses tribus des Tartares, qui mènent presque toutes la vie nomade et barbare. Ce sont les hordes des Poils Rouges, les Tartares Harkshi, les Élenthes, et la grande tribu des Salons, dans laquelle, du reste, ces hordes se confondent toutes.

Le missionnaire qui nous introduit dans ces contrées si peu connues, nous dit que la chasse est toute l'occupation des Salons ; ils en tirent

Fig. 208. — L'Amour.

leur subsistance et leur vêtement ; en hiver comme en été, ils sont couverts de peaux, des pieds à la tête. Hommes et femmes revêtent un pantalon taillé sur le dos d'un cerf ou d'un chevreuil ; une sorte de toge étroite, dépouille du même animal ; un bonnet de fourrure et des bottes de cuir. Ils emploient comme armes de chasse l'arc (*Salon* signifie « archer » en chinois) et quelquefois le fusil. Ils ont aussi une sorte de pique courte qu'ils nomment « tita » ; « voilà le pauvre Tartare de l'Amour, le pauvre Salon, tel que Dieu l'a fait, dans sa vie errante, au milieu des neiges, sur son coursier rapide, aussi rude et aussi sauvage que lui. »

C'est sur les bords des rivières que, de préférence, il fait halte ; ailleurs, il ne trouverait point d'eau pour apaiser sa soif. Sa serpe a vite coupé quelques branches dans la forêt, qu'il entasse à deux pieds de haut, pour

Fig. 209. — Montagnes en formation sur l'Amour.

se faire un entourage. Toute la famille, le père, la mère et les enfants, prend place derrière ce frêle abri. Un feu allumé jour et nuit sert à faire rôtir la venaison ou à faire bouillir la marmite de fer.

Tandis que l'homme, tout en fumant sa pipe, jette un coup d'œil sur la cuisine, la femme prépare les dépouilles des bêtes tuées à la chasse ; elle les tanne avec de la cervelle de chevreuil ou de cerf. C'est la femme

aussi qui confectionne les habillements de la famille. Elle vaque à ses occupations en allaitant son enfant, suspendu à son cou dans un sac de cuir.

L'heure du repas arrive, et chacun, armé de son couteau, tranche à plaisir dans la chair abondante. Heureux le Salon, s'il a pu échanger quelques fourrures contre une jarre d'eau-de-vie de provenance chinoise, étendue d'eau, selon l'usage des industriels qui exploitent la bonne foi

Fig. 210. — Tombeaux, près de l'Amour.

tartare. Une fois l'arkhi versé, ces sauvages ne se tiennent plus de joie ; buveurs intrépides, ils exécutent des danses et des pantomimes, et chantent à perte d'haleine autour du foyer.

Avant de s'endormir la dernière parole du Salon, en s'enfonçant dans son sac de pelleterie, est pour le ciel qui lui sert de tente, et pour la terre qui lui sert de lit.

« Le lendemain, le camp est bientôt levé : chacun prend son arc ou son fusil. L'homme, la femme, le garçon, la jeune fille, tous montent à cheval. Auparavant, l'enfant du tartare a été suspendu aux branches d'un

arbre, toujours dans sa peau de cerf, d'où l'on ne laisse sortir que sa petite tête. Un feu, où sont entassées d'énormes souches, est allumé auprès. Chacun s'en va et l'enfant reste seul. Habitué à la solitude et au froid, il ne pleure point, la bise et le vent du nord agitent son berceau ; souvent la neige tombe ; il sourit attendant sans se plaindre que la nuit ramène près de lui sa mère, son père et toute la famille. Alors seulement son jeûne est interrompu. »

A côté des tribus de Tartares Salons, et même au milieu d'elles, vit l'immense horde des Tahours ou Tartares Tahouris. Ils viennent une partie de l'année se grouper dans les villages et les petites villes des bords de l'Amour. L'hiver est consacré à la chasse et par suite à la vie nomade. On les rencontre dans les forêts poursuivant l'ours, le tigre et le cerf. Les Tahouris sont braves, de haute taille, mais cruels. Malheur aux colons chinois rencontrés par eux ! Ils les tuent uniquement pour s'emparer de leurs dépouilles.

Ces Tartares de diverses dénominations sont les esclaves nés, ou pour mieux dire les serfs de la race mandchoue ; cette servitude pèse assez durement sur les malheureuses tribus des Salons. La horde Tahour paraît jouir de certaines immunités parce que c'est parmi elle que se recrutent les cavaliers de l'armée chinoise. En général tous ces Tartares sont assujettis à un tribut.

Chaque année le Salon doit acquitter sa taxe de serf en payant douze onces d'argent et douze fourrures de martre zibeline. En octobre et en novembre la chasse de ces animaux est en pleine activité dans les immenses forêts vierges qui s'étendent le long du Songari jusqu'à l'Amour. Souvent les chasseurs s'en vont par bandes rangées sous l'autorité immédiate du maître ; si la chasse est mauvaise, le maître mécontent fait sentir sa mauvaise humeur à son entourage.

Par les habitants de ses rives, l'Amour est un fleuve tongouse. Parmi les tribus de cette race condamnées à disparaître devant les Russes, on distingue encore, mais s'affaiblissant chaque jour, les Lamoutes, les Goldes, les Giliaks, les Orotches et les Manègres. Les Orotches et les Manègres, baptisés pour la plupart, n'en ont pas moins conservé leurs chamans et leurs idoles. Les Chinois ont actuellement encore beaucoup d'influence sur ces populations de la Mandchourie russe.

Du haut des plateaux de la Tartarie, on découvre au loin, dans les plaines, les tentes des Mongols, rangées en amphithéâtre sur le penchant des collines, et ressemblant dans le lointain à de nombreuses ruches d'abeilles.

Ces tentes ont à leur base une forme cylindrique. Sur ce cylindre de huit à dix pieds de diamètre est ajusté un cône tronqué, représentant assez exactement un abat-jour de lampe. La charpente de la demeure

Fig. 211. — Manègre de l'Amour.

nomade est formée d'un léger treillis de barreaux. Des perches vont se réunir au sommet. Sur cette charpente, on étend d'épais tapis de laine grossièrement foulée. La porte est basse, étroite ; une traverse de bois en forme le seuil, de sorte que pour entrer dans la tente, il faut en même temps lever le pied et baisser la tête. La fumée du foyer s'échappe par une ouverture ménagée au sommet du toit. « L'intérieur de la tente, dit le P. Huc, est comme divisé en deux parties ; le côté gauche en entrant est réservé aux hommes ; c'est là que doivent se rendre les étrangers. Un homme qui passerait par le côté droit commettrait plus qu'une

grossière inconvenance. La droite est occupée par les femmes, et c'est là que se trouvent réunis tous les ustensiles de ménage : une grande urne en terre cuite pour conserver la provision d'eau, des troncs d'arbres de diverses grosseurs creusés en forme de seau, et destinés à renfermer le laitage, suivant les diverses transformations qu'on lui fait subir. Au centre de la tente est un large trépied planté dans la terre, et toujours prêt à recevoir une grande marmite mobile, que l'on peut placer et retirer à volonté. Cette marmite est en fer et de la forme d'une cloche. Derrière le foyer et faisant face à la porte, est une espèce de canapé, meuble le plus bizarre que nous ayons rencontré chez les Tartares. Aux deux extrémités sont deux oreillers terminés à leur bout par des plaques de cuivre doré et habilement ciselé. Il n'existe peut-être pas une seule tente où l'on ne trouve ce petit lit, qui paraît être un meuble de nécessité absolue, mais, chose étrange et inexplicable ! durant notre long voyage nous n'en avons jamais vu un seul qui parût fabriqué de fraîche date. Ces objets sont toujours déguenillés même dans les familles qui paraissent aisées.

« A côté du canapé, vers le quartier des hommes, on place ordinairement une petite armoire carrée, où sont renfermées les mille et une bagatelles qui servent à enjoliver le costume de ce peuple simple et enfant. Cette armoire tient aussi lieu d'autel à une petite idole de Bouddha ; cette divinité en bois ou en cuivre est ordinairement accroupie, les jambes croisées, et emmaillottée jusqu'au cou d'une écharpe de vieux taffetas jaune. Neuf vases en cuivre, de la grosseur et de la forme de nos petits verres à liqueur, sont symétriquement alignés devant Bouddha : c'est dans ces petits calices que les Tartares font journellement à leur idole des offrandes d'eau, de lait, de beurre et de farine ; enfin quelques livres thibétains enveloppés de soie jaune complètent l'ornement de la petite pagode. Ceux dont la tête est rasée et qui gardent le célibat ont seuls le privilège de toucher ces prières ; un homme noir commettrait un sacrilège s'il s'avisait d'y porter ses mains impures et profanes.

« De nombreuses cornes de bouc, fixées à la charpente de la tente, complètent l'ameublement des habitations mongoles ; c'est là que sont suspendus des quartiers de viande de bœuf ou de mouton, des vessies remplies de beurre, des flèches, des arcs et un fusil à mèche ; car il n'est presque pas de famille tartare qui ne possède au moins une arme à feu.

« L'odeur qu'on respire dans l'intérieur des tentes mongoles est rebutante et presque insupportable quand on n'y est pas accoutumé. Cette odeur forte et capable quelquefois de faire bondir le cœur, provient de la graisse et du beurre dont sont imprégnés les habits et les objets qui sont à l'usage des Tartares...

Fig. 212. — Femme manègre.

« Parmi les Tartares, les soins de la famille et du ménage reposent entièrement sur la femme ; c'est elle qui doit traire les vaches et préparer le laitage, aller puiser l'eau, quelquefois à une distance éloignée... La confection des habits, le tannage des pelleteries, le foulage des laines, tout lui est abandonné... Les occupations des hommes consistent uniquement à diriger les troupeaux dans les bons pâturages, et ce soin est plutôt un plaisir qu'une peine pour des hommes accoutumés dès leur enfance à monter à cheval. »

Il n'est peut-être pas de spectacle plus attrayant que celui qu'offrent des cavaliers mongols courant après un cheval indompté, armés d'une longue perche, au bout de laquelle est une corde à nœud coulant. Il faut les voir aussise réunir en troupes pour cerner un loup qui, s'il est pris vivant, est écorché et remis en liberté.

Fig. 213. — Camp de Mongols.

Nous avons parlé des funérailles des nomades de l'Asie. Dans tout le désert on abandonne les morts à la voracité des animaux sauvages et des oiseaux de proie. Il n'est rien d'horrible à voir comme ces restes humains que se disputent avec acharnement les aigles et les loups. Sur les limites du désert de Gobi, aux environs des villes, les lieux de ces sépultures en plein air sont hantés par d'énormes chiens : au-dessus planent des corbeaux et des vautours aux pattes et au bec rouge-sang.

Si nous ne connaissons pas beaucoup les Tartares Mongols, ils ne con-

naissent pas mieux les Européens. Il y a quelques années, le colonel Prjévalski, chargé d'une mission par le gouvernement russe dans les parages sibériens, avait l'insigne honneur d'être présenté à l'amban, c'est-à-dire au prince régnant de l'Ala-tchan. Le prince mongol posa curieusement des questions à son visiteur : Quelle est la religion des Russes ? Comment marchent les trains de chemins de fer ? Comment se font les bougies ? Et encore : Il est bien vrai, n'est-ce pas, qu'on emploie dans la photographie une liqueur tirée de l'œil humain ? Le colonel protesta. Mais le prince d'Ala-tchan tint à lui montrer qu'il savait très bien que sans cette liqueur des yeux l'appareil ne pourrait pas *voir*. « Il n'ignorait pas, ajouta-t-il, que les missionnaires de Tien-tsin prenaient des enfants sous prétexte de les instruire et qu'ils leur crevaient les yeux pour faire de la photographie ; mais le peuple s'était soulevé et les avait exterminés. » A rapprocher cette révélation du massacre de 1870 dans lequel vingt Français et trois Russes furent égorgés par la populace, peut-être sur le crédit de ce conte odieux et absurde.

Quant à l'issue de la guerre franco-anglaise de Chine, en 1860, leurs convictions reposent sur le renversement absolu de la vérité. L'opinion de ces barbares est que nous avons été vaincus. Si nous avions pris Pékin, nous aurions détruit cette ville de fond en comble, suivant les usages de la guerre ; c'est grâce à l'inépuisable bonté de l'empereur que les barbares (nous, naturellement) ont pu fuir de Pékin. Il les aurait anéantis jusqu'au dernier s'il avait voulu ; il s'est contenté de leur imposer un lourd tribut.

V.

Le sud de la Sibérie. — Ses montagnes et ses mines. — Les Katchinzes. — Le pays des Turcomans. — Un faux derviche. — M^{me} de Ujfalvy. — Encore le désert. — Les caravanes. — Les herbes incendiées. — La prière. — Le puits. — L'hospitalité.

Les monts Altaï, les monts Iablonoï et Stanovoï, dont les sommets s'élèvent jusque dans la région des neiges, et qui courent, de chaîne en chaîne, jusqu'au détroit de Behring, n'offrent que des solitudes affreuses faites de pics dénudés et glacés, de précipices insondables, de sombres et inextricables labyrinthes circulant à travers les contreforts, où l'éroulement d'une avalanche, les roulements du tonnerre, l'été, répondent seuls, dans le silence éternel, aux grondements des ours et aux hurlements des loups.

Là, tout est abrupt et sauvage. On ne trouve d'arbres que dans les ravins et les vallées profondes. Même sur leurs versants méridionaux ces montagnes ne se parent pas d'un arbuste. Leur seul ornement, c'est lorsqu'au printemps l'eau amassée à leur sommet rompt l'enveloppe de glace qui la retient et qu'elle s'épanche en se congelant le long des pentes, formant, sous les premiers rayons du soleil une surface polie qui se revêt des couleurs du prisme et resplendit comme une « rivière » de diamants et de pierres précieuses.

Dans les ramifications de ces montagnes qui envahissent le sud de la Sibérie, les flancs des hautes roches recèlent de l'or, il est vrai, de l'argent, et d'autres métaux précieux ; mais toutes ces richesses n'ont servi qu'à faire de leurs gisements des lieux d'exil et de douleur. La Sibérie et sa population de déportés aux mines, venue du fond de la Russie, du cœur de la Pologne, c'est l'Europe civilisée et malheureuse transportée en pleine Asie.

Quant aux populations indigènes qui habitent aussi cette terre in-

grate, sous cet âpre climat, nous les avons visitées pour la plupart dans la région polaire; les grands fleuves qui arrosent la Russie d'Asie, — la Léna, l'Iéniséï, l'Obi, — nous les avons vus à leur embouchure, lorsqu'ils se déversent dans l'océan Glacial. C'est ainsi que nous avons rencontré déjà les Tongouses vers l'embouchure de la Kolima; mais la grande majorité de leur population appartient, nous l'avons dit, aux pays de l'Amour.

Il y a encore et plus loin dans ces contrées des terrains marécageux et glacés, des steppes couvertes de buissons épineux, de mélèzes nains et d'autres arbres rabougris dont les racines courent à la surface du sol, faute de pouvoir y pénétrer; il y a de lugubres forêts; — mais nous ne voulons pas y conduire nos lecteurs. Nous ne dirons qu'un mot des Katchinzes qui habitent le sud de la Sibérie, sur la rive gauche du haut Iéniséï.

Les Katchinzes ont été signalés dès le siècle passé pour leur extrême malpropreté. Leur pays est en partie plat, coupé de lacs et de marais salants, en partie montagneux, avec de beaux pâturages. Les Katchinzes sont grands chasseurs et se montrent assez bons éleveurs de chevaux, de bœufs et de moutons. Ils s'habillent d'une toile grossière faite de chanvre d'orties ou de peaux de mouton et de chevreuil garnies de leur pelage. Leurs femmes, moins laides que celles des Kalmouks, se coiffent avec une certaine coquetterie. Elles fument du tabac dans de petites pipes.

Ces nomades vivent sous la tente; ils commencent cependant à avoir quelques maisons de bois. Depuis leur annexion à la Russie, ils ont été baptisés sans abandonner pour cela des croyances et des pratiques religieuses qui n'ont rien de commun avec leur nouvelle religion.

Une région où l'on ne pénètre pas sans périls, c'est celle qui est située à l'ouest du plateau de Pamir et qui s'étend jusqu'à la mer d'Aral et à la mer Caspienne. C'est le Khanat, c'est le pays des Turcomans et des Kirghises. Là encore nous retrouvons le désert, — le désert avec des villes bâties au milieu des sables.

Parmi les derniers voyageurs qui nous ont fait connaître cette partie

de l'Asie, il faut nommer avec distinction M. Arminius Vambéry et M^{me} de Ujfalvy-Bourdon.

L'Anglais Burnes, il y a une cinquantaine d'années, s'était rendu dans l'Asie centrale par l'Inde, et en avait, pour ainsi dire, renouvelé la géographie. M. Vambéry, Hongrois de naissance, poussé par le désir de vérifier certaines questions de linguistique qui intéressent particulièrement l'idiome magyare, résolut d'entreprendre, à son tour, ce même voyage, à travers un pays dont le fanatisme musulman interdit le passage à tout infidèle, et, pour ainsi dire, à tout étranger. Cachant sa nationalité, se faisant passer pour un Turc dévot, — pour un « *hadji* », il se joignit, sous les haillons du derviche, à une bande de pèlerins tartares qui revenaient de la Mecque et regagnaient leur pays. Ce voyage a été long, pénible et rempli de péripéties dramatiques.

Le philologue hongrois est allé de la Perse aux bords de la mer Caspienne, puis, par le nord, à Khiva, la ville des rossignols, à Bokhara la ville des cigognes, à Samarkand enfin, le point le plus oriental qu'il ait atteint : son retour s'est effectué à travers les solitudes du sud, par Karshi et par Hérat.

Nous avons eu ainsi la révélation de tout un monde nouveau, entrevu, il faut dire, sous un jour peu favorable ; une société odieuse où règne la violence, l'abrutissement et la superstition. Le derviche est la personification la plus complète de la vie orientale. La paresse, le fanatisme et l'indolence sont des choses que l'on regarde chez lui comme des vertus, et qu'il s'efforce de faire considérer partout comme telles. On excuse la paresse en songeant à l'impuissance des mortels, on voit dans le fanatisme un enthousiasme religieux, et l'indolence est justifiée par la pensée qu'il serait inutile qu'un être chétif comme l'homme entrât en lutte avec le destin.

M^{me} de Ujfalvy-Bourdon a accompagné, de Paris à Samarkand, M. de Ujfalvy, son mari, chargé d'une mission ethnographique. C'était en 1876. Les voyageurs traversèrent la Russie jusqu'à Orenbourg, qui, avec sa population mêlée de Kirghises, de Bachkirs et de Tartares, ses caravansérails et ses mosquées, est déjà l'Asie. M^{me} de Ujfalvy nous a initiés aux mœurs des Kirghises de la steppe et nous a parlé du Turkestan, de Tachkend, de Samarkand et du Ferghanah.

Fig. 214. — Campement de Toucoules.

Nous n'entrerons pas dans les villes ; mais le désert nous appartient, — la vie au désert.

La verdure si douce au regard a fait place aux terres imprégnées de sel, dont l'odeur et l'aspect sinistre semblent avertir le voyageur des souffrances qui l'attendent dans ces immenses solitudes. On marche des journées entières sur un sol sablonneux offrant parfois de légères ondulations, mais où il est impossible de découvrir la moindre trace d'un sentier ; le soleil indique seul la direction à suivre. Parfois le sable fait place à un sol argileux et dur sur lequel, au milieu de la nuit silencieuse, résonne le pas cadencé des chameaux. Pendant la nuit le « kervanbashi », — celui qui dirige la caravane, — se guide sur l'étoile polaire appelée par les Turcomans la Cheville d'or, à cause de son immobilité.

Et l'on peut marcher pendant plusieurs semaines sans trouver ni une goutte d'eau pour étancher sa soif, ni un arbre pour se mettre à l'abri des rayons du soleil. En hiver, le froid est extrême ; en été, la chaleur accablante, mais les deux saisons présentent un égal danger, et les tempêtes fréquentes de ces régions engloutissent les caravanes aussi bien sous des flots de neige que sous des tourbillons de sable. — Un nuage d'un bleu sombre apparaît à l'horizon : c'est une montagne.

Pendant les premières journées de marche, le silence du désert s'empare de l'âme comme d'une sorte d'enchantement. M. Vambéry raconte, dans ses *Scènes et Tableaux du monde asiatique*, qu'il restait souvent des heures entières, les yeux fixes, perdus dans une sorte de rêverie qu'on troublait rarement, parce qu'on le croyait plongé dans de pieuses méditations : le voyageur hongrois avait revêtu, nous l'avons dit, les haillons du derviche... Cependant sous l'ardeur du soleil la fatigue se fait sentir dans le convoi tout entier ; elle est bientôt excessive aussi bien pour ceux qui sont juchés sur des chameaux que pour ceux qui suivent à pied la caravane. Alors tous les yeux se tournent vers le kervanbashi, qui cherche du regard un endroit favorable pour la halte : il est indispensable de procurer un pâturage aux chameaux. Quand il l'a découvert, il y conduit la caravane, tandis que les plus actifs ramassent à la ronde des racines sèches et tout ce qui peut servir de combustible.

Enfin on travaille à l'installation ; on délivre les chameaux de leur

charge, on empile les ballots pour s'en faire un abri contre le soleil, et les chameaux s'en vont se repaître gloutonnement d'herbe ou broyer le chardon. Alors il y a un moment de douce quiétude pour chacun; c'est avec délices qu'on jouit d'un moment de repos et, s'il se peut, de quelque fraîcheur.

Puis le thé circule, un thé qui est souvent fait avec de l'eau trouble et qu'on boit sans sucre; mais la saveur du breuvage semble incomparable à ces pauvres voyageurs exténués. Ils absorbent ce thé à petites gorgées et se sentent ranimés, égayés ou disposés au sommeil.

Mais tout le monde ne dort pas. Ici des mains noires pétrissent la pâte et préparent le pain; à côté on rôtit, avec de la graisse de mouton, des côtelettes de cheval ou de chameau; ce n'est pas très appétissant: la faim fait trouver tout bon.

C'est à regret qu'on obéit au signal du kervanbasbi quand il faut se remettre en marche. Les chameaux abandonnent leur pâturage et viennent souvent d'eux-mêmes rejoindre la caravane, se plaçant docilement auprès des balles de marchandises qui formaient leur charge ou des personnes qui les montaient.

La nuit surtout le désert a ses dangers; l'obscurité borne l'horizon et le rend impénétrable. Soit que la caravane fasse halte, soit qu'elle poursuive sa marche, chacun se rapproche de ses compagnons. La file est rompue, la troupe se divise en sept ou huit groupes qui forment un carré compact, limité par les plus forts et les plus hardis. Au clair de lune, l'ombre des chameaux qui avancent lentement produit un effet saisissant; mais dans les nuits obscures personne n'oserait s'écarter d'un seul pas de la caravane.

Si l'on fait halte, on prend des dispositions de sûreté. Les ballots de marchandises sont empilés au milieu, les hommes se couchent alentour, tandis que les chameaux, formant une ligne de défense, s'étendent sur le sol rangés en cercle. Ils demeurent couchés la tête au dehors du cercle, prêts à donner l'alarme par leurs cris rauques si un ennemi paraît au loin, et ils restent là toute la nuit sans bouger.

La caravane marche depuis plusieurs jours et la provision d'eau commence à s'épuiser, le voyageur est menacé de connaître les tortures de la soif. Alors, pour la première fois peut-être, il lui semble que l'eau

est le plus précieux de tous les éléments. Que ne donnerait-il pas pour en avoir quelques gouttes ! Le patient a perdu tout appétit, il éprouve un abattement excessif, un feu dévorant court dans ses veines, il se laisse tomber sur le sol dans un état complet d'épuisement. Heureux s'il entend tout d'un coup retentir à ses oreilles ces paroles magiques : « De l'eau ! de l'eau ! » et que le prévoyant kervanbashi, qui a caché une certaine quantité d'eau pour la distribuer quand les souffrances seront devenues intolérables, en verse un verre à chacun des membres de la caravane. Ravivé par ce secours inespéré, il apprécie la justesse du proverbe tartare : « La goutte d'eau donnée dans le désert au voyageur mourant de soif, efface cent années de péché. »

Il arrive pendant la saison chaude, nous dit M. Vambéry, que lorsque le soleil brûlant a desséché les herbes et les arbrisseaux au point qu'ils sont devenus aussi inflammables que l'amadou, une étincelle tombée par négligence et activée par le vent met le feu à une steppe tout entière. La flamme, trouvant toujours un aliment nouveau, s'étend avec une telle rapidité, qu'un homme à cheval peut à grand peine lui échapper. Elle roule sur les herbes sèches comme un fleuve débordé, se dresse en sifflant lorsqu'elle rencontre des buissons et des arbrisseaux, dévore ainsi un grand espace en un temps très restreint, et sa course furieuse ne peut être arrêtée que par une rivière ou un lac. Ces incendies présentent pendant la nuit un aspect grandiose, mais terrifiant ; l'horizon ressemble à une vaste mer de flamme ; les plus braves même sentent leur courage les abandonner devant ce spectacle. Avec quelque présence d'esprit on peut toutefois se sauver. Il faut pour cela, lorsque les flammes sont encore éloignées, mettre le feu aux herbes les plus proches. La flamme qui avance ne trouve plus d'aliment lorsqu'elle arrive à l'espace incendié, et c'est dans cet espace même qu'on cherche un refuge. C'est ainsi que dans le désert l'homme ne peut combattre le feu qu'en lui opposant le feu.

Les tribus ennemies emploient souvent l'une contre l'autre cette arme terrible et produisent ainsi d'affreux ravages. Quelquefois aussi, un couple fugitif y a recours pour échapper aux poursuites.

De tous les peuples de l'Asie, le Tartare est celui qui par son caractère et ses habitudes s'accommode le mieux de la vie du désert. Son fa-

Fig. 215. — Campement de Turcomans.

talisme lui permet de vivre au milieu de dangers toujours menaçants. Il sait s'imposer toutes sortes de privations, garde ses vêtements pendant des mois entiers, souffre de la faim et de la soif. Sa tranquillité d'âme n'en est point altérée. Cela frappait M. Vambéry, surtout le soir au moment de la prière, à laquelle chacun prenait part. « La caravane, dit-il, se formait sur une seule ligne à la tête de laquelle se plaçait l'imam, qui, le visage tourné vers le soleil couchant, récitait les prières. La solennité de cet acte était encore augmentée par le silence qui régnait au loin, et lorsque les rayons de l'astre pâlisant venaient éclairer le visage de mes compagnons, ces visages avaient, malgré leur aspect farouche, une telle expression de béatitude qu'il semblait qu'ils possédassent tous les biens de la terre et qu'il ne leur restât rien à désirer. »

Dans leurs mouvements semi-annuels les populations nomades de l'Asie centrale suivent toujours les mêmes routes séculaires à la recherche des meilleurs pâturages et des campements les plus commodes, suivant les saisons. Pendant ces migrations, le Kirghise, le Turcoman, l'Usbek, trouve au terme de son parcours quotidien le puits tant désiré. L'eau rappelle les forces épuisées et ramène la vie au milieu de cette troupe altérée d'hommes, de femmes, d'enfants, de chevaux, de chameaux, d'ânes, de moutons et de chèvres.

« Ceux d'entre nos peintres de genre qui préfèrent les scènes intimes de famille à l'air libre, dit un écrivain qui a vécu dans ces régions, peuvent me suivre vers ce puits où une nombreuse et opulente famille kirghise vient de réunir toutes ses richesses pastorales autour des « kikitkas », de ces maisons de feutre que les femmes s'empressent de dresser pour le repos de la nuit. Le chef de la famille, entouré de ses fils et de ses nombreux serviteurs, est complètement absorbé par les soins minutieux, soucieux et vraiment paternels qu'il prodigue à de jeunes chameaux harassés par les fatigues de la longue étape du jour. La première coupe d'eau fraîche est pour eux ; mais le liquide réparateur est coupé par de la fine farine de millet, et sa fraîcheur est neutralisée par une dose de koumis ou de lait de jument et de brebis acidulé. Le père prescrit à ses fils de découvrir au plus vite, dans les environs, un pâturage au gazon exceptionnellement fin et savoureux pour les jeunes élèves à la dentition mal affermie encore et qui ont dépouillé, depuis quelques jours

à peine, la robe enfantine d'épaisses feuilles d'ouate dont on les revêt dès leur naissance... Si la peinture pouvait rendre toutes les préoccupations, tous les calculs d'avenir qui s'accumulent sur le front bas et déprimé de ce chef de famille kirghise, pendant qu'il s'oublie lui-même, elle aiderait à traduire le sentiment intime de ces rudes enfants des steppes et des déserts du Turkestan, sur la valeur intrinsèque des immenses surfaces qu'ils hantent et qu'ils exploitent depuis des siècles. Elles sont pour lui une mine fort riche de profits annuels, non seulement à titre de pâturages gratuits et inépuisables, mais comme le champ ouvert à toutes ses productives spéculations de transport. Qu'il possède des chameaux jeunes et forts, et sa fortune est assurée. Les transports rémunérateurs ne lui ont jamais échappé à aucune époque (1). »

Dans l'Asie centrale on pratique l'hospitalité en quelque sorte par instinct ; parmi les nomades qui la sillonnent en tous sens on peut trouver des hommes cruels, féroces, perfides, jamais un homme inhospitalier.

« Pendant mon séjour parmi les Turcomans, raconte M. Vambéry dans ses *Scènes et Tableaux*, un de mes compagnons de mendicité partit un jour pour une tournée, ayant eu soin de se revêtir préalablement de ses vêtements les plus misérables. Après avoir erré pendant une journée, il se rapprocha le soir d'une tente isolée avec l'intention d'y passer la nuit. Il y fut accueilli cordialement, comme toujours ; cependant il s'aperçut bientôt que le propriétaire de ce misérable établissement paraissait être dans un grand embarras et s'agitait en tous sens, comme s'il cherchait quelque chose. Le derviche éprouva un moment de malaise, lorsque le nomade, s'approchant de lui, lui demanda en rougissant beaucoup s'il ne pourrait pas lui prêter quelques « kraus », car il n'avait que du poisson sec et désirait présenter quelque chose de mieux à son hôte. Un refus n'était pas possible ; mon camarade ouvrit la bourse qu'il tenait cachée sous ses haillons, en tira cinq kraus, et l'affaire parut arrangée à leur satisfaction mutuelle. Le souper se passa gaiement ; lorsqu'il fut terminé, on offrit à l'étranger le meilleur tapis de feutre pour s'y étendre, et le lendemain matin il fut congédié avec les honneurs ordinaires.

(1) J. Barrande.

« Il y avait à peine une demi-heure que j'avais quitté la tente, me raconta depuis mon ami, lorsqu'un Turcoman accourut vers moi et me demanda ma bourse, en accompagnant sa demande de violentes menaces. Jugez de mon étonnement en reconnaissant dans la personne du voleur mon hôte de la veille ! Je m'imaginai qu'il plaisantait, et je lui répondis en riant ; mais il me fallut bientôt reconnaître qu'il était sérieux, et, pour éviter de graves désagréments, je fus contraint de lui livrer ma bourse, quelques feuilles de thé, mon peigne et mon couteau, en un mot, tout ce que je possédais. Je me disposais ensuite à m'éloigner ; il me retint, et, ouvrant *ma* ou plutôt *sa* bourse, il en sortit cinq kraus qu'il me remit : « Voilà ma dette d'hier au soir ; maintenant nous sommes quittes, et vous pouvez continuer votre route. »

VI.

L'Arabie. — R. Burton. — Palgrave. — Lady Anna Blunt. — La région fertile du Nedjed. — La géographie de Ptolémée. — Bédouins et Fellahs. — Les Wahabites et le tabae. — Les chevaux arabes.

A l'extrémité sud-ouest de l'Asie, — que nous allons bientôt quitter, — et unie par le détroit de Suez au vaste continent où nous sommes impatients d'arriver, se trouve la grande presqu'île à laquelle la mer d'Oman et le golfe Persique forment une ceinture : l'Arabie.

Nous connaissons les Arabes ; nous avons même appris à les connaître de très près, hors de leur pays d'origine : leur vie nomade dans l'Afrique française, leurs mœurs, leurs lois, leur langue, tout cela nous est devenu familier. Mais l'Arabie est demeurée fermée aux investigations : les infidèles, — simples touristes ou voyageurs pour le plus grand profit de la science, — ont été tenus à distance respectueuse de la Mecque, la cité sainte où plus de cent mille croyants viennent chaque année affirmer la perpétuité de l'islamisme.

Le capitaine Burton, — qui a rencontré ailleurs et plus tard la célébrité, — lorsqu'il n'était encore que lieutenant dans l'armée des Indes, accomplit le voyage de Médine à la Mecque aux frais de la Société géographique de Londres.

Parti de Southampton en avril 1853, Richard Burton, une fois au Caire, se travestit en Arabe, et prit ses mesures pour visiter cette terre sainte des musulmans si rigoureusement interdite aux chrétiens. A Suez il fit la connaissance d'un jeune homme de la Mecque, en se faisant passer pour un pèlerin afghan ; il se lia avec d'autres Arabes qui lui offrirent de l'emmener avec eux au tombeau du Prophète. Arrivé à Médine sans avoir soulevé sur son compte le moindre soupçon, il visita la mosquée, et prit l'esquisse de la ville et de ses environs les plus remar-

quables. A la Mecque, il put voir les cérémonies des hadji. Il leva le plan de la Kâaba, et après avoir étudié les objets les plus intéressants de la ville sainte il revint en Égypte ayant gagné le titre de hadji.

Depuis lors, un autre Anglais, Palgrave, entreprit une exploration du même genre, voyageant sous les dehors d'un médecin arabe de Damas

Fig. 216. — Pèlerins autour de la Kaaba, dans la mosquée de la Mecque.

(1862). Ce déguisement indispensable devait avoir l'inconvénient de lui interdire la possession de toute espèce d'instruments physiques ou astronomiques qui lui auraient permis de faire d'utiles observations. La géographie a donc été un peu sacrifiée ; mais Palgrave a très largement racheté ce défaut de son voyage en rapportant une masse de notions précieuses sur la condition sociale, politique, religieuse et commerciale de l'Arabie centrale, sur le caractère général et la conformation des diverses parties de la péninsule, dont on ne connaissait guère que les

provinces maritimes ; il a recueilli une foule d'informations nouvelles sur ce plateau entouré d'un cercle de déserts.

L'exploration de Palgrave a consisté dans la traversée oblique de la péninsule arabe depuis la pointe de la mer Morte jusqu'à la côte d'Oman. Le savant voyageur était parti de Gaza, sur la côte syrienne, avec une caravane qui se rendait à la Mecque ; bientôt il l'abandonna pour se diriger plus à l'est et pénétrer dans le Kacim, puis dans le Nedjed : de là il gagna le port d'El-Khatif sur le golfe Persique, visita Mascate, revint à Bagdad par l'Euphrate, et de Bagdad à Damas et à Beyrouth, où il s'embarqua pour l'Europe en 1863.

Voilà les voyageurs récents ; — ajoutons-y lady Anne Blunt, à qui certains côtés de la vie privée des Arabes ont été accessibles ; — voilà, disons-nous, les voyageurs qui, après Nieburh et Burekhardt, ont pu nous donner une idée assez précise de la configuration de l'immense péninsule.

L'Arabie centrale est un plateau montagneux, entouré de tous côtés par des déserts. Pierreux au nord et sablonneux dans tout le reste du pourtour, ces déserts sont découpés comme le serait une mer baignant un continent ; ils offrent tantôt de vastes bassins, tantôt des détroits et des baies profondes. Au milieu d'eux les oasis sont des îles, tandis que le plateau du centre représente la terre continentale. Excepté au nord-est, où les hautes plaines du désert de Syrie et d'Arabie rattachent la péninsule au continent asiatique, les déserts sont eux-mêmes enveloppés par les chaînes de montagnes qui bordent les quatre mers au milieu desquelles se trouve située la péninsule. Si, au plateau central, connu sous le nom général de Nedjed, on ajoute la surface habitée et cultivée des chaînes du littoral, on constate que le tiers de l'Arabie, composé de plaines de pierres ou de sable, où, faute d'eau, toute culture est impossible, se trouve réduit à l'état de désert. Les tribus nomades qui les parcourent sont numériquement très faibles, relativement au reste de la population.

Tel de ces déserts est un immense océan de sable rouge et mouvant, dont les vagues, disposées parallèlement par les vents, offrent à l'œil une suite interminable d'ondulations uniformes. Pour passer d'une crête à

une autre, il faut descendre parfois jusqu'à une profondeur de 200 à 300 pieds, où l'on est privé d'air et suffoqué par la chaleur, condensée comme dans un four ; puis, pour en sortir, il faut s'élever laborieusement jusqu'au sommet suivant. Des points les plus hauts une telle plaine semble être une mer de feu. Pas une plante, pas une créature vivante, pas un abri ! « Si cela devait durer toujours ce serait l'enfer ! » s'écriait Palgrave en traversant un de ces déserts à la tête d'une caravane obligée de couper obliquement l'une après l'autre toutes ces dunes de sable.

Après les buissons et les acacias de la plaine, après les vallons sablonneux, après les solitudes bornées à l'horizon par quelques pics bleuâtres, se dressent des rideaux de collines peu élevées, des bois de palmiers ; la terre verdit et se pare, les oiseaux gazouillent dans les bouquets d'arbustes ; sur le sable chaud courent de grands lézards ; quelquefois une bande de perdrix s'envole des herbes, ou encore une longue file de gazelles traverse le sentier suivi par la caravane : c'est la région fertile du Nedjed.

En deux ou trois endroits, dans le Nedjed, des cercles d'énormes pierres brutes, plantées en terre et surmontées, à leur sommet, par d'autres pierres posées transversalement, rappellent les « pierres levées » des monuments celtiques.

Le plateau le plus élevé de toute l'Arabie, qui atteint, croit-on, une hauteur de 3,000 mètres, est situé à peu près au centre de la presqu'île, dans cette province de Nedjed. De hautes montagnes séparent le Hedjaz des plaines du Nedjed dont la surface ondulée est, dans certaines parties, brusquement coupée par plusieurs chaînes. La région montagneuse de l'Yémen s'abaisse avec la vallée du Mecdân, fleuve qui a son embouchure près d'Aden, vers le territoire désert des côtes de Téhama.

Les anciennes divisions de l'Arabie adoptées par le géographe Ptolemée ne répondent nullement au caractère des limites assignées aux diverses parties de ce territoire, et ont été, en outre, fort mal comprises. Le nom d'*Arabie Heureuse*, est le résultat d'une traduction erronée du mot Yémen, et le mot *Pétrée* ne signifie pas davantage une nature rocailleuse du sol.

Mais ces réserves faites, que de souvenirs n'évoquent pas ces noms !

L'Arabie Pétrée remplit les traditions bibliques. C'est elle que l'on nommait l'Idumée, et qui tomba en partage à Édom ou Ésaï ; c'était la terre des Amalécites, des Madianites, des Nabathéens, de toutes ces tribus qui disputèrent si longtemps au peuple élu l'entrée de la Terre promise. C'est au milieu de ces solitudes stériles que s'accomplirent,

Fig. 217. — Arabie Pétrée. Oasis de Dahab, sur le golfe Élanitique.

après la sortie d'Égypte, les destinées du peuple d'Israël. Le désert de l'Égarement, le rocher qui se fendit sous la verge de Moïse, les puits amers de Marah sont encore là comme au jour où les Juifs désespéraient d'échapper à la mort qui les pressait de toutes parts. Le Sinaï, sur le sommet duquel Dieu donna sa loi aux hommes ; Horeb, son buisson ardent, ses cavernes où le prophète Élie se déroba aux fureurs de Jézabel, conservent à ces régions désolées le respect des nations. Non loin de cette terre des miracles, Pétra, l'ancienne capitale des Nabathéens, cache dans

les profondeurs de ses rochers les temples, les arcs de triomphe, les théâtres, les tombeaux, témoins irrécusables de sa grandeur passée. C'est là que, dès les temps les plus reculés, les tribus nomades de l'Yémen apportaient l'encens, la myrrhe et les aromates, précieux produits de leur contrée; c'est là qu'ils recevaient en échange les meilleures étoffes des Phéniciens; car Pétra était, plusieurs siècles avant notre ère, le riche entrepôt du commerce de l'Arabie méridionale.

Les Arabes nomades sont désignés sous le nom de Bédouins et les Arabes sédentaires sous celui de Fellahs. Les uns et les autres descendent de ces Arabes belliqueux qui ont par leurs armes imposé le Coran à tout le nord de l'Afrique, à une grande partie de l'Asie et même pendant huit siècles à l'Espagne.

Ces Sémites sont de taille moyenne, vigoureusement constitués. Ils ont le teint basané; leurs traits expriment une fierté et une gravité nobles. Ils sont doués de beaucoup d'adresse et se montrent ingénieux. Il y a encore beaucoup en eux de ces qualités et de ces défauts exaltés dans ces poèmes, — les « moallakats », — suspendus à la voûte du temple de la Mecque, et qui chantaient, — avec une singulière exagération des figures et une abondance de traits subtils et raffinés, — les querelles sanglantes des tribus, les vengeances héréditaires, la valeur des guerriers et leur ardeur au pillage, la vitesse des coursiers, la pratique de l'hospitalité et d'une libéralité aveugle, l'amour et la gloire. On a dit de l'Arabe : Lorsqu'il aime, il brûle; lorsqu'il hait, il tue; lorsqu'il lutte, il est violent; lorsqu'il se venge, il est cruel.

Les Arabes se vantent d'avoir quatre-vingts mots pour désigner le miel, deux cents pour le serpent, cinq cents pour le lion, mille pour le chameau. Comme ces chiffres les peignent bien!

Une secte puissante, celle des Wahabites, mal connue en Europe, constitue aujourd'hui le dernier rempart du mahométisme en Arabie. Elle date seulement du milieu du siècle dernier. Sa doctrine est la religion du Prophète dans sa forme la plus stricte, la plus primitive, la plus exclusive. Les Wahabites sont les puritains de l'Orient.

Le tabac, — « la honte », — est ce que réprouve avec le plus d'énergie le dogme wahabite; mais cette réprobation n'a pas dépassé les limites

de la puissance territoriale des Wahabites en Arabie. Ainsi aucun peuple, pas même les Turcs de Constantinople, ne fait une consommation aussi abondante de tabac que les Arabes commerçants de l'Oman ; les marchés de Mascate et des autres villes regorgent de ce précieux article, et la pipe se trouve dans toutes les bouches. Mais pour un Wahabite, le meurtre, le faux témoignage et d'autres crimes ne sont que des baga-

Fig. 218. — Une oasis.

telles, tandis que fumer, ou plutôt *boire la honte*, c'est un péché énorme. Palgrave cite, à ce propos, une anecdote qui montre jusqu'à quel degré de sottise peut aller le fanatisme.

« Un homme, dont le fervent islamisme semblait à l'abri de tout soupçon, mourut à Sedous. On récita sur sa dépouille les prières d'usage et on l'ensevelit, comme un bon musulman, le visage tourné vers la Kâaba. Mais il arriva que, pendant les funérailles, un des assistants laissa tomber, sans s'en apercevoir, sa bourse dans la fosse, où

elle fut recouverte par la terre jetée sur le corps. En retournant à sa demeure il s'aperçut de la perte qu'il avait faite, et, après avoir cherché inutilement partout, devina ce qui était arrivé. Notre homme ne savait à quoi se résoudre. Troubler le repos des morts est une profanation non moins abhorrée chez les mahométans que chez les chrétiens. Le paysan consulta le cadi du village, qui lui répondit sagement que, dans un cas semblable, fouiller une tombe n'est pas un crime ; il lui conseilla néanmoins, pour éviter le scandale et les bavardages, d'attendre la tombée de la nuit. Ainsi encouragé, le Nedjéen se mit à l'œuvre le soir même, et retira bientôt sa bourse des mains glacées du cadavre. Mais quelles ne furent pas son épouvante et son horreur en reconnaissant que le défunt avait changé de position et détourné sa tête de la Kâaba ! Recouvrant le corps à la hâte, il retourna chez le cadi pour l'informer de ce sinistre présage. Tous deux furent d'avis que le mort devait avoir commis quelque faute irrémissible, et résolurent de faire une enquête pour découvrir les preuves du péché qui avait mérité un tel châtement. Ils bouleversèrent du haut en bas la pauvre demeure du défunt et découvrirent enfin, soigneusement cachée dans une fente de la muraille, une petite pipe dont le tube noirci et l'odeur diabolique révélaient trop clairement l'infâme hypocrisie de son propriétaire. Le crime était notoire, le miracle s'expliquait, et, sans doute, l'amateur de « la honte » brûlait déjà dans le feu qui ne s'éteint pas. »

L'interdiction du tabac n'est pas l'œuvre de Mahomet : le prophète ne connaissait pas cette plante. Mais il est probable que, s'il l'eût connue, il en eût défendu l'usage, comme il a défendu celui du vin. Le tabac, celui de l'Oman surtout, et le vin, enivrent, disent les Wahabites ; et ils s'en abstiennent.

Dans les régions de l'Arabie où le sol s'élève successivement par terrasses, la végétation offre de belles espèces d'arbres à fruits, de hauts palmiers, le dhourra, espèce de millet qui tient lieu des grains d'Europe ; ajoutons-y le tabac, le coton, l'indigo, un café de qualité excellente, des aromates de tous genres, comme le benjoin, le baume, l'aloe, la myrrhe, l'encens, etc.

Les gazelles et les autruches se transportent d'oasis en oasis à tra-

vers les déserts où le lion, la panthère, l'hyène, le chacal, errent à la

Fig. 219. — Ruines de Nakab-el-Hadjar, dans l'Hadramaut (Arabie).

recherche d'une proie. Les troupeaux sont riches en moutons,

chèvres et en bœufs. Enfin, avec le chameau, fidèle compagnon de ses pérégrinations, l'Arabe possède l'une des plus nobles races chevalines. Ces chevaux arabes, le général Daumas les a dépeints admirablement. Les chevaux du Hedjaz ont de beaux yeux noirs, des oreilles longues, la poitrine profonde, la bouche et les lèvres minces, les chevilles fines et les sabots durs.

Ceux du Nedjed ont l'encolure plus longue qu'aucun autre cheval arabe ; chez eux, la tête est courte, dépourvue de chair aux joues, la croupe large, le ventre vaste, les jambes sèches, les articulations bien soudées et les cuisses fortes.

Les chevaux de l'Yémen ont le corps arrondi, la peau dure, la croupe un peu étroite, les cuisses cependant fournies de muscles, les tendons bien séparés, bien détachés des os, et l'encolure courte comparative-ment aux autres chevaux arabes, mais longue encore, si l'on regarde ceux des autres pays.

Les chevaux syriens sont tous beaux de couleur ; ils ont les yeux grands, les coins de la bouche très ouverts, le poil fin, le crâne chauve. Leur corps plaît à l'œil, mais ils n'ont pas le fond et la résignation des chevaux de l'Arabie proprement dite. Leurs sabots sont tendres.

Ce qui donnera toujours une grande supériorité aux chevaux de ces pays-là, c'est l'air, la lumière et le soleil, ces grands vivificateurs.

CINQUIÈME PARTIE.

L'AFRIQUE.

I.

L'Afrique. — L'esclavage. — Les forbans du désert. — Les marchés d'esclaves du Fezzan. — Les esclaves Nubas. — Les esclaves de l'Ogôoué. — Supplices et sacrifices humains. — Les « Coutumes » du Dahomey. — Funérailles sanglantes. — Terribles représailles. — L'anthropophagie africaine.

Quelle est cette terre envahie par d'impénétrables forêts et par des marécages malsains, stérilisée par les sables des déserts, exposée à toutes les ardeurs d'un soleil torride, et où s'agitent au milieu de la plus affreuse barbarie plus de cent cinquante millions d'hommes noirs, appartenant à une race incontestablement inférieure et pour laquelle la nature semble avoir été marâtre ? Est-il besoin de nommer le continent africain ?

Ses habitants sont faibles et légers comme des enfants ; cruels sans même avoir conscience de leur cruauté ; ils paraissent ne posséder d'énergie que pour souffrir. Chose étrange ! dans cette partie du monde, le frère vend son frère, sans hésitation et sans remords. Sans être moins odieux, il se montre parfois plus inhumain encore lorsqu'il le fait servir à de sanguinaires sacrifices.

La déchéance native des hommes de la race noire, leur misérable condition, — dont ils ne sont pas capables de sortir, — excite la pitié des philanthropes ; mais, étudiés de près, ils déconcertent les dévouements les plus sympathiques et provoquent les plus excessives sévérités de jugement.

L'esclavage est « l'institution » la plus forte, la plus résistante de l'Afrique, — si tant est qu'il y ait d'autres institutions véritables ! — l'anthropophagie y a ses adeptes persévérants, moins excusables que les sauvages de l'Océanie qui sont demeurés longtemps isolés dans leurs îles, tandis que les Africains ont vu la Méditerranée battre de ses flots les promontoires de la Grèce, les rivages de la Gaule et de l'Italie : Carthage et l'Égypte ont joui de civilisations rivales de Rome et de l'Orient

hellénique : il n'en reste rien sur ce sol ingrat, — rien que des ruines. Ici l'étape de l'état sauvage à la barbarie a été franchie depuis vingt siècles au moins, et il n'y paraît presque pas ; le perfectionnement intellectuel et moral y est absolument insensible ; le fétichisme des peuples arriérés ne s'élève pas même au niveau de l'idolâtrie ; le progrès matériel est nul ; et l'outil, l'arme, le vêtement, — ou ce qui tient lieu de vêtement, — sont presque partout ceux de l'homme primitif aux prises avec les premières difficultés de l'existence.

L'Afrique est enfin la terre où l'être humain se montre sans culture, absolument comme ses solitudes qu'il abandonne aux animaux comme si c'était leur domaine naturel ; où cet être semble plus rapproché que nulle part de la bête féroce ou immonde, du lion des déserts ou du crocodile des fleuves, dont le nègre partage les instincts, du gorille dont il a la laideur et les folles colères, du serpent dont il possède l'astuce. La bonne foi est inconnue à ces hommes de couleur, perfides, vindicatifs ; ils sont inaccessibles à la pitié ; la terreur seule a prise sur eux ; ils ne connaissent pas un autre idéal que la force qui, à leurs yeux, légitime tout : ainsi deux nègres sont faits prisonniers par des ennemis de même race qu'eux : ils se soumettent, puisque leur faiblesse l'a voulu ! En route, par un hasard heureux, ils rencontrent des libérateurs ; ils vont donc pouvoir retourner au milieu des leurs ; on le croirait ; mais le plus vigoureux de ces deux gredins à la peau noire se ravise : il se rend maître de son compagnon et, à son tour, il le vend pour un verre de rhum. Le fait est authentique ; il s'est passé au Congo, sous les yeux de M. de Brazza. Pour nous il dit tout !

Cette terre d'Afrique est sillonnée de convois d'esclaves. Autrefois l'écoulement de cette denrée humaine se faisait principalement par les côtes de l'Atlantique ; cela durait depuis le quinzième siècle, lorsque la traite fut abolie par les nations coloniales de l'Europe, et que l'Amérique ne voulut plus d'esclaves noirs. Aujourd'hui, c'est vers l'Égypte, vers la mer Rouge, vers l'océan Indien que se dirigent les tristes caravanes d'Africains réduits en servitude.

Les étapes se font dans les plus affreuses conditions, à travers des déserts brûlants.

On voit se développer à l'horizon une ligne noire qui serpente à tra-

vers les herbes courtes ou les sables jaunes; bientôt, sous l'ardent soleil, quelques armes jettent des éclairs; c'est un convoi d'esclaves qui approche; il avance péniblement, escorté par des forbans du désert montés sur des chameaux. Quelques-uns des trafiquants vont à pied et raniment à coups de fouet ceux des Noirs dont l'épuisement ralentit la marche du

Fig. 220. — Navire négrier.

cortège au milieu des sables. Les jeunes filles et quelques très jeunes garçons, comme marchandise de choix, sont groupés par quatre sur les chameaux.

M. Trémaux, qui a voyagé en caravane dans le Soudan au milieu du désert de Korosko, se croisa ainsi avec un convoi qui s'acheminait vers le Caire. Sa pitié fut émue au spectacle de tant de misères. Il fut surtout impressionné par la vue d'un homme âgé dont la barbe courte et déjà grisonnante se dessinait en blanc sur sa figure noire. « Ce pauvre

diable, dit-il, ruisselait de sueur et marchait en avant de la courbache — le fouet — du « djellad, » qui avait déjà laissé de nombreuses traces de poussière blanche sur ses épaules noires et nues. Ses genoux fléchissaient sous lui, et de moment à autre il prenait un petit trot chancelant pour suivre le simple pas de ses compagnons. » Le voyageur fit signe à l'un des djellads qui escortaient le convoi de mettre ce vieillard à la place d'une des vigoureuses jeunes filles qui étaient sur un chameau : un balancement négatif de la tête fut la seule réponse qu'il reçut. Ce vieillard n'avait sans doute aux yeux du trafiquant qu'une très mince valeur...

Dans d'autres parties de l'Afrique, ces lugubres convois sont plus attristants encore. On passe au cou des esclaves de longues perches de bois reliées les unes aux autres ; on leur met des chaînes aux mains. Ils se trouvent ainsi dans l'impossibilité de s'enfuir ou de tenter aucune résistance. Mais leur marche en est rendue plus pénible ; ils avancent lentement malgré les coups de fouet.

Souvent, dans les déserts que l'on doit traverser, les vivres viennent à manquer ; les malheureux captifs, haves, épuisés, ressentent les tortures de la faim et de la soif. Les traitants abandonnent ceux d'entre eux qui ne peuvent plus se traîner.

Dans ces circonstances, des faits atroces se produisaient fréquemment il y a quelques années encore. Ils sont devenus plus rares depuis que le continent noir a été ouvert par des explorateurs dont tout le monde sait les noms, suivis bientôt de missionnaires assez nombreux déjà. Autrefois les trafiquants ne prenaient pas la peine de délivrer de leurs liens ceux de ces malheureux Noirs qui demeuraient en arrière. Emprisonnés dans les longues fourches qui leur interdisaient tout mouvement, ces tristes victimes s'affaissaient sur le sol, se tordant dans les douleurs d'une affreuse agonie, jusqu'à ce que la mort vint les délivrer. Souvent la mort ne se faisait pas attendre : les malheureux étaient dévorés vivants par une troupe de fourmis qui en quelques heures ne laissaient de leur corps que le squelette. Livingstone a vu sur sa route des cadavres d'esclaves abandonnés ainsi, encore attachés les uns aux autres.

Quelquefois le traitant va jusqu'à immoler ses esclaves, non par pitié, mais en cédant à la colère, et pour être sûr qu'aucun rival dans son abo-

minable industrie ne pourra recueillir l'abandonné et en tirer profit. Livingstone dit, dans son *Dernier journal*, qu'il lui arriva de passer près d'une femme attachée à un arbre par le cou ; elle était morte. Les gens du pays lui expliquèrent qu'elle n'avait pu suivre la bande dont elle faisait partie et que son maître n'avait pas voulu qu'elle devint la propriété de celui qui la trouverait, si le repos venait à la remettre. Ce n'est pas la seule fois qu'il fut témoin de pareilles atrocités. Il avait vu encore une femme poignardée ou tuée d'une balle, et qui gisait dans une mare de sang. La réponse qu'on lui faisait était toujours la même : le maître, pour soulager sa colère, avait tué la pauvre créature qui lui occasionnait une perte d'argent.

Le lieutenant Cameron, dans sa traversée de l'Afrique équatoriale de l'est à l'ouest, vit revenir d'une chasse aux esclaves un Noir portugais. Il ramenait une file d'une cinquantaine de pauvres femmes chargées de gros ballots : c'était le butin fait par la troupe du Noir sur les gens de leur propre pays. Quelques-unes de ces infortunées portaient en outre leurs plus jeunes enfants dans les bras. Elles avaient été capturées dans quarante ou cinquante villages qu'on avait détruits et ruinés ; la plupart des hommes avaient été tués ; les autres, chassés dans les marécages, se trouvaient exposés à périr d'inanition. « Je suis persuadé, dit Cameron, que ces quarante ou cinquante esclaves représentaient plus de cinq cents êtres humains tués en défendant leurs foyers, ou morts de faim, sans parler d'un plus grand nombre demeurés sans abri. Toutes ces femmes étaient attachées ensemble par la ceinture avec de grosses cordes à nœuds, et si elles ralentissaient leur pas on les battait sans pitié. Ces mulâtres portugais et ces marchands noirs sont très brutaux dans le traitement de leurs esclaves ; les Arabes, au contraire, les traitent généralement avec moins de cruauté. Habituellement les esclaves de l'intérieur ne sont pas conduits jusqu'à la côte ; on les dirige sur le pays de Sécéleton, où, pour des causes diverses, la population est assez clairsemée, et où il y a une grande demande d'esclaves. Ils sont troqués contre de l'ivoire, qu'on apporte ensuite sur la côte. »

M. Trémaux, que nous citions tantôt, raconte une histoire des plus émouvantes. C'était au bord du Nil Bleu, à un endroit où il est possible de passer le fleuve à gué. Une caravane venait de traverser les forêts

sans fin du Fa-zogl, emmenant en Égypte ce qui restait de la population de toute une région mise à feu et à sang.

Parmi les femmes juchées sur les chameaux se trouvaient une mère avec sa fille ; la fille, jeune et belle, était traitée avec égards, la mère avait reçu plusieurs blessures en se défendant ; souffrante et âgée, cette pauvre femme n'était qu'un embarras. Les djellads ne l'avaient emmenée que pour ne pas causer trop de chagrin à la jeune esclave dont ils compaient tirer un bon prix ; mais ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour se débarrasser d'elle. A la traversée du fleuve, les chameaux ne devant pas être trop chargés, on dédoubla leurs fardeaux : la fille passa des premières, mais la mère ne reparut pas sur l'autre rive.

Lorsque la malheureuse enfant vit que le convoi se remettait en route sans sa mère, elle s'abandonna à la plus vive douleur ; elle fut hissée sur un chameau malgré sa résistance, ses pleurs et ses supplications. Et la caravane se remit en marche ; mais peu de temps après, les conducteurs s'aperçurent que la jeune fille avait disparu : elle avait réussi à briser ses liens et à se glisser dans les hautes herbes sans être vue. Naturellement ses compagnes reçurent pour prix de leur silence une correction exemplaire où la courbache fit son office...

Il n'était pas difficile pour ces gens, bien qu'ils n'aient point d'entrailles, de deviner que l'amour de l'enfant pour sa mère avait tout fait. Cette jeune esclave valait la peine qu'on revînt en arrière pour la reprendre. Deux des djellads repassèrent le gué. La vieille négresse n'était plus au bord du fleuve ; mais sa trace fut bien vite retrouvée dans le sol vaseux... Ils arrivèrent à l'endroit où la pauvre vieille recevait les caresses de son enfant. Elle les vit et dit à sa fille de fuir ; mais il était trop tard. Alors toutes deux essayèrent d'attendrir ces hommes cruels ; la jeune esclave les supplia de ne pas abandonner sa mère qui dans son état ne pouvait manquer d'être déchirée par la dent des carnassiers dès la nuit venue : le soleil baissait... Oh ! non, ils ne voudraient pas que sa mère fût dévorée vivante !

Prières vaines ! La jeune négresse fut entraînée. La mère se tordait de désespoir, appelant sa fille, regardant l'œil fixe et le bras tendu dans la direction où elle allait disparaître pour toujours...

Ce n'est là qu'un des mille drames poignants auxquels donne lieu

chaque jour l'horrible trafic humain. On a vu de ces malheureux mourir presque subitement de chagrin : leur cœur se brisait.

Mais comment parvient-on à arracher ces Noirs à leur sol ?

Ce sont de prétendus marchands d'ivoire, qui, pénétrant très avant dans les empires noirs, s'approvisionnent, par l'astuce et la violence, de cette chair, dont la vente donne de si beaux profits dans diverses contrées de l'Orient. Le commerce de l'ivoire, tout avantageux qu'il

Fig. 221. — Sur le Nil Blanc.

est pour les caravanes, ne saurait couvrir leurs frais de campagne et ne sert qu'à sauver les apparences. Les trafiquants du Nil Blanc, — pour ne parler que de ceux-là, — ne sont en réalité que des chasseurs d'esclaves. C'est un ramassis de tout ce que l'Égypte peut fournir de gens sans aven. Les explorateurs les ont vus à l'œuvre.

Armés comme des forbans seuls savent s'armer, c'est-à-dire jusqu'aux dents, ils partent par bandes de deux ou trois cents, sous la conduite du chef qui leur a fourni fusils, pistolets et sabres. Entassés dans des barques qui s'avancent silencieuses sur le Nil, ils guettent

de loin leur proie. Ils comptent sur la faiblesse des populations au milieu desquelles ils se rendent et sur leur état permanent d'hostilité. Il s'agit pour eux d'exploiter la situation en intervenant dans les querelles des indigènes. Ils se font donc accepter sans peine comme auxiliaires par l'un ou l'autre des chefs ennemis, et se font les exécuteurs de leurs vengeances particulières.

A la faveur de la nuit ou par trahison, ils se rendent maîtres d'un village, incendient les huttes, massacrent tous ceux qui résistent et s'emparent des survivants par « droit de conquête ». Ils n'épargnent guère que les femmes, les jeunes filles et les enfants, parce qu'il leur est aisé de les emmener sans résistance, et que ces pauvres créatures sont aussi d'une vente plus avantageuse.

Ces malheureuses victimes de la cupidité sont de la part de leurs ravisseurs l'objet de toutes sortes de violences et de mauvais traitements. Les esclaves passent, du reste, de main en main sans que leur sort reçoive aucun adoucissement. Entraînés vers la basse Égypte, ils sont vendus à de petits marchands dont les caravanes n'osent s'aventurer au loin. Ceux-ci les cèdent ensuite aux agents arabes échelonnés de Khartoum à la mer Rouge. On embarque les esclaves à Souakim ou à Masoua pour être dirigés sur le Caire, vers l'Arabie ou la Perse, — partout enfin où l'esclavage des races inférieures est maintenu et où l'homme est un objet de spéculation de la part de son semblable.

Ce n'est qu'après s'être débarrassés de leurs esclaves, qui peuvent valoir en moyenne de 100 à 125 francs, que les honnêtes négociants du Soudan viennent vendre à Khartoum l'ivoire qu'ils ont obtenu par des moyens au nombre desquels on peut, sans leur faire tort, compter la fraude et le pillage. Mais l'ivoire, nous l'avons dit, n'est qu'un accessoire dans les opérations des caravanes, et c'est le trafic des esclaves qui fait vivre la capitale du Soudan.

Livingstone trouva le pays situé à l'ouest du lac Tanganyika bouleversé par les Arabes venus de la côte de l'océan Indien, métis cruels, monstres à face humaine. Les indigènes Manyémas n'ayant pas d'esclaves à leur livrer, ces misérables traitants s'en procuraient par la guerre ; tantôt, ainsi que leurs émules, — ou leurs complices, — du haut

Nil, ils épousaient la querelle d'un chef contre un autre, tantôt ils volaient quelques chèvres et répondaient aux réclamations par des coups de fusil ; finalement, ils emmenaient tout ce qui avait échappé au carnage. Ils parvenaient encore à leurs fins en ayant l'art de faire de quelque chef un créancier insolvable : les tristes sujets payaient de la perte de leur liberté les dettes de leur roitelet idiot.

Les consuls européens qui résident à Khartoum se sont montrés impuissants à s'opposer à la traite des Noirs. A certains moments, les casernes de cette ville ont regorgé d'esclaves des deux sexes. On a vu le gouvernement en vendre, en donner à ses employés à valoir sur ce qui leur était dû pour leurs appointements ! Les mesures prises par l'administration égyptienne ne l'ont jamais été que temporairement ; partant, elles sont demeurées inefficaces. Sir Samuel Baker trouva réunis, lors de son passage à Gondokoro, environ trois mille esclaves noirs, dans le moment où le gouvernement du Soudan, se montrant assez énergique dans la répression de la traite, faisait remonter le Nil Blanc par des steamers pour s'emparer des bateaux chargés d'esclaves. On voyait qu'il était devenu difficile aux caravanes de Gondokoro de transporter leurs Nègres dans le Soudan. Mais ce n'était là qu'une affaire de temps, une obligation pour les trafiquants d'user momentanément de quelque prudence.

L'intrépide voyageur Rohlf, se trouvant à Mourzouk, capitale du Fezzan, y a vu arriver du Kordofan des caravanes d'esclaves noirs. Le gouverneur du Fezzan favorisait cet odieux trafic, et Mourzouk est devenu sous sa protection un véritable marché d'esclaves ; des marchands viennent d'Égypte y acheter des Nègres. Au moment du séjour de Gerhard Rohlf dans cette ville, il y avait environ deux mille esclaves disponibles. Les prix, plus élevés que sur la côte de la mer Rouge, étaient de plusieurs centaines de francs pour un jeune homme robuste, ou une jolie négresse nubile.

Du Bornou, — qui forme la limite méridionale du Fezzan, — à la ville de Mourzouk, il y a environ onze cents kilomètres de trajet à travers de mornes solitudes sans arbres, sans herbes et sans eau : c'est là le lugubre itinéraire des caravanes qui amènent les esclaves. Des deux côtés de la route suivie par G. Rohlf, on voyait les ossements

blanchis des esclaves morts. « Celui qui ne connaît pas le chemin du Bornou, a écrit l'explorateur de ces sinistres contrées, n'a qu'à suivre les ossements dispersés à gauche et à droite de la voie, et ne risque pas de se tromper. » On sait, dans le pays, que ces ossements ou ces cadavres, — car souvent on trouve les corps à l'état de momies, — sont ceux d'esclaves qu'on n'a pas pris la peine d'enterrer. Auprès des sources ils sont plus nombreux : ils y étaient arrivés mourants ; ils n'ont pas eu la force de les atteindre et de s'y désaltérer. Plus d'une fois, en puisant à ces sources, on en retire des crânes...

Le commerce des esclaves dans le Soudan égyptien est loin de n'être plus qu'un souvenir. Encore en 1882, un missionnaire écrivait de Delen, dans la partie montagneuse du Kordofan qui est habitée par des Noirs appelés Nubas, que presque chaque semaine il assistait impuissant au passage de colonnes de captifs emmenés par les arabes pasteurs, — les Bakaraks.

Ces Nubas sont très recherchés, paraît-il, comme esclaves, à cause de leur intelligence ; leur pays est aujourd'hui le centre de la chasse à l'homme. Pendant quarante ans, des courses y ont été organisées régulièrement par le gouvernement égyptien. Les employés et la solde des troupes étaient payés en esclaves ; le reste des Noirs enlevés servait à former des régiments spéciaux.

L'Angleterre intervint en 1842, mais le désordre dura encore longtemps, jusqu'à ce que l'abominable trafic, cessant d'être le monopole de l'État, devint le but de la spéculation privée, qui organisa sur une grande échelle l'exploitation des empires noirs.

« En ce moment, dit encore le même missionnaire, le fameux marchand d'esclaves, Ismaïl, a établi un camp à Delen. Cette fois il ne s'est pas contenté de tentes, mais il a fait élever de véritables hangars. Nous lui avons fait demander s'il ne craignait pas les soldats d'El-Obéïd. Il a répondu que non. L'année passée, lorsque les soldats d'El-Obéïd vinrent pour prélever des impôts à Delen, il paraît qu'ils n'inspirèrent à Ismaïl, qui se trouvait précisément là, aucune espèce de crainte. Au contraire ils vinrent à lui, et ils fumèrent ensemble. Le gouverneur d'El-Obéïd reçoit même, comme impôts, des esclaves à la place de paiement. Comment pourrait-il donc molester dans leur com-

Fig. 222. — Capitale de l'Ouganda.

merce les marchands d'esclaves? » Depuis, à El-Obéïd même, le

CONTRÉES MYSTÉRIEUSES.

Mahdi insurgé contre le gouvernement égyptien, et soutenu par les marchands d'esclaves du Soudan, a écrasé l'armée envoyée pour le faire rentrer dans l'obéissance (novembre 1883).

Si l'on se transporte des déserts du nord-est de l'Afrique au golfe de Guinée, c'est toujours le même tableau, — plus affligeant encore si c'est possible.

Il y a quelques années, dans son expédition sur l'Ogôoué, M. S. de Brazza y trouva l'esclavage en pleine vigueur. Les Nègres des rives de ce fleuve vendent leurs enfants, leurs frères, leurs amis. Il fallait à M. de Brazza des gens du pays pour conduire ses pirogues. Il acheta une quinzaine d'esclaves auxquels il rendit la liberté; il espérait avoir en eux des serviteurs fidèles, il avait bien quelque droit à leur reconnaissance... Déception! ces Noirs le volèrent et s'enfuirent.

Ces Africains de l'Ogôoué, — et ils ont des imitateurs! — ne sont pas exploités par des gens venus de loin, puisqu'ils s'asservissent mutuellement en quelque sorte, en vue d'un bénéfice douteux à réaliser.

Ces populations noires paraissent donc privées de sens moral aussi bien que de sensibilité. Ceci nous amène à rappeler bien des cruautés commises sur le sol africain par les Africains eux-mêmes; mais comme dernier mot sur l'esclavage, n'oublions pas de dire que sur les côtes de l'ouest, dans les parties du littoral où le commerce des Noirs a été ruiné par l'abolition de la traite, dans l'impossibilité d'utiliser les captifs tombés entre les mains des vainqueurs dans les guerres de peuplade à peuplade... on les tue. Voilà un résultat que n'avaient pas prévu les Wilberforce, les Clarkson et les Buxton.

Kamrasi, roi d'Ounyorô, avec qui Speke eut plus d'un démêlé, assurait son autorité sur ses provinces en les parcourant, suivi d'une sorte de garde prétorienne, forte de cinq cents hommes. Ce corps, comme on le pense bien, possédait le privilège de piller sur le chemin du roi et ne manquait pas d'en user. Une simple faute commise par l'un des sujets était punie de mort, après un jugement des plus sommaires, et le coupable, pieds et poings liés, périssait sur l'heure sous le bâton.

Lorsque le capitaine Speke arriva à la cour de Mtésa, le jeune roi d'Ouganda, le voyageur constata avec effroi que la vie des gouverneurs, des officiers les plus élevés, ne tenait qu'à un caprice. Le moindre soup-

çon, un rêve fâcheux, pouvait entraîner leur mort. « Il m'est arrivé, disait Mtésa à Speke, de faire tuer jusqu'à cent courtisans dans la même journée. » Et il manifestait l'intention de punir d'une manière semblable la négligence dont les serviteurs pourraient se rendre coupables envers son hôte, « car il savait comment on guérit la désobéissance ». Hâtons-nous de dire que Mtésa s'était un peu humanisé depuis le visite de plusieurs explorateurs, et lorsque la nouvelle de sa mort est arrivée en Europe à la fin de septembre 1883, elle a provoqué de véritables regrets.

Ses officiers, ses sujets devaient s'agenouiller ou s'accroupir autour de lui, et ne l'approcher qu'en rampant et le regard baissé. « Toucher au trône, aux vêtements du roi, même par mégarde, ou lever les yeux sur ses femmes, entraînait la peine de mort. »

Quant aux nombreuses femmes du harem, la vie de ces malheureuses créatures était attachée à l'observation minutieuse des lois d'une étiquette bizarre comme les tyrans seuls en savent imaginer. La moindre intempérance de langue, un geste involontaire, un acte quelconque, non prévu ni voulu par un maître fantastique et jaloux de son pouvoir, pouvait les faire sans délai traîner à une mort ignominieuse. Les jeunes pages du roi remplissaient à leur égard l'office de bourreau. « Il ne s'est point passé de jour, a écrit le capitaine Speke, que je n'aie vu conduire au supplice quelquefois une, quelquefois deux et jusqu'à trois ou quatre femmes du harem de Mtésa. »

Faut-il s'étonner après cela qu'il vint à l'esprit de ce tyran de décharger une carabine sur un homme inoffensif, uniquement pour s'assurer que l'arme avait été régulièrement chargée ? Speke vit cela : la carabine était un présent fait par lui au roi.

La férocity de Nacer, roi de Tagali, était proverbiale, et il en tirait lui-même une étrange vanité. Un jour qu'il rentrait à son quartier, il entendit une panthère rugir. « Comment, dit-il, il y a dans le royaume de Nacer une panthère qui crie la faim ? Mais c'est une honte pour Nacer ! » Et, désignant au hasard un de ses hommes, il le fit jeter en pâture à la bête affamée.

Le Casembé, visité par le docteur Livingstone au centre de la région des lacs équatoriaux, était un usurpateur cruel : pour une faute légère

commise par un de ses sujets, il lui faisait couper les oreilles, le nez ou les mains, il vendait ses enfants, il saisissait les bestiaux (1).

Au Dahomey, on excite le peuple par des spectacles sanguinaires. Le roi ordonne journellement des exécutions. Et l'on peut voir, soit sur la place du marché, soit à la porte du palais du roi, ce que Jules Gérard voyait chaque jour à Abomey, des têtes coupées, des cadavres de suppliciés, les uns pendus, d'autres disposés par dérision comme des hommes qui s'apprêtent à marcher.

« D'autres fois, dit le docteur Répin, justice faite, — ce mot de justice n'est-il pas profané ici? — la tête du supplicié, séparée du tronc, est placée sur les crochets de fer qui surmontent les murs d'enceinte de la case royale. Que deviennent les cadavres? J'ai souvent, ajoute le docteur, posé cette question à des Dahomyens de diverses classes, et je n'ai jamais pu obtenir une réponse bien catégorique. Cependant je ne crois pas les Dahomyens anthropophages. La sanglante tragédie qui se joue chaque année à la fête des « Coutumes » n'a d'autre but que la satisfaction de cet instinct inné de cruauté qui porte la plupart des enfants à faire souffrir les êtres plus faibles qu'eux et qu'on retrouve chez ces peuples toujours en enfance. Il pourrait se faire, néanmoins, qu'ils attachassent quelque idée superstitieuse à la consommation de ces restes et qu'ils servissent à de secrètes et révoltantes agapes; mais, je le répète, je n'ai là-dessus que des soupçons qu'ont fait naître dans mon esprit l'hésitation et l'embarras des Noirs que j'ai interrogés à ce sujet. »

Ce voyageur, en parlant de « Coutumes », fait allusion à des sacrifices humains qui ont lieu à certaines époques périodiques, comme des solennités publiques. Des prisonniers sont cloués contre un arbre par la tête, la poitrine, les pieds et les mains. A l'époque des Coutumes, chaque jour on immole des victimes humaines. Un Anglais, lieutenant de vaisseau, qui se trouvait il y a quelques années à Abomey, manifesta sa désapprobation; on l'avertit que s'il ne se taisait pas le roi lui ferait trancher la tête; il demanda à s'éloigner; on lui dit qu'il ne partirait qu'après les Coutumes.

(1) En 1796 le Portugais Pereira estimait l'armée du Casembé, roi du Londa, à vingt mille soldats. Les rues de sa capitale Loucenda (bien déchue aujourd'hui) étaient arrosées régulièrement; mais on sacrifiait chaque jour vingt personnes.

Le roi, entouré de ses officiers, força le lieutenant à l'accompagner au lieu de la cérémonie.

Dans une plaine immense, couverte de milliers de spectateurs, trois mille esclaves et trois mille bœufs ou moutons étaient rangés sur deux lignes ; le roi se promena au milieu de cette allée vivante : puis sur un signe fait avec son bâton royal, les six mille têtes tombèrent à la fois. Les guerriers dahomyens se précipitèrent sur les victimes et mangèrent la chair sanglante des animaux.

Fig. 223. — Rue à Louenda (près du Tanganyika).

De pareilles horreurs se renouvellent chaque année dans cette Afrique mystérieuse.

Le pauvre lieutenant en perdit l'esprit. De retour en Angleterre il croyait toujours voir tomber devant lui des milliers de têtes et poussait des cris d'horreur.

Lors des Coutumes, si le roi a été battu dans une des dernières rencontres et n'a pas fait de prisonniers, il prend simplement trois mille de ses sujets pour victimes. Ceux-ci sont arrivés à un tel degré de stupidité que ceux sur qui le choix tombe s'estiment heureux et fiers.

Une autre fois, un négociant hollandais vit apporter vingt-quatre cor-

beilles contenant chacune un homme vivant, dont la tête seule passait au dehors. On les disposa un moment en ligne sur le rebord de la plate-forme où se tenait le roi ; puis on les précipita l'une après l'autre. En bas, une foule ivre de sang, sautant, hurlant, se jetait sur ces corbeilles, chacun s'efforçant d'accaparer une tête à scier avec quelque mauvais couteau ébréché ! Cette tête valait à celui qui l'avait coupée un chapelet de cauris d'une valeur de 2 francs 50 centimes environ.

Dans les grandes Coutumes, on sacrifie hommes et femmes avec un certain nombre de chevaux. Les sacrificateurs ont bien soin de mêler le sang des chevaux égorgés à celui des victimes humaines.

Dans cet affreux pays le roi donne habituellement audience aux Européens dans une enceinte parée de rangées de têtes humaines, fraîchement coupées, saignant encore.

Lorsqu'un roi du Dahomey meurt, on lui érige dans un caveau un monument cimenté du sang d'une centaine de captifs, provenant des dernières guerres, et sacrifiés pour faire cortège au souverain dans l'autre monde. Le corps du monarque est mis dans son cercueil, la tête reposant sur les crânes des rois vaincus par lui. Ces préparatifs achevés, on fait entrer dans le caveau huit « abaïas » (danseuses de la cour) et cinquante gardes du roi. On place auprès d'eux un amas d'ustensiles et de vêtements, des parures, du tabac, des barils d'eau-de-vie : le roi pourra ainsi être bien servi ; puis on sacrifie ces malheureux pour qu'ils aillent rejoindre leur maître, qui a besoin d'eux.

« Chose étrange ! dit le docteur Répin, il se trouve toujours un nombre suffisant de victimes volontaires des deux sexes, qui considèrent comme un honneur de s'immoler dans le charnier royal. Le caveau reste ouvert pendant trois jours pour recevoir les pauvres fanatiques, puis le premier ministre recouvre le cercueil d'un velours noir et partage avec les grands de la cour et les abaïas survivantes les bijoux et les vêtements dont le nouveau roi a fait hommage à l'ombre de son prédécesseur.

Dans le pays des Ashantis, les royales obsèques étaient, au commencement de ce siècle, encore plus sanglantes. Un envoyé de la Grande-Bretagne, M. Bowdich, qui, en 1817, visita Coumassie, cette horrible capitale anéantie récemment par les Anglais, raconte que les sacrifices offerts à la royauté se renouvelaient là de semaine en semaine pendant trois mois.

Avec de pareilles mœurs chez les Africains, il ne faut pas s'étonner que de simples représailles soient terribles. G. Lejean, dans la relation de son voyage au Taka, raconte ce qui s'était passé dans un village de la haute Nubie un peu avant qu'il visitât cette région. Un homme de Hafara avait enlevé deux jeunes garçons du village où habitait son beau-père ; c'était avec l'intention de les vendre et il les vendit à Kassala, malgré les protestations du beau-père. Alors celui-ci fit prévenir secrètement sa fille de se tenir prête à un grave événement. Une nuit, il conduisit à Hafara trois cents guerriers bien armés qui envahirent silencieusement le village. A la porte de chaque hutte un homme se posta en sentinelle tandis que deux autres pénétraient à l'intérieur et coupaient la gorge à tous ceux qui s'y trouvaient. Ce fut l'affaire de quelques minutes. Les cinq cents habitants de Hafara passèrent sans résistance du sommeil à la mort. Le premier auteur de cette catastrophe périt, et sa veuve suivit son père et les vainqueurs à Basen.

Naturellement ces représailles atroces devaient en amener d'autres. Les voisins des gens de Hafara, aidés des marchands d'esclaves de Kassala, firent une razzia chez les habitants si susceptibles de Basen. Ils en tuèrent tant qu'ils purent et emmenèrent les jeunes filles et les enfants pour les vendre à Kassala.

Les indigènes du Manyéma (dans la région des lacs) sont sanguinaires et poussent le mépris de la vie humaine aux dernières limites. L'anthropophagie se pratiquait ouvertement chez eux avant que les manifestations de dégoût des trafiquants Arabes les eussent obligés à la dissimuler.

L'anthropophagie ! Encore un horrible usage que nous ne pouvons manquer de rencontrer...

Les Bassoutos de l'Afrique australe pratiquent l'anthropophagie, et plus d'une fois les Boërs ont dû tenter de ravoïr par la force un des leurs, capturé pour servir à des festins de cannibales.

On a prétendu que les Niams-Niams du Soudan oriental sont anthropophages ; mais il est probable qu'on ne doit accuser de ce goût monstrueux qu'une seule de leurs tribus, celle des Bindgie.

Le rivage nord-ouest du Loûta Nzidjé est bordé de montagnes qui plongent à pic dans le lac ; elles sont habitées par des tribus suspectées d'anthropophagie.

Mais les Monbottous du bassin de l'Oûellé se livrent au cannibalisme avec bien plus de passion. Ce qui est une exception chez les Niams-Niams est la coutume chez eux. Lorsque Schweinfurth visita le roi Mounza, on tuait chaque jour pour la table de ce monstre un des petits enfants ramenés à la suite d'expéditions fructueuses. Chaque année, comme s'il s'agissait de grandes chasses, ces expéditions s'organisent contre les peuplades qui vivent sous l'équateur. Les Monbottous mangent sur place les morts restés sur le champ de bataille et emmènent leurs prisonniers pour les manger à loisir.

Le docteur Schweinfurth s'étant arrêté devant un étal de viandes appétissantes, proprement exposées sur des feuilles de bananier, apprit que cette marchandise était de la chair de vieilles femmes engraisées pour les gourmets. — Sur la côte occidentale, les Pahouins sont également anthropophages.

D'autre part, il faut le dire, il y a des populations, — comme les riverains du Nyassa et de la Rofouma, — qui ont horreur de l'anthropophagie, à ce point qu'ils s'abstiennent même de toucher à la chair des animaux qui se nourrissent de l'homme, tels que le lion et la panthère.

II.

Populations africaines. — Nègres et Noirs. — Condition de la femme. — Les sorciers blancs. — Albinos africains. — Les jolies négresses. — L'embonpoint exigé pour la beauté féminine. — Les nains. — Traits caractéristiques des races. — Coiffures bizarres. — Nudité et vêtement. — Ornaments du visage. — Colliers, bracelets, etc. — Attirail guerrier. — Armes offensives et défensives. — Caractères. — Religions. — Fanatisme et superstition. — Le « mauvais œil ». — Devins et sorciers. — Le culte des serpents. — Les missionnaires. — Les marabouts. — Mœurs et coutumes. — Gouvernements. — Supplices. — Épreuves judiciaires. — Habitations. — Villages. — « Kraals ». — « Tembés ». — « Zéribas. » — Nourriture. — Industrie.

Ainsi nous sommes en Afrique sur une terre qui, sans sa nombreuse population, semblerait un continent nouvellement créé : les siècles n'y apportent avec eux aucun changement, et il en sera ainsi tant que les Européens n'auront pas fait la conquête de ce vaste sol pour le plus grand profit de la civilisation et le relèvement de l'humanité.

Quelle est donc cette race si rebelle à tout progrès ? Elle est assez diverse. Il y a des populations d'une laideur repoussante ; il y en a d'assez belles ; il y en a d'étranges ; nous pouvons même montrer des Nègres *blancs*, des géants et des nains. Nous ne parlerons, bien entendu, que des races ou groupes d'hommes qui ont une physionomie distincte, remarquable : les autres participent de traits généraux que nous indiquerons.

Sous le nom de Nègres beaucoup de voyageurs, de missionnaires et d'ethnographes ont confondu des races qui se dérobent à cette classification et qui n'ont même aucune parenté entre elles. Nous citerons, après M. Duveyrier, les Koï-Koïns ou Hottentots, les Foulbés, les Haousas, les Bantous et les Mâbas comme exemples d'autant de peuples, ou de grandes familles de la Nigritie, entre lesquelles on chercherait vainement des caractères communs soit physiques soit intellectuels ou ethnologiques.

La nature laineuse des cheveux est le véritable cachet du Nègre. « Tout peuple qui n'en est pas marqué, dit M. Vivien de Saint-Martin, quelque

foncée que puisse être d'ailleurs la teinte de son épiderme, quelle que soit même la coupe de sa physionomie, n'appartient pas à cette classe inférieure de la famille humaine. Ce pourra être un peuple *noir*, ce ne

Fig. 224. — Hottentot Kora.

sera pas un peuple *nègre*. Les Cafres sont des Noirs, ce ne sont pas des Nègres. Les Fellatas ou Foullas, cette grande nation qui domine aujourd'hui sur la moitié du Soudan, sont un peuple noir ; ce n'est pas un peuple nègre. On en peut dire autant des Tiboûs, branche adultérée de la race berbère, aussi bien que des Bisharis et des autres tribus nubienues, qui sont les Éthiopiens des Grecs ; on peut étendre également

AFRIQUE

PAR
H. CHEVALLIER

cette distinction aux Abyssins et à bien d'autres tribus de l'Afrique orientale. »

La haute région forestière située dans le triangle formé par le lac Tanganyika et les lacs Moëro et Bangoueolo semble être, selon Livingstone, la patrie de la race noire. Les habitants, hommes et femmes, y sont en général très beaux, particulièrement ceux de l'Itahoua. On trouve parmi eux des têtes bien faites, de belles formes, de petites mains. C'est à croire que les êtres disgraciés qui vivent dans les marais pestilentiels des côtes constituent une race dégénérée, tandis que le vrai type nègre serait celui de l'Égyptien des temps antiques.

En dehors de l'islam, il y a des populations qui peuvent répudier le nom de sauvages, mais qui assurément sont encore en pleine barbarie ; tels sont les Môssis qui vivent au sud de Tombouctou, et les Achantis de la Guinée.

Examinons d'un peu plus près les caractères physiques et moraux des populations africaines.

Les Onolofs sont grands et bien faits ; leur peau est d'un noir d'ébène ; ils ont les cheveux crépus, les lèvres fortes, le nez un peu déprimé, la physionomie plutôt avenante que repoussante.

Les Peuls ont la peau assez claire, d'un brun rougeâtre ; ce sont des Nègres cuivrés, leurs cheveux sont crépus comme ceux des Nègres, mais leurs lèvres, beaucoup moins épaisses, laissent au profil quelque chose de la régularité des types européens. Un grand nombre de Peuls portent deux tresses de cheveux tombant des tempes, assez semblables aux tresses d'ordonnance de nos anciens hussards.

Les naturels de l'Egba ont la couleur du cuivre. Ce sont plutôt des négroïdes que de véritables Nègres. L'œil, chez eux, est beau, la lèvre peu épaisse, mais les genives sont bleues, les joues proéminentes, le menton rentré, le front fuyant. Leurs formes sont parfaites. Les femmes relèvent leurs cheveux sur la tête comme une touffe de laine, et cette coiffure leur donne une ressemblance lointaine avec les bêtes à cornes. Elles se tatouent et se font des cicatrices sur la peau. Elles se plaisent à pratiquer sur leurs enfants ces sauvages ornements, et le corps des pauvres êtres porte de la tête aux pieds la marque d'incisions teintées en bleu au moyen de l'antimoine.

Voici le portrait que le capitaine Burton fait des habitants du Dahomey : « C'est une vilaine race. Ils sont menteurs comme des Crétois, et, sous le rapport de l'intelligence, de vrais crétins. Ils sont lâches et par conséquent cruels ; ils sont joueurs et par conséquent voleurs. Brutaux, ils ne respectent rien, ils n'obéissent à personne. Au moral, de la vermine. Au physique, ils ont la peau noire, les sourcils jaunes. Ils sont de taille moyenne, sveltes, agiles, bons marcheurs, danseurs infatigables. Voilà pour le sexe masculin. Quant aux femmes, elles appartiennent à l'ordre des éléphants ; en d'autres termes, elles sont massives et carrées. Ce sont elles qui moissonnent, qui fauchent, qui font les gros travaux. On sait qu'une partie d'entre elles, dans ce pays, portent les armes et forment la garde personnelle du roi. »

Un missionnaire écrivait en 1865 : « Le Nègre est au Dahomey un peu moins sauvage que sur les autres points des environs de la côte ; en présence du blanc, du missionnaire surtout, il est timide et doux comme un agneau ; d'un amour peu stable, et le plus souvent feint, il oblige son maître à se tenir toujours sur le qui-vive. Je dis son maître, car ici ils sont tous esclaves les uns des autres... Tous les sauvages sont en général d'une grande taille et ont le corps bien fait jusqu'au cou ; mais quand on passe à la figure, on dirait des monstres : de grosses lèvres, une large bouche, un nez très épaté, une chevelure très crépue, point de barbe (« une tête de boule-dogue », a écrit Jules Gérard, le tueur de lions, qui passa deux ou trois semaines à la cour du roi de Dahomey) ; ils se rasent la tête de toutes les manières. Ils sont tous marqués à la figure avec un instrument tranchant... Ici la femme est un être abominable, sans pudeur, sans honte, et méchante comme la vipère. On la voit, la pipe à la bouche, courir de danse en danse, et se livrer ainsi du matin au soir à toutes sortes d'orgies et de crimes. Il y a possibilité de ramener les hommes, mais on n'a presque rien à espérer des femmes. Le Noir, quand il s'agit de travailler, est d'une mollesse à ne pas pouvoir remuer les jambes. Le rotin est aussi nécessaire à ces gens qu'à nous la nourriture. »

Les Achantis, qui ont bien des traits communs avec les précédents, se distinguent de la plupart de leurs voisins en ce qu'ils considèrent la femme comme l'égale de l'homme. Lorsque le roi est mineur, sa mère

Fig. 225. — Ouoloff de Saint-Louis en costume de fête.

exerce le pouvoir en son nom ; à défaut d'héritier mâle elle est appelée à succéder.

Mais chez les Pahouins les femmes sont traitées en esclaves. Les filles, dès leur enfance, sont promises au plus offrant. A ces femmes sont réservés les travaux pénibles, tels que la culture des jardins, la cueillette et le transport à dos des bananes, etc. Plus elles sont capables de porter de lourdes charges, plus elles sont appréciées et recherchées. Les Pahouins n'ont pas d'esclaves : leurs femmes leur en tiennent lieu et sont cruellement maltraitées ; aussi le suicide n'est-il pas inconnu parmi elles. Ces malheureuses ne deviennent même pas libres à la mort de leur mari : les parents en héritent.

Dans la Guinée méridionale, à laquelle le Congo donne actuellement une importance justifiée par la situation de cette contrée, qui est la clef de l'Afrique équatoriale, les diverses races paraissent appartenir à la famille cafre. Elles sont sans exception de couleur noire. Les Mouchicongos, qui occupent le Congo proprement dit, les Mousserongos, les Cabindos, et les Loangos du littoral, ont les yeux bruns et ouverts, une bouche moyenne, avec des lèvres pas trop épaisses, un nez épaté, l'oreille un peu grande ; le front, très bombé chez l'enfant, devient fuyant chez l'adulte. Les cheveux coupés très courts sont laineux ; la barbe n'apparaît généralement qu'à un âge avancé ; elle est noire d'abord, d'un jaune roussâtre plus tard, et enfin blanche.

Si l'on en croit le voyageur suédois Anderson, les Damaras sont une race d'hommes très belle ; une taille de deux mètres est commune parmi eux ; le corps et les membres sont bien proportionnés ; leur visage est régulier, expressif, leurs gestes sont gracieux. La couleur de leur peau n'est pas très foncée. Les femmes sont délicates, bien proportionnées, avec de petits pieds et de petites mains, mais avec l'âge elles deviennent fort laides ; du reste les deux sexes sont très malpropres. Ils s'enduisent d'ocre rouge et de graisse, ce qui répand autour d'eux une odeur nauséabonde.

Les Zoulous ont une véritable beauté de formes, des traits réguliers. Malgré leurs cheveux laineux, ils appartiennent à l'une des races les plus remarquables de l'Afrique.

Les habitants de l'Ougogo (les Vouagogos) sont supérieurs aux tribus échelonnées de cet État à la côte de l'Océan indien. « Il y a dans leur front, dit Stanley, quelque chose de léonin ; leur physionomie

est intelligente, leurs yeux sont grands et largement ouverts. Ils ont

Fig. 226. — Femme Zoulou pétrissant le pain.

le nez plat, les lèvres grosses, mais pas de cette façon monstrueuse que nous supposons chez tous les Nègres. » C'est à peu près le portrait qu'avait fait d'eux le capitaine Burton.

Cet explorateur a noté que dans l'est et dans le nord de l'Ougogo la race est vigoureuse, avec la nuance claire des Abyssiniens, mais la physionomie est sauvage, même chez les femmes, les lèvres sont épaisses et d'une expression brutale, les paupières rougies ; la voix est forte, impérieuse. La partie postérieure de la tête est petite relativement à la largeur de la face. Et comme il faut que partout l'homme s'enlaidisse, — quand ce n'est pas la femme, — les Vouagogos s'arrachent les deux incisives du milieu de la mâchoire inférieure. Quelques-uns se rasent la tête, d'autres se tressent une quantité de petites nattes comme les anciens Égyptiens, et les enduisent de terre ocreuse et micacée ; ce même enduit sert à embellir le corps ; une couche de beurre fondu par dessus ne gâte rien, paraît-il, aux yeux des plus difficiles en matière de goût.

Un peuple étrange entre tous ces Noirs, est celui des Vouasongoras aux longues jambes. Ils ont en aversion tout ce qui est étranger. Cette aversion n'égale que leur amour extravagant pour leurs bestiaux. « Si une vache meurt de maladie, dit Stanley, on fouille tout le pays pour découvrir celui qui a dû ensorceler la bête, et y trouve-t-on un étranger, sa vie est en péril... » Chez ces peuples, et aussi bien que chez les Vouarouanda, les Vouagafou, les Vouanyambou et en général les peuples vivant à l'ouest du Nyanza, un étranger mourrait faute d'une goutte de lait qu'on ne la lui donnerait pas. Jamais le roi Roumanika, si généreux et si bon qu'il se soit montré à l'égard de plusieurs voyageurs, n'offrit une cuillerée de lait à Stanley pendant le séjour que celui-ci fit auprès de lui.

A en croire les rapports faits à Stanley, il y aurait chez les Vouasongoras quelques tribus à jambes si longues « qu'ils ne peuvent les contempler sans un étonnement mêlé de craintes ».

Lorsqu'en 1872 Livingstone et Stanley, explorant le lac Tanganyika, entendirent parler d'un peuple de Nègres blancs qui habitait au nord de l'Ouzidjé, ils se refusèrent d'y croire. Quatre ans plus tard, Stanley reconnut la vérité de cette assertion en arrivant sur la frontière d'Ounyoro, au pied de l'énorme massif du Kabongo qu'aucun voyageur européen ne connaissait encore. Le géant de ces montagnes est le mont Gambaragara, volcan éteint dont la neige recouvre souvent le sommet. C'est autour de ce sommet que plusieurs villages sont habités par une

race d'hommes au teint blanc semblable à celui des Européens. Les fonctions de sorciers auprès des rois d'Ounyoro leur sont dévolues. « C'est une belle race, dit Stanley, et quelques-unes de leurs femmes sont réellement très jolies. Ils ont des cheveux crépus de couleur brunâtre. Leurs traits sont réguliers, leurs lèvres minces ; le nez, quoique bien conformé, est cependant un peu épais à la pointe. N'était le caractère négroïde des cheveux on les prendrait pour des Européens ou pour des Syriens. »

Comme la plupart des peuples de l'Afrique équatoriale, ce peuple blanc a pour principale occupation l'élevage des bœufs, et le fond de son alimentation se compose de lait et de bananes. Ces blancs sont établis depuis des siècles autour du Gambaragara ; l'intensité du froid qui règne sur cette haute montagne est leur meilleure défense contre leurs ennemis. En 1874 Mtésa, roi d'Ouganda, envoya contre eux une armée de cent mille hommes ; le chef qui les dirigeait occupa aisément les pentes du volcan ; mais il ne réussit pas à faire avancer ses troupes jusqu'au refuge des sorciers blancs ; le froid les força de renoncer à leur entreprise.

Les blancs dont nous parlons n'ont rien de commun avec les albinos. Il y a de ces derniers parmi les Noirs africains, et il paraît qu'on ne peut rien voir de plus affreux qu'un albinos de race noire, avec son profil de Nègre, ses cheveux crépus et jaunâtres, et sa peau qui n'est ni absolument blanche, ni noire, ni rosée.

Après cette surprise de blancs africains, il en est réservé une autre à

Fig. 227. — Dschako, domestique de Cameroun.

nos lecteurs : les jolies femmes noires. Il en existe. Dans un village de la Terre de la Lune, le capitaine Burton, admis dans un cercle de femmes jeunes et vieilles qui fumaient, en compta jusqu'à trois qui auraient été belles en tous pays : « Le type grec, dit-il, dans toute sa pureté, le regard souriant, des formes sculpturales, le buste de la Vénus coulé en bronze. Un jupon court de fibres de baobab était leur unique vêtement, et certes, elles ne perdaient rien à ignorer l'usage de la crinoline et du corsage. Ces ravissants animaux domestiques me souriaient avec grâce chaque fois que je leur présentais mes hommages ; et quelques feuilles de tabac que je me plaisais à leur offrir m'assuraient une place d'honneur dans ce cercle, auquel, comme à beaucoup d'autres mieux vêtus, la fumée du narcotique tenait lieu d'idées, de contenance et de conversation. »

Durant son passage chez les Manyémas, Livingstone a tracé à chaque page de son journal des notes comme celles-ci : « C'est une jolie fille » ; « cette femme est vraiment jolie ».

Les voyageurs anglais à qui nous sommes redevables de tant de particularités curieuses concernant le pays dont nous traçons rapidement le tableau, ont été vivement frappés d'une bien singulière manière d'y concevoir la distinction et la beauté chez la femme. Ils l'ont trouvée assez répandue sur leur route, mais surtout dans le Karagoué.

Cette distinction et cette beauté résident dans un embonpoint extrême. Pour l'obtenir, on soumet les femmes à un engraissement méthodique au moyen de grandes quantités de lait. On s'y prend de bonne heure, et l'éducation de la jeune fille consiste principalement à s'habituer à absorber le plus de lait possible. Les femmes atteignent la puberté en même temps qu'un ample développement des formes ; bientôt, elles deviennent obèses ; en continuant leurs soins, elles doivent arriver au point de ne plus pouvoir se mouvoir qu'avec le secours des mains. Les bras sont énormes, et leur poids entraîne le corps. Speke réussit à obtenir les mesures d'une des princesses de la famille de Romanika. Il les a consignées dans sa relation, et les déclare d'une exactitude rigoureuse. Les voici : tour de bras, 58 centimètres ; buste, 1^m,32 ; cuisse, 68 cent. ; mollet, 51 cent. ; hauteur, 1^m,72.

Dès l'âge adulte, les femmes Bongos, — nous dépassons la région

des lacs, — acquièrent, — naturellement celles-là, — une extrême ampleur de ceinture. Leurs formes rappellent celles de la fameuse Vénus hottentote. Il n'est pas rare d'en trouver parmi elles qui pèsent jusqu'à 300 livres. « La silhouette de ces graves personnes, marchant d'un pas solennel, dit Schweinfurth, évoque le souvenir d'un babouin qui danse. »

Nous avons parlé déjà des Manyémas : les Monbouttous, bien qu'à une centaine de lieues au nord de ces derniers, offrent de nombreux traits de ressemblance avec eux ; même physionomie, même nez plutôt assyrien qu'épaté, même cheveux longs. Ils sont beaux et bien faits, avec un visage régulier ; comme dernier trait ils sont anthropophages les uns et les autres. Ajoutons que les Monbouttous ont le teint très clair. On en rencontre parmi eux dont les cheveux sont blonds.

Les Niams-Niams, qui occupent la même région, ont tout à fait le type d'un peuple belliqueux : la lance d'une main, le bouclier de l'autre, un sabre recourbé à la ceinture, les reins entourés d'une peau de bête, la poitrine et le front ornés de trophées de bataille et de chasse, la chevelure d'une longueur exceptionnelle flottant sur l'épaule, les yeux étincelants sous d'épais sourcils. Dans le bassin de la rivière des Gazelles, hommes et femmes ont la coutume d'arracher les incisives de la mâchoire supérieure. Les Niams-Niams liment ces mêmes dents en pointes.

Les Chillouks, les Nouers et les Dinkas, qui figurent parmi les peuples les plus importants du haut Nil, vivent au milieu de marais, et leur silhouette rappelle celle des échassiers qui y cohabitent avec eux. Ils ont ce que Livingstone appelle le pied d'alouette, c'est-à-dire le talon démesurément allongé et la plante du pied très large. Avec cela, la jambe longue et sèche, le cou long. Ils se tiennent debout sur une jambe pendant de longs moments, — absolument comme les hérons. Ils sont très noirs et vont entièrement nus.

Les Baris, établis dans la même région, sont d'une haute et belle stature. Ils ont le nez un peu large, à la vérité, mais non pas écrasé : leur bouche rappelle celle des sculptures égyptiennes. Le front est large et arrondi, l'œil expressif et franc.

Il nous reste à dire quelques mots des nains africains.

Les Akkas forment une race noire, qui a été découverte par Schwein-

furth, dans le pays des Monbottous ; leur taille ne dépasse pas un mètre et demi, mais ils n'ont rien de la difformité ordinaire des nains ; au contraire ils se montrent d'une agilité extraordinaire, turbulents et braves. Leur couleur n'est pas celle des Nègres ; ils sont plutôt bruns que noirs ; leur face est très prognate ; la tête est ronde, ils ont le nez enfoncé et les narines très larges. D'autres détails, tels que l'allongement des bras, l'écartement des jambes, la grosseur et le ballonnement du ventre, mais

surtout la courbure de l'épine dorsale en forme de G, paraissent rapprocher les Akkas des singes anthropomorphes.

Au temps où Schweinfurth a visité le roi Mounza, ce despote africain entretenait des régiments de ces pygmées ; il gardait aussi à sa cour quelques-uns de ces petits hommes pour sa distraction.

Les Akkas ne forment pas la seule population naine de l'Afrique. Leur taille est exactement celle des Obongos. Il y a encore d'autres races africaines très petites. Les Massaronas du désert de Kalahari, auxquels les Anglais ont donné le nom de Bushmen (hommes des buissons), et que l'on appelle aussi Boschimans et Bosjemans, ont une taille au-dessous d'un mètre et demi. Ils sont

Fig. 228. — Bushman (profil).

d'un noir foncé, avec de petits yeux brillants et leurs cheveux clair-semés sont rasés à la hauteur des oreilles, ne laissant sur la tête qu'un rond assez semblable à une calotte.

Tout ce monde sauvage est peu ou point vêtu, à quelques exceptions près que nous indiquerons.

Dans la plupart des tribus du haut Nil, les hommes vont entièrement nus ; les femmes s'attachent à la ceinture une étroite lanière de peau, quelques minces pendeloques d'écorce ou de verroterie ; les hommes et les femmes sont d'une saleté repoussante ; les couches de beurre ou de

graisse dont ils s'enduisent le corps, la cendre et la fiente de vache dans lesquelles ils se roulent pour se garantir de la piqure des insectes, leur donnent un aspect peu avenant et une odeur qui fait reculer. Cette nudité et ces précautions contre les moustiques se rencontrent chez nombre d'autres peuples africains.

Parfois, cette complète nudité est dissimulée soit par une peau de chèvre, soit, comme dans le pays des Madis, par une sorte de queue en crin végétal attachée aux reins, comme chez les femmes Latoukas, qui portent par devant un large pan de cuir tanné, soit par une bande d'étoffe passée dans la ceinture et dont les bouts retombent par devant et par derrière, comme chez les Bongos, dont les femmes se contentent pour tout costume d'une branche souple et garnie de ses feuilles ou d'un bouquet d'herbe attaché à la ceinture.

Dans certains endroits, où tout le monde va nu, les filles seules adoptent une pièce de vêtement, ne serait-ce qu'un pagne tissu de fils d'écorce et large comme la main. D'autres fois, lorsque ce monde noir fait choix d'un vêtement, d'un ornement quelconque, les jeunes filles, seules, n'ont pas le droit de suivre l'usage commun.

Certaines populations vivant dans une nudité presque complète prennent un soin extraordinaire de leur chevelure. Ils la dressent en coiffures qui ne manquent ni d'élégance ni d'originalité. Ces sortes de soins se rencontrent chez les Liras, qui se singularisent entre tous par de véritables perruques à marteau et à queue, laborieusement édifiées avec leur chevelure naturelle, à l'aide d'un mélange d'argile ou de terre de pipe ; ce qui a inspiré à sir Samuel Baker une boutade humoristique : « Je ne

Fig. 229. — Bushman (face).

pense pas, a-t-il dit dans un de ses livres, que le lord chancelier d'Angleterre ou aucun des membres du barreau anglais, aient jamais pénétré dans l'intérieur de l'Afrique ; il est donc difficile d'expliquer l'origine et la coupe africaine de leurs perruques ; mais je puis assurer qu'un avocat passé au cirage et portant pour tout vêtement sa perruque officielle donnerait une idée parfaite d'un membre de la tribu des Liras. »

Chez les Latoukas la coiffure affecte la forme d'un casque chargé de plaques de cuivre poli, orné de rangs de verroterie ou de cauris (1) ; ce casque a l'avantage, ou si l'on veut, l'inconvénient d'être immuablement fixé sur la tête.

La coiffure des naturels de l'Obo, quoique différant de celle des Latoukas, est bizarre et demande un laps de plusieurs années pour être achevée !

Dans le pays des Manyémas, dont les habitants, nous l'avons dit, sont d'une très belle race, les coiffures des femmes frappèrent Cameron par leur étrangeté ; elles lui rappelaient un chapeau des anciennes modes porté par les dames anglaises, mais dont on aurait enlevé le fond, avec les cheveux pendant en longues boucles sur le cou. Les hommes enduisent d'argile leurs cheveux et les maintiennent aussi en forme de cornes, ou nattés de manière à avoir l'air de porter des casques.

Le costume des Cafres consiste pour les hommes en une ceinture faite de la peau de quelque animal sauvage ; pour les femmes, en un simple cordon de grains de verre passé autour des hanches.

Les Zoulous ne se surchargent pas de vêtements ; une écharpe tombant des hanches aux genoux suffit aux hommes comme aux femmes ; les jeunes filles seules s'enveloppent d'une longue chemise d'indienne. Les guerriers s'entourent la tête d'une peau de léopard, ou piquent dans leur coiffure quelques plumes d'autruche blanches ou noires.

Les Bushmen du désert de Kalahari se couvrent à peine de quelques peaux larges comme la main : il suffit aux femmes qu'elles aient des colliers de verroterie pour elles et leurs enfants.

Les Nègres de la Louéna, qui habitent un pays arrosé par le Zambèze (nous pourrions dire inondé), portent des peaux retenues sur les reins

(1) Sorte de coquilles servant aussi de monnaie.

par une ceinture et pendant jusqu'aux genoux ; chez les femmes cette sorte de jupe descend un peu plus bas par derrière et atteint le mollet. Les hommes mettent aussi un manteau à capuchon et les femmes un mantelet de fourrure. Les peaux sont parfois remplacées par des étoffes européennes et des couvertures que le commerce porte jusque-là.

Les nobles de l'Ouganda se couvrent des peaux tachetées de noir du

Fig. 230. — Femmes Betjouanas du Kalahari.

chat-pard et portent une dague à la ceinture ; les plébéiens ont des vêtements d'écorce bariolés et des manteaux de cuir de vache ou de peaux d'antilope. Les étoffes d'écorce sont d'une extrême finesse et rappellent nos lainages. Elles sont formées des filaments intérieurs des écorces de certaines essences d'arbres qu'on fait macérer. Les parties de costume faites de peaux d'antilopes jointes ensemble sont d'un travail de couture des plus habiles. Les officiers du roi ceignent leur tête d'un turban ou d'une couronne en tiges d'arbres tressées, décorées de défenses

de sanglier polies avec soin, de baguettes à talismans, de graines colorées, de verroteries ou de coquilles.

Le vêtement indispensable, dans la Guinée méridionale, est le pagne ; il y en a pour les riches en étoffes d'Europe, de couleur et de grandeur variées ; par-dessus les pagnes on porte des chemises, aussi longues que possible. Cette garde-robe s'enrichit parfois de vieux habits d'uniforme ou bourgeois, de bonnets de coton rouges ou blancs et de vieux chapeaux.

Dans l'Ounyoro, les hommes et les femmes sont vêtus ; les femmes portent un court jupon, une chemise montante et une sorte de plaid, le tout en un tissu fabriqué par elles avec l'écorce d'une variété de figuier que l'on multiplie en quantité à l'entour des maisons, pour cet usage. Les femmes de l'Ounyoro préparent aussi des peaux de chèvre qui rivaliseraient avec les plus belles peaux de chamois.

Par où brille la race noire, c'est dans la variété et la profusion des ornements. Il faut dire que ces ornements sont souvent tout ce qui indique une intention de toilette.

Nous avons parlé de certaines coiffures laborieusement édifiées et conservées indéfiniment. Les Zoulous, lorsqu'ils se marient, se font poser sur le sommet de la tête une sorte de gâteau fait d'une substance gommense et que l'on entretient avec soin.

Les Nègres de la Louêna piquent dans leurs cheveux une ou plusieurs petites houppes de soies d'éléphant : chacune d'elles rappelle la mort d'un de ces animaux tué par le chasseur qui s'en pare.

Faut-il ranger parmi les ornements du visage le pélelé et la botoque avec lesquels les riverains du lac Nyassa et de la Rofouna se défigurent à plaisir ? Qu'on en juge. Le pélelé est un disque qui s'insère dans la lèvre supérieure, et la botoque un cône que l'on introduit dans la lèvre inférieure. La bouche d'une dame noire parée de ces deux ornements ressemble assez à un bec de canard. Une manière analogue de s'embellir consiste, pour les petites-maîtresses du pays des Madis, à charger la lèvre inférieure, préalablement percée, d'un appendice conique en bois, en os, en cuivre, ou simplement en roseau. Ernest Linant a vu une femme portant un ornement de ce genre de la longueur de trente centimètres, qui, à chaque mouvement de la tête, venait lui frapper les seins.

Le bonheur des femmes Bongos est de se distinguer par des ornements du même genre que le mariage leur donne le droit de porter. Elles se percent la lèvre inférieure et y font pénétrer des chevilles de plus en plus grosses. De cette façon cette lèvre s'allonge démesurément, horriblement, et dépasse l'autre, qui est également trouée, mais ne reçoit qu'une

Fig. 231. — Coiffures des tribus voisines du Tanganyika.

chevillette de cuivre, un brin de paille, parfois un anneau, à moins qu'on ne préfère passer cet anneau dans la cloison du nez. Les oreilles de ces beautés sont ourlées d'anneaux et de croissants de métal; la conque même est trouée, et jusqu'à une demi-douzaine de petites boucles de fer sont suspendues au lobe.

Chez les Mittous, voisins des Bongos, les femmes introduisent des objets dans les deux lèvres, comme si elles se proposaient de donner à leur bouche la forme d'un large bec. Rien d'affreux comme cette rondelle

insérée dans la lèvre supérieure et ce cône de quartz ou de corne qui pend à la lèvre inférieure. La femme ainsi parée doit, lorsqu'elle veut boire, relever sa lèvre supérieure avec ses doigts et se verser le breuvage dans le gosier. Quel supplice... si ce n'était le comble de l'élégance!

Autre supplice : le carcan perpétuel! Dans le pays des Madis, les hommes portent des hauts colliers de fer, composés d'anneaux superposés, d'autant plus nombreux que leur possesseur a été plus heureux à la guerre ; certains guerriers comptent une douzaine de ces anneaux ; mais alors ils ne peuvent que difficilement remuer le cou.

De lourds colliers de fer, encerclant étroitement le cou et rivés par le marteau du forgeron, sont portés avec grâce par les femmes des Niams-Niams.

A propos des Niams-Niams, disons que la queue qu'ils portent, — et qui longtemps a fait le sujet de savantes dissertations, — n'est autre chose qu'un ornement un peu égaré. Cet appendice en cuir, assez curieusement ouvragé, retenu devant par la ceinture, passe entre les jambes et s'épanouit par derrière en éventail.

Dans plus d'une partie de l'Afrique, hommes et femmes se tatouent affreusement. Mais chez les Zoulous les tatouages qui s'étalent sur la poitrine des guerriers sont des distinctions enviées et parcimonieusement octroyées par les chefs.

En fait de colliers, tandis que les femmes d'une région ou d'une autre se chargent la poitrine de colliers de verroteries, de coquilles, de grains de corail, de perles de terre, et même de simples morceaux de quartz, les hommes suspendent à leur cou des chapelets formés de petits morceaux de bois travaillés, alternant avec des racines, des serres d'oiseaux de proie, des dents de chien, de crocodile et de chacal, de petites écailles de tortues, et d'une infinité d'objets analogues. Les officiers du roi d'Ouganda portent à leur cou, autour des bras et aux chevilles des pieds soit des ouvrages de bois, — sortes d'amulettes, — soit de petites cornes garnies d'une poudre magique.

D'autres anneaux de pied sont en cuivre, en fer et quelquefois en argent. Dans la Guinée méridionale, on porte de ces anneaux en cuivre qui pèsent jusqu'à deux et trois kilogrammes.

Quant aux bracelets, il y en a d'énormes en ivoire, comme ceux que

mettent au-dessus du coude les Diours et les Dinkas ; il y a des anneaux de fer pour l'avant-bras, des tresses de ficelle, des bracelets en os, etc.

Parfois les pagnes colorés des femmes se distinguent par un luxe de coquilles, de verroterie et d'ornements de fer disposés avec assez de goût.

On connaîtrait mal tout sauvage si on ne le voyait pas dans son attirail guerrier. En Afrique, il y a une assez grande variété d'armes, depuis la sagaie du Zoulou jusqu'aux canons, — sans munitions, — du roi de Dahomey.

Les Latoukas ont pour armes la lance, une massue, un couteau et un vilain bracelet de fer hérissé de lames de couteau. Ce bracelet sert à se défendre alors qu'on a perdu ses autres armes, et aussi à déchirer son adversaire dans une lutte corps à corps. Les boucliers (d'une trop grande dimension), sont en peau de buffle ou en peau de girafe, celle-ci plus estimée que l'autre pour cet usage, comme étant plus légère.

Dans l'Ounyamouési, les hommes sont armés soit d'arcs et de flèches, soit d'excellents fusils de munition, à pierre, provenant de l'armée anglaise des Indes et qu'on vend à Bagamoyo de 17 à 21 francs.

Les Baris ont des sabres et des poignards. Dans la région du haut Nil qu'ils habitent, les Noirs s'arment aussi de lances, au fer très allongé ou ovale ; ils ont des sagaies de différentes sortes : l'une, dont le fer en forme de spatule est emmanché au bout d'un bâton, se lance au loin ; l'autre, de forme bizarre, en fer mince et aplati, présente plusieurs lames divergentes et tranchantes de tous côtés ; celle-ci, garnie d'une courte poignée, se lance également à distance ; des haches emmanchées sur des espèces de fourches, dont la forme varie suivant les tribus ; des arcs, des flèches aux dards acérés et trempés dans un poison subtil qui est le suc laiteux d'une euphorbe. Leurs flèches à pointes de fer sont seules empoisonnées, d'autres à pointes d'ébène servent à la chasse. Les boucliers sont de formes et de matériaux variés : en peau de girafe ou d'hippopotame, ou même en carapace de tortue et en peau de crocodile. Les masses d'armes sont en ébène et autres bois durs. Ajoutons, pour compléter cette énumération, les bâtons de chasseurs que les Nègres pasteurs lancent sur le menu gibier.

Les Makololos de la Cafrerie intérieure ont pour armes des lances très légères qu'ils jettent comme une javeline. Ils sont capables d'atteindre leur but à une distance de quarante et même de cinquante pas. La javeline lancée en l'air retombe ensuite de tout son poids sur l'ennemi contre qui elle est dirigée.

L'arme favorite des Zoulous est aussi la javeline, ou plutôt la sagaie. Ils portent toujours avec eux cinq ou six de ces dards, au maniement desquels ils sont exercés dès l'enfance. Bien qu'ils possèdent des fusils et qu'ils sachent s'en servir, ils abordent l'ennemi avec leurs sagaies : ils en ont de longues qu'ils lancent avec adresse, et de courtes dont ils tirent un grand parti dans la lutte corps à corps. Ils n'ont pas renoncé non plus au « knobiri » en bois de laurier, employé comme massue à la guerre et à la chasse.

Les armes du guerrier de l'Ougogo (entre le lac Tanganyika et l'océan Indien) sont faites avec beaucoup d'art. Elles se composent d'un arc, de flèches barbelées, d'une couple de sagaies, d'une lance dont le fer ressemble à la lame d'un sabre, d'une hache d'armes et d'une petite massue. « Doit-on se battre, dit M. Stanley, le messager du chef court d'un village à l'autre, en soufflant le bruit de guerre dans sa corne de bœuf. — A cet appel le Mgogo jette sa houe sur son épaule, revient à la maison, et ressort l'instant d'après en costume de combat : des plumes d'autruche, d'aigle ou de vautour se balancent sur sa tête ; un long manteau rouge flotte derrière lui. A son bras gauche est un bouclier de peau d'éléphant, de rhinocéros ou de buffle, orné de dessins blancs et noirs ; il tient sa lance d'une main, de l'autre ses javelines. Son corps est peint de la couleur de guerre ; il a des clochettes aux genoux et aux chevilles ; aux poignets de nombreux anneaux d'ivoire qu'il entrechoque pour annoncer sa présence. Il a quitté à la fois la houe et l'allure du cultivateur ; c'est maintenant un guerrier plein de fierté et d'enthousiasme, bondissant comme un tigre et flairant le champ de bataille. »

Sur le littoral de la Guinée méridionale, l'armement se compose du fusil à pierre et de sabres importés d'Europe. L'arc et les flèches ne se retrouvent plus qu'assez avant dans l'intérieur, et de même les boucliers et les sagaies. Les Noirs ont encore un fort bâton quadrangulaire en bois très dur faisant office de casse-tête. Il y a aussi des espèces de

petits yatagans de formes très variées, produit de l'industrie du Mayumbo : les Nègres de cette partie de la Guinée ne fondent pas le fer, ils l'achètent dans les comptoirs des Européens établis sur le littoral et le transforment en instruments et en armes par le travail de la forge.

Fig. 232. — Armes, outils, ustensiles, ornements.

Le major Serpa Pinto a trouvé les Loïtenas du Zambèse en possession de quantité de fusils à percussion fabriqués en Angleterre et apportés par les commerçants du Sud. Les indigènes avaient aussi des mousquets à pierre de fabrication belge vendus par les Portugais de Benguela. Le même voyageur a vu aussi quelques carabines rayées. Ces armes européennes font un peu abandonner les armes du pays : les sagaies barbe-

lées, les massues et les petites hachettes. Comme armes défensives en harmonie avec ces dernières se trouve le grand bouclier ovale, fait en bois et recouvert de peaux de bœuf.

Les Dahomyens, s'ils n'ont pas de projectiles pour leurs canons, sont équipés de fusils, de flèches, de sagaies et de sabres. Ils se servent maladroitement du fusil : ils tirent sans épauler. En revanche, ils manient très bien leurs longues sagaies. N'oublions pas les amazones du roi de Dahomey, habiles à lancer les flèches et à manier le lacet : elles emploient le lacet pour faire des prisonniers.

Les armes des Damaras sont la sagaie, le « kierie », massue que les indigènes savent lancer au loin avec une dextérité surprenante contre

Fig. 233. — Petit fusil des Sarracolas (haut Sénégal).

les quadrupèdes et les oiseaux ; enfin l'arc et les flèches, et quelques fusils dont ils ne savent pas encore se servir.

Les habitants du Manyéma sont armés de lourdes piques et de boucliers ; ils ne connaissent ni les arcs ni les flèches.

Sir Samuel Baker a porté sur les Noirs de l'Afrique deux jugements contradictoires, qu'il est utile de rapprocher.

Voici le premier : « Je voudrais que les négrophiles d'Angleterre pussent voir, comme moi, le cœur même de l'Afrique ; leur sympathie pour les Noirs en serait fort diminuée. La nature humaine, vue dans son état de crudité tel que nous le montrent les sauvages de l'Afrique, est au niveau de la brute et ne soutiendrait pas la comparaison avec le noble caractère du chien. On ne trouve chez eux ni gratitude, ni pitié, ni affection, ni désintéressement ; aucune idée du devoir, point de religion, mais seulement la cupidité, l'ingratitude, l'égoïsme et la cruauté. Ils

sont tous voleurs, paresseux, envieux et prêts à piller et à faire esclaves leurs voisins. »

Peu de jours après, le voyageur écrivait :

« Le Nègre est une curieuse anomalie. Chez lui, les côtés bons et les côtés mauvais de l'humanité percent spontanément, comme les fleurs et les épines sur les buissons de ses solitudes. Créature toute d'impulsion, rarement influencée par la réflexion, le Noir nous pétrifie par sa complète stupidité, et soudain nous confond par des marques inattendues de sympathie... Dans sa sauvage patrie, l'Africain est méchant, mais non pas autant que le seraient, — je crois, — les blancs dans des circonstances analogues. Il est dominé par les passions mauvaises qui sont inhérentes à la nature humaine ; mais chez lui, le vice n'est pas exagéré comme cela se voit chez les nations civilisées, etc... »

Le second jugement adoucit quelque peu la sévérité du premier ; malheureusement les appréciations rigoureuses de sir Samuel Baker fortifient l'impression peu favorable que fait naître la lecture des relations des explorateurs contemporains.

Stanley a décrit ses impressions à la vue d'un rassemblement de sauvages trépignant d'impatience de se ruer sur lui et son escorte. Des roulements de tambours les appelaient au combat. Ils brandissaient leurs lances, bandaient leurs arcs en jetant sur le voyageur et les siens des regards furieux ; une animation cruelle était peinte sur leurs visages ; de leurs armes ils frappaient le sol ; la bouche écumante, grinçant des dents, fouettant l'air avec leurs lances, ils piétinaient de rage d'être obligés de différer d'en venir aux mains...

Un Italien, M. Bolognesi, raconte ce qu'il a vu dans des villages du haut Nil. Des ossements entassés sous un arbre témoignaient d'une exécrable coutume : à la suite de chaque engagement avec leurs ennemis, les vainqueurs s'emparaient des cadavres du parti vaincu et les promenaient dans les campagnes. Après plusieurs jours d'orgies, les triomphateurs attachaient à des arbres ces cadavres et les y laissaient jusqu'à ce qu'ils fussent réduits à l'état de squelettes. C'est alors qu'on apportait les ossements sous l'arbre des trophées de guerre. M. Bolognesi vit sous un de ces arbres une telle quantité d'ossements entassés qu'ils s'élevaient jusqu'à la moitié de la hauteur du tronc. Que voilà d'aimables gens ! Et

que dire de la générosité de ceux qui entreprennent d'assouplir de si ingrates natures?

S'agit-il des Nubiens? le vol est en aussi grand honneur chez eux que jadis à Sparte ou dans l'Italie avant les Romains. Des Cafres? Ils sont menteurs, paresseux, voleurs, — et voleurs pleins de ruse, — voraces jusqu'à la gloutonnerie. Ajoutez qu'il n'y a chez eux aucune pudeur naturelle.

Parle-t-on des Pahouins des deux Guinées? Ils sont voleurs, menteurs, querelleurs, avides, rusés, toujours en guerre entre eux. Des Ouadaïens, visités par le docteur Nachtigal? Ils sont, il est vrai, très courageux, mais aussi très orgueilleux, très entêtés, barbares, hostiles à tout ce qui vient du dehors, — hommes et choses. Ainsi des autres!

Cependant, pour être juste, il faut dire qu'il y a quelques exceptions agréables à constater. Ainsi, pour ne parler que d'eux, les Zoulous sont gais, hospitaliers, expansifs (au point d'accompagner leurs paroles d'une mimique très expressive). Leur énergie et leur moralité leur assurent une supériorité sur tous leurs voisins. Ils ont la prétention fondée de fournir les plus braves guerriers de l'Afrique australe. Enfin ils savent observer la discipline.

Au nord du continent africain l'islamisme étend sa diffusion. Il domine dans certaines régions. Il y a des populations entières qui sont musulmanes : les Ouolofs du Sénégal, les Peuls et les Toucouleurs ; à l'orient, les Somalis, cruels et fourbes, ont été récemment fanatisés par une confrérie religieuse musulmane, au point que l'accès de leur territoire n'est plus permis qu'à des forces supérieures.

En dehors de l'islamisme, certains peuples africains croient en un dieu ; les autres, et c'est le plus grand nombre, n'ont pas la plus légère notion d'un être suprême. Ils sont adonnés à des pratiques superstitieuses ; ils attribuent volontiers un pouvoir occulte aux chefs qui les régissent aussi bien qu'à des êtres invisibles qui disposent suivant leur caprice du sort des hommes.

Les Pahouins admettent l'existence d'un dieu créateur du monde, qu'ils appellent « Agnama ». Ils ont aussi une idée vague d'une vie future. Point de culte. Ils n'attendent de Dieu ni bien ni mal. Les malheurs

qui leur arrivent, tels que la maladie, la mort, ils les attribuent aux maléfices, aux sortilèges de leurs ennemis. Chez eux le féticheur, *ngan*, est aussi le médecin. Il sait se faire payer, et c'est un proverbe dans le pays que nul médecin ne va à sa besogne sans un sac vide.

Les Nouers, de la région du haut Nil, ont un dieu qu'ils appellent Nav. Le prêtre qui est son représentant, ou plutôt sa représentation vivante, est une sorte de Grand Lama, comme au Thibet, pour lequel on professe une vénération voisine du culte. Il est immortel et exempt des servitudes inhérentes à la nature humaine. Donc jamais ses fervents n'entendent parler de sa mort et un des prêtres de son entourage est toujours là pour se substituer à lui et prolonger son existence. La supercherie se renouvelle indéfiniment.

Les Nègres de la Guinée méridionale reconnaissent un être supérieur, une puissance occulte : le « Zambi ». Mais ils sont surtout entichés de leurs génies bienfaisants ou malfaisants, qui prennent à leur gré toutes sortes de formes : tantôt arbres, rochers ou cailloux et griffes de tigres, voire même bouchons de carafes. Il y a chez eux des fétiches portatifs ; il y en a d'autres ayant la forme d'une statue ; un coin des huttes est réservé à ces fétiches comme des dieux lares. Il y a enfin des fétiches d'importance, logés dans une case qui est un diminutif de temple et confiés à la garde de sortes de prêtres. Ces fétiches-là passent pour savoir découvrir les coupables, décider de la victoire et disposer même de la pluie ; et cependant il ne leur est rendu aucun culte. Les fétiches africains affectent, du reste, toutes sortes de formes. Outre les statues grossièrement ébauchées, il y a encore des têtes d'animaux, des morceaux de fer, des boules de terre ornées de plumes. Chez les Achantis, nombre d'arbres sont fétiches, par exemple tous ceux de Coumassie, la capitale.

Dans d'autres parties du continent noir, on possède des figurines que les femmes serrent sur la poitrine pour se préserver de la stérilité ; d'autres sont portées par les enfants pour les faire grandir ; certains fétiches donnent de l'embonpoint à ceux qui les gardent sur eux. On a des figurines blanchâtres, — représentant les hommes blancs, — implorées pour éviter de tomber entre les mains des trafiquants égyptiens ou portugais et se préserver de l'esclavage ; quelques figurines se suspendent au bras en signe de deuil. La corne du rhinocéros se place à l'en-

trée des cases pour les garantir du « mauvais œil » ; les cornes d'antilope jouissent de la même autorité et du même prestige ; enfin, en guise de « porte-bonheur », en bien des lieux on attache à son bras des gris-gris en dents d'hippopotame, en ivoire et autres matières.

Dans les pays musulmans, les marabouts font un commerce fructueux de gris-gris ; ils vendent aussi des amulettes pour la préservation de tous les dangers : ce sont généralement des versets du Coran, logés dans une épaisse et volumineuse enveloppe de cuir.

Les indigènes de l'Afrique équatoriale n'ont aucune idée précise de la divinité. Mais, comme les autres, ils sont extrêmement superstitieux ; ils croient à des sorts défavorables qu'on peut leur jeter. Ainsi les Houmas du Karagoué refusaient de vendre du lait aux voyageurs anglais, sachant que ceux-ci faisaient usage de porc, de poisson, de volaille et d'une espèce de fève appelée « maharagoné », et craignant, par suite, pour leurs troupeaux, des influences funestes.

Les populations, quand elles échappent à la tyrannie des chefs militaires, tombent sous celle de grands magiciens, qui exercent une réelle autorité dans certaines provinces.

Devins et sorcières s'imposent à la simplicité du commun de leur race. Les explorateurs ont trouvé à la cour de Kamrasi des sorcières, figurant dans toutes les cérémonies, la tête couronnée de racines entremêlées de lézards desséchés, de dents de crocodile, de griffes de lion, de petites carapaces de tortue. Les sorciers de tous les pays s'entourent du même bric-à-brac. Ces sorcières noires, — et laides, on peut le croire, — confectionnent des baguettes charmées.

Mtésa avait aussi les siennes, rusées commères affectant de parler avec des intonations aiguës. Elles ceignaient leurs reins de tabliers de peaux de chèvre très petits, bordés de clochettes, et étaient armées de petits boucliers et de lances décorées d'une houe de filasse.

Les premiers explorateurs européens, avec les moyens dont ils disposent, fusils, revolvers, montres, boussoles, ont été pris par les indigènes pour d'habiles magiciens. Le roi Roumanica n'eut rien de plus pressé que de prier Speke d'user de sa puissance occulte pour tuer son frère Rogéro, qui était pour lui un compétiteur embarrassant.

Le même voyageur trouva le lac Victoria habité par un « mgussa »,

ou esprit, ayant pour interprète un sorcier respecté qui avait établi son domicile dans une île du lac. C'est là qu'étaient données des consultations, au milieu d'un appareil rappelant celui des sorcières de la cour; mais avec cette particularité que le sorcier et sa femme prenaient des airs cassés de vieillards, toussant, parlant en tremblotant, et se traînant avec peine.

Fig. 234. — Le Temple des serpents à Wydah.

La sorcellerie est le plus souvent inséparable de la médecine. Il en est ainsi chez les Cafres, qui ont une connaissance assez étendue de la propriété des plantes, — bien qu'ils administrent leurs médicaments à si forte dose qu'ils tuent souvent leurs malades avec ce qui aurait pu les guérir. Ils accompagnent leurs prescriptions médicales d'un sacrifice. C'est une chèvre, un mouton, un bœuf qu'il convient d'immoler aux mânes des ancêtres pour se les rendre favorables...

Les Nègres de la Côte d'Or sont aussi adonnés au fétichisme. Ils croient néanmoins à une autre vie. Leurs superstitions se ressentent du contact avec les populations musulmanes. Ils ont une croyance légendaire qui ne manque pas de grâce ; c'est l'existence d'un enfant divin antérieure à la création du monde. Cet être surnaturel, dont l'enfance demeure éternelle, ne boit ni ne mange. Des démons désignés sous le nom de « woodsi » occupent aussi une place importante dans leur métaphysique. Ils se font de l'âme humaine, *kra* ou *kla*, une idée assez originale. Le *kla* existe avant le corps et peut être transmis d'un corps à l'autre ; il est en quelque sorte distinct de l'homme charnel, auquel il donne des avis et peut en recevoir des hommages et des offrandes. Cela ressemble à un démon familier ou à un ange gardien et protecteur ; mais le *kla* constitue une dualité mâle et femelle, une association des deux principes du mal et du bien.

Tout cela est inoffensif et préférable de beaucoup aux pratiques sanguinaires de cultes barbares, comme dans le Dahomey et chez les Achantis, où le prêtre est un bourreau, et le sang de nombreuses victimes, l'holocauste. Nous avons parlé de la cruauté exceptionnelle de ces peuples de la portion occidentale du continent africain. Nous n'y reviendrons pas, car c'est un sujet trop attristant. Qu'on nous permette toutefois de mentionner cette étrange particularité de temples consacrés par les indigènes aux serpents. Ces reptiles sont honorés par eux.

A Whydah (Dahomey) il existe un de ces temples, où les indigènes apportent avec un soin infini les serpents qu'ils rencontrent, au lieu de les détruire. On les compte par milliers dans ce sanctuaire hospitalier.

Le docteur Répin a vu cet asile vénéré des serpents fétiches, situé non loin du fort, dans un lieu un peu isolé, sous un groupe d'arbres magnifiques. « Ce curieux édifice, dit-il, consiste simplement en une sorte de rotonde de dix à douze mètres de diamètre et de sept à huit de hauteur. Les murs en terre sèche, comme ceux des cases des habitants, sont percés de deux portes opposées, par lesquelles entrent et sortent librement les divinités du lieu. La voûte de l'édifice, formée de branches d'arbres entrelacées qui soutiennent un toit d'herbes sèches, est constamment tapissée d'une myriade de serpents... Tous appartiennent, comme

doit bien le supposer le lecteur, à des espèces inoffensives, car ils sont dépourvus des crochets canalicules dont la présence caractérise les serpents venimeux. Leur taille varie d'un à trois mètres. »

Devant cette absence presque complète d'idées religieuses tant soit peu avouables, les missionnaires chrétiens ont vu dans l'Afrique un immense champ de labeur. C'est peut-être de leur part une généreuse illusion. Dans tous les cas la tâche est ingrate.

Il y a des pays, — comme le pays des Matébélis dans l'Afrique australe, — où les missionnaires anglais établis depuis nombre d'années n'ont pas fait une seule conversion durable. Et voici pourquoi. Lorsqu'à la mort d'un chef converti, son successeur se montre rebelle à la religion nouvelle, tous les catéchisés de ses États disparaissent comme par enchantement ; c'est à qui se compromettra le moins : le christianisme ne fera jamais de martyrs parmi les peuples de la race noire.

A la tête des missions catholiques nommons la mission française fondée par les Jésuites à Bagamoyo, qui est un petit port situé sur l'océan Indien, en face de Zanzibar. Cet établissement ressemble à un village. Il y a là, dans seize corps de logis séparés, dix religieux, dix religieuses et deux cents élèves, garçons et filles. La mission de Bagamoyo a été d'un grand secours pour tous les explorateurs qui ont tenté de pénétrer dans l'Afrique par le Zanguebar.

Des missionnaires catholiques sont allés aussi s'établir dans l'Ouganda, en 1879. Le roi Mtéza leur fit un bon accueil ; il leur donna une propriété de l'étendue d'un hectare toute plantée de bananiers ; il leur fournit même des ouvriers pour y construire leur modeste résidence de roseaux.

Les Anglais étendent leurs anciennes missions de l'Afrique australe à toute l'Afrique équatoriale. Ces nouvelles missions protestantes, soutenues par de puissants capitaux, ont dans leur personnel des officiers de marine et des matelots, des médecins, des ingénieurs, des charpentiers, des forgerons, des agriculteurs, des tisserands et même un imprimeur. On voit que l'Angleterre songe tout à la fois au salut des âmes et aux satisfactions que peut procurer l'industrie et les arts des peuples civilisés. Les Noirs de l'Afrique doivent être surpris de tant de

sollicitude, — à moins qu'ils n'aient soupçonné des vues intéressées chez leurs bienfaiteurs, — ce qui est probable.

L'Église écossaise a créé près du lac Nyassa la mission de Livingstonia.

La Société britannique des missions des Universités a fondé en 1864, à Zanzibar, un établissement destiné à recueillir les enfants esclaves libérés par les croiseurs anglais, et secourir aussi les esclaves adultes. Cette société compte étendre son action dans toute la Nigritie méridionale.

Sur la côte occidentale d'Afrique la propagande catholique a moins de succès que celle des missions protestantes des Anglais. Mais bien plus grande encore est l'influence du mahométisme, qui envahit le pays en refoulant le fétichisme, et transforme les villages et les campagnes par l'agriculture. « Le rejet de l'idolâtrie par le Coran est incessant, rapide, fatal. Partout l'islamisme souffle sur les Noirs la haine des chrétiens, il pénètre, protégé simplement par son prestige, dans les tribus les plus sauvages des golfes de Biafra et de Guinée ; il fonde l'empire de Haoussas, il est dans le Bambara, suit le cours du Niger, et descend les montagnes de Kong jusque dans les criques les plus inaccessibles de la Côte d'Or. Trois ou quatre marabouts, avant-garde d'une tribu d'émigrants du Fouta, rencontrent-ils dans un beau site un village nègre aux luttes chancelantes, aux habitants nus ou couverts de peaux, ils s'y arrêtent, catéchisent les enfants et leur apprennent à déchiffrer avec une patience admirable les caractères arabes. Les fétiches peu à peu font place aux gris-gris renfermant les versets du livre saint. Arrive bientôt la tribu colonisatrice, escortée par quelques chefs à cheval, qui, le sabre à la main, forcent, s'ils s'y refusent, les Nègres à travailler, à défricher la terre et à l'ensemencer. Si le Noir veut résister il est tué ; s'il échappe pour aller se cacher dans les forêts de la côte, on court à sa poursuite. Au bout de peu d'années, le sol, étouffé jusque-là par une végétation désordonnée, se couvre de cultures ; les ânes, les bœufs, les chèvres, les chevaux emplissent aux portes des villages les enceintes fortifiées où ils dorment à la belle étoile ; les Nègres portent désormais avec orgueil le « boubou » sénégalais, le fusil, le sabre, tout ce qui caractérise l'homme libre ; les femmes ont répudié leur ancienne

nudité, et ne se montrent plus aux étrangers que le corps entouré d'un pagne bariolé aux couleurs éclatantes. Nos missionnaires européens ne peuvent lutter contre ce système des marabouts presque toujours et partout triomphant. Il leur faudrait user du sabre, donner sur terre le paradis de Mahomet et le promettre aux Nègres même encore après leur mort (1). »

Fig. 235. — Culte du Woudou à Wydah.

Qui se chargerait de réunir en un corps d'ouvrage les us et coutumes, ayant force de loi, chez les cent nations de l'Afrique ? Celui-là se livrerait à une entreprise laborieuse, — et vaine. On ne pourrait pas procéder par région, ni par groupes, — où les affinités seraient peut-être insaisissables ; — l'ethnographie ne fournirait point de fil conducteur et il serait illusoire de compter sur les douteuses analogies qu'offrent les lan-

(1) Edm. Plauchut.

gues, car souvent, sur des territoires contigus, il est parlé des idiomes qui n'ont entre eux aucune parenté : ce ne sont pas des dialectes divers d'une même langue, mais des langues essentiellement distinctes.

De même les mœurs, les usages et coutumes varient d'une peuplade à l'autre. Pour la morale de ces Noirs, ce qui est « le bien » en amont... de la cataracte d'un fleuve, devient « le mal » lorsque le cours d'eau a repris son écoulement paisible. On dirait même que dans la crainte de se confondre avec les tribus voisines, chaque tribu donne du relief, de l'exagération aux caractères qui lui sont particuliers, de telle sorte que les oppositions se trouvent, de jour en jour, plus nombreuses et plus marquées. Nous avons déjà vu quelque chose de semblable chez les Indiens des deux Amériques, et un peu ailleurs.

Nous nous bornerons donc à noter quelques particularités intéressantes, butinées çà et là dans les relations des voyageurs.

L'Ouroua, qui forme à l'ouest de la région des lacs un vaste et puissant royaume, a été visité par Cameron, qui eut des difficultés avec le roi Kasongo. Ce roi possédait deux capitales, l'une accessible à tous, l'autre peuplée de trois mille femmes et interdite aux hommes ; les enfants mâles en étaient éloignés quelques jours après leur naissance.

Voilà certes une curieuse organisation politique ; celle du Dahomey l'est davantage encore. Qu'on en juge.

Le roi du Dahomey est doué d'un double nom, d'un double caractère, d'une double fonction. Une moitié de lui-même administre la ville ; l'autre moitié régenté les campagnes. A la dualité dans la personne du monarque correspond la dualité dans l'État. Toutes les charges sont masculines et féminines : il y a un grand prêtre femelle et un grand prêtre mâle, un premier ministre femelle et un premier ministre mâle, un généralissime femelle et un généralissime mâle. Autour du roi se pressent des courtisans femelles et des courtisans mâles, ces derniers ne pouvant jamais entrer dans le gynécée, et les premiers ne pouvant jamais en sortir, sauf dans les grandes occasions. Les officiers des deux cours sont égaux en fonctions et en prérogatives, sauf pourtant qu'un certain officier femelle porte le titre de *Mère des hommes*. Ce matronat nous paraît l'une des plus singulières institutions que l'on connaisse.

Dans beaucoup de parties de l'Afrique, les filles sont censées appar-

tenir au roi du pays. C'est à lui qu'on demande une femme. Lorsque le hasard ne préside pas à la distribution, le sujet doit savoir gré à son souverain d'avoir tenu compte, dans le choix qu'il a daigné faire, des services rendus, du rang et des qualités personnelles du postulant.

Lorsqu'un Zoulou se marie, — ne l'avons-nous pas dit ? n'importe ! il faut le répéter pour l'originalité de la chose, — on lui rase la tête et on lui en couvre le sommet d'une sorte de gâteau gommeux dont l'entretien n'est pas une mince affaire.

Chez les Zoulous, dans l'organisation des forces militaires, les hommes mariés forment des régiments distincts des régiments des célibataires, et reconnaissables à la couleur des boucliers. Chez eux encore les hommes se réservent le soin de traire les vaches. Il est expressément interdit aux femmes de s'en mêler, sous peine de mort, dit-on. Les jeunes garçons du pays sont soumis, à l'âge de quatorze ou quinze ans, à une initiation à la vie des guerriers, dans une cérémonie où les hommes du village leur administrent, tout en dansant, des coups de baguettes qui font jaillir le sang de leurs corps nus.

Si nous voulions énumérer les supplices de ces peuples barbares, ce serait à ne plus en finir : la décapitation, les longues tortures avant l'exécution, les joues traversées d'un couteau qui paralyse la langue, l'enterrement vivant, l'empalement, les criminels livrés en pâture aux fourmis de l'Afrique australe, la dent des cannibales, la section des doigts ou du poignet, etc., etc.

Au Congo, il existe une sorte de jugement de Dieu. Dans les cas d'accusation grave entre deux individus et dans l'impossibilité de découvrir de quel côté sont les torts, les gardiens des fétiches administrent aux deux parties, aux deux adversaires, un poison, — la « casca », — qui doit tuer celui qui est coupable. Cette même façon de procéder se retrouve au pays des Achantis ; là c'est un fragment de l'écorce d'un arbre appelé « odum » que l'on fait mâcher à l'accusé en lui donnant une grande quantité d'eau à boire. — La casca est aussi administrée à haute dose à des criminels voués à une mort à peu près certaine, et il paraît que le spectacle d'une de ces exécutions est réellement horrible. Dans ce même pays il est certains accommodements avec la loi : celui qui est puni de mort peut livrer en son lieu et place un de ses esclaves pour être exécuté.

C'est assez commode, et les adversaires de la peine de mort n'ont pas songé à cette substitution par voie de contrainte ou de persuasion.

Chez les Nouers, où l'on coupe le cou aux voleurs, l'assassin est à la merci des parents du mort ; ils ont le droit d'exiger de lui autant de vaches qu'il a de doigts aux pieds et aux mains.

Ce qui semble commun à tous les Africains, c'est leur penchant à jaser, rire, se livrer avec frénésie à des danses entremêlées de mascarades grotesques. Naissances, mariages, funérailles sont l'occasion de chants et de danses.

Danses et chants s'exécutent aux sons d'une musique qui présente une assez grande variété d'instruments. C'est une suite de tambours dont les sons gradués produisent une échelle de tons se rapprochant assez de la gamme ; ce sont des clochettes en fer à timbres gradués aussi, des castagnettes également en fer. En fait d'instruments à vent, ils ont des espèces de musettes formées d'une calebasse dans laquelle le musicien souffle au moyen d'une corne d'antilope percée par le petit bout. Ces instruments sont de diverses grandeurs et produisent chacun une note différente. Ils ont aussi des flûtes et de vrais hautbois, en guise de pipeaux rustiques. Dans les instruments à cordes se trouve la lyre antique, formée d'une carapace de tortue couverte en peau de girafe, garnie de deux montants, avec les cordes. Pour d'autres, la carapace de tortue est remplacée par un morceau de bois creusé.

On devine que dans ces réunions bruyantes les libations ne sont pas épargnées. On s'y enivre de « pombé », boisson fermentée faite avec le grain du sorgho ou blé cafre, de « mérissa », ou d'autres sortes de bières ; de vin de palmier. Une ivresse artificielle s'y ajoute parfois : dans le Barozé, elle est puisée dans l'emploi du bangué, qui est une sorte de chanvre qu'on fume dans des pipes.

La guerre et le pillage, — une guerre sans miséricorde suivie de supplices pour les prisonniers, — remplit le reste de leur temps en dépit des soins que réclamerait l'agriculture. Ajoutons-y les exercices militaires pendant lesquels, courant les uns sur les autres, la lance au poing, la tête surmontée de cornes menaçantes, les guerriers font semblant d'en venir aux mains entre eux. Mais c'est forfanterie pure, comme on s'en

apercevrait vite s'ils étaient véritablement en présence d'un ennemi.

Il nous reste à dire un mot de quelques singularités concernant les funérailles. Chez les Bassoutos de la Cafrerie, on se débarrasse des morts le plus tôt possible. Après avoir creusé une fosse et lorsque le soleil est couché, on y apporte le cadavre, ficelé de manière qu'il demeure accroupi et qu'il tienne sa tête dans ses mains. Il est déposé dans la fosse,

Fig. 236. — Arrivée de la fiancée.

la tête au niveau du sol et la face tournée vers l'Orient. Et pour que le défunt ne revienne pas tourmenter les vivants, on jette dans la fosse quelques grains de mabélé et de maïs, quelques haricots et quelques pépins de courge, plus un paquet de chien-dent. — Bon voyage !

C'est dans une attitude à peu près semblable, avec les genoux rapprochés du menton et maintenus par un lien que l'on inhume les Bongos ; les hommes sont placés la face orientée vers le nord et les femmes du côté du sud. Pourquoi cette différence ? Aux habiles de le dire.

Chez les Damaras, lorsqu'une femme meurt laissant un enfant qui aurait besoin de ses soins, il arrive souvent qu'on ensevelit vivante la pauvre créature aux côtés de sa mère.

Comme on le pense bien, c'est la hutte qui est l'habitation ordinaire des Noirs africains ; mais elle varie extrêmement de formes, ressemblant tantôt à une ruche, tantôt à un cube ; les matériaux sont divers. On em-

Fig. 237. — Huttes des Marawis.

ploie les tiges de dourra et d'autres herbacées, les roseaux, la terre ; presque partout les toits sont couverts de chaume.

Ces huttes légères qui forment un village, ou plutôt un campement, sont souvent détruites par l'incendie, allumé accidentellement ou par suite de faits de guerre.

Dans les pays du Zambèse, le major Serpa Pinto a remarqué un genre d'habitation qu'il a mentionnée dans son livre : c'est une hutte ovale, donnant accès à une autre hutte demi-cylindrique. Les Louénas des

mêmes régions ont des bâtisses à cône tronqué élevées avec beaucoup de soin et de solidité.

Dans toutes les parties de l'Afrique que Schweinfurth a visitées, il n'a pas rencontré une seule tribu dont l'architecture n'offrît une disposition qui ne lui fût particulière, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. « Les cases des Diours, dit ce voyageur, ne ressemblent pas à celles des Chillouks, qui ont la forme des champignons, ni aux demeures des Dinkas, habitations massives que distinguent les appentis des porches. Elles ne peuvent pas non plus être confondues avec les huttes des Bongos, leurs toits n'ayant jamais les curieux appendices qui caractérisent ces dernières. Ce sont en général des constructions fort simples, sans ornements d'aucune sorte, mais présentant néanmoins dans leur structure, le soin et la symétrie que tous les Nègres paraissent apporter dans l'érection de leurs demeures. Un clayonnage, fait en bois ou en bambou, et recouvert d'argile, constitue la muraille. La toiture est simplement une pyramide en chaume. » Ajoutons qu'il n'est pas rare que les cases des Dinkas, — rondes, fort grandes et solides, — aient jusqu'à une quarantaine de pieds de diamètre. La muraille, assez basse, est formée d'un mélange d'argile et de paille hachée; le revêtement de la toiture conique est fait au moyen de couches de paille superposées qui donnent à la construction l'aspect d'une haute meule de blé. Ce toit a pour support un arbre planté au milieu de la case et auquel on a laissé ses branches. Cette construction peut durer de huit à dix ans.

Dans la Guinée méridionale l'habitation indigène est la « chimbèque », hutte dont les parois sont faites de loangos (sorte de jonc) reliés ensemble par des liens de palmier rotang et des lattes de branches de palmier bambou. Le toit est en herbes sèches ou en folioles de palmier raphia. Ces huttes ont de sept à huit pieds de façade, sur cinq ou six de profondeur. On emploie dans le Dahomey, pour édifier les cases, la terre glaise un peu ramollie dans l'eau et qui cuit sur place à l'ardeur du soleil : faire des briques donnerait trop de peine. Ces murs résistent tant qu'un toit les protège contre les infiltrations des eaux pluviales. Une enceinte renferme un certain nombre de ces petites maisons carrées appartenant au chef de famille. Elles n'ont d'autre ouverture que la porte, et sont couvertes d'herbes sèches. Le toit avance assez

pour former, au moyen de piliers de bois, une galerie extérieure.

Abomey, la capitale du royaume, se présente ainsi à la vue des voyageurs terrifiés : un mur de vingt pieds de

Fig. 238. — Hutte des nègres Dinkas.

hauteur entoure un vaste espace, où s'élève une quantité de huttes construites comme nous venons de le dire, en bambous, et couvertes en chaume. La plus grande est habitée par le roi, les autres par ses femmes. L'entrée de la demeure royale est parée de crânes humains; aux murs sont appendus symétriquement des mâchoires, et, çà et là, des têtes encore sanglantes; sur le toit, d'autres têtes sèchent au soleil, comme chez les Indous du Cachemyr les abricots. Ces têtes représentent, pour ce tyran sanguinaire, les attributs de la royauté, les insignes de la suprême puissance; et il les renouvelle par d'autres exécutions,

sans exciter un murmure, sans susciter la moindre opposition; car il est le maître absolu devant lequel tout fléchit et tout tremble.

Mais gardons-nous de revenir au chapitre de la cruauté naturelle à cette ingrate race noire... et poursuivons.

Fig. 239. — « Rondou », hutte élevée pour se mettre à l'abri des mouches.

Chez les Zoulous, les demeures sont en général assez bien tenues; celles des chefs se font remarquer par une propreté irréprochable, bien différentes sous ce rapport des habitations des Cafres et des Hottentots. Ce sont des huttes en forme de ruches, solidement construites au moyen de longues branches d'arbres qu'on enfonce en terre et que l'on joint par le haut. Les parois sont faites d'un lacs de

roseaux ou de brindilles recouverts de bouse de vache. L'entrée est fort basse et l'on ne peut y pénétrer qu'en rampant. Ces huttes sont disposées en cercle autour d'un enclos solidement palissadé qui sert de

remise au bétail et le défend contre les entreprises des lions et des hyènes. Le tout forme un village ou « kraal ».

Chez les Bassoutos de la Cafrerie, le centre de chaque ville est occupé par une enceinte murée renfermant les bœufs de tous les habitants.

Dans les villages des Manyémas, les cabanes basses forment de longues rues au milieu desquelles sont plantés des palmiers à huile. Il y a

Fig. 240. — « Tembé » dans l'Ounyamoni.

une autre sorte de groupement de demeures ; c'est le « tembé », qu'on trouve dans plusieurs des États situés à l'est du Tanganyika. Les habitations sont disposées avec plus ou moins de solidité sur les quatre côtés d'une aire qu'elles entourent et sur laquelle ouvrent toutes les portes. Chaque appartement, séparé du voisin par une cloison, abrite un ménage. Sur les toits en terrasse sont rangées les provisions de grain, d'herbe, de tabac, les citrouilles et les autres légumes de la dernière récolte.

Le lieutenant Cameron a vu, sur le petit lac Mohrya, des villages où

les huttes sont bâties sur pilotis, comme les cités lacustres de la Suisse aux temps préhistoriques.

Il convient de dire quelques mots des comptoirs fortifiés nommés « zéribas », établis par les trafiquants du haut Nil et de l'Afrique équatoriale. Ce sont également des stations de chasse. Qu'on se représente une enceinte carrée de plus de cent pas de côté, formée d'épines et de troncs d'arbres. Dans cette enceinte s'élèvent une vingtaine de cases, y compris les grands magasins de dépôt. Au dehors, devant l'entrée de la zériba, croissent quelques arbres à l'ombre desquels se font les transactions avec les indigènes. La zériba est souvent entourée par les cases de Noirs amis, bien aises de se couvrir de la protection d'une demeure dont les maîtres possèdent des fusils et de la poudre.

On se doute bien que le « mobilier » de ces rustiques habitations de la race noire est des plus primitifs. Il en est de même des ustensiles. Ce qu'il y a de plus luxueux, ici ou là, c'est la couche d'un chef, formée d'une natte à tissu élastique en paille colorée ; dans la Guinée, cette couche a un meilleur air, car le « chimbamba » est une sorte de large banc en bambou, sur lequel s'étale une natte en matiba. Partout, le simple mortel s'étend par terre sur une natte.

Mentionnons quelques tabourets en bois ; au Dahomey on en fait de très lourds taillés dans un bloc de bois et ornés de sculptures et de découpures à jour. En poursuivant notre inventaire nous trouvons encore des nattes destinées à servir de nappes, des chasse-mouches et des éventails en palmier, le gratte-dos en bois, espèce de râpe qu'on trouve chez les habitants du haut Nil, des pipes de diverses formes, — celle des Chirs est à double fourneau dont l'un reçoit le tabac et l'autre des plantes aromatiques, celles des Baris, compliquées de calebasses, sont munies d'un pied qui se fiche en terre ; on les bourre de tabac en poudre.

Il y a aussi des calebasses servant à la préparation des aliments, des jarres de terre, des gamelles en bois garnies d'étain ou simplement faites d'une calebasse, des plats à fruits et à pain tressés en jonc de couleur, des cuillers en corne d'antilope, des paniers et sacs à provisions, des filtres pour la fabrication des diverses sortes de bière qui forment la boisson du pays, des cornes de bœuf servant, à défaut de jarres, de vases pour ces boissons.

Fig. 241. — Armes, instruments de musique, ustensiles, etc.

CONTRÉES MYSTÉRIEUSES.

A ces divers ustensiles on peut ajouter, pour les régions qui sont en communication avec les comptoirs fondés par les Européens sur divers points du littoral, quelques poteries pour la cuisson des aliments, des chaudrons, des assiettes, des fourchettes de fer, des couteaux, et un certain nombre de menus outils.

Est-on curieux de savoir ce que mangent ces gens-là? car ils ne sont pas tous anthropophages...

Fig. 242. — La fabrication du sel.

Le Sénégalais, le Berbère et le Haoussa ont leur couscousou; les Zoulous leur bouillie de farine mélangée de lait caillé; d'autres peuples ont leurs gâteaux de maïs. Le Vouaganda (habitant de l'Ouganda) se nourrit presque uniquement de bananes, qui demandent peu de culture; le Mossi, le Groussi et l'habitant du Gourma préfèrent à tout leur igname bouillie et leur farine de manioc; le manioc est aussi la base de l'alimentation chez les Nègres de la Guinée méridionale; on le mange bouilli, cru, fermenté, en fa-

rine et en pâte gluante dont les femmes forment des galettes.

Dans cette partie de l'Afrique occidentale on a aussi le maïs, la banane, la patate douce, l'igname, l'ambrevade, plusieurs espèces de haricots, des tomates de la grosseur de belles cerises, des aubergines et des citrouilles, — l'ananas et la pastèque. En fait de chair, celles des canards, des poules d'Inde, des cabris et des moutons; — beaucoup de poissons. Cette cuisine a pour condiment essentiel le piment, employé à haute dose.

Les femmes broient le grain entre deux pierres et font cuire le gâteau dans des fours improvisés; ou encore elles allument un grand feu sur

un terrain battu, et, quand il est suffisamment chauffé, la galette de pâte est posée dessus recouverte d'un vase de métal sur lequel on fait du feu.

Près de la côte occidentale de l'Afrique, les indigènes cultivent des concombres et les mangent en salades assaisonnés d'une huile tirée de la semence même de cette plante.

Dans la région du hant Nil, les Noirs riverains des affluents du grand fleuve ne mangent ordinairement qu'une fois par jour, vers le coucher du soleil ; leur principale nourriture est le lait, puis le dourrah, qu'ils consomment en bouillie ou en grains cuits à l'eau. La viande est pour eux un régal qu'ils ne rencontrent que dans les fêtes, les sacrifices, et quand ils perdent une tête de bétail. Ils ont des haricots, des pois, des courges, qu'ils cultivent sur les bords des cours d'eau ou dans les îles. Les forêts leur fournissent aussi des racines, des fruits sauvages, des champignons et du miel en quantité.

D'autres nourritures semblent accuser chez certains peuples de l'Afrique une réelle dépravation de goût. C'est ainsi qu'on mange des pâtés de mouchérons sur les bords du Nyassa et des fourmis blanches dans le Manyéma. Frites dans la poêle, ces fourmis constituent, selon Livingstone, un mets très agréable.

« Excepté l'homme et le chien, dit Schweinfurth, les Bongos semblent regarder comme alimentaire toute substance animale, quel que soit l'état dans lequel elle se trouve. Les restes du repas d'un lion, débris putréfiés cachés dans la forêt, et dont l'approche des milans et des vautours leur révèle l'existence, sont recueillis par eux avec joie. Le fumet leur garantit que la viande est tendre, et ils estiment que dans cette condition elle est plus nourrissante et plus facile à digérer que la chair fraîche. Il ne saurait d'ailleurs être question de goût avec des gens qui ne reculent pas devant la nourriture la plus révoltante. Chaque

Fig. 243. — Fourneau africain.

fois, ajoute le savant voyageur, que j'ai fait tuer un bœuf, j'ai vu mes porteurs se disputer avidement le contenu de la panse, ainsi que le font les Esquimaux, qui prennent la seule idée qu'ils puissent avoir des légumes dans ce que leur fournit l'estomac des rennes. »

Faut-il poursuivre cette citation? « J'ai vu, dit le voyageur, les Bongos arracher avec calme les vers qui tapissent tout l'appareil digestif du bétail de cette région, — d'affreux amphistomes, — et s'en emplir la bouche. Après cela je ne suis pas surpris qu'ils tiennent pour gibier

tout ce qui grouille et qui rampe, depuis les rats jusqu'aux serpents; ni de les voir manger sans répugnance du vautour dont la chair conserve l'odeur de la nourriture habituelle de ces oiseaux de proie; de l'hyène galeuse, de l'hétéromètre palmé — c'est un gros scorpion terrestre; — des chenilles et des larves de termites à l'abdomen huileux. »

Les Bushmen se guident aussi sur les vau-

Fig. 244. — Industrie de Kano, tunique des Touaregs.

tours pour se procurer les reliefs du lion. Quand cet animal a supris quelque girafe, un buffle, un élan, dès le lendemain les vautours, planant au-dessus des débris de ce festin, en indiquent la place. Les gros os que les mâchoires de la bête fauve n'ont pu entamer, les Bushmen les brisent pour en sucer la moelle.

Les Zoulous sont très friands de sauterelles. Ils les mangent au miel, bouillies et réduites en poudre. Il paraît que grillées elles sont supérieures aux crevettes, selon l'opinion des Européens qui en ont goûté. Les Zoulous sont gourmets de grosses chenilles, auxquelles ils trouvent une saveur végétale qu'ils prisent fort : une énorme grenouille appelée

« matlametlo », qui une fois cuite ressemble assez à un poulet, constitue une des singularités de leur cuisine.

Dans l'occident de la région équatoriale, il y a un fruit, la noix de kola ou de goûro, dont il est fait une consommation importante. Les Achantis en envoient des quantités considérables au marché de Salaga et les indigènes viennent pour s'approvisionner de plus de 1,400 kilomètres. De même des caravanes de Bihé vont chercher entre le Zaïre et le Zambèse de grandes quantités de miel, qui entre dans l'alimentation sous forme d'hydromel.

Fig. 245. — Dessins d'objets en cuir, fabriqués à Tombouctou.

Ceci nous amène à dire quelques mots des boissons.

Les musulmans, qui dominent à l'ouest de la Nigritie, se désaltèrent avec de l'eau fraîche mélangée avec de la farine de millet. L'infidèle, le fétichiste, boit son pombé ou sa bière de millet et de miel, espèce d'hydromel très fort et très enivrant, quelquefois aussi du vin de palmier ou de dattes. Ces bières africaines, — mérissa, caffir, etc., — faites pour la plupart avec une espèce de millet nommé dourrah, — sont des boissons acidulées très capiteuses. Sous leur influence, les Noirs se livrent souvent à toutes sortes d'actes de sauvagerie et de brutalité.

Quelques mots sur l'industrie des populations africaines trouveront naturellement leur place ici.

Certains Noirs se montrent singulièrement doués pour les arts industriels. Ainsi les Achantis connaissent le tissage, la broderie, la poterie,

la fabrication des cuirs, l'art de travailler les métaux et même l'orfèvrerie.

Fig. 246. — Kano.
Sandale en cuir.

Les indigènes de la région forestière située au sud du lac Tanganyika sont très laborieux ; non seulement ils cultivent la terre avec soin, mais ils ont des forgerons qui étirent en fil mince, pour en faire des bracelets, des barres de cuivre apportées du Katanga (à l'ouest du lac Moëro). Ils ont aussi des tisserands qui font avec le beau coton que produit la contrée des châles rayés de noir et de blanc. Les habitants de l'Ounyamouési travaillent assez bien le fer et fabriquent des instruments d'agriculture, des couteaux, des ciseaux, des bracelets, des boucles d'oreilles.

Les Zoulous se montrent habiles dans la fabrication des armes dont se servent leurs guerriers. Ils emploient aussi avec art différentes manières de préparer les peaux d'animaux pour les vêtements.

Les Djours sont forgerons et fournissent des ustensiles de métal aux Chillouks, aux Dinkas et aux Nouers.

Les Monbottous, excellents ouvriers dans les travaux de forge, surpassent aussi tous les peuples de l'Afrique centrale dans la construction des habitations.

Fig. 247. — Djebira, sac de cuir.

Enfin il y a dans le haut Niger dix ou douze millions de Noirs, les plus industriels sans doute de l'Afrique. C'est qu'en effet la vie est active dans ces grandes villes des royaumes du Soudan. Comment vivraient sans industrie les quarante mille habitants de Kouka, capitale du Bornou ? Les cinquante mille habitants de la ville de Kano, dans les États du sultan de Sokoto ? A Tombouctou, il y a aussi quelque chose de cette

activité. — Les marchands du Bornou apportent aux marchés de Kouka et des autres localités importantes les produits variés du sol et de l'in-

industrie. Ces derniers consistent surtout en coton filé, corbeilles en pailles tressées, cordes, brides, bâts, sacs de cuir, ustensiles agricoles, plats, vases d'argile, vêtements : — « tourkédi », draperie bleu foncé dont les femmes s'enveloppent, « tobé », blouse flottante que portent les indigènes par-dessus leur large pantalon, tuniques à l'usage des Touaregs, sandales de cuir, etc. — Ils s'approvisionnent en retour de marchandises venues de bien loin par la voie des caravanes. Ajoutons que nous tenons les deux débouchés de cette immense région africaine par l'Algérie et le Sénégal.

III.

Difficulté de pénétrer en Afrique. — Tentatives des nations civilisées. — Obstacles naturels et autres. — Porteurs exigeants. — Monnaies encombrantes. — Les explorateurs célèbres du continent africain. — Burton, Speke, Grant, Livingstone, Cameron, Stanley, Schweinfurth, Serpa Pinto. — Autres voyageurs : G. Lejean, Matteucci, G. Rohlf, Baines, Nachtigal, S. de Brazza, etc., etc.

Voilà en somme des peuples bien étranges qui, par leurs mœurs, leurs idées, rendent presque impénétrable le pays qu'ils habitent.

On sait quel a été le sort de la mission Flatters chargée d'étudier l'établissement d'une voie ferrée à travers le désert qui avoisine nos possessions algériennes. Notre colonie du Sénégal, — qui est cependant bien placée pour nous donner accès chez les populations de la Nigritie septentrionale, — ne nous a pas été jusqu'ici d'une grande utilité pour cet objet. L'ouverture du Congo par M. de Brazza n'aura peut-être pas non plus d'avantages immédiats.

Les Portugais, qui ont pénétré assez avant dans l'intérieur de l'Afrique, il y a plusieurs siècles déjà, ne sont guère plus avancés que les autres nations européennes dans leurs relations avec le continent noir. Ils en sont réduits à fonder des comptoirs sur le littoral.

Les Anglais établis en sentinelle au Cap ne font un pas en avant qu'au prix d'énormes sacrifices, comme on l'a vu lors de la guerre du Zoulouland, et encore ont-ils eu quelquefois comme auxiliaires, dans cette partie australe de l'Afrique, les Boërs d'origines hollandaise et française qui ont fondé les républiques situées au sud et à l'orient du désert de Kalahari. Leur expédition en Abyssinie, leur campagne contre les Achantis, demeurent des faits sans conséquences appréciables au point de vue de la civilisation générale.

L'Égypte seule, — malheureusement la moins civilisée des puissances « civilisées », — a réussi à ouvrir les régions du haut Nil, mais avec des avantages contestables. Que pouvait réellement organiser l'Égypte ayant besoin, elle-même, que l'Europe aille faire la police chez elle ?

En 1869, sir Samuel Baker, connu déjà par ses voyages dans la région des lacs équatoriaux, fut chargé par le vice-roi d'Égypte de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, aussi avant qu'il le jugerait utile ; et le vice-roi lui donna le commandement d'une petite armée, d'une flottille, avec un matériel considérable. L'expédition fut faite aux frais d'Ismaïl-Pacha, qui était appelé à en recueillir les premiers bénéfices. Il s'agissait pour lui d'annexer à ses États d'immenses territoires ; de souder une vaste oasis aux plaines sablonneuses de la Nubie et du Soudan ; de faire du Nil, dans toute son étendue, un fleuve égyptien. Sir Samuel Baker, revêtu du titre de pacha, à lui conféré par la Porte, et tenant du khédive de pleins pouvoirs militaires et politiques, devait avoir le gouvernement des futures provinces dont l'Égypte s'agrandirait...

Il fallut en rabattre. Toutefois des stations militaires furent établies jusque sous l'équateur ; le khédive détrôna les roitelets qui lui faisaient obstacle et prit sous sa tutelle les rivaux qu'il leur opposa...

L'Égypte a-t-elle fait davantage du côté de l'Éthiopie ? dans la Négritie intérieure ? En 1873, Berbera, le grand marché des Somalis, la rivale d'Aden, a été occupée par elle. L'année suivante le Darfour, royaume comptant quatre millions d'habitants, a été conquis ; en 1875, Harar, un autre royaume de dix-huit cent mille habitants, a été annexé sans coup férir, et l'Abyssinie, par ces agrandissements successifs de l'Égypte, se trouve enclavée dans les États du khédive... L'insurrection du Soudan, dirigée par le Mahdi, a remis tout en question.

Ce n'est donc pas encore de ce côté-là que l'Afrique est ouverte : d'ailleurs les voyageurs européens y rencontrent trop de mauvais vouloir de la part des fonctionnaires égyptiens.

Nous demeurons en présence d'une Afrique où l'on ne pénètre encore qu'avec d'extrêmes difficultés, où la population est hostile, les chefs d'État ignorants de leurs véritables intérêts, le climat et le sol meurtriers. L'explorateur qui n'est pas arrêté par les obstacles en quelque sorte insurmontables qui se présentent à lui, doit se sentir couvert, selon l'expression d'Horace, de l'armure de triple chêne et de triple airain.

Au delà d'une étroite zone, nul autre chemin que celui que jalonnent

les ossements épars, les squelettes desséchés, traces lugubres des convois de voyageurs ou d'esclaves qui ont passé par là ; nulle ressource que celles que l'on traîne après soi au prix des plus grandes fatigues, nul gîte que la terre humide ou les sables ; les bois, les marécages, les campagnes sont peuplés de bêtes fauves, de crocodiles aux formidables mâchoires, de serpents et de scorpions ; les airs sont infestés de nuées de moustiques à longues jambes qui vous poursuivent jusque dans votre sommeil, — si toutefois les hurlements du chacal et les rugissements du lion vous permettent de prendre quelque repos.

Ailleurs, la mouche tsé-tsé tue les chevaux du convoi.

Ailleurs encore, c'est la désolation des vastes déserts. Là, les oasis sont semées comme de rares îles au milieu d'un océan de sable, incessamment soulevé par les vents brûlants ; en dehors de ces refuges, pas une ombre rafraîchissante, pas une goutte d'eau pour étancher sa soif, de toutes parts l'horizon dans sa continuité désespérante. Les fourmis blanches dévorent les vêtements et les provisions. Le bois même ne résiste pas à leur voracité. En un instant elles ont démoli un fusil.

Le voyageur ne pourra s'avancer qu'accompagné de nombreux porteurs pour ses bagages, gens indisciplinés et de mauvaise foi, toujours prêts à s'insurger ou à désertir. Il n'est pas rare, en effet, de voir les porteurs, après s'être fait payer d'avance un salaire élevé, décamper la nuit suivante. La précaution de détenir leurs armes et leurs boucliers est loin d'être suffisante, comme certains voyageurs en ont fait la désagréable expérience. Avec ses gens à gages sir Samuel Baker ne fut pas plus heureux que Speke et Grant. A un moment, les hommes de peine de son convoi imaginèrent de refuser la verroterie en paiement, et d'exiger quatre vaches par porteur, pour prix d'un trajet relativement assez court. Comme, dans ce moment-là, il ne fallait pas à l'explorateur moins de mille hommes pour ses approvisionnements et ses marchandises, c'était donc quatre mille vaches qu'il s'agissait de se procurer, si l'on ne voulait demeurer sur place. Les Turcs de l'escorte, en diverses razzias, purent à peine en réunir la moitié...

Si l'explorateur compte utiliser les fleuves, il lui faudra remonter leur cours encombré d'îles d'alluvions, franchir des cataractes, se laisser emporter par des rapides. Dans d'autres régions, il ne saurait chemi-

ner qu'en caravane avec des chameaux et une nombreuse escorte.

Avant le départ que de travail ! Il s'agit de tout organiser, de tout prévoir. Il faut se munir d'armes pour se défendre contre les bêtes fauves et contre les hommes noirs. Il faut se procurer des tentes, des ustensiles de cuisine, toutes sortes de provisions de bouche comme pour une longue traversée ; des médicaments pour les maladies à peu près inévitables au-devant desquelles on court, et songer surtout aux moyens d'acquitter, en bien des endroits, le droit d'aller au delà, aux moyens de payer le personnel de l'expédition, d'acheter, au besoin, quelques vivres supplémentaires.

Pour cela il n'y a que des monnaies encombrantes ou difficiles à réunir. Sur la côte de l'océan Indien, l'explorateur se munira de verroteries dites rassades (1), de fils d'archal, de la toile américaine, de la cotonnade bleue, des bracelets de cuivre ; on ne connaît pas d'autre monnaie. Avec quarante mètres d'étoffe par jour il paiera la nourriture de cent hommes ; avec un collier de perles en verre il apaisera les convoitises d'un sultan noir. Mais les peuplades dont il doit traverser les domaines n'ont pas toutes le même goût, et les femmes des rois nègres ont différents caprices. Il en est qui préfèrent la cotonnade bleue à la cotonnade rayée de diverses couleurs. Il en est qui repousseront avec un souverain mépris une collection de perles blanches et s'épanouiront à l'aspect d'un collier de perles vertes. Pour épargner ses ressources et prévenir de fâcheuses difficultés, le voyageur doit donc, avant de faire ses emplettes, prendre tous les renseignements possibles sur ces diverses préférences.

Sur d'autres points du littoral africain l'explorateur sera forcé de se procurer des cauris. Le cauri est un petit coquillage blanc de la grosseur d'une noisette, que l'on pêche sur les côtes de Mozambique, de Zanzibar et de l'île de Ceylan, et qui sert de monnaie courante dans une grande partie de l'Afrique. A la côte des Esclaves, il en faut de 50 à 60 pour représenter une valeur de cinq centimes. Cent cauris ou kourdis y sont le prix de deux défenses d'hippopotame.

(1) C'est par centaines que l'on compte les variétés de perles de verre ou de porcelaine. Les plus communes, celles qui font l'office de la monnaie de billon, sont en porcelaine bleue. Les plus recherchées sont rouges (de l'écarlate recouverte d'émail blanc) et sont le plus souvent désignées sous le nom de « sam-sam ».

Dans la Guinée méridionale, le fusil représente l'unité monétaire. L'offre s'exprime donc en « tant de fusils » ; le paiement s'effectue réellement partie en fusils et barils de poudre, partie en tissus, baguettes de laiton, cercles de fer, bouteilles vides. Chose assez singulière, c'est le fusil qui sert pour les achats d'ivoire ; mais pour les arachides l'unité représentative est la pièce de tissu ou le mille de matars, — sorte de verroterie de Bohême : ce sont des morceaux de tubes de verre bleu à facettes, enfilés par séries de cent, et qui servent aussi pour l'achat des vivres ; ainsi à Ambrizette une poule coûte de mille à douze cents matars.

Chez les Bongos du bassin du Bahr-el-Gazal, le fer préparé en fers de bêche grossiers « loggo kotllouti » devient une monnaie courante et remplit l'office de nos valeurs métalliques.

Pour traverser les plaines immenses et marécageuses qui forment la ligne de partage entre le Zaïre et le Zambèse, le lieutenant Cameron dut faire une ample provision de poissons secs, seule monnaie ayant cours dans cette partie de l'Afrique.

Si l'on pénètre dans le Kordofan et certaines régions voisines, il faut alors une tout autre monnaie, le talari (1). Plus avant, dans l'Ouadaï, dans le Bornou, c'est encore le talari, et pour les petites dépenses, les parfums...

Voilà bien des difficultés de détail qu'il s'agit avant tout d'aplanir.

Quand le voyageur a trouvé, rassemblé ses trésors, ses provisions de route, il lui faut encore diviser tout cela par portions égales dans des nattes cousues en forme de sac, en tenant compte du poids des ballots, chacun d'eux devant former la charge d'un porteur, toujours disposé à se plaindre, — surtout s'il est plus chargé qu'un autre.

C'est en se faisant suivre d'un nombreux cortège d'hommes armés et de porteurs, que les voyageurs se sont aventurés au milieu de populations toujours en guerre et à travers des pays où il est difficile sinon impossible de s'approvisionner. La caravane de Speke et de Grant se composait, en quittant Zanzibar, de 220 hommes. Plus récemment Stanley, suivant la même voie, emmenait avec lui 191 soldats ou porteurs. Sir

(1) Le talari, monnaie qui se frappe en Autriche, n'a cours que dans certaines parties de l'Afrique. Son nom en arabe est *ryâl*. Le talari ou thaler de Marie-Thérèse vaut 5 francs 25 centimes.

Samuel Baker, en s'avancant à travers l'Égypte et la Nubie, se fit accompagner par une troupe de maraudeurs turcs qu'il retint tant bien que mal sous ses ordres. N'oublions pas que le transport des marchandises au milieu des déserts rencontre des difficultés de toute sorte, qu'en venant d'Égypte, par exemple, les cataractes du Nil entre Assouan et Khartoum rendent la navigation à peu près impraticable, et

Fig. 248. — Dans le désert, près d'Assouan.

qu'il n'est pas facile de se procurer des chameaux lorsque les pâturages ont été détruits par la sécheresse. Par la voie de Zanzibar, on peut se servir de mules et d'ânes.

Enfin le voyageur est en route. D'autres difficultés surgissent pour lui, heureux encore si la maladie ne vient point paralyser tous ses efforts, ruiner son énergie ! C'est la guerre qui a éclaté sur un point qui coupe le chemin ; ce sont les hommes de l'escorte qui prennent peur : plus loin ils croiront à des récits réels ou imaginaires qu'on leur fera sur les disposi-

tions de populations féroces ; ils craindront d'être mangés et refuseront d'avancer. Chaque chef des pays à traverser retient tant qu'il le peut auprès de lui les voyageurs qui le visitent, soit pour en obtenir des présents à force d'importunité, soit pour donner le change à ses ennemis en leur faisant craindre un auxiliaire redoutable.

Après tout cela, on peut se faire une idée du mérite qu'il peut y avoir à diriger jusqu'au bout, et avec succès, un voyage d'exploration à travers l'Afrique. Et comment ne pas admirer les dispositions généreuses de Livingstone, le plus hardi de tous les explorateurs, lorsqu'il écrit les lignes suivantes : « Quand on voyage avec la perspective d'améliorer le sort des indigènes, les moindres actes s'ennoblissent. Le plaisir purement physique du voyage en pays inexploré est d'ailleurs très grand par lui-même. Marcher vivement sur des terres de quelque deux mille pieds d'altitude donne de l'élasticité aux muscles ; un sang renouvelé circule dans les veines ; l'esprit est lucide, l'intelligence active, la vue nette, le pas ferme, et la fatigue du jour rend très doux le repos du soir. On a le stimulant des chances lointaines de danger soit de la part des hommes, soit de la part des animaux. Tout est fortifié ; le corps reprend ses proportions, les muscles durcissent, le visage se bronze ; il n'y a plus de graisse et pas de dyspepsie. L'Afrique, sous ce rapport, est un pays merveilleux. Il y a certainement des obstacles et des fatigues dont ceux qui voyagent sous les climats tempérés ne peuvent se faire qu'une idée affaiblie ; mais quand on travaille pour Dieu, la sueur qui coule du front n'est pas un châtiment ; elle est vivifiante et se change en bienfait. »

Nous avons nommé plusieurs fois Livingstone, Speke, Baker, Schweinfurth, Cameron et d'autres explorateurs modernes : nous devons plus d'attention à leurs héroïques travaux.

C'est à la mission protestante allemande de Rabat Mpia, sur la côte des Souahélis, qu'il était réservé de donner les premières notions bien précises sur les grands lacs de l'Afrique équatoriale, qui ont servi d'impulsion à tous les explorateurs de notre temps. Deux officiers de la Compagnie des Indes se rendirent alors à Zanzibar, pour y organiser, sous les auspices de la Société de géographie de Londres, une expédition de découvertes vers la région centrale. L'un de ces deux hommes était le ca-

pitaine Speke, que recommandait sa constitution hereulécenne et une énergie que n'avait pas entamée le climat de l'Inde. Le second, Burton, était déjà connu par deux voyages où il avait fait preuve d'une audace inouïe ; il avait visité le petit État abyssin d'Harar, et, sous le costume d'un hadji musulman, il avait osé pénétrer en Arabie jusqu'à la ville sainte du Prophète, que les yeux des chrétiens ne doivent même pas contempler du haut des montagnes voisines. Versé dans la connaissance des langues africaines, habitué aux mœurs de l'Orient, calme, résolu, observateur sagace, Burton était le digne compagnon de Speke.

Les deux explorateurs partirent de Kaolay, dans le courant de 1857, avec une escorte de Souahélis fournie par les chefs indigènes relevant de l'iman. Kaolay est un petit port sur l'océan Indien, à l'embouchure de la rivière Kingani, rivière qu'ils remontèrent tout d'abord.

On connaît la relation de ce voyage, écrite par Burton. Sceptique de son naturel, Burton ne montra pas la même confiance que son émule dans le résultat d'une exploration de l'Afrique équatoriale.

Speke recommença un nouveau voyage en 1860. Cette fois il était accompagné par le capitaine Grant. Les deux voyageurs quittèrent Zanzibar le 1^{er} octobre, après avoir pris soin d'envoyer en avant une caravane d'indigènes, qui devaient former, à Kaseh, un dépôt de toutes les choses nécessaires à l'expédition. Ils emmenaient avec eux soixante hommes armés, de plus une troupe de porteurs et un détachement de soldats hottentots que le gouverneur du Cap avait voulu leur adjoindre. La différence de climat entre le sud et le centre de l'Afrique est telle, que ces Hottentots n'y purent résister. La plupart moururent ; il fallut renvoyer les survivants.

Dans son premier voyage, de compagnie avec Burton, Speke avait trouvé libre et ouverte la route de Zanzibar à Kaseh ; il en fut, cette fois, tout autrement. Une sécheresse insitée et la famine désolaient toute l'Afrique orientale. La guerre s'était élevée entre les tribus indigènes, et Speke s'attendait à voir intercepter toute communication avec Zanzibar. Aussi employa-t-il près d'une année à atteindre Kaseh, c'est-à-dire à accomplir la portion déjà connue du voyage. Là, il trouva de nouveaux interprètes, et un an après son départ de Zanzibar, il se remettait en route. Jusqu'au 15 février 1863, aucune nouvelle des deux voya-

geurs ne parvint en Europe; la Société de géographie de Londres envoya à leur recherche deux de ses membres qui, remontant le Nil, allèrent à la rencontre de l'expédition : l'un, M. Petherick, n'atteignit Gondokoro qu'après de longs retards; l'autre, sir Samuel Baker, arriva assez à temps pour servir utilement Speke et ses compagnons.

L'explorateur avait reconnu le N'yanza de Karagoué auquel il donna le nom de Victoria N'yanza, et qui est l'un des grands réservoirs du Nil. Speke et Grant avaient séjourné chez les peuples riverains de cet immense bassin d'eau douce. Sur leurs indications, sir Samuel Baker parvint à un autre grand lac qu'il appela le lac Albert; c'est aussi un réservoir du Nil. Baker visita les pays situés entre les deux lacs, se donnant pour un prince européen; traitant d'égal à égal les petits despotes de ces contrées; vivant à leurs cours, et se trouvant, bien malgré lui, plus ou moins engagé dans leurs querelles.

Pendant que s'accomplissaient les explorations dont nous venons de parler, un autre intrépide voyageur poursuivait de son côté les siennes, entreprises avant les découvertes de Speke et de Baker.

Livingstone, parti pour l'Afrique en 1840, y était resté d'abord douze ans. Il y retourna une seconde et une troisième fois après quelques mois de séjour en Angleterre. Quoiqu'il ne fût plus jeune et qu'il eût cruellement souffert, il ne pouvait se résigner au repos. Pendant bien des années, il parcourut l'Afrique australe, le bassin du Zambèse et la région des lacs. Plusieurs fois des rumeurs sinistres se répandirent en Europe sur le sort de l'illustre explorateur. Des expéditions furent organisées pour aller à sa recherche : Cameron et Stanley y ont rencontré une célébrité méritée. Un jour, la nouvelle de cette mort de Livingstone, si souvent annoncée, précéda de peu, cette fois, la dépouille de l'homme persévérant mort au champ de labeur : on le ramenait en Angleterre pour y être inhumé à Westminster, à côté des rois, des héros et des grands génies de ce pays.

C'est surtout en comparant une carte de l'Afrique telle qu'on la connaissait il y a une quarantaine d'années et les cartes actuelles, qu'on est frappé de toute la prodigieuse étendue des travaux de Livingstone. Avant lui, on se contentait, au-dessous de l'équateur, de dessiner les côtes, le cours du fleuve Orange et, un peu au hasard, quelques montagnes paral-

lèles à la mer. « Du Congo, l'embouchure seule était indiquée, un trait incertain figurait le Zambèse jusqu'à deux ou trois cents kilomètres de la côte, un pointillé aventureux donnait au lac Maravi un contour aussi vague que les renseignements recueillis à son sujet, et le reste de l'intérieur était d'une blancheur immaculée. Livingstone est venu, et avec une persévérance qui a peu à peu attiré l'attention et lui vaut aujourd'hui l'admiration du monde entier, il a poursuivi l'exploration de cette région inconnue. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir dressé la

Fig. 249. — Rochers sur le Tanganyika.

carte actuelle dont le cadre seul existait avant ses voyages. La découverte du lac Ngami, des rivières Tioungué et Tchobé, le tracé du cours du Zambèse, la découverte de ce curieux lac Dilolo qui envoie des eaux à l'océan Indien par le Zambèse et à l'océan Atlantique par le Congo, le relevé des côtes du Nyassa (le Maravi des Portugais), du lac Pama-lombé, la découverte et le tracé du cours du Chiré, leur déversoir dans le Zambèse, la découverte du lac Chirona, de l'extrémité méridionale du lac Tanganyika, du lac Bangouelo, du lac Moëro, du lac Landj et du Loualaba, cette mystérieuse rivière qui relie ces trois lacs et dans le bassin de laquelle il s'est obstiné jusqu'à la mort, le tracé de la Rofouma, le relief des contrées que traversent ces cours d'eau, toute cette masse

de faits géographiques qui ont si complètement modifié les idées sur l'Afrique, c'est à lui que nous en devons la révélation (1) ».

Le lieutenant Cameron avait vingt-neuf ans quand on songea, en 1873, à lui confier la direction d'une expédition dont le but était d'aller au secours de Livingstone et de l'aider à achever son œuvre. Il était préparé à cette mission par un long séjour sur la côte africaine et par la connaissance de la langue kissouahili, parlée dans l'intérieur partout où le commerce arabe a pénétré.

Cameron était lieutenant de vaisseau dans la marine anglaise. Il partit au mois de mars 1873 de Bagamoyo, et arriva en novembre 1875 au port de Katombéla sur l'océan Atlantique, après avoir traversé l'Afrique dans sa largeur, presque en ligne droite, non sans courir, comme on le pense bien, de nombreux dangers, dans un voyage aussi extraordinaire. Il usa toujours vis-à-vis des indigènes d'une extrême douceur, sauf de rares exceptions où il fut obligé de leur faire entendre « le son » de sa grosse carabine. Et plus d'une fois aussi il vit fuir devant lui des populations qui, vivant dans la crainte perpétuelle de tomber en esclavage, redoutaient l'approche de sa caravane.

M. Stanley, Américain, correspondant du *New-York Herald*, fut aussi envoyé à la recherche de Livingstone par les propriétaires de ce journal. Il rejoignit ce dernier, en octobre 1871, à Oudjiji, sur la rive orientale du lac Tanganyika. Il l'accompagna dans une exploration de la partie nord de ce lac, et rapporta en Europe des lettres et un Journal de celui qu'il avait été assez heureux de retrouver vivant, et plein encore de confiance dans l'achèvement de son œuvre.

L'explorateur américain réussit, comme avant lui le lieutenant Cameron, à traverser l'Afrique équatoriale de l'est à l'ouest. Parti du Zanguebar, il arriva à Saint-Paul de Loanda sur la côte occidentale d'Afrique avec cent quinze hommes de son expédition. Il avait quitté Nyanougou le 5 novembre 1876 ; c'est le point d'où Cameron se proposait de gagner le lac Sankora par le Loualaba, et de descendre ce grand cours d'eau supposé en communication avec le Congo, jusqu'à la mer.

L'officier anglais avait dû modifier cet itinéraire et tourner brusque-

(1) Paul Bourde.

ment au sud jusqu'à Kisenga, pour marcher ensuite vers Benguéla par une ligne à peu près plein ouest. Stanley s'est davantage rapproché de l'équateur. Après avoir traversé par terre l'Oureggou, ne pouvant plus avancer au milieu de forêts impraticables, il passa le Loualaba et continua son voyage le long de la rive gauche, à travers l'Oukousou du nord-est. Malgré les continuelles attaques des indigènes, l'expédition, pourvue de dix-huit canots et d'un bateau d'exploration, réussit à descendre le fleuve semé de grandes îles, et aussi de cataractes, qui obligèrent nombre de fois les voyageurs à prendre terre et à traîner leurs embarcations le long des rives.

De Boma, l'expédition gagna par vapeur Cabinda et, de là, Saint-Paul de Loanda, fort éprouvée par la dysenterie, le scorbut et ces ulcères particuliers à l'Afrique qui rongent les chairs des pieds jusqu'à l'os, et dont Livingstone eut tant à souffrir.

Dans une autre partie encore inexplorée de l'Afrique centrale, dans la région arrosée par le Bahr-el-Gazal (le rivière des Gazelles) et ses affluents, un savant naturaliste a fait un séjour de plusieurs années (1868-1871). Schweinfurth fut séduit surtout par les richesses nouvelles qui s'offraient à lui, se désintéressant de tout ce qui n'avait pas un rapport direct avec ses études. La relation de son voyage a cependant la plus grande valeur pour la connaissance d'un pays très sauvage, peuplé d'anthropophages et voisin de la seule partie du continent africain demeurée mystérieuse et figurant encore sur les cartes avec cette mention : « Région inconnue ».

Enfin, plus récemment encore, un officier portugais, le major Serpa Pinto, a réussi à traverser l'Afrique de l'Atlantique à l'océan Indien, ou plus exactement de Benguéla à Durban. Grâce à sa relation, nous avons été renseignés sur bien des contrées inconnues jusqu'ici. Sur plusieurs points aussi ses explorations ont complété celles de Livingstone dans l'Afrique australe. Quant au voyageur, il semble avoir couru bien des dangers, s'être soustrait à plus d'une embûche. Il a triomphé de l'astuce des souverains des pays traversés par lui, du mauvais vouloir de ses propres serviteurs, des maladies inévitables, et même des bêtes féroces, — car le major n'a jamais hésité à suivre un lion dans les hautes herbes. Une nuit, il en a tué deux, à la faveur de la lumière de magné-

sium : on peut bien le croire, puisqu'il a rapporté les griffes de ces animaux...

Le major Serpa Pinto s'est donné partout comme un envoyé du roi de Portugal (le « Mouéné Pouto », comme disent tous les peuples de l'Afrique méridionale) en vue d'établir ou plutôt de développer des relations commerciales déjà existantes, et ce, pour le plus grand profit des Lusitades, ses compatriotes.

Il y aurait plus que de l'injustice à passer sous silence les travaux, les efforts persévérants, les souffrances et souvent les succès, de plusieurs explorateurs qui ont pénétré en Afrique par divers points. Sans remonter trop loin dans le passé une foule de noms se présentent à notre souvenir, — ceux de Claperton, Oudney, Lainy, du docteur Cowen, du lieutenant Denovan, du fils de Mungo-Park, du jeune et vaillant Vogel, du docteur Overweg et de Richardson, compagnons du docteur Barth.

Plus près de nous, nous devrions encore payer des dettes de reconnaissance à Guillaume Lejean, qui a visité la haute Nubie, au marquis de Compiègne, pour ses explorations du Gabon, du pays des Pahouins, au docteur Matteucci et à M. Massari, son ami, pour leur voyage de la mer Rouge au golfe de Guinée ; à M. Savorgnan de Brazza, qui a fait triompher la politique française et les intérêts français dans cette région du Congo qui est l'une des clés de l'Afrique centrale. On sait que M. de Brazza a été mis par notre gouvernement à la tête d'une expédition destinée à donner toute sa valeur au traité signé avec le roi Makôko.

M. Trémaux nous a montré le Soudan et l'esclavage ; M. Gérard Rohlfs est allé à l'oasis de Koufara et aux Montagnes Noires ; le docteur Nachtigal a décrit la région qui s'étend de la Tripolitaine au pays des Gaberis et au delà, par l'Onadaï. M. Ch. de Rouvre a passé huit années (1870-78) sur les rives du Zaïre, où il a entretenu des relations suivies avec les indigènes et il nous a fait connaître les ressources commerciales de la Guinée méridionale.

Baldwin, l'infatigable chasseur, Baines le naturaliste, ont augmenté la somme de nos connaissances sur l'Afrique australe ; Georges Ebers sur la Nubie, Victor Largeau sur le pays de Rirha, Ouargla et Ghardamès, le lieutenant Mage sur le Soudan occidental, Alfred Marche

Fig. 250. — Nubien.

sur le Sénégal et l'Ogôoué, M. Lambert et le docteur Bayol sur le Fouta Djalon, le commandant Gallieni sur le haut Niger. Ce jeune of-

ficier de notre infanterie de marine a reçu du gouverneur du Sénégal la mission de pénétrer dans la vallée du haut Niger par le massif montagneux compris entre ce grand cours d'eau et le Sénégal (1880-1881.) Ajoutons que M. G. Révoil a entrepris une exploration du pays des Somalis, voisin de la mer Rouge.

Nous oublions d'autres voyageurs, et d'autres résultats acquis.

Combien ont payé de leur vie leur dévouement à la science et à la civilisation ! le baron de Decken et ses compagnons, massacrés chez les Somalis en 1866 ; C. Anderson, mort en 1867 dans le pays d'Ovampo ; Ernest Linant de Bellefonds, mort victime d'une trahison sur le haut Nil Blanc en 1875, etc., et plus près de nous : Maes, Crespel, Wautier, Deleu, Popelin, Debaize, Madoni, Fraccaroli, Gessi, Piaggia, le D^r Smith, Keith Johnston, Elton, Stahl, Phipson Wybrandt, Pinkerton, Hildebrandt, Le Saint, Bonnat...

Combien aussi de missionnaires, à qui sont dues tant de précieuses communications, n'ont pas été moissonnés par les fièvres entre la côte de Zanzibar et les lacs intérieurs, ou sur le littoral de l'Atlantique ! L'Afrique a le don puissant d'exciter notre curiosité, mais c'est une terre meurtrière.

IV.

L'Afrique équatoriale. — Les lacs. — Les grands fleuves. — Le Nil. — Le Sénégal. — Le Niger. — Le Congo. — Le Zambèse. — Montagnes. — Les savanes. — Les déserts. — Les rivages, etc.

Mais quelle est donc cette région des lacs, naguère encore si mystérieuse et qui, tout d'un coup, a surgi comme un nouveau monde, et a pris une si grande place dans les spéculations des savants, des hommes d'État, des philanthropes, des missionnaires et même des commerçants?

La partie équatoriale de l'Afrique, dans la région de ses grands lacs d'où sort le Nil, a une hauteur moyenne de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette portion du globe, composée principalement de roches granitiques, n'a jamais été submergée, ni bouleversée par des volcans, et semble n'avoir subi aucune modification dans son état primitif.

Les campagnes sont, pendant une longue saison, arrosées par des pluies qui, dans une zone de six degrés dont l'équateur occupe le centre, tombent depuis février jusqu'à la fin de novembre; mais ces pluies sont surtout abondantes du mois d'avril au mois d'août. Elles renouvellent les approvisionnements des lacs et, s'échappant en divers cours d'eau, elles vont au loin fertiliser les terres.

Le climat de la région des lacs est assez tempéré. Les ardeurs du soleil y sont rafraîchies par les brises qui soufflent de l'est. Les pluies qui tombent à torrents, chaque jour, vers le soir, pendant la longue saison dont nous venons de parler, achèvent de rendre la température fort supportable; mais faute d'une suffisante exploitation du sol, l'air est très insalubre.

Les lacs équatoriaux sont de diverses grandeurs; pour la plupart ils s'étendent du nord au sud aux pieds de montagnes qui courent

parallèlement à la côte de l'océan Indien. Les dénombrer, les grouper ne peut donner qu'une très imparfaite idée de leurs positions. Essayons néanmoins. En remontant du sud au nord, il y a d'abord, — sans compter le Chiroua, — le lac Nyassa, découvert par Livingstone en 1859. Il est assez isolé et se trouve le plus rapproché de la mer, à la hauteur des îles Comores. Le Nyassa est très profond. A une courte distance de ses rives une ligne de plus de 90 mètres ne touche pas. Un grand nombre de rivières se jettent dans ce lac; mais à l'extrémité nord il en est une qui en sort. Des montagnes riveraines, hautes de 3,000 à 3,500 mètres, serrent la nappe d'eau de très près.

Au nord-ouest du Nyassa, un groupe très remarquable de lacs communiquent entre eux; ils vont perdre leurs eaux dans la région encore inconnue de l'Afrique centrale, peut-être en donnant naissance au fleuve Zaïre ou Congo; ce sont les lacs Bangoueolo, Moëro, Kamolondo, Lincoln (ou Moura?), enfin un lac innommé, semé d'îles, et d'où s'échappe le fleuve dont nous parlons.

Un deuxième groupe est formé du lac Tanganyika, que Burton et Speke virent en 1858, du lac Hikoua ou Léopold, du N'yanza du Karagoué, auquel ce dernier explorateur, — Speke, — imposa le nom de Victoria N'yanza, et du M'woutan que découvrit sir Samuel Baker, en 1864. Il est plus connu sous le nom d'Albert N'yanza. La reconnaissance du lac Victoria ne se fit pas d'un seul coup, et pendant plusieurs années nous avons vu trois lacs de noms différents figurer sur les cartes dans le tracé de la plus large de ces nappes d'eau placées sous l'équateur. Nous négligeons avec intention quelques lacs secondaires, le lac Baringo, le lac Manyara, etc.; enfin le lac Ngami dans l'Afrique australe. Le lac Kassali, vu de loin par Cameron, est couvert de végétaux sur lesquels les indigènes, à l'aide de troncs d'arbres et de terre, établissent des îles flottantes qui supportent des cultures et peuvent, au gré des habitants, voyager d'un rivage à l'autre.

A l'époque des tempêtes équinoxiales, les gros temps sont terribles sur tous ces lacs. De hautes vagues y donnent le mal de mer, — aux mariniers du Nil. Parfois, sur une longue étendue, leur surface est couverte de roseaux; ailleurs des masses flottantes de végétaux (ambatch ou herminiera) colorent leurs eaux d'une teinte rougeâtre par la dé-

composition de leur écorce, et sont assez volumineuses pour entraver la navigation.

Le Tanganyika, le plus remarquable de tous ces lacs, a près de 700 kilomètres de long et une largeur moyenne de 40 kilomètres. Cameron a relevé l'embouchure de quatre-vingt-seize rivières qui s'y jettent. Les bords de ce lac ont un caractère uniforme : ce sont des montagnes coupées de vallées qui descendent vers le rivage. Aux montagnes, couvertes d'immenses forêts d'un vert sombre, correspondent des falaises rouges qui s'avancent en promontoire dans l'eau ; aux vallées, des baies qui s'arrondissent dans l'intérieur des terres.

Fig. 251. — Un radeau.

Il n'y a pas en Afrique de pays plus fertile que les pays riverains de ce lac.

Sir Samuel Baker a trouvé l'Albert N'yanza encombré de ces bancs flottants de roseaux dont nous venons de parler. Ils empêchaient les canots d'aborder. Ces bancs paraissaient s'être formés du détritits d'une végétation aquatique, dans laquelle le roseau papyrus a pris racine. L'épaisseur de la masse flottante est d'environ trois pieds, et si ferme, que l'on peut marcher dessus sans courir d'autre risque que d'enfoncer jusqu'à la cheville dans la vase. Sous ces radeaux de végétation, l'eau est extrêmement profonde, et le rivage se trouve ainsi protégé sans interruption par cette jetée d'une formation si bizarre. Un jour, l'explorateur vit une terrible rafale et le soulèvement de l'eau en détacher

de grands morceaux, et le vent agissant sur les roseaux comme sur des voiles, poussa de côté et d'autre sur le lac des îles flottantes de quelques acres d'étendue.

Maintenant, pour mémoire seulement, mentionnons le lac Tchad, très au nord, en plein Soudan : nous en parlerons plus loin.

Si les lacs sont, pour ainsi dire, cantonnés dans la région sud orientale, — sauf le lac Tchad qui occupe une position centrale en Afrique, il n'en est pas de même des fleuves.

Ils se déversent dans trois mers. C'est le Nil, fleuve immense dont les embouchures sont sur la Méditerranée; ce sont, sur le versant de l'Atlantique, le Sénégal et la Gambie, qui descendent des monts de Kong; le Niger, qui se jette dans le golfe de Guinée par de nombreuses bouches qui forment un delta aussi considérable que celui du Nil; c'est encore, sur le même versant, l'Ogôoué, qui atteint l'Atlantique au golfe de Biafra, le Zaïre ou Congo, — sur lequel nous reviendrons, — le Coanza, qui franchit par une série de cascades les derniers gradins des plateaux de l'intérieur, avant d'arriver à la côte; le fleuve Orange, qui roule sur les plateaux de l'Afrique australe ses eaux presque taries avant de parvenir à l'Océan.

Enfin le versant de l'océan Indien est arrosé par deux cours d'eau importants : le Limpopo et le Zambèse, qui descendent des plateaux intérieurs.

De tous les grands fleuves qui sillonnent le globe, le Nil est celui qui, de tout temps, a le plus vivement occupé, et l'on pourrait même dire passionné les esprits. C'est le seul cours d'eau considérable que l'antiquité ait pu connaître, au moins en partie, d'une façon exacte. Le Gange, l'Indus, le « fabuleux Hydaspe », dont parle Horace, ne s'offraient à l'étude des anciens qu'à travers les ténèbres d'une incertitude que les expéditions de Sésostris et d'Alexandre n'avaient pu entièrement dissiper. L'Égypte, visitée de bonne heure par Hérodote, conquise par Alexandre, devenue grecque avec les Ptolémées et romaine avec Auguste, était ouverte aux peuples de l'Occident. Les grands systèmes d'eaux de l'Inde et ceux de la Chine et de l'Amérique sont tous océaniques; seul, le Nil, après un cours, qui est peut-être le plus long de tous, — plus long que celui des Amazones et que celui

du Mississipi, — se jette dans une mer intérieure, à côté de ces colonies dont la civilisation grecque avait parsemé le littoral de l'Asie-Mineure et toute la mer Égée.

Ces sept embouchures, formant un double delta, cette fécondité exceptionnelle dont il dotait la basse Égypte, comme s'il voulait se venger d'avoir si longtemps arrosé des déserts, cette crue périodique, tantôt bienfaisante, tantôt, comme aujourd'hui, dévastatrice, ce mystère même qui dérobait son origine, tout le recommandait à l'attention.

Les explorateurs de notre temps ont fait faire au problème des sources du Nil le plus grand pas vers sa solution. L'hypothèse de l'existence d'une réunion de lacs sur le vaste plateau de l'Afrique équatoriale, émise, dès 1852, par sir Rod. Murchisson, le célèbre géologue anglais, fortifiée par les découvertes successives de Livingstone, de Speke, de Baker et de Stanley, est aujourd'hui devenue une donnée scientifique exacte.

Il ne reste plus à déterminer que le point de départ extrême du cours d'eau, — rivière ou ruisseau, — qui vient du plus loin apporter son tribut, bien modeste peut-être, à l'un des puissants réservoirs qui alimentent largement le Nil. C'est encore une notion incertaine, mais qui n'a véritablement qu'un intérêt secondaire et en quelque sorte purement géographique.

Il est certain qu'en étudiant le cours du fleuve qui vient répandre la vie dans les sables brûlés de la Nubie et de la basse Égypte, sous un ciel où il ne pleut point, et en remarquant combien sont peu nombreux ses affluents, et combien sont puissantes ses inondations périodiques, aux mois de juillet et d'août (époque de l'année où partout les chaleurs font baisser les eaux fluviales), on ne pouvait guère s'arrêter à la supposition de commencements modestes pour le Nil, — comme pour tant de fleuves ; — l'on ne pouvait penser qu'il sort, mince filet d'eau, du creux d'un rocher. Il ne faut, en effet, rien moins que plusieurs grands réservoirs recueillant les eaux tombées sur la surface de vastes bassins, à l'époque des abondantes pluies équatoriales, pour remplir largement, dès sa naissance, le lit d'un fleuve si imposant.

Ces pluies lui apportent chaque année une immense quantité d'eau qui élève son niveau. Le fleuve commence à monter dans les premiers

jours de juillet, atteint son maximum de hauteur vers la fin de septembre et baisse ensuite graduellement jusqu'au milieu de mai de l'année suivante. Le Nil élève continuellement son lit par ses dépôts successifs de limon ; on a calculé que cet exhaussement est de un mètre en neuf siècles ; cette élévation est plus considérable en dehors du lit du fleuve, dans les plaines où l'eau déborde ou est amenée artificiellement.

Fig. 252. — Chutes de Ripon, près du lac Victoria.

A mesure que l'on approche de l'équateur en remontant le Nil, la végétation se développe de plus en plus. Jusqu'à Gondokoro, la navigation sur le fleuve ne laisse apercevoir que des marécages sans fin, s'étendant à perte de vue, habités par les hippopotames et infestés de moustiques. Le fleuve, dont les eaux sont grises, charrie des herbes, des roseaux, des troncs d'arbres, sur lesquels sont perchées des cigognes et des grues. Mais, après avoir dépassé Gondokoro, l'aspect du pays se modifie sensiblement. Bientôt on trouve des campagnes magnifiques,

où les plaines gazonnées alternent avec les bois, et rappellent, en les écrasant de leur supériorité, les créations des jardiniers paysagistes. Le pays de Médi offre dans son entier l'image d'un véritable parc naturel. Le vert des prairies y est piqué de bouquets de tamarins gigantesques au feuillage sombre.

Fig 253. — Crocodile la nuit.

L'Ounyorô se présente ensuite avec ses vastes plaines, basses et marécageuses, rendues impénétrables par d'interminables forêts de menus arbres, de broussailles et de hautes herbes. Quelques rares collines, d'une forme conique, ne suffisent pas à rompre la monotonie des sites. Les bananes, les patates douces, le césame et le millet forment la maigre culture des terres.

Les habitants, à l'unisson avec le pays, se couvrent d'une façon sordide de peaux de bêtes, et se réunissent dans de misérables villages, aux huttes étroites et malsaines. En fait de bétail, ils ne possèdent guère que des chèvres, rarement des vaches. Mais, dans ces latitudes, les extrêmes se touchent. Au cœur même de l'Ounyor, à Rondogani, sur les bords du Nil, les plus riantes perspectives s'offrent à la vue.

Le fleuve coule largement entre deux rives verdoyantes, distantes l'une de l'autre de 600 à 700 mètres. Du milieu de son lit, s'élèvent des îlots habités par les pêcheurs, ou des récifs sur lesquels s'abattent hirondelles de mer, floricans et pintades, et où les crocodiles se chauffent au soleil, tandis que les hippopotames bruissent à travers les roseaux.

Au delà des berges, errent de nombreux troupeaux d'antilopes. Le Soga, qui est une province de l'Ounyor, semble appartenir aux bêtes sauvages. Les éléphants s'y promènent par bandes. Les jardins de bananiers y sont remplis d'hippopotames et les jungles d'antilopes. Les lions s'y montrent fréquemment et sont d'une très grande férocité. Il y a des régions d'une fertilité exceptionnelle, aux environs des chutes de Ripon, situées non loin du point où une branche du Nil sort du lac Victoria.

Le Nil présente un phénomène curieux. Depuis le confluent de la Saubat jusqu'au lac Nau, le fleuve, qui a de 1,800 à 3,000 mètres de large, est littéralement couvert par la végétation. Un arbuste, que les Arabes appellent ambatch et dont le bois est plus léger que le liège, émet ses racines dans l'eau; le vent les arrache de la rive et les jette dans le courant. Quand un obstacle les arrête, elles s'entassent; des papyrus et d'autres plantes se mêlent à l'ambatch, et bientôt le Nil coule sous un parquet de verdure. — Nous avons vu quelque chose de semblable dans les grands lacs.

Le Nil Blanc, qui est un des affluents les plus considérables du grand fleuve africain, est par lui-même si puissant, si large, qu'à 1,000 milles de la mer il ressemble à un lac. Tout ce qu'on y voit y en est rapport avec ses proportions gigantesques. L'hippopotame dresse sa tête à la surface des eaux et se roule dans les courants qui aboutissent au fleuve. D'énormes crocodiles se montrent, la gueule béante, sur le rivage; des

Fig. 254. — Chef Bambarra en costume de guerre.
(Haut Sénégal.)

troupeaux d'éléphants jouent dans les pâturages ; entre les hauts palmiers marchent fièrement la girafe ; des serpents, gros comme des troncs d'arbres, reposent dans les marais, et des monticules de fourmis, de dix pieds de hauteur, s'élèvent au milieu des jones. Dans les vastes et épaisses broussailles obstruant les rives, les lions affamés rugissent, et les Noirs apparaissent au loin brandissant leurs lances.

A l'endroit où le Nil Blanc se joint avec le Bahr-el-Gazal (Fleuve des Gazelles), affluent occidental du Nil, leurs eaux réunies forment ce lac Nau, que nous venons de nommer, sans l'avoir compté toutefois parmi les lacs africains : c'est à proprement parler un débordement permanent des deux fleuves. Cette nappe d'eau a une lieue de circonférence ; elle

entoure une île couverte d'une végétation toute tropicale. La ligne blanchâtre du fleuve Blanc se dessine distinctement dans cette eau

calme, d'une limpidité si parfaite qu'on peut voir les poissons nager parmi les plantes aquatiques qui tapissent le fond du lac. Ce vaste miroir reflétant le bleu du ciel n'est troublé à sa surface que par les ébats des hippopotames.

Passons au versant de l'Atlantique.

Le Sénégal est le fleuve le plus important de notre établissement colonial sur la côte occidentale d'Afrique. Ce fleuve s'avance vers la mer après avoir traversé de rares collines et un pays plat.

A la saison des pluies, qui commence vers le 1^{er} juin, le fleuve inonde la partie basse du pays. Quand les eaux se retirent, elles laissent de larges espaces inondés qui ne peuvent sécher que par l'évaporation. A ce moment pullulent les moustiques. Pendant la saison sèche le fleuve coule entre des berges qui deviennent de plus en plus élevées à mesure qu'on le remonte : c'est à cette époque que les hirondelles d'Europe viennent chercher un refuge au Sénégal ; elles creusent les berges du fleuve pour y établir leurs nids. Le Sénégal, comme la plupart des fleuves de la côte d'Afrique, se jette à la mer par une embouchure qui est obstruée par une barre de sables mobiles, et rendue impraticable durant les basses eaux.

Le Niger ou Dhioli-Ba, est le second fleuve de l'Afrique. Dans un parcours navigable de plus de 3,000 kilomètres, il reçoit près des trois quarts des innombrables affluents alimentés par les pluies périodiques qui se produisent à époques fixes dans le Soudan, comme dans toutes les régions de la zone équatoriale ; le restant de ces eaux se réunit à l'est dans une mer intérieure, sans issue connue : le lac Tchad. Malheureusement la région inférieure des bouches de ce puissant cours d'eau est d'une insalubrité proverbiale : de nombreux marécages tour à tour submergés par les eaux douces et les eaux de la mer y produisent des émanations pestilentielles.

A l'embouchure de ces fleuves africains du versant de l'Atlantique se produisent, avec plus ou moins d'intensité, des raz de marée d'une durée de plusieurs jours. La houle se jette sur la côte en vagues rapides de plus en plus hautes et qui, blanches d'écume et grondant comme un tonnerre lointain, courent les unes sur les autres et tourbillonnent en bouillonnant sous un ciel de plomb, au milieu de la brume des em-

bruns. Ces vagues finissent par former une sorte de muraille liquide qui s'effondre avec un énorme fracas, produisant sur le rivage une commotion qui se fait sentir au loin.

Un cours d'eau qui a aussi une importance considérable, moins par son volume que par le rôle qu'il est appelé à jouer, comme voie de communication, c'est l'Ogôoué, qui est presque à la ligne de partage des deux Guinées. On connaît les expéditions successives du marquis de Compiègne accompagné de M. Marche, l'expédition allemande du docteur Lenz et surtout celle de MM. Savorgnan de Brazza et Alfred Marche. M. de Brazza a mené à si bonne fin sa première expédition qu'il a obtenu l'appui du gouvernement français pour en entreprendre une seconde beaucoup plus importante. Nous allons en parler.

Le Congo ou Zaïre est le fleuve-roi de la côte occidentale d'Afrique, — bien qu'il n'arrive qu'en troisième ligne parmi les fleuves de ce continent. Son embouchure est immense : elle a plus de 11,000 mètres.

Cameron compare cette embouchure à celle de l'Amazone et du Yang-Tse-Kiang pour la majesté, la rapidité du courant et le volume.

Le Congo est le seul fleuve de la côte occidentale d'Afrique qui n'ait point de barre à son entrée. Il débouche dans l'Océan avec une telle impétuosité qu'à dix lieues au large la mer est encore colorée par ses eaux, dont le volume est si considérable qu'elles adoucissent les eaux de l'Atlantique.

Le Loualaba, ce cours d'eau du centre de l'Afrique qu'on n'a pas encore pu suivre jusqu'à son embouchure, n'est autre chose, selon toute apparence, que le Congo ou Zaïre sous un troisième nom. Coupant la large ceinture de montagnes situées entre le grand plateau central et le littoral, il descend par une trentaine de chutes et de rapides furieux jusqu'au grand fleuve qui se trouve entre les cataractes de Yellala et la mer. Le Loualaba est semé d'îles et malheureusement aussi de cataractes infranchissables qui obligèrent maintes fois Stanley et ses compagnons à descendre sur la rive et à traîner leurs embarcations sur le sol.

Le grand Loualaba varie dans sa largeur entre quatre et seize kilomètres. Il a été mesuré par Cameron au dernier point reconnu par Livingstone en 1871 (Nyanguoué). Ce fleuve avait dans cet endroit 932 mètres,

d'un courant très rapide. Le lieutenant Cameron a calculé qu'à l'étiage, le débit du Loualaba était de 126,000 pieds cubes par seconde, c'est-à-dire que ce cours d'eau avait un débit égal à plus d'une fois et demie celui du Gange en temps de crue et à trois fois celui du Nil à Gondokoro.

Lorsqu'on pénètre dans le Congo par son embouchure, les rives apparaissent bordées d'îles couvertes de palétuviers aux racines énormes enchevêtrées de lianes, au travers desquelles serpentent un grand nombre de petits bras. Au milieu de ce delta s'ouvre la voie navigable ; à trente mille de l'embouchure le fleuve change d'aspect. A partir de là se succèdent de vastes îles couvertes d'herbes hautes et serrées, pâturage ordinaire des hippopotames et qui ne montrent que de rares bouquets d'arbres. Ces îles, formées de terrains d'alluvion, se détachent parfois au moment des hautes eaux par morceaux de 1,000 mètres et plus qui descendent le cours du fleuve et s'en vont, flottant avec les végétaux et les animaux qu'elles nourrissent, se désagréger en pleine mer.

Enfin on aperçoit derrière de véritables murailles de végétation, quelques hauteurs, les premières ; au loin les sommets dénudés des montagnes apparaissent légèrement teintés de bleu. Puis, sur la rive droite, la montagne se rapproche, nue, plaquée d'énormes blocs étincelants de mica. L'estuaire du Congo prend fin et le paysage change encore d'aspect ; les îles deviennent montueuses. Bientôt tous les bras du fleuve se réunissent en un seul, large de 1,800 mètres et qui coule entre de hautes montagnes descendant sur les rives par des plans très inclinés. Le fleuve, dit M. Charles de Rouvre, « gronde comme un gigantesque torrent au milieu de passes étroites bordées d'une opulente végétation ; les immenses murailles qui le resserrent s'entr'ouvrent par places pour laisser apercevoir de riants vallons. Le paysage est d'un aspect à la fois pittoresque et grandiose. » Tel est le Congo jusqu'aux cataractes ou plutôt jusqu'aux rapides de Yellala.

On sait ce qui a été tenté sur l'initiative de M. de Brazza pour faire prévaloir l'influence française dans les vallées de l'Alima et de la Niari, ainsi que pour assurer le libre parcours des voies de l'Ogôoué et de l'Alima. Notre chambre des députés a voté en 1882 un crédit de 1,275,000 francs pour subventionner la mission de M. de Brazza et lui permettre d'établir huit stations principales reliées par douze postes, et devant former les

étapes d'une double route vers le grand fleuve africain, — du Gabon, par l'Ogôoué et l'Alima, et de la mer par le Quillion et la vallée de la Niari, — ces deux routes aboutissant au point où le Congo cesse d'être navigable lorsqu'on remonte son cours.

De son côté, Stanley, repris soudain du désir de retourner en Afrique, et soutenu par l'Association internationale africaine, a déployé une

Fig. 255. — Sur les rives du Congo.

activité capable d'exercer une grande influence sur la contrée que traverse le Congo. Et bientôt plusieurs baleinières à vapeur ont pu faire sur ce fleuve un service quasi régulier entre Isanghila et Manyanga. Les petits steamers remontant le fleuve africain à partir du Stanley-Pool, qui est la partie où il devient navigable, pouvaient sans obstacle sérieux pénétrer jusqu'au cœur du continent noir. L'Association internationale a fondé plusieurs stations au delà du Stanley-Pool. Pour tenir tête, au besoin, aux indigènes, le célèbre explorateur américain a cru prudent de faire venir de Zanzibar deux ou trois cents hommes bien armés ; les

cadres de cette petite troupe ont été formés des survivants des expéditions précédentes et de quelques compagnons de Livingstone, de Speke et de Grant.

Il se fait un grand commerce sur cette partie du littoral africain et un certain nombre de factoreries françaises échelonnées sur la rive gauche y représentent des intérêts sérieux.

Sur le versant de l'océan Indien, le Zambèse présente l'apparence d'un magnifique cours d'eau, de plus de 1,600 mètres de largeur ; mais il est si peu profond, que pendant plusieurs mois de l'année, la navigation n'est permise qu'à des canots d'un faible tirant d'eau. A son embouchure, la côte, couverte de palétuviers, a un aspect lugubre ; une barre formidable, sur laquelle vient se briser un violent ressac, ne permet pas de considérer le Zambèse comme une grande voie commerciale.

En remontant le fleuve et pendant les cent premiers milles qu'il parcourt, le pays a un aspect des plus monotones. Sur l'une et l'autre rives s'étend une plaine couverte d'herbes gigantesques, sans une colline, presque sans arbres. Le sol ne commence à s'accidenter qu'au mont Morumbala ; alors la végétation prend quelque force ; les arbres se multiplient ; les deux rives se bordent de collines. A la plaine nue et monotone a succédé un terrain couvert d'une végétation luxuriante. Le sable blanc des rives fait place à un terrain volcanique ; de gros blocs de basalte forment les bords du fleuve. Dans cette région le fleuve commence à être pointillé d'îlots couverts d'une magnifique verdure.

La cataracte de Gogna, en aval des rapides de la Sitoumba, interrompt la navigation du Zambèse. Il faut alors transporter par terre les canots jusqu'à un endroit nommé le Mamoungo. Il y a encore d'autres cataractes et d'autres rapides, jusqu'à la grande chute de Mosi-oa-Tounia (la Fumée qui monte), nommée par Livingstone cascade de Victoria ; « une auge, une crevasse gigantesque, » selon l'expression du major Pinto. C'est un abîme profond par lequel le Zambèse se précipite sur une largeur de plus de 1,800 mètres.

D'après la relation du major Serpa Pinto, le Zambèse se jette dans la crevasse qu'il rencontre par trois cataractes grandioses : le courant est divisé en trois bras par deux grandes îles. La chute perpendiculaire est de 80 mètres. L'une de ces îles est couverte de la végétation la plus riche.

Fig. 256. — Les cluites du Mosi-ou-Toumi, sur le Zambèze.

La chute la plus petite est aussi la plus belle « ou, à dire vrai, elle est la seule qui soit belle, car pour tout le reste Mosi-oa-Tounia n'est qu'une sublime horreur. Ce gouffre énorme, noir comme le basalte où il est béant, sombre à cause de l'obscurité du nuage qui l'enveloppe, s'il eût été connu aux temps bibliques, eût été pris pour l'image des régions infernales, pour un enfer d'eaux et de ténèbres plus redoutable peut-être que celui de feu et de lumière... Parfois, quand l'œil pénètre jusqu'aux profondeurs, à travers le brouillard éternel, il aperçoit une masse aux formes confuses, pareilles à des ruines aussi vastes qu'effroyables. Ce sont des pics de rochers d'une hauteur énorme, sur lesquels l'eau qui les fouette se convertit en une nuée d'écume (1). »

Aux environs de cette chute le Zambèse est parsemé d'îles verdoyantes et fleuries. Les eaux transparentes prennent une teinte vert glauque ; çà et là des crocodiles, des hippopotames gigantesques émergent et re-plongent parmi les ondes rapides.

Dans sa traversée du Barozé, le fleuve, lors de la saison des pluies, inonde la plaine, qui a une étendue de plus de 50 kilomètres.

Des colonies portugaises occupent le cours inférieur du Zambèse. Elles se composent généralement de sangs-mêlés, gens d'une santé languissante, d'un aspect grossier et plus ou moins engagés dans le trafic des esclaves.

En fait de montagnes, — nous ne nous occupons, qu'on ne l'oublie pas, que de la partie inexplorée ou peu connue de l'Afrique, — les cimes neigeuses du Kilima-Ndjaro et du mont Kénia, situées dans le pays des Masaïs, non loin de l'océan Indien, marquent les points les plus élevés dans l'état actuel de nos connaissances sur ce continent.

Ces géants africains, suivant le baron de Decken, n'auraient pas moins de 20,000 pieds de hauteur. « Le ciel étant clair, dit-il, je pus voir en plein la montagne de neige ; elle semblait un mur gigantesque, sur le sommet duquel j'aperçus deux tours immenses. Ces deux tours, placées à peu de distance l'une de l'autre, donnent à la montagne un aspect imposant, qui me jeta en de profondes rêveries. Le Kilima-Ndjaro a un sommet en

(1) *Comment j'ai traversé l'Afrique.*

forme de dôme, mais le Kénia a la forme d'un toit gigantesque, sur lequel ces deux tours se dressent comme deux énormes piliers qui, sans aucun doute, sont vus par les habitants des contrées avoisinant les latitudes septentrionales de l'équateur. »

Fig. 257. — Guerrier Touareg.

Il existe, en Afrique, beaucoup de vastes étendues abandonnées à la solitude. Ce continent a ses savanes comme le Nouveau Monde. Couvertes pendant la saison pluvieuse d'herbes serrées et dures qui atteignent jusqu'à six ou sept pieds de hauteur, elles présentent de loin l'aspect de verdoyants pâturages parsemés de place en place de points noirs formés par des arbres, — le plus souvent quelques baobabs isolés, ou des bou-

quets de palmiers. Elles sont alors peuplées de myriades d'animaux de toute sorte. A la saison sèche, les herbes jaunissent et les Noirs les brûlent, afin de repousser les fauves, les serpents, et de détruire les insectes malfaisants.

Quant aux véritables déserts, — les déserts de sable, — ils occupent une large place sur le sol africain. Les principaux sont le Sahara au nord et au centre, le désert de Libye à l'orient, et le désert de Kalahari dans la région australe.

Le Sahara et le Kalahari n'ont pas toujours été les déserts qu'on voit aujourd'hui. Ces contrées étaient autrefois sillonnées de fleuves et de rivières et parsemées de lacs, dont il ne reste plus que les lits et les coquilles ou les ossements des animaux qui vivaient dans leurs eaux.

D'anciennes traditions permettent de croire qu'à une époque impossible à préciser, le Sahara tout entier était recouvert par une expansion des eaux de la Méditerranée. Ces eaux, contournant la chaîne de l'Atlas, seraient allées se joindre, d'un côté à celles de l'océan Atlantique, de l'autre peut-être à celles de la mer Rouge, avant que le Nil, étendant ses alluvions, eût donné naissance au sol de la basse Égypte. De cette manière, la partie la plus septentrionale de l'Afrique proprement dite, ou patrie des Noirs, se serait trouvée reculée bien loin vers l'équateur.

Dans le Sahara se trouvent encore de vastes dépressions naturelles, sortes de lacs salés aujourd'hui desséchés que l'on appelle « chotts ». M. le commandant Roudaire a poursuivi pendant plusieurs années le projet d'utiliser les chotts de Rharsa et de Melrin, situés au sud de l'Algérie et de la Tunisie, pour créer une mer intérieure capable de métamorphoser d'une manière très avantageuse les conditions générales de cette partie du grand désert africain. Le golfe de Gabès mettrait les chotts en communication avec la mer au moyen d'un canal. Ce projet, repoussé une première fois par une commission nommée par le gouvernement français, est devenu l'objet de nouvelles études, et l'Académie des sciences, sur l'initiative de M. de Lesseps, l'a pris en considération.

Deux populations distinctes habitent le Sahara; l'une sédentaire, ayant des centres fixes dans des villes ou villages (ksour) aux endroits

où l'eau permanente a permis de s'établir ; l'autre nomade , vivant sous la tente : c'est la race des Arabes conquérants.

Quand on pénètre dans le Sahara par l'Algérie, on traverse d'abord des montagnes. Au fond des ravins l'eau court au milieu des lauriers-roses... Les pentes de toutes les hauteurs sont entièrement couvertes

Fig. 258. — Capitale des Beni-Mزاب.

de broussailles et leurs sommets couronnés de chênes-verts, de chênes-lièges et d'arbres résineux. Il y a même là des forêts de palmiers ; puis après les montagnes, ce ne sont plus que des rangées de collines encore broussailleuses ou couronnées de quelques pins rabougris ; accidentellement on y voit deux ou trois figuiers et autant de lentisques.

Bientôt, sous l'éclat du jour, sous l'action du soleil sur une terre ardente, apparaît le véritable désert, annoncé par les brises chaudes. Les

dattiers ondoient avec des rayons d'or dans leurs palmes ; des plaines succèdent à des plaines, comme dit M. Fromentin ; plaines unies, marécageuses, plaines sablonneuses, terrains secs et pierreux, plaines onduleuses hérissées d'alfa, quelques palmiers çà et là, et dans le sud-est, enfin, une plaine indéfiniment plate le « Pays de la soif » ; pays « tout de terre et de pierres vives, battu par les vents arides et brûlé jusqu'aux entrailles, une terre marneuse, polie comme de la terre à poterie, presque luisante à l'œil tant elle est nue, et qui semble, tant elle est sèche, avoir subi l'action du feu, sans la moindre trace de culture, sans une herbe, sans un chardon ; — des collines horizontales qu'on dirait aplaties avec la main ou découpées par une fantaisie étrange en dentelures aiguës, formant crochet, comme des cornes tranchantes ou des fers de faux ; au centre, d'étroites vallées, aussi propres, aussi nues qu'une aire à battre le grain ; quelquefois, un morne bizarre, encore plus désolé, si c'est possible, avec un bloc informe posé sans adhérence au sommet, comme un aérolithe tombé là sur un amas de silex en fusion ; — et tout cela d'un bout à l'autre, aussi loin que la vue peut s'étendre, ni rouge, ni tout à fait jaune, ni bistré, mais exactement couleur de peau de lion (1). »

Il faut qu'on nous permette de citer une magnifique page d'un *Été dans le Sahara*. C'est un passage pour lequel M. Fromentin, l'habile peintre, a mieux fait peut-être avec des mots qu'il n'eût pu le faire avec sa riche palette.

Il y a une heure au milieu du jour « où le désert se transforme en une plaine obscure. Le soleil, suspendu à son centre, l'inscrit dans son cercle de lumière dont les rayons égaux le frappent en plein, dans tous les sens et partout à la fois. Ce n'est plus ni de la clarté ni de l'ombre ; la perspective indiquée par des couleurs fuyantes cesse à peu près de mesurer les distances ; tout se couvre d'un ton brun, prolongé sans rayure, sans mélange ; ce sont quinze ou vingt lieues d'un pays uniforme et plat comme un plancher. Il semble que le plus petit objet saillant y devrait apparaître ; pourtant on n'y découvre rien ; même on ne saurait plus dire où il y a du sable, de la terre ou des parties pierreuses, et l'immobilité de cette mer solide devient alors plus frappante que jamais. On se demande

(1) Fromentin.

en le voyant commencer à ses pieds, puis s'étendre, s'enfoncer vers le sud, vers l'est, vers l'ouest, sans route tracée, sans inflexion, quel peut être ce pays silencieux, revêtu d'un ton douteux qui semble la couleur du vide ; d'où personne ne vient, où personne ne s'en va et qui se termine par une raie si droite et si nette sur le ciel ; — l'ignorât-on, on sent qu'il

Fig. 259. — Camp des Chambaas, près de Ouargla.

ne finit pas là et que ce n'est, pour ainsi dire, que l'entrée de la haute mer.

« Alors, ajoute à toutes ces rêveries le prestige des noms qu'on a vus sur la carte, des lieux qu'on sait être là-bas, dans telle ou telle direction, à cinq, à dix, à vingt, à cinquante journées de marche, les uns connus, les autres seulement indiqués, puis d'autres de plus en plus obscurs : — d'abord, droit en plein sud, les Beni-Mزاب, avec leur confédération de sept villes, dont trois sont, dit-on, aussi grandes qu'Alger, qui comp-

tent leurs palmiers par cent mille et nous apportent leurs dattes, les meilleures du monde ; puis les Chamba, colporteurs et marchands, voisins du Touat ; — puis le Touat, immense archipel saharien, fertile, arrosé, populeux, qui confine aux Touaregs ; puis les Touaregs, qui remplissent vaguement ce grand pays de dimension inconnue dont on a fixé seulement les extrémités, Tembektou et Ghadmes, Timimoun et le Haoussa ; puis le pays nègre dont on n'entrevoit que le bord ; deux ou trois noms de villes, avec une capitale comme pour un royaume ; des lacs, des forêts, une grande mer à gauche, peut-être de grands fleuves, des intempéries extraordinaires sous l'équateur, des produits bizarres, des animaux monstrueux, des moutons à poils, des éléphants, et puis quoi ? plus rien de distinct, des distances qu'on ignore, une incertitude, une énigme... »

Le désert de Libye a quelques-uns des aspects du Sahara. Dans les parties montagneuses, de nombreux défilés coupent dans toutes les directions les hauteurs rocheuses qui ressemblent à une agglomération de formes coniques ; les gorges qui les séparent présentent un fond nivelé par les sables que les vents y accumulent. Des carcasses d'animaux et souvent des corps humains indiquent les routes suivies par les caravanes. Ces tristes restes desséchés dans une atmosphère embrasée sont momifiés, durcis, et non décomposés.

Le désert de Kalahari occupe une très grande place dans l'Afrique australe. Voici ce qu'en dit le major Serpa Pinto, qui en a traversé une partie : « La nature semble s'être complu à y mettre en juxtaposition les éléments les plus discordants. Ici, la forêt luxuriante longe la plaine sèche et stérile ; le sable mobile et délié est continué par l'argile dure ; la sécheresse succède à l'eau. Ce désert ressemble tour à tour au Sahara, aux pampas d'Amérique et aux steppes de Russie ; il est élevé d'un millier de mètres au-dessus du niveau de l'Océan ; mais le phénomène le plus extraordinaire qu'il présente est encore le grand Macaricari ou le grand étang salé, bassiu énorme dont la longueur varie entre 220 et 280 kilomètres. »

Au nord du Kalahari et entre ce désert et le Zambèse, se trouve le désert de moindre étendue qui figure sur les cartes de Serpa Pinto sous le nom de Baines. Ces deux déserts sont séparés par de vastes marais sa-

lés. Le désert de Baines est occupé en partie par une forêt d'une puissante végétation, avec un sous-bois épineux qui obstrue tout passage. En général, nous apprend le major Pinto, la flore de la région est légu-

Fig. 260. — Paysage dans l'île de San Thomé.

mineuse et compte une immense variété d'acacias. « Les fleurs des tons les plus divers et les plus brillants, des formes les plus délicates et les plus charmantes, en même temps qu'elles réjouissent la vue, remplissent l'air de leurs parfums délicieux. »

Dans ces déserts de l'Afrique australe, des espèces d'ouragans, ou trombes minuscules d'un rayon de douze à quinze pieds, sévissent sur leur passage avec une violence incroyable. La trombe fait sa trouée et enlève à une hauteur prodigieuse un tourbillon de feuilles, d'arbustes arrachés et de grosses branches fracassées...

Les rivages africains ont leur puissante originalité. Nous avons montré les embouchures des grands fleuves, les barres qui les ferment pour la plupart, les raz de marée ou le ressac. Le Cap, pays anglais actuellement, demeurant par ce fait en dehors de notre sujet, nous ne donnerons qu'un rapide souvenir aux dangers de la navigation vers ces parages lointains, dans ces temps d'une science maritime incertaine qui exigeaient la hardiesse d'un Vasco de Gama pour doubler le cap des Tempêtes, devenu depuis le cap de Bonne-Espérance : le géant Adamastor, conçu par le génie poétique du Camoëns, serait du reste une réminiscence littéraire quelque peu déplacée ici. Le « fantôme épouvantable » sorti menaçant du sein des flots avec « sa taille gigantesque, ses membres égalant en grandeur l'énorme colosse de Rhodes, son front chargé d'orages, sa barbe hérissée, ses yeux étincelants, son regard horrible, sa chevelure épaisse et limoneuse, » n'est plus qu'un épouvantail de poème épique : on va de Southampton à Cape-Town en quelques semaines : bien puni celui qui n'arrive pas !

Quant aux îles de l'Afrique, elles sont pour la plupart colonisées par des gouvernements européens ; nous n'en dirons rien, si ce n'est que la nature de leur sol participe directement de la région continentale voisine. Ainsi l'archipel de Guinée, — l'île du Prince, San Thomé, Fernando-Po, etc., — placé sous l'équateur, se fait remarquer par la végétation vigoureuse de l'Afrique équatoriale, et le pic de Clarence, couvert de forêts, s'élève en face du pic grandiose de Camarones, situé non loin du rivage africain ; San Thomé présente une ligne de montagnes profusément boisées ayant pour tête un pic qui se dresse à plus de 2,000 mètres.

V.

Paysages. — Le Kordofan. — L'oasis de Kagmar. — Les « galeries » du pays des Niams-Niams. — La région des lacs. — Les jungles. — Les plateaux intérieurs. — L'Onadaï. — Le lac Tchad. — Ses sources. — Ce qu'on appelle une « éponge ». — Le pays des diamants.

Le trait le plus saillant de la structure générale de l'Afrique, c'est l'imperfection de sa charpente montagneuse, assez connue actuellement pour qu'on en puisse saisir les caractères généraux.

Le versant de la Méditerranée s'étend par l'Égypte, la Nubie et la moitié de la région des lacs, un peu au delà de l'équateur. Ses bassins principaux sont ceux du Nil et des affluents de ce grand fleuve. Ce versant recueille les eaux du massif montagneux de l'Abyssinie, et, sous le nom de *désert de Libye*, enlève au Sahara sa partie orientale.

Les plateaux de l'Afrique intérieure sont sans écoulements connus. Ils commencent derrière l'Atlas, englobent à peu près tout le Sahara, et du Soudan une partie dont le lac Tchad forme le centre.

Le versant de l'Atlantique prend une portion du Sahara, le long du littoral, du Maroc au Sénégal ; il possède les vastes bassins du Niger et du Congo, avec les monts de Kong, et s'étend par conséquent dans les deux Guinées ainsi que fort avant dans la région équatoriale : on sait que les eaux de quelques-uns des grands lacs découverts de notre temps ne vont pas au Nil, mais se dirigent vers l'occident. Ce même versant de l'Atlantique s'étend encore, au sud, jusqu'aux pays des Cafres et des Hottentots. Il trouve sa limite au Cap même.

Enfin, le versant de l'océan Indien occupe la plus grande partie de l'Afrique australe avec le Zambèse et le Limpopo pour principaux fleuves et les Draken pour montagnes. Ce versant s'empare de la côte jusqu'au golfe d'Aden.

Ajoutons pour mémoire le versant de la mer Rouge, qui n'est autre chose que l'étroite pente orientale des monts arabiques.

Nous avons déjà indiqué en quelques traits les caractères des paysages que présentent les deux rives du Nil et des grands cours d'eau qui viennent s'y déverser. Les sables au milieu desquels coule le puissant fleuve ne sont souvent que des déserts ; ils en ont la morne et désolante étendue, le sol brûlant, les plantes rares ; l'eau y est plus rare encore ; les vents chauds les balayent ; enfin, — heureusement cette fois comme dans les déserts, — on y rencontre ces îlots de verdure et de fraîcheur, ces oasis qui sont un refuge, un port de salut pour les caravanes exténuées.

Le Kordofan présente un vaste plateau où l'on ne trouve nulle part de cours d'eau permanent : les « khor » sont des torrents qui coulent pendant la saison des pluies et tarissent à la saison sèche. Mais l'eau dort presque partout à peu de profondeur sous la surface du sol, et les arbres de l'Afrique tropicale ne manquent pas absolument dans le Kordofan.

Mais au milieu du Kordofan, Kagmar est une oasis charmante dans un désert aride. « L'œil fatigué des sables brûlants se repose avec délice sur ce qui semble être une grande prairie serpentante, d'un vert d'émeraude. Pendant quatre mois, cette prairie est un lac ; le reste de l'année, l'eau se trouve très près de la surface du sol, et l'on y puise dans plus de deux cents trous qui se trouvent au bord de la zone de verdure. Tous les jours on y voit des milliers de chameaux qu'on mène s'y abreuver de tous les déserts environnants. Aussitôt que quelques centaines de ces animaux s'en vont, ils sont immédiatement remplacés par d'autres, et continuellement on a sous les yeux le spectacle de quatre à cinq mille chameaux couvrant un espace de vingt à trente arpents de terrain. De grands troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons viennent aussi s'abreuver à ces puits précieux. Sur les bords de la tache de verdure, on voit une douzaine de palmiers dattiers et autant de palmiers doûm, ainsi que quelques figuiers. Ici les habitants, qui sont des Quabâbichs, cultivent le doukhu, le blé, le coton, la bâmïa. — Des myriades d'oiseaux, d'espèces variées, parmi lesquels prédomine la cigogne noire et blanche, contribuent à animer le paysage (1). »

En pénétrant sous l'équateur, la verdure et l'eau sont de moins en

(1) Le colonel Colston.

moins rares. L'un des affluents de droite du Nil, — la droite du voyageur qui remonte le cours du fleuve, — nous conduit presque au cœur de l'Afrique, au pays des anthropophages Niams-Niams et Mombouttous.

Le pays des Niams-Niams, bien que situé à 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, est rempli de sources vives créant des rivières sans nombre profondément encaissées. La végétation est incroyablement puissante. A la flore de l'équateur s'ajoutent les plantes qui, au nord de cette contrée, sont brûlées par la sécheresse. « Pas une vallée,

Fig. 261. — Village près de Gando.

pas un ravin, dit Schweinfurth, où ne déborde en tout temps le luxe des tropiques. » Les bandes de terre qui séparent les rivières sont envahies par des taillis buissonnants; les arbrisseaux y sont distribués comme dans un parc, alternant avec des plantes à grand feuillage.

Au bord des cours d'eau croissent en lignes épaisses des arbres énormes plus élevés que tous ceux que le voyageur, se dirigeant vers les sources du Nil, a pu voir jusque-là, — sans excepter les palmiers d'Égypte. — Ils abritent des arbrisseaux dont les cimes s'échelonnent sous le feuillage. « Vus du dehors, dit le voyageur cité plus haut, ces bois ressemblent à un mur de feuillage; l'enceinte franchie, vous vous trouvez

dans une avenue, ou plutôt dans un temple dont la colonnade soutient la triple voûte. Les piliers de cette nef ont, en moyenne, cent pieds de hauteur ; les plus bas arrivent à soixante-dix. Des « galeries » moins grandes s'ouvrent à droite et à gauche, et donnent accès à des bas côtés, remplis, comme l'avenue principale, des murmures harmonieux du feuillage. » Des arbres géants forment la voûte.

Les palmiers, « ces princees du monde végétal, » n'ont de représentant ici que parmi les plantes inférieures. Il y a aussi les espèces à grandes feuilles, les buissons épineux ; partout des lianes s'élançant de branche en branche suspendent leurs festons et leurs girandoles. « De tout cela résulte un sous-bois qui se ramifie, se mêle, s'enlace, et dont l'énormité du feuillage rend plus épaisse l'ombre verte de la « galerie ». Enfin, près du sol, tous les vides sont remplis par un fourré souvent inextricable ; surtout par des jungles d'amomes et de costus d'une hauteur de quinze pieds et dont les tiges pressées et rigides vous arrêtent, ou ne vous livrent passage que pour vous faire tomber dans le marais d'où elles s'élèvent. Des fougères merveilleuses, non pas arborescentes, mais ayant des feuilles qui parfois atteignent de douze à quinze pieds de longueur, et qui, par leur délicatesse, forment le plus ravissant contraste avec le feuillage massif des alentours, jettent sur les plantes basses le voile si varié de leurs frondes... tandis qu'une autre fougère, l'oreille d'éléphant, attache ses nœuds à cinquante ou soixante pieds d'élévation, en compagnie de l'angréa et des longues barbes grises de l'usnée. Les trones d'arbres que ne surchargent pas les fougères de différente espèce sont entourés, pour la plupart, des grappes de corail du eubébe.

« Aussi loin qu'il puisse atteindre, l'œil n'aperçoit que verdure. Les étroits sentiers qui se dérobent sous les fourrés, ou qui les tournent, sont composés de marches, formées par les racines nues et saillantes qui retiennent la terre spongieuse. Des trones d'arbres couverts de mousse, et plus ou moins vermoulus vous arrêtent à chaque pas. Ce n'est plus la chaleur des steppes inondées de soleil, ni l'air des bouquets ombreux ; c'est l'atmosphère étouffante d'une serre chaude : pas plus de vingt-cinq à trente degrés ; mais une chaleur moite, saturée d'eau par l'exhalation du feuillage, et à laquelle on est heureux d'échapper.

« Tout d'abord l'ami des jardins est ravi : la disposition des groupes

n'est pas moins artistique que la végétation est splendide ; mais les cris des oiseaux, l'activité exaspérante des insectes, la prodigieuse quantité de fourmis d'espèce minuscule, fourmis qui pleuvent de toutes les branches, de toutes les feuilles sur l'envahisseur de leur domaine, gâte bientôt votre extase. Et cependant, si l'on persévère, la majesté du lieu finit par dominer ; un calme solennel couvre tous les bruits ; à peine si le murmure du feuillage pénètre dans l'ombre qui vous entoure. Des quantités de papillons, d'un jaune brillant pour la plupart, animent le repos de cet océan de verdure, et font oublier le manque de fleurs. »

L'aspect du pays s'embellit encore lorsqu'on pénètre au sud-est chez les Mombouttous. A la végétation du pays des Niams-Niams se mêlent des bosquets de bananiers et de palmiers élaïs d'une beauté sans pareille.

Revenons vers le cours du Nil, et entrons dans la région des lacs.

Le Ganda ou l'Ouganda est situé entre le lac Albert et le lac Victoria.

Le pays est mollement ondulé. Des montagnes s'y dressent couronnées de la végétation la plus variée. Les jardins sont cultivés avec soin. Des chemins larges et bien entretenus relient entre eux des villages dont les huttes sont d'une remarquable propreté. Le Ganda est borné au sud par le lac Victoria, dont les rives offrent de grandes beautés de paysage.

Dans le Karagoué, qui contourne le lac Victoria à l'occident, se dressent les montagnes de la Lune. Sur de hautes pentes couronnées de fourrés d'acacias naît une épaisse végétation. L'opulente vallée d'Ouzenga, entourée de collines tapissées d'herbages, et s'élevant à plus de trois cents mètres, y est plantée de grands et beaux arbres partout où ne s'étend pas la culture du bananier.

Les sources thermales de Mlagata sont vantées dans la région pour leurs propriétés curatives. Stanley a visité la gorge profonde et boisée où sont ces sources, et où croissent avec une variété surprenante toutes sortes d'arbres, de plantes, d'herbes et de broussailles. Les végétaux, serrés les uns contre les autres, s'y étouffent faute d'espace. Des collines entières semblent n'être qu'une seule et immense plante aux feuillages divers. Au moment de l'arrivée de l'explorateur américain de nombreux malades faisaient leur cure à ces sources. Tous, femmes et hommes, confondus ensemble, demeuraient couchés, à moitié endormis, dans les marcs d'eau chaude.

Un peu au sud du Karagoué se trouvent les vallées du Soui, à la végétation luxuriante. Là, se voit une sorte de palmier appelée pandana, des bananiers en grand nombre, de vastes plants d'indigo sauvage. Quelques montagnes rougeâtres, aux sommets dénudés du haut en bas par de longues trainées blanches, dominant le pays. Plus loin, vers l'est, du milieu des terres cultivées, s'élèvent des collines aux croupes rondes, en partie défrichées, en partie recouvertes de broussailles. On y distingue à peine de petits villages à huttes gazonnées, cachés au milieu de vastes plantations de bananiers. Le bétail abonde dans cette riche contrée.

Les vallons de l'Ounyamouézi sont séparés l'un de l'autre par une suite d'éminences granitiques qui s'élancent, avec des formes pittoresques, en vastes dômes, en blocs puissants et bizarrement entassés. « Il y a, dit Burton, peu de scènes plus douces à contempler qu'un paysage de l'Ounyamouézi vu par une soirée de printemps. A mesure que le soleil descend à l'horizon, un calme d'un sérénité indescriptible se répand sur la terre ; pas une feuille ne s'agite, l'éclat laiteux de l'atmosphère embrasée disparaît ; le jour qui s'éloigne en rougissant couvre d'une teinte rose les derniers plans du tableau que le crépuscule vient enflammer ; aux rayons de pourpre et d'or succède le jaune, puis le vert tendre et le bleu céleste qui s'éteint dans l'azur assombri. »

Dans toute la partie orientale de ce pays, se révèlent des preuves nombreuses de l'action plutonienne ; elles s'étendent au nord jusqu'aux rives du Tanganyika. Les roches légèrement bombées qui surgissent du sol ont parfois quelques mètres de tour, d'autres fois des centaines de mètres. Elles forment des groupes, des allées... De ces roches, il y en a quelques-unes droites et minces plantées comme les quilles d'un jeu de géant... Couronnées de cactus, zébrées de noir par les pluies, envahies par les plantes grimpantes, ces masses granitiques donnent au paysage son originalité.

La saison des pluies commence plus tôt dans l'Afrique centrale que sur la côte du Zanguebar et de Mozambique. Elle débute par des orages d'une violence extrême. Des éclairs aveuglants s'entre-croisent pendant des heures, tandis que les roulements continus du tonnerre ébranlent toutes les parties du ciel à la fois. Si à la pluie doit se mêler de la grêle,

un grondement se fait entendre, l'air se refroidit brusquement, et des nuages d'un brun violet répandent une étrange obscurité. Les vents se répondent des quatre coins de l'horizon et l'orage se précipite vers les courants inférieurs de l'atmosphère.

Le désert qui sépare l'Ounyamouézi de l'Ougogo a reçu des indigènes le nom de plaine embrasée... (actuellement on le traverse en une se-

Fig. 262. — Caravane.

maine). C'est un plateau brûlant, s'étendant de l'est à l'ouest, et dont la largeur est de plus de 200 kilomètres. Aux gommiers et aux mimosas se mêlent le cactus, l'aloès, l'euphorbe, une herbe rigide, que broutent les bestiaux quand elle est verte, et que brûlent les caravanes quand elle est sèche, pour favoriser la pousse nouvelle... A l'époque des grandes chaleurs, les animaux que la soif fait beaucoup souffrir, tels que les éléphants et les buffles, y meurent en grand nombre...

Dans cette partie de l'Afrique, les routes, on le soupçonne bien, n'existent pas. Les plus fréquentées, au rapport de Burton, ne sont que

des pistes de vingt ou trente centimètres de large et qui reverdissent et s'effacent pendant la saison des pluies. Au milieu de la plaine, le sentier se divise en quatre ou cinq lignes tortueuses ; dans les jungles, il disparaît sous une voûte d'arbustes épineux ; près des villages, il est fermé par une haie d'euphorbe, ou un amas de fascines. Dans les espaces libres, ce sentier se traîne parmi les grandes herbes, traverse des marécages, des rivières au lit vaseux où l'on a de l'eau jusqu'aux aisselles. Tantôt il disparaît au fond d'un ravin, ou s'arrête net en face de montagnes abruptes ; il se transforme alors en une échelle de racines et de quartiers de roche, interdite, on le comprend, aux bêtes de somme.

En venant de Zanzibar vers l'Ounyamouézi, « le chemin, dit Burton, perce des halliers, parcourt des forêts, où les fondrières l'interrompent, et où la plupart du temps on ne le reconnaîtrait plus sans les arbres écorcés ou brûlés qui en marquent les bords... Dans l'Ouvinsa et près de l'Oudjiji, la piste cumule tous les inconvénients à la fois ; ruisseaux, ravins, halliers, grandes herbes, rochers à pic, marais, crevasses et cailloux. On ne sait laquelle choisir des voies transversales qui s'entrecroisent dans les endroits habités ; mais où elles n'existent pas, la jungle est impénétrable, et le conseil donné au voyageur, de préférer les lieux élevés pour y camper le soir, devient une ironie dans cette partie de l'Afrique ; il lui serait plus facile de se creuser un terrier que de s'ouvrir un chemin dans ce réseau d'épines et de troncs d'arbres. »

Sur la limite de cette contrée centrale est un vaste plateau ; c'est le pays des Masaïs. Il s'y trouve çà et là quelques dépôts salins et de petits lacs dont les eaux sont saumâtres. Il est terminé à l'occident par une chaîne de montagnes qui y déroule ses anneaux en face des montagnes de la Lune.

La partie orientale de cette chaîne appartient au versant de l'océan Indien. Les monts Kénia et Kilima-Ndjaru se détachent par leur majestueuse hauteur de cette longue chaîne qui court parallèlement au littoral le plus proche.

Entre le Kordofan et le Darfour se trouve la ligne de partage des eaux, celles du versant de la Méditerranée et celles des plateaux du centre de l'Afrique. De ces eaux les unes sont donc destinées à grossir le Nil ; les autres vont alimenter le lac Tchad.

Les plateaux intérieurs s'ouvrent à nous. Le pays situé à l'est est d'abord montueux, l'eau n'y est pas trop rare, la végétation y montre quelque vigueur. Nos dernières informations sur cette contrée, nous les possédons grâce à l'exploration du docteur Pellegrino Matteucci. Le voyageur italien a réussi à traverser l'Afrique, de la mer Rouge au golfe de Guinée (1880-81). Disons, en passant, qu'en visitant le Darfour au len-

Fig. 263. — Un marché.

demain de l'annexion de cet État par l'Égypte, il trouva la capitale El-Fascher et les principales villes tombant en ruines.

Dans cette partie peu accessible du continent africain se trouve le petit royaume de Tama, situé dans les montagnes les plus hautes de la région. Les chameaux et les bœufs de bonne race y abondent.

Depuis le voyageur allemand Nachtigal, aucun Européen n'avait pénétré dans l'Ouadaï lorsque le docteur Matteucci obtint la permission de traverser ses campagnes fertiles mais dépeuplées, et dont les villages, entourés de hautes palissades en osier, semblent abandonnés.

Si l'on vient du nord, dans les dernières oasis dominant les acacias à

épines, les dattiers et les hyphènes. Ce dernier arbre, qui n'atteint pas une très grande hauteur, est remarquable par la façon dont se bifurquent régulièrement le tronc et les branches. Son fruit, gros comme une pomme, a un noyau si dur que les riverains du Nil qui l'utilisent le désignent sous le nom d'ivoire végétal.

Mais la route est encore pénible par les grandes chaleurs. « Les soirées, heureusement, dédommagent des fatigues du jour : le vent alors se tait ; le firmament, qu'aucun nuage ne voile, apparaît dans tout son azur foncé, avec un semis de constellations dont l'éclat n'a d'égal chez nous que celui qu'offre la voûte céleste en certaines nuits d'hiver. Un calme profond plane sur l'aire immense où, toute la journée, on a peiné en proie aux rafales du vent et aux tourbillons de sables mouvants ; dans l'atmosphère diaphane, les contours des dunes se dessinent avec une netteté prodigieuse ; çà et là, sur les pâles croulières, pointe fantastiquement un rocher ; une strie lumineuse à l'horizon annonce le lever de la lune dont le globe argenté flotte bientôt dans l'éther, avec une allure si allègre et si gaie, qu'on s'imagine à tout instant qu'il va se mettre à sautiller par l'espace. Lumières et ombres, tout enfin revêt des formes tranchées qui prêtent aux reliefs multiformes des dunes je ne sais quelle variété mystérieuse, jointe à des intensités de clarté comme le soleil n'en pourrait produire. Ce sont là les meilleurs moments du voyage, et si dans le nord la nuit n'est point d'ordinaire l'amie de l'homme, au désert, par le clair de lune, sous la belle coupole d'un ciel étoilé, parmi les fraîcheurs de l'air assoupi, elle a pour lui un charme indicible (1). »

Enfin on sort de la région des sables. Aux dunes succèdent une vaste plaine ondulée et bientôt une forêt claire d'acacias gommifères, de genêts du désert, de serrahs aux branchages feuillus. A tous ces troncs s'enroulent des plantes parasites. « Le sol, dit le docteur Nachtigal, est tout jonché de capsules traîtresses, d'ardillons aigus, agressifs, que l'on s'enfonce dans le pied au passage, tandis que mille fruits à piquants vous accrochent par les vêtements et la peau. Mais aussi quelle diversité pittoresque de formes et quelle inépuisable richesse de couleurs ! Avec quel ravissement intérieur on contemple ces créations d'une

(1) Nachtigal.

nature qui fait un contraste si saisissant avec le monde morne et désolé qu'on laisse derrière soi! » — « De toutes parts, dans la forêt, ajoute le voyageur charmé, résonnaient à nos oreilles, depuis longtemps sevrées de ce concert, des gazouillements d'oiseaux que le renouveau rendait tout joyeux et dont les nids encombraient les arbres. Partout débordaient la vie, la fécondité et la grâce. »

Parmi les herbes fourragères et dans les clairières rafraîchies par le voisinage du lac Tchad, les antilopes en nombre infini, aux cornes en

Fig. 264. — Éléphants au lac Tchad.

tire-bouchons de près d'un mètre de longueur, paissent tranquillement, ayant souvent parmi elles l'autruche, leur amie, qui de là s'élance aux solitudes des steppes.

En cheminant de l'est à l'ouest, à peine est-on entré dans l'Ouadaï qu'on laisse derrière soi les dernières collines du pays montueux pour entrer dans la vaste plaine qui s'étend jusqu'à Kano, à 1,400 kilomètres à l'ouest, et où montagnes et collines ne sont plus que des accidents. C'est dans cette plaine que se trouvent les lagunes de Fitri, qui attirent une quantité de mouches importunes. Le sol est imprégné d'humidité, et si fertile qu'il produit deux récoltes par an. Les rivières du pays

demeurent à sec pendant la saison chaude. Le long des rives du Batha, l'une d'elles, s'étendent des forêts d'arbres gigantesques, dont le soleil a de la peine à pénétrer les masses. Les lions et les léopards y chassent l'antilope et les gazelles. Le palmier doûm fournit aux habitants un fruit dont l'écorce douce est utilisée par eux en guise de sucre.

Un petit État, le Midogo, dépendant de l'Ouadaï, possède à son centre une montagne qui s'élève de 600 mètres au-dessus de la plaine unie. Sur la pente méridionale se trouve la capitale du même nom.

A défaut de paysage, — car nous ne saurions rien inventer, — nous ferons ici un petit tableau de genre. Les habitants de Midogo vont chercher leur eau à des sources fraîches et cristallines qui jaillissent dans la montagne entre d'énormes pierres. Ils atteignent cet endroit en sautant avec une agilité surprenante de roche en roche, leurs amphores sur la tête. Une quantité de singes, — les véritables maîtres du pays, — se tiennent pendant le jour assis sur les roches, regardant ce fourmillement de femmes, d'enfants et d'esclaves qui montent et descendent ; la nuit ils entrent dans les habitations pour dérober tout ce qu'ils trouvent à la convenance.

Le lac Tchad est enfermé dans des rives uniformes, ourlées de roseaux. Aux environs, la végétation est admirable ; l'hyphène grandit, le tamarinier apparaît dans les grandes plaines herbeuses ; la faune se montre extrêmement riche en oies de toute couleur, canards, cigognes, hérons, pélicans, en autruches, en singes, en antilopes, bœufs sauvages, sangliers, en hippopotames, rhinocéros, en girafes, en lions et même en éléphants. Des confins du Sahara, des Arabes amènent jusque-là de magnifiques chevaux.

Dans le lac Tchad se déverse, venant du sud, le Chari, fleuve véritable et qui rappelle le Nil ; d'autres cours d'eau lui arrivent de l'ouest. Par contre, naguère encore, il sortait du lac une nouvelle rivière des Gazelles (Bahr-el-Ghazal) dont les eaux allaient se perdre dans le désert, vers le nord. Les alluvions du Chari ont obstrué le lit de cette rivière. Le lac Tchad est au centre du Bornou. C'est une nappe immense d'eau, de forme presque triangulaire, véritable mer intérieure, au milieu d'un pays très peuplé où la capitale, Kouka, nous l'avons dit, ne

compte pas moins de quarante mille habitants ; un peu plus loin Kano en a cinquante mille.

Les éléphants et les hippopotames se jouent sur les bords du lac habités par une population de Noirs pillards, qui viennent s'embusquer parmi les roseaux de la rive pour surprendre et attaquer les convois ; grâce à leurs canots, ils se dérobent ensuite rapidement à toute poursuite.

Le territoire de Kano, l'un des États haoussas gouvernés par le

Fig. 265. — Un village près du lac Tchad.

sultan de Sokoto, présente des champs bien cultivés se succédant sans interruption ; il n'y a plus là aucun espace désert. Les jardins contiennent beaucoup de plants d'indigo, de tabac, des oignons, des patates douces et des tomates. Les baobabs sont nombreux dans cette région ; on voit aussi près de la ville des dattiers gigantesques. Au sortir de Kano, les cultures cessent ; une région montagneuse commence, limite des plateaux de l'Afrique intérieure. La côte occidentale des montagnes qui enferment le bassin du Niger appartient au versant de l'Atlantique.

Les lacs équatoriaux qui n'alimentent point le Nil ou ses affluents, s'écoulent par le versant de l'Atlantique, en traversant l'Afrique tout entière, et quelques-uns par le versant de l'océan Indien. C'est ainsi que nous revenons à la région des lacs pour en décrire encore quelques sites.

Au nord-ouest du lac Moëro, de hautes montagnes coupent l'horizon. La végétation tropicale pare de ses profusions toutes les pentes qui s'inclinent vers le lac. Le Moëro forme avec le lac Bangouelo et le lac Tanganyika le centre d'une région où les sources abondent. Les tremblements de terre y sont fréquents, et parmi toutes ces sources il y a des sources d'eau chaude.

Pendant la saison des pluies, en allant du lac Moëro au lac Tanganyika, la plaine est inondée et on a souvent de l'eau jusqu'à la ceinture. Quant aux sources, Livingstone dit qu'il faudrait la vie d'un homme pour les compter. En se rendant au lac Bangouelo, il en passa à gué trente-deux sur un espace de 96 kilomètres, et chacune d'elles demanda de vingt minutes à une heure pour la traversée du ruisseau qu'elle forme et du terrain spongieux qui nourrit ce ruisseau.

En Afrique, il est très rare de voir l'eau sourdre au pied d'un rocher comme dans la plupart des pays. L'eau sort d'un marais, ou, pour parler comme Schweinfurth et comme Livingstone, d'une « éponge ». Ces éponges, qui se forment dans de légères dépressions du sol dépourvues d'arbres et de broussailles, ne sont autre chose qu'une terre noire et poreuse qui se couvre d'une herbe courte et dure. Cette terre gonflée d'eau s'étend parfois sur plusieurs lieues avec une largeur de 1,000 ou 2,000 mètres. Les grandes pluies, lorsqu'elles tombent sur les forêts, rencontrent un lit de sable fin et blanc, imperméable, et leurs eaux filtrent jusqu'à ces terres poreuses qui, alors, s'imbibent. A la fin de la saison pluvieuse, la pelouse qui couvre ces terres est entièrement soulevée, bouleversée; entre les touffes d'herbe espacées entre elles, le sol se montre profondément détrempe. Cette terre qui retient tant d'eau la laisse échapper pendant la saison sèche; elle donne naissance à des ruisseaux, devenant ainsi une véritable source.

Nous avons dit quelques mots des grands fleuves du versant de l'Atlantique et des pays qu'ils traversent; nous n'y reviendrons pas. Signa-

lons toutefois l'aspect « très européen » d'une terre visitée par Cameron à l'ouest du royaume de Bihé, la province de Bailounda. Là, toutes les pentes des collines ruissellent de cascades qui apportent à une rivière les deux tiers au moins des eaux qu'elle charrie plus bas ; et ces cascades sont de l'effet le plus pittoresque. Le voyageur chemine à travers un des plus jolis pays que l'imagination puisse rêver ; dans toutes les directions s'élevaient des montagnes aux gracieux contours, dont plusieurs étaient couvertes d'une belle végétation ; de petits mamelons s'y couronnaient de villages ombragés d'arbres énormes. « Il faudrait, dit Cameron, un Longfellow ou un Tennyson pour décrire certains sites de cette région ; il faudrait un Claude Lorrain ou un Turner pour les peindre. »

Plus près du littoral, dans le Dahomey par exemple, les palmiers et les cocotiers dont le stipe élancé ressemble à de gracieuses colonnes supportant un dôme de verdure, les énodendrons au tronc colossal, les magnolias, couverts de larges fleurs blanches embaument l'air ; diverses espèces de mimosas au feuillage élégant, de sombres manguiers croissent dans ces forêts que jamais n'a frappé la hache. Au-dessous d'eux, protégés par leur ombre impénétrable, enlacés à leurs robustes rameaux, serpentent des lianes et des convolvulus aux tiges flexibles et cannelées. Ça et là enfin, formant de verts tapis, la délicate sensitive referme ses craintives folioles au moindre froissement du vent.

Rappelons que le versant de l'océan Indien est en partie occupé par le désert de l'Afrique australe.

C'est au sud du Kalahari que se trouvent ces merveilleuses mines de diamant dont la découverte toute fortuite remonte déjà à 1867. Le pays des Griquas, où sont la plupart de ces gisements, a vu tout à coup des villes surgir du sol. Quant au paysage, qu'on imagine, au milieu de terrains brûlés, à la maigre végétation, des champs coupés de fosses profondes et de tranchées, au bord desquelles des machines amènent entre les mains des Cafres et des Zoulous, loués comme travailleurs, ces terres ingrates, d'où peut sortir à tout moment une seconde « Étoile de l'Afrique australe », valant, comme la première, 300,000 francs.

Plus près de l'équateur et du littoral, la partie inférieure du bassin

de la Rofouma, — rivière qui a ses sources dans les montagnes riveraines du lac Nyassa et son embouchure dans l'océan Indien, — est couverte d'une végétation exubérante de grands arbres où les lianes comblent le sous-bois et forment des fourrés impénétrables. Le voyageur n'y aperçoit le ciel que de loin en loin. Livingstone dut louer des Noirs pour tailler à coups de serpe dans cette masse de verdure et percer un tunnel à sa caravane. Le copal y abonde. Ce n'est qu'à mesure que le pays s'élève que la forêt s'éclaircit.

Alors se développe souvent aux yeux une grande plaine herbeuse, rayée de cours d'eau ensablés, que bordent des plantes parfumées. Les endroits arides, montagneux, sont envahis par les euphorbes vénéneuses aux épaisses raquettes, par les aloès arborescents aux feuilles acérées.

Le sentier, lorsqu'il y en a un de tracé pour le voyageur, se dévide sur des coteaux escarpés, au sol rouge, parsemés de roches, maigrement tapissés d'herbes, et dont l'aloès, le cactus, l'euphorbe, l'asclépias géant et les mimosas rabougris annoncent l'aridité ; cependant le baobab s'y montre majestueux, et l'on y voit parfois de beaux tamarins.

Quand on pénètre dans l'Afrique en passant par Zanzibar et Bagamoyo, on se heurte vite à une chaîne de montagnes, aux crêtes dentelées ; ce sont les montagnes de l'Onsagara. Les vents se refroidissent en balayant ces sommets souvent nuageux, et descendent en rafales glacées dans la plaine. Les forêts couvrent le sol rocailleux des parties basses de cette chaîne ; et tout ce que le voyageur a pu rêver d'horrible sur l'Afrique se réalise là : c'est une confusion inextricable de buissons épineux et de grands arbres, couverts de la racine au sommet par de gigantesques épiphytes ; des faisceaux d'herbes tranchantes, des réseaux de lianes énormes qui rampent, se courbent, se dressent dans tous les sens, étreignant tout, et finissant par étouffer jusqu'au vivace et quasi éternel baobab. « La terre, dit Burton, exhale une odeur d'hydrogène sulfuré, et l'on peut croire, en maint endroit, qu'un cadavre est derrière chaque buisson. Des nuages livides, chassés par un vent glacé, courent et se heurtent au-dessus de vous, et crèvent en larges ondées ; ou bien un ciel morne étend sur la forêt un voile funèbre ; même par le beau temps, l'atmosphère est d'une teinte blafarde et maladive. Enfin, pour compléter cet odieux tableau qui, du centre du Khoutou se déploie jus-

qu'à la base des monts de l'Ousagara, de misérables cases, groupées au fond des jungles, abritent quelques malheureux, amaigris par un empoisonnement continu. »

Et lorsqu'on a enfin dépassé ces montagnes, on se trouve encore dans une région aride, trop loin des lacs pour en ressentir l'influence, sans rivières, avec des salines vitreuses et des plaines torrifiées où se

Fig. 266. — Dans l'Ougogo.

produisent quelques-uns des effets de mirage de l'Arabie déserte ; les chemins n'y sont que des pistes ; faute de bois, les cabanes sont faites d'épines et de chaume, et c'est la bouse de vache qui sert de combustible. — Tel est l'Ougogo.

Dans cette contrée, — au delà de laquelle nous retrouvons le versant de la Méditerranée, ses lacs et son Nil puissant, — le vent du nord soulevant dans ses tourbillons les molécules argileuses et siliceuses de la terre désagrégée par la sécheresse, ainsi que les détritits des plantes brûlées par le soleil, produit les ravages de la grêle.

VI.

La flore et la faune. — La Côte-d'Or. — La Guinée méridionale. — Le Sénégal. — Les baobabs. — L'Afrique australe. — Région du Zambèse supérieur. — Le Manyéma. — Le pays des Bongos. — Le toucan. — Le haut Nil. — Les éléphants, les hippopotames et les crocodiles. — Le bassin du fleuve des Gazelles. — L'Ounyamouézi. — La mouche tsé-tsé. — Le colobe à camail. — L'Ouganda. — Le soko. — Le pays de Natal. — Les sauterelles. — Les pygargues. — Le gorille, d'après du Chaillu.

Une partie du littoral de la Guinée a reçu le nom de Côte-d'Or en raison de la richesse de ses sables aurifères. C'est un pays bas, couvert en grande partie de forêts sombres, entrecoupé de marais et de jungles. La chaleur et l'humidité des régions tropicales y développent partout une végétation luxuriante : l'arbre à coton, de plus de cent-cinquante pieds de hauteur, des bananiers d'une taille gigantesque, la canne à sucre, l'aloès, l'ananas, l'igname, le manioc, le riz, le maïs, l'arachide ou pistache de terre, le chanvre indien ou haschich, le tabac, y croissent à l'état sauvage ; les bois de teck, de santal, d'ébène, la liane aux nombreuses capitules de fleurs jaunâtres s'entre-mêlent dans les forêts à des arbres élevés, tantôt mince et déliée comme un gros fil, tantôt épaisse comme un câble, droite comme une lance ou courbée comme un arc ; se balançant aux vents, ou formant des nœuds inextricables. On trouve parmi ces arbres l'osami, dont les fleurs ont la couleur et le parfum des lilas, l'okoumé, dans le tronc duquel on creuse de belles pirogues et dont les branches fournissent ces torches résineuses si utiles la nuit pour écarter les bêtes fauves qui rôdent autour des campements.

Sur ces rivages, au milieu de cette puissante végétation où les jeux et les grimaces des singes mettent une note gaie, les léopards, les lions, les éléphants, les rhinocéros, des serpents d'une variété infinie, peuplent les fourrés. Les crocodiles et les caïmans, couchés sous de grands roseaux, surveillent les berges des rivières, et le requin, aux

embouchures des fleuves, dispute à l'indigène le produit de sa pêche.

Au milieu des prairies de la Guinée croissent des groupes d'arbres à beurre (*Elæis guineense*) : c'est le fruit bouilli de cet arbre qui donne ce beurre végétal que l'on commence à utiliser dans l'industrie ; on y rencontre des forêts de palmiers ; et parmi les arbres curieux, le baobab, ce géant végétal dont le tronc atteint une circonférence d'une

Fig. 267. — Village de Djoloffs.

vingtaine de mètres, et le sycomore, dont les figes croissent sur le tronc même et non à l'extrémité des branches.

Certaines régions de la Guinée méridionale y donnent sans travail le cotonnier, le caféier, le tabac et le palma-christi. Les forêts y rappellent sous certains rapports celles de l'Amérique. On y trouve le bombax épineux ou fromager et diverses espèces de palmiers au milieu desquels domine l'élaïs ; enfin le palmier nain. Au bord de l'eau, vit le palétuvier aux racines fantastiques soutenant à quelques mètres au-dessus du sol un tronc proportionnellement grêle et peu élevé d'où partent des

branches innombrables, couvertes de feuilles d'un vert sombre ; de ces branches retombent jusqu'à l'eau des quantités d'autres racines adventices, chargées d'appeler au sommet la nourriture que le véritable tronc ne saurait laisser passer. Tout cela finit par former une suite d'arcades.

Au Sénégal, dans les bois de l'intérieur, on trouve des arbres très gros ; le caïlcédra, qui fournit un bois très dur : on fait de très grandes pirogues d'une seule pièce, creusées dans cet arbre ; des ronniers, arbres de la famille des palmiers.

Rien de plus étrange, à ce que disent les voyageurs, que l'aspect d'une plaine de baobabs dans cette région. Ces géants du règne végétal, qui grandissent pendant des milliers d'années, mais dont on a cependant exagéré beaucoup la grosseur, ont des branches très courtes et, pour ainsi dire, pas de feuillage ;... et si l'on joint à leur couleur uniforme gris sale, l'absence presque complète de végétation autour d'eux, on aura une idée de l'aspect étrange que présente un pareil paysage. Un voyageur a vu au Sénégal un baobab qui ne comptait encore que trente siècles d'existence, et qui n'avait pas moins de 180 pieds de circonférence. Sans rien perdre de sa vitalité, son tronc s'était ouvert comme un vieux saule. On y voyait une grotte de 22 pieds de hauteur et de 20 pieds de diamètre. C'était le prétoire, la *loggia*, l'hôtel de ville de la peuplade voisine, — à moins qu'il n'y ait exagération.

Ces mêmes arbres atteignent aussi dans l'Afrique australe des proportions gigantesques. C'est le lieu de dire que le baobab paraît doué d'une vitalité merveilleuse. Il résiste à toutes les entreprises : les indigènes le dépouillent de son écorce pour faire des cordes avec les fibres qu'elle contient ; les atteintes du feu ne l'éprouvent pas ; il ne souffre pas davantage des dégâts intérieurs, car on en trouve de profondément creusés et qui ne s'en portent pas plus mal. Livingstone a vu un baobab dans lequel vingt ou trente hommes pouvaient se coucher et dormir tout aussi à leur aise que dans une hutte. Enfin, chose extrêmement curieuse ! un baobab abattu continue encore pendant quelque temps de grandir et de grossir. Le même explorateur a calculé que de vieux baobabs qu'il a vus pouvaient bien compter pour leur âge les années de l'ère chrétienne.

Dans certaines parties de l'Afrique australe, l'herbe pousse par touffes

Fig. 268. — Femme de chef dansant, au Congo.

fes épaisses d'une étonnante vigueur. Dans d'autres endroits la terre est envahie par des plantes à tiges rampantes assez fortes pour suspendre la marche des sables, l'envahissement du désert. La plupart de ces plantes sont des racines tuberculeuses et fournissent à la fois un aliment et un liquide à l'époque des grandes sécheresses où l'on chercherait vainement ailleurs de quoi apaiser la faim et la soif. Il y a de ces tubercules qui atteignent la grosseur de la tête d'un enfant. Grâce à la profondeur où ils gisent sous la terre, leur eau garde une fraîcheur agréable.

Le plus abondant des produits de ce sol est le melon d'eau, qui dans les années pluvieuses couvre des terrains d'une immense étendue. L'éléphant, le rhinocéros et les antilopes font leurs délices de ce fruit; les lions, les hyènes, les chacals, les souris même ne les dédaignent pas. Une sorte de concombre à fruits rouges jouit d'une faveur presque égale.

On signale dans le pays de Natal des mimosas nains à grosses épines, des acacias et des mimosas d'une autre espèce, remarquables par la projection de leurs branches en forme de parasol. Mentionnons encore l'érythrina ou arbre des Cafres, dont les grandes fleurs

écarlates attendent l'hiver pour s'ouvrir. Un conifère de première grandeur y est connu sous le nom d'arbre à éternuer, parce que ses esquilles

fraîches exhalent une forte odeur de tabac. Si l'on met le feu à cet arbre, il brûle lentement, flambant comme une torche gigantesque, mais il ne se consume pas en moins de plusieurs semaines.

Sur le Zambèse supérieur croissent dans la forêt de la région des cataractes des arbres gigantesques, le couchibé et le moucoussé dans le tronc desquels les indigènes creusent des pirogues ; on y trouve aussi deux fruits particuliers à cet endroit : le mocha-mocha et le mouchenché. Ce dernier est très sucré, et le major Pinto en fit une boisson rafraîchissante fort agréable.

La végétation tropicale se retrouve à l'intérieur, en quelque sorte au seuil des déserts brûlés.

Schweinfurth a décrit le féérique pays des anthropophages Momboutous, situé à quelques degrés au nord de l'équateur. Nous connaissons par Livingstone le pays des Manyémas, à quelques degrés au sud de l'équateur, et qui lui ressemble à beaucoup d'égards, principalement par ses habitants. Les deux pays sont séparés par cette « région inconnue » à travers laquelle s'écoule un volume d'eau considérable s'échappant de plusieurs grands lacs et considéré comme devant donner naissance au fleuve Zaïre.

Le sol du Manyéma est d'une fécondité merveilleuse. Les bords des rivières sont plantés d'arbres gigantesques. Le maïs, la patate, l'arachide, la cassave, le bananier, la fève, le giraumon, n'y demandent aucun soin. La forêt qui couvre toutes les parties non défrichées donne asile aux plus gros animaux de l'Afrique, et surtout à de nombreux éléphants. Les indigènes, ignorant la valeur de l'ivoire, se servaient jadis des défenses de ces animaux pour les charpentes de leurs huttes.

Dans cette même partie de l'Afrique, des fourmis rougeâtres infestent les bois et se font redouter de tous les animaux et de l'homme. Le lion, l'éléphant qui ne les fuirait pas serait réduit en peu de minutes à l'état de squelette, — comme une préparation anatomique.

Dans le pays des Bongos, les plaines alternent avec les bois qui couvrent toutes les ondulations de terrain. Ces plaines sont envahies par des herbes arborescentes qui ont jusqu'à sept et huit pieds de haut. Quelques espèces fort tranchantes peuvent faire des blessures à la suite desquelles on risque de perdre un orteil et quelquefois même le pied. De

nombreuses constructions de termites, ayant la hauteur d'un homme, forment un trait essentiel du paysage.

Les bois sont pleins de pintades et le gibier gros et petit abonde : l'éléphant, la girafe, le buffle, de nombreuses sortes d'antilopes, le cochon à verrue, le toucan, — ce petit animal si curieux qui peut monter par des plans verticaux lisses, grâce à la faculté qu'il possède de faire le

Fig. 269. — Récolte de fourmis dans le Manyémas.

vide sous ses pattes, — le ferbous, et des félins de plusieurs espèces : lion, panthère, léopard, chat sauvage.

Les pays du haut Nil, au delà du 7^e degré de latitude nord, sont accidentés et couverts de forêts de tamariniers, d'égliks (arbres de l'éléphant), d'ébéniers et des plus belles variétés d'acacias. Ces arbres, toujours verts, sont entremêlés de lauriers-roses portant des grappes de fleurs les plus variées et les plus agréables à voir ; ils forment des jardins naturels, qui répandent une ombre fraîche. Les lauriers-roses ont

dans cette région les dimensions de nos plus beaux cerisiers. Les villages des Baris sont tantôt étagés sur le flanc des montagnes qui leur servent de retraites contre leurs ennemis, et tantôt groupés ou dispersés au milieu des forêts.

Ajoutons qu'on trouve dans le bassin du fleuve des Gazelles, outre les arbres de l'éléphant et les tamarins, des kakamouts, des gimeselis, et d'autres arbres énormes.

En pénétrant dans l'intérieur de l'Afrique par le littoral de l'océan Indien, nous retrouvons les baobabs, les tamarins et aussi des palmyras, des sycomores qui s'élèvent du milieu des massifs; la faune est riche là comme dans presque toute l'Afrique sauvage; des tourterelles gémissent sur les branches, des pintades émaillent les prairies; le pipit babille dans les chaumes; « la plus mignonne, la plus jolie des hirondelles, dit le capitaine Burton, dans son itinéraire de Zanzibar au lac Tanganyika, rase la terre, et oppose son vol rapide aux orbes du vautour. Des bandes de zèbres, des troupeaux d'antilopes regardent curieusement et s'enfuient comme dans un rêve »... Malheureusement la mouche tsé-tsé habite ces jungles, et Burton s'en aperçut vite en voyant diminuer chaque jour les ânes de son convoi.

Cette mouche est le fléau des populations dans certaines parties de l'Afrique équatoriale et plus encore de l'Afrique australe, car c'est surtout sur les bords du Zambèse qu'elle exerce ses ravages sur les troupeaux; les bœufs, les chevaux et les chiens que pique la tsé-tsé succombent à un empoisonnement du sang. La même piqûre, douloureuse pour l'homme, n'a pour lui aucune suite fâcheuse. Les animaux sauvages et aussi le mulet, le porc, la chèvre, le jeune veau partagent ce privilège avec l'homme. Quant à l'âne, les opinions sont partagées: Burton, — nous venons de le dire, — se plaint d'avoir vu les siens succomber sous les atteintes de la tsé-tsé. Cette mouche se rencontre aussi à l'est et au sud de la vallée du Barozé.

La tsé-tsé est brune, presque de la nuance de l'abeille. Elle a la taille de la mouche d'Europe, avec des ailes plus longues. Elle est facile à reconnaître grâce à un bourdonnement particulier qu'on n'oublie pas quand on l'a entendu.

Nous arrivons dans une région tout à fait centrale, le pays d'Ounya-

mouézi (1) ou plutôt de Nyamouézi, — car le *Ou* placé en avant de chaque nom d'État dans cette partie de l'Afrique qui s'étend des lacs à l'Océan, ne signifie autre chose que pays. Généralement, on construit les noms des peuples en remplaçant *Ou* par *Voua*.

« La faune de l'Ounyamouézi est la même que celle de l'Ousagara et de l'Ougogo : le lion, le léopard, l'hyène d'Abyssinie, le chat sauvage en habitent les forêts; l'éléphant, le rhinocéros, le buffle, la girafe, le zèbre, le quagga y parcourent le fond des vallées et les plaines; dans

Fig. 270. — Campement dans l'Ougogo.

chaque étang de quelque étendue on trouve l'hippopotame et le crocodile; les quadrumanes y sont nombreux dans les jungles, celles de l'Ousoukouma renferment des cynocéphales jaunes, rouges et noirs, de la taille d'un lévrier, et qui, d'après les indigènes, sont la terreur du voisinage; ils défient le léopard, et quand ils sont nombreux on assure qu'ils n'ont pas peur du lion. Enfin le colobe à camail (espèce de singe) y fait admirer sa palatine blanche, qu'il peigne et brosse continuellement; très glorieux de cette parure, dès qu'il est blessé, prétendent les Arabes, il la met en pièces afin que le chasseur n'en profite pas. On parle également de chiens sauvages qui habiteraient les environs de l'Ounya-

(1) Terre de la Lune.

nyembé, et qui, chassant par troupes nombreuses, attaqueraient les plus grands animaux et se jetteraient même sur l'homme (1).

Dans l'Onnyamouézi, « vers l'époque de l'année qui correspond à notre automne, les étangs et leurs bords sont fréquentés par des mareuses, des sarcelles grasses, d'excellentes bécassines, des courlis et des grues, des hérons et des jacanas ; on trouve quelquefois dans le pays l'oie d'Égypte et la grue couronnée qui paraît fournir aux Arabes un mets favori ; plusieurs espèces de calaos, le secrétaire et de grands vautours, probablement le condor du Cap, y sont protégés par le mépris que les habitants font de leur chair. Le coucou indicateur y est commun ; des grillivores et une espèce de grive de la taille d'une alouette y sont de passage, et rendent de grands services aux agriculteurs par la guerre qu'ils font aux sauterelles. Un gros bec sociable y groupe ses nids aux branches inférieures des arbres, et une espèce de bergeronnette s'aventure dans les cases avec l'audace d'un moineau de Paris ou de Londres.

« Différentes espèces d'hirondelles, quelques-unes toutes mignonnes et d'une grâce particulière, y séjournent pendant l'été. L'autruche, le faucon, le pluvier, le corbeau, le gobe-mouche, la fauvette, le geai, la huppe, l'alouette, le roitelet et le rossignol y sont représentés, mais en petit nombre, ainsi que les chauves-souris. Quant aux ophidiens, il y a un serpent gris ardoise, à ventre argenté, qui abonde dans les cases, où il détruit les rats ; il n'est pas venimeux. Les marécages sont remplis de grenouilles...

« Les lacs et les rivières contiennent des sangsues que les indigènes regardent comme habitées par des esprits... Des myriapodes gigantesques sont communs... beaucoup de papillons... des libellules... Des nuées de sauterelles s'abattent de temps à autre sur le pays... Au printemps des vols de criquets à ailes rouges s'élèvent de terre (2)... »

Les éléphants, les zèbres, les buffles, les antilopes sont nombreux dans la même région ; les lions, les panthères et les léopards se plaisent dans les massifs montagneux qui avoisinent les lacs ; les rivières, en-

(1) Burton.

(2) Id.

combrées par la végétation, et les bords marécageux des lacs, abritent beaucoup d'hippopotames et de crocodiles.

Malgré ce dénombrement un peu effrayant de bêtes féroces et autres, la terre de la Lune n'en demeure pas moins le jardin de la région des lacs. Ses campagnes reposent agréablement la vue par leur calme beauté; les villages y sont nombreux, les champs bien cultivés; de grands troupeaux de bêtes ovines, à bosse volumineuse comme les races de l'Inde, se mêlent à des bandes considérables de chèvres et de moutons, et donnent partout un air de richesse et d'abondance.

Dans les pâturages de l'Ouganda le gibier est très abondant surtout en antilopes. L'antilope et l'autruche abondent dans le Ouadaï, — ainsi que les éléphants et les rhinocéros à deux cornes.

En redescendant vers le sud, nous avons à signaler, parmi les animaux curieux, le soko, sorte de chimpanzé du pays des Manyémas. Il a quatre pieds de haut, la face d'un jaune clair, un front très bas, d'énormes oreilles avec des favoris. Bancal et pansu, il se tient gauchement sur ses pattes de derrière. Livingstone en possédait un à Bambarré. « C'est, dit-il, la moins maligne de toutes les bêtes simiennes que j'ai rencontrées; elle paraît savoir que je suis pour elle un ami et reste tranquillement sur la natte avec moi. Elle marche debout et tend la main pour qu'on la soutienne. Si on refuse la main qu'elle vous présente, elle baisse la tête et son visage a les contractions que donnent à la figure humaine les larmes les plus amères; elle se tord les mains, vous les tend de nouveau et parfois en ajoute une troisième pour rendre l'appel plus touchant. »

Les sauterelles causent de grands ravages dans le Transvaal et le pays de Natal. Les voyageurs racontent que la végétation disparaît à l'endroit où une immigration de sauterelles a passé; leurs larves sont encore plus redoutables, s'il se peut : on les voit s'avancer en colonnes épaisses sur un front de deux ou trois kilomètres; elles rampent sur la terre et dévorent tout. Rien ne peut arrêter ces torrents dévastateurs, ni le feu, ni l'eau, ni l'absence de vivres, car si l'on met le feu aux herbes, les larves qui tiennent la tête du mouvement, poussées par celles qui suivent, finissent par éteindre l'incendie sous leurs masses; si, au contraire, c'est un cours d'eau qui leur barre le chemin, les premières lar-

ves qui s'avancent font bientôt de leurs corps morts un radeau qui permet aux autres de passer à la rive prochaine ; enfin si le pays est tout à fait aride... les plus fortes larves mangent les plus faibles... et la marche en avant se poursuit.

La faune de l'Afrique australe comprend principalement l'éléphant, le rhinocéros, le lion, le chacal, des antilopes de divers genres, l'élan, le duiker, le porc-épic ; — des antruches. Certains animaux ne se rencontrent jamais que dans le voisinage de l'eau : tels sont le rhinocéros, le buffle, le gnou, la girafe et le zèbre...

Dans la région du Zambèse supérieur, nous signalerons la présence des pygargues, aigles pêcheurs gigantesques qui habitent les rives du fleuve. La tête, la poitrine et la queue sont d'une parfaite blancheur, tandis que les ailes et les flancs ont le noir de l'ébène.

Mais l'animal qui s'impose le plus à l'attention, dans toute la faune africaine, c'est le gorille, singe énorme et redoutable dont l'existence a longtemps été mise en doute. Le Carthaginois Hannon, dans son voyage sur la côte occidentale de l'Afrique, avait signalé les gorilles comme une race d'hommes velus. Ce ne fut qu'en 1847 qu'un missionnaire, P.-S. Savage, découvrit de nouveau ce singe gigantesque sur la côte du Gabon. Le « pays » du gorille est donc la Guinée. C'est dans les profondeurs boisées qu'il se cache, — qu'il parvient à se dérober ; — mais sur les indications de Savage, Paul du Chaillu a réussi à étudier minutieusement son caractère et ses mœurs.

« Ma résidence en Afrique, dit du Chaillu, m'a procuré de grandes facilités pour nouer des relations avec les indigènes ; et comme ma curiosité était vivement excitée par les récits que j'entendais faire de ce monstre si peu connu, je me suis déterminé à pénétrer dans ses repaires et à le voir de mes propres yeux. C'est un bonheur pour moi d'être le premier qui puisse parler du gorille en connaissance de cause, et si mon expérience et mes observations m'ont démontré que plusieurs des habitudes qu'on lui prête n'ont de fondement que dans l'imagination des Nègres ignorants et des voyageurs crédules, d'un autre côté, je suis à même de garantir qu'aucune description ne peut donner une idée trop forte de l'horreur qu'inspire son aspect, la férocité de son attaque et de l'implacable méchanceté de son naturel.

« Je regrette d'être obligé de détruire d'agréables illusions, mais le gorille ne s'embusque pas sur les arbres de la route pour saisir avec ses griffes le voyageur sans défiance ; il ne l'étouffe pas entre ses pieds comme dans un étau ; il n'attaque pas l'éléphant et ne l'assomme pas à coups de bâton ; il n'enlève pas les femmes de leurs villages ; il ne se bâtit pas une cabane de branchages dans les forêts, et ne se couche pas sous un toit, comme on l'a rapporté avec tant d'assurance ; il ne marche pas non plus par troupes, et, dans ce que l'on a raconté de ses attaques en masse, il n'y a pas l'ombre de la vérité.

« Il vit dans les parties les plus solitaires et les plus sombres des jungles épaisses de l'Afrique, et de préférence dans les vallées profondes, bien boisées, ou sur les hauteurs très escarpées ; il se plaît aussi sur les plateaux, quand le sol est parsemé de gros quartiers de rochers dont il fait alors ses repaires favoris. Les cours d'eau abondent dans cette partie de l'Afrique et j'ai remarqué que le gorille se trouve toujours dans leur voisinage. »

Du Chaillu dit que le gorille est vagabond. On ne le voit guère deux jours de suite dans les mêmes endroits ; c'est qu'il a vite épuisé, pour sa nourriture exclusivement végétale, les ressources que peuvent lui procurer les forêts en fruits, graines, noix, feuilles d'ananas ou d'autres plantes, — et le gorille est un gros mangeur.

Il ne vit pas habituellement sur les arbres comme on l'a dit. Il est trop gros pour s'y établir, sauter de branche en branche comme les singes de petite taille. S'il grimpe à un arbre, c'est pour y cueillir des fruits. Il se sert de ses énormes dents canines pour broyer des écorces d'arbre et casser certaines noix, quelquefois très dures.

« Les singes qui vivent habituellement sur les arbres, comme le chimpanzé, dit du Chaillu, ont les doigts des mains et des pieds beaucoup plus longs que ceux du gorille, qui se rapprochent bien plus des mains et des pieds de l'homme... Le gorille ne vit pas en troupe. En fait d'adultes, je ne n'ai presque jamais trouvé ensemble que le mâle et la femelle, quelquefois un vieux mâle erre isolément. Dans ce cas, pareil à l'éléphant solitaire, il devient plus sombre et plus méchant que jamais, et son approche est plus dangereuse.

« L'allure naturelle du gorille, ajoute du Chaillu, n'est pas sur

deux pieds, mais à quatre pattes. Dans cette posture la longueur des bras fait que la tête et la poitrine sont très relevées ; quand il court, les jambes de derrière sont ramenées sous le corps ; le bras et la jambe du même côté se meuvent en même temps, ce qui donne à la bête une singulière démarche. Elle court avec une extrême vitesse... Je n'ai jamais vu de femelle attaquer le chasseur : cependant des nègres m'ont dit qu'une mère qui a son petit avec elle se bat quelquefois pour le défendre. C'est

Fig. 271. — Village dans le royaume de Massoua.

un spectacle charmant qu'une mère accompagnée de son petit qui joue à côté d'elle. J'en ai souvent guetté dans les bois, désireux d'avoir des sujets pour ma collection ; mais, au dernier moment, je n'avais pas le cœur de tirer. Dans ce cas-là, mes Nègres montraient moins de faiblesse ; ils tuaient leur proie sans perdre de temps.

« Lorsque la mère fuit la poursuite du chasseur, le petit s'accroche par les mains autour de son cou ; il se suspend à son sein en lui passant ses petites jambes autour du corps.

« Je crois que le gorille adulte est tout à fait indomptable. J'ignore dans tous les cas comment l'expérience pourrait en être faite, car il me

paraît impossible qu'on prenne jamais un gorille adulte vivant, puisque le chimpanzé adulte, moins féroce, n'a jamais pu être capturé.

« Quant aux petits gorilles, à l'exception peut-être d'un sujet qui a été pris à la mamelle, et c'était une femelle, pendant le peu de temps qu'ils sont restés avec moi jusqu'à leur mort, mes traitements, doux ou rudes, n'ont pu vaincre la féroce et la méchanceté tenace de ces petits monstres. Le sentiment de leur captivité les aigrît sans cesse, comme mes jeunes sujets l'ont prouvé ; ils refusent toute nourriture, excepté les fruits de leurs forêts natales ; ils mordent, ils déchirent avec leurs dents et leurs griffes celui même qui pourvoit attentivement à leurs besoins ; enfin ils meurent sans maladie apparente et sans autre cause probable que la rage toujours nouvelle d'une nature qui ne peut souffrir ni la captivité ni la présence de l'homme. »

Les Nègres de l'intérieur des terres, nous apprend le même voyageur, aiment beaucoup la chair du gorille, aussi bien que celle des autres grands singes ; cette chair est d'un rouge foncé et très coriace. Les tribus de la côte n'en mangent pas, à cause de l'affinité qu'elles trouvent entre la nature de cet animal et la leur.

VII.

Chasses. — L'éléphant. — L'hippopotame. — Le rhinocéros. — Le lion. — L'antilope. — Trappes, fosses et pièges. — Le hopo. — L'élan oréas. — Les buffles. — Chamois. — Le gorille. — L'autruche. — Pêches.

L'Afrique est en général un triste pays de chasse et peu d'Européens se hasarderont dans les plaines boisées du Douthoumi, dans les jungles et les forêts de l'Ougogo, dans les steppes de l'Ousoukoma, les halliers de l'Oudjiji ou le pays aride des Somalis pour le seul plaisir de se montrer aux Noirs ou aux Bédouins du cap Guardafui comme des émules de Nemrod, avec la chance de gagner sur cette terre malsaine de ces maladies dont on ne se relève jamais, d'être déchirés par la griffe des fauves, ou même capturés et mangés par certains indigènes, — comme de vrais gibiers.

Il y a toutefois, parmi les chasseurs, quelques célèbres exceptions. L'Anglais Baldwin et le Suédois Anderson se sont popularisés par leurs exploits cynégétiques. Il n'y aurait que justice de nommer après eux Jules Gérard, bien que ses lions algériens fussent pour ainsi dire naturalisés français.

Charles Baldwin, explorateur de l'Afrique australe après Livingstone, mais chasseur avant tout, a parcouru les côtes orientales de ce continent, du Natal à la baie de Delagoa, franchi les monts Draken, visité, la carabine en bandoulière, les républiques de l'Orange et du Transvaal et atteint les chutes du Zambèse par le Merico, le Sicomo, le Kalahari et le lac Ngami. Tout en s'abandonnant avec fougue à sa passion, il a réussi à en tirer parti et à amasser, en quinze ans, une fort honnête fortune.

Charles-Jean Anderson a aussi choisi l'Afrique australe pour territoire de chasse, — de grandes chasses. Les Bushmen l'aidèrent à poursuivre l'éléphant, le rhinocéros, le gnou, le lion et quelquefois aussi la girafe.

Mais tout en se faisant suivre par de nombreuses troupes d'indigènes,

Baldwin comme Anderson substituaient aux armes du pays les armes perfectionnées de l'Ancien Monde, la poudre et les balles, même les balles explosibles. Ce ne sont pas ces chasses-là que nous voulons raconter, si émouvantes qu'elles puissent être. Rigoureusement, nous devons montrer ici les Africains — noirs ou bronzés, — aux prises avec les hôtes de leurs forêts, de leurs marécages, de leurs déserts, et réduits aux moyens primitifs et périlleux du chasseur sauvage. Toutefois, dans certaines parties de l'Afrique, le fusil est déjà une arme de chasse assez habilement maniée.

La chasse la plus fructueuse et à laquelle les Noirs se livrent depuis longtemps, est celle de l'éléphant. On sait que le commerce de l'ivoire se fait des rives du Nil à celles du Niger et du Congo. L'achat des défenses d'éléphant et aussi des dents d'hippopotame a servi et sert encore à couvrir le trafic humain, la traite des esclaves.

Les dépouilles de l'éléphant sont donc convoitées sur toute la surface du continent africain.

Fig. 272. — Bédouin errant, du pays Somali.

La plupart des Noirs craignent d'attaquer l'énorme pachyderme qui, lorsqu'il saisit son adversaire, le broie littéralement. Les Djours et d'autres indigènes creusent dans le voisinage d'un églík, — arbre dont cet animal aime beaucoup la feuille, — d'énormes fosses qu'ils recouvrent de menues branches et de paille. Lorsque l'éléphant est « encavé » ils osent venir le tuer à coups de lance.

Cependant les Nègres de la Louêna, — pays où l'éléphant abonde, — attaquent hardiment ces animaux, sans autre arme que leurs sagaies ; les Pahouins également. Les nains Akkas, qui sont très braves, ne craignent pas non plus d'attaquer l'éléphant à coups de lance.

Dans les régions infestées de moustiques, les éléphants se creusent, à proximité de l'eau, une sorte de baignoire d'une profondeur proportionnée à leur taille et dont l'entrée est en plan incliné. Le pachyderme asperge copieusement les parois de cette fosse avec sa trompe, et se frotte ensuite contre ses parois jusqu'à ce qu'il ait tout le corps enduit d'une croûte de vase, qui le préserve des piqûres d'insectes auxquelles il est fort sensible. Quand il a terminé cette toilette, il sort de sa cuve à reculons. C'est le moment que guette le chasseur.

Dans d'autres parties de l'Afrique où les Noirs n'oseraient s'attaquer à une troupe d'éléphants, ils guettent ceux de ces animaux qui s'éloignent des leurs et s'efforcent de les cerner en mettant le feu aux herbes : l'éléphant, quand il se voit entouré de flammes, demeure immobile, c'est le moment pour les Noirs de l'attaquer. Ils lui décochent une multitude de traits ; mais la peau du pachyderme est si épaisse qu'il est fort difficile de le blesser mortellement. Les chasseurs doivent parfois, pendant plusieurs jours, poursuivre l'énorme bête de leurs attaques.

Cette manière de chasser les éléphants en incendiant la plaine desséchée, est usitée en plusieurs parties de l'Afrique, notamment chez les Cafres et chez les Niams-Niams. Ces derniers, réunis à l'appel du tambour au nombre de plusieurs mille, aussitôt qu'une troupe d'éléphants est signalée, se mettent à pousser ces animaux vers un coin de la plaine qui a été tout exprès préservé du feu. Armés de torches, les chasseurs entourent l'enceinte ; les flammes s'étendent bientôt de tous côtés, et les pauvres bêtes, étouffées par la fumée et couvertes de brûlures, tombent devant leurs destructeurs, qui les achèvent à coups de lances. Schwein-

furth constate qu'ils ne se contentent pas de tuer les mâles, et qu'ils massacrent également femelles et jeunes. « Il est facile de comprendre, ajoute-t-il, comment, d'année en année, ce noble animal devient de plus en plus rare. L'avarice des chefs, qui n'ont jamais assez de cuivre, et la gloutonnerie de leurs compagnons, qui n'ont jamais assez de viande, les

Fig. 273. — Piège a hippopotame.

rendent tous passionnés pour la chasse. Je les ai vus souvent revenir à leurs cases chargés de gros fagots que je prenais pour du bois à brûler ; c'était leur part de butin : lorsque la viande d'éléphant a été coupée en lanières et séchée au feu, elle offre toute l'apparence du menu bois. »

Les amazones du roi de Dahomey, très courageuses sur le champ de bataille, montrent aussi beaucoup d'intrépidité dans leur manière de chasser l'éléphant.. Elles partent en nombre, munies de fusils, et se di-

rigent du côté où l'on a signalé la présence d'une troupe de ces animaux. Lorsqu'elles se trouvent en présence des éléphants elles les cernent et s'en approchent le plus près possible en rampant, cachées par les hautes herbes ou les broussailles ; parvenues à bonne portée, elles font feu toutes ensemble. Ils ne tombent pas tous, comme on peut le croire : malheur aux chasseresses qui se trouvent sur le passage de ceux qui fuient, surtout s'ils sont blessés ! Aussi terribles maintenant qu'ils étaient inoffensifs, ils les foulent aux pieds, ou, les saisissant avec leur trompe, les lancent en l'air et les déchirent avec leurs défenses. Ces expéditions donnent de beaux bénéfices au roi de Dahomey, mais elles coûtent cher à ses amazones.

Il y a plusieurs manières de tuer l'hippopotame ; l'une d'elles est établie sur la connaissance de ce fait que l'animal ne sort de l'eau que le soir pour venir paître comme les autres ruminants ; il regagne ensuite le fleuve exactement par le chemin qu'il a suivi. Les chasseurs l'attendent donc au passage ; l'un d'eux est armé d'un harpon au fer recourbé, attaché à une corde de plusieurs mètres ; l'engin est muni d'un flotteur.

On devine ce qui va se passer. L'hippopotame se prélassa sur la rive lorsque le gros des chasseurs vient l'effrayer par ses cris, ou en battant du tambour, ou même en lui mettant sous le nez des torches enflammées. Cet animal n'attaque pas l'homme ; il s'enfuit donc à toute vitesse ; mais il frôle les chasseurs apostés qui l'attendent et le saluent de leur javelot.

L'hippopotame blessé précipite sa course, se jette à l'eau, se cache ; mais ses efforts sont vains ; ils ne font qu'agrandir la blessure qu'il porte au flanc. Au jour, les chasseurs, montés dans leurs canots et guidés par le flotteur, achèvent de le tuer à coups de lance.

On dresse aussi à l'hippopotame un piège, où une branche d'arbre dérangée par l'animal laisse tomber sur lui une pointe de fer très lourde suspendue au bout d'une corde.

Les habitants des bords du Nil ont encore une autre manière d'attaquer l'hippopotame. Ils tendent des filets à mailles très fortes. Ces amphibiens ont la peau d'un rouge foncé assez semblable à de la viande crue, et marquée de grandes taches noires. Au soleil, leur corps humide paraît

d'un gris bleu. Quand l'un d'eux s'est embarrassé dans les filets, il est facile aux indigènes d'en venir à bout avec leurs lances.

Dans leur chasse aux hippopotames les Noirs de l'Afrique australe, choisissent, comme partout, la tombée du jour, qui est le moment où l'animal s'en va hors de l'eau chercher sa nourriture. On le voit s'avancer, remuant constamment ses petites oreilles pointues pour s'assurer qu'aucun danger ne le menace ; le mâle pousse d'effroyables rugissements. Dans les sentiers que les amphibiens se sont frayés à travers les roseaux épais, les Cafres enfoncent des pieux, dont la pointe durcie au feu demeure hors de terre. Ils se mettent ensuite à poursuivre les hippopotames, qui, reprenant en toute hâte le chemin de la rivière ou du marais, s'enfoncent les pieux dans la poitrine. Dangereusement blessés, ils deviennent aussitôt pour le chasseur une proie assurée. Les Noirs obtiennent de l'hippopotame une graisse dont ils aiment le goût en faisant fondre la couche de lard qui se trouve entre les côtes. Quant à la chair, elle est trop fibreuse pour être tendre.

C'est à peu près de la même façon que l'on chasse le rhinocéros, bête fort redoutable lorsqu'elle avance à travers les grandes herbes, soufflant furieusement comme un marsouin, la tête haute, la queue roulée sur la croupe, l'allure superbe, à la fois puissante et rapide. Après l'avoir tué, les Noirs lui coupent la langue pour la manger, lui enlèvent sa corne, — ou ses cornes, car il y a une espèce de rhinocéros qui en a deux, — et taillent dans sa peau de larges bandes dont la vente est fort avantageuse. C'est avec cette peau que l'on fait les courbaches.

Le rhinocéros blanc est plus facile à atteindre que son congénère noir. Dans l'Afrique australe, le rhinocéros blanc est de plus grande taille que le rhinocéros noir. Mais celui-ci est plus dangereux ; il a la vue basse, mais l'odorat très fin. Quand le rhinocéros noir aperçoit ceux qui le poursuivent, la chasse devient un duel à mort, et si la bête n'est pas tuée du premier coup les chasseurs courent les plus grands dangers.

On ne « chasse » pas les crocodiles, mais on leur fait parfois la chasse pour les éloigner des lieux dont la présence écarte l'homme ; on les effraie par quelque démonstration hostile. Baldwin raconte qu'il tirait des coups de fusil à ceux de l'Omvelouse Noire, rivière dont ils infestent les rives.

Quant au lion, les Africains songent bien plus à se défendre contre lui qu'à l'attaquer. Ils enferment parfois leur bétail, — nous l'avons dit, — dans une enceinte réservée au milieu de leurs villages : les kraals de l'Afrique australe sont toujours disposés de manière à protéger les troupeaux de chaque tribu. Pourtant pendant la nuit les lions réussissent souvent à enlever quelque chèvre. C'est que le lion adulte qui a des lionceaux à nourrir fait montre d'une hardiesse extrême lorsqu'il va à la provision.

Des voyageurs parlent même de bœufs enlevés par lui. Mais c'est une manière de dire qui exige une explication. Un lion n'est pas assez fort pour emporter une vache ou un taureau afin d'aller le dévorer paisiblement du côté où l'attendent la lionne et les petits ; les voyageurs ont à cet égard accepté trop facilement les fables que leur racontent les indigènes dans tous les pays où il y a encore des lions. Quelque prodigieuse que soit la force du lion elle ne va pas jusqu'à lui permettre des rapt de ce genre.

S'il s'attaque en pleine campagne à un troupeau de taureaux, ceux-ci à son approche se réunissent et se mettent sur la défensive, les vaches se placent au centre du groupe qu'ils forment. Frappant du pied résolument, mais avec des regards d'angoisse, et tandis que des flots d'écume blanchissant leur poitrail témoignent de leur terreur, les taureaux attendent l'ennemi. Le lion trotte pesamment autour de leur foule pressée, comme s'il voulait choisir sa proie ; il la choisit peut-être : — quelque jeune taureau, qui n'ose pas le regarder en face, lui présente sa croupe et, tournant sa tête, suit ses mouvements.

Le lion mettra toute son adresse, toute sa science de chasseur à séparer de ses compagnons le taureau qu'il convoite. S'il y réussit, il lui reste à amener l'animal à l'endroit où il a établi son repaire. Pour cela, tantôt il court après lui, — comme un chien de berger, — tantôt il lui barre le chemin ; il lui fait prendre à droite ou à gauche ; sa prunelle étincelante exerce aussi une redoutable fascination sur la pauvre bête affolée, qui obéit malgré elle à son dominateur, et se rend à l'endroit où elle sera étranglée et dépecée.

La dépouille du lion, — son pelage et sa chair, qui est fort bonne à ce qu'il paraît, et comparable à celle du veau, — ne tente pas assez les

chasseurs noirs pour qu'ils essayent de s'en emparer en s'engageant dans de périlleuses aventures.

Cependant les Cafres des frontières de la colonie du Cap ont le courage de forcer un lion. Sans se laisser troubler par ce terrible rugissement du *mangeur d'hommes* qui ébranle les forêts, cet effroyable soupir, ce *rouf!* d'une incomparable puissance de poumons, ils prennent leurs dispositions pour cerner l'animal qu'ils veulent tuer. Ils s'avan-

Fig. 274. — Village du pays des Bassoutos.

cent sur lui jusqu'à ce que le félin soit à portée de leurs flèches. Le lion, lorsqu'il est atteint par leurs traits, s'il voit toute retraite coupée, bondit sur l'un des chasseurs. C'est l'épisode émouvant de la journée. Ce chasseur doit pouvoir éviter l'animal, rendu furieux par sa blessure, en se laissant tomber à plat contre terre et en se couvrant d'un vaste bouclier de buffle épais et dur dont la forme est concave. Malheur à lui si le lion est plus prompt! Tandis que le chasseur sur lequel la bête fauve s'acharne se dérobe à ses griffes et à ses dents, les autres chasseurs s'approchent hardiment et tous à la fois ils attaquent le lion à

coups répétés de leurs sagaies. Mais l'animal prend le change et croit recevoir tous ces coups de l'adversaire qu'il piétine et essaie de déchirer. Au retour, on fête par des réjouissances et des honneurs ceux qui se sont le plus distingués dans cette chasse dangereuse.

Les Cafres, on le voit, sont certainement plus hardis chasseurs que la plupart des Africains. Ils savent aussi employer la ruse. Dans l'Afrique australe, pour détruire les léopards et posséder leur riche fourrure, les indigènes enfoncent parmi les herbes qui entourent le pied d'un arbre, des pieux ayant leur pointe en l'air armée d'un fer de sagaie bien aiguisé. Aux branches de l'arbre, on suspend assez haut de grosses pièces de viande. Le léopard, pour les atteindre, fait des grands sauts et court le risque de retomber sur les fers tranchants, où assez souvent il s'embroche.

Ces mêmes Cafres construisent aussi un piège, qui, toutes proportions gardées, ressemble exactement à une souricière. Ils mettent pour appât, dans le fond, une poule ou un chevreau. Le léopard, malgré sa prudence ordinaire, poussé par la faim, pénètre dans le piège, dont la porte s'abat aussitôt derrière lui.

Le lendemain et les jours suivants, furieux, bondissant, — ou grinçant des dents et évitant le regard de ceux qui viennent lui rendre visite, — la bête captive doit endurer toutes sortes d'injures : Le voilà, le mangeur de poules ! il est donc pris, l'infâme chien ! se souvient-il du veau rouge qu'il a étranglé à la fin de la dernière lune ? Que n'avait-il attendu le propriétaire de l'animal, qui lui aurait certainement administré une bonne correction à l'aide du bâton ? Mais non, le drôle avait pensé que sa robe aurait plus de prix en continuant à se bien garnir la panse ! — Je me ferai un collier de tes dents et de tes griffes, dit l'un ; je porterai ta queue enroulée autour de mon corps, dit un autre ; les plus nobles parmi les chefs se pareront de ta peau, ajoute le plus modeste.

La magnifique bête montre ses dents ; ses grands yeux d'un beau vert doré, pleins d'audace et de ruse, menacent encore. Son pelage moucheté de taches brunes ou noires sur un fond jaune orangé, qui passe au blanc vers la partie inférieure du corps, se hérisse. Il fait entendre un grognement furieux, comme s'il allait s'élancer... et parmi tous ces

Fig. 275. — Les léopards bloqués.

guerriers à la parole abondante, c'est à qui se reculera le plus promptement.

Le léopard ainsi pris au piège, quand il s'est épuisé à secouer les barreaux de sa cage pendant plusieurs jours, reçoit le coup de la mort, — juste châtiment de tous ses méfaits.

Trappes, fosses et pièges, engins de la ruse, jouent un grand rôle dans les chasses africaines... Les Bushmen de l'Afrique australe construisent au milieu d'un espace découvert de vastes pièges qu'ils nomment « hopo » : ce sont deux haies qui, laissant d'abord entre elles une large ouverture, se rapprochent par l'une de leurs extrémités de manière à resserrer le passage qu'elles forment. Au bout de ce passage est une fosse profonde, dissimulée par des joncs. Les indigènes se livrent au loin à une battue qui amène des animaux de toute sorte dans l'ouverture du hopo. Là, des chasseurs cachés derrière les haies jettent leurs javelines au milieu des bêtes effarées qui, pensant s'échapper, se précipitent du côté de la fosse et tombent les unes sur les autres dans le trou creusé pour les recevoir.

Dans l'immense fosse gisent pêle-mêle des antilopes de diverses variétés, — très nombreuses ; — les ongiris, l'inyala farouche et prudente, armée de cornes en spirales, dont le poil à reflets argentés est long sur la poitrine et la partie inférieure du corps ; des oryx, des roeybuck, etc. ; des élans, — cet élan oréas du Cap qui atteint plus de six pieds de hauteur, mesuré au garrot : il a les jambes courtes, le corps épais et rond, le fanon allongé, le garrot surmonté d'une bosse, une robe isabelle, avec une épaisse crinière noire. Le chasseur sait à quoi s'en tenir sur sa prestigieuse vitesse.

On fait aux buffles l'honneur d'un piège spécial, consistant en une fosse creusée dans un endroit battu par ces animaux et aboutissant à quelque source. La fosse est recouverte soigneusement de broussailles. Au fond de la fosse, un énorme pieu dont la pointe est en l'air reçoit et blesse l'animal lorsqu'il tombe dans le trou qui s'ouvre sous ses pas.

Les Cafres aiment aussi à faire aux chamois et à toutes les petites espèces d'antilopes une chasse forcée. Les chasseurs disséminés rabattent le gibier vers un point central. Ils se rapprochent en poussant des cris, serrant leurs rangs de plus en plus jusqu'à ce que le gibier soit

complètement cerné. Alors, ils l'assailent et tuent à coups de sagaies tout ce qu'ils peuvent atteindre. Dans la saison sèche, les chasseurs, avant de se retirer, mettent le feu aux herbes, pour retrouver plus facilement les fers de leurs armes.

Mais dans beaucoup de parties de l'Afrique les animaux de plusieurs espèces ne sont l'objet d'aucune poursuite. Ainsi dans le Bornou, le docteur Nachtigal a vu de nombreuses antilopes paissant tranquille-

ment à l'approche de sa caravane, en bêtes qui, n'étant jamais pourchassées par l'homme, ne se dérangent même pas à son approche. De quelque côté que l'on regardât, on n'apercevait qu'antilopes aux cornes en tire-bouchon. Leur nombre était « incroyable ». Là ce sont les lions qui se livrent à la chasse. — Les éléphants et les hippopo-

Fig. 276. — Rue d'un village de Bushmen.

tames des rives du lac Tchad ne sont pas plus tourmentés par les indigènes que les antilopes.

Un animal que l'on n'inquiète guère, non plus, dans les forêts de l'Afrique occidentale qu'il habite, c'est le gorille ; mais pour celui-là, il y a plus de peur que de générosité. Les Nègres ne l'attaquent jamais avec une autre arme que le fusil ; et dans les régions de l'intérieur où l'on ne sait pas encore ce que c'est qu'une arme à feu, le gorille est laissé en possession paisible de son domaine. « Tuer un gorille, dit P. du Chaillu, est un exploit qui donne à un chasseur une réputation immortelle de courage et de détermination, même chez les plus braves des tribus nègres qui, en général, on peut le dire, ne manquent pas d'intrépidité à la chasse. »

Si le chasseur possède des armes à feu, carabine ou fusil, il peut essayer d'entrer en lutte avec l'énorme quadrumane. C'est ce que

du Chaillu a fait avec quelque succès, suivi courageusement par des chasseurs indigènes. « Si, dit-il, la fortune favorable au chasseur le met en présence de l'animal, il n'y a plus à craindre que celui-ci prenne la fuite. Quand je surprenais un couple de gorilles, le mâle était d'ordinaire assis sur un rocher ou contre un arbre ; dans le coin le plus obscur de la jungle la femelle mangeait à côté de lui, et ce qu'il y a de singulier, c'est que c'était presque toujours elle qui donnait l'alarme en s'enfuyant avec des cris perçants. Alors le mâle, restant assis un moment et fronçant sa figure sauvage, se dressait ensuite avec lenteur sur ses pieds, puis jetant un regard plein d'un feu sinistre sur les envahisseurs de sa retraite, il commençait à se battre la poitrine, à redresser sa grosse tête ronde et à pousser son rugissement formidable. Le hideux aspect de l'animal, à ce moment, est impossible à décrire. En le voyant, je pardonnais à mes braves chasseurs indigènes de s'être laissé envahir par des terreurs superstitieuses, et je cessai de m'étonner des étranges et merveilleux contes qui circulaient au sujet des gorilles ».

Le tableau suivant, que trace du Chaillu de la rencontre d'un gorille à la mort duquel il prit part, donnera une idée de l'impression que doit produire ce terrible quadrumane.

« Pendant que nous rampions, au milieu d'un silence tel que notre respiration en sortait bruyante, la forêt retentit tout à coup du terrible cri du gorille.

« Puis les broussailles s'écartèrent des deux côtés, et soudain nous fûmes en présence d'un énorme gorille mâle. Il avait traversé le fourré à quatre pattes ; mais quand il nous aperçut, il se redressa de toute sa hauteur, et nous regarda hardiment en face. Il se tenait à une quinzaine de pas de nous. C'est une apparition que je n'oublierai jamais. Il paraissait avoir près de six pieds, son corps était immense, sa poitrine monstrueuse, ses bras d'une incroyable énergie musculaire. Ses grands yeux gris et enfoncés brillaient d'un éclat sauvage, et sa face avait une expression diabolique. Tel apparut devant nous ce roi des forêts de l'Afrique.

« Notre vue ne l'effraya pas. Il se tenait là, à la même place, et se battait la poitrine avec ses poings démesurés, qui la faisaient résonner

comme un immense tambour. C'est leur manière de défier leurs ennemis. En même temps, il poussait rugissement sur rugissement.

« Le rugissement du gorille est le son le plus étrange et le plus effrayant qu'on puisse entendre dans ces forêts. Cela commence par une sorte d'abolement saccadé, comme celui d'un chien irrité, puis se change en un grondement sourd qui ressemble littéralement au roulement loin-

Fig. 277. — Femmes à la pêche sur la Rofouma.

tain du tonnerre... La sonorité de ce rugissement est si profonde, qu'il a l'air de sortir moins de la bouche et de la gorge que des spacieuses cavités de la poitrine et du ventre. Ses yeux s'allumaient d'une flamme plus ardente pendant que nous restions immobiles sur la défensive. Les poils ras du sommet de sa tête se hérissèrent, et commencèrent à se mouvoir rapidement tandis qu'il découvrait ses canines puissantes en poussant de nouveaux rugissements... Il avança de quelques pas, puis s'arrêta pour pousser son épouvantable rugissement ; il avança encore et s'arrêta de nouveau à dix pas de nous, et comme il recommençait à

rugir en se battant la poitrine avec fureur, nous fîmes feu et nous le tuâmes.

« Le râle qu'il fit entendre tenait à la fois de l'homme et de la bête. Il tomba la face contre terre. Le corps trembla convulsivement pendant quelques minutes, les membres s'agitèrent avec effort, puis tout devint immobile : la mort avait fait son œuvre. J'eus tout le loisir alors d'examiner l'énorme cadavre ; il mesurait cinq pieds huit pouces, et le développement des muscles de ses bras et de sa poitrine attestait une vigueur prodigieuse. »

« Il est de principe chez tous les chasseurs qui savent leur métier, dit ailleurs du Chaillu, qu'il faut réserver son feu jusqu'au dernier moment. Soit que la bête furieuse prenne la détonation du fusil pour un défi menaçant, soit pour toute autre cause inconnue, si le chasseur tire et manque son coup, le gorille s'élance sur lui, et personne ne peut résister à ce terrible assaut. Un seul coup de son énorme pied armé d'ongles éventre un homme, lui brise la poitrine ou lui écrase la tête. On a vu des Nègres, en pareille situation, réduits au désespoir par l'épouvante, faire face au gorille et le frapper avec leur fusil déchargé ; mais ils n'avaient pas même le temps de porter un coup inoffensif ; le bras de leur ennemi tombait sur eux de tout son poids, brisant à la fois le fusil et le corps des malheureux. Je crois qu'il n'y a pas d'animal dont l'attaque soit si fatale à l'homme par la raison même qu'il se pose devant lui face à face, avec ses bras pour armes offensives absolument comme un boxeur, excepté qu'il a les bras bien plus longs, et une vigueur bien autrement grande que celle du champion le plus vigoureux que le monde ait jamais vu.

« Quelquefois, il s'assied pour se battre la poitrine et pour rugir en regardant son adversaire avec fureur ; puis il marche en se dandinant de droite et de gauche, car ses jambes de derrière, qui sont très courtes, paraissent suffire à peine pour supporter la masse de son énorme corps. Il prend son équilibre en balançant ses bras comme les matelots sur le pont d'un navire, son large ventre, sa tête grossièrement plantée sur le tronc, sans aucune attache apparente du cou, ses gros membres musculeux et sa poitrine caverneuse, tout cela donne à son dandinement une gaucherie hideuse qui ajoute à son air de férocité. En même

temps ses yeux gris enfoncés dans leurs orbites jettent des éclairs sinistres ; ses traits contractés se sillonnent de rides affreuses, et ses lèvres minces, en se séparant, laissent voir de longs crochets et des mâchoires formidables, entre lesquels les membres d'un homme seraient broyés comme du biscuit. »

Livingstone nous a fait connaître la manière de chasser l'autruche dans l'Afrique australe. Ce gigantesque oiseau paît tranquillement dans des plaines tellement découvertes qu'il serait impossible de l'approcher sans être aperçu. Les Bushmen doivent souvent faire plusieurs milles en rampant sur le ventre pour surprendre les autruches. Lorsque le moment est venu d'attaquer l'autruche, un certain nombre de chasseurs font semblant de vouloir lui barrer le passage du côté opposé, mais elle se précipite follement au-devant des chasseurs, qui lui lancent leurs javelines ; elle n'essaye d'échapper au danger qu'en précipitant sa course. Cette ressource qui supplée à son intelligence n'est pas à dédaigner, car l'autruche pourrait lutter de vitesse avec une locomotive. Généralement, l'autruche ne se défend pas ; mais quand elle est poursuivie par des chiens, il lui arrive de se retourner vivement et d'un coup de pied vigoureux de briser les reins de l'assaillant.

Pour ce qui est des oiseaux, les Noirs prennent au collet la pintade, le petit francolin, etc. ; ils abattent avec des pierres lancées au moyen de frondes les perdrix, les pigeons ramiers, les corbeaux, les tourterelles et d'autres oiseaux, — même au vol.

Quant à la pêche, une de leurs manières les plus originales de se procurer du poisson, est celle des indigènes du Sénégal qui, armés d'une lance et se tenant debout dans une pirogue, harponnent les poissons qu'ils aperçoivent. Les riverains de la Rofouma, cours d'eau situé près du lac Nyassa, font preuve de beaucoup d'adresse dans leur manière de prendre le poisson au moyen d'un engin ayant la forme d'un entonnoir, — tel qu'on le voit sur notre gravure.

CONCLUSION.

Parmi ces peuples si divers que nous venons de visiter, les uns, comme les Indiens de l'Amérique septentrionale, les indigènes de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, des îles Sandwich et de la plupart des îles de l'aire polynésienne, semblent condamnés à disparaître avant même d'être mieux connus, on peut dire même, avant d'avoir une place dans l'histoire de l'humanité ; eux-là ne passeront point par les divers états qui séparent l'homme sauvage de l'homme civilisé.

Il y a d'autres peuples, au contraire, qui paraissent appelés à occuper largement la scène du monde, peut-être à y changer la face des choses, à y faire obstacle au progrès. Ainsi, en négligeant les populations de l'Asie centrale, de l'Inde et de l'Indo-Chine, et pour ne compter qu'avec les cent soixante millions de Nègres africains, qui peut dire ce que le « Continent mystérieux », selon l'expression de Stanley, recèle de surprises et de périls pour l'avenir ? Le fusil n'est pas seulement au Congo l'unité monétaire : on a vu les guerriers du pays des Zoulous aller engager le travail de leurs bras dans les mines de diamants de l'Afrique australe avec le secret désir de rapporter chez eux un fusil et de la poudre. Il sera plus facile de faire reconnaître aux populations noires la supériorité des armes à feu sur leurs lances, leurs flèches et leurs sagaies, que de les convertir à des idées de civilisation.

Nous n'ignorons pas qu'à côté de la propagande que font les négociants en vue de l'écoulement de leurs marchandises, il se fait avec un zèle méritoire une autre propagande d'un ordre plus élevé. Malheureusement les Nègres, en abandonnant leurs pratiques de fétichistes, sont mieux préparés à recevoir la loi du Coran qu'à adopter les préceptes de l'Évangile ; il est avéré que les marabouts remportent plus de

succès dans l'Afrique occidentale que les missionnaires catholiques et anglicans.

La politique, le commerce, la religion, ces trois grands mobiles de l'activité humaine, ont de tout temps fait entreprendre des expéditions dans les pays « nouveaux ». A ces mobiles, la science ajoute aujourd'hui un autre mobile tout aussi puissant. Les missions se multiplient ; une rivalité d'émulation s'établit entre les diverses nations des deux mondes ; on a quelque peine à suivre tant de voyageurs dans leur marche hardie à travers des régions inexplorées. Ils partent bien approvisionnés de tout ; et, quand ils ne sont pas massacrés, ou tués par des climats meurtriers, ils reviennent exténués, sans bagages, quelquefois sans chaussures. Mais peu importe à ces hommes énergiques, si les résultats demeurent acquis !

Actuellement, il n'y a rien d'aussi intéressant à observer comme l'établissement des missions météorologiques aux pôles boréal et austral.

A ceux qui demandent quel profit on peut retirer des expéditions aux pôles et qui désapprouvent les sacrifices faits dans un simple intérêt scientifique, il y a une réponse satisfaisante à donner.

L'exploration des contrées polaires est sortie du domaine de la science pure ; elle va donner lieu à des applications nombreuses dont on connaîtra bientôt toute la valeur. Un moment viendra où l'on saura d'avance si un été sera chaud ou pluvieux, si un hiver sera doux ou rigoureux, ce qui dépend en grande partie de la température des pôles, du froid excessif qui retient au pôle nord les glaces ou d'une diminution du froid permettant la dérive des icebergs et des glaçons vers le sud. On connaîtra probablement aussi, grâce à la télégraphie électrique, les dangers immédiats de la navigation dans toutes les mers.

N'oublions pas que la clef de la plupart des phénomènes dont notre atmosphère est le siège se trouve dans les environs du pôle nord. Les conditions extrêmes au milieu desquelles se manifestent les forces de la nature dans le voisinage des pôles, nous offrent les meilleurs moyens d'étudier l'essence même de ces forces.

Le magnétisme terrestre est soumis à des perturbations violentes dans les contrées polaires. En ce qui concerne la météorologie, il est évi-

dent que les masses de glaces qui encombrant la région circumpolaire doivent exercer une influence considérable sur la distribution du calorique et de la vapeur d'eau à la surface de notre globe ; or, cette distribution constitue, de nos jours, une des bases principales de l'étude des causes des mouvements de l'atmosphère.

Les glaces des régions polaires sont sans doute le régulateur de nos climats ; et l'origine de bon nombre de ces ouragans violents qui, pendant l'hiver, ravagent l'Europe septentrionale, doit probablement être cherchée dans l'extrême Nord.

Telles sont les considérations que le regretté capitaine Weyprecht, de la marine autrichienne, et le comte Wilczeck, au retour de leur expédition, firent valoir auprès du Congrès des météorologistes réunis à Rome en 1879, en vue d'obtenir l'appui de cette assemblée pour arriver à la réalisation de leur projet : ils proposèrent l'envoi, par les États-Unis et les principales nations de l'Europe, d'expéditions scientifiques qui recevraient pour mission d'aller occuper certains points, déterminés d'avance, des contrées polaires, et de s'y livrer à des observations permanentes, faites partout simultanément d'heure en heure et comprenant la température de l'air, celle de la mer, la pression atmosphérique, la direction et la force du vent, la nébulosité, la pluie et la neige, les orages, le magnétisme terrestre dans ses diverses manifestations.

Cette proposition reçut l'accueil le plus favorable, et le Congrès ayant chargé son comité permanent de convoquer à Hambourg une conférence ayant pour objet d'examiner le projet des explorateurs autrichiens, cette conférence adopta le projet, s'occupa du choix des stations, et de la participation des différents États à l'entreprise. Enfin, une autre conférence tenue à Saint-Petersbourg arrêta le programme définitif des études à poursuivre.

Dix États d'Europe et deux États d'Amérique ont envoyé des stationnaires. La France est représentée dans cette grande entreprise internationale par une mission qui, sous les ordres du capitaine de vaisseau Marteau, s'est établie sur une île de la Terre de Feu. La mission néerlandaise a débarqué à Port-Dickson, aux embouchures de l'Iénisséï ; la mission autrichienne, à l'île Jean-de-Mayen ; la principale station américaine, qui porte le nom de Fort Conger, est établie à la baie Lady

Franklin, qui entaille profondément la terre de Grinnell : c'est le poste le plus avancé dans la direction du pôle nord ; la pointe Barrow a été choisie par l'autre station américaine ; la mission suédoise, après avoir en vain tenté d'atteindre la baie de Mossel, sur la côte nord du Spitzberg, est revenue s'établir provisoirement au cap Thordsen, l'une des pointes de l'Eis Fiord ; les points choisis par la Russie sont l'embouchure de la Léna et la Nouvelle-Zemble... C'est un premier réseau de postes d'observation qui prendra de jour en jour plus de développement et d'importance. Indépendamment des résultats attendus, la conquête du pôle nord est assurée.

Voilà un stimulant de plus pour les explorateurs dispersés dans les autres régions du globe. Toutes les fois que l'homme a soupçonné l'existence de parties du monde demeurées en dehors de son domaine, il a cherché à y pénétrer, bien qu'il n'y eût souvent en perspective que des périls à affronter et des déceptions à recueillir. Mais ce n'est pas un banal sentiment de curiosité qui le pousse ainsi vers l'inconnu ; ce n'est pas toujours, non plus, l'appât de profits à réaliser ; c'est plutôt un irrésistible besoin de fournir un exercice à l'énergie et de mesurer l'étendue de ce qui est possible aux forces humaines. Voilà ce qui porte en avant les explorateurs à travers des régions inhospitalières, au milieu d'arides déserts, sous des soleils meurtriers ou dans les mers glacées des pôles. C'est aussi le spectacle de grandeur morale qu'ils nous donnent, qui fait l'attrait de ces relations de voyages qui nous enchaînent à leurs pas, bien plus que les aventures qui nous sont racontées par eux, ou les tableaux qu'ils mettent sous nos yeux.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
GÉNÉRALITÉS.....	1

PREMIÈRE PARTIE.

LE POLE NORD ET LE POLE SUD.

I.

Le pôle nord. — Aspect des régions polaires. — Étranges lois physiques. — La lune et les parasclènes. — Le soleil et les parhélies. — Une journée de quatre mois. — Un crépuscule de cinquante jours. — Dangers de la navigation. — Les « icebergs » en mouvement. — Comment se forment les montagnes de glace. — L'hiver. — Les tourmentes de neige. — Les tempêtes qui désagrègent la banquise. — Le « pack ». — Navires emprisonnés dans les glaces. — Les « hummocks ». — Quartiers d'hiver. — La nuit polaire. — Son silence effrayant. — Aurores boréales. — Éloge du froid. — Ses bizarreries. — Ses curiosités. — Retour du soleil. — Tableaux d'été. — Effets de mirage....	13
--	----

II.

Le bassin arctique. — Nombreux détroits et îles du nord de l'Amérique. — Le Groënland. — L'île de Jean-de-Mayen. — Le Spitzberg. — Le cap nord de Scandinavie. — Le pays des Lapons. — La nouvelle terre François-Joseph. — La Nouvelle-Zemble. — L'île Vaigatch. — La presqu'île des Samoyèdes. — La péninsule de Taïmour. — La côte sibérienne, de la Katanga à la Kolima. — L'archipel Liakhoff. — La terre de Wrangel. — La péninsule des Tchouktchas.....	42
--	----

III.

Les habitants de la région arctique. — Les Esquimaux de l'Amérique et du Groënland. — Les Lapons. — Les Samoyèdes. — Les Yakoutes de la péninsule de Taïmour. — Les Tongouses et les Youkaguïres du nord de la Sibérie. — Les Tchouktchas. — Les indigènes de l'Alaska.....	75
---	----

IV.

La chasse et la pêche. — L'ours. — Récits de chasseurs. — Émotions d'un matelot trop hardi. — Intrépidité d'un Youkaguïre. — Les renards. — Le renard bleu ou isatis.	
---	--

	Pages.
— Les trappeurs du nord de la Sibérie. — Le renne. — L'élan. — Les oiseaux de passage. — La pêche de la baleine. — Le morse. — Le phoque. — Les grands poissons des fleuves sibériens.....	109

V.

La mer libre du pôle nord. — Edw. Parry. — Le docteur Kane et le steward Morton. — Le docteur Hayes. — Aug. Petermann. — Le capitaine Osborne. — Gustave Lambert. — Expéditions récentes. — Le <i>Tegethoff</i> . — Le <i>Polaris</i> . — L' <i>Alert</i> et la <i>Discovery</i> . — Y a-t-il véritablement une mer libre au pôle? — Opinions du capitaine Nares, de Petermann, de Nordenskiöld. — Conciliation des diverses hypothèses. — Les naufragés du <i>Polaris</i> . — Six mois sur un glaçon. — Quelques observations physiques à propos de la mer libre du pôle. — Les trois pôles du froid au nord. — Densité de l'air. — Formation de la glace. — Les polynias. — Les courants. — Le gulf-stream. — Le courant du détroit de Behring.....	131
---	-----

VI.

Les anciennes et les futures explorations. — Les trois routes du pôle. — Le détroit de Smith. — Le détroit de Behring. — Entre le Groënland et la Nouvelle-Zemble. — L'expédition allemande. — Le capitaine Nares. — L'expédition autrichienne. — Les projets de Gustave Lambert. — Coup d'œil rétrospectif. — Wrangel et sa mer libre. — Avenir des expéditions futures. — Création de stations fixes pour le ravitaillement des navires. — Expédition du lieutenant Schwatka.....	155
---	-----

VII.

Le pôle austral. — Sa ressemblance physique avec le pôle boréal. — Point par lequel il diffère essentiellement. — Dumont-d'Urville. — Sir James Ross. — Les volcans « Erebus » et « Terror ». — Les deux « glaciers » des pôles et le futur déluge.....	161
---	-----

DEUXIÈME PARTIE.

LES DEUX AMÉRIQUES.

I.

Le Labrador. — Le pays des fourrures et la Compagnie de la baie d'Hudson. — Les missions catholiques de l'Amérique britannique. — A travers la région nord-ouest. — Rivières et lacs. — Navigation en canots. — Ce qu'on appelle « portages ».....	169
--	-----

II.

Une réunion de chasseurs et de trappeurs indiens au fort Chippeways, sur le lac Athabaska. — Indiens Chippeways. — Couteaux-Jaunes. — Sioux. — Sauteux. — Pieds-Noirs. — Assiniboines. — Cris. — Indiens Castors. — Indiens de l'Esclave. — Plats-Côtés-de-Chiens. — Peaux-de-Lièvre, etc.....	175
--	-----

III.

	Pages.
Caractère des Peaux Rouges. — Une vieille femme vouée à la mort par les siens. — Indiens anthropophages. — Histoire d'une petite fille sauvée par un missionnaire.....	182

IV.

La chasse et la pêche dans l'Amérique britannique.....	188
--	-----

V.

Contrées avoisinant la Terre Maudite. — Lacs et rivières. — Le grand lac des Esclaves. — Le lac du Grand Ours. — La rivière de la Paix. — La rivière des Lyards. — Les forts de la Compagnie de la baie d'Hudson.....	192
---	-----

VI.

Les Peaux Rouges et les Visages Pâles. — Hostilité permanente. — La légende de Fergusson. — Une rixe sanglante. — Ruse de Peau Rouge. — Incendie dans la Prairie. — Scalpé ou brûlé vif. — Quelques relations amicales. — Les Français du Canada. — Les Quakers. — John Smith et Pocahontas. — Ce qu'était l'Amérique il y a deux siècles. — La forêt vierge.....	196
---	-----

VII.

Les États et territoires du Far-West. — Origine et traits de la race rouge. — Les tribus éteintes. — Natchez, Mohicans, Delawares, Mandans, etc. — Les diverses nations ou tribus. — Les Sioux ou Dakotahs. — Les Gros-Ventres. — Les Corbeaux. — Les Pieds-Noirs. — Les Têtes-Plates. — Les Pendants d'Oreilles. — Les Cœurs d'Alène. — Les Pannies. — Les Arrapahoes. — Les Yutes. — Les Kayoways. — Les Chéyennes. — Les Comanches. — Les Apaches. — Les Navajoes. — Les Pueblos. — Les Pah-Yutes. — Les Bannocks. — Les Chochones ou Serpents. — Les Indiens de la Californie, de l'Orégon, du territoire de Washington, de la Colombie et de l'Alaska. — Mœurs et usages des Peaux Rouges. — La chasse et la guerre. — Caractère. — Idées religieuses. — Le grand Manitou. — La légende de la création et du péché originel. — Superstitions. — Les sacs de médecine. — Les nouveaux convertis. — Disparition de la race. — Les tribus « assises ». — Le territoire Indien. — Les « réserves ». — Le Service indien.....	212
---	-----

VIII.

Les émigrants d'autrefois. — Le grand chemin de fer Central, route de l'Atlantique au Pacifique et le « Northern Pacific ». — Itinéraire. — La Prairie. — Les bisons. — Villes de chiens. — Les Mauvaises Terres du Nébraska. — Le désert. — Les montagnes Rocheuses. — L'Utah. — La Californie.....	246
--	-----

IX.

La Californie. — Chercheurs d'or et aventuriers. — Curiosités naturelles. — La vallée de Yosemite. — Les arbres géants. — La Sierra-Nevada. — Un dernier mot sur	
--	--

	Pages.
les indiens Chochones. — L'Orégon. — Le Washington. — La Colombie anglaise. — Les Nayas. — La Nouvelle-Géorgie. — L'ancienne Amérique russe. — Ses populations : Koliouches, Atnas, Kouskoquims, Kenaïs, Alécoutes.....	275

X.

Un aventurier dans le Nicaragua. — La forêt vierge de l'Amérique équinoxiale. — La Cordillère. — Les ruines du Honduras et du San-Salvador. — Le Yucatan. — Descente dans le cratère d'un volcan de l'Équateur. — Les tremblements de terre. — Les Indiens soumis. — Les bourgades qu'ils habitent. — Les divers États de l'Amérique méridionale. — Le chemin de fer transandin. — Aspect du Pérou. — Les mines d'or et d'argent. — Les villes mortes. — La végétation au Chili. — Le désert d'Atacama. — Traversée périlleuse des Andes. — Le « sorrocho ». — La coca. — Un Indien « Salteador ». — La Pampa argentine. — « Los Indios bravos ». — Les pillards de la Pampa. — Un jaguar. — Le grand Chaco et ses habitants. — Une attaque à main armée. — Le lion d'Amérique. — Les « selvas » du Brésil, et les « llanos » du Venezuela. — Les trois grands fleuves : l'Amazoue, le Parana et l'Orénoque.....	296
--	-----

XI.

Essai de classement des tribus indiennes de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud. — Mayas. — Famille Antisienne. — Famille Péruvienne. — Araucans. — Indiens des Pampas. — Chiquitos. — Population moxos. — Guaranis et Botocudos. — Peuplades du bassin de l'Orénoque et de l'Équateur. — Traits physiques. — Caractères. — La nudité et le vêtement. — Ornaments. — Armes. — Le curare. — Habitations. — Nourriture. — Chasse et pêche. — Les tortues. — Industries. — Extrême diversité de langues, d'idées religieuses, de mœurs et d'usages. — Les anthropophages et le docteur Crevaux.....	346
--	-----

XII.

La Patagonie et la Terre de Feu. — Trois ans de captivité chez les Patagons. — Un enfant de Paris dans les pampas argentines. — Déception. — Voyages et épreuves dans le désert. — Rencontre d'Indiens. — Combat. — Le nouveau Mazeppa. — Esclavage de M. Guinnard. — Les Indiens de la Patagonie. — Mœurs et coutumes. — Mariage. — La vie du nouveau-né discutée par le père et la mère. — Percement de l'oreille. — Funérailles. — Sanglante leçon de circonspection. — Fuite et délivrance de M. Guinnard. — Une Anglaise chez les Patagons. — Le détroit de Magellan. — Légendes fabuleuses. — Entrée du détroit. — Établissement chilien de Punta-Arena. — La chair de guanaco. — La presqu'île Brunswick. — « L'écorce de winter ». — Paysage fuégien. — L'archipel de la Terre de Feu. — Le chien de Patagonie. — Indiens Pêcherais. — Les îles Ermites. — Le cap Horn.....	373
---	-----

TROISIÈME PARTIE.

L'OCÉANIE.

I.

Pages.

Le grand Océan et l'océan Pacifique. — Il n'y a plus de terres à découvrir dans ces mers. — Périls et attrait de la navigation. — La mer de Corail. — Les îles madréporiques et les futurs continents. — Divisions ethnographiques de l'Océanie. — La Malaisie, la Mélanésie, la Polynésie, la Micronésie. — Antagonisme du monde sauvage et de la civilisation. — Sphère de l'anthropophagie. — Les oiseaux familiers des îles Gallapagos. 393

II.

La Polynésie. — Ile de Pâques. — Ducie. — L'île Élisabeth. — Pitcairn. — L'archipel de Gambier. — L'arbre à pain. — Les huîtres perlières. — Taïti, la Nouvelle-Cythère. — Ses jeunes filles. — Les îles Marquises. — Les plus beaux Polynésiens. — La léproserie des îles Sandwich. — Héroïsme du P. Damien. — Le Mauna-Loa. — Les îles Hervey. — L'archipel de Samoa. — Les cent cinquante îles, îlots et écueils de l'archipel de Tonga. — *L'Île ou Christian et ses compagnons*. — La Nouvelle-Zélande. — Ses beautés naturelles. — Les bassins de ses « grandes eaux ». — Les fougères arborescentes. — Le pin Kauri. — Le plus beau lin du monde. — L'ouragan de sable. — Les Maoris. — La guerre et le cannibalisme. — Le Paï Maririsme..... 403

III.

La Mélanésie. — Les îles Fidji. — Fureurs anthropophagiques. — Les « longs cochons ». — Archipel de Sainte-Croix. — Vanikoro et le naufrage de la Pérouse. — Les Nouvelles-Hébrides. — La Nouvelle-Calédonie et les Canaques. — Nos alliés cannibales. — L'Australie des sauvages et des kangourous. — L'ornithorynque. — L'échidné. — L'opossum. — L'émou. — Les mines d'or. — L'archipel de la Louisiade. — Les trois cent dix-sept Chinois du *Saint-Paul*. — Les anthropophages de l'archipel Salomon. — La Nouvelle-Bretagne et les îles voisines. — La Nouvelle-Guinée et ses nombreux explorateurs... 441

IV.

La Malaisie. — Région indo-malaise. — Région austro-malaise. — Indes néerlandaises. — Les volcans du détroit de la Sonde. — Sumatra. — Populations diverses. — Les anthropophages Battas. — Les Reyans. — Malacca. — Les Djacouns. — Bornéo. — Les Dayaks. — Les Dayers. — Les Dessouns. — Les Illanos. — Les Taagals. — Les Marouts. — Assassinat de M. Wittl. — Le babiroussa, l'orang-outang et l'oiseau de paradis. — L'île Célèbes. — Les Boughis. — Timor. — Le lis couronné. — Mindanao. — Luçon. — Les Igolotes, coupeurs de têtes. — La Micronésie et ses six cents îles. — Éléphants marins..... 500

QUATRIÈME PARTIE.

L'ASIE.

I.

Pages.

L'Asie. — L'Indo-Chine. — Ongkor-la-Grande. — Le Laos. — Nombreux éléphants. — Le Mékong. — Les Laotiens. — Les Ventres noirs. — Les fanatiques de Phnom. — Les sauvages Banars. — Singulières épreuves judiciaires. — Les sauvages de l'Annam. — Le Tong-Kin. — Le fleuve Rouge et les Pavillons noirs.....	527
--	-----

II.

La Birmanie. — Populations du Schanwa. — Les Karens et les Chans. — L'Irraouaddi. — Le singe volant. — Le Sikkim. — Le <i>Sanitarium</i> des Anglais. — Le chemin de fer de l'Himalaya. — Le Boutan. — Les Chilâs du Cachemyr. — La chaîne de Karakoram. — Les populations du Yaghistan. — Les châles de l'Inde. — Le Ladak. — Machines à prier. — Plateau de Pamir. — Les Himalayas. — Le Brahmapoutre. — Un pont de rotin. — Les Michemis et les Soulikattas.....	542
---	-----

III.

Le Thibet. — Troupeaux de bœufs incrustés dans la glace. — Lhassa. — Le pontificat thibétain. — Le Dalaï-Lama. — Les Bouddhas vivants. — L'arbre des cent mille images. — Les Si-fan. — Les funérailles et les chiens. — La poste au Thibet.....	558
--	-----

IV.

L'Asie centrale. — Kashgar. — Yarkand. — Aksou. — Khotan. — Odieuses funérailles. — Les dunes de sable. — Habitat originel du chameau. — Incrustations salines. — Désert de Gobi. — Les rats et les araignées. — La Mongolie. — La steppe. — Le froid. — Le chasse-neige. — La « Terre du gazon ». — Les nomades du désert. — Tartares et Mongols. — Princes et esclaves. — La Mandchourie. — Les chrétientés de l'Amour. — Les Tahouris. — Les Barbes Rouges. — Les chercheurs d'or chinois. — Les Tartares Salons. — Chasses. — La tente. — Singuliers jugements des Tartares sur nous.....	571
---	-----

V.

Le sud de la Sibérie. — Ses montagnes et ses mines. — Les Katchinzes. — Le pays des Turcomans. — Un faux derviche. — M ^{me} de Ujfalvy. — Encore le désert. — Les caravanes. — Les herbes incendiées. — La prière. — Le puits. — L'hospitalité.....	592
--	-----

VI.

L'Arabie. — R. Burton. — Palgrave. — Lady Anna Blunt. — La région fertile du Nedjed. — La géographie de Ptolémée. — Bédouins et Fellahs. — Les Wahabites et le tabac. — Les chevaux arabes.....	603
---	-----

CINQUIÈME PARTIE.

L'AFRIQUE.

I.

Pages.

L'Afrique. — L'esclavage. — Les forbans du désert. — Les marchés d'esclaves du Fezzan. — Les esclaves Nubas. — Les esclaves de l'Ogôoué. — Supplices et sacrifices humains. — Les « Contumes » du Dahomey. — Funérailles sanglantes. — Terribles représailles. — L'anthropophagie africaine..... 615

II.

Populations africaines. — Nègres et Noirs. — Condition de la femme. — Les sorciers blancs. — Albinos africains. — Les jolies négresses. — L'embonpoint exigé pour la beauté féminine. — Les nains. — Traits caractéristiques des races. — Coiffures bizarres. — Nudité et vêtement. — Ornaments du visage. — Colliers, bracelets, etc. — Attirail guerrier. — Armes offensives et défensives. — Caractères. — Religions. — Fanatisme et superstition. — Le « mauvais œil ». — Devins et sorciers. — Le culte des serpents. — Les missionnaires. — Les marabouts. — Mœurs et coutumes. — Gouvernements. — Supplices. — Épreuves judiciaires. — Habitations. — Villages. — « Kraals. » — « Tembès. » — « Zéribas. » — Nourriture. — Industrie..... 633

III.

Difficulté de pénétrer en Afrique. — Tentatives des nations civilisées. — Obstacles naturels et autres. — Porteurs exigeants. — Monnaies encombrantes. — Les explorateurs célèbres du continent africain. — Burton, Speke, Grant, Livingstone, Cameron, Stanley, Schweinfurth, Serpa Pinto. — Autres voyageurs : G. Lejean, Matteucci, G. Rohlf, Baines, Nachtigal, de Brazza, etc., etc..... 680

IV.

L'Afrique équatoriale. — Les lacs. — Les grands fleuves. — Le Nil. — Le Sénégal. — Le Niger. — Le Congo. — Le Zambèse. — Montagnes. — Les savanes. — Les déserts. — Les rivages, etc..... 695

V.

Paysages. — Le Kordofan. — L'oasis de Kagmar. — Les « galeries » du pays des Niams-Niams. — La région des lacs. — Les jungles. — Les plateaux intérieurs. — L'Ouadaï. — Le lac Tchad. — Ses sources. — Ce qu'on appelle une « éponge ». — Le pays des diamants..... 719

VI.

La flore et la faune. — La Côte-d'Or. — La Guinée méridionale. — Le Sénégal. — Les baobabs. — L'Afrique australe. — Région du Zambèse supérieur. — Le Manyéma. —

	Pages.
Le pays des Bongos. — Le toucan. — Le haut Nil. — Les éléphants, les hippopotames et les crocodiles. — Le bassin du fleuve des Gazelles. — L'Ounyamouézi. — La mouche tsé-tsé. — Le colobe à camail. — L'Ouganda. — Le soko. — Le pays de Natal. — Les sauterelles. — Les pygargues. — Le gorille, d'après du Chaillu.....	736

VII.

Chasses. — L'éléphant. — L'hippopotame. — Le rhinocéros. — Le lion. — L'antilope. — Trappes, fosses et pièges. — Le hopo. — L'élan oréas. — Les buffles. — Chamois. — Le gorille. — L'autruche. — Pêches.....	750
CONCLUSION.....	767

Tissot, Victor.

Les contrées mystérieuses...

G463.T616 1884 AFA

3448

ISSUED TO

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

3 9088 00079 3448